

The Project Gutenberg EBook of 20000 Lieues sous les mers Parts 1&2  
by Jules Verne  
(#26 in our series by Jules Verne)

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the  
copyright laws for your country before downloading or redistributing  
this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project  
Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the  
header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the  
eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is  
important information about your specific rights and restrictions in  
how the file may be used. You can also find out about how to make a  
donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

\*\*Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts\*\*

\*\*eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971\*\*

\*\*\*\*\*These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!\*\*\*\*\*

Title: 20000 Lieues sous les mers Parts 1&2

Author: Jules Verne

Release Date: February, 2004 [EBook #5097]  
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]  
[This file was first posted on April 24, 2002]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, 20000 LIEUES SOUS LES MERS PARTS 1&2 \*\*\*

This eBook was produced by Norm Wolcott

20000 Lieues sous les mers

JULES VERNE  
VINGT MILLE LIEUES

SOUS  
LES MERS  
ILLUSTRE DE  
111 DESSINS PAR DE NEUVILLI  
BIBLIOTHEQUE  
D'EDUCATION ET DE RECREATION  
J. HETZEL ET Cie, 18 RUE JACOB  
PARIS

---

TABLE DES MATIERES

PREMIER PARTIE

- I Un ecueil fuyant
- II Le pour et le contre
- III Comme il plaira a monsieur
- IV Ned Land
- V A l'aventure !
- VI A toute vapeur
- VII Une baleine d'espece inconnue
- VIII \_Mobilis in mobile\_
- IX Les coleres de Ned Land
- X L'homme des eaux
- XI Le \_Nautilus\_
- XII Tout par l'electricite
- XIII Quelques chiffres
- XIV Le Fleuve-Noir
- XV Une invitation par lettre
- XVI Promenade en plaine
- XVII Une foret sous-marine
- XVIII Quatre mille lieues sous le Pacifique
- XIX Vanikoro

- XX Le detroit de Torres
- XXI Quelques jours a terre
- XXII La foudre du capitaine Nemo
- XXIII \_AEgri somnia\_
- XXIV Le royaume du corail

---

VINGT MILLE LIEUES  
SOUS  
LES MERS

TOUR DU MONDE SOUS MARIN

(Premier partie)

I

UN ECUEIL FUYANT

L'annee 1866 fut marquee par un evenement bizarre, un phenomene inexplicable et inexplicable que personne n'a sans doute oublie. Sans parler des rumeurs qui agitaient les populations des ports et surexcitaient l'esprit public a l'interieur des continents les gens de mer furent particulierement emus. Les negociants, armateurs, capitaines de navires, skippers et masters de l'Europe et de l'Amerique, officiers des marines militaires de tous pays, et, apres eux, les gouvernements des divers Etats des deux continents, se preoccuperent de ce fait au plus haut point.

En effet, depuis quelque temps, plusieurs navires s'etaient rencontres sur mer avec << une chose enorme >> un objet long, fusiforme, parfois phosphorescent, infiniment plus vaste et plus rapide qu'une baleine.

Les faits relatifs a cette apparition, consignes aux divers livres de bord, s'accordaient assez exactement sur la structure de l'objet ou de l'etre en question, la vitesse inouie de ses mouvements, la puissance surprenante de sa locomotion, la vie particuliere dont il semblait doue. Si c'etait un cetace, il surpassait en volume tous ceux que la science avait classes jusqu'alors. Ni Cuvier, ni Lacepede, ni M. Dumeril, ni M. de Quatrefages n'eussent admis l'existence d'un tel monstre -- a moins de l'avoir vu, ce qui s'appelle vu de leurs propres yeux de savants.

A prendre la moyenne des observations faites a diverses reprises -- en rejetant les evaluations timides qui assignaient a cet objet une longueur de deux cents pieds et en repoussant les opinions exagerees qui le disaient large d'un mille et long de trois -- on pouvait affirmer, cependant, que cet etre phenomental dépassait de beaucoup toutes les dimensions admises jusqu'a ce jour par les ichtyologistes --

s'il existait toutefois.

Or, il existait, le fait en lui-meme n'etait plus niable, et, avec ce penchant qui pousse au merveilleux la cervelle humaine, on comprendra l'emotion produite dans le monde entier par cette surnaturelle apparition. Quant a la rejeter au rang des fables, il fallait y renoncer.

En effet, le 20 juillet 1866, le steamer Governor-Higginson, de Calcutta and Burnach steam navigation Company, avait rencontre cette masse mouvante a cinq milles dans l'est des cotes de l'Australie. Le capitaine Baker se crut, tout d'abord, en presence d'un ecueil inconnu ; il se disposait meme a en determiner la situation exacte, quand deux colonnes d'eau, projetees par l'inexplicable objet, s'elancerent en sifflant a cent cinquante pieds dans l'air. Donc, a moins que cet ecueil ne fut soumis aux expansions intermittentes d'un geysir, le Governor-Higginson avait affaire bel et bien a quelque mammifere aquatique, inconnu jusque-la, qui rejetait par ses events des colonnes d'eau, melangees d'air et de vapeur.

Pareil fait fut egalement observe le 23 juillet de la meme annee, dans les mers du Pacifique, par le Cristobal-Colon, de West India and Pacific steam navigation Company. Donc, ce cetace extraordinaire pouvait se transporter d'un endroit a un autre avec une velocite surprenante, puisque a trois jours d'intervalles, le Governor-Higginson et le Cristobal-Colon l'avaient observe en deux points de la carte separes par une distance de plus de sept cents lieues marines. Quinze jours plus tard, a deux mille lieues de la l'Helvetia, de la Compagnie Nationale, et le Shannon, du Royal-Mail, marchant a contrebord dans cette portion de l'Atlantique comprise entre les Etats-Unis et l'Europe, se signalerent respectivement le monstre par 42deg.15' de latitude nord, et 60deg.35' de longitude a l'ouest du meridien de Greenwich. Dans cette observation simultanee, on crut pouvoir evaluer la longueur minimum du mammifere a plus de trois cent cinquante pieds anglais, puisque le Shannon et l'Helvetia etaient de dimension inferieure a lui, bien qu'ils mesurassent cent metres de l'etrave a l'etambot. Or, les plus vastes baleines, celles qui frequentent les parages des iles Aleoutiennes, le Kulammak et l'Umgullick, n'ont jamais depasse la longueur de cinquante-six metres, -- si meme elles l'atteignent.

Ces rapports arrives coup sur coup, de nouvelles observations faites a bord du transatlantique le Pereire, un abordage entre l'Etna, de la ligne Inman, et le monstre, un proces-verbal dresse par les officiers de la fregate franraise la Normandie, un tres serieux relevement obtenu par l'etat-major du commodore Fitz-James a bord du Lord-Clyde, emurent profondement l'opinion publique. Dans les pays d'humeur legere, on plaisanta le phenomene, mais les pays graves et pratiques, l'Angleterre, l'Amerique, l'Allemagne, s'en preoccuperent vivement.

Partout dans les grands centres, le monstre devint a la mode ; on le chanta dans les cafes, on le bafoua dans les journaux, on le joua sur les theatres. Les canards eurent la une belle occasion de pondre des

oeufs de toute couleur. On vit reapparaître dans les journaux -- a court de copie -- tous les êtres imaginaires et gigantesques, depuis la baleine blanche, le terrible << Moby Dick >> des régions hyperboreennes, jusqu'au Kraken demesure, dont les tentacules peuvent enlacer un bâtiment de cinq cents tonneaux et l'entraîner dans les abîmes de l'Océan. On reproduisit même les procès-verbaux des temps anciens les opinions d'Aristote et de Pline, qui admettaient l'existence de ces monstres, puis les récits norvégiens de l'évêque Pontoppidan, les relations de Paul Heggede, et enfin les rapports de M. Harrington, dont la bonne foi ne peut être soupçonnée, quand il affirme avoir vu, étant à bord du Castillan, en 1857, cet énorme serpent qui n'avait jamais fréquenté jusqu'alors que les mers de l'ancien Constitutionnel.

Alors éclata l'interminable polémique des crédules et des incrédules dans les sociétés savantes et les journaux scientifiques. La << question du monstre >> enflamma les esprits. Les journalistes, qui font profession de science en lutte avec ceux qui font profession d'esprit, versèrent des flots d'encre pendant cette mémorable campagne ; quelques-uns même, deux ou trois gouttes de sang, car du serpent de mer, ils en vinrent aux personnalités les plus offensantes.

Six mois durant, la guerre se poursuivit avec des chances diverses. Aux articles de fond de l'Institut géographique du Brésil, de l'Académie royale des sciences de Berlin, de l'Association Britannique, de l'Institution Smithsonian de Washington, aux discussions du The Indian Archipelago, du Cosmos de l'abbé Moigno, des Mittheilungen de Petermann, aux chroniques scientifiques des grands journaux de la France et de l'étranger, la petite presse ripostait avec une verve intarissable. Ses spirituels écrivains parodiaient un mot de Linne, cité par les adversaires du monstre, soutinrent en effet que << la nature ne faisait pas de sottises >>, et ils adjurèrent leurs contemporains de ne point donner un démenti à la nature, en admettant l'existence des Krakens, des serpents de mer, des << Moby Dick >>, et autres élucubrations de marins en délire. Enfin, dans un article d'un journal satirique très redouté, le plus aimé de ses rédacteurs, brochant sur le tout, poussa au monstre, comme Hippolyte, lui porta un dernier coup et l'acheva au milieu d'un éclat de rire universel. L'esprit avait vaincu la science.

Pendant les premiers mois de l'année 1867, la question parut être enterrée, et elle ne semblait pas devoir renaître, quand de nouveaux faits furent portés à la connaissance du public. Il ne s'agit plus alors d'un problème scientifique à résoudre, mais bien d'un danger réel sérieux à éviter. La question prit une toute autre face. Le monstre redevint îlot, rocher, écueil, mais écueil fuyant, indéterminable, insaisissable.

Le 5 mars 1867, le Moravian, de Montreal Ocean Company, se trouvant pendant la nuit par 27deg.30' de latitude et 72deg.15' de longitude, heurta de sa hanche de tribord un roc qu'aucune carte ne marquait dans ces parages. Sous l'effort combiné du vent et de ses quatre cents chevaux-vapeur, il marchait à la vitesse de treize noeuds. Nul doute que sans la qualité supérieure de sa coque, le Moravian, ouvert au

choc, ne se fut englouti avec les deux cent trente-sept passagers qu'il ramenait du Canada.

L'accident etait arrive vers cinq heures du matin, lorsque le jour commencait a poindre. Les officiers de quart se precipiterent a l'arriere du batiment. Ils examinerent l'Ocean avec la plus scrupuleuse attention. Ils ne virent rien, si ce n'est un fort remous qui brisait a trois encablures, comme si les nappes liquides eussent ete violemment battues. Le relevement du lieu fut exactement pris, et le Moravian continua sa route sans avaries apparentes. Avait-il heurte une roche sous-marine, ou quelque enorme epave d'un naufrage ? On ne put le savoir ; mais, examen fait de sa carene dans les bassins de radoub, il fut reconnu qu'une partie de la quille avait ete brisee.

Ce fait, extremement grave en lui-meme, eut peut-etre ete oublie comme tant d'autres, si, trois semaines apres, il ne se fut reproduit dans des conditions identiques. Seulement, grace a la nationalite du navire victime de ce nouvel abordage, grace a la reputation de la Compagnie a laquelle ce navire appartenait, l'evenement eut un retentissement immense.

Personne n'ignore le nom du celebre armateur anglais Cunard. Cet intelligent industriel fonda, en 1840, un service postal entre Liverpool et Halifax, avec trois navires en bois et a roues d'une force de quatre cents chevaux, et d'une jauge de onze cent soixante-deux tonneaux. Huit ans apres, le materiel de la Compagnie s'accroissait de quatre navires de six cent cinquante chevaux et de dix-huit cent vingt tonnes, et, deux ans plus tard, de deux autres batiments superieurs en puissance et en tonnage. En 1853, la compagnie Cunard, dont le privilege pour le transport des depeches venait d'etre renouvele, ajouta successivement a son materiel l'Arabia, le Persia, le China, le Scotia, le Java, le Russia, tous navires de premiere marche, et les plus vastes qui, apres le Great-Eastern, eussent jamais sillonne les mers. Ainsi donc, en 1867, la Compagnie possedait douze navires, dont huit a roues et quatre a helices.

Si je donne ces details tres succinets, c'est afin que chacun sache bien quelle est l'importance de cette compagnie de transports maritimes, connue du monde entier pour son intelligente gestion. Nulle entreprise de navigation transoceanienne n'a ete conduite avec plus d'habilete ; nulle affaire n'a ete couronnee de plus de succes. Depuis vingt-six ans, les navires Cunard ont traverse deux mille fois l'Atlantique, et jamais un voyage n'a ete manque, jamais un retard n'a eu lieu, jamais ni une lettre, ni un homme, ni un batiment n'ont ete perdus. Aussi, les passagers choisissent-ils encore, malgre la concurrence puissante que lui fait la France, la ligne Cunard de preference a toute autre, ainsi qu'il appert d'un releve fait sur les documents officiels des dernieres annees. Ceci dit, personne ne s'etonnera du retentissement que provoqua l'accident arrive a l'un de ses plus beaux steamers.

Le 13 avril 1867, la mer etant belle, la brise maniable, le Scotia se trouvait par 15deg.12' de longitude et 45deg.37' de latitude. Il marchait

avec une vitesse de treize noeuds quarante-trois centiemes sous la pousse de ses mille chevaux-vapeur. Ses roues battaient la mer avec une regularite parfaite. Son tirant d'eau etait alors de six metres soixante-dix centimetres, et son deplacement de six mille six cent vingt-quatre metres cubes.

A quatre heures dix-sept minutes du soir, pendant le lunch des passagers reunis dans le grand salon, un choc, peu sensible, en somme, se produisit sur la coque du \_Scotia\_, par sa hanche et un peu en arriere de la roue de babord.

Le \_Scotia\_ n'avait pas heurte, il avait ete heurte, et plutot par un instrument tranchant ou perforant que contondant. L'abordage avait semble si leger que personne ne s'en fut inquiete a bord, sans le cri des caliers qui remonterent sur le pont en s'ecriant :

<< Nous coulons ! nous coulons ! >>

Tout d'abord, les passagers furent tres effrayes ; mais le capitaine Anderson se hata de les rassurer. En effet, le danger ne pouvait etre imminent. Le \_Scotia\_, divise en sept compartiments par des cloisons etanches, devait braver impunement une voie d'eau.

Le capitaine Anderson se rendit immediatement dans la cale. Il reconnut que le cinquieme compartiment avait ete envahi par la mer, et la rapidite de l'envahissement prouvait que la voie d'eau etait considerable. Fort heureusement, ce compartiment ne renfermait pas les chaudières, car les feux se fussent subitement eteints.

Le capitaine Anderson fit stopper immediatement, et l'un des matelots plongea pour reconnaitre l'avarie. Quelques instants apres, on constatait l'existence d'un trou large de deux metres dans la carene du steamer. Une telle voie d'eau ne pouvait etre aveuglee, et le \_Scotia\_, ses roues a demi noyees, dut continuer ainsi son voyage. Il se trouvait alors a trois cent mille du cap Clear, et apres trois jours d'un retard qui inquieta vivement Liverpool, il entra dans les bassins de la Compagnie.

Les ingenieurs procederent alors a la visite du \_Scotia\_, qui fut mis en cale seche. Ils ne purent en croire leurs yeux. A deux metres et demi au-dessous de la flottaison s'ouvrait une déchirure reguliere, en forme de triangle isocèle. La cassure de la tole etait d'une nettete parfaite, et elle n'eut pas ete frappee plus surement a l'emporte-piece. Il fallait donc que l'outil perforant qui l'avait produite fut d'une trempe peu commune -- et apres avoir ete lance avec une force prodigieuse, ayant ainsi perce une tole de quatre centimetres, il avait du se retirer de lui-meme par un mouvement retrograde et vraiment inexplicable.

Tel etait ce dernier fait, qui eut pour resultat de passionner a nouveau l'opinion publique. Depuis ce moment, en effet, les sinistres maritimes qui n'avaient pas de cause determinee furent mis sur le compte du monstre. Ce fantastique animal endossa la responsabilite de

tous ces naufrages, dont le nombre est malheureusement considerable ; car sur trois mille navires dont la perte est annuellement relevee au Bureau-Veritas, le chiffre des navires a vapeur ou a voiles, supposees perdus corps et biens par suite d'absence de nouvelles, ne s'eleve pas a moins de deux cents !

Or, ce fut le << monstre >> qui, justement ou injustement, fut accuse de leur disparition, et, grace a lui, les communications entre les divers continents devenant de plus en plus dangereuses, le public se declara et demanda categoriquement que les mers fussent enfin debarrassees et a tout prix de ce formidable cetace.

## II

### LE POUR ET LE CONTRE

A l'epoque ou ces evenements se produisirent, je revenais d'une exploration scientifique entreprise dans les mauvaises terres du Nebraska, aux Etats-Unis. En ma qualite de professeur-suppleant au Museum d'histoire naturelle de Paris, le gouvernement francais m'avait joint a cette expedition. Apres six mois passes dans le Nebraska, charge de precieuses collections, j'arrivai a New York vers la fin de mars. Mon depart pour la France etait fixe aux premiers jours de mai. Je m'occupais donc, en attendant, de classer mes richesses mineralogiques, botaniques et zoologiques, quand arriva l'incident du \_Scotia\_.

J'etais parfaitement au courant de la question a l'ordre du jour, et comment ne l'aurais-je pas ete ? J'avais lu et relu tous les journaux americains et europeens sans etre plus avance. Ce mystere m'intriguait. Dans l'impossibilite de me former une opinion, je flottais d'un extreme a l'autre. Qu'il y eut quelque chose, cela ne pouvait etre douteux, et les incredules etaient invites a mettre le doigt sur la plaie du \_Scotia\_.

A mon arrivee a New York, la question brulait. L'hypothese de l'ilot flottant, de l'ecueil insaisissable, soutenue par quelques esprits peu competents, etait absolument abandonnee. Et, en effet, a moins que cet ecueil n'eut une machine dans le ventre, comment pouvait-il se deplacer avec une rapidite si prodigieuse ?

De meme fut repoussee l'existence d'une coque flottante, d'une enorme epave, et toujours a cause de la rapidite du deplacement.

Restaient donc deux solutions possibles de la question, qui creaient deux clans tres distincts de partisans : d'un cote, ceux qui tenaient pour un monstre d'une force colossale ; de l'autre, ceux qui tenaient pour un bateau << sous-marin >> d'une extreme puissance motrice.

Or, cette derniere hypothese, admissible apres tout, ne put resister aux enquetes qui furent poursuivies dans les deux mondes. Qu'un simple particulier eut a sa disposition un tel engin mecanique, c'etait peu probable. Ou et quand l'eut-il fait construire, et comment aurait-il



tenu cette construction secrete ?

Seul, un gouvernement pouvait posseder une pareille machine destructive, et, en ces temps desastreux ou l'homme s'ingenie a multiplier la puissance des armes de guerre, il etait possible qu'un Etat essayat a l'insu des autres ce formidable engin. Apres les chassepots, les torpilles, apres les torpilles, les beliers sous-marins, puis la reaction. Du moins, je l'espere.

Mais l'hypothese d'une machine de guerre tomba encore devant la declaration des gouvernements. Comme il s'agissait la d'un interet public, puisque les communications transoceaniques en souffraient, la franchise des gouvernements ne pouvait etre mise en doute. D'ailleurs, comment admettre que la construction de ce bateau sous-marin eut echappe aux yeux du public ? Garder le secret dans ces circonstances est tres difficile pour un particulier, et certainement impossible pour un Etat dont tous les actes sont obstinement surveilles par les puissances rivales.

Donc, apres enquetes faites en Angleterre, en France, en Russie, en Prusse, en Espagne, en Italie, en Amerique, voire meme en Turquie, l'hypothese d'un Monitor sous-marin fut definitivement rejete.

A mon arrivee a New York, plusieurs personnes m'avaient fait l'honneur de me consulter sur le phenomene en question. J'avais publie en France un ouvrage in-quarto en deux volumes intitule : Les Mysteres des grands fonds sous-marins. Ce livre, particulierement goute du monde savant, faisait de moi un specialiste dans cette partie assez obscure de l'histoire naturelle. Mon avis me fut demande. Tant que je pus nier du fait, je me renfermai dans une absolue negation. Mais bientot, colle au mur, je dus m'expliquer categoriquement. Et meme, << l'honorable Pierre Aronnax, professeur au Museum de Paris >>, fut mis en demeure par le New York-Herald de formuler une opinion quelconque.

Je m'executai. Je parlai faute de pouvoir me taire. Je discutai la question sous toutes ses faces, politiquement et scientifiquement, et je donne ici un extrait d'un article tres nourri que je publiai dans le numero du 30 avril.

<< Ainsi donc, disais-je, apres avoir examine une a une les diverses hypotheses, toute autre supposition etant rejete, il faut necessairement admettre l'existence d'un animal marin d'une puissance excessive.

<< Les grandes profondeurs de l'Ocean nous sont totalement inconnues. La sonde n'a su les atteindre. Que se passe-t-il dans ces abimes recules ? Quels etres habitent et peuvent habiter a douze ou quinze milles au-dessous de la surface des eaux ? Quel est l'organisme de ces animaux ? On saurait a peine le conjecturer.

<< Cependant, la solution du probleme qui m'est soumis peut affecter la forme du dilemme.

<< Ou nous connaissons toutes les variétés d'êtres qui peuplent notre planète, ou nous ne les connaissons pas.

<< Si nous ne les connaissons pas toutes, si la nature a encore des secrets pour nous en ichtyologie, rien de plus acceptable que d'admettre l'existence de poissons ou de cétacés, d'espèces ou même de genres nouveaux, d'une organisation essentiellement << fondrière >>, qui habitent les couches inaccessibles à la sonde, et qu'un événement quelconque, une fantaisie, un caprice, si l'on veut, ramène à de longs intervalles vers le niveau supérieur de l'Océan.

<< Si, au contraire, nous connaissons toutes les espèces vivantes, il faut nécessairement chercher l'animal en question parmi les êtres marins déjà catalogués, et dans ce cas, je serai disposé à admettre l'existence d'un \_Narwal géant\_.

<< Le narwal vulgaire ou licorne de mer atteint souvent une longueur de soixante pieds. Quintuplez, décuplez même cette dimension, donnez à ce cétacé une force proportionnelle à sa taille, accroissez ses armes offensives, et vous obtenez l'animal voulu. Il aura les proportions déterminées par les Officiers du \_Shannon\_, l'instrument exigé par la perforation du \_Scotia\_, et la puissance nécessaire pour entamer la coque d'un steamer.

<< En effet, le narwal est armé d'une sorte d'épée d'ivoire, d'une hallebarde, suivant l'expression de certains naturalistes. C'est une dent principale qui a la dureté de l'acier. On a trouvé quelques-unes de ces dents implantées dans le corps des baleines que le narwal attaque toujours avec succès. D'autres ont été arrachées, non sans peine, de carènes de vaisseaux qu'elles avaient percées d'outre en outre, comme un foret perce un tonneau. Le musée de la Faculté de médecine de Paris possède une de ces défenses longue de deux mètres vingt-cinq centimètres, et large de quarante-huit centimètres à sa base !

<< Eh bien ! supposez l'arme dix fois plus forte, et l'animal dix fois plus puissant, lancez-le avec une rapidité de vingt milles à l'heure, multipliez sa masse par sa vitesse, et vous obtenez un choc capable de produire la catastrophe demandée.

<< Donc, jusqu'à plus amples informations, j'opinerai pour une licorne de mer, de dimensions colossales, armée, non plus d'une hallebarde, mais d'un véritable éperon comme les frégates cuirassées ou les << rams >> de guerre, dont elle aurait à la fois la masse et la puissance motrice.

<< Ainsi s'expliquerait ce phénomène inexplicable -- à moins qu'il n'y ait rien, en dépit de ce qu'on a entrevu, vu, senti et ressenti -- ce qui est encore possible ! >>

Ces derniers mots étaient une lâcheté de ma part ; mais je voulais jusqu'à un certain point couvrir ma dignité de professeur, et ne pas trop prêter à rire aux Américains, qui rient bien, quand ils rient. Je

me reservais une echappatoire. Au fond, j'admettais l'existence du << monstre >>.

Mon article fut chaudement discute, ce qui lui valut un grand retentissement. Il rallia un certain nombre de partisans. La solution qu'il proposait, d'ailleurs, laissait libre carriere a l'imagination. L'esprit humain se plait a ces conceptions grandioses d'etres surnaturels. Or la mer est precisement leur meilleur vehicule, le seul milieu ou ces geants pres desquels les animaux terrestres, elephants ou rhinoceros, ne sont que des nains -- puissent se produire et se developper. Les masses liquides transportent les plus grandes especes connues de mammiferes, et peut-etre recelent-elles des mollusques d'une incomparable taille, des crustaces effrayants a contempler, tels que seraient des homards de cent metres ou des crabes pesant deux cents tonnes ! Pourquoi nous ? Autrefois, les animaux terrestres, contemporains des epoques geologiques, les quadrupedes, les quadrumanes, les reptiles, les oiseaux etaient construits sur des gabarits gigantesques. Le Createur les avait jetes dans un moule colossal que le temps a reduit peu a peu. Pourquoi la mer, dans ses profondeurs ignorees, n'aurait-elle pas garde ces vastes echantillons de la vie d'un autre age, elle qui ne se modifie jamais, alors que le noyau terrestre change presque incessamment ? Pourquoi ne cacherait-elle pas dans son sein les dernieres varietes de ces especes titanesques, dont les annees sont des siecles, et les siecles des millenaires ?

Mais je me laisse entrainer a des reveries qu'il ne m'appartient plus d'entretenir ! Treve a ces chimeres que le temps a changees pour moi en realites terribles. Je le repete, l'opinion se fit alors sur la nature du phenomene, et le public admit sans conteste l'existence d'un etre prodigieux qui n'avait rien de commun avec les fabuleux serpents de mer.

Mais si les uns ne virent la qu'un probleme purement scientifique a resoudre, les autres, plus positifs, surtout en Amerique et en Angleterre, furent d'avis de purger l'Ocean de ce redoutable monstre, afin de rassurer les communications transoceaniques. Les journaux industriels et commerciaux traiterent la question principalement a ce point de vue. La *\_Shipping and Mercantile Gazette\_*, le *\_Lloyd\_*, le *\_Paquebot\_*, la *\_Revue maritime et coloniale\_*, toutes les feuilles devouees aux Compagnies d'assurances qui menacaient d'elever le taux de leurs primes, furent unanimes sur ce point.

L'opinion publique s'etant prononcee, les Etats de l'Union se declarerent les premiers. On fit a New York les preparatifs d'une expedition destinee a poursuivre le narwal. Une fregate de grande marche l'*\_Abraham-Lincoln\_*, se mit en mesure de prendre la mer au plus tot. Les arsenaux furent ouverts au commandant Farragut, qui pressa activement l'armement de sa fregate.

Precisement, et ainsi que cela arrive toujours, du moment que l'on se fut decide a poursuivre le monstre, le monstre ne reparut plus. Pendant deux mois, personne n'en entendit parler. Aucun navire ne le rencontra. Il semblait que cette Licorne eut connaissance des complots qui se

tramaient contre elle. On en avait tant cause, et meme par le cable transatlantique ! Aussi les plaisants pretendaient-ils que cette fine mouche avait arrete au passage quelque telegramme dont elle faisait maintenant son profit.

Donc, la fregate armee pour une campagne lointaine et pourvue de formidables engins de peche, on ne savait plus ou la diriger. Et l'impatience allait croissant, quand, le 2 juillet, on apprit qu'un steamer de la ligne de San Francisco de Californie a Shangai avait revu l'animal, trois semaines auparavant, dans les mers septentrionales du Pacifique.

L'emotion causee par cette nouvelle fut extreme. On n'accorda pas vingt-quatre heures de repit au commandant Farragut. Ses vivres etaient embarques. Ses soutes regorgeaient de charbon. Pas un homme ne manquait a son role d'equipage. Il n'avait qu'a allumer ses fourneaux, a chauffer, a demarrer ! On ne lui eut pas pardonne une demi-journee de retard ! D'ailleurs, le commandant Farragut ne demandait qu'a partir.

Trois heures avant que l'Abraham-Lincoln ne quittat la \_pier\_ de Brooklyn, je recus une lettre libellee en ces termes :

\_Monsieur Aronnax, professeur au Museum de Paris, Fifth Avenue hotel.\_

\_New York.\_

<< \_Monsieur,\_

\_Si vous voulez vous joindre a l'expedition de l'\_Abraham-Lincoln\_, le gouvernement de l'Union verra avec plaisir que la France soit representee par vous dans cette entreprise. Le commandant Farragut tient une cabine a votre disposition.\_

\_Tres cordialement, votre\_

J.-B. HOBSON,

\_Secetaire de la marine.\_ >>

III

#### COMME IL PLAIRA A MONSIEUR

Trois secondes avant l'arrivee de la lettre de J.-B. Hobson, je ne songeais pas plus a poursuivre la Licorne qu'a tenter le passage du nord-ouest. Trois secondes apres avoir lu la lettre de l'honorable secretaire de la marine, je comprenais enfin que ma veritable vocation, l'unique but de ma vie, etait de chasser ce monstre inquietant et d'en purger le monde.

Cependant, je revenais d'un penible voyage, fatigue, avide de repos. Je n'aspirais plus qu'a revoir mon pays, mes amis, mon petit logement du Jardin des Plantes, mes cheres et precieuses collections ! Mais rien ne

put me retenir. J'oubliai tout, fatigues, amis, collections, et j'acceptai sans plus de reflexions l'offre du gouvernement americain.

<< D'ailleurs, pensai-je, tout chemin ramene en Europe, et la Licorne sera assez aimable pour m'entraîner vers les cotes de France ! Ce digne animal se laissera prendre dans les mers d'Europe -- pour mon agrement personnel -- et je ne veux pas rapporter moins d'un demi metre de sa hallebarde d'ivoire au Museum d'histoire naturelle. >>

Mais, en attendant, il me fallait chercher ce narwal dans le nord de l'ocean Pacifique ; ce qui, pour revenir en France, etait prendre le chemin des antipodes.

<< Conseil ! >> criai-je d'une voix impatiente.

Conseil etait mon domestique. Un garcon devoue qui m'accompagnait dans tous mes voyages ; un brave Flamand que j'aimais et qui me le rendait bien, un etre phlegmatique par nature, regulier par principe, zele par habitude, s'etonnant peu des surprises de la vie, tres adroit de ses mains, apte a tout service, et, en depit de son nom, ne donnant jamais de conseils -- meme quand on ne lui en demandait pas.

A se frotter aux savants de notre petit monde du Jardin des Plantes, Conseil en etait venu a savoir quelque chose. J'avais en lui un specialiste, tres ferre sur la classification en histoire naturelle, parcourant avec une agilite d'acrobate toute l'echelle des embranchements des groupes, des classes, des sous-classes, des ordres, des familles, des genres, des sous-genres, des especes et des varietes. Mais sa science s'arretait la. Classer, c'etait sa vie, et il n'en savait pas davantage. Tres verse dans la theorie de la classification, peu dans la pratique, il n'eut pas distingue, je crois, un cachalot d'une baleine ! Et cependant, quel brave et digne garcon !

Conseil, jusqu'ici et depuis dix ans, m'avait suivi partout ou m'entraînait la science. Jamais une reflexion de lui sur la longueur ou la fatigue d'un voyage. Nulle objection a boucler sa valise pour un pays quelconque, Chine ou Congo, si eloigne qu'il fut. Il allait la comme ici, sans en demander davantage. D'ailleurs d'une belle sante qui defiait toutes les maladies ; des muscles solides, mais pas de nerfs, pas l'apparence de nerfs au moral, s'entend.

Ce garcon avait trente ans, et son age etait a celui de son maitre comme quinze est a vingt. Qu'on m'excuse de dire ainsi que j'avais quarante ans.

Seulement, Conseil avait un defaut. Formaliste enrage il ne me parlait jamais qu'a la troisieme personne -- au point d'en etre agacant.

<< Conseil ! >> repetai-je, tout en commençant d'une main febrile mes preparatifs de depart.

Certainement, j'etais sur de ce garcon si devoue. D'ordinaire, je ne lui demandais jamais s'il lui convenait ou non de me suivre dans mes

voyages, mais cette fois, il s'agissait d'une expedition qui pouvait indefiniment se prolonger, d'une entreprise hasardeuse, a la poursuite d'un animal capable de couler une fregate comme une coque de noix ! Il y avait la matiere a reflexion, meme pour l'homme le plus impassible du monde ! Qu'allait dire Conseil ?

<< Conseil ! >> criai-je une troisieme fois.

Conseil parut.

<< Monsieur m'appelle ? dit-il en entrant.

-- Oui, mon garcon. Prepare-moi, prepare-toi. Nous partons dans deux heures.

-- Comme il plaira a monsieur, repondit tranquillement Conseil.

-- Pas un instant a perdre. Serre dans ma malle tous mes ustensiles de voyage, des habits, des chemises, des chaussettes, sans compter, mais le plus que tu pourras, et hate-toi !

-- Et les collections de monsieur ? fit observer Conseil.

-- On s'en occupera plus tard.

-- Quoi ! les archiotherium, les hyracotherium, les oreodons, les cheropotamus et autres carcasses de monsieur ?

-- On les gardera a l'hotel.

-- Et le babiroussa vivant de monsieur ?

-- On le nourrira pendant notre absence. D'ailleurs, je donnerai l'ordre de nous expedier en France notre menagerie.

-- Nous ne retournons donc pas a Paris ? demanda Conseil.

-- Si... certainement... repondis-je evasivement, mais en faisant un crochet.

-- Le crochet qui plaira a monsieur.

-- Oh ! ce sera peu de chose ! Un chemin un peu moins direct, voila tout. Nous prenons passage sur l'\_Abraham-Lincoln\_...

-- Comme il conviendra a monsieur, repondit paisiblement Conseil.

-- Tu sais, mon ami, il s'agit du monstre... du fameux narwal... Nous allons en purger les mers !... L'auteur d'un ouvrage in-quarto en deux volumes sur les \_Mysteres des grands fonds sous-marins\_ ne peut se dispenser de s'embarquer avec le commandant Farragut. Mission glorieuse, mais... dangereuse aussi ! On ne sait pas ou l'on va ! Ces betes-la peuvent etre tres capricieuses ! Mais nous irons quand meme !

Nous avons un commandant qui n'a pas froid aux yeux !...

-- Comme fera monsieur, je ferai, repondit Conseil.

-- Et songes-y bien ! car je ne veux rien te cacher. C'est la un de ces voyages dont on ne revient pas toujours !

-- Comme il plaira a monsieur. >>

Un quart d'heure apres, nos malles etaient pretes. Conseil avait fait en un tour de main, et j'etais sur que rien ne manquait, car ce garcon classait les chemises et les habits aussi bien que les oiseaux ou les mammiferes.

L'ascenseur de l'hotel nous deposa au grand vestibule de l'entresol. Je descendis les quelques marches qui conduisaient au rez-de-chaussee. Je reglai ma note a ce vaste comptoir toujours assiege par une foule considerable. Je donnai l'ordre d'expedier pour Paris (France) mes ballots d'animaux empaillés et de plantes dessechees. Je fis ouvrir un credit suffisant au babiroussa, et, Conseil me suivant, je sautai dans une voiture.

Le vehicule a vingt francs la course descendit Broadway jusqu'a Union-square, suivit Fourth-avenue jusqu'a sa jonction avec Bowery-street, prit Katrin-street et s'arreta a la trente-quatrieme pier. La, le Katrin ferryboat nous transporta, hommes, chevaux et voiture, a Brooklyn, la grande annexe de New York, situee sur la rive gauche de la riviere de l'Est, et en quelques minutes, nous arrivions au quai pres duquel l'\_Abraham-Lincoln\_ vomissait par ses deux cheminees des torrents de fumee noire.

Nos bagages furent immediatement transbordés sur le pont de la fregate. Je me precipitai a bord. Je demandai le commandant Farragut. Un des matelots me conduisit sur la dunette, ou je me trouvai en presence d'un officier de bonne mine qui me tendit la main.

<< Monsieur Pierre Aronnax ? me dit-il.

-- Lui-meme, repondis-je. Le commandant Farragut ?

-- En personne. Soyez le bienvenu, monsieur le professeur. Votre cabine vous attend. >>

Je saluai, et laissant le commandant aux soins de son appareillage, je me fis conduire a la cabine qui m'etait destinee.

L'\_Abraham-Lincoln\_ avait ete parfaitement choisi et aménagé pour sa destination nouvelle. C'etait une fregate de grande marche, munie d'appareils surchauffeurs, qui permettaient de porter a sept atmospheres la tension de sa vapeur. Sous cette pression, l'\_Abraham-Lincoln\_ atteignait une vitesse moyenne de dix-huit milles et trois dixiemes a l'heure, vitesse considerable, mais cependant insuffisante pour lutter avec le gigantesque cetace.

Les aménagements intérieurs de la fregate répondaient à ses qualités nautiques. Je fus très satisfait de ma cabine, située à l'arrière, qui s'ouvrait sur le carré des officiers.

<< Nous serons bien ici, dis-je à Conseil.

-- Aussi bien, n'en déplaise à monsieur, répondit Conseil, qu'un bernard-l'ermite dans la coquille d'un buccin. >>

Je laissai Conseil arrimer convenablement nos malles, et je remontai sur le pont afin de suivre les préparatifs de l'appareillage.

À ce moment, le commandant Farragut faisait larguer les dernières amarres qui retenaient l'\_Abraham-Lincoln\_ à la pier de Brooklyn. Ainsi donc, un quart d'heure de retard, moins même, et la fregate partait sans moi, et je manquais cette expédition extraordinaire, surnaturelle, invraisemblable, dont le récit véridique pourra bien trouver cependant quelques incroyables.

Mais le commandant Farragut ne voulait perdre ni un jour, ni une heure pour rallier les mers dans lesquelles l'animal venait d'être signalé. Il fit venir son ingénieur.

<< Sommes-nous en pression ? lui demanda-t-il.

-- Oui, monsieur, répondit l'ingénieur.

-- \_Go ahead\_ >>, cria le commandant Farragut.

À cet ordre, qui fut transmis à la machine au moyen d'appareils à air comprimé, les mécaniciens firent agir la roue de la mise en train. La vapeur siffla en se précipitant dans les tiroirs entr'ouverts. Les longs pistons horizontaux gemirent et poussèrent les bielles de l'arbre. Les branches de l'hélice battirent les flots avec une rapidité croissante, et l'\_Abraham-Lincoln\_ s'avança majestueusement au milieu d'une centaine de ferry-boats et de \_tenders\_ chargés de spectateurs, qui lui faisaient cortège.

Les quais de Brooklyn et toute la partie de New York qui borde la rivière de l'Est étaient couverts de curieux. Trois hurrahs, partis de cinq cent mille poitrines, éclatèrent successivement. Des milliers de mouchoirs s'agitèrent au-dessus de la masse compacte et saluèrent l'\_Abraham-Lincoln\_ jusqu'à son arrivée dans les eaux de l'Hudson, à la pointe de cette presqu'île allongée qui forme la ville de New York.

Alors, la fregate, suivant du côté de New-Jersey l'admirable rive droite du fleuve toute chargée de villas, passa entre les forts qui la saluèrent de leurs plus gros canons. L'\_Abraham-Lincoln\_ répondit en amenant et en hissant trois fois le pavillon américain, dont les trente-neuf étoiles resplendissaient à sa corne d'artimon ; puis, modifiant sa marche pour prendre le chenal balisé qui s'arrondit dans la baie intérieure formée par la pointe de Sandy-Hook, il rasa cette



langue sablonneuse ou quelques milliers de spectateurs l'acclamerent encore une fois.

Le cortège des \_boats\_ et des \_tenders\_ suivait toujours la fregate, et il ne la quitta qu'à la hauteur du \_light-boat\_ dont les deux feux marquent l'entrée des passes de New York.

Trois heures sonnaient alors. Le pilote descendit dans son canot, et rejoignit la petite goelette qui l'attendait sous le vent. Les feux furent poussés ; l'hélice battit plus rapidement les flots ; la fregate longea la côte jaune et basse de Long-Island, et, à huit heures du soir, après avoir perdu dans le nord-ouest les feux de Fire-Island, elle courut à toute vapeur sur les sombres eaux de l'Atlantique.

#### IV

#### NED LAND

Le commandant Farragut était un bon marin, digne de la fregate qu'il commandait. Son navire et lui ne faisaient qu'un. Il en était l'âme. Sur la question du cétacé, aucun doute ne s'élevait dans son esprit, et il ne permettait pas que l'existence de l'animal fut discutée à son bord. Il y croyait comme certaines bonnes femmes croient au Leviathan par foi, non par raison. Le monstre existait, il en délivrerait les mers, il l'avait juré. C'était une sorte de chevalier de Rhodes, un Dieudonné de Gozon, marchant à la rencontre du serpent qui désolait son île. Ou le commandant Farragut tuerait le narval, ou le narval tuerait le commandant Farragut. Pas de milieu.

Les officiers du bord partageaient l'opinion de leur chef. Il fallait les entendre causer, discuter, disputer, calculer les diverses chances d'une rencontre, et observer la vaste étendue de l'Océan. Plus d'un s'imposait un quart volontaire dans les barres de perroquet, qui eut maudit une telle corvée en toute autre circonstance. Tant que le soleil décrivait son arc diurne, la mâture était peuplée de matelots auxquels les planches du pont brûlaient les pieds, et qui n'y pouvaient tenir en place ! Et cependant. L'\_Abraham-Lincoln\_ ne tranchait pas encore de son étrave les eaux suspectes du Pacifique.

Quant à l'équipage, il ne demandait qu'à rencontrer la licorne, à la harponner. et à la hisser à bord, à la dépecer. Il surveillait la mer avec une scrupuleuse attention. D'ailleurs, le commandant Farragut parlait d'une certaine somme de deux mille dollars, réservée à quiconque, mousse ou matelot, maître ou officier, signalerait l'animal. Je laisse à penser si les yeux s'exerçaient à bord de l'\_Abraham-Lincoln\_.

Pour mon compte, je n'étais pas en reste avec les autres, et je ne laissais à personne ma part d'observations quotidiennes. La fregate aurait eu cent fois raison de s'appeler l'\_Argus\_. Seul entre tous, Conseil protestait par son indifférence touchant la question qui nous passionnait, et detonnait sur l'enthousiasme général du bord.

J'ai dit que le commandant Farragut avait soigneusement pourvu son navire d'appareils propres a pecher le gigantesque cetace. Un baleinier n'eut pas ete mieux arme. Nous possedions tous les engins connus, depuis le harpon qui se lance a la main, jusqu'aux fleches barbelees des espingoles et aux balles explosibles des canardieres. Sur le gaillard d'avant s'allongeait un canon perfectionne, se chargeant par la culasse, tres epais de parois, tres etroit d'ame, et dont le modele doit figurer a l'Exposition universelle de 1867. Ce precieux instrument, d'origine americaine, envoyait sans se gener, un projectile conique de quatre kilogrammes a une distance moyenne de seize kilometres.

Donc, l'\_Abraham-Lincoln\_ ne manquait d'aucun moyen de destruction. Mais il avait mieux encore. Il avait Ned Land, le roi des harponneurs.

Ned Land etait un Canadien, d'une habilete de main peu commune, et qui ne connaissait pas d'egal dans son perilleux metier. Adresse et sang-froid, audace et ruse, il possedait ces qualites a un degre superieur, et il fallait etre une baleine bien maligne, ou un cachalot singulierement astucieux pour echapper a son coup de harpon.

Ned Land avait environ quarante ans. C'etait un homme de grande taille -- plus de six pieds anglais -- vigoureusement bati, l'air grave, peu communicatif, violent parfois, et tres rageur quand on le contrariait. Sa personne provoquait l'attention, et surtout la puissance de son regard qui accentuait singulierement sa physionomie.

Je crois que le commandant Farragut avait sagement fait d'engager cet homme a son bord. Il valait tout l'equipage, a lui seul, pour l'oeil et le bras. Je ne saurais le mieux comparer qu'a un telescope puissant qui serait en meme temps un canon toujours pret a partir.

Qui dit Canadien, dit Francais, et, si peu communicatif que fut Ned Land, je dois avouer qu'il se prit d'une certaine affection pour moi. Ma nationalite l'attirait sans doute. C'etait une occasion pour lui de parler, et pour moi d'entendre cette vieille langue de Rabelais qui est encore en usage dans quelques provinces canadiennes. La famille du harponneur etait originaire de Quebec, et formait deja un tribu de hardis pecheurs a l'epoque ou cette ville appartenait a la France.

Peu a peu, Ned prit gout a causer. et j'aimais a entendre le recit de ses aventures dans les mers polaires. Il racontait ses peches et ses combats avec une grande poesie naturelle. Son recit prenait une forme epique, et je croyais ecouter quelque Homere canadien, chantant l'\_Iliade\_ des regions hyperboreennes.

Je depeins maintenant ce hardi compagnon, tel que je le connais actuellement. C'est que nous sommes devenus de vieux amis, unis de cette inalterable amitie qui nait et se cimente dans les plus effrayantes conjonctures ! Ah ! brave Ned ! je ne demande qu'a vivre cent ans encore, pour me souvenir plus longtemps de toi !

Et maintenant, quelle etait l'opinion de Ned Land sur la question du

monstre marin ? Je dois avouer qu'il ne croyait guere a la licorne, et que, seul a bord, il ne partageait pas la conviction generale. Il evitait meme de traiter ce sujet, sur lequel je crus devoir l'entreprendre un jour.

Par une magnifique soiree du 30 juillet, c'est-a-dire trois semaines apres notre depart, la fregate se trouvait a la hauteur du cap Blanc, a trente milles sous le vent des cotes patagones. Nous avions depasse le tropique du Capricorne, et le detroit de Magellan s'ouvrait a moins de sept cent milles dans le sud. Avant huit jours, l'\_Abraham-Lincoln\_ sillonnerait les flots du Pacifique.

Assis sur la dunette, Ned Land et moi, nous causions de choses et d'autres, regardant cette mysterieuse mer dont les profondeurs sont restees jusqu'ici inaccessibles aux regards de l'homme. J'amenai tout naturellement la conversation sur la licorne geante, et j'examinai les diverses chances de succes ou d'insucces de notre expedition. Puis, voyant que Ned me laissait parler sans trop rien dire, je le poussai plus directement.

<< Comment, Ned, lui demandai-je, comment pouvez-vous ne pas etre convaincu de l'existence du cetace que nous poursuivons ? Avez-vous donc des raisons particulieres de vous montrer si incredule ? >>

Le harponneur me regarda pendant quelques instants avant de repondre, frappa de sa main son large front par un geste qui lui etait habituel, ferma les yeux comme pour se recueillir, et dit enfin :

<< Peut-etre bien, monsieur Aronnax.

-- Cependant, Ned, vous, un baleinier de profession, vous qui etes familiarise avec les grands mammiferes marins, vous dont l'imagination doit aisement accepter l'hypothese de cetaces enormes, vous devriez etre le dernier a douter en de pareilles circonstances !

-- C'est ce qui vous trompe, monsieur le professeur, repondit Ned. Que le vulgaire croie a des cometes extraordinaires qui traversent l'espace, ou a l'existence de monstres antediluviens qui peuplent l'interieur du globe, passe encore, mais ni l'astronome, ni le geologue n'admettent de telles chimeres. De meme, le baleinier. J'ai poursuivi beaucoup de cetaces, j'en ai harponne un grand nombre, j'en ai tue plusieurs, mais si puissants et si bien armes qu'ils fussent, ni leurs queues, ni leurs defenses n'auraient pu entamer les plaques de tole d'un steamer.

-- Cependant, Ned, on cite des batiments que la dent du narwal a traverses de part en part.

-- Des navires en bois, c'est possible, repondit le Canadien, et encore, je ne les ai jamais vus. Donc, jusqu'a preuve contraire, je nie que baleines, cachalots ou licornes puissent produire un pareil effet.

-- Ecoutez-moi, Ned...

-- Non, monsieur le professeur, non. Tout ce que vous voudrez excepte cela. Un poulpe gigantesque, peut-etre ?...

-- Encore moins, Ned. Le poulpe n'est qu'un mollusque, et ce nom meme indique le peu de consistance de ses chairs. Eut-il cinq cents pieds de longueur, le poulpe, qui n'appartient point a l'embranchement des vertebres, est tout a fait inoffensif pour des navires tels que le \_Scotia\_ ou l'\_Abraham-Lincoln\_. Il faut donc rejeter au rang des fables les prouesses des Krakens ou autres monstres de cette espece.

-- Alors, monsieur le naturaliste, reprit Ned Land d'un ton assez narquois, vous persistez a admettre l'existence d'un enorme cetace... ?

-- Oui, Ned, je vous le repete avec une conviction qui s'appuie sur la logique des faits. Je crois a l'existence d'un mammifere, puissamment organise, appartenant a l'embranchement des vertebres, comme les baleines, les cachalots ou les dauphins, et muni d'une defense cornee dont la force de penetration est extreme.

-- Hum ! fit le harponneur, en secouant la tete de l'air d'un homme qui ne veut pas se laisser convaincre.

-- Remarquez, mon digne Canadien, repris-je, que si un tel animal existe, s'il habite les profondeurs de l'Ocean, s'il frequente les couches liquides situees a quelques milles au-dessous de la surface des eaux, il possede necessairement un organisme dont la solidite defie toute comparaison.

-- Et pourquoi cet organisme si puissant ? demanda Ned.

-- Parce qu'il faut une force incalculable pour se maintenir dans les couches profondes et resister a leur pression.

-- Vraiment ? dit Ned qui me regardait en clignant de l'oeil.

-- Vraiment, et quelques chiffres vous le prouveront sans peine.

-- Oh ! les chiffres ! repliqua Ned. On fait ce qu'on veut avec les chiffres !

-- En affaires, Ned, mais non en mathematiques. Ecoutez-moi. Admettons que la pression d'une atmosphere soit representee par la pression d'une colonne d'eau haute de trente-deux pieds. En realite, la colonne d'eau serait d'une moindre hauteur, puisqu'il s'agit de l'eau de mer dont la densite est superieure a celle de l'eau douce. Eh bien, quand vous plongez, Ned, autant de fois trente-deux pieds d'eau au-dessus de vous, autant de fois votre corps supporte une pression egale a celle de l'atmosphere, c'est-a-dire de kilogrammes par chaque centimetre carre de sa surface. Il suit de la qu'a trois cent vingt pieds cette pression est de dix atmospheres, de cent atmospheres a trois mille deux cents pieds, et de mille atmospheres a trente-deux mille pieds, soit deux lieues et demie environ. Ce qui equivaut a dire que si vous pouviez

atteindre cette profondeur dans l'Océan, chaque centimetre carre de la surface de votre corps subirait une pression de mille kilogrammes. Or, mon brave Ned, savez-vous ce que vous avez de centimetres carres en surface ?

-- Je ne m'en doute pas, monsieur Aronnax.

-- Environ dix-sept mille.

-- Tant que cela ?

-- Et comme en realite la pression atmospherique est un peu superieure au poids d'un kilogramme par centimetre carre, vos dix-sept mille centimetres carres supportent en ce moment une pression de dix-sept mille cinq cent soixante-huit kilogrammes.

-- Sans que je m'en apercoive ?

-- Sans que vous vous en aperceviez. Et si vous n'etes pas ecrase par une telle pression, c'est que l'air penetre a l'interieur de votre corps avec une pression egale. De la un equilibre parfait entre la poussee interieure et la poussee exterieure, qui se neutralisent, ce qui vous permet de les supporter sans peine. Mais dans l'eau, c'est autre chose.

-- Oui, je comprends, repondit Ned, devenu plus attentif, parce que l'eau m'entoure et ne me penetre pas.

-- Precisement, Ned. Ainsi donc, a trente-deux pieds au-dessous de la surface de la mer, vous subiriez une pression de dix-sept mille cinq cent soixante-huit kilogrammes ; a trois cent vingt pieds, dix fois cette pression, soit cent soixante-quinze mille six cent quatre-vingt kilogrammes ; a trois mille deux cents pieds, cent fois cette pression, soit dix-sept cent cinquante-six mille huit cent kilogrammes ; a trente-deux mille pieds, enfin, mille fois cette pression, soit dix-sept millions cinq cent soixante-huit mille kilogrammes ; c'est-a-dire que vous seriez aplati comme si l'on vous retirait des plateaux d'une machine hydraulique !

-- Diable ! fit Ned.

-- Eh bien, mon digne harponneur, si des vertebres, longs de plusieurs centaines de metres et gros a proportion, se maintiennent a de pareilles profondeurs, eux dont la surface est representee par des millions de centimetres carres, c'est par milliards de kilogrammes qu'il faut estimer la poussee qu'ils subissent. Calculez alors quelle doit etre la resistance de leur charpente osseuse et la puissance de leur organisme pour resister a de telles pressions !

-- Il faut, repondit Ned Land, qu'ils soient fabriques en plaques de toile de huit pouces, comme les fregates cuirassees.

-- Comme vous dites, Ned, et songez alors aux ravages que peut produire

une pareille masse lancee avec la vitesse d'un express contre la coque d'un navire.

-- Oui... en effet... peut-etre, repondit le Canadien, ebranle par ces chiffres, mais qui ne voulait pas se rendre.

-- Eh bien, vous ai-je convaincu ?

-- Vous m'avez convaincu d'une chose, monsieur le naturaliste, c'est que si de tels animaux existent au fond des mers, il faut necessairement qu'ils soient aussi forts que vous le dites.

-- Mais s'ils n'existent pas, entete harponneur, comment expliquez-vous l'accident arrive au \_Scotia\_ ?

-- C'est peut-etre..., dit Ned hesitant.

-- Allez donc !

-- Parce que... ca n'est pas vrai ! >> repondit le Canadien, en reproduisant sans le savoir une celebre reponse d'Arago.

Mais cette reponse prouvait l'obstination du harponneur et pas autre chose. Ce jour-la, je ne le poussai pas davantage. L'accident du \_Scotia\_ n'etait pas niable. Le trou existait si bien qu'il avait fallu le boucher, et je ne pense pas que l'existence du trou puisse se demontrer plus categoriquement. Or, ce trou ne s'etait pas fait tout seul, et puisqu'il n'avait pas ete produit par des roches sous-marines ou des engins sous-marins, il etait necessairement du a l'outil perforant d'un animal.

Or, suivant moi, et toutes les raisons precedemment deduites, cet animal appartenait a l'embranchement des vertebres, a la classe des mammiferes, au groupe des pisciformes, et finalement a l'ordre des cetaces. Quant a la famille dans laquelle il prenait rang, baleine, cachalot ou dauphin, quant au genre dont il faisait partie, quant a l'espece dans laquelle il convenait de le ranger, c'etait une question a elucider ulterieurement. Pour la resoudre. il fallait dissequer ce monstre inconnu, pour le dissequer le prendre, pour le prendre le harponner -- ce qui etait l'affaire de Ned Land -- pour le harponner le voir ce qui etait l'affaire de l'equipage -- et pour le voir le rencontrer -- ce qui etait l'affaire du hasard.

V

## A L'AVENTURE !

Le voyage de l'\_Abraham-Lincoln\_, pendant quelque temps, ne fut marque par aucun incident. Cependant une circonstance se presenta, qui mit en relief la merveilleuse habilete de Ned Land, et montra quelle confiance on devait avoir en lui.

Au large des Malouines, le 30 juin, la fregate communiqua avec des

baleiniers americains, et nous apprimes qu'ils n'avaient eu aucune connaissance du narwal. Mais l'un d'eux, le capitaine du \_Monroe\_, sachant que Ned Land etait embarque a bord de l'\_Abraham-Lincoln\_, demanda son aide pour chasser une baleine qui etait en vue. Le commandant Farragut, desireux de voir Ned Land a l'oeuvre, l'autorisa a se rendre a bord du \_Monroe\_. Et le hasard servit si bien notre Canadien, qu'au lieu d'une baleine, il en harponna deux d'un coup double, frappant l'une droit au coeur, et s'emparant de l'autre apres une poursuite de quelques minutes !

Decidement, si le monstre a jamais affaire au harpon de Ned Land, je ne parierai pas pour le monstre.

La fregate prolongea la cote sud-est de l'Amerique avec une rapidite prodigieuse. Le 3 juillet, nous etions a l'ouvert du detroit de Magellan, a la hauteur du cap des Vierges. Mais le commandant Farragut ne voulut pas prendre ce sinueux passage, et manoeuvra de maniere a doubler le cap Horn.

L'equipage lui donna raison a l'unanimite. Et en effet, etait-il probable que l'on put rencontrer le narwal dans ce detroit resserre ? Bon nombre de matelots affirmaient que le monstre n'y pouvait passer, << qu'il etait trop gros pour cela ! >>

Le 6 juillet, vers trois heures du soir, l'Abraham Lincoln, a quinze milles dans le sud, doubla cet ilot solitaire, ce roc perdu a l'extremite du continent americain, auquel des marins hollandais imposent le nom de leur villa natale, le cap Horn. La route fut donnee vers le nord-ouest, et le lendemain, l'helice de la fregate battit enfin les eaux du Pacifique.

<< Ouvre l'oeil ! ouvre l'oeil ! >> repetaient les matelots de l'Abraham Lincoln.

Et ils l'ouvraient demesurement. Les yeux et les lunettes, un peu eblouis, il est vrai, par la perspective de deux mille dollars, ne resterent pas un instant au repos. Jour et nuit, on observait la surface de l'Ocean, et les nyctalopes, dont la faculte de voir dans l'obscurite accroissait les chances de cinquante pour cent, avaient beau jeu pour gagner la prime.

Moi, que l'appat de l'argent n'attirait guere, je n'etais pourtant pas le moins attentif du bord. Ne donnant que quelques minutes au repas, quelques heures au sommeil, indifferent au soleil ou a la pluie, je ne quittais plus le pont du navire. Tantot penche sur les bastingages du gaillard d'avant, tantot appuye a la lisse de l'arriere, je devorais d'un oeil avide le cotonneux sillage qui blanchissait la mer jusqu'a perte de vue ! Et que de fois j'ai partage l'emotion de l'etat-major, de l'equipage, lorsque quelque capricieuse baleine elevait son dos noiratre au-dessus des flots. Le pont de la fregate se peuplait en un instant. Les capots vomissaient un torrent de matelots et d'officiers. Chacun, la poitrine haletante, l'oeil trouble, observait la marche du cetace. Je regardais, je regardais a en user ma retine, a en devenir

aveugle, tandis que Conseil, toujours phlegmatique, me repetait d'un ton calme :

<< Si monsieur voulait avoir la bonte de moins ecarquiller ses yeux, monsieur verrait bien davantage ! >>

Mais, vaine emotion ! L'\_Abraham-Lincoln\_ modifiait sa route, courait sur l'animal signale, simple baleine ou cachalot vulgaire, qui disparaissait bientot au milieu d'un concert d'imprecations !

Cependant, le temps restait favorable. Le voyage s'accomplissait dans les meilleures conditions. C'etait alors la mauvaise saison australe, car le juillet de cette zone correspond a notre janvier d'Europe ; mais la mer se maintenait belle, et se laissait facilement observer dans un vaste perimetre.

Ned Land montrait toujours la plus tenace incredulite ; il affectait meme de ne point examiner la surface des flots en dehors de son temps de bordee -- du moins quand aucune baleine n'etait en vue. Et pourtant sa merveilleuse puissance de vision aurait rendu de grands services. Mais, huit heures sur douze, cet entete Canadien lisait ou dormait dans sa cabine. Cent fois, je lui reprochai son indifferance.

<< Bah ! repondait-il, il n'y a rien, monsieur Aronnax, et y eut-il quelque animal, quelle chance avons-nous de l'apercevoir ? Est-ce que nous ne courons pas a l'aventure ? On a revu, dit-on, cette bete introuvable dans les hautes mers du Pacifique, je veux bien l'admettre, mais deux mois deja se sont ecoules depuis cette rencontre, et a s'en rapporter au temperament de votre narwal, il n'aime point a moisir longtemps dans les memes parages ! Il est doue d'une prodigieuse facilite de deplacement. Or, vous le savez mieux que moi, monsieur le professeur, la nature ne fait rien a contre sens, et elle ne donnerait pas a un animal lent de sa nature la faculte de se mouvoir rapidement, s'il n'avait pas besoin de s'en servir. Donc, si la bete existe, elle est deja loin ! >>

A cela, je ne savais que repondre. Evidemment, nous marchions en aveugles. Mais le moyen de proceder autrement ? Aussi, nos chances etaient-elles fort limitees. Cependant, personne ne doutait encore du succes, et pas un matelot du bord n'eut parie contre le narwal et contre sa prochaine apparition.

Le 20 juillet, le tropique du Capricorne fut coupe par 105deg. de longitude, et le 27 du meme mois, nous franchissions l'equateur sur le cent dixieme meridien. Ce relevement fait, la fregate prit une direction plus decidee vers l'ouest, et s'engagea dans les mers centrales du Pacifique.

Le commandant Farragut pensait, avec raison, qu'il valait mieux frequenter les eaux profondes, et s'eloigner des continents ou des iles dont l'animal avait toujours paru eviter l'approche, << sans doute parce qu'il n'y avait pas assez d'eau pour lui ! >> disait le maitre d'equipage. La fregate passa donc au large des Pomotou, des Marquises,



des Sandwich, coupa le tropique du Cancer par 132deg. de longitude, et se dirigea vers les mers de Chine.

Nous etions enfin sur le theatre des derniers ebats du monstre ! Et, pour tout dire, on ne vivait plus a bord. Les coeurs palpitaient effroyablement, et se preparaient pour l'avenir d'incurables aneurismes. L'equipage entier subissait une surexcitation nerveuse, dont je ne saurais donner l'idee. On ne mangeait pas, on ne dormait plus. Vingt fois par jour, une erreur d'appréciation, une illusion d'optique de quelque matelot perche sur les barres, causaient d'intolérables douleurs, et ces emotions, vingt fois repetees, nous maintenaient dans un etat d'erethisme trop violent pour ne pas amener une reaction prochaine.

Et en effet, la reaction ne tarda pas a se produire. Pendant trois mois, trois mois dont chaque jour durait un siecle !

L'\_Abraham-Lincoln\_ sillonna toutes les mers septentrionales du Pacifique, courant aux baleines signalees, faisant de brusques ecarts de route, virant subitement d'un bord sur l'autre, s'arretant soudain, forçant ou renversant sa vapeur, coup sur coup, au risque de deniveler sa machine, et il ne laissa pas un point inexploré des rivages du Japon a la cote americaine. Et rien ! rien que l'immensite des flots deserts ! Rien qui ressemblat a un narwal gigantesque, ni a un ilot sous-marin, ni a une epave de naufrage, ni a un ecueil fuyant, ni a quoi que ce fut de surnaturel !

La reaction se fit donc. Le decouragement s'empara d'abord des esprits, et ouvrit une breche a l'incrédulite. Un nouveau sentiment se produisit a bord, qui se composait de trois dixiemes de honte contre sept dixiemes de fureur. On etait << tout bete >> de s'etre laisse prendre a une chimere, mais encore plus furieux ! Les montagnes d'arguments entasses depuis un an s'ecroulerent a la fois, et chacun ne songea plus qu'a se rattraper aux heures de repas ou de sommeil du temps qu'il avait si sottement sacrifie.

Avec la mobilite naturelle a l'esprit humain, d'un exces on se jeta dans un autre. Les plus chauds partisans de l'entreprise devinrent fatalement ses plus ardents detracteurs. La reaction monta des fonds du navire, du poste des soutiers jusqu'au carre de l'etat-major, et certainement, sans un entetement tres particulier du commandant Farragut, la fregate eut definitivement remis le cap au sud.

Cependant, cette recherche inutile ne pouvait se prolonger plus longtemps. L'\_Abraham-Lincoln\_ n'avait rien a se reprocher, ayant tout fait pour reussir. Jamais equipage d'un batiment de la marine americaine ne montra plus de patience et plus de zele ; son insucces ne saurait lui etre impute ; il ne restait plus qu'a revenir.

Une representation dans ce sens fut faite au commandant. Le commandant tint bon. Les matelots ne cacherent point leur mecontentement, et le service en souffrit. Je ne veux pas dire qu'il y eut revolte a bord, mais apres une raisonnable periode d'obstination, le commandant Farragut comme autrefois Colomb, demanda trois jours de patience. Si

dans le delai de trois jours, le monstre n'avait pas paru, l'homme de barre donnerait trois tours de roue, et l'\_Abraham-Lincoln\_ ferait route vers les mers europeennes.

Cette promesse fut faite le 2 novembre. Elle eut tout d'abord pour resultat de ranimer les defaillances de l'equipage. L'Ocean fut observe avec une nouvelle attention. Chacun voulait lui jeter ce dernier coup d'oeil dans lequel se resume tout le souvenir. Les lunettes fonctionnerent avec une activite fievreuse. C'etait un supreme defi porte au narwal geant, et celui-ci ne pouvait raisonnablement se dispenser de repondre a cette sommation << a comparaitre ! >>

Deux jours se passerent. L'\_Abraham-Lincoln\_ se tenait sous petite vapeur. On employait mille moyens pour eveiller l'attention ou stimuler l'apathie de l'animal, au cas ou il se fut rencontre dans ces parages. D'énormes quartiers de lard furent mis a la traine pour la plus grande satisfaction des requins, je dois le dire. Les embarcations rayonnerent dans toutes les directions autour de l'\_Abraham-Lincoln\_, pendant qu'il mettait en panne, et ne laisserent pas un point de mer inexploré. Mais le soir du 4 novembre arriva sans que se fut dévoilé ce mystere sous-marin.

Le lendemain, 5 novembre, a midi, expirait le delai de rigueur. Apres le point, le commandant Farragut, fidele a sa promesse, devait donner la route au sud-est, et abandonner definitivement les regions septentrionales du Pacifique.

La fregate se trouvait alors par 31deg.15' de latitude nord et par 136deg.42' de longitude est. Les terres du Japon nous restaient a moins de deux cents milles sous le vent. La nuit approchait. On venait de piquer huit heures. De gros nuages voilaient le disque de la lune, alors dans son premier quartier. La mer ondulait paisiblement sous l'etrave de la fregate.

En ce moment, j'etais appuye a l'avant, sur le bastingage de tribord. Conseil, poste pres de moi, regardait devant lui. L'equipage, juche dans les haubans, examinait l'horizon qui se retrecissait et s'obscurcissait peu a peu. Les officiers, armes de leur lorgnette de nuit, fouillaient l'obscurite croissante. Parfois le sombre Ocean etincelait sous un rayon que la lune dardait entre la frange de deux nuages. Puis, toute trace lumineuse s'evanouissait dans les tenebres.

En observant Conseil, je constatai que ce brave garcon subissait tant soit peu l'influence generale. Du moins, je le crus ainsi. Peut-etre, et pour la premiere fois, ses nerfs vibraient-ils sous l'action d'un sentiment de curiosite.

<< Allons, Conseil, lui dis-je, voila une derniere occasion d'empocher deux mille dollars.

-- Que monsieur me permette de le lui dire, repondit Conseil, je n'ai jamais compte sur cette prime, et le gouvernement de l'Union pouvait promettre cent mille dollars, il n'en aurait pas ete plus pauvre.

-- Tu as raison, Conseil. C'est une sottise affaire, apres tout, et dans laquelle nous nous sommes lances trop legerement. Que de temps perdu, que d'emoions inutiles ! Depuis six mois deja, nous serions rentres en France...

-- Dans le petit appartement de monsieur, repliqua Conseil, dans le Museum de monsieur ! Et j'aurais deja classe les fossiles de monsieur ! Et le babiroussa de monsieur serait installe dans sa cage du Jardin des Plantes, et il attirerait tous les curieux de la capitale !

-- Comme tu dis, Conseil, et sans compter, j'imagine, que l'on se moquera de nous !

-- Effectivement, repondit tranquillement Conseil, je pense que l'on se moquera de monsieur. Et, faut-il le dire... ?

-- Il faut le dire, Conseil.

-- Eh bien, monsieur n'aura que ce qu'il merite !

-- Vraiment !

-- Quand on a l'honneur d'etre un savant comme monsieur, on ne s'expose pas... >>

Conseil ne put achever son compliment. Au milieu du silence general, une voix venait de se faire entendre. C'etait la voix de Ned Land, et Ned Land s'ecriait :

<< Ohe ! la chose en question, sous le vent, par le travers a nous ! >>

## VI

### A TOUTE VAPEUR

A ce cri, l'equipage entier se precipita vers le harponneur, commandant, officiers, maitres, matelots, moussettes, jusqu'aux ingenieurs qui quitterent leur machine, jusqu'aux chauffeurs qui abandonnerent leurs fourneaux. L'ordre de stopper avait ete donne, et la fregate ne courait plus que sur son erre.

L'obscurite etait profonde alors, et quelques bons que fussent les yeux du Canadien, je me demandais comment il avait vu et ce qu'il avait pu voir. Mon coeur battait a se rompre.

Mais Ned Land ne s'etait pas trompe, et tous, nous apercumes l'objet qu'il indiquait de la main.

A deux encablures de l'\_Abraham-Lincoln\_ et de sa hanche de tribord, la mer semblait etre illuminee par dessus. Ce n'etait point un simple phenomene de phosphorescence, et l'on ne pouvait s'y tromper. Le monstre, immerge a quelques toises de la surface des eaux, projetait

cet éclat très intense, mais inexplicable, que mentionnaient les rapports de plusieurs capitaines. Cette magnifique irradiation devait être produite par un agent d'une grande puissance éclairante. La partie lumineuse décrivait sur la mer un immense ovale très allongé, au centre duquel se condensait un foyer ardent dont l'insoutenable éclat s'éteignait par dégradations successives.

<< Ce n'est qu'une agglomération de molécules phosphorescentes, s'écria l'un des officiers.

-- Non, monsieur, repliquai-je avec conviction. Jamais les pholades ou les salpes ne produisent une si puissante lumière. Cet éclat est de nature essentiellement électrique... D'ailleurs, voyez, voyez ! il se déplace ! il se meut en avant, en arrière ! il s'élance sur nous ! >>

Un cri général s'éleva de la frégate.

<< Silence ! dit le commandant Farragut. La barre au vent, toute ! Machine en arrière ! >>

Les matelots se précipitèrent à la barre, les ingénieurs à leur machine. La vapeur fut immédiatement renversée et l'«\_Abraham-Lincoln\_», abattant sur babord, décrivit un demi-cercle.

<< La barre droite ! Machine en avant ! >> cria le commandant Farragut.

Ces ordres furent exécutés, et la frégate s'éloigna rapidement du foyer lumineux.

Je me trompe. Elle voulut s'éloigner, mais le surnaturel animal se rapprocha avec une vitesse double de la sienne.

Nous étions haletants. La stupefaction, bien plus que la crainte nous tenait muets et immobiles. L'animal nous gagnait en se jouant. Il fit le tour de la frégate qui filait alors quatorze nœuds. et l'enveloppa de ses nappes électriques comme d'une poussière lumineuse. Puis il s'éloigna de deux ou trois milles, laissant une traînée phosphorescente comparable aux tourbillons de vapeur que jette en arrière la locomotive d'un express. Tout d'un coup. des obscures limites de l'horizon, où il alla prendre son élan, le monstre fonça subitement vers l'«\_Abraham-Lincoln\_» avec une effrayante rapidité, s'arrêta brusquement à vingt pieds de ses précinctes, s'éteignit non pas en s'abîmant sous les eaux, puisque son éclat ne subit aucune dégradation mais soudainement et comme si la source de ce brillant effluve se fut subitement tarie ! Puis, il reparut de l'autre côté du navire, soit qu'il l'eût tourné, soit qu'il eût glissé sous sa coque. À chaque instant une collision pouvait se produire, qui nous eût été fatale.

Cependant, je m'étonnais des manœuvres de la frégate. Elle fuyait et n'attaquait pas. Elle était poursuivie, elle qui devait poursuivre, et j'en fis l'observation au commandant Farragut. Sa figure, d'ordinaire si impassible, était empreinte d'un indéfinissable étonnement.

<< Monsieur Aronnax, me repondit-il, je ne sais a quel etre formidable j'ai affaire, et je ne veux pas risquer imprudemment ma fregate au milieu de cette obscurite. D'ailleurs, comment attaquer l'inconnu, comment s'en defendre ? Attendons le jour et les roles changeront.

-- Vous n'avez plus de doute, commandant, sur la nature de l'animal ?

-- Non, monsieur, c'est evidemment un narwal gigantesque, mais aussi un narwal electrique.

-- Peut-etre, ajoutai-je, ne peut-on pas plus l'approcher qu'une gymnote ou une torpille !

-- En effet, repondit le commandant, et s'il possede en lui une puissance foudroyante, c'est a coup sur le plus terrible animal qui soit jamais sorti de la main du Createur. C'est pourquoi, monsieur, je me tiendrai sur mes gardes. >>

Tout l'equipage resta sur pied pendant la nuit. Personne ne songea a dormir. L'\_Abraham-Lincoln\_, ne pouvant lutter de vitesse, avait modere sa marche et se tenait sous petite vapeur. De son cote, le narwal, imitant la fregate, se laissait bercer au gre des lames, et semblait decide a ne point abandonner le theatre de la lutte.

Vers minuit, cependant, il disparut, ou, pour employer une expression plus juste, il << s'eteignit >> comme un gros ver luisant. Avait-il fui ? Il fallait le craindre, non pas l'esperer. Mais a une heure moins sept minutes du matin, un sifflement assourdissant se fit entendre, semblable a celui que produit une colonne d'eau, chassee avec une extreme violence.

Le commandant Farragut, Ned Land et moi, nous etions alors sur la dunette, jetant d'avidés regards a travers les profondes tenebres.

<< Ned Land, demanda le commandant, vous avez souvent entendu rugir des baleines ?

-- Souvent, monsieur, mais jamais de pareilles baleines dont la vue m'ait rapporte deux mille dollars.

-- En effet, vous avez droit a la prime. Mais, dites-moi, ce bruit n'est-il pas celui que font les cetaces rejetant l'eau par leurs events ?

-- Le meme bruit, monsieur, mais celui-ci est incomparablement plus fort. Aussi, ne peut-on s'y tromper. C'est bien un cetace qui se tient la dans nos eaux. Avec votre permission, monsieur, ajouta le harponneur, nous lui dirons deux mots demain au lever du jour.

-- S'il est d'humeur a vous entendre, maitre Land, repondis-je d'un ton peu convaincu.

-- Que je l'approche a quatre longueurs de harpon, riposta le Canadien,

et il faudra bien qu'il m'écoute !

-- Mais pour l'approcher, reprit le commandant, je devrai mettre une baleinière à votre disposition ?

-- Sans doute, monsieur.

-- Ce sera jouer la vie de mes hommes ?

-- Et la mienne ! >> répondit simplement le harponneur.

Vers deux heures du matin le foyer lumineux reparut, non moins intense, à cinq milles au vent de l'\_Abraham-Lincoln\_. Malgré la distance, malgré le bruit du vent et de la mer, on entendait distinctement les formidables battements de queue de l'animal et jusqu'à sa respiration haletante. Il semblait qu'au moment où l'énorme narwal venait respirer à la surface de l'océan, l'air s'engouffrait dans ses poumons, comme fait la vapeur dans les vastes cylindres d'une machine de deux mille chevaux.

<< Hum ! pensai-je, une baleine qui aurait la force d'un régiment de cavalerie, ce serait une jolie baleine ! >>

On resta sur le qui-vive jusqu'au jour, et l'on se prépara au combat. Les engins de pêche furent disposés le long des bastingages. Le second fit charger ces espingoles qui lancent un harpon à une distance d'un mille, et de longues canardières à balles explosives dont la blessure est mortelle, même aux plus puissants animaux. Ned Land s'était contenté d'affûter son harpon, arme terrible dans sa main.

À six heures, l'aube commença à poindre, et avec les premières lueurs de l'aurore disparut l'éclat électrique du narwal. À sept heures, le jour était suffisamment fait, mais une brume matinale très épaisse retrecissait l'horizon, et les meilleures lunettes ne pouvaient la percer. De là, désappointement et colère.

Je me hissai jusqu'aux barres d'artimon. Quelques officiers s'étaient déjà perchés à la tête des mats.

À huit heures, la brume roula lourdement sur les flots, et ses grosses volutes se leverent peu à peu. L'horizon s'élargissait et se purifiait à la fois.

Soudain, et comme la veille, la voix de Ned Land se fit entendre.

<< La chose en question, par babord derrière ! >> cria le harponneur.

Tous les regards se dirigèrent vers le point indiqué.

Là, à un mille et demi de la frégate, un long corps noirâtre émergeait d'un mètre au-dessus des flots. Sa queue, violemment agitée, produisait un remous considérable. Jamais appareil caudal ne battit la mer avec une telle puissance. Un immense sillage, d'une blancheur éclatante,

marquait le passage de l'animal et dessinait une courbe allongée.

La fregate s'approcha du cétacé. Je l'examinai en toute liberté d'esprit. Les rapports du *\_Shannon\_* et de l'*\_Helvetia\_* avaient un peu exagéré ses dimensions, et j'estimai sa longueur à deux cent cinquante pieds seulement. Quant à sa grosseur, je ne pouvais que difficilement l'apprécier ; mais, en somme, l'animal me parut être admirablement proportionné dans ses trois dimensions.

Pendant que j'observais cet être phénoménal, deux jets de vapeur et d'eau s'élançèrent de ses évents, et monterent à une hauteur de quarante mètres, ce qui me fixa sur son mode de respiration. J'en conclus définitivement qu'il appartenait à l'embranchement des vertébrés, classe des mammifères, sous-classe des monodelphiens, groupe des pisciformes, ordre des cétacés, famille... Ici, je ne pouvais encore me prononcer. L'ordre des cétacés comprend trois familles : les baleines, les cachalots et les dauphins, et c'est dans cette dernière que sont rangés les narvals. Chacune de ces familles se divise en plusieurs genres, chaque genre en espèces, chaque espèce en variétés. Variété, espèce, genre et famille me manquaient encore, mais je ne doutais pas de compléter ma classification avec l'aide du ciel et du commandant Farragut.

L'équipage attendait impatiemment les ordres de son chef. Celui-ci, après avoir attentivement observé l'animal, fit appeler l'ingénieur. L'ingénieur accourut.

<< Monsieur, dit le commandant, vous avez de la pression ?

-- Oui, monsieur, répondit l'ingénieur.

-- Bien. Forcez vos feux, et à toute vapeur ! >>

Trois hurrahs accueillirent cet ordre. L'heure de la lutte avait sonné. Quelques instants après, les deux cheminées de la fregate vomissaient des torrents de fumée noire, et le pont frémissait sous le tremblement des chaudières.

L'*\_Abraham-Lincoln\_*, chasse en avant par sa puissante hélice, se dirigea droit sur l'animal. Celui-ci le laissa indifféremment s'approcher à une demi-encablure ; puis dédaignant de plonger, il prit une petite allure de fuite, et se contenta de maintenir sa distance.

Cette poursuite se prolongea pendant trois quarts d'heure environ, sans que la fregate gagnât deux toises sur le cétacé. Il était donc évident qu'à marcher ainsi, on ne l'atteindrait jamais.

Le commandant Farragut tordait avec rage l'épaisse touffe de poils qui foisonnait sous son menton.

<< Ned Land ? >> cria-t-il.

Le Canadien vint à l'ordre.

<< Eh bien, maitre Land, demanda le commandant, me conseillez-vous encore de mettre mes embarcations a la mer ?

-- Non, monsieur, repondit Ned Land, car cette bete-la ne se laissera prendre que si elle le veut bien.

-- Que faire alors ?

-- Forcer de vapeur si vous le pouvez, monsieur. Pour moi, avec votre permission, s'entend, je vais m'installer sous les sous-barbes de beaupre, et si nous arrivons a longueur de harpon, je harponne.

-- Allez, Ned, repondit le commandant Farragut. Ingenieur, cria-t-il, faites monter la pression. >>

Ned Land se rendit a son poste. Les feux furent plus activement pousses ; l'helice donna quarante-trois tours a la minute, et la vapeur fusa par les soupapes. Le loch jete, on constata que l'\_Abraham-Lincoln\_ marchait a raison de dix-huit milles cinq dixiemes a l'heure.

Mais le maudit animal filait aussi avec une vitesse de dix-huit milles cinq dixiemes.

Pendant une heure encore, la fregate se maintint sous cette allure, sans gagner une toise ! C'etait humiliant pour l'un des plus rapides marcheurs de la marine americaine. Une sourde colere courait parmi l'equipage. Les matelots injuriaient le monstre, qui, d'ailleurs, dedaignait de leur repondre. Le commandant Farragut ne se contentait plus de tordre sa barbiche, il la mordait.

L'ingenieur fut encore une fois appele.

<< Vous avez atteint votre maximum de pression ? Lui demanda le commandant.

-- Oui, monsieur, repondit l'ingenieur.

-- Et vos soupapes sont chargees ?...

-- A six atmospheres et demie.

-- Chargez-les a dix atmospheres. >>

Voila un ordre americain s'il en fut. On n'eut pas mieux fait sur le Mississippi pour distancer une << concurrence >> !

<< Conseil, dis-je a mon brave serviteur qui se trouvait pres de moi, sais-tu bien que nous allons probablement sauter ?

-- Comme il plaira a monsieur ! >> repondit Conseil.

Eh bien ! je l'avouerais, cette chance, il ne me déplaisait pas de la



risquer.

Les soupapes furent chargees. Le charbon s'engouffra dans les fourneaux. Les ventilateurs envoyerent des torrents d'air sur les brasiers. La rapidite de l'\_Abraham Lincoln\_ s'accrut. Ses mats tremblaient jusque dans leurs emplantures, et les tourbillons de fumee pouvaient a peine trouver passage par les cheminees trop etroites.

On jeta le loch une seconde fois.

<< Eh bien ! timonier ? demanda le commandant Farragut.

-- Dix neuf milles trois dixiemes, monsieur.

-- Forcez les feux. >>

L'ingenieur obeit. Le manometre marqua dix atmospheres. Mais le cetace << chauffa >> lui aussi, sans doute, car, sans se gener, il fila ses dix-neuf milles et trois dixiemes.

Quelle poursuite ! Non, je ne puis decrire l'emotion qui faisait vibrer tout mon etre. Ned Land se tenait a son poste, le harpon a la main. Plusieurs fois, l'animal se laissa approcher.

<< Nous le gagnons ! nous le gagnons ! >> s'ecria le Canadien.

Puis, au moment ou il se disposait a frapper, le cetace se derobait avec une rapidite que je ne puis estimer a moins de trente milles a l'heure. Et meme, pendant notre maximum de vitesse, ne se permit-il pas de narguer la fregate en en faisant le tour ! Un cri de fureur s'echappa de toutes les poitrines !

A midi, nous n'etions pas plus avances qu'a huit heures du matin.

Le commandant Farragut se decida alors a employer des moyens plus directs.

<< Ah ! dit-il, cet animal-la va plus vite que l'\_Abraham-Lincoln\_ ! Eh bien : nous allons voir s'il distancera ses boulets coniques. Maitre, des hommes a la piece de l'avant. >>

Le canon de gaillard fut immediatement charge et braque. Le coup partit, mais le boulet passa a quelques pieds au-dessus du cetace, qui se tenait a un demi-mille.

<< A un autre plus adroit ! cria le commandant, et cinq cents dollars a qui percera cette infernale bete ! >>

Un vieux canonnier a barbe grise - que je vois encore - , l'oeil calme, la physionomie froide, s'approcha de sa piece, la mit en position et visa longtemps. Une forte detonation eclata, a laquelle se melerent les hurrahs de l'equipage.

Le boulet atteignit son but, il frappa l'animal, mais non pas normalement, et glissant sur sa surface arrondie, il alla se perdre a deux milles en mer.

<< Ah ca ! dit le vieux canonnier, rageant, ce gueux-la est donc blinde avec des plaques de six pouces !

-- Malediction ! >> s'ecria le commandant Farragut.

La chasse recommenca, et le commandant Farragut se penchant vers moi, me dit :

<< Je poursuivrai l'animal jusqu'a ce que ma fregate eclate !

-- Oui, repondis-je, et vous aurez raison ! >>

On pouvait esperer que l'animal s'epuiserait, et qu'il ne serait pas indifferant a la fatigue comme une machine a vapeur. Mais il n'en fut rien. Les heures s'ecoulerent, sans qu'il donnat aucun signe d'epuisement.

Cependant, il faut dire a la louange de l'\_Abraham-Lincoln\_ qu'il lutta avec une infatigable tenacite. Je n'estime pas a moins de cinq cents kilometres la distance qu'il parcourut pendant cette malencontreuse journee du 6 novembre ! Mais la nuit vint et enveloppa de ses ombres le houleux ocean.

En ce moment, je crus que notre expedition etait terminee, et que nous ne reverrions plus jamais le fantastique animal. Je me trompais.

A dix heures cinquante minutes du soir, la clarte electrique reapparut, a trois milles au vent de la fregate, aussi pure, aussi intense que pendant la nuit derniere.

Le narwal semblait immobile. Peut-etre, fatigue de sa journee, dormait-il, se laissant aller a l'ondulation des lames ? Il y avait la une chance dont le commandant Farragut resolut de profiter.

Il donna ses ordres. L'\_Abraham-Lincoln\_ fut tenu sous petite vapeur, et s'avanca prudemment pour ne pas eveiller son adversaire. Il n'est pas rare de rencontrer en plein ocean des baleines profondement endormies que l'on attaque alors avec succes, et Ned Land en avait harponne plus d'une pendant son sommeil. Le Canadien alla reprendre son poste dans les sous-barbes du beaupre.

La fregate s'approcha sans bruit, stoppa a deux encablures de l'animal, et courut sur son erre. On ne respirait plus a bord. Un silence profondregnait sur le pont. Nous n'etions pas a cent pieds du foyer ardent, dont l'eclat grandissait et eblouissait nos yeux.

En ce moment, penche sur la lisse du gaillard d'avant je voyais au-dessous de moi Ned Land, accroche d'une main a la martingale, de l'autre brandissant son terrible harpon Vingt pieds a peine le

separaient de l'animal immobile.

Tout d'un coup, son bras se detendit violemment, et le harpon fut lance. J'entendis le choc sonore de l'arme, qui semblait avoir heurte un corps dur.

La clarte electrique s'eteignit soudain, et deux enormes trombes d'eau s'abattirent sur le pont de la fregate, courant comme un torrent de l'avant a l'arriere, renversant les hommes, brisant les saisines des dromes.

Un choc effroyable se produisit, et, lance par-dessus la lisse, sans avoir le temps de me retenir, je fus precipite a la mer.

## VII

### UNE BALEINE D'ESPECE INCONNUE

Bien que j'eusse ete surpris par cette chute inattendue, je n'en conservai pas moins une impression tres nette de mes sensations.

Je fus d'abord entraine a une profondeur de vingt pieds environ. Je suis bon nageur, sans pretendre egaler Byron et Edgar Poe, qui sont des maitres, et ce plongeon ne me fit point perdre la tete. Deux vigoureux coups de talons me ramenerent a la surface de la mer.

Mon premier soin fut de chercher des yeux la fregate. L'equipage s'etait-il apercu de ma disparition ? L'\_Abraham-Lincoln\_ avait-il vire de bord ? Le commandant Farragut mettait-il une embarcation a la mer ? Devais-je esperer d'etre sauve ?

Les tenebres etaient profondes. J'entrevis une masse noire qui disparaissait vers l'est, et dont les feux de position s'eteignirent dans l'eloignement. C'etait la fregate. Je me sentis perdu.

<< A moi ! a moi ! >> criai-je. en nageant vers l'\_Abraham-Lincoln\_ d'un bras desesperé.

Mes vetements m'embarrassaient. L'eau les collait a mon corps, ils paralysaient mes mouvements. Je coulais ! je suffoquais !...

<< A moi ! >>

Ce fut le dernier cri que je jetai. Ma bouche s'emplit d'eau. Je me debattis, entraine dans l'abime...

Soudain, mes habits furent saisis par une main vigoureuse, je me sentis violemment ramene a la surface de lamer, et j'entendis, oui, j'entendis ces paroles prononcees a mon oreille :

<< Si monsieur veut avoir l'extreme obligeance de s'appuyer sur mon epaule, monsieur nagera beaucoup plus a son aise. >>

Je saisis d'une main le bras de mon fidele Conseil.

<< Toi ! dis-je, toi !

-- Moi-meme, repondit Conseil, et aux ordres de monsieur.

-- Et ce choc t'a precipite en meme temps que moi a la mer ?

-- Nullement. Mais etant au service de monsieur, j'ai suivi monsieur ! >>

Le digne garçon trouvait cela tout naturel !

<< Et la fregate ? demandai-je.

-- La fregate ! repondit Conseil en se retournant sur le dos, je crois que monsieur fera bien de ne pas trop compter sur elle !

-- Tu dis ?

-- Je dis qu'au moment ou je me precipitai a la mer, j'entendis les hommes de barre s'ecrier : << L'helice et le gouvernail sont brises... >>

-- Brises ?

-- Oui ! brises par la dent du monstre. C'est la seule avarie, je pense, que l'\_Abraham-Lincoln\_ ait eprouvee. Mais, circonstance facheuse pour nous, il ne gouverne plus.

-- Alors, nous sommes perdus !

-- Peut-etre, repondit tranquillement Conseil. Cependant, nous avons encore quelques heures devant nous, et en quelques heures, on fait bien des choses ! >>

L'imperturbable sang-froid de Conseil me remonta. Je nageai plus vigoureusement ; mais, gene par mes vetements qui me serraient comme un chape de plomb, j'eprouvais une extreme difficulte a me soutenir. Conseil s'en apercut.

<< Que monsieur me permette de lui faire une incision >>, dit-il.

Et glissant un couteau ouvert sous mes habits, il les fendit de haut en bas d'un coup rapide. Puis, il m'en debarrassa lestement, tandis que je nageais pour tous deux.

A mon tour, je rendis le meme service a Conseil, et nous continuames de << naviguer >> l'un pres de l'autre.

Cependant, la situation n'en etait pas moins terrible. Peut-etre notre disparition n'avait-elle pas ete remarquee, et l'eut-elle ete, la fregate ne pouvait revenir sous le vent a nous, etant demontee de son gouvernail. Il ne fallait donc compter que sur ses embarcations.

Conseil raisonna froidement dans cette hypothese et fit son plan en consequence. Etonnante nature ! Ce phlegmatique garcon etait la comme chez lui !

Il fut donc decide que notre seule chance de salut etant d'etre recueillis par les embarcations de l'\_Abraham-Lincoln\_, nous devions nous organiser de maniere a les attendre le plus longtemps possible. Je resolut alors de diviser nos forces afin de ne pas les epuiser simultanement, et voici ce qui fut convenu : pendant que l'un de nous, etendu sur le dos, se tiendrait, immobile, les bras croises, les jambes allongees, l'autre nagerait et le pousserait en avant. Ce role de remorqueur ne devait pas durer plus de dix minutes, et nous relayant ainsi, nous pouvions surnager pendant quelques heures, et peut-etre jusqu'au lever du jour.

Faible chance ! mais l'espoir est si fortement enracine au coeur de l'homme ! Puis, nous etions deux. Enfin je l'affirme bien que cela paraisse improbable - , si je cherchais a detruire en moi toute illusion, si je voulais << desesperer >>, je ne le pouvais pas !

La collision de la fregate et du cetace s'etait produite vers onze heures du soir environ. Je comptais donc sur huit heures de nage jusqu'au lever du soleil. Operation rigoureusement praticable, en nous relayant. La mer assez belle, nous fatiguait peu. Parfois, je cherchais a percer du regard ces epaisses tenebres que rompait seule la phosphorescence provoquee par nos mouvements. Je regardais ces ondes lumineuses qui se brisaient sur ma main et dont la nappe miroitante se tachait de plaques livides. On eut dit que nous etions plonges dans un bain de mercure.

Vers une heure du matin, je fus pris d'une extreme fatigue. Mes membres se raidirent sous l'etirement de crampes violentes. Conseil dut me soutenir, et le soin de notre conservation reposa sur lui seul. J'entendis bientot haleter le pauvre garcon ; sa respiration devint courte et pressee. Je compris qu'il ne pouvait resister longtemps.

<< Laisse-moi ! laisse-moi ! lui dis-je.

-- Abandonner monsieur ! jamais ! repondit-il. Je compte bien me noyer avant lui ! >>

En ce moment, la lune apparut a travers les franges d'un gros nuage que le vent entrainait dans l'est. La surface de la mer etincela sous ses rayons. Cette bienfaisante lumiere ranima nos forces. Ma tete se redressa. Mes regards se porterent a tous les points de l'horizon. J'aperçus la fregate. Elle etait a cinq mille de nous, et ne formait plus qu'une masse sombre, a peine appreciable ! Mais d'embarcations, point !

Je voulus crier. A quoi bon, a pareille distance ! Mes levres gonflees ne laisserent passer aucun son. Conseil put articuler quelques mots, et je l'entendis repeter a plusieurs reprises :

<< A nous ! a nous ! >>

Nos mouvements un instant suspendus, nous ecoutames. Et, fut-ce un de ces bourdonnements dont le sang oppresse emplit l'oreille, mais il me sembla qu'un cri repondait au cri de Conseil.

<< As-tu entendu ? murmurai-je.

-- Oui ! oui ! >>

Et Conseil jeta dans l'espace un nouvel appel desespere.

Cette fois, pas d'erreur possible ! Une voix humaine repondait a la notre ! Etait-ce la voix de quelque infortune, abandonne au milieu de l'Ocean, quelque autre victime du choc eprouve par le navire ? Ou plutot une embarcation de la fregate ne nous helait-elle pas dans l'ombre ?

Conseil fit un supreme effort, et, s'appuyant sur mon epaule, tandis que je resistais dans une derniere convulsion, il se dressa a demi hors de l'eau et retomba epuise.

<< Qu'as-tu vu ?

-- J'ai vu... murmura-t-il, j'ai vu... mais ne parlons pas... gardons toutes nos forces !... >>

Qu'avait-il vu ? Alors, je ne sais pourquoi, la pensee du monstre me vint pour la premiere fois a l'esprit !... Mais cette voix cependant ?... Les temps ne sont plus ou les Jonas se refugient dans le ventre des baleines !

Pourtant, Conseil me remorquait encore. Il relevait parfois la tete, regardait devant lui, et jetait un cri de reconnaissance auquel repondait une voix de plus en plus rapprochee. Je l'entendais a peine. Mes forces etaient a bout ; mes doigts s'ecartaient ; ma main ne me fournissait plus un point d'appui ; ma bouche, convulsivement ouverte, s'emplissait d'eau salee ; le froid m'envahissait. Je relevai la tete une derniere fois, puis, je m'abimai...

En cet instant, un corps dur me heurta. Je m'y cramponnai. Puis, je sentis qu'on me retirait, qu'on me ramenait a la surface de l'eau, que ma poitrine se degonflait, et je m'evanouis...

Il est certain que je revins promptement a moi, grace a de vigoureuses frictions qui me sillonnerent le corps. J'entr'ouvris les yeux...

<< Conseil ! murmurai-je.

-- Monsieur m'a sonne ? >> repondit Conseil.

En ce moment, aux dernieres clartes de la lune qui s'abaissait vers l'horizon, j'aperçus une figure qui n'était pas celle de Conseil, et

que je reconnus aussitot.

<< Ned ! m'ecriai-je

-- En personne, monsieur, et qui court apres sa prime ! repondit le Canadien.

-- Vous avez ete precipite a la mer au choc de la fregate ?

-- Oui, monsieur le professeur, mais plus favorise que vous, j'ai pu prendre pied presque immediatement sur un ilot flottant.

-- Un ilot ?

-- Ou, pour mieux dire, sur notre narwal gigantesque.

-- Expliquez-vous, Ned.

-- Seulement, j'ai bientot compris pourquoi mon harpon n'avait pu l'entamer et s'etait emousse sur sa peau.

-- Pourquoi, Ned, pourquoi ?

-- C'est que cette bete-la, monsieur le professeur, est faite en tole d'acier ! >>

Il faut que je reprenne mes esprits, que je revivifie mes souvenirs, que je controle moi-meme mes assertions.

Les dernieres paroles du Canadien avaient produit un revirement subit dans mon cerveau. Je me hissai rapidement au sommet de l'etre ou de l'objet a demi immerge qui nous servait de refuge. Je l'eprouvai du pied. C'etait evidemment un corps dur, impenetrable, et non pas cette substance molle qui forme la masse des grands mammiferes marins.

Mais ce corps dur pouvait etre une carapace osseuse, semblable a celle des animaux antediluviens, et j'en serais quitte pour classer le monstre parmi les reptiles amphibies, tels que les tortues ou les alligators.

Eh bien ! non ! Le dos noiratre qui me supportait etait lisse, poli, non imbrique. Il rendait au choc une sonorite metallique, et, si incroyable que cela fut, il semblait que, dis-je, il etait fait de plaques boulonnees.

Le doute n'etait pas possible ! L'animal, le monstre, le phenomene naturel qui avait intrigue le monde savant tout entier, bouleverse et fourvoye l'imagination des marins des deux hemispheres, il fallait bien le reconnaitre, c'etait un phenomene plus etonnant encore, un phenomene de main d'homme.

La decouverte de l'existence de l'etre le plus fabuleux, le plus mythologique, n'eut pas, au meme degre, surpris ma raison. Que ce qui

est prodigieux vient du Createur, c'est tout simple. Mais trouver tout a coup, sous ses yeux, l'impossible mystérieusement et humainement réalise, c'était à confondre l'esprit !

Il n'y avait pas à hésiter cependant. Nous étions étendus sur le dos d'une sorte de bateau sous-marin, qui présentait, autant que j'en pouvais juger, la forme d'un immense poisson d'acier. L'opinion de Ned Land était faite sur ce point. Conseil et moi, nous ne pûmes que nous y ranger.

<< Mais alors, dis-je, cet appareil renferme en lui un mécanisme de locomotion et un équipage pour le manoeuvrer ?

-- Evidemment, répondit le harponneur, et néanmoins, depuis trois heures que j'habite cette île flottante, elle n'a pas donné signe de vie.

-- Ce bateau n'a pas marché ?

-- Non, monsieur Aronnax. Il se laisse bercer au gré des lames, mais il ne bouge pas.

-- Nous savons, à n'en pas douter, cependant, qu'il est doué d'une grande vitesse. Or, comme il faut une machine pour produire cette vitesse et un mécanicien pour conduire cette machine, j'en conclus... que nous sommes sauvés.

-- Hum ! >> fit Ned Land d'un ton réservé.

En ce moment, et comme pour donner raison à mon argumentation, un bouillonnement se fit à l'arrière de cet étrange appareil, dont le propulseur était évidemment une hélice, et il se mit en mouvement. Nous n'eûmes que le temps de nous accrocher à sa partie supérieure qui émergeait de quatre-vingts centimètres environ. Très heureusement sa vitesse n'était pas excessive.

<< Tant qu'il navigue horizontalement, murmura Ned Land, je n'ai rien à dire. Mais s'il lui prend la fantaisie de plonger, je ne donnerais pas deux dollars de ma peau ! >>

Moins encore, aurait pu dire le Canadien. Il devenait donc urgent de communiquer avec les êtres quelconques renfermés dans les flancs de cette machine. Je cherchai à sa surface une ouverture, un panneau, << un trou d'homme >>, pour employer l'expression technique ; mais les lignes de boulons, solidement rabattues sur la jointure des toles, étaient nettes et uniformes.

D'ailleurs, la lune disparut alors, et nous laissa dans une obscurité profonde. Il fallut attendre le jour pour aviser aux moyens de pénétrer à l'intérieur de ce bateau sous-marin.

Ainsi donc, notre salut dépendait uniquement du caprice des mystérieux timoniers qui dirigeaient cet appareil, et, s'ils plongeaient, nous



etions perdus ! Ce cas excepté, je ne doutais pas de la possibilité d'entrer en relations avec eux. Et, en effet, s'ils ne faisaient pas eux-mêmes leur air, il fallait nécessairement qu'ils revinssent de temps en temps à la surface de l'Océan pour renouveler leur provision de molécules respirables. Donc, nécessité d'une ouverture qui mettait l'intérieur du bateau en communication avec l'atmosphère.

Quant à l'espoir d'être sauvé par le commandant Farragut, il fallait y renoncer complètement. Nous étions entraînés vers l'ouest, et j'estimai que notre vitesse, relativement modérée, atteignait douze milles à l'heure. L'hélice battait les flots avec une régularité mathématique, émergeant quelquefois et faisant jaillir l'eau phosphorescente à une grande hauteur.

Vers quatre heures du matin, la rapidité de l'appareil s'accrut. Nous résistions difficilement à ce vertigineux entraînement, lorsque les lames nous battaient de plein fouet. Heureusement, Ned rencontra sous sa main un large organeau fixé à la partie supérieure du dos de toile, et nous parvîmes à nous y accrocher solidement.

Enfin cette longue nuit s'écoula. Mon souvenir incomplet ne permet pas d'en retracer toutes les impressions. Un seul détail me revient à l'esprit. Pendant certaines accalmies de la mer et du vent, je crus entendre plusieurs fois des sons vagues, une sorte d'harmonie fugitive produite par des accords lointains. Quel était donc le mystère de cette navigation sous-marine dont le monde entier cherchait vainement l'explication ? Quels êtres vivaient dans cet étrange bateau ? Quel agent mécanique lui permettait de se déplacer avec une si prodigieuse vitesse ?

Le jour parut. Les brumes du matin nous enveloppaient, mais elles ne tardèrent pas à se déchirer. J'allais procéder à un examen attentif de la coque qui formait à sa partie supérieure une sorte de plate-forme horizontale, quand je la sentis s'enfoncer peu à peu.

<< Eh ! mille diables ! s'écria Ned Land, frappant du pied la toile sonore, ouvrez donc, navigateurs peu hospitaliers ! >>

Mais il était difficile de se faire entendre au milieu des battements assourdissants de l'hélice. Heureusement, le mouvement d'immersion s'arrêta.

Soudain, un bruit de ferrures violemment poussées se produisit à l'intérieur du bateau. Une plaque se souleva, un homme parut, jeta un cri bizarre et disparut

aussitôt.

Quelques instants après, huit solides gaillards, le visage voilé, apparaissaient silencieusement, et nous entraînaient dans leur formidable machine.

## \_MOBILIS IN MOBILE\_

Cet enlèvement, si brutalement exécuté, s'était accompli avec la rapidité de l'éclair. Mes compagnons et moi, nous n'avions pas eu le temps de nous reconnaître. Je ne sais ce qu'ils éprouverent en se sentant introduits dans cette prison flottante ; mais, pour mon compte, un rapide frisson me glaca l'épiderme. A qui avions-nous affaire ? Sans doute à quelques pirates d'une nouvelle espèce qui exploitaient la mer à leur façon.

À peine l'étroit panneau fut-il refermé sur moi, qu'une obscurité profonde m'enveloppa. Mes yeux, imprégnés de la lumière extérieure, ne purent rien percevoir. Je sentis mes pieds nus se cramponner aux échelons d'une échelle de fer. Ned Land et Conseil, vigoureusement saisis, me suivaient. Au bas de l'échelle, une porte s'ouvrit et se referma immédiatement sur nous avec un retentissement sonore.

Nous étions seuls. Ou ? Je ne pouvais le dire, à peine l'imaginer. Tout était noir, mais d'un noir si absolu, qu'après quelques minutes, mes yeux n'avaient encore pu saisir une de ces lueurs indéterminées qui flottent dans les plus profondes nuits.

Cependant, Ned Land, furieux de ces façons de procéder, donnait un libre cours à son indignation.

<< Mille diables ! s'écriait-il, voilà des gens qui en remonteraient aux Caledoniens pour l'hospitalité ! Il ne leur manque plus que d'être anthropophages ! Je n'en serais pas surpris, mais je déclare que l'on ne me mangera pas sans que je proteste !

-- Calmez-vous, ami Ned, calmez-vous, répondit tranquillement Conseil. Ne vous emportez pas avant l'heure. Nous ne sommes pas encore dans la rotissoire !

-- Dans la rotissoire, non, riposta le Canadien, mais dans le four, à coup sûr ! Il y fait assez noir. Heureusement, mon \_bowie-kniff\_ ne m'a pas quitté, et j'y vois toujours assez clair pour m'en servir. Le premier de ces bandits qui met la main sur moi...

-- Ne vous irritez pas, Ned, dis-je alors au harponneur, et ne nous compromettez point par d'inutiles violences. Qui sait si on ne nous écoute pas ! Tachons plutôt de savoir où nous sommes ! >>

Je marchai en tâtonnant. Après cinq pas, je rencontrai une muraille de fer, faite de toles boulonnées. Puis, me retournant, je heurtai une table de bois, près de laquelle étaient rangés plusieurs escabeaux. Le plancher de cette prison se dissimulait sous une épaisse natte de phormium qui assourdissait le bruit des pas. Les murs nus ne révélaient aucune trace de porte ni de fenêtre. Conseil, faisant un tour en sens inverse, me rejoignit, et nous revînmes au milieu de cette cabine, qui devait avoir vingt pieds de long sur dix pieds de large. Quant à sa hauteur, Ned Land, malgré sa grande taille, ne put la mesurer.

Une demi-heure s'était déjà écoulée sans que la situation se fut modifiée, quand, d'une extrême obscurité, nos yeux passerent subitement à la plus violente lumière. Notre prison s'éclaira soudain, c'est-à-dire qu'elle s'emplit d'une matière lumineuse tellement vive que je ne pus d'abord en supporter l'éclat. À sa blancheur, à son intensité, je reconnus cet éclairage électrique, qui produisait autour du bateau sous-marin comme un magnifique phénomène de phosphorescence. Après avoir involontairement fermé les yeux, je les rouvris, et je vis que l'agent lumineux s'échappait d'un demi-globe dépoli qui s'arrondissait à la partie supérieure de la cabine.

<< Enfin ! on y voit clair ! s'écria Ned Land, qui, son couteau à la main, se tenait sur la défensive.

-- Oui, répondis-je, risquant l'antithèse, mais la situation n'en est pas moins obscure.

-- Que monsieur prenne patience >>, dit l'impassible Conseil.

Le soudain éclairage de la cabine m'avait permis d'en examiner les moindres détails. Elle ne contenait que la table et les cinq escabeaux. La porte invisible devait être hermétiquement fermée. Aucun bruit n'arrivait à notre oreille. Tout semblait mort à l'intérieur de ce bateau. Marchait-il, se maintenait-il à la surface de l'Océan, s'enfonçait-il dans ses profondeurs ? Je ne pouvais le deviner.

Cependant, le globe lumineux ne s'était pas allumé sans raison. J'espérais donc que les hommes de l'équipage ne tarderaient pas à se montrer. Quand on veut oublier les gens, on n'éclaire pas les oubliettes.

Je ne me trompais pas. Un bruit de verrou se fit entendre, la porte s'ouvrit, deux hommes parurent.

L'un était de petite taille, vigoureusement musclé, large d'épaules, robuste de membres, la tête forte, la chevelure abondante et noire, la moustache épaisse, le regard vif et pénétrant, et toute sa personne empreinte de cette vivacité méridionale qui caractérise en France les populations provençales. Diderot a très justement prétendu que le geste de l'homme est métaphorique, et ce petit homme en était certainement la preuve vivante. On sentait que dans son langage habituel, il devait prodiguer les prosopopées, les métonymies et les hypallages. Ce que, d'ailleurs, je ne fus jamais à même de vérifier, car il employa toujours devant moi un idiome singulier et absolument incompréhensible.

Le second inconnu mérite une description plus détaillée. Un disciple de Gratiolet ou d'Engel eut lu sur sa physionomie à livre ouvert. Je reconnus sans hésiter ses qualités dominantes - la confiance en lui, car sa tête se dégageait noblement sur l'arc formé par la ligne de ses épaules, et ses yeux noirs regardaient avec une froide assurance : - le calme, car sa peau, pâle plutôt que colorée, annonçait la tranquillité du sang ; - l'énergie, que démontrait la rapide contraction de ses

muscles sourciliers ; le courage enfin, car sa vaste respiration denotait une grande expansion vitale.

J'ajouterai que cet homme etait fier, que son regard ferme et calme semblait refleter de hautes pensees, et que de tout cet ensemble, de l'homogeneite des expressions dans les gestes du corps et du visage, suivant l'observation des physionomistes, resultait une indiscutable franchise.

Je me sentis << involontairement >> rassure en sa presence, et j'augurai bien de notre entrevue.

Ce personnage avait-il trente-cinq ou cinquante ans, je n'aurais pu le preciser. Sa taille etait haute, son front large, son nez droit, sa bouche nettement dessinee. ses dents magnifiques, ses mains fines, allongees, eminentement << psychiques >> pour employer un mot de la chirognomonie, c'est-a-dire dignes de servir une ame haute et passionnee. Cet homme formait certainement le plus admirable type que j'eusse jamais rencontre. Detail particulier, ses yeux, un peu ecartes l'un de l'autre, pouvaient embrasser simultanement pres d'un quart de l'horizon. Cette faculte je l'ai verifie plus tard se doublait d'une puissance de vision encore superieure a celle de Ned Land. Lorsque cet inconnu fixait un objet, la ligne de ses sourcils se froncait, ses larges paupieres se rapprochaient de maniere a circonscrire la pupille des yeux et a retrecir ainsi l'etendue du champ visuel, et il regardait ! Quel regard ! comme il grossissait les objets rapetisses par l'eloignement ! comme il vous penetrait jusqu'a l'ame ! comme il perceait ces nappes liquides, si opaques a nos yeux, et comme il lisait au plus profond des mers !...

Les deux inconnus, coiffes de berets faits d'une fourrure de loutre marine, et chausses de bottes de mer en peau de phoque, portaient des vetements d'un tissu particulier, qui degageaient la taille et laissaient une grande liberte de mouvements.

Le plus grand des deux evidemment le chef du bord - nous examina avec une extreme attention, sans prononcer une parole. Puis, se retournant vers son compagnon, il s'entretint avec lui dans une langue que je ne pus reconnaitre. C'etait un idiome sonore, harmonieux, flexible, dont les voyelles semblaient soumises a une accentuation tres variee.

L'autre repondit par un hochement de tete, et ajouta deux ou trois mots parfaitement incomprehensibles. Puis du regard il parut m'interroger directement.

Je repondis, en bon francais, que je n'entendais point son langage ; mais il ne sembla pas me comprendre, et la situation devint assez embarrassante.

<< Que monsieur raconte toujours notre histoire, me dit Conseil. Ces messieurs en saisiront peut-etre quelques mots ! >>

Je recommencai le recit de nos aventures, articulant nettement toutes

mes syllabes, et sans omettre un seul detail. Je declinai nos noms et qualites ; puis, je presentai dans les formes le professeur Aronnax, son domestique Conseil, et maitre Ned Land, le harponneur.

L'homme aux yeux doux et calmes m'ecouta tranquillement, poliment meme, et avec une attention remarquable. Mais rien dans sa physionomie n'indiqua qu'il eut compris mon histoire. Quand j'eus fini, il ne prononca pas un seul mot.

Restait encore la ressource de parler anglais. Peut-etre se ferait-on entendre dans cette langue qui est a peu pres universelle. Je la connaissais, ainsi que la langue allemande, d'une maniere suffisante pour la lire couramment, mais non pour la parler correctement. Or, ici, il fallait surtout se faire comprendre.

<< Allons, a votre tour, dis-je au harponneur. A vous, maitre Land, tirez de votre sac le meilleur anglais qu'ait jamais parle un Anglo-Saxon. et tachez d'etre plus heureux que moi. >>

Ned ne se fit pas prier et recommenca mon recit que je compris a peu pres. Le fond fut le meme, mais la forme differa. Le Canadien, emporte par son caractere, y mit beaucoup d'animation. Il se plaignit violemment d'etre emprisonne au mepris du droit des gens, demanda en vertu de quelle loi on le retenait ainsi, invoqua l'\_habeas corpus\_, menaca de poursuivre ceux qui le sequestraient indument, se demena, gesticula, cria, et finalement, il fit comprendre par un geste expressif que nous mourions de faim.

Ce qui etait parfaitement vrai, mais nous l'avions a peu pres oublie.

A sa grande stupefaction, le harponneur ne parut pas avoir ete plus intelligible que moi. Nos visiteurs ne sourcillerent pas. Il etait evident qu'ils ne comprenaient ni la langue d'Arago ni celle de Faraday.

Fort embarrasse, apres avoir epuise vainement nos ressources philologiques, je ne savais plus quel parti prendre, quand Conseil me dit :

<< Si monsieur m'y autorise, je raconterai la chose en allemand.

-- Comment ! tu sais l'allemand ? m'ecriai-je.

-- Comme un Flamand, n'en deplaise a monsieur.

-- Cela me plait, au contraire. Va, mon garcon. >>

Et Conseil, de sa voix tranquille, raconta pour la troisieme fois les diverses peripeties de notre histoire. Mais, malgre les elegantes tournures et la belle accentuation du narrateur, la langue allemande n'eut aucun succes.

Enfin, pousse a bout, je rassemblai tout ce qui me restait de mes premieres etudes, et j'entrepris de narrer nos aventures en latin.

Cicéron se fut bouché les oreilles et m'eut renvoyé à la cuisine, mais cependant, je parvins à m'en tirer. Même résultat négatif.

Cette dernière tentative définitivement avortée, les deux inconnus échangèrent quelques mots dans leur incompréhensible langage, et se retirèrent, sans même nous avoir adressé un de ces gestes rassurants qui ont cours dans tous les pays du monde. La porte se referma.

<< C'est une infamie ! s'écria Ned Land, qui éclata pour la vingtième fois. Comment ! on leur parle français, anglais, allemand, latin, à ces coquins-là, et il n'en est pas un qui ait la civilité de répondre !

Calmez-vous, Ned, dis-je au bouillant harponneur, la colère ne mènerait à rien.

-- Mais savez-vous, monsieur le professeur, reprit notre irascible compagnon, que l'on mourrait parfaitement de faim dans cette cage de fer ?

-- Bah ! fit Conseil, avec de la philosophie, on peut encore tenir longtemps !

-- Mes amis, dis-je, il ne faut pas se désespérer. Nous nous sommes trouvés dans de plus mauvaises passes. Faites-moi donc le plaisir d'attendre pour vous former une opinion sur le commandant et l'équipage de ce bateau.

-- Mon opinion est toute faite, riposta Ned Land. Ce sont des coquins...

-- Bon ! et de quel pays ?

-- Du pays des coquins !

-- Mon brave Ned, ce pays-là n'est pas encore suffisamment indiqué sur la mappemonde, et j'avoue que la nationalité de ces deux inconnus est difficile à déterminer ! Ni Anglais, ni Français, ni Allemands, voilà tout ce que l'on peut affirmer. Cependant, je serais tenté d'admettre que ce commandant et son second sont nés sous de basses latitudes. Il y a du méridional en eux. Mais sont-ils espagnols, turcs, arabes ou indiens, c'est ce que leur type physique ne me permet pas de décider. Quant à leur langage, il est absolument incompréhensible.

Voilà le désagrément de ne pas savoir toutes les langues, répondit Conseil, ou le désavantage de ne pas avoir une langue unique !

-- Ce qui ne servirait à rien ! répondit Ned Land. Ne voyez-vous pas que ces gens-là ont un langage à eux, un langage inventé pour désespérer les braves gens qui demandent à dîner ! Mais, dans tous les pays de la terre ouvrir la bouche, remuer les mâchoires, happer des dents et des lèvres, est-ce que cela ne se comprend pas de reste ? Est-ce que cela ne veut pas dire à Québec comme aux Pomotou, à Paris comme aux antipodes : J'ai faim ! donnez-moi à manger !...

-- Oh ! fit Conseil, il y a des natures si inintelligentes !... >>

Comme il disait ces mots, la porte s'ouvrit. Un stewart entra. Il nous apportait des vêtements, vestes et culottes de mer, faites d'une étoffe dont je ne reconnus pas la nature. Je me hâtai de les revêtir, et mes compagnons m'imiterent.

Pendant ce temps, le stewart muet, sourd peut-être avait disposé la table et placé trois couverts.

<< Voilà quelque chose de sérieux, dit Conseil, et cela s'annonce bien.

-- Bah ! répondit le rancunier harponneur, que diable voulez-vous qu'on mange ici ? du foie de tortue, du filet de requin, du beefsteak de chien de mer !

-- Nous verrons bien ! >> dit Conseil.

Les plats, recouverts de leur cloche d'argent, furent symétriquement posés sur la nappe, et nous prîmes place à table. Décidément, nous avions affaire à des gens civilisés, et sans la lumière électrique qui nous inondait, je me serais cru dans la salle à manger de l'hôtel Adelphi, à Liverpool, ou du Grand-Hôtel, à Paris. Je dois dire toutefois que le pain et le vin manquaient totalement. L'eau était fraîche et limpide, mais c'était de l'eau - ce qui ne fut pas du goût de Ned Land. Parmi les mets qui nous furent servis, je reconnus divers poissons délicatement apprêtés ; mais, sur certains plats, excellents d'ailleurs, je ne pus me prononcer, et je n'aurais même su dire à quel règne, végétal ou animal, leur contenu appartenait. Quant au service de table, il était élégant et d'un goût parfait. Chaque ustensile, cuiller, fourchette, couteau, assiette, portait une lettre entourée d'une devise en exergue, et dont voici le \_fac-simile\_ exact :

\_Mobile dans l'élément mobile !\_ Cette devise s'appliquait justement à cet appareil sous-marin, à la condition de traduire la préposition \_in\_ par \_dans\_ et non par sur. La lettre N formait sans doute l'initiale du nom de l'énigmatique personnage qui commandait au fond des mers !

Ned et Conseil ne faisaient pas tant de réflexions. Ils devaient, et je ne tardai pas à les imiter. J'étais, d'ailleurs, rassuré sur notre sort, et il me paraissait évident que nos hôtes ne voulaient pas nous laisser mourir d'inanition.

Cependant, tout finit ici-bas, tout passe, même la faim de gens qui n'ont pas mangé depuis quinze heures. Notre appétit satisfait, le besoin de sommeil se fit impérieusement sentir. Réaction bien naturelle, après l'interminable nuit pendant laquelle nous avions lutté contre la mort.

<< Ma foi, je dormirais bien, dit Conseil.

-- Et moi, je dors ! >> répondit Ned Land.

Mes deux compagnons s'étendirent sur le tapis de la cabine, et furent bientôt plongés dans un profond sommeil.

Pour mon compte, je cédai moins facilement à ce violent besoin de dormir. Trop de pensées s'accumulaient dans mon esprit, trop de questions insolubles s'y pressaient, trop d'images tenaient mes paupières entr'ouvertes ! Ou étions-nous ? Quelle étrange puissance nous emportait ? Je sentais - ou plutôt je croyais sentir - l'appareil s'enfoncer vers les couches les plus reculées de la mer. De violents cauchemars m'obsédaient. J'entrevois dans ces mystérieux asiles tout un monde d'animaux inconnus, dont ce bateau sous-marin semblait être le congénère, vivant, se mouvant, formidable comme eux !... Puis, mon cerveau se calma, mon imagination se fonda en une vague somnolence, et je tombai bientôt dans un morne sommeil.

## IX

### LES COLÈRES DE NED LAND

Quelle fut la durée de ce sommeil, je l'ignore ; mais il dut être long, car il nous reposa complètement de nos fatigues. Je me réveillai le premier. Mes compagnons n'avaient pas encore bougé, et demeuraient étendus dans leur coin comme des masses inertes.

À peine relevé de cette couche passablement dure, je sentis mon cerveau dégager, mon esprit net. Je recommençai alors un examen attentif de notre cellule.

Rien n'était changé à ses dispositions intérieures. La prison était restée prison, et les prisonniers, prisonniers. Cependant le Stewart, profitant de notre sommeil, avait desservi la table. Rien n'indiquait donc une modification prochaine dans cette situation, et je me demandai sérieusement si nous étions destinés à vivre indéfiniment dans cette cage.

Cette perspective me sembla d'autant plus pénible que, si mon cerveau était libre de ses obsessions de la veille, je me sentais la poitrine singulièrement oppressée. Ma respiration se faisait difficilement. L'air lourd ne suffisait plus au jeu de mes poumons. Bien que la cellule fut vaste, il était évident que nous avions consommé en grande partie l'oxygène qu'elle contenait. En effet, chaque homme dépense en une heure, l'oxygène renfermé dans cent litres d'air et cet air, chargé alors d'une quantité presque égale d'acide carbonique, devient irrespirable.

Il était donc urgent de renouveler l'atmosphère de notre prison, et, sans doute aussi, l'atmosphère du bateau sous-marin.

La se posait une question à mon esprit. Comment procédait le commandant de cette demeure flottante ? Obtenait-il de l'air par des moyens chimiques, en dégagant par la chaleur l'oxygène contenu dans du chlorate de potasse, et en absorbant l'acide carbonique par la potasse caustique ? Dans ce cas, il devait avoir conservé quelques relations



avec les continents, afin de se procurer les matieres necessaires a cette operation. Se bornait-il seulement a emmagasiner l'air sous de hautes pressions dans des reservoirs, puis a le repandre suivant les besoins de son equipage ? Peut-etre. Ou, procede plus commode. plus economique, et par consequent plus probable, se contentait-il de revenir respirer a la surface des eaux, comme un cetace. et de renouveler pour vingt-quatre heures sa provision d'atmosphere ? Quoi qu'il en soit. et quelle que fut la methode, il me paraissait prudent de l'employer sans retard.

En effet, j'etais deja reduit a multiplier mes inspirations pour extraire de cette cellule le peu d'oxygene qu'elle renfermait, quand, soudain, je fus rafraichi par un courant d'air pur et tout parfume d'emanations salines. C'etait bien la brise de mer, vivifiante et chargee d'iode ! J'ouvris largement la bouche, et mes poumons se saturerent de fraiches molecules. En meme temps, je sentis un balancement, un roulis de mediocre amplitude, mais parfaitement determinable. Le bateau, le monstre de tôle venait evidemment de remonter a la surface de l'Ocean pour y respirer a la facon des baleines. Le mode de ventilation du navire etait donc parfaitement reconnu.

Lorsque j'eus absorbe cet air pur a pleine poitrine, je cherchai le conduit, l'« aerifere », si l'on veut, qui laissait arriver jusqu'a nous ce bienfaisant effluve. et je ne tardai pas a le trouver. Au-dessus de la porte s'ouvrait un trou d'aerage laissant passer une fraiche colonne d'air, qui renouvelait ainsi l'atmosphere appauvrie de la cellule.

J'en etais la de mes observations, quand Ned et Conseil s'eveillerent presque en meme temps, sous l'influence de cette aeration revivifiante. Ils se frotterent les yeux, se detirerent les bras et furent sur pied en un instant.

<< Monsieur a bien dormi ? me demanda Conseil avec sa politesse quotidienne.

-- Fort bien, mon brave garcon, repondis-je. Et, vous, maitre Ned Land ?

-- Profondement, monsieur le professeur. Mais, je ne sais si je me trompe, il me semble que je respire comme une brise de mer ? >>

Un marin ne pouvait s'y meprendre, et je racontai au Canadien ce qui s'etait passe pendant son sommeil.

<< Bon ! dit-il, cela explique parfaitement ces mugissements que nous entendions, lorsque le pretendu narwal se trouvait en vue de l'\_Abraham-Lincoln\_.

-- Parfaitement, maitre Land, c'etait sa respiration !

-- Seulement, monsieur Aronnax, je n'ai aucune idee de l'heure qu'il est, a moins que ce ne soit l'heure du diner ?

-- L'heure du diner, mon digne harponneur ? Dites, au moins, l'heure du déjeuner, car nous sommes certainement au lendemain d'hier.

-- Ce qui demontre, repondit Conseil, que nous avons pris vingt-quatre heures de sommeil.

-- C'est mon avis. repondis-je.

-- Je ne vous contredis point, repliqua Ned Land. Mais diner ou déjeuner, le stewart sera le bienvenu, qu'il apporte l'un ou l'autre.

-- L'un et l'autre, dit Conseil

-- Juste, repondit le Canadien, nous avons droit a deux repas, et pour mon compte, je ferai honneur a tous les deux.

-- Eh bien ! Ned, attendons, repondis-je. Il est evident que ces inconnus n'ont pas l'intention de nous laisser mourir de faim, car, dans ce cas, le diner d'hier soir n'aurait aucun sens.

-- A moins qu'on ne nous engraisse ! riposta Ned.

-- Je proteste, repondis-je. Nous ne sommes point tombes entre les mains de cannibales !

-- Une fois n'est pas coutume, repondit serieusement le Canadien. Qui sait si ces gens-la ne sont pas prives depuis longtemps de chair fraiche, et dans ce cas, trois particuliers sains et bien constitues comme monsieur le professeur, son domestique et moi...

-- Chassez ces idees, maitre Land, repondis-je au harponneur, et surtout. ne partez pas de la pour vous emporter contre nos hotes, ce qui ne pourrait qu'aggraver la situation.

-- En tout cas, dit le harponneur, j'ai une faim de tous les diables, et diner ou déjeuner, le repas n'arrive guere !

-- Maitre Land, repliquai-je, il faut se conformer au reglement du bord, et je suppose que notre estomac avance sur la cloche du maitre-coq.

-- Eh bien ! on le mettra a l'heure, repondit tranquillement Conseil.

-- Je vous reconnais la, ami Conseil, riposta l'impatient Canadien. Vous usez peu votre bile et vos nerfs ! Toujours calme ! Vous seriez capable de dire vos graces avant votre benedicite, et de mourir de faim plutot que de vous plaindre !

-- A quoi cela servirait-il ? demanda Conseil.

-- Mais cela servirait a se plaindre ! C'est deja quelque chose. Et si ces pirates -- je dis pirates par respect, et pour ne pas contrarier

monsieur le professeur qui defend de les appeler cannibales -- , si ces pirates se figurent qu'ils vont me garder dans cette cage ou j'étouffe, sans apprendre de quels jurons j'assaisonne mes emportements, ils se trompent ! Voyons, monsieur Aronnax. parlez franchement. Croyez-vous qu'ils nous tiennent longtemps dans cette boite de fer ?

-- A dire vrai, je n'en sais pas plus long que vous, ami Land.

-- Mais enfin, que supposez-vous ?

-- Je suppose que le hasard nous a rendus maitres d'un secret important. Or, l'equipage de ce bateau sous-marin a interet a le garder, et si cet interet est plus grave que la vie de trois hommes, je crois notre existence tres compromise. Dans le cas contraire, a la premiere occasion, le monstre qui nous a engloutis nous rendra au monde habite par nos semblables.

-- A moins qu'il ne nous enrole parmi son equipage, dit Conseil, et qu'il nous garde ainsi...

-- Jusqu'au moment, repliqua Ned Land, ou quelque fregate, plus rapide ou plus adroite que l'\_Abraham-Lincoln\_, s'emparera de ce nid de forbans, et enverra son equipage et nous respirer une derniere fois au bout de sa grand'vergue.

-- Bien raisonne, maitre Land, repliquai-je. Mais on ne nous a pas encore fait, que je sache, de proposition a cet egard. Inutile donc de discuter le parti que nous devons prendre, le cas echeant. Je vous le repete, attendons, prenons conseil des circonstances, et ne faisons rien, puisqu'il n'y a rien a faire.

-- Au contraire ! monsieur le professeur, repondit le harponneur, qui n'en voulait pas demordre, il faut faire quelque chose.

-- Eh ! quoi donc, maitre Land ?

-- Nous sauver.

-- Se sauver d'une prison << terrestre >> est souvent difficile, mais d'une prison sous-marine, cela me parait absolument impraticable.

-- Allons, ami Ned, demanda Conseil, que repondez-vous a l'objection de monsieur ? Je ne puis croire qu'un Americain soit jamais a bout de ressources ! >>

Le harponneur. visiblement embarrasse, se taisait. Une fuite, dans les conditions ou le hasard nous avait jetes, etait absolument impossible. Mais un Canadien est a demi francais, et maitre Ned Land le fit bien voir par sa reponse.

<< Ainsi, monsieur Aronnax, reprit-il apres quelques instants de reflexion, vous ne devinez pas ce que doivent faire des gens qui ne peuvent s'echapper de leur prison ?

-- Non, mon ami.

-- C'est bien simple, il faut qu'ils s'arrangent de maniere a y rester.

-- Parbleu ! fit Conseil, vaut encore mieux etre dedans que dessus ou dessous !

-- Mais apres avoir jete dehors geoliers, porte-clefs et gardiens, ajouta Ned Land.

-- Quoi, Ned ? vous songeriez serieusement a vous emparer de ce batiment ?

-- Tres serieusement, repondit le Canadien.

-- C'est impossible.

-- Pourquoi donc, monsieur ? Il peut se presenter quelque chance favorable, et je ne vois pas ce qui pourrait nous empecher d'en profiter. S'ils ne sont qu'une vingtaine d'hommes a bord de cette machine, ils ne feront pas reculer deux Francais et un Canadien, je suppose ! >>

Mieux valait admettre la proposition du harponneur que de la discuter. Aussi, me contentai-je de repondre :

<< Laissons venir les circonstances, maitre Land, et nous verrons. Mais, jusque-la, je vous en prie, contenez votre impatience. On ne peut agir que par ruse, et ce n'est pas en vous emportant que vous ferez naitre des chances favorables. Promettez-moi donc que vous accepterez la situation sans trop de colere.

-- Je vous le promets, monsieur le professeur, repondit Ned Land d'un ton peu rassurant. Pas un mot violent ne sortira de ma bouche, pas un geste brutal ne me trahira, quand bien meme le service de la table ne se ferait pas avec toute la regularite desirable.

-- J'ai votre parole, Ned >>, repondis-je au Canadien.

Puis, la conversation fut suspendue, et chacun de nous se mit a reflechir a part soi. J'avouerai que, pour mon compte, et malgre l'assurance du harponneur, je ne conservais aucune illusion. Je n'admettais pas ces chances favorables dont Ned Land avait parle. Pour etre si surement manoeuvre, le bateau sous-marin exigeait un nombreux equipage, et consequemment, dans le cas d'une lutte, nous aurions affaire a trop forte partie. D'ailleurs, il fallait, avant tout, etre libres, et nous ne l'etions pas. Je ne voyais meme aucun moyen de fuir cette cellule de toile si hermetiquement fermee. Et pour peu que l'etrange commandant de ce bateau eut un secret a garder -- ce qui paraissait au moins probable il ne nous laisserait pas agir librement a son bord. Maintenant, se debarrasserait-il de nous par la violence, ou nous jetterait-il un jour sur quelque coin de terre ? C'etait la

l'inconnu. Toutes ces hypotheses me semblaient extremement plausibles, et il fallait etre un harponneur pour esperer de reconquerir sa liberte.

Je compris d'ailleurs que les idees de Ned Land s'aigrissaient avec les reflexions qui s'emparaient de son cerveau. J'entendais peu a peu les jugements gronder au fond de son gosier, et je voyais ses gestes redevenir menacants. Il se levait, tournait comme une bete fauve en cage, frappait les murs du pied et du poing. D'ailleurs, le temps s'ecoulait, la faim se faisait cruellement sentir, et, cette fois, le stewart ne paraissait pas. Et c'etait oublier trop longtemps notre position de naufrages, si l'on avait reellement de bonnes intentions a notre egard.

Ned Land, tourmente par les tiraillements de son robuste estomac, se montait de plus en plus, et, malgre sa parole, je craignais veritablement une explosion, lorsqu'il se trouverait en presence de l'un des hommes du bord.

Pendant deux heures encore, la colere de Ned Land s'exalta. Le Canadien appelait, il criait, mais en vain. Les murailles de toile etaient sourdes. Je n'entendais meme aucun bruit a l'interieur de ce bateau, qui semblait mort. Il ne bougeait pas, car j'aurais evidemment senti les fremissements de la coque sous l'impulsion de l'helice. Plonge sans doute dans l'abime des eaux, il n'appartenait plus a la terre. Tout ce morne silence etait effrayant.

Quant a notre abandon, notre isolement au fond de cette cellule, je n'osais estimer ce qu'il pourrait durer. Les esperances que j'avais concues apres notre entrevue avec le commandant du bord s'effacaient peu a peu. La douceur du regard de cet homme, l'expression genereuse de sa physionomie, la noblesse de son maintien, tout disparaissait de mon souvenir. Je revoyais cet enigmatique personnage tel qu'il devait etre, necessairement impitoyable, cruel. Je le sentais en dehors de l'humanite, inaccessible a tout sentiment de pitie, implacable ennemi de ses semblables auxquels il avait du vouer une imperissable haine !

Mais, cet homme, allait-il donc nous laisser perir d'inanition, enfermes dans cette prison etroite livrés a ces horribles tentations auxquelles pousse la faim farouche ? Cette affreuse pensee prit dans mon esprit une intensite terrible, et l'imagination aidant, je me sentis envahir par une epouvante insensee. Conseil restait calme, Ned Land rugissait.

En ce moment, un bruit se fit entendre exterieurement.

Des pas resonnerent sur la dalle de metal. Les serrures furent fouillees, la porte s'ouvrit, le stewart parut.

Avant que j'eusse fait un mouvement pour l'en empecher, le Canadien s'etait precipite sur ce malheureux ; il l'avait renverse ; il le tenait a la gorge. Le stewart etouffait sous sa main puissante.

Conseil cherchait deja a retirer des mains du harponneur sa victime a

de mi suffoquée, et j'allais joindre mes efforts aux siens, quand, subitement, je fus cloué à ma place par ces mots prononcés en français :

<< Calmez-vous, maître Land, et vous, monsieur le professeur, veuillez m'écouter ! >>

X

## L'HOMME DES EAUX

C'était le commandant du bord qui parlait ainsi.

A ces mots, Ned Land se releva subitement. Le Stewart, presque étranglé, sortit en chancelant sur un signe de son maître ; mais tel était l'empire du commandant à son bord, que pas un geste ne trahit le ressentiment dont cet homme devait être animé contre le Canadien. Conseil, intéressé malgré lui, moi stupéfait, nous attendions en silence le dénouement de cette scène.

Le commandant, appuyé sur l'angle de la table, les bras croisés, nous observait avec une profonde attention. Hésitait-il à parler ? Regrettait-il ces mots qu'il venait de prononcer en français ? On pouvait le croire.

Après quelques instants d'un silence qu'aucun de nous ne songea à interrompre :

<< Messieurs, dit-il d'une voix calme et pénétrante, je parle également le français, l'anglais, l'allemand et le latin. J'aurais donc pu vous répondre dès notre première entrevue, mais je voulais vous connaître d'abord, réfléchir ensuite. Votre quadruple récit, absolument semblable au fond, m'a affirmé l'identité de vos personnes. Je sais maintenant que le hasard a mis en ma présence monsieur Pierre Aronnax, professeur d'histoire naturelle au Muséum de Paris, chargé d'une mission scientifique à l'étranger, Conseil son domestique, et Ned Land, d'origine canadienne, harponneur à bord de la frégate l'\_Abraham-Lincoln\_, de la marine nationale des États-Unis d'Amérique. >>

Je m'inclinai d'un air d'assentiment. Ce n'était pas une question que me posait le commandant. Donc, pas de réponse à faire. Cet homme s'exprimait avec une aisance parfaite, sans aucun accent. Sa phrase était nette, ses mots justes, sa facilité d'élocution remarquable. Et cependant, je ne << sentais >> pas en lui un compatriote.

Il reprit la conversation en ces termes :

<< Vous avez trouvé sans doute, monsieur, que j'ai longtemps tardé à vous rendre cette seconde visite. C'est que, votre identité reconnue, je voulais peser mûrement le parti à prendre envers vous. J'ai beaucoup hésité. Les plus fâcheuses circonstances vous ont mis en présence d'un homme qui a rompu avec l'humanité. Vous êtes venu troubler mon existence...

-- Involontairement, dis-je.

-- Involontairement ? repondit l'inconnu, en forçant un peu sa voix.  
Est-ce involontairement que l'\_Abraham-Lincoln\_ me chasse sur toutes les mers ? Est-ce involontairement que vous avez pris passage a bord de cette fregate ? Est-ce involontairement que vos boulets ont rebondi sur la coque de mon navire ? Est-ce involontairement que maitre Ned Land m'a frappe de son harpon ? >>

Je surpris dans ces paroles une irritation contenue. Mais, a ces recriminations j'avais une reponse toute naturelle a faire, et je la fis.

<< Monsieur, dis-je, vous ignorez sans doute les discussions qui ont eu lieu a votre sujet en Amerique et en Europe. Vous ne savez pas que divers accidents, provoques par le choc de votre appareil sous-marin, ont emu l'opinion publique dans les deux continents. Je vous fais grace des hypotheses sans nombre par lesquelles on cherchait a expliquer l'inexplicable phenomene dont seul vous aviez le secret. Mais sachez qu'en vous poursuivant jusque sur les hautes mers du Pacifique, l'\_Abraham-Lincoln\_ croyait chasser quelque puissant monstre marin dont il fallait a tout prix delivrer l'Ocean. >>

Un demi-sourire detendit les levres du commandant, puis, d'un ton plus calme :

<< Monsieur Aronnax, repondit-il, oseriez-vous affirmer que votre fregate n'aurait pas poursuivi et canonne un bateau sous-marin aussi bien qu'un monstre ? >>

Cette question m'embarassa, car certainement le commandant Farragut n'eut pas hesite. Il eut cru de son devoir de detruire un appareil de ce genre tout comme un narwal gigantesque.

<< Vous comprenez donc, monsieur, reprit l'inconnu, que j'ai le droit de vous traiter en ennemis. >>

Je ne repondis rien, et pour cause. A quoi bon discuter une proposition semblable, quand la force peut detruire les meilleurs arguments.

<< J'ai longtemps hesite, reprit le commandant. Rien ne m'obligeait a vous donner l'hospitalite. Si je devais me separer de vous, je n'avais aucun interet a vous revoir. Je vous remettais sur la plate-forme de ce navire qui vous avait servi de refuge. Je m'enfonçais sous les mers, et j'oubliais que vous aviez jamais existe. N'etait-ce pas mon droit ?

-- C'etait peut-etre le droit d'un sauvage, repondis-je, ce n'etait pas celui d'un homme civilise.

-- Monsieur le professeur, repliqua vivement le commandant, je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilise ! J'ai rompu avec la societe tout entiere pour des raisons que moi seul j'ai le droit d'apprécier. Je n'obeis donc point a ses regles, et je vous engage a ne jamais les

invoquer devant moi ! >>

Ceci fut dit nettement. Un éclair de colère et de dédain avait allumé les yeux de l'inconnu, et dans la vie de cet homme, j'entrevis un passé formidable. Non seulement il s'était mis en dehors des lois humaines, mais il s'était fait indépendant, libre dans la plus rigoureuse acception du mot, hors de toute atteinte ! Qui donc oserait le poursuivre au fond des mers, puisque, à leur surface, il déjouait les efforts tentés contre lui ? Quel navire résisterait au choc de son monitor sous-marin ? Quelle cuirasse, si épaisse qu'elle fut, supporterait les coups de son éperon ? Nul, entre les hommes, ne pouvait lui demander compte de ses œuvres. Dieu, s'il y croyait, sa conscience, s'il en avait une, étaient les seuls juges dont il put dépendre.

Ces réflexions traversèrent rapidement mon esprit. Pendant que l'étrange personnage se taisait, absorbé et comme retiré en lui-même. Je le considérais avec un effroi mêlé d'intérêt, et sans doute, ainsi qu'Oedipe considérait le Sphinx.

Après un assez long silence, le commandant reprit la parole.

<< J'ai donc hésité, dit-il, mais j'ai pensé que mon intérêt pouvait s'accorder avec cette pitié naturelle à laquelle tout être humain a droit. Vous resterez à mon bord, puisque la fatalité vous y a jetés. Vous y serez libres, et, en échange de cette liberté, toute relative d'ailleurs, je ne vous imposerai qu'une seule condition. Votre parole de vous y soumettre me suffira.

-- Parlez, monsieur, répondis-je, je pense que cette condition est de celles qu'un honnête homme peut accepter ?

-- Oui, monsieur, et la voici. Il est possible que certains événements imprévus m'obligent à vous consigner dans vos cabines pour quelques heures ou quelques jours, suivant le cas. Désirant ne jamais employer la violence, j'attends de vous, dans ce cas, plus encore que dans tous les autres, une obéissance passive. En agissant ainsi, je couvre votre responsabilité, je vous dégage entièrement, car c'est à moi de vous mettre dans l'impossibilité de voir ce qui ne doit pas être vu. Acceptez-vous cette condition ? >>

Il se passait donc à bord des choses tout au moins singulières, et que ne devaient point voir des gens qui ne s'étaient pas mis hors des lois sociales ! Entre les surprises que l'avenir me ménageait, celle-ci ne devait pas être la moindre.

<< Nous acceptons, répondis-je. Seulement, je vous demanderai, monsieur, la permission de vous adresser une question, une seule.

-- Parlez, monsieur.

-- Vous avez dit que nous serions libres à votre bord ?



-- Entierement.

-- Je vous demanderai donc ce que vous entendez par cette liberte.

-- Mais la liberte d'aller, de venir, de voir, d'observer meme tout ce qui se passe ici - sauf en quelques circonstances graves - , la liberte enfin dont nous jouissons nous-memes, mes compagnons et moi. >>

Il etait evident que nous ne nous entendions point.

<< Pardon, monsieur, repris-je, mais cette liberte, ce n'est que celle que tout prisonnier a de parcourir sa prison ! Elle ne peut nous suffire.

-- Il faudra, cependant, qu'elle vous suffise !

-- Quoi ! nous devons renoncer a jamais de revoir notre patrie, nos amis, nos parents !

-- Oui, monsieur. Mais renoncer a reprendre cet insupportable joug de la terre, que les hommes croient etre la liberte, n'est peut-etre pas aussi penible que vous le pensez !

-- Par exemple, s'ecria Ned Land, jamais je ne donnerai ma parole de ne pas chercher a me sauver !

-- Je ne vous demande pas de parole, maitre Land repondit froidement le commandant.

-- Monsieur, repondis-je, emporte malgre moi, vous abusez de votre situation envers nous ! C'est de la cruaute !

-- Non, monsieur, c'est de la clemence ! Vous etes mes prisonniers apres combat ! Je vous garde, quand je pourrais d'un mot vous replonger dans les abimes de l'Ocean ! Vous m'avez attaque ! Vous etes venus surprendre un secret que nul homme au monde ne doit penetrer, le secret de toute mon existence ! Et vous croyez que Je vais vous renvoyer sur cette terre qui ne doit plus me connaitre ! Jamais ! En vous retenant, ce n'est pas vous que je garde, c'est moi-meme ! >>

Ces paroles indiquaient de la part du commandant un parti pris contre lequel ne prevaudrait aucun argument.

<< Ainsi, monsieur, repris-je, vous nous donnez tout simplement a choisir entre la vie ou la mort ?

-- Tout simplement.

-- Mes amis, dis-je, a une question ainsi posee, il n'y a rien a repondre. Mais aucune parole ne nous lie au maitre de ce bord.

-- Aucune, monsieur >>, repondit l'inconnu.

Puis, d'une voix plus douce, il reprit :

<< Maintenant, permettez-moi d'achever ce que j'ai à vous dire. Je vous connais, monsieur Aronnax. Vous, sinon vos compagnons, vous n'aurez peut-être pas tant à vous plaindre du hasard qui vous lie à mon sort. Vous trouverez parmi les livres qui servent à mes études favorites cet ouvrage que vous avez publié sur les grands fonds de la mer. Je l'ai souvent lu. Vous avez poussé votre œuvre aussi loin que vous le permettait la science terrestre. Mais vous ne savez pas tout, vous n'avez pas tout vu. Laissez-moi donc vous dire, monsieur le professeur, que vous ne regretterez pas le temps passé à mon bord. Vous allez voyager dans le pays des merveilles. L'étonnement, la stupefaction seront probablement l'état habituel de votre esprit. Vous ne vous blaserez pas facilement sur le spectacle incessamment offert à vos yeux. Je vais revoir dans un nouveau tour du monde sous-marin - qui sait ? le dernier peut-être - tout ce que j'ai pu étudier au fond de ces mers tant de fois parcourues, et vous serez mon compagnon d'études. À partir de ce jour, vous entrez dans un nouvel élément, vous verrez ce que n'a vu encore aucun homme car moi et les miens nous ne comptons plus - et notre planète, grâce à moi, va vous livrer ses derniers secrets. >>

Je ne puis le nier ; ces paroles du commandant firent sur moi un grand effet. J'étais pris à la par mon faible, et j'oubliai, pour un instant, que la contemplation de ces choses sublimes ne pouvait valoir la liberté perdue. D'ailleurs, je comptais sur l'avenir pour trancher cette grave question. Ainsi, je me contentai de répondre :

<< Messieurs, si vous avez brisé avec l'humanité, je veux croire que vous n'avez pas renié tout sentiment humain. Nous sommes des naufrages charitablement recueillis à votre bord, nous ne l'oublierons pas. Quant à moi, je ne me reconnais pas que, si l'intérêt de la science pouvait absorber jusqu'au besoin de liberté, ce que me promet notre rencontre m'offrirait de grandes compensations. >>

Je pensais que le commandant allait me tendre la main pour sceller notre traité. Il n'en fit rien. Je le regrettai pour lui.

<< Une dernière question, dis-je, au moment où cet être inexplicable semblait vouloir se retirer.

-- Parlez, monsieur le professeur.

-- De quel nom dois-je vous appeler ?

-- Monsieur, répondit le commandant, je ne suis pour vous que le capitaine Nemo, et vos compagnons et vous, n'êtes pour moi que les passagers du Nautilus. >>

Le capitaine Nemo appela. Un Stewart parut. Le capitaine lui donna ses ordres dans cette langue étrangère que je ne pouvais reconnaître. Puis, se tournant vers le Canadien et Conseil :

<< Un repas vous attend dans votre cabine, leur dit-il. Veuillez suivre cet homme.

-- Ca n'est pas de refus ! >> repondit le harponneur.

Conseil et lui sortirent enfin de cette cellule ou ils etaient renfermes depuis plus de trente heures.

<< Et maintenant, monsieur Aronnax, notre dejeuner est pret. Permettez-moi de vous preceder.

-- A vos ordres, capitaine. >>

Je suivis le capitaine Nemo, et des que j'eus franchi la porte, je pris une sorte de couloir electriquement eclaire, semblable aux coursives d'un navire. Apres un parcours d'une dizaine de metres. une seconde porte s'ouvrit devant moi.

J'entrai alors dans une salle a manger ornee et meublee avec un gout severe. De hauts dressoirs de chene, incrustes d'ornements d'ebene, s'elevaient aux deux extremités de cette salle, et sur leurs rayons a ligne ondulee etincelaient des faiences, des porcelaines, des verreries d'un prix inestimable. La vaisselle plate y resplendissait sous les rayons que versait un plafond lumineux, dont de fines peintures tamisaient et adoucissaient l'eclat.

Au centre de la salle etait une table richement servie. Le capitaine Nemo m'indiqua la place que je devais occuper.

<< Asseyez-vous, me dit-il, et mangez comme un homme qui doit mourir de faim. >>

Le dejeuner se composait d'un certain nombre de plats dont la mer seule avait fourni le contenu, et de quelques mets dont j'ignorais la nature et la provenance. J'avouerai que c'etait bon, mais avec un gout particulier auquel je m'habituai facilement. Ces divers aliments me parurent riches en phosphore, et je pensai qu'ils devaient avoir une origine marine.

Le capitaine Nemo me regardait. Je ne lui demandai rien, mais il devina mes pensees, et il repondit de lui-meme aux questions que je brulais de lui adresser.

<< La plupart de ces mets vous sont inconnus, me dit-il. Cependant, vous pouvez en user sans crainte. Ils sont sains et nourrissants. Depuis longtemps, j'ai renonce aux aliments de la terre, et je ne m'en porte pas plus mal. Mon equipage, qui est vigoureux, ne se nourrit pas autrement que moi.

-- Ainsi, dis-je, tous ces aliments sont des produits de la mer ?

-- Oui, monsieur le professeur, la mer fournit a tous mes besoins. Tantot, je mets mes filets a la traine, et je les retire, prêts a se

rompre. Tantot, je vais chasser au milieu de cet element qui parait etre inaccessible a l'homme, et je force le gibier qui gite dans mes forets sous-marines. Mes troupeaux, comme ceux du vieux pasteur de Neptune, paissent sans crainte les immenses prairies de l'Ocean. J'ai la une vaste propriete que j'exploite moi-meme et qui est toujours ensemencee par la main du Createur de toutes choses. >>

Je regardai le capitaine Nemo avec un certain etonnement, et je lui repondis :

<< Je comprends parfaitement, monsieur, que vos filets fournissent d'excellents poissons a votre table ; je comprends moins que vous poursuiviez le gibier aquatique dans vos forets sous-marines ; mais je ne comprends plus du tout qu'une parcelle de viande, si petite qu'elle soit, figure dans votre menu.

-- Aussi, monsieur, me repondit le capitaine Nemo, ne fais-je jamais usage de la chair des animaux terrestres.

-- Ceci, cependant, repris-je, en designant un plat ou restaient encore quelques tranches de filet.

-- Ce que vous croyez etre de la viande, monsieur le professeur, n'est autre chose que du filet de tortue de mer. Voici egalement quelques foies de dauphin que vous prendriez pour un ragout de porc. Mon cuisinier est un habile prepareur, qui excelle a conserver ces produits varies de l'Ocean. Goutez a tous ces mets. Voici une conserve d'holoturies qu'un Malais declarerait sans rivale au monde, voila une creme dont le lait a ete fourni par la mamelle des cetaces, et le sucre par les grands fucus de la mer du Nord, et enfin, permettez-moi de vous offrir des confitures d'anemones qui valent celles des fruits les plus savoureux. >>

Et je goutais, plutot en curieux qu'en gourmet, tandis que le capitaine Nemo m'enchantait par ses invraisemblables recits.

<< Mais cette mer, monsieur Aronnax, me dit-il, cette nourrice prodigieuse, inepuisable, elle ne me nourrit pas seulement ; elle me vetit encore. Ces etoffes qui vous couvrent sont tissees avec le byssus de certains coquillages ; elles sont teintes avec la pourpre des anciens et nuancees de couleurs violettes que j'extrais des aplysis de la Mediterranee. Les parfums que vous trouverez sur la toilette de votre cabine sont le produit de la distillation des plantes marines. Votre lit est fait du plus doux zostere de l'Ocean. Votre plume sera un fanon de baleine, votre encre la liqueur secretee par la seiche ou l'encornet. Tout me vient maintenant de la mer comme tout lui retournera un jour !

-- Vous aimez la mer, capitaine.

-- Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre les sept dixiemes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. C'est l'immense desert ou l'homme n'est jamais seul, car il sent fremir la vie a ses cotes. La

mer n'est que le vehicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poetes. Et en effet, monsieur le professeur, la nature s'y manifeste par ses trois regnes, mineral, vegetal, animal. Ce dernier y est largement represente par les quatre groupes des zoophytes, par trois classes des articules, par cinq classes des mollusques, par trois classes des vertebres, les mammiferes, les reptiles et ces innombrables legions de poissons, ordre infini d'animaux qui compte plus de treize mille especes, dont un dixieme seulement appartient a l'eau douce. La mer est le vaste reservoir de la nature. C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commence, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! La est la supreme tranquillite. La mer n'appartient pas aux despotes. A sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques, s'y battre, s'y devorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais a trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'eteint, leur puissance disparaît ! Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! La seulement est l'indépendance ! La je ne reconnais pas de maitres ! La je suis libre ! >>

Le capitaine Nemo se tut subitement au milieu de cet enthousiasme qui débordait de lui. S'était-il laissé entraîner au-delà de sa réserve habituelle ? Avait-il trop parlé ? Pendant quelques instants, il se promena, très agité. Puis, ses nerfs se calmerent, sa physionomie reprit sa froideur accoutumée, et, se tournant vers moi :

<< Maintenant, monsieur le professeur, dit-il, si vous voulez visiter le \_Nautilus\_, je suis à vos ordres. >>

XI

## LE \_NAUTILUS\_

Le capitaine Nemo se leva. Je le suivis. Une double porte, ménagée à l'arrière de la salle, s'ouvrit, et j'entrai dans une chambre de dimension égale à celle que je venais de quitter.

C'était une bibliothèque. De hauts meubles en palissandre noir, incrustés de cuivres, supportaient sur leurs larges rayons un grand nombre de livres uniformément reliés. Ils suivaient le contour de la salle et se terminaient à leur partie inférieure par de vastes divans, capitonnés de cuir marron, qui offraient les courbes les plus confortables. De légers pupitres mobiles, en s'écartant ou se rapprochant à volonté, permettaient d'y poser le livre en lecture. Au centre se dressait une vaste table, couverte de brochures, entre lesquelles apparaissaient quelques journaux déjà vieux. La lumière électrique inondait tout cet harmonieux ensemble, et tombait de quatre globes dépolis à demi engagés dans les volutes du plafond. Je regardais avec une admiration réelle cette salle si ingénieusement aménagée, et je ne pouvais en croire mes yeux.

<< Capitaine Nemo, dis-je à mon hôte, qui venait de s'étendre sur un divan, voilà une bibliothèque qui ferait honneur à plus d'un palais des

continents, et je suis vraiment émerveillé, quand je songe qu'elle peut vous suivre au plus profond des mers.

-- Ou trouverait-on plus de solitude, plus de silence, monsieur le professeur ? répondit le capitaine Nemo. Votre cabinet du Museum vous offre-t-il un repos aussi complet ?

-- Non, monsieur, et je dois ajouter qu'il est bien pauvre auprès du votre. Vous possédez la six ou sept mille volumes...

-- Douze mille, monsieur Aronnax. Ce sont les seuls liens qui me rattachent à la terre. Mais le monde a fini pour moi le jour où mon Nautilus s'est plongé pour la première fois sous les eaux. Ce jour-là, j'ai acheté mes derniers volumes, mes dernières brochures, mes derniers journaux, et depuis lors, je veux croire que l'humanité n'a plus ni pensée, ni écrit. Ces livres, monsieur le professeur, sont d'ailleurs à votre disposition, et vous pourrez en user librement. >>

Je remerciai le capitaine Nemo, et je m'approchai des rayons de la bibliothèque. Livres de science, de morale et de littérature, écrits en toute langue, y abondaient ; mais je ne vis pas un seul ouvrage d'économie politique ; ils semblaient être sévèrement proscrits du bord. Detail curieux, tous ces livres étaient indistinctement classés, en quelque langue qu'ils fussent écrits, et ce mélange prouvait que le capitaine du Nautilus devait lire couramment les volumes que sa main prenait au hasard.

Parmi ces ouvrages, je remarquai les chefs-d'œuvre des maîtres anciens et modernes, c'est-à-dire tout ce que l'humanité a produit de plus beau dans l'histoire, la poésie, le roman et la science, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo, depuis Xenophon jusqu'à Michelet, depuis Rabelais jusqu'à madame Sand. Mais la science, plus particulièrement, faisait les frais de cette bibliothèque ; les livres de mécanique, de balistique, d'hydrographie, de météorologie, de géographie, de géologie, etc., y tenaient une place non moins importante que les ouvrages d'histoire naturelle, et je compris qu'ils formaient la principale étude du capitaine. Je vis là tout le Humboldt, tout l'Arago, les travaux de Foucault, d'Henry Sainte-Claire Deville, de Charles, de Milne-Edwards, de Quatrefages, de Tyndall, de Faraday, de Berthelot, de l'abbé Secchi, de Petermann, du commandant Maury, d'Agassiz etc. Les mémoires de l'Académie des sciences, les bulletins des diverses sociétés de géographie, etc., et, en bon rang, les deux volumes qui m'avaient peut-être valu cet accueil relativement charitable du capitaine Nemo. Parmi les œuvres de Joseph Bertrand, son livre intitulé Les Fondateurs de l'Astronomie me donna même une date certaine ; et comme je savais qu'il avait paru dans le courant de 1865, je pus en conclure que l'installation du Nautilus ne remontait pas à une époque postérieure. Ainsi donc, depuis trois ans, au plus, le capitaine Nemo avait commencé son existence sous-marine. J'espérai, d'ailleurs, que des ouvrages plus récents encore me permettraient de fixer exactement cette époque ; mais j'avais le temps de faire cette recherche, et je ne voulus pas retarder davantage notre promenade à travers les merveilles du Nautilus.

<< Monsieur, dis-je au capitaine, je vous remercie d'avoir mis cette bibliothèque a ma disposition. Il y a la des tresors de science, et j'en profiterai.

-- Cette salle n'est pas seulement une bibliothèque, dit le capitaine Nemo, c'est aussi un fumoir.

-- Un fumoir ? m'ecriai-je. On fume donc a bord ?

-- Sans doute.

-- Alors, monsieur, je suis force de croire que vous avez conserve des relations avec La Havane.

-- Aucune, repondit le capitaine. Acceptez ce cigare, monsieur Aronnax, et, bien qu'il ne vienne pas de La Havane, vous en serez content, si vous etes connaisseur. >>

Je pris le cigare qui m'etait offert, et dont la forme rappelait celle du londres ; mais il semblait fabrique avec des feuilles d'or. Je l'allumai a un petit brasero que supportait un elegant pied de bronze, et j'aspirai ses premieres bouffees avec la volupte d'un amateur qui n'a pas fume depuis deux jours.

<< C'est excellent, dis-je, mais ce n'est pas du tabac.

-- Non, repondit le capitaine, ce tabac ne vient ni de La Havane ni de l'Orient. C'est une sorte d'algue, riche en nicotine, que la mer me fournit, non sans quelque parcimonie. Regrettez-vous les londres, monsieur ?

-- Capitaine, je les meprise a partir de ce jour.

-- Fumez donc a votre fantaisie, et sans discuter l'origine de ces cigares. Aucune regie ne les a controles, mais ils n'en sont pas moins bons, j'imagine.

-- Au contraire. >>

A ce moment le capitaine Nemo ouvrit une porte qui faisait face a celle par laquelle j'etais entre dans la bibliothèque, et je passai dans un salon immense et splendidement eclaire.

C'etait un vaste quadrilatere, a pans coupes, long de dix metres, large de six, haut de cinq. Un plafond lumineux, decore de legeres arabesques, distribuait un jour clair et doux sur toutes les merveilles entassees dans ce musee. Car, c'etait reellement un musee dans lequel une main intelligente et prodigue avait reuni tous les tresors de la nature et de l'art, avec ce pele-mele artiste qui distingue un atelier de peintre.

Une trentaine de tableaux de maitres, a cadres uniformes, separes par

d'etincelantes panoplies, ornaient les parois tendues de tapisseries d'un dessin severe. Je vis la des toiles de la plus haute valeur, et que, pour la plupart, j'avais admirees dans les collections particulieres de l'Europe et aux expositions de peinture. Les diverses ecoles des maitres anciens etaient representees par une madone de Raphael, une vierge de Leonard de Vinci, une nymphe du Correge, une femme du Titien, une adoration de Veronese, une assomption de Murillo, un portrait d'Holbein, un moine de Velasquez, un martyr de Ribeira, une kermesse de Rubens, deux paysages flamands de Teniers, trois petits tableaux de genre de Gerard Dow, de Metsu, de Paul Potter, deux toiles de Gericault et de Prudhon, quelques marines de Backuysen et de Vernet. Parmi les oeuvres de la peinture moderne, apparaissaient des tableaux signes Delacroix, Ingres, Decamps, Troyon, Meissonnier, Daubigny, etc., et quelques admirables reductions de statues de marbre ou de bronze, d'apres les plus beaux modeles de l'antiquite, se dressaient sur leurs pedestaux dans les angles de ce magnifique musee. Cet etat de stupefaction que m'avait predit le commandant du *\_Nautilus\_* commencait deja a s'emparer de mon esprit.

<< Monsieur le professeur, dit alors cet homme etrange, vous excuserez le sans-gene avec lequel je vous recois, et le desordre qui regne dans ce salon.

-- Monsieur, repondis-je, sans chercher a savoir qui vous etes, m'est-il permis de reconnaitre en vous un artiste ?

-- Un amateur, tout au plus, monsieur. J'aimais autrefois a collectionner ces belles oeuvres creees par la main de l'homme. J'etais un chercheur avide, un fureteur infatigable, et j'ai pu reunir quelques objets d'un haut prix. Ce sont mes derniers souvenirs de cette terre qui est morte pour moi. A mes yeux, vos artistes modernes ne sont deja plus que des anciens ; ils ont deux ou trois mille ans d'existence, et je les confonds dans mon esprit. Les maitres n'ont pas d'age.

-- Et ces musiciens ? dis-je, en montrant des partitions de Weber, de Rossini, de Mozart, de Beethoven, d'Haydn, de Meyerbeer, d'Herold, de Wagner, d'Auber, de Gounod, et nombre d'autres, eparses sur un pianoorgue de grand modele qui occupait un des panneaux du salon.

-- Ces musiciens, me repondit le capitaine Nemo, ce sont des contemporains d'Orphee, car les differences chronologiques s'effacent dans la memoire des morts - et je suis mort, monsieur le professeur, aussi bien mort que ceux de vos amis qui reposent a six pieds sous terre ! >>

Le capitaine Nemo se tut et sembla perdu dans une reverie profonde. Je le considerais avec une vive emotion, analysant en silence les etrangetes de sa physionomie. Accoude sur l'angle d'une precieuse table de mosaique, il ne me voyait plus, il oubliait ma presence.

Je respectai ce recueillement, et je continuai de passer en revue les curiosites qui enrichissaient ce salon.



Aupres des oeuvres de l'art, les raretes naturelles tenaient une place tres importante. Elles consistaient principalement en plantes, en coquilles et autres productions de l'Ocean, qui devaient etre les trouvailles personnelles du capitaine Nemo. Au milieu du salon, un jet d'eau, electriquement eclaire, retombait dans une vasque faite d'un seul tridacne. Cette coquille, fournie par le plus grand des mollusques acephales, mesurait sur ses bords, delicatement festonnees, une circonference de six metres environ ; elle depassait donc en grandeur ces beaux tridacnes qui furent donnees a Francois 1er par la Republique de Venise, et dont l'eglise Saint-Sulpice, a Paris, a fait deux benitiers gigantesques.

Autour de cette vasque, sous d'elegantes vitrines fixees par des armatures de cuivre, etaient classes et etiquetes les plus precieux produits de la mer qui eussent jamais ete livres aux regards d'un naturaliste. On concoit ma joie de professeur.

L'embranchement des zoophytes offrait de tres curieux specimens de ses deux groupes des polypes et des echinodermes. Dans le premier groupe, des tubipores, des gorgones disposees en éventail, des eponges douces de Syrie, des isis des Molluques, des pennatules, une virgulaire admirable des mers de Norvege, des ombellulaires variees, des alcyonnaires, toute une serie de ces madrepores que mon maitre Milne-Edwards a si sagacement classes en sections, et parmi lesquels je remarquai d'adorables flabellines, des oculines de l'ile Bourbon, le << char de Neptune >> des Antilles, de superbes varietes de coraux, enfin toutes les especes de ces curieux polypiers dont l'assemblage forme des iles entieres qui deviendront un jour des continents. Dans les echinodermes, remarquables par leur enveloppe epineuse, les asteries, les etoiles de mer, les pantacrines, les comatules, les asterophons, les oursins, les holoturies, etc., representaient la collection complete des individus de ce groupe.

Un conchyliologue un peu nerveux se serait pame certainement devant d'autres vitrines plus nombreuses ou etaient classes les echantillons de l'embranchement des mollusques. Je vis la une collection d'une valeur inestimable, et que le temps me manquerait a decrire tout entiere. Parmi ces produits, je citerai, pour memoire seulement, - l'elegant marteau royal de l'Ocean indien dont les regulieres taches blanches ressortaient vivement sur un fond rouge et brun, - un spondyle imperial, aux vives couleurs, tout herisse d'epines, rare specimen dans les museums europeens, et dont j'estimai la valeur a vingt mille francs, un marteau commun des mers de la Nouvelle-Hollande, qu'on se procure difficilement, - des buccardes exotiques du Senegal, fragiles coquilles blanches a doubles valves, qu'un souffle eut dissipees comme une bulle de savon, - plusieurs varietes des arrosoirs de Java, sortes de tubes calcaires bordes de replis foliaces, et tres disputes par les amateurs, - toute une serie de troques, les uns jaune verdatre, peches dans les mers d'Amerique, les autres d'un brun roux, amis des eaux de la Nouvelle-Hollande, ceux-ci, venus du golfe du Mexique, et remarquables par leur coquille imbriquee, ceux-la, des stellaires trouves dans les mers australes, et enfin, le plus rare de tous, le magnifique eperon de la Nouvelle-Zelande ; - puis, d'admirables

tellines sulfurees, de precieuses especes de cytherees et de Venus, le cadran treillisse des cotes de Tranquebar, le sabot marbre a nacre resplendissante, les perroquets verts des mers de Chine, le cone presque inconnu du genre Coenodulli, toutes les varietes de porcelaines qui servent de monnaie dans l'Inde et en Afrique, la << Gloire de la Mer >>, la plus precieuse coquille des Indes orientales ; - enfin des littorines, des dauphinules, des turrnelles des janthines, des ovules, des volutes, des olives, des mitres, des casques, des pourpres, des buccins, des harpes, des rochers, des tritons, des cerites, des fuseaux, des strombes, des pteroceres, des patelles, des hyales, des cleodores, coquillages delicats et fragiles, que la science a baptises de ses noms les plus charmants.

A part, et dans des compartiments speciaux, se deroulaient des chapelets de perles de la plus grande beaute, que la lumiere electrique piquait de pointes de feu, des perles roses, arrachees aux pinnes marines de la mer Rouge, des perles vertes de l'haliotyde iris, des perles jaunes, bleues, noires. curieux produits des divers mollusques de tous les oceans et de certaines moules des cours d'eau du Nord, enfin plusieurs echantillons d'un prix inappreciable qui avaient ete distilles par les pintadines les plus rares. Quelques-unes de ces perles surpassaient en grosseur un oeuf de pigeon ; elles valaient, et au-dela, celle que le voyageur Tavernier vendit trois millions au shah de Perse, et primaient cette autre perle de l'iman de Mascate, que je croyais sans rivale au monde.

Ainsi donc, chiffrer la valeur de cette collection etait, pour ainsi dire, impossible. Le capitaine Nemo avait du depenser des millions pour acquerir ces echantillons divers, et je me demandais a quelle source il puisait pour satisfaire ainsi ses fantaisies de collectionneur, quand je fus interrompu par ces mots :

<< Vous examinez mes coquilles, monsieur le professeur. En effet, elles peuvent interesser un naturaliste ; mais, pour moi, elles ont un charme de plus, car je les ai toutes recueillies de ma main, et il n'est pas une mer du globe qui ait echappe a mes recherches.

-- Je comprends, capitaine, je comprends cette joie de se promener au milieu de telles richesses. Vous etes de ceux qui ont fait eux-memes leur tresor. Aucun museum de l'Europe ne possede une semblable collection des produits de l'Ocean. Mais si j'epuise mon admiration pour elle, que me restera-t-il pour le navire qui les porte ! Je ne veux point penetrer des secrets qui sont les vôtres ! Cependant, j'avoue que ce Nautilus, la force motrice qu'il renferme en lui, les appareils qui permettent de le manoeuvrer, l'agent si puissant qui l'anime, tout cela excite au plus haut point ma curiosite. Je vois suspendus aux murs de ce salon des instruments dont la destination m'est inconnue. Puis-je savoir ?...

-- Monsieur Aronnax, me repondit le capitaine Nemo, je vous ai dit que vous seriez libre a mon bord, et par consequent, aucune partie du Nautilus ne vous est interdite. Vous pouvez donc le visiter en detail et je me ferai un plaisir d'etre votre cicerone.

-- Je ne sais comment vous remercier, monsieur, mais je n'abuserai pas de votre complaisance. Je vous demanderai seulement a quel usage sont destines ces instruments de physique...

-- Monsieur le professeur, ces memes instruments se trouvent dans ma chambre, et c'est la que j'aurai le plaisir de vous expliquer leur emploi. Mais auparavant, venez visiter la cabine qui vous est reservee. Il faut que vous sachiez comment vous serez installe a bord du \_Nautilus\_. >>

Je suivis le capitaine Nemo, qui, par une des portes percees a chaque pan coupe du salon, me fit rentrer dans les coursives du navire. Il me conduisit vers l'avant, et la je trouvai, non pas une cabine, mais une chambre elegante, avec lit, toilette et divers autres meubles.

Je ne pus que remercier mon hote.

<< Votre chambre est contigue a la mienne, me dit-il, en ouvrant une porte, et la mienne donne sur le salon que nous venons de quitter. >>

J'entrai dans la chambre du capitaine. Elle avait un aspect severe, presque cenobitique. Une couchette de fer, une table de travail, quelques meubles de toilette. Le tout eclaire par un demi-jour. Rien de confortable. Le strict necessaire, seulement.

Le capitaine Nemo me montra un siege.

<< Veuillez vous asseoir >>, me dit-il.

Je m'assis, et il prit la parole en ces termes :

## XII

### TOUT PAR L'ELECTRICITE

<< Monsieur, dit le capitaine Nemo, me montrant les instruments suspendus aux parois de sa chambre, voici les appareils exigés par la navigation du \_Nautilus\_. Ici comme dans le salon, je les ai toujours sous les yeux, et ils m'indiquent ma situation et ma direction exacte au milieu de l'Océan. Les uns vous sont connus, tels que le thermometre qui donne la temperature interieure du \_Nautilus\_ ; le barometre, qui pese le poids de l'air et predit les changements de temps ; l'hygrometre, qui marque le degre de secheresse de l'atmosphere ; le \_storm-glass\_, dont le melange, en se decomposant, annonce l'arrivee des tempetes ; la boussole, qui dirige ma route ; le sextant, qui par la hauteur du soleil m'apprend ma latitude ; les chronometres, qui me permettent de calculer ma longitude ; et enfin des lunettes de jour et de nuit, qui me servent a scruter tous les points de l'horizon, quand le \_Nautilus\_ est remonte a la surface des flots.

-- Ce sont les instruments habituels au navigateur, repondis-je, et j'en connais l'usage. Mais en voici d'autres qui repondent sans doute

aux exigences particulieres du \_Nautilus\_. Ce cadran que j'apercois et que parcourt une aiguille mobile, n'est-ce pas un manometre ?

-- C'est un manometre, en effet. Mis en communication avec l'eau dont il indique la pression exterieure, il me donne par la meme la profondeur a laquelle se maintient mon appareil.

-- Et ces sondes d'une nouvelle espece ?

-- Ce sont des sondes thermometriques qui rapportent la temperature des diverses couches d'eau.

-- Et ces autres instruments dont je ne devine pas l'emploi ?

-- Ici, monsieur le professeur, je dois vous donner quelques explications, dit le capitaine Nemo. Veuillez donc m'ecouter. >>

Il garda le silence pendant quelques instants, puis il dit :

<< Il est un agent puissant, obeissant, rapide, facile, qui se plie a tous les usages et qui regne en maitre a mon bord. Tout se fait par lui. Il m'eclaire, il m'echauffe, il est l'ame de mes appareils mecaniques. Cet agent, c'est l'electricite.

-- L'electricite ! m'ecriai-je assez surpris.

-- Oui, monsieur.

-- Cependant, capitaine, vous possédez une extreme rapidite de mouvements qui s'accorde mal avec le pouvoir de l'electricite. Jusqu'ici, sa puissance dynamique est restee tres restreinte et n'a pu produire que de petites forces !

-- Monsieur le professeur, repondit le capitaine Nemo, mon electricite n'est pas celle de tout le monde, et c'est la tout ce que vous me permettez de vous en dire.

-- Je n'insisterai pas, monsieur, et je me contenterai d'etre tres etonne d'un tel resultat. Une seule question, cependant, a laquelle vous ne repondrez pas si elle est indiscrete. Les elements que vous employez pour produire ce merveilleux agent doivent s'user vite. Le zinc, par exemple, comment le remplacez-vous, puisque vous n'avez plus aucune communication avec la terre ?

-- Votre question aura sa reponse, repondit le capitaine Nemo. Je vous dirai, d'abord, qu'il existe au fond des mers des mines de zinc, de fer, d'argent, d'or, dont l'exploitation serait tres certainement praticable. Mais je n'ai rien emprunte a ces metaux de la terre, et j'ai voulu ne demander qu'a la mer elle-meme les moyens de produire mon electricite.

-- A la mer ?

-- Oui, monsieur le professeur, et les moyens ne me manquaient pas. J'aurais pu, en effet, en établissant un circuit entre des fils plongés à différentes profondeurs, obtenir l'électricité par la diversité de températures qu'ils éprouvaient ; mais j'ai préféré employer un système plus pratique.

-- Et lequel ?

-- Vous connaissez la composition de l'eau de mer. Sur mille grammes on trouve quatre-vingt-seize centièmes et demi d'eau, et deux centièmes deux tiers environ de chlorure de sodium ; puis, en petite quantité, des chlorures de magnésium et de potassium, du bromure de magnésium, du sulfate de magnésium, du sulfate et du carbonate de chaux. Vous voyez donc que le chlorure de sodium s'y rencontre dans une proportion notable. Or, c'est ce sodium que j'extrais de l'eau de mer et dont je compose mes éléments.

-- Le sodium ?

-- Oui, monsieur. Mélange avec le mercure, il forme un amalgame qui tient lieu du zinc dans les éléments Bunzen. Le mercure ne s'utilise jamais. Le sodium seul se consomme, et la mer me le fournit elle-même. Je vous dirai, en outre, que les piles au sodium doivent être considérées comme les plus énergiques, et que leur force électromotrice est double de celle des piles au zinc.

-- Je comprends bien, capitaine, l'excellence du sodium dans les conditions où vous vous trouvez. La mer le contient. Bien. Mais il faut encore le fabriquer, l'extraire en un mot. Et comment faites-vous ? Vos piles pourraient évidemment servir à cette extraction ; mais, si je ne me trompe, la dépense du sodium nécessitée par les appareils électriques dépasserait la quantité extraite. Il arriverait donc que vous en consommerez pour le produire plus que vous n'en produiriez !

-- Aussi, monsieur le professeur, je ne l'extrais pas par la pile, et j'emploie tout simplement la chaleur du charbon de terre.

-- De terre ? dis-je en insistant.

Disons le charbon de mer, si vous voulez, répondit le capitaine Nemo.

-- Et vous pouvez exploiter des mines sous-marines de houille ?

-- Monsieur Aronnax, vous me verrez à l'œuvre. Je ne vous demande qu'un peu de patience, puisque vous avez le temps d'être patient. Rappelez-vous seulement ceci : je dois tout à l'Océan ; il produit l'électricité, et l'électricité donne au Nautilus la chaleur, la lumière, le mouvement, la vie en un mot.

-- Mais non pas l'air que vous respirez ?

-- Oh ! je pourrais fabriquer l'air nécessaire à ma consommation, mais c'est inutile puisque je remonte à la surface de la mer, quand il me

plait. Cependant, si l'électricité ne me fournit pas l'air respirable, elle manœuvre, du moins, des pompes puissantes qui l'emmagasinent dans des réservoirs spéciaux, ce qui me permet de prolonger, au besoin, et aussi longtemps que je le veux, mon séjour dans les couches profondes.

-- Capitaine, répondis-je, je me contente d'admirer. Vous avez évidemment trouvé ce que les hommes trouveront sans doute un jour, la véritable puissance dynamique de l'électricité.

-- Je ne sais s'ils la trouveront, répondit froidement le capitaine Nemo. Quoi qu'il en soit, vous connaissez déjà la première application que j'ai faite de ce précieux agent. C'est lui qui nous éclaire avec une égalité, une continuité que n'a pas la lumière du soleil. Maintenant, regardez cette horloge ; elle est électrique, et marche avec une régularité qui défie celle des meilleurs chronomètres. Je l'ai divisée en vingt-quatre heures, comme les horloges italiennes, car pour moi, il n'existe ni nuit, ni jour, ni soleil, ni lune, mais seulement cette lumière factice que j'entraîne jusqu'au fond des mers ! Voyez, en ce moment, il est dix heures du matin.

-- Parfaitement.

-- Autre application de l'électricité. Ce cadran, suspendu devant nos yeux, sert à indiquer la vitesse du Nautilus. Un fil électrique le met en communication avec l'hélice du loch, et son aiguille m'indique la marche réelle de l'appareil. Et, tenez, en ce moment, nous filons avec une vitesse modérée de quinze milles à l'heure.

-- C'est merveilleux, répondis-je, et je vois bien, capitaine, que vous avez eu raison d'employer cet agent, qui est destiné à remplacer le vent, l'eau et la vapeur.

-- Nous n'avons pas fini, monsieur Aronnax, dit le capitaine Nemo en se levant, et si vous voulez me suivre, nous visiterons l'arrière du Nautilus. >>

En effet, je connaissais déjà toute la partie antérieure de ce bateau sous-marin, dont voici la division exacte, en allant du centre à l'éperon : la salle à manger de cinq mètres, séparée de la bibliothèque par une cloison étanche, c'est-à-dire ne pouvant être pénétrée par l'eau, la bibliothèque de cinq mètres, le grand salon de dix mètres, séparé de la chambre du capitaine par une seconde cloison étanche, ladite chambre du capitaine de cinq mètres, la mienne de deux mètres cinquante, et enfin un réservoir d'air de sept mètres cinquante, qui s'étendait jusqu'à l'étrave. Total, trente-cinq mètres de longueur. Les cloisons étanches étaient percées de portes qui se fermaient hermétiquement au moyen d'obturateurs en caoutchouc, et elles assuraient toute sécurité à bord du Nautilus, au cas où une voie d'eau se fut déclarée.

Je suivis le capitaine Nemo. à travers les coursives situées en abord, et j'arrivai au centre du navire. Là, se trouvait une sorte de puits qui s'ouvrait entre deux cloisons étanches. Une échelle de fer,

cramponnée à la paroi, conduisait à son extrémité supérieure. Je demandai au capitaine à quel usage servait cette échelle.

<< Elle aboutit au canot, répondit-il.

-- Quoi ! vous avez un canot ? repliquai-je, assez étonné.

-- Sans doute. Une excellente embarcation, légère et insubmersible, qui sert à la promenade et à la pêche.

-- Mais alors, quand vous voulez vous embarquer, vous êtes forcé de revenir à la surface de la mer ?

-- Aucunement. Ce canot adhère à la partie supérieure de la coque du Nautilus, et occupe une cavité disposée pour le recevoir. Il est entièrement ponté, absolument étanche, et retenu par de solides boulons. Cette échelle conduit à un trou d'homme percé dans la coque du Nautilus, qui correspond à un trou pareil percé dans le flanc du canot. C'est par cette double ouverture que je m'introduis dans l'embarcation. On referme l'une, celle du Nautilus ; je referme l'autre, celle du canot, au moyen de vis de pression ; je largue les boulons, et l'embarcation remonte avec une prodigieuse rapidité à la surface de la mer. J'ouvre alors le panneau du pont, soigneusement clos jusque-là, je mate, je hisse ma voile ou je prends mes avirons, et je me promène.

-- Mais comment revenez-vous à bord ?

-- Je ne reviens pas, monsieur Aronnax, c'est le Nautilus qui revient.

-- À vos ordres !

-- À mes ordres. Un fil électrique me rattache à lui. Je lance un télégramme, et cela suffit.

-- En effet, dis-je, grisé par ces merveilles, rien n'est plus simple !

>>

Après avoir dépassé la cage de l'escalier qui aboutissait à la plate-forme, je vis une cabine longue de deux mètres, dans laquelle Conseil et Ned Land, enchantés de leur repas, s'occupaient à le dévorer à belles dents. Puis, une porte s'ouvrit sur la cuisine longue de trois mètres, située entre les vastes cambuses du bord.

La, l'électricité, plus énergique et plus obéissante que le gaz lui-même, faisait tous les frais de la cuisson. Les fils, arrivant sous les fourneaux, communiquaient à des éponges de platine une chaleur qui se distribuait et se maintenait régulièrement. Elle chauffait également des appareils distillatoires qui, par la vaporisation, fournissaient une excellente eau potable. À côté de cette cuisine s'ouvrait une salle de bains, confortablement disposée, et dont les robinets fournissaient l'eau froide ou l'eau chaude, à volonté.

A la cuisine succedait le poste de l'equipage, long de cinq metres. Mais la porte en etait fermee, et je ne pus voir son aménagement, qui m'eut peut-etre fixe sur le nombre d'hommes necessite par la manoeuvre du \_Nautilus\_.

Au fond s'elevait une quatrieme cloison etanche qui separait ce poste de la chambre des machines. Une porte s'ouvrit, et je me trouvai dans ce compartiment ou le capitaine Nemo - ingénieur de premier ordre, a coup sur - avait dispose ses appareils de locomotion.

Cette chambre des machines, nettement eclairee, ne mesurait pas moins de vingt metres en longueur. Elle etait naturellement divisee en deux parties ; la premiere renfermait les elements qui produisaient l'electricite. et la seconde, le mecanisme qui transmettait le mouvement a l'helice.

Je fus surpris, tout d'abord, de l'odeur sui generis qui emplissait ce compartiment. Le capitaine Nemo s'aperçut de mon impression.

<< Ce sont, me dit-il, quelques degagements de gaz, produits par l'emploi du sodium ; mais ce n'est qu'un leger inconvenient. Tous les matins, d'ailleurs, nous purifions le navire en le ventilant a grand air. >>

Cependant, j'examinais avec un interet facile a concevoir la machine du \_Nautilus\_.

<< Vous le voyez, me dit le capitaine Nemo, j'emploie des elements Bunzen, et non des elements Ruhmkorff. Ceux-ci eussent ete impuissants. Les elements Bunzen sont peu nombreux, mais forts et grands, ce qui vaut mieux, experience faite. L'electricite produite se rend a l'arriere, ou elle agit par des electro-aimants de grande dimension sur un systeme particulier de leviers et d'engrenages qui transmettent le mouvement a l'arbre de l'helice. Celle-ci. dont le diametre est de six metres et le pas de sept metres cinquante, peut donner jusqu'a cent vingt tours par seconde.

-- Et vous obtenez alors ?

-- Une vitesse de cinquante milles a l'heure. >>

Il y avait la un mystere, mais je n'insistai pas pour le connaitre. Comment l'electricite pouvait-elle agir avec une telle puissance ? Ou cette force presque illimitee prenait-elle son origine ? Etait-ce dans sa tension excessive obtenue par des bobines d'une nouvelle sorte ? Etait-ce dans sa transmission qu'un systeme de leviers inconnus pouvait accroitre a l'infini ? C'est ce que je ne pouvais comprendre.

<< Capitaine Nemo, dis-je, je constate les resultats et je ne cherche pas a les expliquer. J'ai vu le \_Nautilus\_ manoeuvrer devant l'\_Abraham-Lincoln\_, et je sais a quoi m'en tenir sur sa vitesse. Mais marcher ne suffit pas. Il faut voir ou l'on va ! Il faut pouvoir se diriger a droite, a gauche, en haut, en bas ! Comment atteignez-vous



les grandes profondeurs, ou vous trouvez une resistance croissante qui s'evalue par des centaines d'atmospheres ? Comment remontez-vous a la surface de l'Ocean ? Enfin, comment vous maintenez-vous dans le milieu qui vous convient ? Suis-je indiscret en vous le demandant ?

-- Aucunement, monsieur le professeur, me repondit le capitaine, apres une legere hesitation. puisque vous ne devez jamais quitter ce bateau sous-marin. Venez dans le salon. C'est notre veritable cabinet de travail, et la, vous apprendrez tout ce que vous devez savoir sur le \_Nautilus\_ ! >>

### XIII

#### QUELQUES CHIFFRES

Un instant apres, nous etions assis sur un divan du salon, le cigare aux levres. Le capitaine mit sous mes yeux une epure qui donnait les plan, coupe et elevation du \_Nautilus\_. Puis il commença sa description en ces termes :

<< Voici, monsieur Aronnax, les diverses dimensions du bateau qui vous porte. C'est un cylindre tres allonge, a bouts coniques. Il affecte sensiblement la forme d'un cigare, forme deja adoptee a Londres dans plusieurs constructions du meme genre. La longueur de ce cylindre, de tete en tete, est exactement de soixante-dix metres, et son bau, a sa plus grande largeur, est de huit metres. Il n'est donc pas construit tout a fait au dixieme comme vos steamers de grande marche, mais ses lignes sont suffisamment longues et sa coulee assez prolongee, pour que l'eau deplacee s'echappe aisement et n'oppose aucun obstacle a sa marche.

<< Ces deux dimensions vous permettent d'obtenir par un simple calcul la surface et le volume du \_Nautilus\_. Sa surface comprend mille onze metres carres et quarante-cinq centiemes ; son volume, quinze cents metres cubes et deux dixiemes - ce qui revient a dire qu'entierement immerge, il deplace ou pese quinze cents metres cubes ou tonneaux.

<< Lorsque j'ai fait les plans de ce navire destine a une navigation sous-marine, j'ai voulu, qu'en equilibre dans l'eau il plongeât des neuf dixiemes, et qu'il emergeât d'un dixieme seulement. Par consequent, il ne devait deplacer dans ces conditions que les neuf dixiemes de son volume, soit treize cent cinquante-six metres cubes et quarante-huit centiemes, c'est-a-dire ne peser que ce meme nombre de tonneaux. J'ai donc du ne pas depasser ce poids en le construisant suivant les dimensions sus-dites.

<< Le \_Nautilus\_ se compose de deux coques, l'une interieure, l'autre exterieure, reunies entre elles par des fers en T qui lui donnent une rigidite extreme. En effet, grace a cette disposition cellulaire, il resiste comme un bloc, comme s'il etait plein. Son borde ne peut ceder ; il adhère par lui-meme et non par le serrage des rivets, et l'homogeneite de sa construction, due au parfait assemblage des materiaux, lui permet de defier les mers les plus violentes.

<< Ces deux coques sont fabriquées en tôle d'acier dont la densité par rapport à l'eau est de sept, huit dixièmes. La première n'a pas moins de cinq centimètres d'épaisseur, et pèse trois cent quatre-vingt-quatorze tonnes quatre-vingt-seize centièmes. La seconde enveloppe, la quille, haute de cinquante centimètres et large de vingt-cinq, pesant, à elle seule, soixante-deux tonnes, la machine, le lest, les divers accessoires et aménagements, les cloisons et les étrépillons intérieurs, ont un poids de neuf cent soixante et un tonnes soixante-deux centièmes, qui, ajoutés aux trois cent quatre-vingt-quatorze tonnes et quatre-vingt-seize centièmes, forment le total exige de treize cent cinquante-six tonnes et quarante-huit centièmes. Est-ce entendu ?

-- C'est entendu, répondis-je.

-- Donc, reprit le capitaine, lorsque le *\_Nautilus\_* se trouve à flot dans ces conditions, il émerge d'un dixième. Or, si j'ai disposé des réservoirs d'une capacité égale à ce dixième, soit d'une contenance de cent cinquante tonnes et soixante-douze centièmes, et si je les remplis d'eau, le bateau déplaçant alors quinze cent sept tonnes, ou les pesant, sera complètement immergé. C'est ce qui arrive, monsieur le professeur. Ces réservoirs existent en abord dans les parties inférieures du *\_Nautilus\_*.

J'ouvre des robinets, ils se remplissent, et le bateau s'enfonçant vient affleurer la surface de l'eau.

-- Bien, capitaine, mais nous arrivons alors à la véritable difficulté. Que vous puissiez affleurer la surface de l'Océan, je le comprends. Mais plus bas, en plongeant au-dessous de cette surface, votre appareil sous-marin ne va-t-il pas rencontrer une pression et par conséquent subir une poussée de bas en haut qui doit être évaluée à une atmosphère par trente pieds d'eau, soit environ un kilogramme par centimètre carré ?

-- Parfaitement, monsieur.

-- Donc, à moins que vous ne remplissiez le *\_Nautilus\_* en entier, je ne vois pas comment vous pouvez l'entraîner au sein des masses liquides.

-- Monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo, il ne faut pas confondre la statique avec la dynamique, sans quoi l'on s'expose à de graves erreurs. Il y a très peu de travail à dépenser pour atteindre les basses régions de l'Océan, car les corps ont une tendance à devenir << fondriers >>. Suivez mon raisonnement.

-- Je vous écoute, capitaine.

-- Lorsque j'ai voulu déterminer l'accroissement de poids qu'il faut donner au *\_Nautilus\_* pour l'immerger, je n'ai eu à me préoccuper que de la réduction du volume que l'eau de mer éprouve à mesure que ses couches deviennent de plus en plus profondes.

-- C'est evident, repondis-je.

-- Or, si l'eau n'est pas absolument incompressible, elle est, du moins, tres peu compressible. En effet, d'apres les calculs les plus recents, cette reduction n'est que de quatre cent trente-six dix millionniemes par atmosphere, ou par chaque trente pieds de profondeur. S'agit-il d'aller a mille metres, je tiens compte alors de la reduction du volume sous une pression equivalente a celle d'une colonne d'eau de mille metres, c'est-a-dire sous une pression de cent atmospheres. Cette reduction sera alors de quatre cent trente-six cent milliemes. Je devrai donc accroitre le poids de facon a peser quinze cent treize tonneaux soixante-dix-sept centiemes, au lieu de quinze cent sept tonneaux deux dixiemes. L'augmentation ne sera consequemment que de six tonneaux cinquante-sept centiemes.

-- Seulement ?

-- Seulement, monsieur Aronnax, et le calcul est facile a verifier. Or, j'ai des reservoirs supplementaires capables d'embarquer cent tonneaux. Je puis donc descendre a des profondeurs considerables. Lorsque je veux remonter a la surface et l'affleurer, il me suffit de chasser cette eau, et de vider entierement tous les reservoirs, si je desire que le \_Nautilus\_ emerge du dixieme de sa capacite totale. >>

A ces raisonnements appuyes sur des chiffres, je n'avais rien a objecter.

<< J'admets vos calculs, capitaine, repondis-je, et j'aurais mauvaise grace a les contester, puisque l'experience leur donne raison chaque jour. Mais je pressens actuellement en presence une difficulte reelle.

-- Laquelle, monsieur ?

-- Lorsque vous etes par mille metres de profondeur, les parois du \_Nautilus\_ supportent une pression de cent atmospheres. Si donc, a ce moment, vous voulez vider les reservoirs supplementaires pour alliger votre bateau et remonter a la surface, il faut que les pompes vainquent cette pression de cent atmospheres, qui est de cent kilogrammes par centimetre carre. De la une puissance...

-- Que l'electricite seule pouvait me donner, se hata de dire le capitaine Nemo. Je vous repete, monsieur, que le pouvoir dynamique de mes machines est a peu pres infini. Les pompes du \_Nautilus\_ ont une force prodigieuse, et vous avez du le voir, quand leurs colonnes d'eau se sont precipitees comme un torrent sur l'\_Abraham-Lincoln\_. D'ailleurs, je ne me sers des reservoirs supplementaires que pour atteindre des profondeurs moyennes de quinze cent a deux mille metres, et cela dans le but de menager mes appareils. Aussi, lorsque la fantaisie me prend de visiter les profondeurs de l'Ocean a deux ou trois lieues au-dessous de sa surface, j'emploie des manoeuvres plus longues, mais non moins infaillibles.

-- Lesquelles, capitaine ? demandai-je.

-- Ceci m'amene naturellement a vous dire comment se manoeuvre le \_Nautilus\_.

-- Je suis impatient de l'apprendre.

-- Pour gouverner ce bateau sur tribord, sur babord, pour evoluer, en un mot, suivant un plan horizontal, je me sers d'un gouvernail ordinaire a large safran, fixe sur l'arriere de l'etambot, et qu'une roue et des palans font agir. Mais je puis aussi mouvoir le \_Nautilus\_ de bas en haut et de haut en bas, dans un plan vertical, au moyen de deux plans inclines, attaches a ses flancs sur son centre de flottaison, plans mobiles, aptes a prendre toutes les positions, et qui se manoeuvrent de l'interieur au moyen de leviers puissants. Ces plans sont-ils maintenus paralleles au bateau, celui-ci se meut horizontalement. Sont-ils inclines, le \_Nautilus\_, suivant la disposition de cette inclinaison et sous la pousse de son helice, ou s'enfonce suivant une diagonale aussi allongee qu'il me convient, ou remonte suivant cette diagonale. Et meme, si je veux revenir plus rapidement a la surface, j'embraye l'helice, et la pression des eaux fait remonter verticalement le \_Nautilus\_ comme un ballon qui, gonfle d'hydrogene, s'eleve rapidement dans les airs.

-- Bravo ! capitaine, m'ecriais-je. Mais comment le timonier peut-il suivre la route que vous lui donnez au milieu des eaux ?

-- Le timonier est place dans une cage vitree, qui fait saillie a la partie superieure de la coque du \_Nautilus\_, et que garnissent des verres lenticulaires.

-- Des verres capables de resister a de telles pressions ?

-- Parfaitement. Le cristal, fragile au choc, offre cependant une resistance considerable. Dans des experiences de peche a la lumiere electrique faites en 1864, au milieu des mers du Nord, on a vu des plaques de cette matiere, sous une epaisseur de sept millimetres seulement, resister a une pression de seize atmospheres, tout en laissant passer de puissants rayons calorifiques qui lui repartissaient inegalement la chaleur. Or, les verres dont je me sers n'ont pas moins de vingt et un centimetres a leur centre, c'est-a-dire trente fois cette epaisseur.

-- Admis, capitaine Nemo ; mais enfin, pour voir, il faut que la lumiere chasse les tenebres, et je me demande comment au milieu de l'obscurite des eaux...

-- En arriere de la cage du timonier est place un puissant reflecteur electrique, dont les rayons illuminent la mer a un demi-mille de distance.

-- Ah ! bravo, trois fois bravo ! capitaine. Je m'explique maintenant cette phosphorescence du pretendu narval, qui a tant intrigue les

savants ! A ce propos, je vous demanderai si l'abordage du \_Nautilus\_ et du Scotia, qui a eu un si grand retentissement, a ete le resultat d'une rencontre fortuite ?

-- Purement fortuite, monsieur. Je naviguais a deux metres au-dessous de la surface des eaux, quand le choc s'est produit. J'ai d'ailleurs vu qu'il n'avait eu aucun resultat facheux.

-- Aucun, monsieur. Mais quant a votre rencontre avec l'\_Abraham-Lincoln\_ ?...

-- Monsieur le professeur, j'en suis fache pour l'un des meilleurs navires de cette brave marine americaine mais on m'attaquait et j'ai du me defendre ! Je me suis contente, toutefois, de mettre la fregate hors d'etat de me nuire - elle ne sera pas genee de reparer ses avaries au port le plus prochain.

-- Ah ! commandant, m'ecriai-je avec conviction, c'est vraiment un merveilleux bateau que votre \_Nautilus\_ !

-- Oui, monsieur le professeur, repondit avec une veritable emotion le capitaine Nemo, et je l'aime comme la chair de ma chair ! Si tout est danger sur un de vos navires soumis aux hasards de l'Ocean, si sur cette mer, la premiere impression est le sentiment de l'abime, comme l'a si bien dit le Hollandais Jansen, au-dessous et a bord du \_Nautilus\_, le coeur de l'homme n'a plus rien a redouter. Pas de deformation a craindre, car la double coque de ce bateau a la rigidite du fer ; pas de greement que le roulis ou le tangage fatiguent ; pas de voiles que le vent emporte ; pas de chaudiere que la vapeur dechire ; pas d'incendie a redouter, puisque cet appareil est fait de tole et non de bois ; pas de charbon qui s'epuise, puisque l'electricite est son agent mecanique ; pas de rencontre a redouter, puisqu'il est seul a naviguer dans les eaux profondes ; pas de tempete a braver, puisqu'il trouve a quelques metres au-dessous des eaux l'absolue tranquillite ! Voila, monsieur. Voila le navire par excellence ! Et s'il est vrai que l'ingenieur ait plus de confiance dans le batiment que le constructeur, et le constructeur plus que le capitaine lui-meme, comprenez donc avec quel abandon je me fie a mon \_Nautilus\_, puisque j'en suis tout a la fois le capitaine, le constructeur et l'ingenieur ! >>

Le capitaine Nemo parlait avec une eloquence entrainante. Le feu de son regard, la passion de son geste, le transfiguraient. Oui ! il aimait son navire comme un pere aime son enfant !

Mais une question, indiscrete peut-etre, se posait naturellement, et je ne pus me retenir de la lui faire.

<< Vous etes donc ingenieur, capitaine Nemo ?

-- Oui, monsieur le professeur, me repondit-il, j'ai etudie a Londres, a Paris, a New York, du temps que j'etais un habitant des continents de la terre.

-- Mais comment avez-vous pu construire, en secret, cet admirable \_Nautilus\_ ?

-- Chacun de ses morceaux, monsieur Aronnax, m'est arrive d'un point different du globe, et sous une destination deguisee. Sa quille a ete forgee au Creusot, son arbre d'helice chez Pen et Cdeg., de Londres, les plaques de tole de sa coque chez Leard, de Liverpool, son helice chez Scott, de Glasgow. Ses reservoirs ont ete fabriques par Cail et Co, de Paris, sa machine par Krupp, en Prusse, son eperon dans les ateliers de Motala, en Suede, ses instruments de precision chez Hart freres, de New York, etc., et chacun de ces fournisseurs a recu mes plans sous des noms divers.

-- Mais, repris-je, ces morceaux ainsi fabriques, il a fallu les monter, les ajuster ?

-- Monsieur le professeur, j'avais etabli mes ateliers sur un ilot desert, en plein Ocean. La, mes ouvriers c'est-a-dire mes braves compagnons que j'ai instruits et formes, et moi, nous avons acheve notre \_Nautilus\_. Puis, l'operation terminee, le feu a detruit toute trace de notre passage sur cet ilot que j'aurais fait sauter, si je l'avais pu.

-- Alors il m'est permis de croire que le prix de revient de ce batiment est excessif ?

-- Monsieur Aronnax, un navire en fer coute onze cent vingt-cinq francs par tonneau. Or, le \_Nautilus\_ en jauge quinze cents. Il revient donc a seize cent quatre-vingt-sept mille francs, soit deux millions y compris son aménagement, soit quatre ou cinq millions avec les oeuvres d'art et les collections qu'il renferme.

-- Une derniere question, capitaine Nemo.

-- Faites, monsieur le professeur.

-- Vous etes donc riche ?

-- Riche a l'infini, monsieur, et je pourrais, sans me gener, payer les dix milliards de dettes de la France ! >>

Je regardai fixement le bizarre personnage qui me parlait ainsi. Abusait-il de ma credulite ? L'avenir devait me l'apprendre.

#### XIV

#### LE FLEUVE-NOIR

La portion du globe terrestre occupee par les eaux est evaluee a trois millions huit cent trente-deux milles cinq cent cinquante-huit myriametres carres, soit plus de trente-huit millions d'hectares. Cette masse liquide comprend deux milliards deux cent cinquante millions de milles cubes, et formerait une sphere d'un diametre de soixante lieues

dont le poids serait de trois quintillions de tonneaux. Et, pour comprendre ce nombre, il faut se dire que le quintillion est au milliard ce que le milliard est à l'unité, c'est-à-dire qu'il y a autant de milliards dans un quintillion que d'unités dans un milliard. Or, cette masse liquide, c'est à peu près la quantité d'eau que verseraient tous les fleuves de la terre pendant quarante mille ans.

Durant les époques géologiques, à la période du feu succéda la période de l'eau. L'Océan fut d'abord universel. Puis, peu à peu, dans les temps siluriens, des sommets de montagnes apparurent, des îles émergerent, disparurent sous des déluges partiels, se montrèrent à nouveau, se soudèrent, formèrent des continents et enfin les terres se fixèrent géographiquement telles que nous les voyons. Le solide avait conquis sur le liquide trente-sept millions six cent cinquante-sept mille carres, soit douze mille neuf cent seize millions d'hectares.

La configuration des continents permet de diviser les eaux en cinq grandes parties : l'Océan glacial arctique, l'Océan glacial antarctique, l'Océan indien, l'Océan atlantique, l'Océan pacifique.

L'Océan pacifique s'étend du nord au sud entre les deux cercles polaires, et de l'ouest à l'est entre l'Asie et l'Amérique sur une étendue de cent quarante-cinq degrés en longitude. C'est la plus tranquille des mers ; ses courants sont larges et lents, ses marées médiocres, ses pluies abondantes. Tel était l'Océan que ma destinée m'appela d'abord à parcourir dans les plus étranges conditions.

<< Monsieur le professeur, me dit le capitaine Nemo, nous allons, si vous le voulez bien, relever exactement notre position, et fixer le point de départ de ce voyage. Il est midi moins le quart. Je vais remonter à la surface des eaux. >>

Le capitaine pressa trois fois un timbre électrique. Les pompes commencèrent à chasser l'eau des réservoirs ; l'aiguille du manomètre marqua par les différentes pressions le mouvement ascensionnel du \_Nautilus\_, puis elle s'arrêta.

<< Nous sommes arrivés >>, dit le capitaine.

Je me rendis à l'escalier central qui aboutissait à la plate-forme. Je gravis les marches de métal, et, par les panneaux ouverts, j'arrivai sur la partie supérieure du \_Nautilus\_.

La plate-forme émergeait de quatre-vingts centimètres seulement. L'avant et l'arrière du \_Nautilus\_ présentaient cette disposition fusiforme qui le faisait justement comparer à un long cigare. Je remarquai que ses plaques de toles, imbriquées légèrement, ressemblaient aux écailles qui revêtent le corps des grands reptiles terrestres. Je m'expliquai donc très naturellement que, malgré les meilleures lunettes, ce bateau eut toujours été pris pour un animal marin.

Vers le milieu de la plate-forme, le canot, à demi-engagé dans la coque

du navire, formait une legere extumescence. En avant et en arriere s'elevaient deux cages de hauteur mediocre, a parois inclinees, et en partie fermees par d'epais verres lenticulaires : l'une destinee au timonier qui dirigeait le \_Nautilus\_, l'autre ou brillait le puissant fanal electrique qui éclairait sa route.

La mer etait magnifique, le ciel pur. A peine si le long vehicule ressentait les larges ondulations de l'Ocean. Une legere brise de l'est ridait la surface des eaux. L'horizon, degage de brumes, se pretait aux meilleures observations.

Nous n'avions rien en vue. Pas un ecueil, pas un ilot. Plus d'\_Abraham-Lincoln\_. L'immensite deserte.

Le capitaine Nemo, muni de son sextant, prit la hauteur du soleil, qui devait lui donner sa latitude. Il attendit pendant quelques minutes que l'astre vint affleurer le bord de l'horizon. Tandis qu'il observait, pas un de ses muscles ne tressaillait, et l'instrument n'eut pas ete plus immobile dans une main de marbre.

<< Midi, dit-il. Monsieur le professeur, quand vous voudrez ?... >>

Je jetai un dernier regard sur cette mer un peu jaunatre des atterrages japonais, et je redescendis au grand salon.

La, le capitaine fit son point et calcula chronometriquement sa longitude, qu'il controla par de precedentes observations d'angle horaires. Puis il me dit :

<< Monsieur Aronnax, nous sommes par cent trente-sept degres et quinze minutes de longitude a l'ouest...

-- De quel meridien ? demandai-je vivement, esperant que la reponse du capitaine m'indiquerait peut-etre sa nationalite.

-- Monsieur, me repondit-il, j'ai divers chronometres regles sur les meridien de Paris, de Greenwich et de Washington. Mais, en votre honneur je me servirai de celui de Paris. >>

Cette reponse ne m'apprenait rien. Je m'inclinai, et le commandant reprit :

<< Trente-sept degres et quinze minutes de longitude a l'ouest du meridien de Paris, et par trente degres et sept minutes de latitude nord, c'est-a-dire a trois cents milles environ des cotes du Japon. C'est aujourd'hui 8 novembre, a midi, que commence notre voyage d'exploration sous les eaux.

-- Dieu nous garde ! repondis-je.

-- Et maintenant, monsieur le professeur, ajouta le capitaine, je vous laisse a vos etudes. J'ai donne la route a l'est-nord-est par cinquante metres de profondeur. Voici des cartes a grands points, ou vous pourrez



la suivre. Le salon est a votre disposition, et je vous demande la permission de me retirer. >>

Le capitaine Nemo me salua. Je restai seul, absorbe dans mes pensees. Toutes se portaient sur ce commandant du \_Nautilus\_. Saurais-je jamais a quelle nation appartenait cet homme etrange qui se vantait de n'appartenir a aucune ? Cette haine qu'il avait vouee a l'humanite, cette haine qui cherchait peut-etre des vengeances terribles, qui l'avait provoquee ? Etait-il un de ces savants meconnus, un de ces genies << auxquels on a fait du chagrin >>, suivant l'expression de Conseil, un Galilee moderne, ou bien un de ces hommes de science comme l'Americain Maury, dont la carriere a ete brisee par des revolutions politiques ? Je ne pouvais encore le dire. Moi que le hasard venait de jeter a son bord, moi dont il tenait la vie entre les mains, il m'accueillait froidement, mais hospitalierement. Seulement, il n'avait jamais pris la main que je lui tendais. Il ne m'avait jamais tendu la sienne.

Une heure entiere, je demeurai plonge dans ces reflexions, cherchant a percer ce mystere si interessant pour moi. Puis mes regards se fixerent sur le vaste planisphere etale sur la table, et je placai le doigt sur le point meme ou se croisaient la longitude et la latitude observees.

La mer a ses fleuves comme les continents. Ce sont des courants speciaux, reconnaissables a leur temperature, a leur couleur, et dont le plus remarquable est connu sous le nom de courant du Gulf Stream. La science a determine, sur le globe, la direction de cinq courants principaux : un dans l'Atlantique nord, un second dans l'Atlantique sud, un troisieme dans le Pacifique nord, un quatrieme dans le Pacifique sud, et un cinquieme dans l'Ocean indien sud. Il est meme probable qu'un sixieme courant existait autrefois dans l'Ocean indien nord, lorsque les mers Caspienne et d'Aral, reunies aux grands lacs de l'Asie, ne formaient qu'une seule et meme etendue d'eau.

Or, au point indique sur le planisphere, se deroulait l'un de ces courants, le Kuro-Scivo des Japonais, le Fleuve-Noir, qui, sorti du golfe du Bengale ou le chauffent les rayons perpendiculaires du soleil des Tropiques, traverse le detroit de Malacca, prolonge la cote d'Asie, s'arrondit dans le Pacifique nord jusqu'aux iles Aleoutiennes, charriant des troncs de camphriers et autres produits indigenes, et tranchant par le pur indigo de ses eaux chaudes avec les flots de l'Ocean. C'est ce courant que le \_Nautilus\_ allait parcourir. Je le suivais du regard, je le voyais se perdre dans l'immensite du Pacifique, et je me sentais entrainer avec lui, quand Ned Land et Conseil apparurent a la porte du salon.

Mes deux braves compagnons resterent petrifies a la vue des merveilles entassees devant leurs yeux.

<< Ou sommes-nous ? ou sommes-nous ? s'ecria le Canadien. Au museum de Quebec ?

-- S'il plait a monsieur, repliqua Conseil, ce serait plutot a l'hotel

du Sommerard !

-- Mes amis, repondis-je en leur faisant signe d'entrer, vous n'etes ni au Canada ni en France, mais bien a bord du \_Nautilus\_, et a cinquante metres au-dessous du niveau de la mer.

-- Il faut croire monsieur, puisque monsieur l'affirme. repliqua Conseil ; mais franchement, ce salon est fait pour etonner meme un Flamand comme moi.

-- Etonne-toi, mon ami. et regarde, car, pour un classificateur de ta force. il y a de quoi travailler ici. >>

Je n'avais pas besoin d'encourager Conseil. Le brave garcon, penche sur les vitrines. murmurait deja des mots de la langue des naturalistes : classe des Gasteropodes, famille des Buccinoides, genre des Porcelaines, especes des Cypr/a Madagascariensis, etc.

Pendant ce temps, Ned Land, assez peu conchyliologue, m'interrogeait sur mon entrevue avec le capitaine Nemo. Avais-je decouvert qui il etait, d'ou il venait, ou il allait, vers quelles profondeurs il nous entraînait ? Enfin mille questions auxquelles je n'avais pas le temps de repondre.

Je lui appris tout ce que je savais, ou plutot, tout ce que je ne savais pas, et je lui demandai ce qu'il avait entendu ou vu de son cote.

<< Rien vu, rien entendu ! repondit le Canadien. Je n'ai pas meme apercu l'equipage de ce bateau. Est-ce que, par hasard, il serait electrique aussi, lui ?

-- Electrique !

-- Par ma foi ! on serait tente de le croire. Mais vous, monsieur Aronnax, demanda Ned Land, qui avait toujours son idee, vous ne pouvez me dire combien d'hommes il y a a bord ? Dix, vingt, cinquante, cent ?

-- Je ne saurais vous repondre, maitre Land. D'ailleurs, croyez-moi, abandonnez, pour le moment, cette idee de vous emparer du \_Nautilus\_ ou de le fuir. Ce bateau est un des chefs-d'oeuvre de l'industrie moderne, et je regretterais de ne pas l'avoir vu ! Bien des gens accepteraient la situation qui nous est faite, ne fut-ce que pour se promener a travers ces merveilles. Ainsi. tenez-vous tranquille, et tachons de voir ce qui se passe autour de nous.

-- Voir ! s'ecria le harponneur, mais on ne voit rien, on ne verra rien de cette prison de tole ! Nous marchons, nous naviguons en aveugles... >>

-- Ned Land prononcait ces derniers mots, quand l'obscurite se fit subitement, mais une obscurite absolue. Le plafond lumineux s'eteignit, et si rapidement, que mes yeux en eprouverent une impression douloureuse, analogue a celle que produit le passage contraire des profondes tenebres a la plus eclatante lumiere.

Nous etions restes muets, ne remuant pas, ne sachant quelle surprise, agreable ou desagreable, nous attendait. Mais un glissement se fit entendre. On eut dit que des panneaux se manoeuvraient sur les flancs du \_Nautilus\_.

<< C'est la fin de la fin ! dit Ned Land.

-- Ordre des Hydromeduses ! >> murmura Conseil.

Soudain, le jour se fit de chaque cote du salon, a travers deux ouvertures oblongues. Les masses liquides apparurent vivement eclairees par les effluences electriques. Deux plaques de cristal nous separaient de la mer. Je fremis, d'abord, a la pensee que cette fragile paroi pouvait se briser ; mais de fortes armatures de cuivre la maintenaient et lui donnaient une resistance presque infinie.

La mer etait distinctement visible dans un rayon d'un mille autour du \_Nautilus\_. Quel spectacle ! Quelle plume le pourrait decrire ! Qui saurait peindre les effets de la lumiere a travers ces nappes transparentes, et la douceur de ses degradations successives jusqu'aux couches inferieures et superieures de l'Ocean !

On connait la diaphaneite de la mer. On sait que sa limpidite l'emporte sur celle de l'eau de roche. Les substances minerales et organiques, qu'elle tient en suspension, accroissent meme sa transparence. Dans certaines parties de l'Ocean, aux Antilles, cent quarante-cinq metres d'eau laissent apercevoir le lit de sable avec une surprenante nettete, et la force de penetration des rayons solaires ne parait s'arreter qu'a une profondeur de trois cents metres. Mais, dans ce milieu fluide que parcourait le \_Nautilus\_, l'eclat electrique se produisait au sein meme des ondes. Ce n'etait plus de l'eau lumineuse, mais de la lumiere liquide.

Si l'on admet l'hypothese d'Erhemberg, qui croit a une illumination phosphorescente des fonds sous-marins, la nature a certainement reserve pour les habitants de la mer l'un de ses plus prodigieux spectacles, et j'en pouvais juger ici par les mille jeux de cette lumiere. De chaque cote, j'avais une fenetre ouverte sur ces abimes inexplors. L'obscurite du salon faisait valoir la clarte exterieure, et nous regardions comme si ce pur cristal eut ete la vitre d'un immense aquarium.

Le \_Nautilus\_ ne semblait pas bouger. C'est que les points de repere manquaient. Parfois, cependant, les lignes d'eau, divisees par son eperon, filaient devant nos regards avec une vitesse excessive.

Emerveilles, nous etions accoudees devant ces vitrines, et nul de nous n'avait encore rompu ce silence de stupefaction, quand Conseil dit :

<< Vous vouliez voir. ami Ned, eh bien, vous voyez !

-- Curieux ! curieux ! faisait le Canadien - qui oubliant ses coleres

et ses projets d'évasion, subissait une attraction irresistible - et l'on viendrait de plus loin pour admirer ce spectacle !

-- Ah ! m'écriai-je, je comprends la vie de cet homme ! Il s'est fait un monde à part qui lui réserve ses plus étonnantes merveilles !

-- Mais les poissons ? fit observer le Canadien. Je ne vois pas de poissons !

-- Que vous importe, ami Ned, répondit Conseil, puisque vous ne les connaissez pas.

-- Moi ! un pêcheur ! s'écria Ned Land.

Et sur ce sujet, une discussion s'éleva entre les deux amis, car ils connaissaient les poissons, mais chacun d'une façon très différente.

Tout le monde sait que les poissons forment la quatrième et dernière classe de l'embranchement des vertébrés. On les a très justement définis : << des vertébrés à circulation double et à sang froid, respirant par des branchies et destinés à vivre dans l'eau >>. Ils composent deux séries distinctes : la série des poissons osseux, c'est-à-dire ceux dont l'épine dorsale est faite de vertébrés osseuses, et les poissons cartilagineux, c'est-à-dire ceux dont l'épine dorsale est faite de vertébrés cartilagineuses.

Le Canadien connaissait peut-être cette distinction, mais Conseil en savait bien davantage, et maintenant, lié d'amitié avec Ned, il ne pouvait admettre qu'il fut moins instruit que lui. Aussi lui dit-il :

<< Ami Ned, vous êtes un tueur de poissons, un très habile pêcheur. Vous avez pris un grand nombre de ces intéressants animaux. Mais je gagerais que vous ne savez pas comment on les classe.

-- Si, répondit sérieusement le harponneur. On les classe en poissons qui se mangent et en poissons qui ne se mangent pas !

-- Voilà une distinction de gourmand, répondit Conseil.

Mais dites-moi si vous connaissez la différence qui existe entre les poissons osseux et les poissons cartilagineux ?

-- Peut-être bien, Conseil.

-- Et la subdivision de ces deux grandes classes ?

-- Je ne m'en doute pas, répondit le Canadien.

-- Eh bien, ami Ned, écoutez et retenez ! Les poissons osseux se subdivisent en six ordres : Primo. Les acanthoptérygiens, dont la mâchoire supérieure est complète, mobile, et dont les branchies affectent la forme d'un peigne. Cet ordre comprend quinze familles, c'est-à-dire les trois quarts des poissons connus. Type : la perche

commune.

-- Assez bonne a manger, repondit Ned Land.

-- Secundo, reprit Conseil, les abdominaux, qui ont les nageoires ventrales suspendues sous l'abdomen et en arriere des pectorales, sans etre attachees aux os de l'epaule - ordre qui se divise en cinq familles, et qui comprend la plus grande partie des poissons d'eau douce. Type : la carpe, le brochet.

-- Peuh ! fit le Canadien avec un certain mepris, des poissons d'eau douce !

-- Tertio, dit Conseil, les subrachiens, dont les ventrales sont attachees sous les pectorales et immediatement suspendues aux os de l'epaule. Cet ordre contient quatre familles. Type : plies, limandes, turbots, barbues, soles, etc.

-- Excellent ! excellent ! s'ecria le harponneur, qui ne voulait considerer les poissons qu'au point de vue comestible.

-- Quarto, reprit Conseil, sans se demonter, les apodes, au corps allonge, depourvus de nageoires ventrales, et revetus d'une peau epaisse et souvent gluante

ordre qui ne comprend qu'une famille. Type : l'anguille, le gymnote.

-- Mediocre ! mediocre ! repondit Ned Land.

-- Quinto, dit Conseil, les lophobranches, qui ont les machoires completes et libres, mais dont les branchies sont formees de petites houppes. disposees par paires le long des arcs branchiaux. Cet ordre ne compte qu'une famille. Type : les hippocampes, les pegases dragons.

-- Mauvais ! mauvais ! repliqua le harponneur.

-- Sexto, enfin, dit Conseil, les plectognathes, dont l'os maxillaire est attache fixement sur le cote de l'intermaxillaire qui forme la machoire, et dont l'arcade palatine s'engrene par suture avec le crane, ce qui la rend immobile ordre qui manque de vraies ventrales, et qui se compose de deux familles. Types : les tetrodons, les poissons-lunes.

-- Bons a deshonorer une chaudiere ! s'ecria le Canadien.

-- Avez-vous compris, ami Ned ? demanda le savant Conseil.

-- Pas le moins du monde, ami Conseil, repondit le harponneur. Mais allez toujours, car vous etes tres interessant.

-- Quant aux poissons cartilagineux, reprit imperturbablement Conseil, ils ne comprennent que trois ordres.

-- Tant mieux, fit Ned.

-- Primo, les cyclostomes, dont les machoires sont soudees en un anneau mobile, et dont les branchies s'ouvrent par des trous nombreux - ordre ne comprenant qu'une seule famille. Type : la lamproie.

-- Faut l'aimer. repondit Ned Land.

-- Secundo, les selaciens, avec branchies semblables a celles des cyclostomes, mais dont la machoire inferieure est mobile. Cet ordre, qui est le plus important de la classe, comprend deux familles. Types : la raie et les squales.

-- Quoi ! s'ecria Ned, des raies et des requins dans le meme ordre ! Eh bien, ami Conseil, dans l'interet des raies, je ne vous conseille pas de les mettre ensemble dans le meme bocal !

-- Tertio, repondit Conseil, les sturioniens, dont les branchies sont ouvertes, comme a l'ordinaire, par une seule fente garnie d'un opercule ordre qui comprend quatre genres. Type : l'esturgeon.

-- Ah ! ami Conseil, vous avez garde le meilleur pour la fin a mon avis, du moins. Et c'est tout ?

-- Oui, mon brave Ned, repondit Conseil, et remarquez que quand on sait cela, on ne sait rien encore. car les familles se subdivisent en genres, en sous-genres. en especes, en varietes...

-- Eh bien. ami Conseil, dit le harponneur, se penchant sur la vitre du panneau, voici des varietes qui passent !

-- Oui ! des poissons, s'ecria Conseil. On se croirait devant un aquarium !

-- Non, repondis-je, car l'aquarium n'est qu'une cage, et ces poissons-la sont libres comme l'oiseau dans l'air.

-- Eh bien, ami Conseil, nommez-les donc, nommez-les donc ! disait Ned Land.

-- Moi, repondit Conseil, je n'en suis pas capable ! Cela regarde mon maitre ! >>

Et en effet, le digne garçon. classificateur enrage, n'était point un naturaliste, et je ne sais pas s'il aurait distingue un thon d'une bonite. En un mot, le contraire du Canadien, qui nommait tous ces poissons sans hesiter.

-- Un baliste, avais-je dit.

-- Et un baliste chinois ! repondait Ned Land.

-- Genre des balistes, famille des sclerodermes, ordre des plectognathes >>. murmurait Conseil.

Decidement, a eux deux, Ned et Conseil auraient fait un naturaliste distingue.

Le Canadien ne s'etait pas trompe. Une troupe de balistes, a corps comprime. a peau grenue, armes d'un aiguillon sur leur dorsale, se jouaient autour du \_Nautilus\_, et agitaient les quatre rangees de piquants qui herissent chaque cote de leur queue. Rien de plus admirable que leur enveloppe, grise par-dessus, blanche par-dessous dont les taches d'or scintillaient dans le sombre remous des lames. Entre eux ondulait des raies, comme une nappe abandonnee aux vents. et parmi elles, j'aperçus, a ma grande joie, cette raie chinoise, jaunatre a sa partie superieure, rose tendre sous le ventre et munie de trois aiguillons en arriere de son oeil : espece rare, et meme douteuse au temps de Lincepede, qui ne l'avait jamais vue que dans un recueil de dessins japonais.

Pendant deux heures toute une armee aquatique fit escorte au \_Nautilus\_. Au milieu de leurs jeux, de leurs bonds, tandis qu'ils rivalisaient de beaute, d'eclat et de vitesse, je distinguai le labre vert, le mulle barberin, marque d'une double raie noire. Le gobie eleotre, a caudale arrondie, blanc de couleur et tachete de violet sur le dos, le scombre japonais, admirable maquereau de ces mers, au corps bleu et a la tete argentee, de brillants azurors dont le nom seul emporte toute description des spares rayes, aux nageoires variees de bleu et de jaune, des spares fascies, releves d'une bande noire sur leur caudale, des spares zonephores elegamment corsetes dans leurs six ceintures, des aulostones, veritables bouches en flute ou becasses de mer, dont quelques echantillons atteignaient une longueur d'un metre, des salamandres du Japon, des murenes echidnees, longs serpents de six pieds, aux yeux vifs et petits, et a la vaste bouche herissee de dents, etc.

Notre admiration se maintenait toujours au plus haut point. Nos interjections ne tarissaient pas. Ned nommait les poissons, Conseil les classait, moi, je m'extasiais devant la vivacite de leurs allures et la beaute de leurs formes. Jamais il ne m'avait ete donne de surprendre ces animaux vivants, et libres dans leur element naturel.

Je ne citerai pas toutes les varietes qui passerent ainsi devant nos yeux eblouis, toute cette collection des mers du Japon et de la Chine. Ces poissons accouraient, plus nombreux que les oiseaux dans l'air, attires sans doute par l'eclatant foyer de lumiere electrique.

Subitement, le jour se fit dans le salon. Les panneaux de toile se refermerent. L'enchanteresse vision disparut. Mais longtemps, je revai encore, jusqu'au moment ou mes regards se fixerent sur les instruments suspendus aux parois. La boussole montrait toujours la direction au nord-nord-est, le manometre indiquait une pression de cinq atmospheres correspondant a une profondeur de cinquante metres, et le loch electrique donnait une marche de quinze milles a l'heure.

J'attendais le capitaine Nemo. Mais il ne parut pas. L'horloge marquait

cinq heures.

Ned Land et Conseil retournerent a leur cabine. Moi, je regagnai ma chambre. Mon diner s'y trouvait prepare. Il se composait d'une soupe a la tortue faite des carets les plus delicats, d'un surmulet a chair blanche. un peu feuilletée, dont le foie prepare a part fit un manger delieieux, et de filets de cette viande de l'holocante empereur, dont la saveur me parut superieure a celle du saumon.

Je passai la soiree a lire, a ecrire, a penser. Puis, le sommeil me gagnant, je m'etendis sur ma couche de zostere, et je m'endormis profondement, pendant que le \_Nautilus\_ se glissait a travers le rapide courant du Fleuve Noir.

XV

#### UNE INVITATION PAR LETTRE

Le lendemain, 9 novembre, je ne me reveillai qu'apres un long sommeil de douze heures. Conseil vint, suivant son habitude, savoir << comment monsieur avait passe la nuit >>. et lui offrir ses services. Il avait laisse son ami le Canadien dormant comme un homme qui n'aurait fait que cela toute sa vie.

Je laissai le brave garçon babiller a sa fantaisie, sans trop lui repondre. J'etais preoccupe de l'absence du capitaine Nemo pendant notre seance de la veille, et j'esperais le revoir aujourd'hui.

Bientot j'eus revetu mes vetements de byssus. Leur nature provoqua plus d'une fois les reflexions de Conseil. Je lui appris qu'ils etaient fabriques avec les filaments lustres et soyeux qui rattachent aux rochers les << jambonneaux >>, sortes de coquilles tres abondantes sur les rivages de la Mediterranee. Autrefois, on en faisait de belles etoffes, des bas, des gants, car ils etaient a la fois tres moelleux et tres chauds. L'equipage du \_Nautilus\_ pouvait donc se vetir a bon compte, sans rien demander ni aux cotonniers, ni aux moutons, ni aux vers a soie de la terre.

Lorsque je fus habille, je me rendis au grand salon. Il etait desert.

Je me plongeai dans l'etude de ces tresors de conchyliologie, entasses sous les vitrines. Je fouillai aussi de vastes herbiers, emplis des plantes marines les plus rares, et qui, quoique dessechees, conservaient leurs admirables couleurs. Parmi ces precieuses hydrophytes, je remarquai des cladostephes verticillees, des padines-paon, des caulerpes a feuilles de vigne, des callithamnes graniferes, de delicates ceramies a teintes ecarlates, des agares disposees en eventails, des acetabules, semblables a des chapeaux de champignons tres deprimes, et qui furent longtemps classees parmi les zoophytes, enfin toute une serie de varechs.

La journee entiere se passa, sans que je fusse honore de la visite du capitaine Nemo. Les panneaux du salon ne s'ouvrirent pas. Peut-etre ne



voulait-on pas nous blaser sur ces belles choses.

La direction du \_Nautilus\_ se maintint a l'est-nord-est, sa vitesse a douze milles, sa profondeur entre cinquante et soixante metres.

Le lendemain, 10 novembre, meme abandon, meme solitude. Je ne vis personne de l'equipage. Ned et Conseil passerent la plus grande partie de la journee avec moi. Ils s'etonnerent de l'inexplicable absence du capitaine. Cet homme singulier etait-il malade ? Voulait-il modifier ses projets a notre egard ?

Apres tout, suivant la remarque de Conseil. nous jouissions d'une entiere liberte, nous etions delicatement et abondamment nourris. Notre hote se tenait dans les termes de son traite. Nous ne pouvions nous plaindre, et d'ailleurs, la singularite meme de notre destinee nous reservait de si belles compensations, que nous n'avions pas encore le droit de l'accuser.

Ce jour-la, je commencai le journal de ces aventures, ce qui m'a permis de les raconter avec la plus scrupuleuse exactitude, et, detail curieux, je l'ecrivis sur un papier fabrique avec la zostere marine.

Le 11 novembre, de grand matin, l'air frais repandu a l'interieur du \_Nautilus\_ m'apprit que nous etions revenus a la surface de l'Ocean, afin de renouveler les provisions d'oxygene. Je me dirigeai vers l'escalier central, et je montai sur la plate-forme.

Il etait six heures. Je trouvai le temps couvert, la mer grise, mais calme. A peine de houle. Le capitaine Nemo, que j'esperais rencontrer la, viendrait-il ? Je n'aperçus que le timonier, emprisonne dans sa cage de verre. Assis sur la saillie produite par la coque du canot, j'aspirai avec delices les emanations salines.

Peu a peu, la brume se dissipa sous l'action des rayons solaires. L'astre radieux debordait de l'horizon oriental. La mer s'enflamma sous son regard comme une trainee de poudre. Les nuages, eparpilles dans les hauteurs, se colorerent de tons vifs admirablement nuances, et de nombreuses << langues de chat >> annoncerent du vent pour toute la journee.

Mais que faisait le vent a ce \_Nautilus\_ que les tempetes ne pouvaient effrayer !

J'admirai donc ce joyeux lever de soleil, si gai, si vivifiant, lorsque j'entendis quelqu'un monter vers la plate-forme.

Je me preparais a saluer le capitaine Nemo, mais ce fut son second - que j'avais deja vu pendant la premiere visite du capitaine - qui apparut. Il s'avanca sur la plate-forme. et ne sembla pas s'apercevoir de ma presence. Sa puissante lunette aux yeux, il scruta tous les points de l'horizon avec une attention extreme. Puis, cet examen fait, il s'approcha du panneau, et prononca une phrase dont voici exactement les termes. Je l'ai retenue, car, chaque matin, elle se reproduisit

dans des conditions identiques. Elle était ainsi conçue :

<< Neutron respoc lorni virch. >>

Ce qu'elle signifiait, je ne saurais le dire.

Ces mots prononcés, le second redescendit. Je pensai que le Nautilus allait reprendre sa navigation sous-marine. Je regagnai donc le panneau, et par les coursives je revins à ma chambre.

Cinq jours s'écoulerent ainsi, sans que la situation se modifiât. Chaque matin, je montais sur la plate-forme. La même phrase était prononcée par le même individu. Le capitaine Nemo ne paraissait pas.

J'avais pris mon parti de ne plus le voir, quand, le 16 novembre, rentre dans ma chambre avec Ned et Conseil, je trouvai sur la table un billet à mon adresse.

Je l'ouvris d'une main impatiente. Il était écrit d'une écriture franche et nette, mais un peu gothique et qui rappelait les types allemands.

Ce billet était libellé en ces termes :

Monsieur le professeur Aronnax, à bord du Nautilus.

16 novembre 1867.

Le capitaine Nemo invite monsieur le professeur Aronnax à une partie de chasse qui aura lieu demain matin dans ses forêts de l'île Crespo. Il espère que rien n'empêchera monsieur le professeur d'y assister, et il verra avec plaisir que ses compagnons se joignent à lui.

Le commandant du Nautilus,  
Capitaine NEMO. >>

<< Une chasse ! s'écria Ned.

-- Et dans ses forêts de l'île Crespo ! ajouta Conseil.

-- Mais il va donc à terre, ce particulier-là ? reprit Ned Land.

-- Cela me paraît clairement indiqué, dis-je en relisant la lettre.

-- Eh bien ! il faut accepter, répliqua le Canadien. Une fois sur la terre ferme, nous aviserons à prendre un parti. D'ailleurs, je ne serai pas fâché de manger quelques morceaux de venaison fraîche. >>

Sans chercher à concilier ce qu'il y avait de contradictoire entre l'horreur manifeste du capitaine Nemo pour les continents et les îles, et son invitation de chasser en forêt, je me contentai de répondre :

<< Voyons d'abord ce que c'est que l'île Crespo. >>

Je consultai le planisphere, et, par 32deg.40' de latitude nord et 167deg.50' de longitude ouest, je trouvai un îlot qui fut reconnu en 1801 par le capitaine Crespo, et que les anciennes cartes espagnoles nommaient Rocca de la Plata, c'est-à-dire << Roche d'Argent >>. Nous étions donc à dix-huit cents milles environ de notre point de départ, et la direction un peu modifiée du \_Nautilus\_ le ramenait vers le sud-est.

Je montrai à mes compagnons ce petit roc perdu au milieu du Pacifique nord.

<< Si le capitaine Nemo va quelquefois à terre, leur dis-je, il choisit du moins des îles absolument désertes ! >>

Ned Land hocha la tête sans répondre, puis Conseil et lui me quitterent. Après un souper qui me fut servi par le steward muet et impassible, je m'endormis, non sans quelque préoccupation.

Le lendemain, 17 novembre, à mon réveil, je sentis que le \_Nautilus\_ était absolument immobile. Je m'habillai lestement, et j'entrai dans le grand salon.

Le capitaine Nemo était là. Il m'attendait, se leva, salua, et me demanda s'il me convenait de l'accompagner.

Comme il ne fit aucune allusion à son absence pendant ces huit jours, je m'abstins de lui en parler, et je répondis simplement que mes compagnons et moi nous étions prêts à le suivre.

<< Seulement, monsieur, ajoutai-je, je me permettrai de vous adresser une question.

-- Adressez, monsieur Aronnax, et, si je puis y répondre, j'y répondrai.

-- Eh bien, capitaine, comment se fait-il que vous, qui avez rompu toute relation avec la terre, vous possédiez des forêts dans l'île Crespo ?

-- Monsieur le professeur, me répondit le capitaine, les forêts que je possède ne demandent au soleil ni sa lumière ni sa chaleur. Ni les lions, ni les tigres, ni les panthères, ni aucun quadrupède ne les fréquentent. Elles ne sont connues que de moi seul. Elles ne poussent que pour moi seul. Ce ne sont point des forêts terrestres, mais bien des forêts sous-marines.

-- Des forêts sous-marines ! m'écriai-je.

-- Oui, monsieur le professeur.

-- Et vous m'offrez de m'y conduire ?

-- Précisément.

-- A pied ?

-- Et meme a pied sec.

-- En chassant ?

-- En chassant.

-- Le fusil a la main ?

-- Le fusil a la main. >>

Je regardai le commandant du *\_Nautilus\_* d'un air qui n'avait rien de flatteur pour sa personne.

<< Decidement, il a le cerveau malade, pensai-je. Il a eu un acces qui a dure huit jours, et meme qui dure encore. C'est dommage ! Je l'aimais mieux etrange que fou ! >>

Cette pensee se lisait clairement sur mon visage, mais le capitaine Nemo se contenta de m'inviter a le suivre, et je le suivis en homme resigne a tout.

Nous arrivames dans la salle a manger, ou le dejeuner se trouvait servi.

<< Monsieur Aronnax, me dit le capitaine, je vous prierai de partager mon dejeuner sans facon. Nous causerons en mangeant. Mais, si je vous ai promis une promenade en foret, je ne me suis point engage a vous y faire rencontrer un restaurant. Dejeunez donc en homme qui ne dinera probablement que fort tard. >>

Je fis honneur au repas. Il se composait de divers poissons et de tranches d'holoturies, excellents zoophytes, releves d'algues tres aperitives, telles que la *\_Porphyria laciniata\_* et la *\_Laurentia primafetida\_*. La boisson se composait d'eau limpide a laquelle, a l'exemple du capitaine, j'ajoutai quelques gouttes d'une liqueur fermentee, extraite, suivant la mode kamchatkienne, de l'algue connue sous le nom de << Rhodomenie palmee >>.

Le capitaine Nemo mangea, d'abord, sans prononcer une seule parole. Puis, il me dit :

<< Monsieur le professeur, quand je vous ai propose de venir chasser dans mes forets de Crespo, vous m'avez cru en contradiction avec moi-meme. Quand je vous ai appris qu'il s'agissait de forets sous-marines, vous m'avez cru fou. Monsieur le professeur, il ne faut jamais juger les hommes a la legere.

-- Mais, capitaine, croyez que...

-- Veuillez m'ecouter, et vous verrez si vous devez m'accuser de folie ou de contradiction.

-- Je vous ecoute.

-- Monsieur le professeur, vous le savez aussi bien que moi, l'homme peut vivre sous l'eau a la condition d'emporter avec lui sa provision d'air respirable. Dans les travaux sous-marins, l'ouvrier, revetu d'un vetement impermeable et la tete emprisonnee dans une capsule de metal, recoit l'air de l'exterieur au moyen de pompes foulantes et de regulateurs d'ecoulement.

-- C'est l'appareil des scaphandres, dis-je.

-- En effet, mais dans ces conditions, l'homme n'est pas libre. Il est rattache a la pompe qui lui envoie l'air par un tuyau de caoutchouc, veritable chaine qui le rive a la terre, et si nous devons etre ainsi retenus au \_Nautilus\_, nous ne pourrions aller loin.

-- Et le moyen d'etre libre ? demandai-je.

-- C'est d'employer l'appareil Rouquayrol-Denayrouze, imagine par deux de vos compatriotes, mais que j'ai perfectionne pour mon usage, et qui vous permettra de vous risquer dans ces nouvelles conditions physiologiques, sans que vos organes en souffrent aucunement. Il se compose d'un reservoir en tôle epaisse, dans lequel j'emmagasine l'air sous une pression de cinquante atmospheres. Ce reservoir se fixe sur le dos au moyen de bretelles, comme un sac de soldat. Sa partie superieure forme une boite d'ou l'air, maintenu par un mecanisme a soufflet, ne peut s'echapper qu'a sa tension normale. Dans l'appareil Rouquayrol, tel qu'il est employe, deux tuyaux en caoutchouc, partant de cette boite, viennent aboutir a une sorte de pavillon qui emprisonne le nez et la bouche de l'operateur ; l'un sert a l'introduction de l'air inspire, l'autre a l'issue de l'air expire, et la langue ferme celui-ci ou celui-la, suivant les besoins de la respiration. Mais, moi qui affronte des pressions considerables au fond des mers, j'ai du enfermer ma tete, comme celle des scaphandres, dans une sphere de cuivre, et c'est a cette sphere qu'aboutissent les deux tuyaux inspireurs et expireurs.

-- Parfaitement, capitaine Nemo, mais l'air que vous emportez doit s'user vite, et des qu'il ne contient plus que quinze pour cent d'oxygene, il devient irrespirable.

Sans doute, mais je vous l'ai dit, monsieur Aronnax, les pompes du \_Nautilus\_ me permettent de l'emmagasiner sous une pression considerable, et, dans ces conditions, le reservoir de l'appareil peut fournir de l'air respirable pendant neuf ou dix heures.

-- Je n'ai plus d'objection a faire, repondis-je. Je vous demanderai seulement, capitaine, comment vous pouvez eclairer votre route au fond de l'Ocean ?

-- Avec l'appareil Ruhmkorff, monsieur Aronnax. Si le premier se porte sur le dos, le second s'attache a la ceinture. Il se compose d'une pile

de Bunzen que je mets en activite, non avec du bichromate de potasse, mais avec du sodium. Une bobine d'induction recueille l'electricite produite, et la dirige vers une lanterne d'une disposition particuliere. Dans cette lanterne se trouve un serpent de verre qui contient seulement un residu de gaz carbonique. Quand l'appareil fonctionne, ce gaz devient lumineux, en donnant une lumiere blanchatre et continue. Ainsi pourvu, je respire et je vois.

-- Capitaine Nemo, a toutes mes objections vous faites de si ecrasantes reponses que je n'ose plus douter. Cependant, si je suis bien force d'admettre les appareils Rouquayrol et Ruhmkorff, je demande a faire des reserves pour le fusil dont vous voulez m'armer.

-- Mais ce n'est point un fusil a poudre, repondit le capitaine.

-- C'est donc un fusil a vent ?

-- Sans doute. Comment voulez-vous que je fabrique de la poudre a mon bord, n'ayant ni salpetre, ni soufre ni charbon ?

-- D'ailleurs, dis-je, pour tirer sous l'eau, dans un milieu huit cent cinquante-cinq fois plus dense que l'air il faudrait vaincre une resistance considerable.

-- Ce ne serait pas une raison. Il existe certains canons, perfectionnes apres Fulton par les Anglais Philippe Coles et Burley, par le Francais Furcy, par l'Italien Landi, qui sont munis d'un systeme particulier de fermeture, et qui peuvent tirer dans ces conditions. Mais je vous le repete, n'ayant pas de poudre, je l'ai remplacee par de l'air a haute pression, que les pompes du Nautilus me fournissent abondamment.

-- Mais cet air doit rapidement s'user.

-- Eh bien, n'ai-je pas mon reservoir Rouquayrol, qui peut, au besoin, m'en fournir. Il suffit pour cela d'un robinet ad hoc. D'ailleurs, monsieur Aronnax, vous verrez par vous-meme que, pendant ces chasses sous-marines, on ne fait pas grande depense d'air ni de balles.

-- Cependant, il me semble que dans cette demi-obscurite, et au milieu de ce liquide tres dense par rapport a l'atmosphere, les coups ne peuvent porter loin et sont difficilement mortels ?

-- Monsieur, avec ce fusil tous les coups sont mortels, au contraire, et des qu'un animal est touche, si legerement que ce soit, il tombe foudroye.

-- Pourquoi ?

-- Parce que ce ne sont pas des balles ordinaires que ce fusil lance, mais de petites capsules de verre - inventees par le chimiste autrichien Leniebroek - et dont j'ai un approvisionnement considerable. Ces capsules de verre, recouvertes d'une armature d'acier, et alourdies

par un culot de plomb, sont de véritables petites bouteilles de Leyde, dans lesquelles l'électricité est forcée à une très haute tension. Au plus léger choc, elles se déchargent, et l'animal, si puissant qu'il soit, tombe mort. J'ajouterai que ces capsules ne sont pas plus grosses que du numéro quatre, et que la charge d'un fusil ordinaire pourrait en contenir dix.

-- Je ne discute plus, répondis-je en me levant de table, et je n'ai plus qu'à prendre mon fusil. D'ailleurs, ou vous irez, j'irai. >>

Le capitaine Nemo me conduisit vers l'arrière du *Nautilus*, et, en passant devant la cabine de Ned et de Conseil, j'appelai mes deux compagnons qui nous suivirent aussitôt.

Puis, nous arrivâmes à une cellule située en abord près de la chambre des machines, et dans laquelle nous devions revêtir nos vêtements de promenade.

## XVI

### PROMENADE EN PLAINE

Cette cellule était, à proprement parler, l'arsenal et le vestiaire du *Nautilus*. Une douzaine d'appareils de scaphandres, suspendus à la paroi, attendaient les promeneurs.

Ned Land, en les voyant, manifesta une répugnance évidente à s'en revêtir.

<< Mais, mon brave Ned, lui dis-je, les forêts de l'île de Crespo ne sont que des forêts sous-marines !

-- Bon ! fit le harponneur désappointé, qui voyait s'évanouir ses rêves de viande fraîche. Et vous, monsieur Aronnax, vous allez vous introduire dans ces habits-là ?

-- Il le faut bien, maître Ned.

-- Libre à vous, monsieur, répondit le harponneur, haussant les épaules, mais quant à moi, à moins qu'on ne m'y force, je n'entrerai jamais là-dedans.

-- On ne vous forcera pas, maître Ned, dit le capitaine Nemo.

-- Et Conseil va se risquer ? demanda Ned.

-- Je suis monsieur partout ou va monsieur >>, répondit Conseil.

Sur un appel du capitaine, deux hommes de l'équipage vinrent nous aider à revêtir ces lourds vêtements imperméables, faits en caoutchouc sans couture, et préparés de manière à supporter des pressions considérables. On eut dit une armure à la fois souple et résistante. Ces vêtements formaient pantalon et veste. Le pantalon se terminait par

d'épaisses chaussures, garnies de lourdes semelles de plomb. Le tissu de la veste était maintenu par des lamelles de cuivre qui cuirassaient la poitrine, la défendaient contre la poussée des eaux, et laissaient les poumons fonctionner librement ; ses manches finissaient en forme de gants assouplis, qui ne contrariaient aucunement les mouvements de la main.

Il y avait loin, on le voit, de ces scaphandres perfectionnés aux vêtements informes, tels que les cuirasses de liège, les soubrevestés, les habits de mer, les coffres, etc., qui furent inventés et prônés dans le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le capitaine Nemo, un de ses compagnons - sorte d'Hercule, qui devait être d'une force prodigieuse - , Conseil et moi, nous eûmes bientôt revêtu ces habits de scaphandres. Il ne s'agissait plus que d'emboîter notre tête dans sa sphère métallique. Mais, avant de procéder à cette opération, je demandai au capitaine la permission d'examiner les fusils qui nous étaient destinés.

L'un des hommes du *\_Nautilus\_* me présenta un fusil simple dont la crosse, faite en tôle d'acier et creusée à l'intérieur, était d'assez grande dimension. Elle servait de réservoir à l'air comprimé, qu'une soupape, manœuvrée par une gâchette, laissait échapper dans le tube de métal. Une boîte à projectiles, évidée dans l'épaisseur de la crosse, renfermait une vingtaine de balles électriques, qui, au moyen d'un ressort, se plaçaient automatiquement dans le canon du fusil. Dès qu'un coup était tiré, l'autre était prêt à partir.

<< Capitaine Nemo, dis-je, cette arme est parfaite et d'un maniement facile. Je ne demande plus qu'à l'essayer. Mais comment allons-nous gagner le fond de la mer ?

-- En ce moment, monsieur le professeur, le *\_Nautilus\_* est échoué par dix mètres d'eau, et nous n'avons plus qu'à partir.

-- Mais comment sortirons-nous ?

-- Vous l'allez voir. >>

Le capitaine Nemo introduisit sa tête dans la calotte sphérique. Conseil et moi, nous en fîmes autant, non sans avoir entendu le Canadien nous lancer un << bonne chasse >> ironique. Le haut de notre vêtement était terminé par un collet de cuivre taraudé, sur lequel se vissait ce casque de métal. Trois trous, protégés par des verres épais, permettaient de voir suivant toutes les directions, rien qu'en tournant la tête à l'intérieur de cette sphère. Dès qu'elle fut en place, les appareils Rouquayrol, placés sur notre dos, commencèrent à fonctionner, et, pour mon compte, je respirai à l'aise.

La lampe Ruhmkorff suspendue à ma ceinture, le fusil à la main, j'étais prêt à partir. Mais, pour être franc, emprisonné dans ces lourds vêtements et cloué au tillac par mes semelles de plomb, il m'eût été impossible de faire un pas.



Mais ce cas etait prevu, car je sentis que l'on me poussait dans une petite chambre contigue au vestiaire. Mes compagnons, egalement remorques, me suivaient. J'entendis une porte, munie d'obturateurs, se refermer sur nous, et une profonde obscurite nous enveloppa.

Après quelques minutes, un vif sifflement parvint à mon oreille. Je sentis une certaine impression de froid monter de mes pieds à ma poitrine. Evidemment, de l'intérieur du bateau on avait, par un robinet, donné entrée à l'eau extérieure qui nous envahissait, et dont cette chambre fut bientôt remplie. Une seconde porte, percée dans le flanc du *\_Nautilus\_*, s'ouvrit alors. Un demi-jour nous éclaira. Un instant après, nos pieds foulaient le fond de la mer.

Et maintenant. comment pourrais-je retracer les impressions que m'a laissées cette promenade sous les eaux ? Les mots sont impuissants à raconter de telles merveilles ! Quand le pinceau lui-même est inhabile à rendre les effets particuliers à l'élément liquide, comment la plume saurait-elle les reproduire ?

Le capitaine Nemo marchait en avant, et son compagnon nous suivait à quelques pas en arrière. Conseil et moi, nous restions l'un près de l'autre, comme si un échange de paroles eût été possible à travers nos carapaces métalliques. Je ne sentais déjà plus la lourdeur de mes vêtements, de mes chaussures, de mon réservoir d'air, ni le poids de cette épaisse sphère, au milieu de laquelle ma tête ballottait comme une amande dans sa coquille. Tous ces objets, plongés dans l'eau, perdaient une partie de leur poids égale à celui du liquide déplacé. et je me trouvais très bien de cette loi physique reconnue par Archimède. Je n'étais plus une masse inerte, et j'avais une liberté de mouvement relativement grande.

La lumière, qui éclairait le sol jusqu'à trente pieds au-dessous de la surface de l'Océan, m'étonna par sa puissance. Les rayons solaires traversaient aisément cette masse aqueuse et en dissipaient la coloration. Je distinguais nettement les objets à une distance de cent mètres. Au-delà, les fonds se nuançaient des fines dégradations de l'outremer, puis ils bleuisaient dans les lointains, et s'effaçaient au milieu d'une vague obscurité. Véritablement, cette eau qui m'entourait n'était qu'une sorte d'air, plus dense que l'atmosphère terrestre, mais presque aussi diaphane. Au-dessus de moi, j'apercevais la calme surface de la mer.

Nous marchions sur un sable fin, uni, non ride comme celui des plages qui conserve l'empreinte de la houle. Ce tapis éblouissant, véritable réflecteur, repoussait les rayons du soleil avec une surprenante intensité. De là, cette immense reverberation qui pénétrait toutes les molécules liquides. Serai-je cru si j'affirme, qu'à cette profondeur de trente pieds, j'y voyais comme en plein jour ?

Pendant un quart d'heure, je foulai ce sable ardent, semé d'une impalpable poussière de coquillages. La coque du *\_Nautilus\_*, dessinée comme un long écueil, disparaissait peu à peu, mais son fanal, lorsque

la nuit se serait faite au milieu des eaux, devait faciliter notre retour a bord, en projetant ses rayons avec une nettete parfaite. Effet difficile a comprendre pour qui n'a vu que sur terre ces nappes blanchatres si vivement accusees. La, la poussiere dont l'air est sature leur donne l'apparence d'un brouillard lumineux ; mais sur mer, comme sous mer, ces traits electriques se transmettent avec une incomparable purete.

Cependant, nous allions toujours, et la vaste plaine de sable semblait etre sans bornes. J'ecartais de la main les rideaux liquides qui se refermaient derriere moi, et la trace de mes pas s'effacait soudain sous la pression de l'eau.

Bientot, quelques formes d'objets. a peine estompees dans l'eloignement, se dessinerent a mes yeux. Je reconnus de magnifiques premiers plans de rochers, tapissees de zoophytes du plus bel echantillon, et je fus tout d'abord frappe d'un effet special a ce milieu.

Il etait alors dix heures du matin. Les rayons du soleil frappaient la surface des flots sous un angle assez oblique, et au contact de leur lumiere decomposee par la refraction comme a travers un prisme, fleurs, rochers, plantules, coquillages, polypes, se nuancaient sur leurs bords des sept couleurs du spectre solaire. C'etait une merveille, une fete des yeux, que cet enchevetrement de tons colores, une veritable kaleidoscopie de vert, de jaune, d'orange, de violet, d'indigo, de bleu, en un mot, toute la palette d'un coloriste enrage ! Que ne pouvais-je communiquer a Conseil les vives sensations qui me montaient au cerveau, et rivaliser avec lui d'interjections admiratives ! Que ne savais-je, comme le capitaine Nemo et son compagnon, echanger mes pensees au moyen de signes convenus ! Aussi, faute de mieux, je me parlais a moi-meme. je criais dans la boite de cuivre qui coiffait ma tete, depensant peut-etre en vaines paroles plus d'air qu'il ne convenait.

Devant ce splendide spectacle, Conseil s'etait arrete comme moi. Evidemment, le digne garcon. en presence de ces echantillons de zoophytes et de mollusques, classait, classait toujours. Polypes et echinodermes abondaient sur le sol. Les isis variees, les cornulaires qui vivent isolément, des touffes d'oculines vierges, designees autrefois sous le nom de << corail blanc >>, les fongies herissees en forme de champignons, les anemones adherant par leur disque musculaire, figuraient un parterre de fleurs, emaille de porpites parees de leur collerette de tentacules azures. d'etoiles de mer qui constellaient le sable, et d'asterophyton verruqueux, fines dentelles brodees par la main des naiades, dont les festons se balancaient aux faibles ondulations provoquees par notre marche. C'etait un veritable chagrin pour moi d'ecraser sous mes pas les brillants specimens de mollusques qui jonchaient le sol par milliers, les peignes concentriques, les marteaux, les donaces, veritables coquilles bondissantes, les troques, les casques rouges, les strombes aile-d'ange, les aphysies, et tant d'autres produits de cet inepuisable Ocean. Mais il fallait marcher, et nous allions en avant, pendant que voguaient au-dessus de nos tetes des

troupes de physalies, laissant leurs tentacules d'outre-mer flotter a la traine, des meduses dont l'ombrelle opaline ou rose tendre, festonnee d'un liston d'azur, nous abritait des rayons solaires, et des pelagies panopyres, qui, dans l'obscurite, eussent seme notre chemin de lueurs phosphorescentes !

Toutes ces merveilles, je les entrevis dans l'espace d'un quart de mille, m'arretant a peine, et suivant le capitaine Nemo, qui me rappelait d'un geste. Bientot, la nature du sol se modifia. A la plaine de sable succeda une couche de vase visqueuse que les Americains nomment << oaze >>, uniquement composee de coquillies siliceuses ou calcaires. Puis, nous parcourumes une prairie d'algues, plantes pelagiennes que les eaux n'avaient pas encore arrachees, et dont la vegetation etait fougueuse. Ces pelouses a tissu serre, douces au pied, eussent rivalise avec les plus moelleux tapis tisses par la main des hommes. Mais, en meme temps que la verdure s'etait sous nos pas, elle n'abandonnait pas nos tetes. Un leger berceau de plantes marines, classees dans cette exuberante famille des algues, dont on connait plus de deux mille especes, se croisait a la surface des eaux. Je voyais flotter de longs rubans de fucus, les uns globuleux, les autres tubules, des laurencies, des cladostephes, au feuillage si delie, des rhodymenes palmes, semblables a des éventails de cactus. J'observai que les plantes vertes se maintenaient plus pres de la surface de la mer, tandis que les rouges occupaient une profondeur moyenne, laissant aux hydrophytes noires ou brunes le soin de former les jardins et les parterres des couches reculees de l'Ocean.

Ces algues sont veritablement un prodige de la creation, une des merveilles de la flore universelle. Cette famille produit a la fois les plus petits et les plus grands vegetaux du globe. Car de meme qu'on a compte quarante mille de ces imperceptibles plantules dans un espace de cinq millimetres carres, de meme on a recueilli des fucus dont la longueur dépassait cinq cents metres.

Nous avions quitte le Nautilus depuis une heure et demie environ. Il etait pres de midi. Je m'en apercus a la perpendicularite des rayons solaires qui ne se refractaient plus. La magie des couleurs disparut peu a peu, et les nuances de l'emerlude et du saphir s'effacerent de notre firmament. Nous marchions d'un pas regulier qui resonait sur le sol avec une intensite etonnante. Les moindres bruits se transmettaient avec une vitesse a laquelle l'oreille n'est pas habituee sur la terre. En effet, l'eau est pour le son un meilleur vehicule que l'air, et il s'y propage avec une rapidite quadruple.

En ce moment, le sol s'abaissa par une pente prononcee. La lumiere prit une teinte uniforme. Nous atteignimes une profondeur de cent metres, subissant alors une pression de dix atmospheres. Mais mon vetement de scaphandre etait etabli dans des conditions telles que je ne souffrais aucunement de cette pression. Je sentais seulement une certaine gene aux articulations des doigts, et encore ce malaise ne tarda-t-il pas a disparaitre. Quant a la fatigue que devait amener cette promenade de deux heures sous un harnachement dont j'avais si peu l'habitude, elle etait nulle. Mes mouvements, aides par l'eau, se produisaient avec une

surprenante facilite.

Arrive a cette profondeur de trois cents pieds, je percevais encore les rayons du soleil, mais faiblement. A leur eclat intense avait succede un crepuscule rougeatre. moyen terme entre le jour et la nuit. Cependant, nous voyions suffisamment a nous conduire. et il n'etait pas encore necessaire de mettre les appareils Ruhmkorff en activite.

En ce moment, le capitaine Nemo s'arreta. Il attendit que je l'eusse rejoint, et du doigt, il me montra quelques masses obscures qui s'accusaient dans l'ombre a une petite distance.

<< C'est la foret de l'ile Crespo >>, pensai-je, et je ne me trompais pas.

## XVII

### UNE FORET SOUS-MARINE

Nous etions enfin arrives a la lisiere de cette foret, sans doute l'une des plus belles de l'immense domaine du capitaine Nemo. Il la considerait comme etant sienne, et s'attribuait sur elle les memes droits qu'avaient les premiers hommes aux premiers jours du monde. D'ailleurs, qui lui eut dispute la possession de cette propriete sous-marine ? Quel autre pionnier plus hardi serait venu, la hache a la main, en defricher les sombres taillis ?

Cette foret se composait de grandes plantes arborescentes, et, des que nous eumes penetre sous ses vastes arceaux. mes regards furent tout d'abord frappees d'une singuliere disposition de leurs ramures - disposition que je n'avais pas encore observee jusqu'alors.

Aucune des herbes qui tapissaient le sol, aucune des branches qui herissaient les arbrisseaux, ne rampait, ni ne se courbait, ni ne s'etendait dans un plan horizontal. Toutes montaient vers la surface de l'Ocean. Pas de filaments, pas de rubans, si minces qu'ils fussent, qui ne se tinsent droit comme des tiges de fer. Les fucus et les lianes se developpaient suivant une ligne rigide et perpendiculaire, commandee par la densite de l'element qui les avait produits. Immobiles, d'ailleurs, lorsque je les ecartais de la main, ces plantes reprenaient aussitot leur position premiere. C'etait ici le regne de la verticalite.

Bientot, je m'habituai a cette disposition bizarre, ainsi qu'a l'obscurite relative qui nous enveloppait. Le sol de la foret etait seme de blocs aigus, difficiles a eviter. La flore sous-marine m'y parut etre assez complete, plus riche meme qu'elle ne l'eut ete sous les zones arctiques ou tropicales, ou ses produits sont moins nombreux. Mais, pendant quelques minutes, je confondis involontairement les regnes entre eux, prenant des zoophytes pour des hydrophytes, des animaux pour des plantes. Et qui ne s'y fut pas trompe ? La faune et la flore se touchent de si pres dans ce monde sous-marin !

J'observai que toutes ces productions du regne vegetal ne tenaient au sol que par un empatement superficiel. Depourvues de racines,

indifferentes au corps solide, sable, coquillage, test ou galet, qui les supporte, elles ne lui demandent qu'un point d'appui, non la vitalite. Ces plantes ne procedent que d'elles-memes, et le principe de leur existence est dans cette eau qui les soutient, qui les nourrit. La plupart, au lieu de feuilles, poussaient des lamelles de formes capricieuses, circonscrites dans une gamme restreinte de couleurs, qui ne comprenait que le rose, le carmin, le vert, l'olivatre, le fauve et le brun. Je revis la, mais non plus dessechees comme les echantillons du *\_Nautilus\_*, des padines-paons, deployees en éventails qui semblaient solliciter la brise, des ceramies ecarlates, des laminaires allongeant leurs jeunes pousses comestibles, des nereocystees filiformes et fluxueuses, qui s'epanouissaient a une hauteur de quinze metres, des bouquets s'acetabules, dont les tiges grandissent par le sommet, et nombre d'autres plantes pelagiennes, toutes depourvues de fleurs. << Curieuse anomalie, bizarre element, a dit un spirituel naturaliste, ou le regne animal fleurit, et ou le regne vegetal ne fleurit pas ! >>

Entre ces divers arbrisseaux, grands comme les arbres des zones temperees, et sous leur ombre humide, se massaient de veritables buissons a fleurs vivantes, des haies de zoophytes, sur lesquels s'epanouissaient des meandrines zebrees de sillons tortueux, des cariophylles jaunatres a tentacules diaphanes, des touffes gazonnantes de zoanthaires, et pour completer l'illusion -, les poissons-mouches volaient de branches en branches, comme un essaim de colibris, tandis que de jaunes lepisacanthes, a la machoire herissee, aux ecailles aigues, des dactylopteres et des monocentres, se levaient sous nos pas, semblables a une troupe de becassines.

Vers une heure, le capitaine Nemo donna le signal de la halte. J'en fus assez satisfait pour mon compte, et nous nous etendimes sous un berceau d'alariees, dont les longues lanieres amincies se dressaient comme des fleches.

Cet instant de repos me parut delicieux. Il ne nous manquait que le charme de la conversation. Mais impossible de parler, impossible de repondre. J'approchai seulement ma grosse tete de cuivre de la tete de Conseil. Je vis les yeux de ce brave garcon briller de contentement, et en signe de satisfaction. il s'agita dans sa carapace de l'air le plus comique du monde.

Apres quatre heures de cette promenade, je fus tres etonne de ne pas ressentir un violent besoin de manger. A quoi tenait cette disposition de l'estomac, je ne saurais le dire. Mais, en revanche, j'eprouvais une insurmontable envie de dormir, ainsi qu'il arrive a tous les plongeurs. Aussi mes yeux se fermerent-ils bientot derriere leur epaisse vitre, et je tombai dans une invincible somnolence, que le mouvement de la marche avait seul pu combattre jusqu'alors. Le capitaine Nemo et son robuste compagnon, etendus dans ce limpide cristal, nous donnaient l'exemple du sommeil.

Combien de temps restai-je ainsi plonge dans cet assoupissement, je ne pus l'evaluer ; mais lorsque je me reveillai, il me sembla que le soleil s'abaissait vers l'horizon. Le capitaine Nemo s'etait deja

releve, et je commençais à me détacher les membres, quand une apparition inattendue me remit brusquement sur les pieds.

À quelques pas, une monstrueuse araignée de mer, haute d'un mètre, me regardait de ses yeux louches, prête à s'élancer sur moi. Quoique mon habit de scaphandre fut assez épais pour me défendre contre les morsures de cet animal, je ne pus retenir un mouvement d'horreur. Conseil et le matelot du *Nautilus* s'éveillèrent en ce moment. Le capitaine Nemo montra à son compagnon le hideux crustacé, qu'un coup de crosse abattit aussitôt, et je vis les horribles pattes du monstre se tordre dans des convulsions terribles.

Cette rencontre me fit penser que d'autres animaux, plus redoutables, devaient hanter ces fonds obscurs, et que mon scaphandre ne me protégerait pas contre leurs attaques. Je n'y avais pas songé jusqu'alors, et je résolus de me tenir sur mes gardes. Je supposais, d'ailleurs, que cette halte marquait le terme de notre promenade ; mais je me trompais, et, au lieu de retourner au *Nautilus*, le capitaine Nemo continua son audacieuse excursion.

Le sol se déprimait toujours, et sa pente, s'accusant davantage, nous conduisit à de plus grandes profondeurs. Il devait être à peu près trois heures, quand nous atteignîmes une étroite vallée, creusée entre de hautes parois à pic, et située par cent cinquante mètres de fond. Grâce à la perfection de nos appareils, nous dépassâmes ainsi de quatre-vingt-dix mètres la limite que la nature semblait avoir imposée jusqu'ici aux excursions sous-marines de l'homme.

Je dis cent cinquante mètres, bien qu'aucun instrument ne me permit d'évaluer cette distance. Mais je savais que, même dans les mers les plus limpides, les rayons solaires ne pouvaient pénétrer plus avant. Or, précisément, l'obscurité devint profonde. Aucun objet n'était visible à dix pas. Je marchais donc en tâtonnant, quand je vis briller subitement une lumière blanche assez vive. Le capitaine Nemo venait de mettre son appareil électrique en activité. Son compagnon l'imita. Conseil et moi nous suivîmes leur exemple. J'établis, en tournant une vis, la communication entre la bobine et le serpentín de verre, et la mer, éclairée par nos quatre lanternes, s'illumina dans un rayon de vingt-cinq mètres.

Le capitaine Nemo continua de s'enfoncer dans les obscures profondeurs de la forêt dont les arbrisseaux se rarefiaient de plus en plus. J'observai que la vie végétale disparaissait plus vite que la vie animale. Les plantes pélagiennes abandonnaient déjà le sol devenu aride, qu'un nombre prodigieux d'animaux, zoophytes, articules, mollusques et poissons y pullulaient encore.

Tout en marchant, je pensais que la lumière de nos appareils Ruhmkorff devait nécessairement attirer quelques habitants de ces sombres couches. Mais s'ils nous approchèrent, ils se tinrent du moins à une distance regrettable pour des chasseurs. Plusieurs fois, je vis le capitaine Nemo s'arrêter et mettre son fusil en joue ; puis, après quelques instants d'observation, il se relevait et reprenait sa marche.

Enfin, vers quatre heures environ, cette merveilleuse excursion s'acheva. Un mur de rochers superbes et d'une masse imposante se dressa devant nous, entassement de blocs gigantesques, enorme falaise de granit, creusee de grottes obscures, mais qui ne presentait aucune rampe praticable. C'etaient les accores de l'ile Crespo. C'etait la terre.

Le capitaine Nemo s'arreta soudain. Un geste de lui nous fit faire halte, et si desireux que je fusse de franchir cette muraille, je dus m'arreter. Ici finissaient les domaines du capitaine Nemo. Il ne voulait pas les depasser. Au-dela, c'etait cette portion du globe qu'il ne devait plus fouler du pied.

Le retour commença. Le capitaine Nemo avait repris la tete de sa petite troupe, se dirigeant toujours sans hesiter. Je crus voir que nous ne suivions pas le meme chemin pour revenir au *\_Nautilus\_*. Cette nouvelle route, tres raide, et par consequent tres penible, nous rapprocha rapidement de la surface de la mer. Cependant, ce retour dans les couches superieures ne fut pas tellement subit que la decompression se fit trop rapidement, ce qui aurait pu amener dans notre organisme des desordres graves, et determiner ces lesions internes si fatales aux plongeurs. Tres promptement, la lumiere reparut et grandit, et, le soleil etant deja bas sur l'horizon, la refraction borda de nouveau les divers objets d'un anneau spectral.

A dix metres de profondeur, nous marchions au milieu d'un essaim de petits poissons de toute espece, plus nombreux que les oiseaux dans l'air, plus agiles aussi, mais aucun gibier aquatique, digne d'un coup de fusil. ne s'etait encore offert a nos regards.

En ce moment, je vis l'arme du capitaine, vivement epaulee, suivre entre les buissons un objet mobile. Le coup partit, j'entendis un faible sifflement, et un animal retomba foudroye a quelques pas.

C'etait une magnifique loutre de mer, une enhydre, le seul quadrupede qui soit exclusivement marin. Cette loutre, longue d'un metre cinquante centimetres, devait avoir un tres grand prix. Sa peau, d'un brun marron en dessus, et argentee en dessous, faisait une de ces admirables fourrures si recherchees sur les marches russes et chinois ; la finesse et le lustre de son poil lui assuraient une valeur minimum de deux mille francs. J'admirai fort ce curieux mammifere a la tete arrondie et ornee d'oreilles courtes, aux yeux ronds, aux moustaches blanches et semblables a celles du chat, aux pieds palmes et unguicules, a la queue touffue. Ce precieux carnassier, chasse et traque par les pecheurs, devient extremement rare, et il s'est principalement refuge dans les portions boreales du Pacifique, ou vraisemblablement son espece ne tardera pas a s'eteindre.

Le compagnon du capitaine Nemo vint prendre la bete, la chargea sur son epaule, et l'on se remit en route.

Pendant une heure, une plaine de sable se deroula devant nos pas. Elle

remontait souvent a moins de deux metres de la surface des eaux. Je voyais alors notre image, nettement refletee, se dessiner en sens inverse, et, au-dessus de nous, apparaissait une troupe identique. reproduisant nos mouvements et nos gestes, de tout point semblable, en un mot, a cela pres qu'elle marchait la tete en bas et les pieds en l'air.

Autre effet a noter. C'etait le passage de nuages epais qui se formaient et s'evanouissaient rapidement ; mais en reflechissant, je compris que ces pretendus nuages n'etaient dus qu'a l'epaisseur variable des longues lames de fond, et j'apercevais meme les << moutons >> ecumeux que leur crete brisee multipliait sur les eaux. Il n'etait pas jusqu'a l'ombre des grands oiseaux qui passaient sur nos tetes, dont je ne surprisse le rapide effleurement a la surface de la mer.

En cette occasion, je fus temoin de l'un des plus beaux coups de fusil qui ait jamais fait tressaillir les fibres d'un chasseur. Un grand oiseau, a large envergure, tres nettement visible, s'approchait en planant. Le compagnon du capitaine Nemo le mit en joue et le tira, lorsqu'il fut a quelques metres seulement au-dessus des flots. L'animal tomba foudroye, et sa chute l'entraina jusqu'a la portee de l'adroit chasseur qui s'en empara. C'etait un albatros de la plus belle espece, admirable specimen des oiseaux pelagiens.

Notre marche n'avait pas ete interrompue par cet incident. Pendant deux heures, nous suivimes tantot des plaines sableuses, tantot des prairies de varechs, fort penibles a traverser. Franchement, je n'en pouvais plus, quand j'aperçus une vague lueur qui rompait, a un demi mille, l'obscurite des eaux. C'etait le fanal du \_Nautilus\_. Avant vingt minutes, nous devions etre a bord, et la, je respirerais a l'aise, car il me semblait que mon reservoir ne fournissait plus qu'un air tres pauvre en oxygene. Mais je comptais sans une rencontre qui retarda quelque peu notre arrivee.

J'etais reste d'une vingtaine de pas en arriere, lorsque je vis le capitaine Nemo revenir brusquement vers moi. De sa main vigoureuse, il me courba a terre, tandis que son compagnon en faisait autant de Conseil. Tout d'abord, je ne sus trop que penser de cette brusque attaque, mais je me rassurai en observant que le capitaine se couchait pres de moi et demeurait immobile.

J'etais donc etendu sur le sol, et precisement a l'abri d'un buisson de varechs, quand, relevant la tete, j'aperçus d'énormes masses passer bruyamment en jetant des lueurs phosphorescentes.

Mon sang se glaca dans mes veines ! J'avais reconnu les formidables squales qui nous menaçaient. C'etait un couple de tintoreas, requins terribles, a la queue enorme, au regard terne et vitreux, qui distillent une matiere phosphorescente par des trous perces autour de leur museau. Monstrueuses mouches a feu, qui broient un homme tout entier dans leurs machoires de fer ! Je ne sais si Conseil s'occupait a les classer, mais pour mon compte, j'observais leur ventre argente, leur gueule formidable, herissee de dents, a un point de vue peu



scientifique, et plutot en victime qu'en naturaliste.

Tres heureusement, ces voraces animaux y voient mal. Ils passerent sans nous apercevoir, nous effleurant de leurs nageoires brunatres, et nous echappames, comme par miracle, a ce danger plus grand, a coup sur, que la rencontre d'un tigre en pleine foret.

Une demi-heure apres, guides par la trainee electrique, nous atteignions le *\_Nautilus\_*. La porte exterieure etait restee ouverte, et le capitaine Nemo la referma, des que nous fumes rentres dans la premiere cellule. Puis, il pressa un bouton. J'entendis manoeuvrer les pompes au dedans du navire, je sentis l'eau baisser autour de moi et, en quelques instants, la cellule fut entierement videe. La porte interieure s'ouvrit alors, et nous passames dans le vestiaire.

La, nos habits de scaphandre furent retires, non sans peine, et, tres harasse, tombant d'inanition et de sommeil, je regagnai ma chambre, tout émerveille de cette surprenante excursion au fond des mers.

## XVIII

### QUATRE MILLE LIEUES SOUS LE PACIFIQUE

Le lendemain matin, 18 novembre, j'etais parfaitement remis de mes fatigues de la veille, et je montai sur la plate-forme, au moment ou le second du *\_Nautilus\_* prononcait sa phrase quotidienne. Il me vint alors a l'esprit qu'elle se rapportait a l'etat de la mer, ou plutot qu'elle signifiait : << Nous n'avons rien en vue. >>

Et en effet, l'Ocean etait desert. Pas une voile a l'horizon. Les hauteurs de l'ile Crespo avaient disparu pendant la nuit. La mer, absorbant les couleurs du prisme, a l'exception des rayons bleus, reflechissait ceux-ci dans toutes les directions et revetait une admirable teinte d'indigo. Une moire, a larges raies, se dessinait regulierement sur les flots onduleux.

J'admirais ce magnifique aspect de l'Ocean, quand le capitaine Nemo apparut. Il ne sembla pas s'apercevoir de ma presence, et commença une serie d'observations astronomiques. Puis, son operation terminee, il alla s'accouder sur la cage du fanal, et ses regards se perdirent a la surface de l'Ocean.

Cependant, une vingtaine de matelots du *\_Nautilus\_*, tous gens vigoureux et bien constitues, etaient montes sur la plate-forme. Ils venaient retirer les filets qui avaient ete mis a la traine pendant la nuit. Ces marins appartenaient evidemment a des nations differentes, bien que le type europeen fut indique chez tous. Je reconnus, a ne pas me tromper, des Irlandais, des Francais, quelques Slaves, un Grec ou un Candiote. Du reste, ces hommes etaient sobres de paroles, et n'employaient entre eux que ce bizarre idiome dont je ne pouvais pas meme soupconner l'origine. Aussi, je dus renoncer a les interroger.

Les filets furent haies a bord. C'etaient des especes de chaluts,

semblables a ceux des cotes normandes, vastes poches qu'une vergue flottante et une chaine transfilee dans les mailles inferieures tiennent entr'ouvertes. Ces poches, ainsi trainees sur leurs gantiers de fer, balayaient le fond de l'Ocean et ramassaient tous ses produits sur leur passage. Ce jour-la, ils ramenerent de curieux echantillons de ces parages poissonneux, des lophies, auxquels leurs mouvements comiques ont valu le qualificatif d'histrions, des commercons noirs, munis de leurs antennes, des balistes ondules, entoures de bandelettes rouges, des tetrodons-croissants, dont le venin est extremement subtil, quelques lamproies olivatres, des macrorhinques, couverts d'ecailles argentees, des trichiures, dont la puissance electrique est egale a celle du gymnote et de la torpille, des notopteres ecailleux, a bandes brunes et transversales, des gades verdatres, plusieurs varietes de gobies, etc., enfin, quelques poissons de proportions plus vastes, un caranx a tete proeminente, long d'un metre, plusieurs beaux scombres bonites, chamarres de couleurs bleues et argentees, et trois magnifiques thons que la rapidite de leur marche n'avait pu sauver du chalut.

J'estimai que ce coup de filet rapportait plus de mille livres de poissons. C'etait une belle peche, mais non surprenante. En effet, ces filets restent a la traine pendant plusieurs heures et enserrant dans leur prison de fil tout un monde aquatique. Nous ne devions donc pas manquer de vivres d'une excellente qualite, que la rapidite du \_Nautilus\_ et l'attraction de sa lumiere electrique pouvaient renouveler sans cesse.

Ces divers produits de la mer furent immediatement affales par le panneau vers les cambuses, destines, les uns a etre manges frais, les autres a etre conservees.

La peche finie, la provision d'air renouvelee, je pensais que le \_Nautilus\_ allait reprendre son excursion sous-marine, et je me preparais a regagner ma chambre, quand, se tournant vers moi, le capitaine Nemo me dit sans autre preambule :

<< Voyez cet ocean, monsieur le professeur, n'est-il pas doue d'une vie reelle ? N'a-t-il pas ses coleres et ses tendresses ? Hier, il s'est endormi comme nous, et le voila qui se reveille apres une nuit paisible ! >>

Ni bonjour, ni bonsoir ! N'eut-on pas dit que cet etrange personnage continuait avec moi une conversation deja commencee ?

<< Regardez, reprit-il, il s'eveille sous les caresses du soleil ! Il va revivre de son existence diurne ! C'est une interessante etude que de suivre le jeu de son organisme. Il possede un pouls, des arteres, il a ses spasmes, et je donne raison a ce savant Maury, qui a decouvert en lui une circulation aussi reelle que la circulation sanguine chez les animaux. >>

Il est certain que le capitaine Nemo n'attendait de moi aucune reponse, et il me parut inutile de lui prodiguer les << Evidemment >>, les << A

coup sur >>, et les << Vous avez raison >>. Il se parlait plutôt à lui-même, prenant de longs temps entre chaque phrase. C'était une méditation à voix haute.

<< Oui, dit-il, l'Océan possède une circulation véritable, et, pour la provoquer, il a suffi au Créateur de toutes choses de multiplier en lui le calorique, le sel et les animalcules. Le calorique, en effet, crée des densités différentes, qui amènent les courants et les contre-courants. L'évaporation, nulle aux régions hyperboréennes, très active dans les zones équatoriales, constitue un échange permanent des eaux tropicales et des eaux polaires. En outre, j'ai surpris ces courants de haut en bas et de bas en haut, qui forment la vraie respiration de l'Océan. J'ai vu la molécule d'eau de mer, échauffée à la surface, redescendre vers les profondeurs, atteindre son maximum de densité à deux degrés au-dessous de zéro, puis se refroidissant encore, devenir plus légère et remonter. Vous verrez, aux pôles, les conséquences de ce phénomène, et vous comprendrez pourquoi, par cette loi de la prévoyante nature, la congélation ne peut jamais se produire qu'à la surface des eaux ! >>

Pendant que le capitaine Nemo achevait sa phrase, je me disais : << Le pôle ! Est-ce que cet audacieux personnage prétend nous conduire jusque-là ! >>

Cependant, le capitaine s'était tu, et regardait cet élément si complètement, si incessamment étudié par lui. Puis reprenant :

<< Les sels, dit-il, sont en quantité considérable dans la mer, monsieur le professeur, et si vous enleviez tous ceux qu'elle contient en dissolution, vous en feriez une masse de quatre millions et demi de lieues cubes, qui, étalée sur le globe, formerait une couche de plus de dix mètres de hauteur. Et ne croyez pas que la présence de ces sels ne soit due qu'à un caprice de la nature. Non. Ils rendent les eaux marines moins évaporables, et empêchent les vents de leur enlever une trop grande quantité de vapeurs, qui, en se résolvant, submergeraient les zones tempérées. Rôle immense, rôle de pondérateur dans l'économie générale du globe ! >>

Le capitaine Nemo s'arrêta, se leva même, fit quelques pas sur la plate-forme, et revint vers moi :

<< Quant aux infusoires, reprit-il, quant à ces milliards d'animalcules, qui existent par millions dans une gouttelette, et dont il faut huit cent mille pour peser un milligramme, leur rôle n'est pas moins important. Ils absorbent les sels marins, ils s'assimilent les éléments solides de l'eau, et, véritables faiseurs de continents calcaires, ils fabriquent des coraux et des madrepores ! Et alors la goutte d'eau, privée de son aliment minéral, s'allège, remonte à la surface, y absorbe les sels abandonnés par l'évaporation, s'alourdit, redescend, et rapporte aux animalcules de nouveaux éléments à absorber. De là, un double courant ascendant et descendant, et toujours le mouvement, toujours la vie ! La vie, plus intense que sur les continents, plus exubérante, plus infinie, s'épanouissant dans toutes les parties de cet

ocean, element de mort pour l'homme, a-t-on dit, element de vie pour des myriades d'animaux et pour moi ! >>

Quand le capitaine Nemo parlait ainsi, il se transfigurait et provoquait en moi une extraordinaire emotion.

<< Aussi, ajouta-t-il, la est la vraie existence ! Et je concevrais la fondation de villes nautiques, d'agglomerations de maisons sous-marines, qui, comme le \_Nautilus\_ reviendraient respirer chaque matin a la surface des mers, villes libres, s'il en fut, cites independantes ! Et encore, qui sait si quelque despote... >>

Le capitaine Nemo acheva sa phrase par un geste violent. Puis, s'adressant directement a moi, comme pour chasser une pensee funeste :

<< Monsieur Aronnax, me demanda-t-il, savez-vous quelle est la profondeur de l'Ocean ?

-- Je sais, du moins, capitaine, ce que les principaux sondages nous ont appris.

-- Pourriez-vous me les citer, afin que je les controle au besoin ?

-- En voici quelques-uns, repondis-je, qui me reviennent a la memoire. Si je ne me trompe, on a trouve une profondeur moyenne de huit mille deux cents metres dans l'Atlantique nord, et de deux mille cinq cents metres dans la Mediterranee. Les plus remarquables sondes ont ete faites dans l'Atlantique sud, pres du trente-cinquieme degre, et elles ont donne douze mille metres, quatorze mille quatre-vingt-onze metres, et quinze mille cent quarante-neuf metres. En somme, on estime que si le fond de la mer etait nivele, sa profondeur moyenne serait de sept kilometres environ.

-- Bien, monsieur le professeur, repondit le capitaine Nemo, nous vous montrerons mieux que cela, je l'espere. Quant a la profondeur moyenne de cette partie du Pacifique, je vous apprendrai qu'elle est seulement de quatre mille metres. >>

Ceci dit, le capitaine Nemo se dirigea vers le panneau et disparut par l'echelle. Je le suivis, et je regagnai le grand salon. L'helice se mit aussitot en mouvement, et le loch accusa une vitesse de vingt milles a l'heure.

Pendant les jours, pendant les semaines qui s'ecoulerent, le capitaine Nemo fut tres sobre de visites. Je ne le vis qu'a de rares intervalles. Son second faisait regulierement le point que je trouvais reporte sur la carte, de telle sorte que je pouvais relever exactement la route du \_Nautilus\_.

Conseil et Land passaient de longues heures avec moi. Conseil avait raconte a son ami les merveilles de notre promenade, et le Canadien regrettait de ne nous avoir point accompagnes. Mais j'esperais que l'occasion se presenterait de visiter les forets oceaniennes.

Presque chaque jour, pendant quelques heures, les panneaux du salon s'ouvraient, et nos yeux ne se fatiguaient pas de penetrer les mysteres du monde sous-marin.

La direction generale du *\_Nautilus\_* etait sud-est, et il se maintenait entre cent metres et cent cinquante metres de profondeur. Un jour, cependant, par je ne sais quel caprice, entraine diagonalement au moyen de ses plans inclines, il atteignit les couches d'eau situees par deux mille metres. Le thermometre indiquait une temperature de 4,25 centigrades, temperature qui, sous cette profondeur, parait etre commune a toutes les latitudes.

Le 26 novembre, a trois heures du matin le *\_Nautilus\_* franchit le tropique du Cancer par 172deg. de longitude. Le 27, il passa en vue des Sandwich, ou l'illustre Cook trouva la mort, le 14 fevrier 1779. Nous avions alors fait quatre mille huit cent soixante lieues depuis notre point de depart. Le matin, lorsque j'arrivai sur la plate-forme, j'aperçus, a deux milles sous le vent, Haouai, la plus considerable des sept iles qui forment cet archipel. Je distinguai nettement sa lisiere cultivee, les diverses chaines de montagnes qui courent parallelement a la cote, et ses volcans que domine le Mouna-Rea, eleve de cinq mille metres au-dessus du niveau de la mer. Entre autres echantillons de ces parages, les filets rapporterent des flabellaires pavonees, polypes comprimés de forme gracieuse, et qui sont particuliers a cette partie de l'Ocean.

La direction du *\_Nautilus\_* se maintint au sud-est. Il coupa l'Equateur, le 1er decembre, par 142deg. de longitude, et le 4 du meme mois, apres une rapide traversee que ne signala aucun incident, nous eumes connaissance du groupe des Marquises. J'aperçus a trois milles, par 8deg.57' de latitude sud et 139deg.32' de longitude ouest, la pointe Martin de Nouka-Hiva, la principale de ce groupe qui appartient a la France. Je vis seulement les montagnes boisees qui se dessinaient a l'horizon, car le capitaine Nemo n'aimait pas a rallier les terres. La, les filets rapporterent de beaux specimens de poissons, des choryphenes aux nageoires azurees et a la queue d'or, dont la chair est sans rivale au monde, des hologymnoses a peu pres depourvus d'ecailles, mais d'un gout exquis, des ostorhiques a machoire osseuse, des thasards jaunatres qui valaient la bonite, tous poissons dignes d'etre classes a l'office du bord.

Après avoir quitte ces iles charmantes protegees par le pavillon francais, du 4 au 11 decembre, le *\_Nautilus\_* parcourut environ deux mille milles. Cette navigation fut marquee par la rencontre d'une immense troupe de calmars, curieux mollusques, tres voisins de la seiche. Les pecheurs francais les designent sous le nom d'encornets, et ils appartiennent a la classe des cephalopodes et a la famille des dibranchiaux, qui comprend avec eux les seiches et les argonautes. Ces animaux furent particulierement etudies par les naturalistes de l'antiquite, et ils fournissaient de nombreuses metaphores aux orateurs de l'Agora, en meme temps qu'un plat excellent a la table des riches citoyens, s'il faut en croire Athenee, medecin grec, qui vivait avant

Gallien.

Ce fut pendant la nuit du 9 au 10 decembre, que le \_Nautilus\_ rencontra cette armee de mollusques qui sont particulierement nocturnes. On pouvait les compter par millions. Ils emigraient des zones temperees vers les zones plus chaudes, en suivant l'itineraire des harengs et des sardines. Nous les regardions a travers les epaisses vitres de cristal, nageant a reculons avec une extreme rapidite, se mouvant au moyen de leur tube locomoteur, poursuivant les poissons et les mollusques, mangeant les petits, manges des gros, et agitant dans une confusion indescriptible les dix pieds que la nature leur a implantes sur la tete, comme une chevelure de serpents pneumatiques. Le Nautilus, malgre sa vitesse, navigua pendant plusieurs heures au milieu de cette troupe d'animaux. et ses filets en ramenerent une innombrable quantite, ou je reconnus les neuf especes que d'Orbigny a classees pour l'ocean Pacifique.

On le voit, pendant cette traversee, la mer prodiguait incessamment ses plus merveilleux spectacles. Elle les variait a l'infini. Elle changeait son decor et sa mise en scene pour le plaisir de nos yeux, et nous etions appeles non seulement a contempler les oeuvres du Createur au milieu de l'element liquide, mais encore a penetrer les plus redoutables mysteres de l'Ocean.

Pendant la journee du 11 decembre, j'etais occupe a lire dans le grand salon. Ned Land et Conseil observaient les eaux lumineuses par les panneaux entr'ouverts. Le \_Nautilus\_ etait immobile. Ses reservoirs remplis, il se tenait a une profondeur de mille metres, region peut habitee des Oceans, dans laquelle les gros poissons faisaient seuls de rares apparitions.

Je lisais en ce moment un livre charmant de Jean Mace, \_les Serviteurs de l'estomac\_, et j'en savourais les lecons ingenieuses, lorsque Conseil interrompit ma lecture.

<< Monsieur veut-il venir un instant ? me dit-il d'une voix singuliere.

-- Qu'y a-t-il donc, Conseil ?

-- Que monsieur regarde. >>

Je me levai, j'allai m'accouder devant la vitre, et je regardai.

En pleine lumiere electrique, une enorme masse noiratre, immobile, se tenait suspendue au milieu des eaux. Je l'observai attentivement, cherchant a reconnaitre la nature de ce gigantesque cetace. Mais une pensee traversa subitement mon esprit.

<< Un navire ! m'ecriai-je.

-- Oui, repondit le Canadien, un batiment desempare qui a coule a pic !

>>

Ned Land ne se trompait pas. Nous etions en presence d'un navire, dont les haubans coupes pendaient encore a leurs cadenes. Sa coque paraissait etre en bon etat, et son naufrage datait au plus de quelques heures. Trois troncons de mats, rases a deux pieds au-dessus du pont, indiquaient que ce navire engage avait du sacrifier sa mature. Mais, couche sur le flanc, il s'etait rempli, et il donnait encore la bande a babord. Triste spectacle que celui de cette carcasse perdue sous les flots, mais plus triste encore la vue de son pont ou quelques cadavres, amarres par des cordes, gisaient encore ! J'en comptai quatre - quatre hommes, dont l'un se tenait debout, au gouvernail - puis une femme, a demi-sortie par la claire-voie de la dunette, et tenant un enfant dans ses bras. Cette femme etait jeune. Je pus reconnaitre, vivement eclaires par les feux du \_Nautilus\_, ses traits que l'eau n'avait pas encore decomposes. Dans un supreme effort, elle avait eleve au-dessus de sa tete son enfant, pauvre petit etre dont les bras enlacaient le cou de sa mere ! L'attitude des quatre marins me parut effrayante, tordus qu'ils etaient dans des mouvements convulsifs, et faisant un dernier effort pour s'arracher des cordes qui les liaient au navire. Seul, plus calme, la face nette et grave, ses cheveux grisonnants colles a son front, la main crispée a la roue du gouvernail, le timonier semblait encore conduire son trois-mats naufrage a travers les profondeurs de l'Ocean !

Quelle scene ! Nous etions muets, le coeur palpitant, devant ce naufrage pris sur le fait, et, pour ainsi dire, photographie a sa derniere minute ! Et je voyais deja s'avancer, l'oeil en feu, d'énormes squales, attires par cet appat de chair humaine !

Cependant le \_Nautilus\_, evoluant, tourna autour du navire submerge, et, un instant, je pus lire sur son tableau d'arriere :

\_Florida, Sunderland.\_

XIX

VANIKORO

Ce terrible spectacle inaugurait la serie des catastrophes maritimes, que le \_Nautilus\_ devait rencontrer sur sa route. Depuis qu'il suivait des mers plus frequentees, nous apercevions souvent des coques naufragees qui achevaient de pourrir entre deux eaux, et, plus profondement, des canons, des boulets, des ancrs, des chaines, et mille autres objets de fer, que la rouille devorait.

Cependant, toujours entraines par ce \_Nautilus\_, ou nous vivions comme isoles, le 11 decembre, nous eumes connaissance de l'archipel des Pomotou, ancien << groupe dangereux >> de Bougainville, qui s'etend sur un espace de cinq cents lieues de l'est-sud-est a l'ouest-nord-ouest. entre 13deg.30' et 23deg.50' de latitude sud, et 125deg.30' et 151deg.30' de longitude ouest, depuis l'ile Ducie jusqu'a l'ile Lazareff. Cet archipel couvre une superficie de trois cent soixante-dix lieues carrees, et il est forme d'une soixantaine de groupes d'iles, parmi lesquels on remarque le groupe Gambier, auquel la France a impose son

protectorat. Ces îles sont coralligènes. Un soulèvement lent, mais continu, provoqué par le travail des polypes, les reliera un jour entre elles. Puis, cette nouvelle île se soudera plus tard aux archipels voisins, et un cinquième continent s'étendra depuis la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Calédonie jusqu'aux Marquises.

Le jour où je développai cette théorie devant le capitaine Nemo, il me répondit froidement :

<< Ce ne sont pas de nouveaux continents qu'il faut à la terre, mais de nouveaux hommes ! >>

Les hasards de sa navigation avaient précisément conduit le *Nautilus* vers l'île Clermont-Tonnerre, l'une des plus curieuses du groupe, qui fut découverte en 1822, par le capitaine Bell, de *la Minerve*. Je pus alors étudier ce système madréporique auquel sont dues les îles de cet Océan.

Les madrépores, qu'il faut se garder de confondre avec les coraux, ont un tissu revêtu d'un encroutement calcaire, et les modifications de sa structure ont amené M. Milne-Edwards, mon illustre maître, à les classer en cinq sections. Les petits animalcules qui sécrètent ce polypier vivent par milliards au fond de leurs cellules. Ce sont leurs dépôts calcaires qui deviennent rochers, récifs, îlots, îles. Ici, ils forment un anneau circulaire, entourant un lagon ou un petit lac intérieur, que des brèches mettent en communication avec la mer. Là, ils figurent des barrières de récifs semblables à celles qui existent sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie et de diverses îles des Pomotou. En d'autres endroits, comme à la Réunion et à Maurice, ils élèvent des récifs franges, hautes murailles droites, près desquelles les profondeurs de l'Océan sont considérables.

En prolongeant à quelques encablures seulement les accores de l'île Clermont-Tonnerre, j'admirai l'ouvrage gigantesque, accompli par ces travailleurs microscopiques. Ces murailles étaient spécialement l'œuvre des madréporaires désignées par les noms de millepores, de porites, d'astées et de méandrinés. Ces polypes se développent particulièrement dans les couches agitées de la surface de la mer, et par conséquent, c'est par leur partie supérieure qu'ils commencent ces constructions, lesquelles s'enfoncent peu à peu avec les débris de sécrétions qui les supportent. Telle est, du moins, la théorie de M. Darwin, qui explique ainsi la formation des atolls - théorie supérieure, selon moi, à celle qui donne pour base aux travaux madréporiques des sommets de montagnes ou de volcans, immergés à quelques pieds au-dessous du niveau de la mer.

Je pus observer de très près ces curieuses murailles, car, à leur aplomb, la sonde accusait plus de trois cents mètres de profondeur, et nos nappes électriques faisaient étinceler ce brillant calcaire.

Repondant à une question que me posa Conseil, sur la durée d'accroissement de ces barrières colossales, je l'étonnai beaucoup en lui disant que les savants portaient cet accroissement à un huitième de



pouce par siècle.

<< Donc, pour élever ces murailles, me dit-il, il a fallu ?...

-- Cent quatre-vingt-douze mille ans, mon brave Conseil, ce qui allonge singulièrement les jours bibliques. D'ailleurs, la formation de la houille, c'est-à-dire la minéralisation des forêts enlées par les deluges, a exigé un temps beaucoup plus considérable. Mais j'ajouterai que les jours de la Bible ne sont que des époques et non l'intervalle qui s'écoule entre deux levers de soleil, car, d'après la Bible elle-même. Le soleil ne date pas du premier jour de la création. >>

Lorsque le *\_Nautilus\_* revint à la surface de l'Océan, je pus embrasser dans tout son développement cette île de Clermont-Tonnerre, basse et boisée. Ses roches madréporiques furent évidemment fertilisées par les trombes et les tempêtes. Un jour, quelque graine, enlevée par l'ouragan aux terres voisines, tomba sur les couches calcaires, mêlées des débris décomposés de poissons et de plantes marines qui formèrent l'humus végétal. Une noix de coco, poussée par les lames, arriva sur cette côte nouvelle. Le germe prit racine. L'arbre, grandissant, arrêta la vapeur d'eau. Le ruisseau naquit. La végétation gagna peu à peu. Quelques animalcules, des vers, des insectes, aborderent sur des troncs arrachés aux îles du vent. Les tortues vinrent pondre leurs œufs. Les oiseaux nichèrent dans les jeunes arbres. De cette façon, la vie animale se développa, et, attiré par la verdure et la fertilité, l'homme apparut. Ainsi se formèrent ces îles, œuvres immenses d'animaux microscopiques.

Vers le soir, Clermont-Tonnerre se fondit dans l'éloignement, et la route du *\_Nautilus\_* se modifia d'une manière sensible. Après avoir touché le tropique du Capricorne par le cent trente-cinquième degré de longitude, il se dirigea vers l'ouest-nord-ouest, remontant toute la zone intertropicale. Quoique le soleil de l'été fut prodigue de ses rayons, nous ne souffrions aucunement de la chaleur, car à trente ou quarante mètres au-dessous de l'eau, la température ne s'élevait pas au-dessus de dix à douze degrés.

Le 15 décembre, nous laissâmes dans l'est le séduisant archipel de la Société. et la gracieuse Taïti, la reine du Pacifique. J'aperçus le matin, quelques milles sous le vent, les sommets élevés de cette île. Ses eaux fournirent aux tables du bord d'excellents poissons, des maquereaux, des bonites, des albacores, et des variétés d'un serpent de mer nommé munerophis.

Le *\_Nautilus\_* avait franchi huit mille cent milles. Neuf mille sept cent vingt milles étaient relevés au loch, lorsqu'il passa entre l'archipel de Tonga-Tabou, où périrent les équipages de l'*\_Argo\_*, du *\_Port-au-Prince\_* et du *\_Duke-of-Portland\_*, et l'archipel des Navigateurs, où fut tué le capitaine de Langle, l'ami de La Pérouse. Puis, il eut connaissance de l'archipel Viti, où les sauvages massacrèrent les matelots de l'*\_Union\_* et le capitaine Bureau, de Nantes, commandant l'*\_Aimable-Josephine\_*.

Cet archipel qui se prolonge sur une étendue de cent lieues du nord au sud, et sur quatre-vingt-dix lieues de l'est à l'ouest, est compris entre 60 et 20 de latitude sud, et 174deg. et 179deg. de longitude ouest. Il se compose d'un certain nombre d'îles, d'îlots et d'écueils, parmi lesquels on remarque les îles de Viti-Levou, de Vanoua-Levou et de Kandubon.

Ce fut Tasman qui découvrit ce groupe en 1643, l'année même où Toricelli inventait le baromètre, et où Louis XIV montait sur le trône. Je laisse à penser lequel de ces faits fut le plus utile à l'humanité. Vinrent ensuite Cook en 1714, d'Entrecasteaux en 1793, et enfin Dumont-d'Urville, en 1827, débrouilla tout le chaos géographique de cet archipel. Le *\_Nautilus\_* s'approcha de la baie de Wailea, théâtre des terribles aventures de ce capitaine Dillon, qui, le premier, éclaira le mystère du naufrage de La Pérouse.

Cette baie, draguée à plusieurs reprises, fournit abondamment des huîtres excellentes. Nous en mangeâmes immodérément, après les avoir ouvertes sur notre table même, suivant le précepte de Sénèque. Ces mollusques appartenaient à l'espèce connue sous le nom d'*\_ostrea lamellosa\_*, qui est très commune en Corse. Ce banc de Wailea devait être considérable, et certainement, sans des causes multiples de destruction, ces agglomérations finiraient par combler les baies, puisque l'on compte jusqu'à deux millions d'œufs dans un seul individu.

Et si maître Ned Land n'eut pas à se repentir de sa glotonnerie en cette circonstance, c'est que l'huître est le seul mets qui ne provoque jamais d'indigestion. En effet, il ne faut pas moins de seize douzaines de ces mollusques acéphales pour fournir les trois cent quinze grammes de substance azotée, nécessaires à la nourriture quotidienne d'un seul homme.

Le 25 décembre, le *\_Nautilus\_* naviguait au milieu de l'archipel des Nouvelles-Hébrides, que Quiros découvrit en 1606, que Bougainville explora en 1768, et auquel Cook donna son nom actuel en 1773. Ce groupe se compose principalement de neuf grandes îles, et forme une bande de cent vingt lieues du nord-nord-ouest au sud-sud-est, comprise entre 15deg. et 2deg. de latitude sud, et entre 164deg. et 168deg. de longitude. Nous passâmes assez près de l'île d'Aurou, qui, au moment des observations de midi, m'apparut comme une masse de bois verts, dominée par un pic d'une grande hauteur.

Ce jour-là, c'était Noël, et Ned Land me sembla regretter vivement la célébration du << Christmas >>, la véritable fête de la famille, dont les protestants sont fanatiques.

Je n'avais pas aperçu le capitaine Nemo depuis une huitaine de jours, quand le 27, au matin, il entra dans le grand salon, ayant toujours l'air d'un homme qui vous a quitté depuis cinq minutes. J'étais occupé à reconnaître sur le planisphère la route du *\_Nautilus\_*. Le capitaine s'approcha, posa un doigt sur un point de la carte, et prononça ce seul mot :

<< Vanikoro. >>

Ce nom fut magique. C'était le nom des ilots sur lesquels vinrent se perdre les vaisseaux de La Perouse. Je me relevai subitement.

<< Le \_Nautilus\_ nous porte a Vanikoro ? demandai-je.

-- Oui, monsieur le professeur, repondit le capitaine.

-- Et je pourrai visiter ces iles celebres ou se briserent la \_Boussole\_ et l'\_Astrolabe\_ ?

-- Si cela vous plait, monsieur le professeur.

-- Quand serons-nous a Vanikoro ?

-- Nous y sommes, monsieur le professeur. >>

Suivi du capitaine Nemo, je montait sur la plate-forme, et de la, mes regards parcoururent avidement l'horizon.

Dans le nord-est emergeaient deux iles volcaniques d'inegale grandeur, entourees d'un recif de coraux qui mesurait quarante milles de circuit. Nous etions en presence de l'ile de Vanikoro proprement dite, a laquelle Dumont d'Urville imposa le nom d'ile de la \_Recherche\_, et precisement devant le petit havre de Vanou, situe par 16deg.4' de latitude sud, et 164deg.32' de longitude est. Les terres semblaient recouvertes de verdure depuis la plage jusqu'aux sommets de l'interieur, que dominait le mont Kapogo, haut de quatre cent soixante-seize toises.

Le \_Nautilus\_, apres avoir franchi la ceinture exterieure de roches par une etroite passe, se trouva en dedans des brisants, ou la mer avait une profondeur de trente a quarante brasses. Sous le verdoyant ombrage des paletuviers, j'aperçus quelques sauvages qui montrerent une extreme surprise a notre approche. Dans ce long corps noiratre, s'avancant a fleur d'eau, ne voyaient-ils pas quelque cetace formidable dont ils devaient se defier ?

En ce moment, le capitaine Nemo me demanda ce que je savais du naufrage de La Perouse.

<< Ce que tout le monde en sait, capitaine, lui repondis-je.

-- Et pourriez-vous m'apprendre ce que tout le monde en sait ? me demanda-t-il d'un ton un peu ironique.

-- Tres facilement. >>

Je lui racontai ce que les derniers travaux de Dumont d'Urville avaient fait connaitre, travaux dont voici le resume tres succinct.

La Perouse et son second, le capitaine de Langle, furent envoyes par Louis XVI, en 1785, pour accomplir un voyage de circumnavigation. Ils

montaient les corvettes la \_Boussole\_ et l'\_Astrolabe\_, qui ne reparurent plus.

En 1791, le gouvernement français, justement inquiet du sort des deux corvettes, arma deux grandes flutes, la \_Recherche\_ et l'\_Esperance\_, qui quitterent Brest, le 28 septembre, sous les ordres de Bruni d'Entrecasteaux. Deux mois apres, on apprenait par la deposition d'un certain Bowen, commandant l'\_Albermale\_, que des debris de navires naufrages avaient ete vus sur les cotes de la Nouvelle-Georgie. Mais d'Entrecasteaux, ignorant cette communication, - assez incertaine, d'ailleurs - se dirigea vers les iles de l'Amiraute, designees dans un rapport du capitaine Hunter comme etant le lieu du naufrage de La Perouse.

Ses recherches furent vaines. L'\_Esperance\_ et la \_Recherche\_ passerent meme devant Vanikoro sans s'y arreter, et, en somme, ce voyage fut tres malheureux, car il couta la vie a d'Entrecasteaux, a deux de ses seconds et a plusieurs marins de son equipage.

Ce fut un vieux routier du Pacifique, le capitaine Dillon, qui, le premier, retrouva des traces indiscutables des naufrages. Le 15 mai 1824, son navire, le \_Saint-Patrick\_, passa pres de l'ile de Tikopia, l'une des Nouvelles-Hebrides. La, un lascar, l'ayant accoste dans une pirogue, lui vendit une poignee d'eppee en argent qui portait l'empreinte de caracteres graves au burin. Ce lascar pretendait, en outre, que, six ans auparavant, pendant un sejour a Vanikoro, il avait vu deux Europeens qui appartenaient a des navires echoues depuis de longues annees sur les recifs de l'ile.

Dillon devina qu'il s'agissait des navires de La Perouse, dont la disparition avait emu le monde entier. Il voulut gagner Vanikoro, ou, suivant le lascar, se trouvaient de nombreux debris du naufrage ; mais les vents et les courants l'en empecherent.

Dillon revint a Calcutta. La, il sut interesser a sa decouverte la Societe Asiatique et la Compagnie des Indes. Un navire, auquel on donna le nom de la \_Recherche\_, fut mis a sa disposition, et il partit, le 23 janvier 1827, accompagne d'un agent francais.

La \_Recherche\_, apres avoir relache sur plusieurs points du Pacifique, mouilla devant Vanikoro, le 7 juillet 1827, dans ce meme havre de Vanou, ou le \_Nautilus\_ flottait en ce moment.

La, il recueillit de nombreux restes du naufrage, des ustensiles de fer, des ancrs, des estropes de poulies, des pierriers, un boulet de dix-huit, des debris d'instruments d'astronomie, un morceau de couronnement, et une cloche en bronze portant cette inscription : << \_Bazin m'a fait\_ >>, marque de la fonderie de l'Arsenal de Brest vers 1785. Le doute n'etait donc plus possible.

Dillon, completant ses renseignements, resta sur le lieu du sinistre jusqu'au mois d'octobre. Puis, il quitta Vanikoro, se dirigea vers la Nouvelle-Zelande, mouilla a Calcutta, le 7 avril 1828, et revint en

France, ou il fut tres sympathiquement accueilli par Charles X.

Mais, a ce moment, Dumont d'Urville, sans avoir eu connaissance des travaux de Dillon, etait deja parti pour chercher ailleurs le theatre du naufrage. Et, en effet, on avait appris par les rapports d'un baleinier que des medailles et une croix de Saint-Louis se trouvaient entre les mains des sauvages de la Louisiade et de la Nouvelle-Caledonie.

Dumont d'Urville, commandant l'\_Astrolabe\_, avait donc pris la mer, et, deux mois apres que Dillon venait de quitter Vanikoro, il mouillait devant Hobart-Town. La, il avait connaissance des resultats obtenus par Dillon, et, de plus, il apprenait qu'un certain James Hobbs, second de l'\_Union\_, de Calcutta, ayant pris terre sur une ile situee par 8deg.18' de latitude sud et 156deg.30' de longitude est, avait remarque des barres de fer et des etoffes rouges dont se servaient les naturels de ces parages.

Dumont d'Urville, assez perplexe, et ne sachant s'il devait ajouter foi a ces recits rapportes par des journaux peu dignes de confiance, se decida cependant a se lancer sur les traces de Dillon.

Le 10 fevrier 1828, l'\_Astrolabe\_ se presenta devant Tikopia, prit pour guide et interprete un deserteur fixe sur cette ile, fit route vers Vanikoro, en eut connaissance le 12 fevrier, prolongea ses recifs jusqu'au 14, et, le 20 seulement, mouilla au-dedans de la barriere, dans le havre de Vanou.

Le 23, plusieurs des officiers firent le tour de l'ile, et rapporterent quelques debris peu importants. Les naturels, adoptant un systeme de denegations et de faux-fuyants, refusaient de les mener sur le lieu du sinistre. Cette conduite, tres louche, laissa croire qu'ils avaient maltraite les naufrages, et, en effet, ils semblaient craindre que Dumont d'Urville ne fut venu venger La Perouse et ses infortunes compagnons.

Cependant, le 26, decides par des presents, et comprenant qu'ils n'avaient a craindre aucune represaille, ils conduisirent le second, M. Jacquinot, sur le theatre du naufrage.

La, par trois ou quatre brasses d'eau, entre les recifs Pacou et Vanou, gisaient des ancrs, des canons, des saumons de fer et de plomb, empates dans les concretions calcaires. La chaloupe et la baleiniere de l'\_Astrolabe\_ furent dirigees vers cet endroit, et, non sans de longues fatigues, leurs equipages parvinrent a retirer une ancre pesant dix-huit cents livres, un canon de huit en fonte, un saumon de plomb et deux pierriers de cuivre.

Dumont d'Urville, interrogeant les naturels, apprit aussi que La Perouse, apres avoir perdu ses deux navires sur les recifs de l'ile, avait construit un batiment plus petit, pour aller se perdre une seconde fois... Ou ? On ne savait.

Le commandant de l'\_Astrolabe\_ fit alors elever, sous une touffe de mangliers, un cenotaphe a la memoire du celebre navigateur et de ses compagnons. Ce fut une simple pyramide quadrangulaire, assise sur une base de coraux, et dans laquelle n'entra aucune ferrure qui put tenter la cupidite des naturels.

Puis, Dumont d'Urville voulut partir ; mais ses equipages etaient mines par les fievres de ces cotes malsaines, et, tres malade lui-meme, il ne put appareiller que le 17 mars.

Cependant, le gouvernement francais, craignant que Dumont d'Urville ne fut pas au courant des travaux de Dillon, avait envoye a Vanikoro la corvette la \_Bayonnaise\_, commandee par Legoarant de Tromelin, qui etait en station sur la cote ouest de l'Amerique. La \_Bayonnaise\_ mouilla devant Vanikoro, quelques mois apres le depart de l'\_Astrolabe\_, ne trouva aucun document nouveau, mais constata que les sauvages avaient respecte le mausolee de La Perouse.

Telle est la substance du recit que je fis au capitaine Nemo.

<< Ainsi, me dit-il, on ne sait encore ou est alle perir ce troisieme navire construit par les naufrages sur l'ile de Vanikoro ?

-- On ne sait. >>

Le capitaine Nemo ne repondit rien, et me fit signe de le suivre au grand salon. Le \_Nautilus\_ s'enfonca de quelques metres au-dessous des flots, et les panneaux s'ouvrirent.

Je me precipitai vers la vitre, et sous les empatelements de coraux, revetus de fongies, de syphonules, d'alcyons, de cariophyllees, a travers des myriades de poissons charmants, des girelles, des glyphisidons, des pompherides, des diacopes, des holocentres, je reconnus certains debris que les dragues n'avaient pu arracher, des etriers de fer, des ancras, des canons, des boulets, une garniture de cabestan, une etrave, tous objets provenant des navires naufrages et maintenant tapisses de fleurs vivantes.

Et pendant que je regardais ces epaves desolees, le capitaine Nemo me dit d'une voix grave :

<< Le commandant La Perouse partit le 7 decembre 1785 avec ses navires la \_Boussole\_ et l'\_Astrolabe\_. Il mouilla d'abord a Botany-Bay, visita l'archipel des Amis, la Nouvelle-Caledonie, se dirigea vers Santa-Cruz et relacha a Namouka, l'une des iles du groupe Hapai. Puis, ses navires arriverent sur les recifs inconnus de Vanikoro. La \_Boussole\_, qui marchait en avant, s'engagea sur la cote meridionale. L'\_Astrolabe\_ vint a son secours et s'echoua de meme. Le premier navire se detruisit presque immediatement. Le second, engravé sous le vent, resista quelques jours. Les naturels firent assez bon accueil aux naufrages. Ceux-ci s'installerent dans l'ile, et construisirent un batiment plus petit avec les debris des deux grands. Quelques matelots resterent volontairement a Vanikoro.

Les autres, affaiblis, malades, partirent avec La Perouse. Ils se dirigerent vers les îles Salomon, et ils périrent, corps et biens, sur la cote occidentale de l'île principale du groupe, entre les caps Deception et Satisfaction !

-- Et comment le savez-vous ? m'écriai-je.

-- Voici ce que j'ai trouvé sur le lieu même de ce dernier naufrage ! >>

Le capitaine Nemo me montra une boîte de ferblanc, estampillée aux armes de France, et toute corrodée par les eaux salines. Il l'ouvrit, et je vis une liasse de papiers jaunis, mais encore lisibles.

C'étaient les instructions même du ministre de la Marine au commandant La Perouse, annotées en marge de la main de Louis XVI !

<< Ah ! c'est une belle mort pour un marin ! dit alors le capitaine Nemo. C'est une tranquille tombe que cette tombe de corail, et fasse le ciel que, mes compagnons et moi, nous n'en ayons jamais d'autre ! >>

XX

## LE DETROIT DE TORRES

Pendant la nuit du 27 au 28 décembre, le *\_Nautilus\_* abandonna les parages de Vanikoro avec une vitesse excessive. Sa direction était sud-ouest, et, en trois jours, il franchit les sept cent cinquante lieues qui séparent le groupe de La Perouse de la pointe sud-est de la Papouasie.

Le 1er janvier 1863, de grand matin, Conseil me rejoignit sur la plate-forme.

<< Monsieur, me dit ce brave garçon, monsieur me permettra-t-il de lui souhaiter une bonne année ?

-- Comment donc, Conseil, mais exactement comme si j'étais à Paris, dans mon cabinet du Jardin des Plantes. J'accepte tes vœux et je t'en remercie. Seulement, je te demanderai ce que tu entends par << une bonne année >>, dans les circonstances où nous nous trouvons. Est-ce l'année qui amènera la fin de notre emprisonnement, ou l'année qui verra se continuer cet étrange voyage ?

-- Ma foi, répondit Conseil, je ne sais trop que dire à monsieur. Il est certain que nous voyons de curieuses choses, et que, depuis deux mois, nous n'avons pas eu le temps de nous ennuyer. La dernière merveille est toujours la plus étonnante, et si cette progression se maintient, je ne sais pas comment cela finira. M'est avis que nous ne retrouverons jamais une occasion semblable.

-- Jamais, Conseil.

-- En outre, monsieur Nemo, qui justifie bien son nom latin, n'est pas plus gênant que s'il n'existait pas.

-- Comme tu le dis, Conseil.

-- Je pense donc, n'en déplaise à monsieur, qu'une bonne année serait une année qui nous permettrait de tout voir...

-- De tout voir, Conseil ? Ce serait peut-être long. Mais qu'en pense Ned Land ?

-- Ned Land pense exactement le contraire de moi, répondit Conseil. C'est un esprit positif et un estomac impérieux. Regarder les poissons et toujours en manger ne lui suffit pas. Le manque de vin, de pain, de viande, cela ne convient guère à un digne Saxon auquel les beefsteaks sont familiers, et que le brandy ou le gin, pris dans une proportion modérée, n'effrayent guère !

-- Pour mon compte, Conseil, ce n'est point là ce qui me tourmente, et je m'accommode très bien du régime du bord.

-- Moi de même, répondit Conseil. Aussi je pense autant à rester que maître Land à prendre la fuite. Donc, si l'année qui commence n'est pas bonne pour moi, elle le sera pour lui, et réciproquement. De cette façon, il y aura toujours quelqu'un de satisfait. Enfin, pour conclure, je souhaite à monsieur ce qui fera plaisir à monsieur.

-- Merci, Conseil. Seulement je te demanderai de remettre à plus tard la question des étrennes, et de les remplacer provisoirement par une bonne poignée de main. Je n'ai que cela sur moi.

-- Monsieur n'a jamais été si généreux >>, répondit Conseil.

Et là-dessus, le brave garçon s'en alla.

Le 2 janvier, nous avons fait onze mille trois cent quarante milles, soit cinq mille deux cent cinquante lieues, depuis notre point de départ dans les mers du Japon. Devant l'éperon du \_Nautilus\_ s'étendaient les dangereux parages de la mer de corail, sur la côte nord-est de l'Australie. Notre bateau prolongeait à une distance de quelques milles ce redoutable banc sur lequel les navires de Cook faillirent se perdre, le 10 juin 1770. Le bâtiment que montait Cook donna sur un roc, et s'il ne coula pas, ce fut grâce à cette circonstance que le morceau de corail, détaché au choc, resta engagé dans la coque entr'ouverte.

J'aurais vivement souhaité de visiter ce récif long de trois cent soixante lieues, contre lequel la mer, toujours houleuse, se brisait avec une intensité formidable et comparable aux roulements du tonnerre. Mais en ce moment, les plans inclinés du \_Nautilus\_ nous entraînaient à une grande profondeur, et je ne pus rien voir de ces hautes murailles coralligènes. Je dus me contenter des divers échantillons de poissons rapportés par nos filets. Je remarquai, entre autres, des germons,



especes de scombres grands comme des thons. aux flancs bleuâtres et rayés de bandes transversales qui disparaissent avec la vie de l'animal. Ces poissons nous accompagnaient par troupes et fournirent a notre table une chair excessivement delicate. On prit aussi un grand nombre de sbares vertes, longs d'un demi-decimetre, ayant le gout de la dorade, et des pyrapedes volants, veritables hirondelles sous-marines, qui, par les nuits obscures, rayent alternativement les airs et les eaux de leurs lueurs phosphorescentes. Parmi les mollusques et les zoophytes, je trouvai dans les mailles du chalut diverses especes d'alcyoniaries, des oursins, des marteaux, des eperons, des cadrans, des cerites, des hyalles. La flore etait representee par de belles algues flottantes, des laminaires et des macrocystes, impregnees du mucilage qui transsudait a travers leurs pores, et parmi lesquelles je recueillis une admirable *Nemastoma Gelinarioide*, qui fut classée parmi les curiosites naturelles du musee.

Deux jours apres avoir traverse la mer de Corail, le 4 janvier, nous eumes connaissance des cotes de la Papouasie. A cette occasion, le capitaine Nemo m'apprit que son intention etait de gagner l'océan Indien par le detroit de Torres. Sa communication se borna la. Ned vit avec plaisir que cette route le rapprochait des mers europeennes.

Ce detroit de Torres est regarde comme non moins dangereux par les ecueils qui le herissent que par les sauvages habitants qui frequentent ses cotes. Il separe de la Nouvelle-Hollande la grande ile de la Papouasie, nommee aussi Nouvelle-Guinee.

La Papouasie a quatre cents lieues de long sur cent trente lieues de large, et une superficie de quarante mille lieues geographiques. Elle est situee, en latitude, entre 0deg.19' et 10deg.2' sud, et en longitude, entre 128deg.23' et 146deg.15'. A midi, pendant que le second prenait la hauteur du soleil, j'aperçus les sommets des monts Arfalxs, eleves par plans et termines par des pitons aigus.

Cette terre, decouverte en 1511 par le Portugais Francisco Serrano, fut visitee successivement par don Jose de Meneses en 1526, par Grijalva en 1527, par le general espagnol Alvar de Saavedra en 1528, par Juigo Ortez en 1545, par le Hollandais Shouten en 1616, par Nicolas Sruick en 1753, par Tasman, Dampier, Fumel, Carteret, Edwards, Bougainville, Cook, Forrest, Mac Cluer, par d'Entrecasteaux en 1792, par Duperrey en 1823, et par Dumont d'Urville en 1827. << C'est le foyer des noirs qui occupent toute la Malaisie >>. a dit M. de Rienzi, et je ne me doutais guere que les hasards de cette navigation allaient me mettre en presence des redoutables Andamenes.

Le *Nautilus* se presenta donc a l'entree du plus dangereux detroit du globe, de celui que les plus hardis navigateurs osent a peine franchir, detroit que Louis Paz de Torres affronta en revenant des mers du Sud dans la Melanesie, et dans lequel, en 1840, les corvettes echouees de Dumont d'Urville furent sur le point de se perdre corps et biens. Le *Nautilus* lui-meme, superieur a tous les dangers de la mer, allait, cependant, faire connaissance avec les recifs coralliens.

Le detroit de Torres a environ trente-quatre lieues de large, mais il est obstrue par une innombrable quantite d'iles, d'ilots, de brisants, de rochers, qui rendent sa navigation presque impraticable. En consequence, le capitaine Nemo prit toutes les precautions voulues pour le traverser. Le \_Nautilus\_, flottant a fleur d'eau, s'avancait sous une allure moderee. Son helice, comme une queue de cetace, battait les flots avec lenteur.

Profitant de cette situation, mes deux compagnons et moi, nous avons pris place sur la plate-forme toujours deserte. Devant nous s'elevait la cage du timonier, et je me trompe fort, ou le capitaine Nemo devait etre la, dirigeant lui-meme son \_Nautilus\_.

J'avais sous les yeux les excellentes cartes du detroit de Torres levees et dressees par l'ingenieur hydrographe Vincendon Dumoulin et l'enseigne de vaisseau Coupvent-Desbois - maintenant amiral qui faisaient partie de l'etat-major de Dumont d'Urville pendant son dernier voyage de circumnavigation. Ce sont, avec celles du capitaine King, les meilleures cartes qui debrouillent l'imbroglio de cet etroit passage, et je les consultais avec une scrupuleuse attention.

Autour du \_Nautilus\_ la mer bouillonnait avec furie. Le courant de flots, qui portait du sud-est au nord-ouest avec une vitesse de deux milles et demi, se brisait sur les coraux dont la tete emergeait ca et la.

<< Voila une mauvaise mer ! me dit Ned Land.

-- Detestable, en effet, repondis-je, et qui ne convient guere a un batiment comme le \_Nautilus\_.

-- Il faut, reprit le Canadien, que ce damne capitaine soit bien certain de sa route, car je vois la des pates de coraux qui mettraient sa coque en mille pieces, si elle les effleurait seulement ! >>

En effet, la situation etait perilleuse, mais le \_Nautilus\_ semblait se glisser comme par enchantement au milieu de ces furieux ecueils. Il ne suivait pas exactement la route de l'\_Astrolabe\_ et de la \_Zelee\_ qui fut fatale a Dumont d'Urville. Il prit plus au nord, rangea l'ile Murray, et revint au sud-ouest, vers le passage de Cumberland. Je croyais qu'il allait y donner franchement, quand, remontant dans le nord-ouest, il se porta, a travers une grande quantite d'iles et d'ilots peu connus, vers l'ile Tound et le canal Mauvais.

Je me demandais deja si le capitaine Nemo, imprudent jusqu'a la folie, voulait engager son navire dans cette passe ou toucheraient les deux corvettes de Dumont d'Urville, quand, modifiant une seconde fois sa direction et coupant droit a l'ouest, il se dirigea vers l'ile Gueboroar.

Il etait alors trois heures apres-midi. Le flot se cassait, la maree etant presque pleine. Le \_Nautilus\_ s'approcha de cette ile que je vois encore avec sa remarquable lisiere de pendanus. Nous la rangions a

moins de deux milles.

Soudain, un choc me renversa. Le Nautilus venait de toucher contre un ecueil, et il demeura immobile, donnant une legere gite sur babord.

Quand je me relevai, j'aperçus sur la plate-forme le capitaine Nemo et son second. Ils examinaient la situation du navire, échangeant quelques mots dans leur incompréhensible idiome.

Voici quelle était cette situation. A deux milles, par tribord, apparaissait l'île Gueboroar dont la cote s'arrondissait du nord à l'ouest, comme un immense bras. Vers le sud et l'est se montraient déjà quelques têtes de coraux que le jusant laissait à découvert. Nous nous étions échoués au plein. et dans une de ces mers où les marées sont médiocres, circonstance fâcheuse pour le renflouage du Nautilus. Cependant. Le navire n'avait aucunement souffert, tant sa coque était solidement liée. Mais s'il ne pouvait ni couler, ni s'ouvrir, il risquait fort d'être à jamais attaché sur ces écueils, et alors c'en était fait de l'appareil sous-marin du capitaine Nemo.

Je réfléchissais ainsi, quand le capitaine, froid et calme, toujours maître de lui, ne paraissant ni ému ni contrarié, s'approcha :

<< Un accident ? lui dis-je.

-- Non, un incident, me répondit-il.

-- Mais un incident, répliquai-je, qui vous obligera peut-être à redevenir un habitant de ces terres que vous fuyez ! >>

Le capitaine Nemo me regarda d'un air singulier. et fit un geste négatif. C'était me dire assez clairement que rien ne le forcerait jamais à remettre les pieds sur un continent. Puis il dit :

<< D'ailleurs, monsieur Aronnax, le Nautilus n'est pas en perdition. Il vous transportera encore au milieu des merveilles de l'Océan. Notre voyage ne fait que commencer, et je ne désire pas me priver si vite de l'honneur de votre compagnie.

-- Cependant, capitaine Nemo, repris-je sans relever la tournure ironique de cette phrase, le Nautilus s'est échoué au moment de la pleine mer. Or, les marées ne sont pas fortes dans le Pacifique, et, si vous ne pouvez délester le Nautilus - ce qui me paraît impossible je ne vois pas comment il sera renfloué.

-- Les marées ne sont pas fortes dans le Pacifique, vous avez raison, monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo, mais, au détroit de Torres, on trouve encore une différence d'un mètre et demi entre le niveau des hautes et basses mers. C'est aujourd'hui le 4 janvier, et dans cinq jours la pleine lune. Or, je serai bien étonné si ce complaisant satellite ne soulève pas suffisamment ces masses d'eau, et ne me rend pas un service que je ne veux devoir qu'à lui seul. >>

Ceci dit, le capitaine Nemo, suivi de son second, redescendit a l'interieur du \_Nautilus\_. Quant au batiment, il ne bougeait plus et demeurait immobile. comme si les polypes coralliens l'eussent deja maconne dans leur indestructible ciment.

<< Eh bien, monsieur ? me dit Ned Land, qui vint a moi apres le depart du capitaine.

Eh bien, ami Ned, nous attendrons tranquillement la maree du 9, car il parait que la lune aura la complaisance de nous remettre a flot.

-- Tout simplement ?

-- Tout simplement.

-- Et ce capitaine ne va pas mouiller ses ancrs au large, mettre sa machine sur ses chaines, et tout faire pour se dehaler ?

Puisque la maree suffira ! >> repondit simplement Conseil.

Le Canadien regarda Conseil, puis il haussa les epaules. C'etait le marin qui parlait en lui.

<< Monsieur, repliqua-t-il, vous pouvez me croire quand je vous dis que ce morceau de fer ne naviguera plus jamais ni sur ni sous les mers. Il n'est bon qu'a vendre au poids. Je pense donc que le moment est venu de fausser compagnie au capitaine Nemo.

-- Ami Ned, repondis-je, je ne desespere pas comme vous de ce vaillant \_Nautilus\_, et dans quatre jours nous saurons a quoi nous en tenir sur les marees du Pacifique. D'ailleurs, le conseil de fuir pourrait etre opportun si nous etions en vue des cotes de l'Angleterre ou de la Provence, mais dans les parages de la Papouasie, c'est autre chose, et il sera toujours temps d'en venir a cette extremite, si le Nautilus ne parvient pas a se relever, ce que je regarderais comme un evenement grave.

-- Mais ne saurait-on tater, au moins, de ce terrain ? reprit Ned Land. Voila une ile. Sur cette ile, il y a des arbres. Sous ces arbres. des animaux terrestres, des porteurs de cotelettes et de roastbeefs, auxquels je donnerais volontiers quelques coups de dents.

-- Ici, l'ami Ned a raison, dit Conseil, et je me range a son avis. Monsieur ne pourrait-il obtenir de son ami le capitaine Nemo de nous transporter a terre, ne fut-ce que pour ne pas perdre l'habitude de fouler du pied les parties solides de notre planete ?

-- Je peux le lui demander, repondis-je, mais il refusera.

-- Que monsieur se risque, dit Conseil, et nous saurons a quoi nous en tenir sur l'amabilite du capitaine. >>

A ma grande surprise, le capitaine Nemo m'accorda la permission que je

lui demandais, et il le fit avec beaucoup de grace et d'empressement, sans meme avoir exige de moi la promesse de revenir a bord. Mais une fuite a travers les terres de la Nouvelle-Guinee eut ete tres perilleuse, et je n'aurais pas conseille a Ned Land de la tenter. Mieux valait etre prisonnier a bord du \_Nautilus\_, que de tomber entre les mains des naturels de la Papouasie.

Le canot fut mis a notre disposition pour le lendemain matin. Je ne cherchai pas a savoir si le capitaine Nemo nous accompagnerait. Je pensai meme qu'aucun homme de l'equipage ne nous serait donne, et que Ned Land serait seul charge de diriger l'embarcation. D'ailleurs, la terre se trouvait a deux milles au plus, et ce n'etait qu'un jeu pour le Canadien de conduire ce leger canot entre les lignes de recifs si fatales aux grands navires.

Le lendemain, 5 janvier, le canot, deponse, fut arrache de son alveole et lance a la mer du haut de la plate-forme. Deux hommes suffirent a cette operation. Les avirons etaient dans l'embarcation, et nous n'avions plus qu'a y prendre place.

A huit heures, armes de fusils et de haches, nous debordions du \_Nautilus\_. La mer etait assez calme. Une petite brise soufflait de terre. Conseil et moi, places aux avirons, nous nagions vigoureusement, et Ned gouvernait dans les etroites passes que les brisants laissaient entre eux. Le canot se maniait bien et filait rapidement.

Ned Land ne pouvait contenir sa joie. C'etait un prisonnier echappe de sa prison, et il ne songeait guere qu'il lui faudrait y rentrer.

<< De la viande ! repetait-il, nous allons donc manger de la viande, et quelle viande ! Du veritable gibier ! Pas de pain, par exemple ! Je ne dis pas que le poisson ne soit une bonne chose, mais il ne faut pas en abuser, et un morceau de fraiche venaison, grille sur des charbons ardents, variera agreablement notre ordinaire.

-- Gourmand ! repondait Conseil, il m'en fait venir l'eau a la bouche.

-- Il reste a savoir, dis-je, si ces forets sont giboyeuses, et si le gibier n'y est pas de telle taille qu'il puisse lui-meme chasser le chasseur.

-- Bon ! monsieur Aronnax, repondit le Canadien, dont les dents semblaient etre affutees comme un tranchant de hache, mais je mangerai du tigre, de l'aloiau de tigre, s'il n'y a pas d'autre quadrupede dans cette ile.

-- L'ami Ned est inquietant, repondit Conseil.

-- Quel qu'il soit, reprit Ned Land, tout animal a quatre pattes sans plumes, ou a deux pattes avec plumes, sera salue de mon premier coup de fusil.

-- Bon ! repondis-je, voila les imprudences de maitre Land qui vont

recommencer !

-- N'ayez pas peur, monsieur Aronnax, repondit le Canadien, et nagez ferme ! Je ne demande pas vingt-cinq minutes pour vous offrir un mets de ma facon. >>

A huit heures et demie, le canot du \_Nautilus\_ venait s'echouer doucement sur une greve de sable, apres avoir heureusement franchi l'anneau coralligene qui entourait l'ile de Gueboroar.

XXI

## QUELQUES JOURS A TERRE

Je fus assez vivement impressionne en touchant terre. Ned Land essayait le sol du pied, comme pour en prendre possession. Il n'y avait pourtant que deux mois que nous etions, suivant l'expression du capitaine Nemo, les << passagers du \_Nautilus\_ >>. c'est-a-dire. en realite, les prisonniers de son commandant.

En quelques minutes. nous fumes a une portee de fusil de la cote. Le sol etait presque entierement madreporique, mais certains lits de torrents desseches. semes de debris granitiques, demontraient que cette ile etait due a une formation primordiale. Tout l'horizon se cachait derriere un rideau de forets admirables. Des arbres enormes, dont la taille atteignait parfois deux cents pieds, se reliaient l'un a l'autre par des guirlandes de lianes, vrais hamacs naturels que bercait une brise legere. C'etaient des mimosas, des ficus, des casuarinas, des teks, des hibiscus, des pendanus, des palmiers, melanges a profusion, et sous l'abri de leur voute verdoyante, au pied de leur stype gigantesque, croissaient des orchidees des legumineuses et des fougères.

Mais, sans remarquer tous ces beaux echantillons de la flore papouasienne, le Canadien abandonna l'agreable pour l'utile. Il apercut un cocotier, abattit quelques-uns de ses fruits, les brisa, et nous bumes leur lait, nous mangeames leur amande, avec une satisfaction qui protestait contre l'ordinaire du \_Nautilus\_.

<< Excellent ! disait Ned Land.

-- Exquis ! repondait Conseil.

-- Et je ne pense pas, dit le Canadien. que votre Nemo s'oppose a ce que nous introduisions une cargaison de cocos a son bord ?

-- Je ne le crois pas, repondis-je, mais il n'y voudra pas gouter !

-- Tant pis pour lui ! dit Conseil.

-- Et tant mieux pour nous ! riposta Ned Land. Il en restera davantage.

-- Un mot seulement, maitre Land, dis-je au harponneur qui se disposait a ravager un autre cocotier, le coco est une bonne chose, mais avant

d'en remplir le canot, il me parait sage de reconnaitre si l'île ne produit pas quelque substance non moins utile. Des legumes frais seraient bien recus a l'office du \_Nautilus\_.

-- Monsieur a raison, repondit Conseil, et je propose de reserver trois places dans notre embarcation, l'une pour les fruits, l'autre pour les legumes, et la troisieme pour la venaison, dont je n'ai pas encore entrevu le plus mince echantillon.

-- Conseil, il ne faut desesperer de rien, repondit le Canadien.

-- Continuons donc notre excursion, repris-je, mais ayons l'oeil aux aguets. Quoique l'île paraisse inhabitee, elle pourrait renfermer, cependant, quelques individus qui seraient moins difficiles que nous sur la nature du gibier !

-- He ! he ! fit Ned Land, avec un mouvement de machoire tres significatif.

-- Eh bien ! Ned ! s'ecria Conseil.

-- Ma foi, riposta le Canadien, je commence a comprendre les charmes de l'anthropophagie !

-- Ned ! Ned ! que dites-vous la ! repliqua Conseil. Vous, anthropophage ! Mais je ne serai plus en surete pres de vous, moi qui partage votre cabine ! Devrai-je donc me reveiller un jour a demi devore ?

-- Ami Conseil, je vous aime beaucoup, mais pas assez pour vous manger sans necessite.

-- Je ne m'y fie pas, repondit Conseil. En chasse ! Il faut absolument abattre quelque gibier pour satisfaire ce cannibale, ou bien, l'un de ces matins, monsieur ne trouvera plus que des morceaux de domestique pour le servir. >>

Tandis que s'echangeaient ces divers propos, nous penetrons sous les sombres voutes de la foret, et pendant deux heures, nous la parcourumes en tous sens.

Le hasard servit a souhait cette recherche de vegetaux comestibles, et l'un des plus utiles produits des zones tropicales nous fournit un aliment precieux qui manquait a bord.

Je veux parler de l'arbre a pain, tres abondant dans l'île Gueboroar, et j'y remarquai principalement cette variete depourvue de graines, qui porte en malais le nom de << Rima >>.

Cet arbre se distinguait des autres arbres par un tronc droit et haut de quarante pieds. Sa cime, gracieusement arrondie et formee de grandes feuilles multilobees, designait suffisamment aux yeux d'un naturaliste cet << artocarpus >> qui a ete tres heureusement naturalise aux iles

Mascareignes. De sa masse de verdure se detachaient de gros fruits globuleux, larges d'un decimetre, et pourvus exterieurement de rugosites qui prenaient une disposition hexagonale. Utile vegetal dont la nature a gratifie les regions auxquelles le ble manque, et qui, sans exiger aucune culture, donne des fruits pendant huit mois de l'annee.

Ned Land les connaissait bien, ces fruits. Il en avait deja mange pendant ses nombreux voyages, et il savait preparer leur substance comestible. Aussi leur vue excita-t-elle ses desirs, et il n'y put tenir plus longtemps.

<< Monsieur, me dit-il, que je meure si je ne goute pas un peu de cette pate de l'arbre a pain !

-- Goutez, ami Ned, goutez a votre aise. Nous sommes ici pour faire des experiences, faisons-les.

-- Ce ne sera pas long >>, repondit le Canadien.

Et, arme d'une lentille, il alluma un feu de bois mort qui petilla joyeusement. Pendant ce temps, Conseil et moi, nous choisissions les meilleurs fruits de l'artocarpus. Quelques-uns n'avaient pas encore atteint un degre suffisant de maturite, et leur peau epaisse recouvrait une pulpe blanche, mais peu fibreuse. D'autres, en tres grand nombre, jaunatres et gelatineux, n'attendaient que le moment d'etre cueillis.

Ces fruits ne renfermaient aucun noyau. Conseil en apporta une douzaine a Ned Land, qui les placa sur un feu de charbons, apres les avoir coupes en tranches epaisses, et ce faisant, il repetait toujours :

<< Vous verrez, monsieur, comme ce pain est bon !

-- Surtout quand on en est prive depuis longtemps, dit Conseil.

-- Ce n'est meme plus du pain, ajouta le Canadien. C'est une patisserie delicate. Vous n'en avez jamais mange, monsieur ?

-- Non, Ned.

-- Eh bien, preparez-vous a absorber une chose succulente. Si vous n'y revenez pas, je ne suis plus le roi des harponneurs ! >>

Au bout de quelques minutes, la partie des fruits exposee au feu fut completement charbonnee. A l'interieur apparaissait une pate blanche, sorte de mie tendre, dont la saveur rappelait celle de l'artichaut.

Il faut l'avouer, ce pain etait excellent, et j'en mangeai avec grand plaisir.

<< Malheureusement, dis-je, une telle pate ne peut se garder fraiche, et il me parait inutile d'en faire une provision pour le bord.

-- Par exemple, monsieur ! s'ecria Ned Land. Vous parlez la comme un



naturaliste, mais moi, je vais agir comme un boulanger. Conseil, faites une recolte de ces fruits que nous reprendrons a notre retour.

-- Et comment les preparerez-vous ? demandai-je au Canadien.

-- En fabriquant avec leur pulpe une pate fermentee qui se gardera indefiniment et sans se corrompre. Lorsque je voudrai l'employer, je la ferai cuire a la cuisine du bord, et malgre sa saveur un peu acide, vous la trouverez excellente.

-- Alors, maitre Ned, je vois qu'il ne manque rien a ce pain...

-- Si, monsieur le professeur, repondit le Canadien, il y manque quelques fruits ou tout ou moins quelques legumes !

Cherchons les fruits et les legumes. >>

Lorsque notre recolte fut terminee, nous nous mimes en route pour completer ce diner << terrestre >>.

Nos recherches ne furent pas vaines, et, vers midi, nous avons fait une ample provision de bananes. Ces produits delicieux de la zone torride murissent pendant toute l'annee, et les Malais, qui leur ont donne le nom de << pisang >>, les mangent sans les faire cuire. Avec ces bananes, nous recueillimes des jaks enormes dont le gout est tres accuse, des mangues savoureuses, et des ananas d'un grosseur invraisemblable. Mais cette recolte prit une grande partie de notre temps, que, d'ailleurs, il n'y avait pas lieu de regretter.

Conseil observait toujours Ned. Le harponneur marchait en avant, et, pendant sa promenade a travers la foret, il glanait d'une main sure d'excellents fruits qui devaient completer sa provision.

<< Enfin, demanda Conseil, il ne vous manque plus rien, ami Ned ?

-- Hum ! fit le Canadien.

-- Quoi ! vous vous plaignez ?

-- Tous ces vegetaux ne peuvent constituer un repas, repondit Ned. C'est la fin d'un repas, c'est un dessert. Mais le potage ? mais le roti ?

-- En effet, dis-je, Ned nous avait promis des cotelettes qui me semblent fort problematiques.

-- Monsieur, repondit le Canadien, non seulement la chasse n'est pas finie, mais elle n'est meme pas commencee. Patience ! Nous finirons bien par rencontrer quelque animal de plume ou de poil, et, si ce n'est pas en cet endroit, ce sera dans un autre...

-- Et si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, ajouta Conseil, car il ne faut pas trop s'eloigner. Je propose meme de revenir au canot.

-- Quoi ! déjà ! s'écria Ned.

-- Nous devons être de retour avant la nuit, dis-je.

-- Mais quelle heure est-il donc ? demanda le Canadien.

-- Deux heures, au moins, répondit Conseil.

-- Comme le temps passe sur ce sol ferme ! s'écria maître Ned Land avec un soupir de regret.

-- En route >>, répondit Conseil.

Nous revînmes donc à travers la forêt, et nous complétâmes notre récolte en faisant une razzia de choux palmistes qu'il fallut cueillir à la cime des arbres, de petits haricots que je reconnus pour être les << abrou >> des Malais, et d'ignames d'une qualité supérieure.

Nous étions surchargés quand nous arrivâmes au canot. Cependant, Ned Land ne trouvait pas encore sa provision suffisante. Mais le sort le favorisa. Au moment de s'embarquer, il aperçut plusieurs arbres, hauts de vingt-cinq à trente pieds, qui appartenaient à l'espèce des palmiers. Ces arbres, aussi précieux que l'artocarpus, sont justement comptés parmi les plus utiles produits de la Malaisie.

C'étaient des sagoutiers, végétaux qui croissent sans culture, se reproduisant, comme les muriers, par leurs rejetons et leurs graines.

Ned Land connaissait la manière de traiter ces arbres. Il prit sa hache, et la maniant avec une grande vigueur, il eut bientôt couché sur le sol deux ou trois sagoutiers dont la maturité se reconnaissait à la poussière blanche qui saupoudrait leurs palmes.

Je le regardai faire plutôt avec les yeux d'un naturaliste qu'avec les yeux d'un homme affamé. Il commença par enlever à chaque tronc une bande d'écorce, épaisse d'un pouce, qui recouvrait un réseau de fibres allongées formant d'inextricables nœuds, que mastiquait une sorte de farine gommeuse. Cette farine, c'était le sagou, substance comestible qui sert principalement à l'alimentation des populations mélanésiennes.

Ned Land se contenta, pour le moment, de couper ces troncs par morceaux, comme il eut fait de bois à brûler, se réservant d'en extraire plus tard la farine, de la passer dans une étoffe afin de la séparer de ses ligaments fibreux, d'en faire évaporer l'humidité au soleil, et de la laisser durcir dans des moules.

Enfin, à cinq heures du soir, chargés de toutes nos richesses, nous quittâmes le rivage de l'île, et, une demi-heure après, nous accostâmes le Nautilus. Personne ne parut à notre arrivée. L'énorme cylindre de tôle semblait désert. Les provisions embarquées, je descendis à ma chambre. J'y trouvai mon souper prêt. Je mangeai, puis je m'endormis.

Le lendemain, 6 janvier, rien de nouveau a bord. Pas un bruit a l'interieur, pas un signe de vie. Le canot etait reste le long du bord, a la place meme ou nous l'avions laisse. Nous resolumes de retourner a l'ile Gueboroar. Ned Land esperait etre plus heureux que la veille au point de vue du chasseur, et desirait visiter une autre partie de la foret.

Au lever du soleil, nous etions en route. L'embarcation, enlevee par le flot qui portait a terre, atteignit l'ile en peu d'instant.

Nous débarquames, et, pensant qu'il valait mieux s'en rapporter a l'instinct du Canadien, nous suivimes Ned Land dont les longues jambes menacaient de nous distancer.

Ned Land remonta la cote vers l'ouest, puis, passant a gue quelques lits de torrents, il gagna la haute plaine que bordaient d'admirables forets. Quelques martins-pecheurs rodaient le long des cours d'eau, mais ils ne se laissaient pas approcher. Leur circonspection me prouva que ces volatiles savaient a quoi s'en tenir sur des bipedes de notre espece, et j'en conclus que, si l'ile n'etait pas habitee, du moins, des etres humains la frequentaient.

Après avoir traverse une assez grasse prairie, nous arrivames a la lisiere d'un petit bois qu'animaient le chant et le vol d'un grand nombre d'oiseaux.

<< Ce ne sont encore que des oiseaux, dit Conseil.

-- Mais il y en a qui se mangent ! repondit le harponneur.

-- Point, ami Ned, repliqua Conseil, car je ne vois la que de simples perroquets.

-- Ami Conseil, repondit gravement Ned, le perroquet est le faisan de ceux qui n'ont pas autre chose a manger.

-- Et j'ajouterai, dis-je, que cet oiseau, convenablement prepare, vaut son coup de fourchette. >>

En effet, sous l'epais feuillage de ce bois, tout un monde de perroquets voltigeait de branche en branche, n'attendant qu'une education plus soignee pour parler la langue humaine. Pour le moment, ils caquetaient en compagnie de perruches de toutes couleurs, de graves kakatouas, qui semblaient mediter quelque probleme philosophique, tandis que des loris d'un rouge eclatant passaient comme un morceau d'etamine emporte par la brise, au milieu de kalaos au vol bruyant, de papouas peints des plus fines nuances de l'azur, et de toute une variete de volatiles charmants, mais generalement peu comestibles.

Cependant, un oiseau particulier a ces terres, et qui n'a jamais depasse la limite des iles d'Arrou et des iles des Papouas, manquait a cette collection. Mais le sort me reservait de l'admirer avant peu.

Après avoir traversé un taillis de médiocre épaisseur, nous avons retrouvé une plaine obstruée de buissons. Je vis alors s'enlever de magnifiques oiseaux que la disposition de leurs longues plumes obligeait à se diriger contre le vent. Leur vol ondule, la grâce de leurs courbes aériennes, le chatouillement de leurs couleurs, attiraient et charmaient le regard. Je n'eus pas de peine à les reconnaître.

<< Des oiseaux de paradis ! m'écriai-je.

-- Ordre des passereaux, section des clytomores, répondit Conseil.

-- Famille des perdreaux ? demanda Ned Land.

-- Je ne crois pas, maître Land. Néanmoins, je compte sur votre adresse pour attraper un de ces charmants produits de la nature tropicale !

-- On essayera, monsieur le professeur, quoique je sois plus habituée à manier le harpon que le fusil. >>

Les Malais, qui font un grand commerce de ces oiseaux avec les Chinois, ont, pour les prendre, divers moyens que nous ne pouvions employer. Tantôt ils disposent des lacets au sommet des arbres élevés que les paradisiers habitent de préférence. Tantôt ils s'en emparent avec une glu tenace qui paralyse leurs mouvements. Ils vont même jusqu'à empoisonner les fontaines où ces oiseaux ont l'habitude de boire. Quant à nous, nous étions réduits à les tirer au vol, ce qui nous laissait peu de chances de les atteindre. Et en effet, nous épuisâmes vainement une partie de nos munitions.

Vers onze heures du matin, le premier plan des montagnes qui forment le centre de l'île était franchi, et nous n'avions encore rien tué. La faim nous aiguillonnait. Les chasseurs s'étaient fies au produit de leur chasse, et ils avaient eu tort. Très heureusement, Conseil, à sa grande surprise, fit un coup double et assura le déjeuner. Il abattit un pigeon blanc et un ramier, qui, lestement plumes et suspendus à une brochette, rotirent devant un feu ardent de bois mort. Pendant que ces intéressants animaux cuisaient, Ned prépara des fruits de l'artocarpus. Puis, le pigeon et le ramier furent dévorés jusqu'aux os et déclarés excellents. La muscade, dont ils ont l'habitude de se gaver, parfuma leur chair et en fit un manger délicieux.

<< C'est comme si les poulardes se nourrissaient de truffes, dit Conseil.

-- Et maintenant, Ned, que vous manque-t-il ? demandai-je au Canadien.

-- Un gibier à quatre pattes, monsieur Aronnax, répondit Ned Land. Tous ces pigeons ne sont que hors-d'œuvre et amusettes de la bouche. Aussi, tant que je n'aurai pas tué un animal à côtelettes, je ne serai pas content !

-- Ni moi, Ned, si je n'attrape pas un paradisier.

-- Continuons donc la chasse, répondit Conseil, mais en revenant vers

la mer. Nous sommes arrivés aux premières pentes des montagnes, et je pense qu'il vaut mieux regagner la région des forêts. >>

C'était un avis sensé, et il fut suivi. Après une heure de marche, nous avons atteint une véritable forêt de sagoutiers. Quelques serpents inoffensifs fuyaient sous nos pas. Les oiseaux de paradis se dérobaient à notre approche, et véritablement, je désespérais de les atteindre, lorsque Conseil, qui marchait en avant, se baissa soudain, poussa un cri de triomphe, et revint à moi, rapportant un magnifique paradisière.

<< Ah ! bravo ! Conseil, m'écriai-je.

-- Monsieur est bien bon, répondit Conseil.

-- Mais non, mon garçon. Tu as fait là un coup de maître. Prendre un de ces oiseaux vivants, et le prendre à la main !

-- Si monsieur veut l'examiner de près, il verra que je n'ai pas eu grand mérite.

-- Et pourquoi, Conseil ?

-- Parce que cet oiseau est ivre comme une caille.

-- Ivre ?

-- Oui, monsieur, ivre des muscades qu'il devorait sous le muscadier ou je l'ai pris. Voyez, ami Ned, voyez les monstrueux effets de l'intemperance !

-- Mille diables ! riposta le Canadien, pour ce que j'ai bu de gin depuis deux mois, ce n'est pas la peine de me le reprocher ! >>

Cependant, j'examinais le curieux oiseau. Conseil ne se trompait pas. Le paradisière, enivre par le suc capiteux, était réduit à l'impuissance. Il ne pouvait voler. Il marchait à peine. Mais cela m'inquiéta peu, et je le laissai couver ses muscades.

Cet oiseau appartenait à la plus belle des huit espèces que l'on compte en Papouasie et dans les îles voisines. C'était le paradisière << grand-émeraude >>, l'un des plus rares. Il mesurait trois décimètres de longueur. Sa tête était relativement petite, ses yeux placés près de l'ouverture du bec, et petits aussi. Mais il offrait une admirable réunion de nuances. étant jaune de bec, brun de pieds et d'ongles, noisette aux ailes empourprées à leurs extrémités, jaune pâle à la tête et sur le derrière du cou, couleur d'émeraude à la gorge, brun marron au ventre et à la poitrine. Deux filets cornes et duveteux s'élevaient au-dessus de sa queue, que prolongeaient de longues plumes très légères, d'une finesse admirable, et ils complétaient l'ensemble de ce merveilleux oiseau que les indigènes ont poétiquement appelé l'oiseau du soleil >>.

Je souhaitais vivement de pouvoir ramener à Paris ce superbe spécimen

des paradisiers, afin d'en faire don au Jardin des Plantes, qui n'en possede pas un seul vivant.

<< C'est donc bien rare ? demanda le Canadien, du ton d'un chasseur qui estime fort peu le gibier au point de vue de l'art.

-- Tres rare, mon brave compagnon, et surtout tres difficile a prendre vivant. Et meme morts, ces oiseaux sont encore l'objet d'un important trafic. Aussi, les naturels ont-ils imagine d'en fabriquer comme on fabrique des perles ou des diamants.

-- Quoi ! s'ecria Conseil, on fait de faux oiseaux de paradis ?

-- Oui, Conseil.

-- Et monsieur connait-il le procede des indigenes ?

-- Parfaitement. Les paradisiers, pendant la mousson d'est, perdent ces magnifiques plumes qui entourent leur queue, et que les naturalistes ont appelees plumes subalaires. Ce sont ces plumes que recueillent les faux-monnayeurs en volatiles, et qu'ils adaptent adroitement a quelque pauvre perruche prealablement mutilee. Puis ils teignent la suture, ils vernissent l'oiseau, et ils expedient aux museums et aux amateurs d'Europe ces produits de leur singuliere industrie.

-- Bon ! fit Ned Land, si ce n'est pas l'oiseau, ce sont toujours ses plumes, et tant que l'objet n'est pas destine a etre mange. je n'y vois pas grand mal ! >>

Mais si mes desirs etaient satisfaits par la possession de ce paradisier, ceux du chasseur canadien ne l'etaient pas encore. Heureusement, vers deux heures, Ned Land abattit un magnifique cochon des bois, de ceux que les naturels appellent << bari-outang >>. L'animal venait a propos pour nous procurer de la vraie viande de quadrupede, et il fut bien recu. Ned Land se montra tres glorieux de son coup de fusil. Le cochon, touche par la balle electrique, etait tombe raide mort.

Le Canadien le depouilla et le vida proprement, apres en avoir retire une demi-douzaine de cotelettes destinees a fournir une grillade pour le repas du soir. Puis, cette chasse fut reprise, qui devait encore etre marquee par les exploits de Ned et de Conseil.

En effet, les deux amis, battant les buissons, firent lever une troupe de kangarous, qui s'enfuirent en bondissant sur leurs pattes elastiques. Mais ces animaux ne s'enfuirent pas si rapidement que la capsule electrique ne put les arreter dans leur course.

<< Ah ! monsieur le professeur, s'ecria Ned Land que la rage du chasseur prenait a la tete, quel gibier excellent, cuit a l'etuvee surtout ! Quel approvisionnement pour le \_Nautilus\_ ! Deux ! trois ! cinq a terre ! Et quand je pense que nous devorerons toute cette chair, et que ces imbeciles du bord n'en auront pas miette ! >>

Je crois que, dans l'excès de sa joie, le Canadien, s'il n'avait pas tant parlé, aurait massacré toute la bande ! Mais il se contenta d'une douzaine de ces intéressants marsupiaux, qui forment le premier ordre des mammifères aplacentaires - nous dit Conseil.

Ces animaux étaient de petite taille. C'était une espèce de ces << kangaroos-lapins >>, qui gisent habituellement dans le creux des arbres, et dont la vitesse est extrême ; mais s'ils sont de médiocre grosseur, ils fournissent, du moins, la chair la plus estimée.

Nous étions très satisfaits des résultats de notre chasse. Le joyeux Ned se proposait de revenir le lendemain à cette île enchantée, qu'il voulait dépeupler de tous ses quadrupèdes comestibles. Mais il comptait sans les événements.

À six heures du soir, nous avons regagné la plage. Notre canot était échoué à sa place habituelle. Le *Nautilus*, semblable à un long écueil, émergeait des flots à deux milles du rivage.

Ned Land, sans plus tarder, s'occupa de la grande affaire du dîner. Il s'entendait admirablement à toute cette cuisine. Les côtelettes de << bari-outang >>, grillées sur des charbons, répandirent bientôt une délicieuse odeur qui parfuma l'atmosphère !...

Mais je m'aperçois que je marche sur les traces du Canadien. Me voici en extase devant une grillade de porc frais ! Que l'on me pardonne, comme j'ai pardonné à maître Land, et pour les mêmes motifs !

Enfin, le dîner fut excellent. Deux ramiers complèteront ce menu extraordinaire. La pâte de sagou, le pain de l'artocarpus, quelques mangues, une demi-douzaine d'ananas, et la liqueur fermentée de certaines noix de cocos, nous mirent en joie. Je crois même que les idées de mes dignes compagnons n'avaient pas toute la netteté désirable.

<< Si nous ne retournions pas ce soir au *Nautilus* ? dit Conseil.

Si nous n'y retournions jamais ? >> ajouta Ned Land.

En ce moment une pierre vint tomber à nos pieds, et coupa court à la proposition du harponneur.

XXII

## LA Foudre du Capitaine Nemo

Nous avons regardé du côté de la forêt, sans nous lever, ma main s'arrêtant dans son mouvement vers ma bouche, celle de Ned Land achevant son office.

<< Une pierre ne tombe pas du ciel, dit Conseil, ou bien elle mérite le nom d'aérolithe. >>

Une seconde pierre, soigneusement arrondie, qui enleva de la main de Conseil une savoureuse cuisse de ramier, donna encore plus de poids à son observation.

Leves tous les trois, le fusil à l'épaule, nous étions prêts à répondre à toute attaque.

<< Sont-ce des singes ? s'écria Ned Land.

-- A peu près, répondit Conseil, ce sont des sauvages.

-- Au canot ! >> dis-je en me dirigeant vers la mer.

Il fallait, en effet, battre en retraite, car une vingtaine de naturels, armés d'arcs et de frondes, apparaissaient sur la lisière d'un taillis, qui masquait l'horizon de droite, à cent pas à peine.

Notre canot était échoué à dix toises de nous.

Les sauvages s'approchaient, sans courir, mais ils prodiguaient les démonstrations les plus hostiles. Les pierres et les flèches pleuvaient.

Ned Land n'avait pas voulu abandonner ses provisions, et malgré l'imminence du danger, son cochon d'un côté, ses kangaroos de l'autre, il détaillait avec une certaine rapidité.

En deux minutes, nous étions sur la grève. Charger le canot des provisions et des armes, le pousser à la mer, armer les deux avirons, ce fut l'affaire d'un instant. Nous n'avions pas gagné deux encablures, que cent sauvages, hurlant et gesticulant, entrèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Je regardais si leur apparition attirerait sur la plate-forme quelques hommes du Nautilus. Mais non. L'énorme engin, couché au large, demeurait absolument désert.

Vingt minutes plus tard, nous montions à bord. Les panneaux étaient ouverts. Après avoir amaré le canot, nous rentrâmes à l'intérieur du Nautilus.

Je descendis au salon, d'où s'échappaient quelques accords. Le capitaine Nemo était là, courbé sur son orgue et plongé dans une extase musicale.

<< Capitaine ! >> lui dis-je.

Il ne m'entendit pas.

<< Capitaine ! >> repris-je en le touchant de la main.

Il frissonna, et se retournant :

<< Ah ! c'est vous, monsieur le professeur ? me dit-il. Eh bien ! avez-vous fait bonne chasse, avez-vous herborisé avec succès ?



-- Oui, capitaine, repondis-je, mais nous avons malheureusement ramene une troupe de bipedes dont le voisinage me parait inquietant.

-- Quels bipedes ?

-- Des sauvages.

-- Des sauvages ! repondit le capitaine Nemo d'un ton ironique. Et vous vous etonnez, monsieur le professeur, qu'ayant mis le pied sur une des terres de ce globe, vous y trouviez des sauvages ? Des sauvages, ou n'y en a-t-il pas ? Et d'ailleurs, sont-ils pires que les autres, ceux que vous appelez des sauvages ?

-- Mais, capitaine...

-- Pour mon compte, monsieur, j'en ai rencontre partout.

-- Eh bien, repondis-je, si vous ne voulez pas en recevoir a bord du \_Nautilus\_, vous ferez bien de prendre quelques precautions.

-- Tranquillisez-vous, monsieur le professeur, il n'y a pas la de quoi se preoccuper.

-- Mais ces naturels sont nombreux.

-- Combien en avez-vous compte ?

-- Une centaine, au moins.

-- Monsieur Aronnax, repondit le capitaine Nemo, dont les doigts s'etaient replaces sur les touches de l'orgue, quand tous les indigenes de la Papouasie seraient reunis sur cette plage, le \_Nautilus\_ n'aurait rien a craindre de leurs attaques ! >>

Les doigts du capitaine couraient alors sur le clavier de l'instrument, et je remarquai qu'il n'en frappait que les touches noires, ce qui donnait a ses melodies une couleur essentiellement ecossaise. Bientot, il eut oublie ma presence, et fut plonge dans une reverie que je ne cherchai plus a dissiper.

Je remontai sur la plate-forme. La nuit etait deja venue, car, sous cette basse latitude, le soleil se couche rapidement et sans crepuscule. Je n'aperçus plus que confusement l'Ile Gueboroar. Mais des feux nombreux, allumes sur la plage, attestaient que les naturels ne songeaient pas a la quitter.

Je restai seul ainsi pendant plusieurs heures, tantot songeant ces indigenes mais sans les redouter autrement, car l'imperturbable confiance du capitaine me gagnait - tantot les oubliant, pour admirer les splendeurs de cette nuit des tropiques. Mon souvenir s'envolait vers la France, a la suite de ces etoiles zodiacales qui devaient l'eclairer dans quelques heures. La lune resplendissait au milieu des constellations du zenith. Je pensai alors que ce fidele et complaisant

satellite reviendrait apres-demain, a cette meme place, pour soulever ces ondes et arracher le \_Nautilus\_ a son lit de coraux. Vers minuit, voyant que tout etait tranquille sur les flots assombris aussi bien que sous les arbres du rivage, je regagnai ma cabine, et je m'endormis paisiblement.

La nuit s'ecoula sans mesaventure. Les Papouas s'effrayaient, sans doute, a la seule vue du monstre echoue dans la baie, car, les panneaux, restes ouverts, leur eussent offert un acces facile a l'interieur du \_Nautilus\_.

A six heures du matin - 8 janvier je remontai sur la plate-forme. Les ombres du matin se levaient. L'ile montra bientot, a travers les brumes dissipees, ses plages d'abord, ses sommets ensuite.

Les indigenes etaient toujours la, plus nombreux que la veille - cinq ou six cents peut-etre. Quelques-uns, profitant de la maree basse, s'etaient avances sur les tetes de coraux, a moins de deux encablures du \_Nautilus\_. Je les distinguai facilement. C'etaient bien de veritables Papouas, a taille athletique, hommes de belle race, au front large et eleve, au nez gros mais non epate, aux dents blanches. Leur chevelure laineuse, teinte en rouge, tranchait sur un corps, noir et luisant comme celui des Nubiens. Au lobe de leur oreille, coupe et distendu, pendaient des chapelets en os. Ces sauvages etaient generalement nus. Parmi eux, je remarquai quelques femmes, habillees, des hanches au genou, d'une veritable crinoline d'herbes que soutenait une ceinture vegetale. Certains chefs avaient orne leur cou d'un croissant et de colliers de verroteries rouges et blanches. Presque tous, armes d'arcs, de fleches et de boucliers, portaient a leur epaule une sorte de filet contenant ces pierres arrondies que leur fronde lance avec adresse.

Un de ces chefs, assez rapproche du \_Nautilus\_, l'examinait avec attention. Ce devait etre un << mado >> de haut rang, car il se drapait dans une natte en feuilles de bananiers, dentelee sur ses bords et relevee d'eclatantes couleurs.

J'aurais pu facilement abattre cet indigene, qui se trouvait a petite portee ; mais je crus qu'il valait mieux attendre des demonstrations veritablement hostiles. Entre Europeens et sauvages, il convient que les Europeens ripostent et n'attaquent pas.

Pendant tout le temps de la maree basse, ces indigenes roderent pres du \_Nautilus\_, mais ils ne se montrerent pas bruyants. Je les entendais repeter frequemment le mot << assai >>, et a leurs gestes je compris qu'ils m'invitaient a aller a terre, invitation que je crus devoir decliner.

Donc, ce jour-la, le canot ne quitta pas le bord, au grand deplaisir de maitre Land qui ne put completer ses provisions. Cet adroit Canadien employa son temps a preparer les viandes et farines qu'il avait rapportees de l'ile Gueboroar. Quant aux sauvages, ils regagnerent la terre vers onze heures du matin, des que les tetes de corail

commencerent a disparaitre sous le flot de la maree montante. Mais je vis leur nombre s'accroitre considerablement sur la plage. Il etait probable qu'ils venaient des iles voisines ou de la Papouasie proprement dite. Cependant, je n'avais pas apercu une seule pirogue indigene.

N'ayant rien de mieux a faire, je songeai a draguer ces belles eaux limpides, qui laissaient voir a profusion des coquilles, des zoophytes et des plantes pelagiennes. C'etait, d'ailleurs, la derniere journee que le \_Nautilus\_ allait passer dans ces parages, si, toutefois, il flottait a la pleine mer du lendemain, suivant la promesse du capitaine Nemo.

J'appelai donc Conseil qui m'apporta une petite drague le gere, a peu pres semblable a celles qui servent a pecher les huitres.

<< Et ces sauvages ? me demanda Conseil. N'en deplaise a monsieur, ils ne me semblent pas tres mechants !

-- Ce sont pourtant des anthropophages, mon garcon.

-- On peut etre anthropophage et brave homme, repondit Conseil, comme on peut etre gourmand et honnete. L'un n'exclut pas l'autre.

-- Bon ! Conseil, je t'accorde que ce sont d'honnetes anthropophages, et qu'ils doivent honnetement leurs prisonniers. Cependant, comme je ne tiens pas a etre devore, meme honnetement, je me tiendrai sur mes gardes, car le commandant du \_Nautilus\_ ne parait prendre aucune precaution. Et maintenant a l'ouvrage. >>

Pendant deux heures, notre peche fut activement conduite, mais sans rapporter aucune rarete. La drague s'emplissait d'oreilles de Midas, de harpes, de melanies, et particulierement des plus beaux marteaux que j'eusse vu jusqu'a ce jour. Nous primes aussi quelques holoturies, des huitres perlieres, et une douzaine de petites tortues qui furent reservees pour l'office du bord.

Mais, au moment ou je m'y attendais le moins, je mis la main sur une merveille, je devrais dire sur une difformite naturelle, tres rare a rencontrer. Conseil venait de donner un coup de drague, et son appareil remontait charge de diverses coquilles assez ordinaires, quand, tout d'un coup, il me vit plonger rapidement le bras dans le filet, en retirer un coquillage, et pousser un cri de conchyliologue, c'est-a-dire le cri le plus perçant que puisse produire un gosier humain.

<< Eh ! qu'a donc monsieur ? demanda Conseil, tres surpris. Monsieur a-t-il ete mordu ?

-- Non, mon garcon, et cependant, j'eusse volontiers paye d'un doigt ma decouverte !

-- Quelle decouverte ?

-- Cette coquille, dis-je en montrant l'objet de mon triomphe.

-- Mais c'est tout simplement une olive porphyre, genre olive, ordre des pectinibranches, classe des gasteropodes, embranchement des mollusques...

-- Oui, Conseil, mais au lieu d'être enroulée de droite à gauche, cette olive tourne de gauche à droite !

-- Est-il possible ! s'écria Conseil.

-- Oui, mon garçon, c'est une coquille senestre !

-- Une coquille senestre ! repetait Conseil, le coeur palpitant.

-- Regarde sa spire !

-- Ah ! monsieur peut m'en croire, dit Conseil en prenant la précieuse coquille d'une main tremblante, mais je n'ai jamais éprouvé une émotion pareille ! >>

Et il y avait de quoi être ému ! On sait, en effet, comme l'ont fait observer les naturalistes, que la dextrosité est une loi de nature. Les astres et leurs satellites, dans leur mouvement de translation et de rotation, se meuvent de droite à gauche. L'homme se sert plus souvent de sa main droite que de sa main gauche, et, conséquemment, ses instruments et ses appareils, escaliers, serrures, ressorts de montres, etc., sont combinés de manière à être employés de droite à gauche. Or, la nature a généralement suivi cette loi pour l'enroulement de ses coquilles. Elles sont toutes dextres, à de rares exceptions, et quand, par hasard, leur spire est senestre, les amateurs les payent au poids de l'or.

Conseil et moi, nous étions donc plongés dans la contemplation de notre trésor, et je me promettais bien d'en enrichir le Museum, quand une pierre, malencontreusement lancée par un indigène, vint briser le précieux objet dans la main de Conseil.

Je poussai un cri de désespoir ! Conseil se jeta sur mon fusil, et visa un sauvage qui balançait sa fronde à dix mètres de lui. Je voulus l'arrêter, mais son coup partit et brisa le bracelet d'amulettes qui pendait au bras de l'indigène.

<< Conseil, m'écriai-je, Conseil !

-- Eh quoi ! Monsieur ne voit-il pas que ce cannibale a commencé l'attaque ?

-- Une coquille ne vaut pas la vie d'un homme ! lui dis-je.

-- Ah ! le gueux ! s'écria Conseil, j'aurais mieux aimé qu'il m'eût cassé l'épaule ! >>

Conseil etait sincere, mais je ne fus pas de son avis. Cependant, la situation avait change depuis quelques instants, et nous ne nous en etions pas apercus. Une vingtaine de pirogues entouraient alors le Nautilus. Ces pirogues, creusees dans des troncs d'arbre, longues, etroites, bien combinees pour la marche, s'equilibraient au moyen d'un double balancier en bambous qui flottait a la surface de l'eau. Elles etaient manoeuvrees par d'adroits payageurs a demi nus, et je ne les vis pas s'avancer sans inquietude.

C'etait evident que ces Papouas avaient eu deja des relations avec les Europeens, et qu'ils connaissaient leurs navires. Mais ce long cylindre de fer allonge dans la baie, sans mats, sans cheminee, que devaient-ils en penser ? Rien de bon, car ils s'en etaient d'abord tenus a distance respectueuse. Cependant. Le voyant immobile, ils reprenaient peu a peu confiance, et cherchaient a se familiariser avec lui. Or, c'etait precisement cette familiarite qu'il fallait empecher. Nos armes, auxquelles la detonation manquait, ne pouvaient produire qu'un effet mediocre sur ces indigenes. qui n'ont de respect que pour les engins bruyants. La foudre, sans les roulements du tonnerre, effraierait peu les hommes, bien que le danger soit dans l'eclair, non dans le bruit.

En ce moment, les pirogues s'approcherent plus pres du \_Nautilus\_, et une nuee de fleches s'abattit sur lui.

<< Diable ! il grele ! dit Conseil, et peut-etre une grele empoisonnee !

-- Il faut prevenir le capitaine Nemo >>, dis-je en rentrant par le panneau.

Je descendis au salon. Je n'y trouvai personne. Je me hasardai a frapper a la porte qui s'ouvrait sur la chambre du capitaine.

Un << entrez >> me repondit. J'entrai, et je trouvai le capitaine Nemo plonge dans un calcul ou les x et autres signes algebriques ne manquaient pas.

<< Je vous derange ? dis-je par politesse.

-- En effet, monsieur Aronnax, me repondit le capitaine, mais je pense que vous avez eu des raisons serieuses de me voir ?

-- Tres serieuses. Les pirogues des naturels nous entourent, et, dans quelques minutes, nous serons certainement assaillis par plusieurs centaines de sauvages.

-- Ah ! fit tranquillement le capitaine Nemo, ils sont venus avec leurs pirogues ?

-- Oui, monsieur.

-- Eh bien, monsieur, il suffit de fermer les panneaux.

-- Precisement, et je venais vous dire...

-- Rien n'est plus facile >>, dit le capitaine Nemo.

Et, pressant un bouton électrique, il transmit un ordre au poste de l'équipage.

<< Voilà qui est fait, monsieur, me dit-il, après quelques instants. Le canot est en place, et les panneaux sont fermés. Vous ne craignez pas, j'imagine, que ces messieurs défoncent des murailles que les boulets de votre frégate n'ont pu entamer ?

-- Non, capitaine, mais il existe encore un danger.

-- Lequel, monsieur ?

-- C'est que demain, à pareille heure, il faudra rouvrir les panneaux pour renouveler l'air du \_Nautilus\_...

-- Sans contredit, monsieur, puisque notre bâtiment respire à la manière des cétacés.

-- Or, si à ce moment, les Papouas occupent la plate-forme, je ne vois pas comment vous pourrez les empêcher d'entrer.

-- Alors, monsieur, vous supposez qu'ils monteront à bord ?

-- J'en suis certain.

-- Eh bien, monsieur, qu'ils montent. Je ne vois aucune raison pour les en empêcher. Au fond, ce sont de pauvres diables, ces Papouas, et je ne veux pas que ma visite à l'île Gueboroar coûte la vie à un seul de ces malheureux ! >>

Cela dit, j'allais me retirer ; mais le capitaine Nemo me retint et m'invita à m'asseoir près de lui. Il me questionna avec intérêt sur nos excursions à terre, sur nos chasses, et n'eut pas l'air de comprendre ce besoin de viande qui passionnait le Canadien. Puis, la conversation effleura divers sujets, et, sans être plus communicatif, le capitaine Nemo se montra plus aimable.

Entre autres choses, nous en vinmes à parler de la situation du \_Nautilus\_, précisément échoué dans ce détroit, où Dumont d'Urville fut sur le point de se perdre. Puis à ce propos :

<< Ce fut un de vos grands marins, me dit le capitaine, un de vos plus intelligents navigateurs que ce d'Urville ! C'est votre capitaine Cook, à vous autres, Français. Infortune savant ! Avoir bravé les banquises du pôle Sud, les coraux de l'Océanie, les cannibales du Pacifique, pour périr misérablement dans un train de chemin de fer ! Si cet homme énergique a pu réfléchir pendant les dernières secondes de son existence, vous figurez-vous quelles ont dû être ses suprêmes pensées ! >>

En parlant ainsi, le capitaine Nemo semblait ému, et je porte cette émotion à son actif.

Puis, la carte à la main, nous revîmes les travaux du navigateur français, ses voyages de circumnavigation, sa double tentative au pôle Sud qui amena la découverte des terres Adélie et Louis-Philippe, enfin ses levés hydrographiques des principales îles de l'Océanie.

<< Ce que votre d'Urville a fait à la surface des mers, me dit le capitaine Nemo, je l'ai fait à l'intérieur de l'Océan, et plus facilement, plus complètement que lui. L' \_Astrolabe\_ et la \_Zelee\_, incessamment ballottées par les ouragans, ne pouvaient valoir le \_Nautilus\_, tranquille cabinet de travail, et véritablement sédentaire au milieu des eaux !

-- Cependant, capitaine, dis-je, il y a un point de ressemblance entre les corvettes de Dumont d'Urville et le \_Nautilus\_.

-- Lequel, monsieur ?

-- C'est que le \_Nautilus\_ s'est échoué comme elles !

-- Le \_Nautilus\_ ne s'est pas échoué, monsieur, me répondit froidement le capitaine Nemo. Le Nautilus est fait pour reposer sur le lit des mers, et les pénibles travaux, les manœuvres qu'imposa à d'Urville le renflouage de ses corvettes, je ne les entreprendrai pas. L' \_Astrolabe\_ et la \_Zelee\_ ont failli périr, mais mon Nautilus ne court aucun danger. Demain, au jour dit, à l'heure dite, la marée le soulèvera paisiblement, et il reprendra sa navigation à travers les mers.

-- Capitaine, dis-je, je ne doute pas....

-- Demain, ajouta le capitaine Nemo en se levant, demain, à deux heures quarante minutes du soir, le \_Nautilus\_ flottera et quittera sans avarie le détroit de Torres. >>

Ces paroles prononcées d'un ton très bref, le capitaine Nemo s'inclina légèrement. C'était me donner congé, et je rentrai dans ma chambre.

La, je trouvai Conseil, qui désirait connaître le résultat de mon entrevue avec le capitaine.

<< Mon garçon, répondis-je, lorsque j'ai eu l'air de croire que son \_Nautilus\_ était menacé par les naturels de la Papouasie, le capitaine m'a répondu très ironiquement. Je n'ai donc qu'une chose à dire : Aie confiance en lui, et va dormir en paix.

-- Monsieur n'a pas besoin de mes services ?

-- Non, mon ami. Que fait Ned Land ?

-- Que monsieur m'excuse, répondit Conseil, mais l'ami Ned confectionne

un pate de kangaroo qui sera une merveille ! >>

Je restai seul, je me couchai, mais je dormis assez mal. J'entendais le bruit des sauvages qui pietinaient sur la plate-forme en poussant des cris assourdissants. La nuit se passa ainsi, et sans que l'équipage sortit de son inertie habituelle. Il ne s'inquiétait pas plus de la présence de ces cannibales que les soldats d'un fort blindé ne se préoccupent des fourmis qui courent sur son blindage.

A six heures du matin, je me levai... Les panneaux n'avaient pas été ouverts. L'air ne fut donc pas renouvelé à l'intérieur, mais les réservoirs, chargés à toute occurrence, fonctionnèrent à propos et lancèrent quelques mètres cubes d'oxygène dans l'atmosphère appauvrie du \_Nautilus\_.

Je travaillai dans ma chambre jusqu'à midi, sans avoir vu, même un instant, le capitaine Nemo. On ne paraissait faire à bord aucun préparatif de départ.

J'attendis quelque temps encore, puis, je me rendis au grand salon. La pendule marquait deux heures et demie. Dans dix minutes, le flot devait avoir atteint son maximum de hauteur, et, si le capitaine Nemo n'avait point fait une promesse téméraire, le \_Nautilus\_ serait immédiatement délogé. Sinon, bien des mois se passeraient avant qu'il put quitter son lit de corail.

Cependant, quelques tressaillements avant-coureurs se firent bientôt sentir dans la coque du bateau. J'entendis grincer sur son bordage les asperites calcaires du fond corallien.

A deux heures trente-cinq minutes, le capitaine Nemo parut dans le salon.

<< Nous allons partir, dit-il.

-- Ah ! fis-je.

-- J'ai donné l'ordre d'ouvrir les panneaux.

-- Et les Papouas ?

-- Les Papouas ? répondit le capitaine Nemo, haussant légèrement les épaules.

-- Ne vont-ils pas pénétrer à l'intérieur du \_Nautilus\_ ?

-- Et comment ?

-- En franchissant les panneaux que vous aurez fait ouvrir.

-- Monsieur Aronnax, répondit tranquillement le capitaine Nemo, on n'entre pas ainsi par les panneaux du \_Nautilus\_, même quand ils sont ouverts. >>



Je regardai le capitaine.

<< Vous ne comprenez pas ? me dit-il.

-- Aucunement.

-- Eh bien ! venez et vous verrez. >>

Je me dirigeai vers l'escalier central. La, Ned Land et Conseil, tres intrigues, regardaient quelques hommes de l'equipage qui ouvraient les panneaux, tandis que des cris de rage et d'epouvantables vociferations resonnaient au-dehors.

Les mantelets furent rabattus exterieurement. Vingt figures horribles apparurent. Mais le premier de ces indigenes qui mit la main sur la rampe de l'escalier, rejete en arriere par je ne sais quelle force invisible, s'enfuit, poussant des cris affreux et faisant des gambades exorbitantes.

Dix de ses compagnons lui succederent. Dix eurent le meme sort.

Conseil etait dans l'extase. Ned Land, emporte par ses instincts violents, s'elanca sur l'escalier. Mais, des qu'il eut saisi la rampe a deux mains, il fut renverse a son tour.

<< Mille diables ! s'ecria-t-il. Je suis foudroye ! >>

Ce mot m'expliqua tout. Ce n'etait plus une rampe, mais un cable de metal, tout charge de l'electricite du bord, qui aboutissait a la plate-forme. Quiconque la touchait ressentait une formidable secousse , et cette secousse eut ete mortelle, si le capitaine Nemo eut lance dans ce conducteur tout le courant de ses appareils ! On peut reellement dire, qu'entre ses assaillants et lui, il avait tendu un reseau electrique que nul ne pouvait impunement franchir.

Cependant, les Papouas epouvantes avaient battu en retraite, affoles de terreur. Nous, moitie riants, nous consolions et frictionnions le malheureux Ned Land qui jurait comme un possede.

Mais, en ce moment, le \_Nautilus\_, souleve par les dernieres ondulations du flot, quitta son lit de corail a cette quarantieme minute exactement fixee par le capitaine. Son helice battit les eaux avec une majestueuse lenteur. Sa vitesse s'accrut peu a peu, et, naviguant a la surface de l'Ocean, il abandonna sain et sauf les dangereuses passes du detroit de Torres.

XXIII

\_AEGRI SOMNIA\_

Le jour suivant, 10 janvier, le \_Nautilus\_ reprit sa marche entre deux eaux, mais avec une vitesse remarquable que je ne puis estimer a moins

de trente-cinq milles à l'heure. La rapidité de son hélice était telle que je ne pouvais ni suivre ses tours ni les compter.

Quand je songeais que ce merveilleux agent électrique, après avoir donné le mouvement, la chaleur, la lumière au *\_Nautilus\_*, le protégeait encore contre les attaques extérieures, et le transformait en une arche sainte à laquelle nul profanateur ne touchait sans être foudroyé, mon admiration n'avait plus de bornes, et de l'appareil, elle remontait aussitôt à l'ingénieur qui l'avait créé.

Nous marchions directement vers l'ouest, et, le 11 janvier, nous doublâmes ce cap Wessel, situé par 135° de longitude et 10° de latitude nord, qui forme la pointe est du golfe de Carpentarie. Les récifs étaient encore nombreux, mais plus clairsemés, et relevés sur la carte avec une extrême précision. Le *\_Nautilus\_* évita facilement les brisants de Money à babord, et les récifs Victoria à tribord, placés par 130° de longitude, et sur ce dixième parallèle que nous suivions rigoureusement.

Le 13 janvier, le capitaine Nemo arriva dans la mer de Timor, avait connaissance de l'île de ce nom par 122° de longitude. Cette île dont la superficie est de seize cent vingt-cinq lieues carrées est gouvernée par des radjahs. Ces princes se disent fils de crocodiles, c'est-à-dire issus de la plus haute origine à laquelle un être humain puisse prétendre. Aussi, ces ancêtres écailleux foisonnent dans les rivières de l'île, et sont l'objet d'une vénération particulière. On les protège, on les gâte, on les adule, on les nourrit, on leur offre des jeunes filles en pâture, et malheur à l'étranger qui porte la main sur ces lézards sacrés.

Mais le *\_Nautilus\_* n'eut rien à démêler avec ces vilains animaux. Timor ne fut visible qu'un instant, à midi, pendant que le second relevait sa position. Également, je ne fis qu'entrevoir cette petite île Rotti, qui fait partie du groupe, et dont les femmes ont une réputation de beauté très établie sur les marchés malais.

À partir de ce point, la direction du *\_Nautilus\_*, en latitude, s'infléchit vers le sud-ouest. Le cap fut mis sur l'Océan Indien. Où la fantaisie du capitaine Nemo allait-elle nous entraîner ? Remontrait-il vers les côtes de l'Asie ? Se rapprocherait-il des rivages de l'Europe ? Résolutions peu probables de la part d'un homme qui fuyait les continents habités ? Descendrait-il donc vers le sud ? Irait-il doubler le cap de Bonne-Espérance, puis le cap Horn, et pousser au pôle antarctique ? Reviendrait-il enfin vers ses mers du Pacifique, ou son *Nautilus* trouvait une navigation facile et indépendante ? L'avenir devait nous l'apprendre.

Après avoir prolongé les écueils de Cartier, d'Hibernia, de Seringapatam, de Scott, derniers efforts de l'élément solide contre l'élément liquide, le 14 janvier, nous étions au-delà de toutes terres. La vitesse du *\_Nautilus\_* fut singulièrement ralentie, et, très capricieux dans ses allures, tantôt il nageait au milieu des eaux, et tantôt il flottait à leur surface.

Pendant cette période du voyage, le capitaine Nemo fit d'intéressantes expériences sur les diverses températures de la mer à des couches différentes. Dans les conditions ordinaires, ces relevés s'obtiennent au moyen d'instruments assez compliqués, dont les rapports sont au moins douteux, que ce soient des sondes thermométriques, dont les verres se brisent souvent sous la pression des eaux, ou des appareils basés sur la variation de résistance de métaux aux courants électriques. Ces résultats ainsi obtenus ne peuvent être suffisamment contrôlés. Au contraire, le capitaine Nemo allait lui-même chercher cette température dans les profondeurs de la mer, et son thermomètre, mis en communication avec les diverses nappes liquides, lui donnait immédiatement et sûrement le degré recherché.

C'est ainsi que, soit en surchargeant ses réservoirs, soit en descendant obliquement au moyen de ses plans inclinés, le Nautilus atteignit successivement des profondeurs de trois, quatre, cinq, sept, neuf et dix mille mètres, et le résultat définitif de ces expériences fut que la mer présentait une température permanente de quatre degrés et demi, à une profondeur de mille mètres, sous toutes les latitudes.

Je suivais ces expériences avec le plus vif intérêt. Le capitaine Nemo y apportait une véritable passion. Souvent, je me demandai dans quel but il faisait ces observations. Était-ce au profit de ces semblables ? Ce n'était pas probable, car, un jour ou l'autre, ses travaux devaient périr avec lui dans quelque mer ignorée ! À moins qu'il ne me destinât le résultat de ses expériences. Mais c'était admettre que mon étrange voyage aurait un terme, et ce terme, je ne l'apercevais pas encore.

Quoi qu'il en soit, le capitaine Nemo me fit également connaître divers chiffres obtenus par lui et qui établissaient le rapport des densités de l'eau dans les principales mers du globe. De cette communication, je tirai un enseignement personnel qui n'avait rien de scientifique.

C'était pendant la matinée du 15 janvier. Le capitaine, avec lequel je me promenais sur la plate-forme, me demanda si je connaissais les différentes densités que présentent les eaux de la mer. Je lui répondis négativement, et j'ajoutai que la science manquait d'observations rigoureuses à ce sujet.

<< Je les ai faites, ces observations, me dit-il, et je puis en affirmer la certitude.

-- Bien, répondis-je, mais le Nautilus est un monde à part, et les secrets de ses savants n'arrivent pas jusqu'à la terre.

-- Vous avez raison, monsieur le professeur, me dit-il, après quelques instants de silence. C'est un monde à part. Il est aussi étranger à la terre que les planètes qui accompagnent ce globe autour du soleil, et l'on ne connaîtra jamais les travaux des savants de Saturne ou de Jupiter. Cependant, puisque le hasard a lié nos deux existences, je puis vous communiquer le résultat de mes observations.

-- Je vous écoute, capitaine.

-- Vous savez, monsieur le professeur, que l'eau de mer est plus dense que l'eau douce, mais cette densité n'est pas uniforme. En effet, si je représente par un la densité de l'eau douce, je trouve un vingt-huit millièmes pour les eaux de l'Atlantique, un vingt-six millièmes pour les eaux du Pacifique, un trente-millième pour les eaux de la Méditerranée...

-- Ah ! pensai-je, il s'aventure dans la Méditerranée ?

-- Un dix-huit millièmes pour les eaux de la mer Ionienne, et un vingt-neuf millièmes pour les eaux de l'Adriatique. >>

Décidément, le *\_Nautilus\_* ne fuyait pas les mers fréquentées de l'Europe, et j'en conclus qu'il nous ramènerait - peut-être avant peu - vers des continents plus civilisés. Je pensai que Ned Land apprendrait cette particularité avec une satisfaction très naturelle.

Pendant plusieurs jours, nos journées se passèrent en expériences de toutes sortes, qui portèrent sur les degrés de salure des eaux à différentes profondeurs, sur leur électrisation, sur leur coloration, sur leur transparence, et dans toutes ces circonstances, le capitaine Nemo déploya une ingéniosité qui ne fut égale que par sa bonne grâce envers moi. Puis, pendant quelques jours, je ne le revis plus, et demeurai de nouveau comme isolé à son bord.

Le 16 janvier, le *\_Nautilus\_* parut s'endormir à quelques mètres seulement au-dessous de la surface des flots. Ses appareils électriques ne fonctionnaient pas, et son hélice immobile le laissait errer au gré des courants. Je supposai que l'équipage s'occupait de réparations intérieures, nécessitées par la violence des mouvements mécaniques de la machine.

Mes compagnons et moi, nous fûmes alors témoins d'un curieux spectacle. Les panneaux du salon étaient ouverts, et comme le fanal du *\_Nautilus\_* n'était pas en activité, une vague obscurité régnait au milieu des eaux.

Le ciel orageux et couvert d'épais nuages ne donnait aux premières couches de l'Océan qu'une insuffisante clarté.

J'observais l'état de la mer dans ces conditions, et les plus gros poissons ne m'apparaissaient plus que comme des ombres à peine figurées, quand le *\_Nautilus\_* se trouva subitement transporté en pleine lumière. Je crus d'abord que le fanal avait été rallumé, et qu'il projetait son éclat électrique dans la masse liquide. Je me trompais, et après une rapide observation, je reconnus mon erreur.

Le *\_Nautilus\_* flottait au milieu d'une couche phosphorescente, qui dans cette obscurité devenait éblouissante. Elle était produite par des myriades d'animalcules lumineux, dont l'étincellement s'accroissait en glissant sur la coque métallique de l'appareil. Je surpris alors des éclairs au milieu de ces nappes lumineuses, comme eussent été des coulées de plomb fondu dans une fournaise ardente, ou des masses

metalliques portees au rouge blanc ; de telle sorte que par opposition, certaines portions lumineuses faisaient ombre dans ce milieu igne, dont toute ombre semblait devoir etre bannie. Non ! ce n'etait plus l'irradiation calme de notre eclaireage habituel ! Il y avait la une vigueur et un mouvement insolites ! Cette lumiere, on la sentait vivante !

En effet, c'etait une agglomeration infinie d'infusoires pelagiens, de noctiluques miliaires, veritables globules de gelee diaphane, pourvus d'un tentacule filiforme, et dont on a compte jusqu'a vingt-cinq mille dans trente centimetres cubes d'eau. Et leur lumiere etait encore doublee par ces lueurs particulieres aux meduses, aux asteries, aux aurelies, aux pholadesdattes, et autres zoophytes phosphorescents, impregnes du graissin des matieres organiques decomposees par la mer, et peut-etre du mucus secrete par les poissons.

Pendant plusieurs heures, le *\_Nautilus\_* flotta dans ces ondes brillantes, et notre admiration s'accrut a voir les gros animaux marins s'y jouer comme des salamandres. Je vis la, au milieu de ce feu qui ne brule pas, des marsouins elegants et rapides, infatigables clowns des mers, et des istiophores longs de trois metres, intelligents precurseurs des ouragans, dont le formidable glaive heurtait parfois la vitre du salon. Puis apparurent des poissons plus petits, des balistes variees, des scomberoides-sauteurs, des nasons-loups, et cent autres qui zebraient dans leur course la lumineuse atmosphere.

Ce fut un enchantement que cet eblouissant spectacle ! Peut-etre quelque condition atmospherique augmentait-elle l'intensite de ce phenomene ? Peut-etre quelque orage se dechainait-il a la surface des flots ? Mais, a cette profondeur de quelques metres, le *\_Nautilus\_* ne ressentait pas sa fureur, et il se balançait paisiblement au milieu des eaux tranquilles.

Ainsi nous marchions, incessamment charmes par quelque merveille nouvelle. Conseil observait et classait ses zoophytes, ses articules, ses mollusques, ses poissons. Les journees s'ecoulaient rapidement, et je ne les comptais plus. Ned, suivant son habitude, cherchait a varier l'ordinaire du bord. Veritables colimacons, nous etions faits a notre coquille, et j'affirme qu'il est facile de devenir un parfait colimacon.

Donc, cette existence nous paraissait facile, naturelle, et nous n'imaginions plus qu'il existat une vie differente a la surface du globe terrestre, quand un evenement vint nous rappeler a l'etrangete de notre situation.

Le 18 janvier, le *\_Nautilus\_* se trouvait par 105deg. de longitude et 15deg. de latitude meridionale. Le temps etait menaçant, la mer dure et houleuse. Le vent soufflait de l'est en grande brise. Le barometre, qui baissait depuis quelques jours, annonçait une prochaine lutte des elements.

J'etais monte sur la plate-forme au moment ou le second prenait ses mesures d'angles horaires. J'attendais, suivant la coutume, que la

phrase quotidienne fut prononcée. Mais, ce jour-la, elle fut remplacée par une autre phrase non moins incompréhensible. Presque aussitôt, je vis apparaître le capitaine Nemo, dont les yeux, munis d'une lunette, se dirigèrent vers l'horizon.

Pendant quelques minutes, le capitaine resta immobile, sans quitter le point enfermé dans le champ de son objectif. Puis, il abaissa sa lunette, et échangea une dizaine de paroles avec son second. Celui-ci semblait être en proie à une émotion qu'il voulait vainement contenir. Le capitaine Nemo, plus maître de lui, demeurait froid.

Il paraissait, d'ailleurs, faire certaines objections auxquelles le second répondait par des assurances formelles. Du moins, je le compris ainsi, à la différence de leur ton et de leurs gestes.

Quant à moi, j'avais soigneusement regardé dans la direction observée, sans rien apercevoir. Le ciel et l'eau se confondaient sur une ligne d'horizon d'une parfaite netteté.

Cependant, le capitaine Nemo se promenait d'une extrémité à l'autre de la plate-forme, sans me regarder, peut-être sans me voir. Son pas était assuré, mais moins régulier que d'habitude. Il s'arrêtait parfois, et les bras croisés sur la poitrine, il observait la mer. Que pouvait-il chercher sur cet immense espace ? Le Nautilus se trouvait alors à quelques centaines de milles de la côte la plus rapprochée.

Le second avait repris sa lunette et interrogeait obstinément l'horizon, allant et venant, frappant du pied. Contrastant avec son chef par son agitation nerveuse.

D'ailleurs, ce mystère allait nécessairement s'éclaircir, et avant peu, car, sur un ordre du capitaine Nemo, la machine, accroissant sa puissance propulsive, imprima à l'hélice une rotation plus rapide.

En ce moment, le second attira de nouveau l'attention du capitaine. Celui-ci suspendit sa promenade et dirigea sa lunette vers le point indiqué. Il l'observa longtemps. De mon côté, très sérieusement intrigué, je descendis au salon, et j'en rapportai une excellente longue-vue dont je me servais ordinairement. Puis, l'appuyant sur la cage du fanal qui formait saillie à l'avant de la plate-forme, je me disposai à parcourir toute la ligne du ciel et de la mer.

Mais, mon œil ne s'était pas encore appliqué à l'oculaire, que l'instrument me fut vivement arraché des mains.

Je me retournai. Le capitaine Nemo était devant moi, mais je ne le reconnus pas. Sa physionomie était transfigurée. Son œil, brillant d'un feu sombre, se dérobait sous son sourcil froncé. Ses dents se découvraient à demi. Son corps raide, ses poings fermes, sa tête retirée entre les épaules, témoignaient de la haine violente que respirait toute sa personne. Il ne bougeait pas. Ma lunette tombée de sa main, avait roulé à ses pieds.

Venais-je donc, sans le vouloir, de provoquer cette attitude de colere ? S'imaginait-il, cet incomprehensible personnage, que j'avais surpris quelque secret interdit aux hotes du \_Nautilus\_ ?

Non ! cette haine, je n'en etais pas l'objet, car il ne me regardait pas, et son oeil restait obstinement fixe sur l'impenetrable point de l'horizon.

Enfin, le capitaine Nemo redevint maitre de lui. Sa physionomie, si profondement alteree, reprit son calme habituel. Il adressa a son second quelques mots en langue etrangere, puis il se retourna vers moi.

<< Monsieur Aronnax, me dit-il d'un ton assez imperieux, je reclame de vous l'observation de l'un des engagements qui vous lient a moi.

-- De quoi s'agit-il, capitaine ?

-- Il faut vous laisser enfermer, vos compagnons et vous, jusqu'au moment ou je jugerai convenable de vous rendre la liberte.

-- Vous etes le maitre, lui repondis-je, en le regardant fixement. Mais puis-je vous adresser une question ?

-- Aucune, monsieur. >>

Sur ce mot, je n'avais pas a discuter, mais a obeir, puisque toute resistance eut ete impossible.

Je descendis a la cabine qu'occupaient Ned Land et Conseil, et je leur fis part de la determination du capitaine. Je laisse a penser comment cette communication fut recue par le Canadien. D'ailleurs, le temps manqua a toute explication. Quatre hommes de l'equipage attendaient a la porte, et ils nous conduisirent a cette cellule ou nous avons passe notre premiere nuit a bord du \_Nautilus\_.

Ned Land voulut reclamer, mais la porte se ferma sur lui pour toute reponse.

<< Monsieur me dira-t-il ce que cela signifie ? >> me demanda Conseil.

Je racontai a mes compagnons ce qui s'etait passe. Ils furent aussi etonnes que moi, mais aussi peu avances.

Cependant, j'etais plonge dans un abime de reflexions, et l'etrange apprehension de la physionomie du capitaine Nemo ne quittait pas ma pensee. J'etais incapable d'accoupler deux idees logiques, et je me perdais dans les plus absurdes hypotheses, quand je fus tire de ma contention d'esprit par ces paroles de Ned Land :

<< Tiens ! le dejeuner est servi ! >>

En effet, la table etait preparee. Il etait evident que le capitaine Nemo avait donne cet ordre en meme temps qu'il faisait hater la marche

du \_Nautilus\_.

<< Monsieur me permettra-t-il de lui faire une recommandation ? me demanda Conseil.

-- Oui, mon garçon, repondis-je.

-- Eh bien ! que monsieur dejeune. C'est prudent, car nous ne savons ce qui peut arriver.

-- Tu as raison, Conseil.

-- Malheureusement, dit Ned Land, on ne nous a donne que le menu du bord.

-- Ami Ned, repliqua Conseil, que diriez-vous donc, si le dejeuner avait manque totalement ! >>

Cette raison coupa net aux recriminations du harponneur.

Nous nous mimes a table. Le repas se fit assez silencieusement. Je mangeai peu. Conseil << se forca >>, toujours par prudence, et Ned Land, quoi qu'il en eut, ne perdit pas un coup de dent. Puis, le dejeuner termine, chacun de nous s'accota dans son coin.

En ce moment, le globe lumineux qui éclairait la cellule s'éteignit et nous laissa dans une obscurité profonde. Ned Land ne tarda pas a s'endormir, et, ce qui m'étonna, Conseil se laissa aller aussi a un lourd assoupissement. Je me demandais ce qui avait pu provoquer chez lui cet imperieux besoin de sommeil, quand je sentis mon cerveau s'impregner d'une épaisse torpeur. Mes yeux, que je voulais tenir ouverts, se fermerent malgré moi. J'étais en proie a une hallucination douloureuse. Evidemment, des substances soporifiques avaient été mêlées aux aliments que nous venions de prendre ! Ce n'était donc pas assez de la prison pour nous dérober les projets du capitaine Nemo, il fallait encore le sommeil !

J'entendis alors les panneaux se refermer. Les ondulations de la mer qui provoquaient un léger mouvement de roulis, cesserent. Le \_Nautilus\_ avait-il donc quitte la surface de l'Océan ? Était-il rentre dans la couche immobile des eaux ?

Je voulus resister au sommeil. Ce fut impossible. Ma respiration s'affaiblit. Je sentis un froid mortel glacer mes membres alourdis et comme paralysés. Mes paupières, véritables calottes de plomb, tomberent sur mes yeux. Je ne pus les soulever. Un sommeil morbide, plein d'hallucinations, s'empara de tout mon être. Puis, les visions disparurent, et me laisserent dans un complet anéantissement.



Le lendemain, je me reveillai la tete singulierement degagee. A ma grande surprise, j'etais dans ma chambre. Mes compagnons, sans doute, avaient ete reintegres dans leur cabine, sans qu'ils s'en fussent apercus plus que moi. Ce qui s'etait passe pendant cette nuit, ils l'ignoraient comme je l'ignorais moi-meme, et pour devoiler ce mystere, je ne comptais que sur les hasards de l'avenir.

Je songeai alors a quitter ma chambre. Etais-je encore une fois libre ou prisonnier ? Libre entierement. J'ouvris la porte, je pris par les coursives, je montai l'escalier central. Les panneaux, fermes la veille, etaient ouverts. J'arrivai sur la plate-forme.

Ned Land et Conseil m'y attendaient. Je les interrogeai. Ils ne savaient rien. Endormis d'un sommeil pesant qui ne leur laissait aucun souvenir, ils avaient ete tres surpris de se retrouver dans leur cabine.

Quant au \_Nautilus\_, il nous parut tranquille et mysterieux comme toujours. Il flottait a la surface des flots sous une allure moderee. Rien ne semblait change a bord.

Ned Land, de ses yeux penetrants, observa la mer. Elle etait deserte. Le Canadien ne signala rien de nouveau a l'horizon, ni voile, ni terre. Une brise d'ouest soufflait bruyamment, et de longues lames, echevelees par le vent, imprimaient a l'appareil un tres sensible roulis.

Le \_Nautilus\_, apres avoir renouvele son air, se maintint a une profondeur moyenne de quinze metres, de maniere a pouvoir revenir promptement a la surface des flots. Operation qui, contre l'habitude, fut pratquee plusieurs fois, pendant cette journee du 19 janvier. Le second montait alors sur la plate-forme, et la phrase accoutumee retentissait a l'interieur du navire.

Quant au capitaine Nemo, il ne parut pas. Des gens du bord, je ne vis que l'impassible Stewart, qui me servit avec son exactitude et son mutisme ordinaires.

Vers deux heures, j'etais au salon. occupe a classer mes notes, lorsque le capitaine ouvrit la porte et parut. Je le saluai. Il me rendit un salut presque imperceptible, sans m'adresser la parole. Je me remis a mon travail, esperant qu'il me donnerait peut-etre des explications sur les evenements qui avaient marque la nuit precedente. Il n'en fit rien. Je le regardai. Sa figure me parut fatiguee ; ses yeux rougis n'avaient pas ete rafraichis par le sommeil ; sa physionomie exprimait une tristesse profonde, un reel chagrin. Il allait et venait, s'asseyait et se relevait, prenait un livre au hasard, l'abandonnait aussitot. consultait ses instruments sans prendre ses notes habituelles, et semblait ne pouvoir tenir un instant en place.

Enfin, il vint vers moi et me dit :

<< Etes-vous medecin, monsieur Aronnax ? >>

Je m'attendais si peu a cette demande, que je le regardai quelque temps

sans repondre.

<< Etes-vous medecin ? repeta-t-il. Plusieurs de vos collegues ont fait leurs etudes de medecine, Gratiolet, Moquin-Tandon et autres.

-- En effet, dis-je, je suis docteur et interne des hopitaux. J'ai pratique pendant plusieurs annees avant d'entrer au Museum.

-- Bien, monsieur. >>

Ma reponse avait evidemment satisfait le capitaine Nemo. Mais ne sachant ou il en voulait venir, j'attendis de nouvelles questions, me reservant de repondre suivant les circonstances.

<< Monsieur Aronnax, me dit le capitaine, consentiriez-vous a donner vos soins a l'un de mes hommes ?

-- Vous avez un malade ?

-- Oui.

-- Je suis pret a vous suivre.

-- Venez. >>

J'avouerai que mon coeur battait. Je ne sais pourquoi je voyais une certaine connexite entre cette maladie d'un homme de l'equipage et les evenements de la veille, et ce mystere me preoccupait au moins autant que le malade.

Le capitaine Nemo me conduisit a l'arriere du Nautilus, et me fit entrer dans une cabine situee pres du poste des matelots.

La, sur un lit, reposait un homme d'une quarantaine d'annees, a figure energique, vrai type de l'Anglo-Saxon.

Je me penchai sur lui. Ce n'etait pas seulement un malade, c'etait un blesse. Sa tete, emmaillotee de linges sanglants, reposait sur un double oreiller. Je detachai ces linges, et le blesse, regardant de ses grands yeux fixes, me laissa faire, sans proferer une seule plainte.

La blessure etait horrible. Le crane, fracasse par un instrument contondant, montrait la cervelle a nu, et la substance cerebrale avait subi une attrition profonde. Des caillots sanguins s'etaient formes dans la masse diffluyente, qui affectait une couleur lie de vin. Il y avait eu a la fois contusion et commotion du cerveau. La respiration du malade etait lente, et quelques mouvements spasmodiques des muscles agitaient sa face. La phlegmasie cerebrale etait complete et entraînait la paralysie du sentiment et du mouvement.

Je pris le pouls du blesse. Il etait intermittent. Les extremités du corps se refroidissaient deja, et je vis que la mort s'approchait, sans qu'il me parut possible de l'enrayer. Apres avoir pansé ce malheureux,

je rajustai les linges de sa tete, et je me retournai vers le capitaine Nemo.

<< D'ou vient cette blessure ? Lui demandai-je.

-- Qu'importe ! repondit evasivement le capitaine. Un choc du \_Nautilus\_ a brise un des leviers de la machine, qui a frappe cet homme. Mais votre avis sur son etat ? >>

J'hesitais a me prononcer.

<< Vous pouvez parler, me dit le capitaine. Cet homme n'entend pas le francais. >>

Je regardai une derniere fois le blesse, puis je repondis :

<< Cet homme sera mort dans deux heures.

-- Rien ne peut le sauver ?

-- Rien. >>

La main du capitaine Nemo se crispa, et quelques larmes glisserent de ses yeux, que je ne croyais pas faits pour pleurer.

Pendant quelques instants, j'observai encore ce mourant dont la vie se retirait peu a peu. Sa paleur s'accroissait encore sous l'eclat electrique qui baignait son lit de mort. Je regardais sa tete intelligente. sillonnee de rides prematurees, que le malheur, la misere peut-etre. avaient creusees depuis longtemps. Je cherchais a surprendre le secret de sa vie dans les dernieres paroles echappees a ses levres !

<< Vous pouvez vous retirer, monsieur Aronnax >>, me dit le capitaine Nemo.

Je laissai le capitaine dans la cabine du mourant, et je regagnai ma chambre. tres emu de cette scene. Pendant toute la journee, je fus agite de sinistres pressentiments. La nuit, je dormis mal, et, entre mes songes frequemment interrompus, je crus entendre des soupirs lointains et comme une psalmodie funebre. Etait-ce la priere des morts, murmuree dans cette langue que je ne savais comprendre ?

Le lendemain matin, je montai sur le pont. Le capitaine Nemo m'y avait precede. Des qu'il m'apercut. il vint a moi.

<< Monsieur le professeur, me dit-il, vous conviendrait-il de faire aujourd'hui une excursion sous-marine ?

-- Avec mes compagnons ? demandai-je.

-- Si cela leur plait.

-- Nous sommes a vos ordres, capitaine.

-- Veuillez donc aller revetir vos scaphandres. >>

Du mourant ou du mort il ne fut pas question. Je rejoignis Ned Land et Conseil. Je leur fis connaître la proposition du capitaine Nemo. Conseil s'empressa d'accepter, et, cette fois, le Canadien se montra très disposé à nous suivre.

Il était huit heures du matin. À huit heures et demie, nous étions vêtus pour cette nouvelle promenade, et munis des deux appareils d'éclairage et de respiration. La double porte fut ouverte, et, accompagnés du capitaine Nemo que suivaient une douzaine d'hommes de l'équipage, nous prenions pied à une profondeur de dix mètres sur le sol ferme où reposait le *Nautilus*.

Une légère pente aboutissait à un fond accidenté. Par quinze brasses de profondeur environ. Ce fond différait complètement de celui que j'avais visité pendant ma première excursion sous les eaux de l'Océan Pacifique. Ici, point de sable fin, point de prairies sous-marines, nulle forêt pélagienne. Je reconnus immédiatement cette région merveilleuse dont, ce jour-là, le capitaine Nemo nous faisait les honneurs. C'était le royaume du corail.

Dans l'embranchement des zoophytes et dans la classe des alcyonnaires, on remarque l'ordre des gorgonaires qui renferme les trois groupes des gorgoniens, des isidiens et des coralliens. C'est à ce dernier qu'appartient le corail, curieuse substance qui fut tour à tour classée dans les règnes minéral, végétal et animal. Remède chez les anciens, bijou chez les modernes, ce fut seulement en 1694 que le Marseillais Peyssonnel le rangea définitivement dans le règne animal.

Le corail est un ensemble d'animalcules, réunis sur un polypier de nature cassante et pierreuse. Ces polypes ont un générateur unique qui les a produits par bourgeonnement, et ils possèdent une existence propre, tout en participant à la vie commune. C'est donc une sorte de socialisme naturel. Je connaissais les derniers travaux faits sur ce bizarre zoophyte, qui se minéralise tout en s'arborisant, suivant la très juste observation des naturalistes, et rien ne pouvait être plus intéressant pour moi que de visiter l'une de ces forêts pétrifiées que la nature a plantées au fond des mers.

Les appareils Rumhkorff furent mis en activité, et nous suivîmes un banc de corail en voie de formation, qui, le temps aidant, fermera un jour cette portion de l'Océan indien. La route était bordée d'inextricables buissons formés par l'enchevêtrement d'arbrisseaux qui couvraient de petites fleurs étoilées à rayons blancs. Seulement, à l'inverse des plantes de la terre, ces arborisations, fixées aux rochers du sol, se dirigeaient toutes de haut en bas.

La lumière produisait mille effets charmants en se jouant au milieu de ces ramures si vivement colorées. Il me semblait voir ces tubes membraneux et cylindriques trembler sous l'ondulation des eaux. J'étais tenté de cueillir leurs fraîches corolles ornées de délicats

tentacules, les unes nouvellement épanouies, les autres naissant à peine, pendant que de légers poissons, aux rapides nageoires, les effleuraient en passant comme des volées d'oiseaux. Mais, si ma main s'approchait de ces fleurs vivantes, de ces sensibles animées, aussitôt l'alerte se mettait dans la colonie. Les corolles blanches rentraient dans leurs étuis rouges, les fleurs s'évanouissaient sous mes regards, et le buisson se changeait en un bloc de mamelons pierreux.

Le hasard m'avait mis là en présence des plus précieux échantillons de ce zoophyte. Ce corail valait celui qui se pêche dans la Méditerranée, sur les côtes de France, d'Italie et de Barbarie. Il justifiait par ses tons vifs ces noms poétiques de « fleur de sang » et d'« écume de sang » que le commerce donne à ses plus beaux produits. Le corail se vend jusqu'à cinq cents francs le kilogramme, et en cet endroit, les couches liquides recouvraient la fortune de tout un monde de corailleurs. Cette précieuse matière, souvent mélangée avec d'autres polypiers, formait alors des ensembles compacts et inextricables appelés « macciota », et sur lesquels je remarquai d'admirables spécimens de corail rose.

Mais bientôt les buissons se resserrèrent, les arborisations grandirent. De véritables taillis pétrifiés et de longues travées d'une architecture fantaisiste s'ouvrirent devant nos pas. Le capitaine Nemo s'engagea sous une obscure galerie dont la pente douce nous conduisit à une profondeur de cent mètres. La lumière de nos serpentins produisait parfois des effets magiques, en s'accrochant aux rugueuses aspérités de ces arceaux naturels et aux pendentifs disposés comme des lustres, qu'elle piquait de pointes de feu. Entre les arbrisseaux coralliens, j'observai d'autres polypes non moins curieux, des melites, des iris aux ramifications articulées, puis quelques touffes de corallines, les unes vertes, les autres rouges, véritables algues encroutées dans leurs sels calcaires, que les naturalistes, après longues discussions, ont définitivement rangées dans le règne végétal. Mais, suivant la remarque d'un penseur, « c'est peut-être là le point réel où la vie obscurément se souleve du sommeil de pierre, sans se détacher encore de ce rude point de départ ».

Enfin, après deux heures de marche, nous avons atteint une profondeur de trois cents mètres environ, c'est-à-dire la limite extrême sur laquelle le corail commence à se former. Mais là, ce n'était plus le buisson isolé, ni le modeste taillis de basse futaie. C'était la forêt immense, les grandes végétations minérales, les énormes arbres pétrifiés, réunis par des guirlandes d'élégantes plumarias, ces lianes de la mer, toutes parees de nuances et de reflets. Nous passions librement sous leur haute ramure perdue dans l'ombre des flots, tandis qu'à nos pieds, les tubipores, les meandrines, les astées, les fongies, les cariophylles, formaient un tapis de fleurs, semé de gemmes éblouissantes.

Quel indescriptible spectacle ! Ah ! que ne pouvions-nous communiquer nos sensations ! Pourquoi étions-nous emprisonnés sous ce masque de métal et de verre ! Pourquoi les paroles nous étaient-elles interdites de l'un à l'autre ! Que ne vivions-nous, du moins, de la vie de ces poissons qui peuplent le liquide élément, ou plutôt encore de celle de

ces amphibiens qui, pendant de longues heures, peuvent parcourir, au gré de leur caprice, le double domaine de la terre et des eaux !

Cependant, le capitaine Nemo s'était arrêté. Mes compagnons et moi nous suspendîmes notre marche, et, me retournant, je vis que ses hommes formaient un demi-cercle autour de leur chef. En regardant avec plus d'attention, j'observai que quatre d'entre eux portaient sur leurs épaules un objet de forme oblongue.

Nous occupions, en cet endroit. Le centre d'une vaste clairière, entourée par les hautes arborisations de la forêt sous-marine. Nos lampes projetaient sur cet espace une sorte de clarté crépusculaire qui allongeait démesurément les ombres sur le sol. À la limite de la clairière, l'obscurité redevenait profonde, et ne recueillait que de petites étincelles retenues par les vives arêtes du corail.

Ned Land et Conseil étaient près de moi. Nous regardions, et il me vint à la pensée que j'allais assister à une scène étrange. En observant le sol, je vis qu'il était gonflé, en de certains points, par de légères extumescences encroutées de dépôts calcaires, et disposées avec une régularité qui trahissait la main de l'homme.

Au milieu de la clairière, sur un piédestal de rocs grossièrement entassés, se dressait une croix de corail, qui étendait ses longs bras qu'on eût dit faits d'un sang pétrifié.

Sur un signe du capitaine Nemo, un de ses hommes s'avança, et à quelques pieds de la croix, il commença à creuser un trou avec une pioche qu'il détacha de sa ceinture.

Je compris tout ! Cette clairière c'était un cimetière, ce trou, une tombe, cet objet oblong, le corps de l'homme mort dans la nuit ! Le capitaine Nemo et les siens venaient enterrer leur compagnon dans cette demeure commune, au fond de cet inaccessible Océan !

Non ! jamais mon esprit ne fut surexcité à ce point ! Jamais idées plus impressionnantes n'envahirent mon cerveau ! Je ne voulais pas voir ce que voyait mes yeux !

Cependant, la tombe se creusait lentement. Les poissons fuyaient ça et là leur retraite troublée. J'entendais resonner, sur le sol calcaire, le fer du pic qui étincelait parfois en heurtant quelque silex perdu au fond des eaux. Le trou s'allongeait, s'élargissait, et bientôt il fut assez profond pour recevoir le corps.

Alors, les porteurs s'approchèrent. Le corps, enveloppé dans un tissu de byssus blanc, descendit dans sa humide tombe. Le capitaine Nemo, les bras croisés sur la poitrine, et tous les amis de celui qui les avait aimés s'agenouillèrent dans l'attitude de la prière... Mes deux compagnons et moi, nous nous étions religieusement inclinés.

La tombe fut alors recouverte des débris arrachés au sol, qui formèrent un léger renflement.

Quand ce fut fait, le capitaine Nemo et ses hommes se redresserent ; puis, se rapprochant de la tombe, tous flechirent encore le genou, et tous etendirent leur main en signe de supreme adieu...

Alors, la funebre troupe reprit le chemin du \_Nautilus\_, repassant sous les arceaux de la foret, au milieu des taillis, le long des buissons de corail, et toujours montant.

Enfin, les feux du bord apparurent. Leur trainee lumineuse nous guida jusqu'au \_Nautilus\_. A une heure, nous etions de retour.

Des que mes vetements furent changes, je remontai sur la plate-forme, et, en proie a une terrible obsession d'idees, j'allai m'asseoir pres du fanal.

Le capitaine Nemo me rejoignit. Je me levai et lui dis :

<< Ainsi, suivant mes previsions, cet homme est mort dans la nuit ?

-- Oui, monsieur Aronnax, repondit le capitaine Nemo.

-- Et il repose maintenant pres de ses compagnons, dans ce cimetiere de corail ?

-- Oui, oublies de tous, mais non de nous ! Nous creusons la tombe, et les polypes se chargent d'y sceller nos morts pour l'eternite ! >>

Et cachant d'un geste brusque son visage dans ses mains crispees, le capitaine essaya vainement de comprimer un sanglot. Puis il ajouta :

<< C'est la notre paisible cimetiere, a quelques centaines de pieds au-dessous de la surface des flots !

-- Vos morts y dorment, du moins, tranquilles, capitaine, hors de l'atteinte des requins !

-- Oui, monsieur, repondit gravement le capitaine Nemo, des requins et des hommes ! >>

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

20000 Lieues sous les mers:Pt2

JULES VERNE  
VINGT MILLE LIEUES  
SOUS  
LES MERS  
ILLUSTRE DE  
111 DESSINS PAR DE NEUVILLI  
BIBLIOTHEQUE  
D'EDUCATION ET DE RECREATION  
J. HETZEL ET Cie, 18 RUE JACOB

PARIS

---

TABLE DES MATIERES

DEUXIEME PARTIE

- I L'ocean Indien
- II Une nouvelle proposition du capitaine Nemo
- III Une perle de dix millions
- IV La mer Rouge
- V Arabian-Tunnel
- VI L'Archipel grec
- VII La Mediterranee en quarante-huit heures
- VIII La baie de Vigo
- IX Un continent disparu
- X Les houilleres sous-marines
- XI La mer de Sargasses
- XII Cachalots et baleines
- XIII La banquise
- XIV Le pole Sud
- XV Accident ou incident ?
- XVI Faute d'air
- XVII Du cap Horn a l'Amazone
- XVIII Les poulpes
- XIX Le Gulf-Stream
- XX Par 47deg.24' de latitude et de 17deg.28' de longitude
- XXI Une hecatombe
- XXII Les dernieres paroles du capitaine Nemo
- XXIII Conclusion



---

## VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

### DEUXIEME PARTIE

#### I

#### L'OCEAN INDIEN

Ici commence la seconde partie de ce voyage sous les mers. La première s'est terminée sur cette émouvante scène du cimetière de corail qui a laissé dans mon esprit une impression profonde. Ainsi donc, au sein de cette mer immense, la vie du capitaine Nemo se déroulait tout entière, et il n'était pas jusqu'à sa tombe qu'il n'eût préparée dans le plus impenetrable de ses abîmes. Là, pas un des monstres de l'Océan ne viendrait troubler le dernier sommeil de ces hôtes du *\_Nautilus\_*, de ces amis, rives les uns aux autres, dans la mort aussi bien que dans la vie ! << Nul homme, non plus ! >> avait ajouté le capitaine.

Toujours cette même défiance, farouche, implacable, envers les sociétés humaines !

Pour moi, je ne me contentais plus des hypothèses qui satisfaisaient Conseil. Ce digne garçon persistait à ne voir dans le commandant du *\_Nautilus\_* qu'un de ces savants méconnus qui rendent à l'humanité mépris pour indifférence. C'était encore pour lui un génie incompris qui, las des déceptions de la terre, avait dû se réfugier dans cet inaccessible milieu où ses instincts s'exerçaient librement. Mais, à mon avis, cette hypothèse n'expliquait qu'un des côtés du capitaine Nemo.

En effet, le mystère de cette dernière nuit pendant laquelle nous avons été enchaînés dans la prison et le sommeil, la précaution si violemment prise par le capitaine d'arracher de mes yeux la lunette prête à parcourir l'horizon, la blessure mortelle de cet homme due à un choc inexplicable du *\_Nautilus\_*, tout cela me poussait dans une voie nouvelle. Non ! le capitaine Nemo ne se contentait pas de fuir les hommes ! Son formidable appareil servait non seulement ses instincts de liberté, mais peut-être aussi les intérêts de je ne sais quelles terribles représailles.

En ce moment, rien n'est évident pour moi, je n'entrevois encore dans ces ténèbres que des lueurs, et je dois me borner à écrire, pour ainsi dire, sous la dictée des événements.

D'ailleurs rien ne nous lie au capitaine Nemo. Il sait que s'échapper du *\_Nautilus\_* est impossible. Nous ne sommes pas même prisonniers sur parole. Aucun engagement d'honneur ne nous enchaîne. Nous ne sommes que des captifs, que des prisonniers déguisés sous le nom d'hôtes par un semblant de courtoisie. Toutefois, Ned Land n'a pas renoncé à l'espoir de recouvrer sa liberté. Il est certain qu'il profitera de la première occasion que le hasard lui offrira. Je ferai comme lui sans doute. Et

cependant, ce ne sera pas sans une sorte de regret que j'emporterai ce que la generosite du capitaine nous aura laisse penetrer des mysteres du Nautilus ! Car enfin, faut-il hair cet homme ou l'admirer ? Est-ce une victime ou un bourreau ? Et puis, pour etre franc, je voudrais. avant de l'abandonner a jamais, je voudrais avoir accompli ce tour du monde sous-marin dont les debuts sont si magnifiques. Je voudrais avoir observe la complete serie des merveilles entassees sous les mers du globe. Je voudrais avoir vu ce que nul homme n'a vu encore, quand je devrais payer de ma vie cet insatiable besoin d'apprendre ! Qu'ai-je decouvert jusqu'ici ? Rien, ou presque rien, puisque nous n'avons encore parcouru que six mille lieues a travers le Pacifique !

Pourtant je sais bien que le \_Nautilus\_ se rapproche des terres habitees, et que, si quelque chance de salut s'offre a nous, il serait cruel de sacrifier mes compagnons a ma passion pour l'inconnu. Il faudra les suivre, peut-etre meme les guider. Mais cette occasion se presentera-t-elle jamais ? L'homme prive par la force de son libre arbitre la desire, cette occasion, mais le savant, le curieux, la redoute.

Ce jour-la, 21 janvier 1868, a midi, le second vint prendre la hauteur du soleil. Je montai sur la plate-forme, j'allumai un cigare, et je suivis l'operation. Il me parut evident que cet homme ne comprenait pas le francais, car plusieurs fois je fis a voix haute des reflexions qui auraient du lui arracher quelque signe involontaire d'attention, s'il les eut comprises, mais il resta impassible et muet.

Pendant qu'il observait au moyen du sextant. un des matelots du \_Nautilus\_ cet homme vigoureux qui nous avait accompagnes lors de notre premiere excursion sous-marine a l'ile Crespo vint nettoyer les vitres du fanal. J'examinai alors l'installation de cet appareil dont la puissance etait centuplee par des anneaux lenticulaires disposes comme ceux des phares, et qui maintenaient sa lumiere dans le plan utile. La lampe electrique etait combinee de maniere a donner tout son pouvoir eclairant. Sa lumiere, en effet, se produisait dans le vide, ce qui assurait a la fois sa regularite et son intensite. Ce vide economisait aussi les pointes de graphite entre lesquelles se developpe l'arc lumineux. Economie importante pour le capitaine Nemo, qui n'aurait pu les renouveler aisement. Mais, dans ces conditions, leur usure etait presque insensible.

Lorsque le \_Nautilus\_ se prepara a reprendre sa marche sous-marine, je redescendis au salon. Les panneaux se refermerent, et la route fut donnee directement a l'ouest.

Nous sillonnions alors les flots de l'ocean Indien, vaste plaine liquide d'une contenance de cinq cent cinquante millions d'hectares, et dont les eaux sont si transparentes qu'elles donnent le vertige a qui se penche a leur surface. Le \_Nautilus\_ y flottait generalement entre cent et deux cents metres de profondeur. Ce fut ainsi pendant quelques jours. A tout autre que moi, pris d'un immense amour de la mer, les heures eussent sans doute paru longues et monotones ; mais ces promenades quotidiennes sur la plate-forme ou je me retrepais dans

l'air vivifiant de l'Océan, le spectacle de ces riches eaux à travers les vitres du salon, la lecture des livres de la bibliothèque, la rédaction de mes mémoires, employaient tout mon temps et ne me laissaient pas un moment de lassitude ou d'ennui.

Notre santé à tous se maintenait dans un état très satisfaisant. Le régime du bord nous convenait parfaitement, et pour mon compte, je me serais bien passé des variantes que Ned Land, par esprit de protestation, s'ingéniait à y apporter. De plus, dans cette température constante, il n'y avait pas même un rhume à craindre. D'ailleurs, ce madrepore Dendrophyllée, connu en Provence sous le nom de « Fenouil de mer », et dont il existait une certaine réserve à bord, eut fourni avec la chair fondante de ses polypes une pâte excellente contre la toux.

Pendant quelques jours, nous vîmes une grande quantité d'oiseaux aquatiques, palmipèdes, mouettes ou goélands. Quelques-uns furent adroitement tués, et, préparés d'une certaine façon, ils fournirent un gibier d'eau très acceptable. Parmi les grands voiliers, emportés à de longues distances de toutes terres, et qui se reposent sur les flots des fatigues du vol, j'aperçus de magnifiques albatros au cri discordant comme un braiement d'âne, oiseaux qui appartiennent à la famille des longipennes. La famille des totipalmes était représentée par des fregates rapides qui pêchaient prestement les poissons de la surface, et par de nombreux phaetons ou paille-en-queue, entre autres, ce phaeton à brins rouges, gros comme un pigeon, et dont le plumage blanc est nuancé de tons roses qui font valoir la teinte noire des ailes.

Les filets du *Nautilus* rapportèrent plusieurs sortes de tortues marines, du genre caret, à dos bombe, et dont l'écaille est très estimée. Ces reptiles, qui plongent facilement, peuvent se maintenir longtemps sous l'eau en fermant la soupape charnue située à l'orifice externe de leur canal nasal. Quelques-uns de ces carets, lorsqu'on les prit, dormaient encore dans leur carapace, à l'abri des animaux marins. La chair de ces tortues était généralement médiocre, mais leurs œufs formaient un régal excellent.

Quant aux poissons, ils provoquaient toujours notre admiration, quand nous surprenions à travers les panneaux ouverts les secrets de leur vie aquatique. Je remarquai plusieurs espèces qu'il ne m'avait pas été donné d'observer jusqu'alors.

Je citerai principalement des ostracions particuliers à la mer Rouge, à la mer des Indes et à cette partie de l'Océan qui baigne les côtes de l'Amérique équinoxiale. Ces poissons, comme les tortues, les tatous, les oursins, les crustacés, sont protégés par une cuirasse qui n'est ni crétacée, ni pierreuse, mais véritablement osseuse. Tantôt, elle affecte la forme d'un solide triangulaire, tantôt la forme d'un solide quadrangulaire. Parmi les triangulaires, j'en notai quelques-uns d'une longueur d'un demi-décimètre, d'une chair salubre, d'un goût exquis, bruns à la queue, jaunes aux nageoires, et dont je recommande l'acclimatation même dans les eaux douces, auxquelles d'ailleurs un

certain nombre de poissons de mer s'accoutument aisement. Je citerai aussi des ostracions quadrangulaires. surmontes sur le dos de quatre gros tubercules : des ostracions mouchetes de points blancs sous la partie inferieure du corps, qui s'appriivoisent comme des oiseaux ; des trigones, pourvus d'aiguillons formes par la prolongation de leur croute osseuse, et auxquels leur singulier grognement a valu le surnom de << cochons de mer >> ; puis des dromadaires a grosses bosses en forme de cone, dont la chair est dure et coriace.

Je releve encore sur les notes quotidiennes tenues par maitre Conseil certains poissons du genre tetrodons, particuliers a ces mers, des spengleriens au dos rouge, a la poitrine blanche, qui se distinguent par trois rangees longitudinales de filaments, et des electriques, longs de sept pouces, pares des plus vives couleurs. Puis, comme echantillons d'autres genres, des ovoïdes semblables a un oeuf d'un brun noir, sillonnees de bandelettes blanches et depourvus de queue ; des diodons. veritables porcs-epics de la mer, munis d'aiguillons et pouvant se gonfler de maniere a former une pelote herissee de dards ; des hippocampes communs a tous les oceans ; des pegases volants, a museau allonge, auxquels leurs nageoires pectorales, tres etendues et disposees en forme d'ailes, permettent sinon de voler, du moins de s'elancer dans les airs ; des pigeons spatules, dont la queue est couverte de nombreux anneaux ecailleux ; des macrognathes a longue machoire, excellents poissons longs de vingt-cinq centimetres et brillants des plus agreables couleurs ; des calliomores livides, dont la tete est rugueuse ; des myriades de blennies-sauteurs, rayes de noir, aux longues nageoires pectorales, glissant a la surface des eaux avec une prodigieuse velocite ; de delieux veliferes, qui peuvent hisser leurs nageoires comme autant de voiles deployees aux courants favorables ; des kurtes splendides, auxquels la nature a prodigue le jaune, le bleu celeste, l'argent et l'or ; des trichopteres, dont les ailes sont formees de filaments ; des cottes, toujours maculees de limon, qui produisent un certain bruissement ; des trygles, dont le foie est considere comme poison ; des bodians, qui portent sur les yeux une oeillere mobile ; enfin des soufflets, au museau long et tubuleux, veritables gobe-mouches de l'Ocean, armes d'un fusil que n'ont prevu ni les Chassepot ni les Remington, et qui tuent les insectes en les frappant d'une simple goutte d'eau.

Dans le quatre-vingt-neuvieme genre des poissons classes par Lacepede, qui appartient a la seconde sous-classe des osseux, caracterises par un opercule et une membrane bronchiale, je remarquai la scorpene, dont la tete est garnie d'aiguillons et qui ne possede qu'une seule nageoire dorsale ; ces animaux sont revetus ou prives de petites ecailles, suivant le sous-genre auquel ils appartiennent. Le second sous-genre nous donna des echantillons de dydactyles longs de trois a quatre decimetres, rayes de jaune, mais dont la tete est d'un aspect fantastique. Quant au premier sous-genre, il fournit plusieurs specimens de ce poisson bizarre justement surnomme << crapaud de mer >>, poisson a tete grande, tantot creusee de sinus profonds, tantot boursoufflee de protuberances ; herisse d'aiguillons et parseme de tubercules, il porte des cornes irregulieres et hideuses ; son corps et sa queue sont garnis de callosites ; ses piquants font des blessures

dangereuses ; il est repugnant et horrible.

Du 21 au 23 janvier, le *\_Nautilus\_* marcha a raison de deux cent cinquante lieues par vingt-quatre heures, soit cinq cent quarante milles, ou vingt-deux milles a l'heure.

Si nous reconnaissons au passage les diverses varietes de poissons, c'est que ceux-ci, attires par l'eclat electrique, cherchaient a nous accompagner ; la plupart, distances par cette vitesse, restaient bientot en arriere ; quelques-uns cependant parvenaient a se maintenir pendant un certain temps dans les eaux du *\_Nautilus\_*.

Le 24 au matin, par 12deg.5' de latitude sud et 94deg.33' de longitude, nous eumes connaissance de l'ile Keeling, soulèvement madreporique plante de magnifiques cocos, et qui fut visitee par M. Darwin et le capitaine Fitz-Roy. Le *\_Nautilus\_* prolongea a peu de distance les accores de cette ile deserte. Ses dragues rapporterent de nombreux echantillons de polypes et d'echinodermes, et des tests curieux de l'embranchement des mollusques. Quelques precieux produits de l'espece des dauphinules accrurent les tresors du capitaine Nemo, auquel je joignis une astree punctifere, sorte de polypier parasite souvent fixe sur une coquille.

Bientot l'ile Keeling disparut sous l'horizon, et la route fut donnee au nord-ouest vers la pointe de la peninsule indienne.

<< Des terres civilisees, me dit ce jour-la Ned Land. Cela vaudra mieux que ces iles de la Papouasie, ou l'on rencontre plus de sauvages que de chevreuils ! Sur cette terre indienne, monsieur le professeur, il y a des routes, des chemins de fer, des villes anglaises, francaises et indoues. On ne ferait pas cinq milles sans y rencontrer un compatriote. Hein ! est-ce que le moment n'est pas venu de bruler la politesse au capitaine Nemo ?

-- Non. Ned, non, repondis-je d'un ton tres determine. Laissons courir, comme vous dites, vous autres marins. Le *\_Nautilus\_* se rapproche des continents habites. Il revient vers l'Europe, qu'il nous y conduise. Une fois arrives dans nos mers, nous verrons ce que la prudence nous conseillera de tenter. D'ailleurs, je ne suppose pas que le capitaine Nemo nous permette d'aller chasser sur les cotes du Malabar ou de Coromandel comme dans les forets de la Nouvelle-Guinee.

-- Eh bien ! monsieur, ne peut-on se passer de sa permission ? >>

Je ne repondis pas au Canadien. Je ne voulais pas discuter. Au fond, j'avais a coeur d'epuiser jusqu'au bout les hasards de la destinee qui m'avait jete a bord du *\_Nautilus\_*.

A partir de l'ile Keeling, notre marche se ralentit generalement. Elle fut aussi plus capricieuse et nous entraîna souvent a de grandes profondeurs. On fit plusieurs fois usage des plans inclines que des leviers interieurs pouvaient placer obliquement a la ligne de flottaison. Nous allames ainsi jusqu'a deux et trois kilometres, mais sans jamais avoir verifie les grands fonds de cette mer indienne que

des sondes de treize mille metres n'ont pas pu atteindre. Quant a la temperature des basses couches, le thermometre indiqua toujours invariablement quatre degres au-dessus de zero. J'observai seulement que, dans les nappes superieures, l'eau etait toujours plus froide sur les hauts fonds qu'en pleine mer.

Le 25 janvier, l'Ocean etant absolument desert, le *\_Nautilus\_* passa la journee a sa surface, battant les flots de sa puissante helice et les faisant rejaillir a une grande hauteur. Comment, dans ces conditions, ne l'eut-on pas pris pour un cetace gigantesque ? Je passai les trois quarts de cette journee sur la plate-forme. Je regardais la mer. Rien a l'horizon, si ce n'est, vers quatre heures du soir, un long steamer qui courait dans l'ouest a contrebord. Sa mature fut visible un instant, mais il ne pouvait apercevoir le *Nautilus*, trop ras sur l'eau. Je pensai que ce bateau a vapeur appartenait a la ligne peninsulaire et orientale qui fait le service de l'ile de Ceyland a Sydney, en touchant a la pointe du roi George et a Melbourne.

A cinq heures du soir. avant ce rapide crepuscule qui lie le jour a la nuit dans les zones tropicales, Conseil et moi nous fumes emerveilles par un curieux spectacle.

Il est un charmant animal dont la rencontre, suivant les anciens, presageait des chances heureuses. Aristote, Athenee, Pline, Oppien, avaient etudie ses gouts et epuise a son egard toute la poetique des savants de la Grece et de l'Italie. Ils l'appelerent *\_Nautilus\_* et *\_Pompylius\_*. Mais la science moderne n'a pas ratifie leur appellation, et ce mollusque est maintenant connu sous le nom d'Argonaute.

Qui eut consulte Conseil eut appris de ce brave garcon que l'embranchement des mollusques se divise en cinq classes ; que la premiere classe, celle des cephalopodes dont les sujets sont tantot nus, tantot testaces, comprend deux familles, celles des dibranchiaux et des tetrabranchiaux, qui se distinguent par le nombre de leurs branches : que la famille des dibranchiaux renferme trois genres, l'argonaute, le calmar et la seiche, et que la famille des tetrabranchiaux n'en contient qu'un seul, le nautilite. Si apres cette nomenclature. un esprit rebelle eut confondu l'argonaute, qui est *\_acetabulifere\_*, c'est-a-dire porteur de ventouses, avec le nautilite, qui est *\_tentaculifere\_*, c'est-a-dire porteur de tentacules, il aurait ete sans excuse.

Or, c'etait une troupe de ces argonautes qui voyageait alors a la surface de l'Ocean. Nous pouvions en compter plusieurs centaines. Ils appartenaient a l'espece des argonautes tubercules qui est speciale aux mers de l'Inde.

Ces gracieux mollusques se mouvaient a reculons au moyen de leur tube locomoteur en chassant par ce tube l'eau qu'ils avaient aspiree. De leurs huit tentacules. six. allonges et amincis. flottaient sur l'eau, tandis que les deux autres. arrondis en palmes, se tendaient au vent comme une voile legere. Je voyais parfaitement leur coquille spiraliforme et ondulee que Cuvier compare justement a une elegante

chaloupe. Veritable bateau en effet. Il transporte l'animal qui l'a secrete, sans que l'animal y adhere.

<< L'argonaute est libre de quitter sa coquille, dis-je a Conseil, mais il ne la quitte jamais.

-- Ainsi fait le capitaine Nemo. repondit judicieusement Conseil. C'est pourquoi il eut mieux fait d'appeler son navire l'Argonaute. >>

Pendant une heure environ. Le *\_Nautilus\_* flotta au milieu de cette troupe de mollusques. Puis, je ne sais quel effroi les prit soudain. Comme a un signal, toutes les voiles furent subitement amenees ; les bras se replierent, les corps se contracterent. Les coquilles se renversant changerent leur centre de gravite, et toute la flottille disparut sous les flots. Ce fut instantane, et jamais navires d'une escadre ne manoeuvrerent avec plus d'ensemble.

En ce moment, la nuit tomba subitement, et les lames, a peine soulevees par la brise, s'allongerent paisiblement sous les precintes du *\_Nautilus\_*.

Le lendemain, 26 janvier, nous coupions l'Equateur sur le quatre-vingt-deuxieme meridien, et nous rentrions dans l'hemisphere boreal.

Pendant cette journee, une formidable troupe de squales nous fit cortege. Terribles animaux qui pullulent dans ces mers et les rendent fort dangereuses. C'etaient des squales philipps au dos brun et au ventre blanchatre armes de onze rangees de dents, des squales oeilles dont le cou est marque d'une grande tache noire cercee de blanc qui ressemble a un oeil. des squales isabelle a museau arrondi et seme de points obscurs. Souvent, ces puissants animaux se precipitaient contre la vitre du salon avec une violence peu rassurante. Ned Land ne se possedait plus alors. Il voulait remonter a la surface des flots et harponner ces monstres, surtout certains squales emissoles dont la gueule est pavee de dents disposees comme une mosaique, et de grands squales tigres, longs de cinq metres, qui le provoquaient avec une insistance toute particuliere. Mais bientot le *\_Nautilus\_*, accroissant sa vitesse, laissa facilement en arriere les plus rapides de ces requins.

Le 27 janvier, a l'ouvert du vaste golfe du Bengale, nous rencontrames a plusieurs reprises, spectacle sinistre ! des cadavres qui flottaient a la surface des flots. C'etaient les morts des villes indiennes. charries par le Gange jusqu'a la haute mer, et que les vautours, les seuls ensevelisseurs du pays, n'avaient pas acheve de devorer. Mais les squales ne manquaient pas pour les aider dans leur funebre besogne.

Vers sept heures du soir, le *\_Nautilus\_* a demi immerge navigua au milieu d'une mer de lait. A perte de vue l'Ocean semblait etre lactifie. Etait-ce l'effet des rayons lunaires ? Non, car la lune, ayant deux jours a peine, etait encore perdue au-dessous de l'horizon dans les rayons du soleil. Tout le ciel, quoique eclaire par le

rayonnement sideral, semblait noir par contraste avec la blancheur des eaux.

Conseil ne pouvait en croire ses yeux, et il m'interrogeait sur les causes de ce singulier phenomene. Heureusement, j'etais en mesure de lui repondre.

<< C'est ce qu'on appelle une mer de lait, lui dis-je, vaste etendue de flots blancs qui se voit frequemment sur les cotes d'Amboine et dans ces parages.

-- Mais, demanda Conseil, monsieur peut-il m'apprendre quelle cause produit un pareil effet. car cette eau ne s'est pas changee en lait, je suppose !

-- Non, mon garcon, et cette blancheur qui te surprend n'est due qu'a la presence de myriades de bestioles infusoires, sortes de petits vers lumineux, d'un aspect gelatineux et incolore, de l'epaisseur d'un cheveu, et dont la longueur ne depasse pas un cinquieme de millimetre. Quelques-unes de ces bestioles adherent entre elles pendant l'espace de plusieurs lieues.

-- Plusieurs lieues ! s'ecria Conseil.

-- Oui, mon garcon, et ne cherche pas a supputer le nombre de ces infusoires ! Tu n'y parviendrais pas, car, si je ne me trompe, certains navigateurs ont flotte sur ces mers de lait pendant plus de quarante milles. >>

Je ne sais si Conseil tint compte de ma recommandation, mais il parut se plonger dans des reflexions profondes, cherchant sans doute a evaluer combien quarante milles carres contiennent de cinquiemes de millimetres. Pour moi, je continuai d'observer le phenomene. Pendant plusieurs heures, le Nautilus trancha de son eperon ces flots blanchatres, et je remarquai qu'il glissait sans bruit sur cette eau savonneuse, comme s'il eut flotte dans ces remous d'ecume que les courants et les contre-courants des baies laissaient quelquefois entre eux.

Vers minuit, la mer reprit subitement sa teinte ordinaire, mais derriere nous. jusqu'aux limites de l'horizon. Le ciel. reflechissant la blancheur des flots. sembla longtemps impregne des vagues lueurs d'une aurore boreale.

## II

### UNE NOUVELLE PROPOSITION DU CAPITAINE NEMO

Le 28 fevrier, lorsque le Nautilus revint a midi a la surface de la mer, par 9deg.4' de latitude nord, il se trouvait en vue d'une terre qui lui restait a huit milles dans l'ouest. J'observai tout d'abord une agglomeration de montagnes, hautes de deux mille pieds environ, dont les formes se modelaient tres capricieusement. Le point termine, je



rentra dans le salon, et lorsque le relevement eut été reporté sur la carte, je reconnus que nous étions en présence de l'île de Ceylan, cette perle qui pend au lobe inférieur de la péninsule indienne.

J'allai chercher dans la bibliothèque quelque livre relatif à cette île, l'une des plus fertiles du globe. Je trouvai précisément un volume de Sirr H. C., esq., intitulé *\_Ceylan and the Cingalese\_*. Rentré au salon, je notai d'abord les relevements de Ceyland, à laquelle l'antiquité avait prodigué tant de noms divers. Sa situation était entre 5deg.55' et 9deg.49' de latitude nord, et entre 79deg.42' et 82deg.4' de longitude à l'est du méridien de Greenwich ; sa longueur, deux cent soixante-quinze milles ; sa largeur maximum, cent cinquante milles ; sa circonférence, neuf cents milles ; sa superficie, vingt-quatre mille quatre cent quarante-huit milles, c'est-à-dire un peu inférieure à celle de l'Irlande.

Le capitaine Nemo et son second parurent en ce moment.

Le capitaine jeta un coup d'œil sur la carte. Puis, se retournant vers moi :

<< L'île de Ceylan, dit-il, une terre célèbre par ses pêcheries de perles. Vous serait-il agréable, monsieur Aronnax, de visiter l'une de ses pêcheries ?

-- Sans aucun doute, capitaine.

-- Bien. Ce sera chose facile. Seulement, si nous voyons les pêcheries, nous ne verrons pas les pêcheurs. L'exploitation annuelle n'est pas encore commencée. N'importe. Je vais donner l'ordre de rallier le golfe de Manaar, où nous arriverons dans la nuit. >>

Le capitaine dit quelques mots à son second qui sortit aussitôt. Bientôt le *\_Nautilus\_* rentra dans son liquide élément, et le manomètre indiqua qu'il s'y tenait à une profondeur de trente pieds.

La carte sous les yeux, je cherchai alors ce golfe de Manaar. Je le trouvai par le neuvième parallèle, sur la côte nord-ouest de Ceylan. Il était formé par une ligne allongée de la petite île Manaar. Pour l'atteindre, il fallait remonter tout le rivage occidental de Ceylan.

<< Monsieur le professeur, me dit alors le capitaine Nemo, on pêche des perles dans le golfe du Bengale, dans la mer des Indes, dans les mers de Chine et du Japon, dans les mers du sud de l'Amérique, au golfe de Panama, au golfe de Californie ; mais c'est à Ceylan que cette pêche obtient les plus beaux résultats. Nous arrivons un peu tôt, sans doute. Les pêcheurs ne se rassemblent que pendant le mois de mars au golfe de Manaar, et là, pendant trente jours, leurs trois cents bateaux se livrent à cette lucrative exploitation des trésors de la mer. Chaque bateau est monté par dix rameurs et par dix pêcheurs. Ceux-ci, divisés en deux groupes, plongent alternativement et descendent à une profondeur de douze mètres au moyen d'une lourde pierre qu'ils saisissent entre leurs pieds et qu'une corde rattache au bateau.

-- Ainsi, dis-je, c'est toujours ce moyen primitif qui est encore en usage ?

-- Toujours, me repondit le capitaine Nemo, bien que ces pecheries appartiennent au peuple le plus industrieux du globe, aux Anglais, auxquels le traite d'Amiens les a cedees en 1802.

-- Il me semble, cependant, que le scaphandre, tel que vous l'employez, rendrait de grands services dans une telle operation.

-- Oui, car ces pauvres pecheurs ne peuvent demeurer longtemps sous l'eau. L'Anglais Perceval, dans son voyage a Ceylan, parle bien d'un Cafre qui restait cinq minutes sans remonter a la surface, mais le fait me parait peu croyable. Je sais que quelques plongeurs vont jusqu'a cinquante-sept secondes, et de tres habiles jusqu'a quatre-vingt-sept ; toutefois ils sont rares, et, revenus a bord, ces malheureux rendent par le nez et les oreilles de l'eau teintee de sang. Je crois que la moyenne de temps que les pecheurs peuvent supporter est de trente secondes, pendant lesquelles ils se hatent d'entasser dans un petit filet toutes les huitres perlieres qu'ils arrachent ; mais, generalement, ces pecheurs ne vivent pas vieux ; leur vue s'affaiblit ; des ulcerations se declarent a leurs yeux ; des plaies se forment sur leur corps, et souvent meme ils sont frappes d'apoplexie au fond de la mer.

-- Oui, dis-je, c'est un triste metier, et qui ne sert qu'a la satisfaction de quelques caprices. Mais, dites-moi, capitaine, quelle quantite d'huitres peut pecher un bateau dans sa Journee ?

-- Quarante a cinquante mille environ. On dit meme qu'en 1814, le gouvernement anglais ayant fait pecher pour son propre compte, ses plongeurs, dans vingt journees de travail, rapporterent soixante-seize millions d'huitres.

-- Au moins, demandai-je, ces pecheurs sont-ils suffisamment retribues ?

-- A peine, monsieur le professeur. A Panama, ils ne gagnent qu'un dollar par semaine. Le plus souvent, ils ont un sol par huitre qui renferme une perle, et combien en ramenant-ils qui n'en contiennent pas !

-- Un sol a ces pauvres gens qui enrichissent leurs maitres ! C'est odieux.

-- Ainsi, monsieur le professeur, me dit le capitaine Nemo, vos compagnons et vous, vous visiterez le banc de Manaar, et si par hasard quelque pecheur hatif s'y trouve deja, eh bien, nous le verrons operer.

-- C'est convenu, capitaine.

-- A propos, monsieur Aronnax, vous n'avez pas peur des requins ?

-- Des requins ? >> m'ecriai-je.

Cette question me parut, pour le moins, tres oiseuse.

<< Eh bien ? reprit le capitaine Nemo.

-- Je vous avouerai, capitaine, que je ne suis pas encore tres familiarise avec ce genre de poissons.

-- Nous y sommes habitues, nous autres, repliqua le capitaine Nemo, et avec le temps, vous vous y ferez. D'ailleurs, nous serons armes, et, chemin faisant, nous pourrions peut-etre chasser quelque squal. C'est une chasse interessante. Ainsi donc, a demain, monsieur le professeur, et de grand matin. >>

Cela dit d'un ton degage, le capitaine Nemo quitta le salon.

On vous inviterait a chasser l'ours dans les montagnes de la Suisse, que vous diriez : << Tres bien ! demain nous irons chasser l'ours. >> On vous inviterait a chasser le lion dans les plaines de l'Atlas, ou le tigre dans les jungles de l'Inde, que vous diriez : << Ah ! ah ! il paraît que nous allons chasser le tigre ou le lion ! >> Mais on vous inviterait a chasser le requin dans son element naturel, que vous demanderiez peut-etre a reflechir avant d'accepter cette invitation.

Pour moi, je passai ma main sur mon front ou perlaient quelques gouttes de sueur froide.

<< Reflechissons, me dis-je, et prenons notre temps. Chasser des loutres dans les forets sous-marines, comme nous l'avons fait dans les forets de l'ile Crespo, passe encore. Mais courir le fond des mers, quand on est a peu pres certain d'y rencontrer des squales, c'est autre chose ! Je sais bien que dans certains pays, aux iles Andamenes particulierement, les negres n'hesitent pas a attaquer le requin, un poignard dans une main et un lacet dans l'autre, mais je sais aussi que beaucoup de ceux qui affrontent ces formidables animaux ne reviennent pas vivants ! D'ailleurs, je ne suis pas un negre, et quand je serais un negre, je crois que, dans ce cas, une legere hesitation de ma part ne serait pas deplacee. >>

Et me voila revant de requins, songeant a ces vastes machoires armees de multiples rangees de dents, et capables de couper un homme en deux. Je me sentais deja une certaine douleur autour des reins. Puis, je ne pouvais digerer le sans-facon avec lequel le capitaine avait fait cette deplorable invitation ! N'eut-on pas dit qu'il s'agissait d'aller traquer sous bois quelque renard inoffensif ?

<< Bon ! pensai-je, jamais Conseil ne voudra venir, et cela me dispensera d'accompagner le capitaine. >>

Quant a Ned Land, j'avoue que je ne me sentais pas aussi sur de sa sagesse. Un peril, si grand qu'il fut, avait toujours un attrait pour sa nature batailleuse.

Je repris ma lecture du livre de Sirr, mais je le feuilletai machinalement. Je voyais, entre les lignes, des machoires formidablement ouvertes.

En ce moment, Conseil et le Canadien entrèrent, l'air tranquille et même joyeux. Ils ne savaient pas ce qui les attendait.

<< Ma foi, monsieur, me dit Ned Land, votre capitaine Nemo que le diable emporte ! - vient de nous faire une très aimable proposition.

-- Ah ! dis-je, vous savez...

-- N'en déplaise à monsieur, répondit Conseil, le commandant du \_Nautilus\_ nous a invités à visiter demain, en compagnie de monsieur, les magnifiques pecheries de Ceyland. Il l'a fait en termes excellents et s'est conduit en véritable gentleman.

-- Il ne vous a rien dit de plus ?

-- Rien, monsieur, répondit le Canadien, si ce n'est qu'il vous avait parlé de cette petite promenade.

-- En effet, dis-je. Et il ne vous a donné aucun détail sur...

-- Aucun, monsieur le naturaliste. Vous nous accompagnerez, n'est-il pas vrai ?

-- Moi... sans doute ! Je vois que vous y prenez goût, maître Land.

-- Oui ! c'est curieux, très curieux.

-- Dangereux peut-être ! ajoutai-je d'un ton insinuant.

-- Dangereux, répondit Ned Land, une simple excursion sur un banc d'huitres ! >>

Décidément le capitaine Nemo avait jugé inutile d'éveiller l'idée de requins dans l'esprit de mes compagnons. Moi, je les regardais d'un œil trouble, et comme s'il leur manquait déjà quelque membre. Devais-je les prévenir ? Oui, sans doute, mais je ne savais trop comment m'y prendre.

<< Monsieur, me dit Conseil, monsieur voudra-t-il nous donner des détails sur la pêche des perles ?

-- Sur la pêche elle-même, demandai-je, ou sur les incidents qui...

-- Sur la pêche, répondit le Canadien. Avant de s'engager sur le terrain, il est bon de le connaître.

-- Eh bien ! asseyez-vous, mes amis, et je vais vous apprendre tout ce que l'Anglais Sirr vient de m'apprendre à moi-même. >>

Ned et Conseil prirent place sur un divan, et tout d'abord le Canadien me dit :

<< Monsieur, qu'est-ce que c'est qu'une perle ?

-- Mon brave Ned, repondis-je, pour le poete, la perle est une larme de la mer ; pour les Orientaux, c'est une goutte de rosee solidifiee ; pour les dames, c'est un bijou de forme oblongue, d'un eclat hyalin, d'une matiere nacree, qu'elles portent au doigt, au cou ou a l'oreille ; pour le chimiste, c'est un melange de phosphate et de carbonate de chaux avec un peu de gelatine, et enfin, pour les naturalistes, c'est une simple secretion malade de l'organe qui produit la nacre chez certains bivalves.

-- Embranchement des mollusques, dit Conseil, classe des acephales, ordre des testaces.

-- Precisement, savant Conseil. Or, parmi ces testaces, l'oreille-de-mer iris, les turbots, les tridacnes, les pinnesmarines, en un mot tous ceux qui secretent la nacre c'est-a-dire cette substance bleue, bleuatre, violette ou blanche, qui tapisse l'interieur de leurs valves, sont susceptibles de produire des perles.

-- Les moules aussi ? demanda le Canadien.

-- Oui ! les moules de certains cours d'eau de l'Ecosse, du pays de Galles, de l'Irlande, de la Saxe, de la Boheme, de la France.

-- Bon ! on y fera attention, desormais, repondit le Canadien.

-- Mais, repris-je, le mollusque par excellence qui distille la perle, c'est l'huitre perliere, la *\_meleagrina-Margaritifera\_* la precieuse pintadine. La perle n'est qu'une concretion nacree qui se dispose sous une forme globuleuse. Ou elle adhere a la coquille de l'huitre, ou elle s'incruste dans les plis de l'animal. Sur les valves, la perle est adherente ; sur les chairs, elle est libre. Mais elle a toujours pour noyau un petit corps dur, soit un ovule sterile, soit un grain de sable, autour duquel la matiere nacree se depose en plusieurs annees, successivement et par couches minces et concentriques.

-- Trouve-t-on plusieurs perles dans une meme huitre ? demanda Conseil.

-- Oui, mon garcon. Il y a de certaines pintadines qui forment un veritable ecrin. On a meme cite une huitre, mais je me permets d'en douter, qui ne contenait pas moins de cent cinquante requins.

-- Cent cinquante requins ! s'ecria Ned Land.

-- Ai-je dit requins ? m'ecriai-je vivement. Je veux dire cent cinquante perles. Requins n'aurait aucun sens.

-- En effet, dit Conseil. Mais monsieur nous apprendra-t-il maintenant

par quels moyens on extrait ces perles ?

-- On procede de plusieurs facons, et souvent meme, quand les perles adherent aux valves, les pecheurs les arrachent avec des pinces. Mais, le plus communement, les pintadines sont etendues sur des nattes de sparterie qui couvrent le rivage. Elles meurent ainsi a l'air libre, et, au bout de dix jours, elles se trouvent dans un etat satisfaisant de putrefaction. On les plonge alors dans de vastes reservoirs d'eau de mer, puis on les ouvre et on les lave. C'est a ce moment que commence le double travail des roqueurs. D'abord, ils separent les plaques de nacre connues dans le commerce sous le nom de \_franche argentee\_, de \_batarde blanche\_ et de \_batarde noire\_, qui sont livrees par caisses de cent vingt-cinq a cent cinquante kilogrammes. Puis, ils enlevent le parenchyme de l'huitre, ils le font bouillir, et ils le tamisent afin d'en extraire jusqu'aux plus petites perles.

-- Le prix de ces perles varie suivant leur grosseur ? demanda Conseil.

-- Non seulement selon leur grosseur, repondis-je, mais aussi selon leur forme, selon leur \_eau\_, c'est-a-dire leur couleur, et selon leur \_orient\_, c'est-a-dire cet eclat chatoyant et diapre qui les rend si charmantes a l'oeil. Les plus belles perles sont appelees perles vierges ou paragons ; elles se forment isolement dans le tissu du mollusque ; elles sont blanches, souvent opaques, mais quelquefois d'une transparence opaline, et le plus communement spheriques ou piriformes. Spheriques, elles forment les bracelets ; piriformes, des pendeloques, et, etant les plus precieuses, elles se vendent a la piece. Les autres perles adherent a la coquille de l'huitre, et, plus irregulieres, elles se vendent au poids. Enfin, dans un ordre inferieur se classent les petites perles, connues sous le nom de semences ; elles se vendent a la mesure et servent plus particulierement a executer des broderies sur les ornements d'eglise.

-- Mais ce travail, qui consiste a separer les perles selon leur grosseur, doit etre long et difficile, dit le Canadien.

-- Non, mon ami. Ce travail se fait au moyen de onze tamis ou cribles perces d'un nombre variable de trous. Les perles qui restent dans les tamis, qui comptent de vingt a quatre-vingts trous, sont de premier ordre. Celles qui ne s'echappent pas des cribles perces de cent a huit cents trous sont de second ordre. Enfin, les perles pour lesquelles l'on emploie les tamis perces de neuf cents a mille trous forment la semence.

-- C'est ingenieux, dit Conseil, et je vois que la division, le classement des perles, s'opere mecaniquement. Et monsieur pourra-t-il nous dire ce que rapporte l'exploitation des bancs d'huitres perlieres ?

-- A s'en tenir au livre de Sirr, repondis-je, les pecheries de Ceylan sont affermees annuellement pour la somme de trois millions de squales.

-- De francs ! reprit Conseil.

-- Oui, de francs ! Trois millions de francs, repris-je. Mais je crois que ces pecheries ne rapportent plus ce qu'elles rapportaient autrefois. Il en est de meme des pecheries americaines, qui, sous le regne de Charles Quint, produisaient quatre millions de francs, presentement reduits aux deux tiers. En somme, on peut evaluer a neuf millions de francs le rendement general de l'exploitation des perles.

-- Mais, demanda Conseil, est-ce que l'on ne cite pas quelques perles celebres qui ont ete cotees a un tres haut prix ?

-- Oui, mon garcon. On dit que Cesar offrit a Servillia une perle estimee cent vingt mille francs de notre monnaie.

-- J'ai meme entendu raconter, dit le Canadien, qu'une certaine dame antique buvait des perles dans son vinaigre.

-- Cleopatre, riposta Conseil.

-- Ca devait etre mauvais, ajouta Ned Land.

-- Detestable, ami Ned, repondit Conseil ; mais un petit verre de vinaigre qui coute quinze cents mille francs, c'est d'un joli prix.

-- Je regrette de ne pas avoir epouse cette dame, dit le Canadien en manoeuvrant son bras d'un air peu rassurant.

-- Ned Land l'epoux de Cleopatre ! s'ecria Conseil.

-- Mais j'ai du me marier, Conseil, repondit serieusement le Canadien, et ce n'est pas ma faute si l'affaire n'a pas reussi. J'avais meme achete un collier de perles a Kat Tender, ma fiancee, qui, d'ailleurs, en a epouse un autre. Eh bien, ce collier ne m'avait pas coute plus d'un dollar et demi, et cependant - monsieur le professeur voudra bien me croire les perles qui le composaient n'auraient pas passe par le tamis de vingt trous.

-- Mon brave Ned, repondis-je en riant, c'etaient des perles artificielles, de simples globules de verre enduits a l'interieur d'essence d'Orient.

-- Si peu que rien ! Ce n'est autre chose que la substance argentee de l'ecaille de l'ablette, recueillie dans l'eau et conservee dans l'ammoniaque. Elle n'a aucune valeur.

-- C'est peut-etre pour cela que Kat Tender en a epouse un autre, repondit philosophiquement maitre Land.

-- Mais, dis-je, pour en revenir aux perles de haute valeur, je ne crois pas que jamais souverain en ait possede une superieure a celle du capitaine Nemo.

-- Celle-ci, dit Conseil, en montrant le magnifique bijou enferme sous sa vitrine.

-- Certainement, je ne me trompe pas en lui assignant une valeur de deux millions de...

-- Francs ! dit vivement Conseil.

-- Oui, dis-je, deux millions de francs, et, sans doute elle n'aura couté au capitaine que la peine de la ramasser.

-- Eh ! s'écria Ned Land, qui dit que demain, pendant notre promenade, nous ne rencontrerons pas sa pareille !

-- Bah ! fit Conseil.

-- Et pourquoi pas ?

-- A quoi des millions nous serviraient-ils à bord du \_Nautilus\_ ?

-- A bord, non, dit Ned Land, mais... ailleurs.

-- Oh ! ailleurs ! fit Conseil en secouant la tête.

-- Au fait, dis-je, maître Land a raison. Et si nous rapportons jamais en Europe ou en Amérique une perle de quelques millions, voilà du moins qui donnera une grande authenticité, et, en même temps, un grand prix au récit de nos aventures.

-- Je le crois, dit le Canadien.

-- Mais, dit Conseil, qui revenait toujours au côté instructif des choses, est-ce que cette pêche des perles est dangereuse ?

-- Non, répondis-je vivement, surtout si l'on prend certaines précautions.

-- Que risque-t-on dans ce métier ? dit Ned Land : d'avaler quelques gorgées d'eau de mer !

-- Comme vous dites, Ned. À propos, dis-je, en essayant de prendre le ton dégagé du capitaine Nemo, est-ce que vous avez peur des requins, brave Ned ?

-- Moi, répondit le Canadien, un harponneur de profession ! C'est mon métier de me moquer d'eux !

-- Il ne s'agit pas, dis-je, de les pêcher avec un émerillon, de les hisser sur le pont d'un navire, de leur couper la queue à coups de hache, de leur ouvrir le ventre, de leur arracher le cœur et de le jeter à la mer !

-- Alors, il s'agit de... ?

-- Oui, précisément.



-- Dans l'eau ?

-- Dans l'eau.

-- Ma foi, avec un bon harpon ! Vous savez, monsieur, ces requins, ce sont des betes assez mal faconnees. Il faut qu'elles se retournent sur le ventre pour vous happer, et, pendant ce temps... >>

Ned Land avait une maniere de prononcer le mot << happer >> qui donnait froid dans le dos.

<< Eh bien, et toi, Conseil, que penses-tu de ces squales ?

-- Moi, dit Conseil, je serai franc avec monsieur.

-- A la bonne heure, pensai-je.

-- Si monsieur affronte les requins, dit Conseil, je ne vois pas pourquoi son fidele domestique ne les affronterait pas avec lui ! >>

### III

#### UNE PERLE DE DIX MILLIONS

La nuit arriva. Je me couchai. Je dormis assez mal. Les squales jouerent un role important dans mes reves, et je trouvai tres juste et tres injuste a la fois cette etymologie qui fait venir le mot requin du mot << requiem >>.

Le lendemain, a quatre heures du matin, je fus reveille par le stewart que le capitaine Nemo avait specialement mis a mon service. Je me levai rapidement, je m'habillai et je passai dans le salon.

Le capitaine Nemo m'y attendait.

<< Monsieur Aronnax, me dit-il, etes-vous pret a partir ?

-- Je suis pret.

-- Veuillez me suivre.

-- Et mes compagnons, capitaine ?

-- Ils sont prevenus et nous attendent.

-- N'allons-nous pas revetir nos scaphandres ? demandai-je.

-- Pas encore. Je n'ai pas laisse le \_Nautilus\_ approcher de trop pres cette cote, et nous sommes assez au large du banc de Manaar ; mais j'ai fait parer le canot qui nous conduira au point precis de débarquement et nous epargnera un assez long trajet. Il emporte nos appareils de plongeurs, que nous revetirons au moment ou commencera cette

exploration sous-marine. >>

Le capitaine Nemo me conduisit vers l'escalier central, dont les marches aboutissaient à la plate-forme. Ned et Conseil se trouvaient là, enchantés de la << partie de plaisir >> qui se préparait. Cinq matelots du *\_Nautilus\_*, les avirons armés, nous attendaient dans le canot qui avait été bossé contre le bord.

La nuit était encore obscure. Des plaques de nuages couvraient le ciel et ne laissaient apercevoir que de rares étoiles. Je portai mes yeux du côté de la terre, mais je ne vis qu'une ligne trouble qui fermait les trois quarts de l'horizon du sud-ouest au nord-ouest. Le *\_Nautilus\_*, ayant remonté pendant la nuit la côte occidentale de Ceylan, se trouvait à l'ouest de la baie, ou plutôt de ce golfe formé par cette terre et l'île de Manaar. Là, sous les sombres eaux, s'étendait le banc de perles, inépuisable champ de perles dont la longueur dépasse vingt milles.

Le capitaine Nemo, Conseil, Ned Land et moi. nous prîmes place à l'arrière du canot. Le patron de l'embarcation se mit à la barre ; ses quatre compagnons appuyèrent sur leurs avirons ; la bosse fut larguée et nous débordâmes.

Le canot se dirigea vers le sud. Ses nageurs ne se pressaient pas. J'observai que leurs coups d'aviron, vigoureusement engagés sous l'eau, ne se succédaient que de dix secondes en dix secondes, suivant la méthode généralement usitée dans les marines de guerre. Tandis que l'embarcation courait sur son erre, les gouttelettes liquides frappaient en crépitant le fond noir des flots comme des bavures de plomb fondu. Une petite houle, venue du large, imprimait au canot un léger roulis, et quelques crêtes de lames clapotaient à son avant.

Nous étions silencieux. À quoi songeait le capitaine Nemo ? Peut-être à cette terre dont il s'approchait. et qu'il trouvait trop près de lui, contrairement à l'opinion du Canadien, auquel elle semblait encore trop éloignée. Quant à Conseil, il était là en simple curieux.

Vers cinq heures et demie, les premières teintes de l'horizon accusèrent plus nettement la ligne supérieure de la côte. Assez plate dans l'est, elle se renflait un peu vers le sud. Cinq milles la séparaient encore, et son rivage se confondait avec les eaux brumeuses. Entre elle et nous, la mer était déserte. Pas un bateau, pas un plongeur. Solitude profonde sur ce lieu de rendez-vous des pêcheurs de perles. Ainsi que le capitaine Nemo me l'avait fait observer, nous arrivions un mois trop tôt dans ces parages.

À six heures, le jour se fit subitement, avec cette rapidité particulière aux régions tropicales, qui ne connaissent ni l'aurore ni le crépuscule. Les rayons solaires percerent le rideau de nuages amoncelés sur l'horizon oriental, et l'étoile radieuse s'éleva rapidement.

Je vis distinctement la terre, avec quelques arbres épars çà et là.

Le canot s'avanca vers l'île de Manaar, qui s'arrondissait dans le sud.  
Le capitaine Nemo s'était levé de son banc et observait la mer.

Sur un signe de lui, l'ancre fut mouillée, et la chaîne courut à peine, car le fond n'était pas à plus d'un mètre, et il formait en cet endroit l'un des plus hauts points du banc de pintadines. Le canot évita aussitôt sous la poussée du jusant qui portait au large.

<< Nous voici arrivés, monsieur Aronnax, dit alors le capitaine Nemo. Vous voyez cette baie resserrée. C'est ici même que dans un mois se réuniront les nombreux bateaux de pêche des exploitants, et ce sont ces eaux que leurs plongeurs iront audacieusement fouiller. Cette baie est heureusement disposée pour ce genre de pêche. Elle est abritée des vents les plus forts, et la mer n'y est jamais très houleuse, circonstance très favorable au travail des plongeurs. Nous allons maintenant revêtir nos scaphandres, et nous commencerons notre promenade. >>

Je ne répondis rien, et tout en regardant ces flots suspects, aide des matelots de l'embarcation, je commençai à revêtir mon lourd vêtement de mer. Le capitaine Nemo et mes deux compagnons s'habillaient aussi. Aucun des hommes du Nautilus ne devait nous accompagner dans cette nouvelle excursion.

Bientôt nous fûmes emprisonnés jusqu'au cou dans le vêtement de caoutchouc, et des bretelles fixèrent sur notre dos les appareils à air. Quant aux appareils Ruhmkorff, il n'en était pas question. Avant d'introduire ma tête dans sa capsule de cuivre, j'en fis l'observation au capitaine.

<< Ces appareils nous seraient inutiles, me répondit le capitaine. Nous n'irons pas à de grandes profondeurs, et les rayons solaires suffiront à éclairer notre marche. D'ailleurs, il n'est pas prudent d'emporter sous ces eaux une lanterne électrique. Son éclat pourrait attirer inopinément quelque dangereux habitant de ces parages. >>

Pendant que le capitaine Nemo prononçait ces paroles, je me retournai vers Conseil et Ned Land. Mais ces deux amis avaient déjà enfoncé leur tête dans la calotte métallique, et ils ne pouvaient ni entendre ni répondre.

Une dernière question me restait à adresser au capitaine Nemo :

<< Et nos armes, lui demandai-je, nos fusils ?

-- Des fusils ! à quoi bon ? Vos montagnards n'attaquent-ils pas l'ours un poignard à la main, et l'acier n'est-il pas plus sûr que le plomb ? Voici une lame solide. Passez-la à votre ceinture et partons. >>

Je regardai mes compagnons. Ils étaient armés comme nous, et, de plus, Ned Land brandissait un énorme harpon qu'il avait déposé dans le canot avant de quitter le Nautilus.

Puis, suivant l'exemple du capitaine, je me laissai coiffer de la pesante sphere de cuivre, et nos reservoirs a air furent immediatement mis en activite.

Un instant apres, les matelots de l'embarcation nous débarquaient les uns apres les autres, et, par un metre et demi d'eau, nous prenions pied sur un sable uni. Le capitaine Nemo nous fit un signe de la main. Nous le suivimes, et par une pente douce nous disparumes sous les flots.

La, les idees qui obsedaient mon cerveau m'abandonnerent. Je redevins etonnamment calme. La facilite de mes mouvements accrut ma confiance, et l'etrangete du spectacle captiva mon imagination.

Le soleil envoyait deja sous les eaux une clarte suffisante. Les moindres objets restaient perceptibles. Apres dix minutes de marche, nous etions par cinq metres d'eau, et le terrain devenait a peu pres plat.

Sur nos pas, comme des compagnies de becassines dans un marais, se levaient des volees de poissons curieux du genre des monopteres, dont les sujets n'ont d'autre nageoire que celle de la queue. Je reconnus le javanais, veritable serpent long de huit decimetres, au ventre livide, que l'on confondrait facilement avec le congre sans les lignes d'or de ses flancs. Dans le genre des stromatees, dont le corps est tres comprime et ovale, j'observai des parus aux couleurs eclatantes portant comme une faux leur nageoire dorsale, poissons comestibles qui, seches et marines, forment un mets excellent connu sous le nom de karawade puis des tranquebars, appartenant au genre des apsiphoroides, dont le corps est recouvert d'une cuirasse ecailleuse a huit pans longitudinaux.

Cependant l'elevation progressive du soleil eclairait de plus en plus la masse des eaux. Le sol changeait peu a peu. Au sable fin succedait une veritable chaussee de rochers arrondis, revetus d'un tapis de mollusques et de zoophytes. Parmi les echantillons de ces deux embranchements, je remarquai des placenes a valves minces et inegales, sortes d'ostracees particulieres a la mer Rouge et a l'océan Indien, des lucines orangees a coquille orbiculaire, des tarieres subulees, quelques-unes de ces pourpres persiques qui fournissaient au Nautilus une teinture admirable, des rochers cornus, longs de quinze centimetres, qui se dressaient sous les flots comme des mains pretes a vous saisir, des turbinelles cornigeres, toutes herissees d'epines, des lingules hyantes, des anatinas, coquillages comestibles qui alimentent les marches de l'Hindoustan, des pelagies panopyres, legerement lumineuses, et enfin d'admirables oculines flabelliformes, magnifiques éventails qui forment l'une des plus riches arborisations de ces mers.

Au milieu de ces plantes vivantes et sous les berceaux d'hydrophytes couraient de gauches legions d'articules, particulierement des ranines dentees, dont la carapace represente un triangle un peu arrondi, des birgues speciales a ces parages, des parthenopes horribles, dont l'aspect repugnait aux regards. Un animal non moins hideux que je rencontrai plusieurs fois, ce fut ce crabe enorme observe par M. Darwin, auquel la nature a donne l'instinct et la force necessaires

pour se nourrir de noix de coco ; il grimpe aux arbres du rivage, il fait tomber la noix qui se fend dans sa chute, et il l'ouvre avec ses puissantes pinces. Ici, sous ces flots clairs, ce crabe courait avec une agilité sans pareille, tandis que des chelonees franches, de cette espece qui frequente les cotes du Malabar, se deplacaienent lentement entre les roches ebranlees.

Vers sept heures, nous arpentions enfin le banc de pintadines, sur lequel les huitres perlieres se reproduisent par millions. Ces mollusques precieux adheraient aux rocs et y etaient fortement attaches par ce byssus de couleur brune qui ne leur permet pas de se deplacer. En quoi ces huitres sont inferieures aux moules elles-memes auxquelles la nature n'a pas refuse toute faculte de locomotion.

La pintadine *\_meleagrina\_*, la mere perle, dont les valves sont a peu pres egales, se presente sous la forme d'une coquille arrondie, aux epaisses parois, tres rugueuses a l'exterieur. Quelques-unes de ces coquilles etaient feuilletees et sillonnees de bandes verdatres qui rayonnaient de leur sommet. Elles appartenaient aux jeunes huitres. Les autres, a surface rude et noire, vieilles de dix ans et plus, mesuraient jusqu'a quinze centimetres de largeur.

Le capitaine Nemo me montra de la main cet amoncellement prodigieux de pintadines, et je compris que cette mine etait veritablement inepuisable, car la force creatrice de la nature l'emporte sur l'instinct destructif de l'homme. Ned Land, fidele a cet instinct, se hatait d'emplier des plus beaux mollusques un filet qu'il portait a son cote.

Mais nous ne pouvions nous arreter. Il fallait suivre le capitaine qui semblait se diriger par des sentiers connus de lui seul. Le sol remontait sensiblement, et parfois mon bras, que j'elevais, dépassait la surface de la mer. Puis le niveau du banc se rabaisait capricieusement. Souvent nous tournions de hauts rocs effiles en pyramidions. Dans leurs sombres anfractuosités de gros crustaces, pointes sur leurs hautes pattes comme des machines de guerre, nous regardaient de leurs yeux fixes, et sous nos pieds rampaient des myriades, des glyceres, des aricies et des annelides, qui allongeaient demesurement leurs antennes et leurs cyrrhes tentaculaires.

En ce moment s'ouvrit devant nos pas une vaste grotte, creusee dans un pittoresque entassement de rochers tapisses de toutes les hautes-lisses de la flore sous-marine. D'abord, cette grotte me parut profondement obscure. Les rayons solaires semblaient s'y eteindre par degradations successives. Sa vague transparence n'etait plus que de la lumiere noyee.

Le capitaine Nemo y entra. Nous apres lui. Mes yeux s'accoutumerent bientot a ces tenebres relatives. Je distinguai les retombees si capricieusement contournées de la voute que supportaient des piliers naturels, largement assis sur leur base granitique, comme les lourdes colonnes de l'architecture toscane. Pourquoi notre incomprehensible guide nous entraînait-il au fond de cette crypte sous-marine ? J'allais le savoir avant peu.

Après avoir descendu une pente assez raide, nos pieds foulèrent le fond d'une sorte de puits circulaire. Là, le capitaine Nemo s'arrêta, et de la main il nous indiqua un objet que je n'avais pas encore aperçu.

C'était une huitre de dimension extraordinaire, une tridacne gigantesque, un benitier qui eut contenu un lac d'eau sainte, une vasque dont la largeur dépassait deux mètres, et conséquemment plus grande que celle qui ornait le salon du *Nautilus*.

Je m'approchai de ce mollusque phénoménal. Par son byssus il adhérait à une table de granit, et là il se développait isolément dans les eaux calmes de la grotte. J'estimai le poids de cette tridacne à trois cents kilogrammes. Or, une telle huitre contient quinze kilos de chair, et il faudrait l'estomac d'un Gargantua pour en absorber quelques douzaines.

Le capitaine Nemo connaissait évidemment l'existence de ce bivalve. Ce n'était pas la première fois qu'il le visitait, et je pensais qu'en nous conduisant en cet endroit il voulait seulement nous montrer une curiosité naturelle. Je me trompais. Le capitaine Nemo avait un intérêt particulier à constater l'état actuel de cette tridacne.

Les deux valves du mollusque étaient entr'ouvertes. Le capitaine s'approcha et introduisit son poignard entre les coquilles pour les empêcher de se rabattre ; puis, de la main, il souleva la tunique membraneuse et frangée sur ses bords qui formait le manteau de l'animal.

Là, entre les plis foliacés, je vis une perle libre dont la grosseur égalait celle d'une noix de cocotier. Sa forme globuleuse, sa limpidité parfaite, son orient admirable en faisaient un bijou d'un inestimable prix. Emporté par la curiosité, j'étendais la main pour la saisir, pour la peser, pour la palper ! Mais le capitaine m'arrêta, fit un signe négatif, et, retirant son poignard par un mouvement rapide, il laissa les deux valves se refermer subitement.

Je compris alors quel était le dessein du capitaine Nemo. En laissant cette perle enfouie sous le manteau de la tridacne, il lui permettait de s'accroître insensiblement. Avec chaque année la sécrétion du mollusque y ajoutait de nouvelles couches concentriques. Seul, le capitaine connaissait la grotte où « murissait » cet admirable fruit de la nature ; seul il l'élevait, pour ainsi dire, afin de la transporter un jour dans son précieux musée. Peut-être même, suivant l'exemple des Chinois et des Indiens, avait-il déterminé la production de cette perle en introduisant sous les plis du mollusque quelque morceau de verre et de métal, qui s'était peu à peu recouvert de la matière nacré. En tout cas, comparant cette perle à celles que je connaissais déjà, à celles qui brillaient dans la collection du capitaine, j'estimai sa valeur à dix millions de francs au moins. Superbe curiosité naturelle et non bijou de luxe, car je ne sais quelles oreilles féminines auraient pu la supporter.

La visite à l'opulente tridacne était terminée. Le capitaine Nemo quitta la grotte, et nous remontâmes sur le banc de pintadines, au

milieu de ces eaux claires que ne troublait pas encore le travail des plongeurs.

Nous marchions isolement, en véritables flaneurs, chacun s'arrêtant ou s'éloignant au gré de sa fantaisie. Pour mon compte, je n'avais plus aucun souci des dangers que mon imagination avait exagérés si ridiculement. Le haut-fond se rapprochait sensiblement de la surface de la mer, et bientôt par un mètre d'eau ma tête dépassa le niveau océanique. Conseil me rejoignit, et collant sa grosse capsule à la mienne, il me fit des yeux un salut amical. Mais ce plateau élevé ne mesurait que quelques toises, et bientôt nous fûmes rentrés dans notre élément. Je crois avoir maintenant le droit de le qualifier ainsi.

Dix minutes après, le capitaine Nemo s'arrêtait soudain. Je crus qu'il faisait halte pour retourner sur ses pas. Non. D'un geste, il nous ordonna de nous blottir près de lui au fond d'une large anfractuosité. Sa main se dirigea vers un point de la masse liquide, et je regardai attentivement.

À cinq mètres de moi, une ombre apparut et s'abaissa jusqu'au sol. L'inquietante idée des requins traversa mon esprit. Mais je me trompais, et, cette fois encore, nous n'avions pas affaire aux monstres de l'Océan.

C'était un homme, un homme vivant, un Indien, un noir, un pêcheur, un pauvre diable, sans doute, qui venait glaner avant la récolte. J'apercevais les fonds de son canot mouillé à quelques pieds au-dessus de sa tête. Il plongeait, et remontait successivement. Une pierre taillée en pain de sucre et qu'il serrait du pied, tandis qu'une corde la rattachait à son bateau, lui servait à descendre plus rapidement au fond de la mer. C'était là tout son outillage. Arrivé au sol, par cinq mètres de profondeur environ, il se précipitait à genoux et remplissait son sac de pintadines ramassées au hasard. Puis, il remontait, vidait son sac, ramenait sa pierre, et recommençait son opération qui ne durait que trente secondes.

Ce plongeur ne nous voyait pas. L'ombre du rocher nous déroba à ses regards. Et d'ailleurs, comment ce pauvre Indien aurait-il jamais supposé que des hommes, des êtres semblables à lui, fussent là, sous les eaux, épiant ses mouvements. ne perdant aucun détail de sa pêche !

Plusieurs fois, il remonta ainsi et plongea de nouveau. Il ne rapporta pas plus d'une dizaine de pintadines à chaque plongée, car il fallait les arracher du banc auquel elles s'accrochaient par leur robuste byssus. Et combien de ces huitres étaient privées de ces perles pour lesquelles il risquait sa vie !

Je l'observais avec une attention profonde. Sa manœuvre se faisait régulièrement, et pendant une demi-heure, aucun danger ne parut le menacer. Je me familiarisais donc avec le spectacle de cette pêche intéressante, quand, tout d'un coup, à un moment où l'Indien était agenouillé sur le sol, je lui vis faire un geste d'effroi ? se relever et prendre son élan pour remonter à la surface des flots.

Je compris son épouvante. Une ombre gigantesque apparaissait au-dessus du malheureux plongeur. C'était un requin de grande taille qui s'avancait diagonalement, l'œil en feu, les mâchoires ouvertes !

J'étais muet d'horreur, incapable de faire un mouvement.

Le vorace animal, d'un vigoureux coup de nageoire, s'élança vers l'Indien, qui se jeta de côté et évita la morsure du requin, mais non le battement de sa queue, car cette queue, le frappant à la poitrine, l'étendit sur le sol.

Cette scène avait duré quelques secondes à peine. Le requin revint, et, se retournant sur le dos, il s'appretait à couper l'Indien en deux, quand je sentis le capitaine Nemo, poste près de moi, se lever subitement. Puis, son poignard à la main, il marcha droit au monstre, prêt à lutter corps à corps avec lui.

Le squalo, au moment où il allait happer le malheureux pêcheur, aperçut son nouvel adversaire, et se replaçant sur le ventre, il se dirigea rapidement vers lui.

Je vois encore la pose du capitaine Nemo. Replié sur lui-même, il attendait avec un admirable sang-froid le formidable squalo, et lorsque celui-ci se précipita sur lui, le capitaine, se jetant de côté avec une prestesse prodigieuse, évita le choc et lui enfonça son poignard dans le ventre. Mais, tout n'était pas dit. Un combat terrible s'engagea.

Le requin avait rugi, pour ainsi dire. Le sang sortait à flots de ses blessures. La mer se teignit de rouge, et, à travers ce liquide opaque, je ne vis plus rien.

Plus rien, jusqu'au moment où, dans une éclaircie, j'aperçus l'audacieux capitaine, cramponné à l'une des nageoires de l'animal, luttant corps à corps avec le monstre, labourant de coups de poignard le ventre de son ennemi, sans pouvoir toutefois porter le coup définitif, c'est-à-dire l'atteindre en plein cœur. Le squalo, se débattant, agitait la masse des eaux avec furie, et leur remous menaçait de me renverser.

J'aurais voulu courir au secours du capitaine. Mais, cloué par l'horreur, je ne pouvais remuer.

Je regardais, l'œil hagard. Je voyais les phases de la lutte se modifier. Le capitaine tomba sur le sol, renversé par la masse énorme qui pesait sur lui. Puis, les mâchoires du requin s'ouvrirent démesurément comme une cisaille d'usine, et c'en était fait du capitaine si, prompt comme la pensée, son harpon à la main, Ned Land, se précipitant vers le requin, ne l'eut frappé de sa terrible pointe.

Les flots s'impregnèrent d'une masse de sang. Ils s'agitèrent sous les mouvements du squalo qui les battait avec une indescriptible fureur. Ned Land n'avait pas manqué son but. C'était le râle du monstre. Frappe



au coeur, il se débattait dans des spasmes épouvantables, dont le contrecoup renversa Conseil.

Cependant, Ned Land avait dégagé le capitaine. Celui-ci, relevé sans blessures, alla droit à l'indien, coupa vivement la corde qui le liait à sa pierre, le prit dans ses bras et, d'un vigoureux coup de talon, il remonta à la surface de la mer.

Nous le suivîmes tous trois, et, en quelques instants, miraculeusement sauvés, nous atteignîmes l'embarcation du pêcheur.

Le premier soin du capitaine Nemo fut de rappeler ce malheureux à la vie. Je ne savais s'il réussirait. Je l'espérais, car l'immersion de ce pauvre diable n'avait pas été longue. Mais le coup de queue du requin pouvait l'avoir frappé à mort.

Heureusement, sous les vigoureuses frictions de Conseil et du capitaine, je vis, peu à peu, le noyé revenir au sentiment. Il ouvrit les yeux. Quelle dut être sa surprise-je son épouvante même, à voir les quatre grosses têtes de cuivre qui se penchaient sur lui !

Et surtout, que dut-il penser, quand le capitaine Nemo, tirant d'une poche de son vêtement un sachet de perles, le lui eut mis dans la main ? Cette magnifique aumône de l'homme des eaux au pauvre Indien de Ceylan fut acceptée par celui-ci d'une main tremblante.

Ses yeux effarés indiquaient du reste qu'il ne savait à quels êtres surhumains il devait à la fois la fortune et la vie.

Sur un signe du capitaine, nous regagnâmes le banc de pintadines, et, suivant la route déjà parcourue, après une demi-heure de marche nous rencontrâmes l'ancre qui rattachait au sol le canot du Nautilus.

Une fois embarqués, chacun de nous, avec l'aide des matelots, se débarrassa de sa lourde carapace de cuivre.

La première parole du capitaine Nemo fut pour le Canadien.

<< Merci, maître Land, lui dit-il.

-- C'est une revanche, capitaine, répondit Ned Land. Je vous devais cela. >>

Un pâle sourire glissa sur les lèvres du capitaine, et ce fut tout.

<< Au Nautilus >>, dit-il.

L'embarcation vola sur les flots. Quelques minutes plus tard, nous rencontrâmes le cadavre du requin qui flottait.

À la couleur noire marquant l'extrémité de ses nageoires, je reconnus le terrible melanoptère de la mer des Indes, de l'espèce des requins proprement dits. Sa longueur dépassait vingt-cinq pieds ; sa bouche

enorme occupait le tiers de son corps. C'était un adulte, ce qui se voyait aux six rangées de dents, disposées en triangles isocèles sur la mâchoire supérieure.

Conseil le regardait avec un intérêt tout scientifique, et je suis sûr qu'il le rangeait, non sans raison, dans la classe des cartilagineux. ordre des chondroptérygiens à branchies fixes, famille des selaciens, genre des squales.

Pendant que je considérais cette masse inerte, une douzaine de ces voraces melanoptères apparut tout d'un coup autour de l'embarcation ; mais, sans se préoccuper de nous, ils se jetèrent sur le cadavre et s'en disputèrent les lambeaux.

A huit heures et demie, nous étions de retour à bord du *\_Nautilus\_*.

La, je me pris à réfléchir sur les incidents de notre excursion au banc de Manaar. Deux observations s'en dégagèrent inévitablement. L'une, portant sur l'audace sans pareille du capitaine Nemo, l'autre sur son dévouement pour un être humain, l'un des représentants de cette race qu'il fuyait sous les mers. Quoiqu'il en soit, cet homme étrange n'était pas parvenu encore à tuer son cœur tout entier.

Lorsque je lui fis cette observation, il me répondit d'un ton légèrement ému :

<< Cet Indien, monsieur le professeur, c'est un habitant du pays des opprimés, et je suis encore, et, jusqu'à mon dernier souffle, je serai de ce pays-là ! >>

#### IV

#### LA MER ROUGE

Pendant la journée du 29 janvier, l'île de Ceylan disparut sous l'horizon, et le *\_Nautilus\_*, avec une vitesse de vingt milles à l'heure, se glissa dans ce labyrinthe de canaux qui séparent les Maldives des Laquedives. Il rangea même l'île Kittan, terre d'origine madréporique, découverte par Vasco de Gama en 1499, et l'une des dix-neuf principales îles de cet archipel des Laquedives, située entre 10deg. et 14deg.30' de latitude nord, et 69deg. et 50deg.72' de longitude est.

Nous avons fait alors seize mille deux cent vingt milles, ou sept mille cinq cents lieues depuis notre point de départ dans les mers du Japon.

Le lendemain 30 janvier - lorsque le *\_Nautilus\_* remonta à la surface de l'Océan, il n'avait plus aucune terre en vue. Il faisait route au nord-nord-ouest, et se dirigeait vers cette mer d'Oman, creusée entre l'Arabie et la péninsule indienne, qui sert de débouché au golfe Persique.

C'était évidemment une impasse, sans issue possible. Ou nous conduisait

donc le capitaine Nemo ? Je n'aurais pu le dire. Ce qui ne satisfait pas le Canadien, qui, ce jour-la, me demanda ou nous allions.

<< Nous allons, maitre Ned, ou nous conduit la fantaisie du capitaine.

-- Cette fantaisie, repondit le Canadien, ne peut nous mener loin. Le golfe Persique n'a pas d'issue, et si nous y entrons, nous ne tarderons guere a revenir sur nos pas.

-- Eh bien ! nous reviendrons, maitre Land, et si apres le golfe Persique, le \_Nautilus\_ veut visiter la mer Rouge, le detroit de Babel-Mandeb est toujours la pour lui livrer passage.

-- Je ne vous apprendrai pas, monsieur, repondit Ned Land, que la mer Rouge est non moins fermee que le golfe, puisque l'isthme de Suez n'est pas encore perce, et, le fut-il, un bateau mysterieux comme le notre ne se hasarderait pas dans ses canaux coupes d'ecluses. Donc, la mer Rouge n'est pas encore le chemin qui nous ramenera en Europe.

-- Aussi, n'ai-je pas dit que nous reviendrions en Europe.

-- Que supposez-vous donc ?

-- Je suppose qu'apres avoir visite ces curieux parages de l'Arabie et de l'Egypte, le \_Nautilus\_ redescendra l'Ocean indien, peut-etre a travers le canal de Mozambique, peut-etre au large des Mascareignes, de maniere a gagner le cap de Bonne-Esperance.

Et une fois au cap de Bonne-Esperance ? demanda le Canadien avec une insistance toute particuliere.

-- Eh bien, nous penetrerons dans cet Atlantique que nous ne connaissons pas encore. Ah ca ! ami Ned, vous vous fatiguez donc de ce voyage sous les mers ? Vous vous blasez donc sur le spectacle incessamment varie des merveilles sous-marines ? Pour mon compte, je verrai avec un extreme depotir finir ce voyage qu'il aura ete donne a si peu d'hommes de faire.

-- Mais savez-vous, monsieur Aronnax, repondit le Canadien, que voila bientot trois mois que nous sommes emprisonnes a bord de ce \_Nautilus\_ ?

-- Non, Ned, je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir, et je ne compte ni les jours, ni les heures.

-- Mais la conclusion ?

-- La conclusion viendra en son temps. D'ailleurs, nous n'y pouvons rien, et nous discutons inutilement. Si vous veniez me dire, mon brave Ned : << Une chance d'evasion nous est offerte >>, je la discuterais avec vous. Mais tel n'est pas le cas et, a vous parler franchement, je ne crois pas que le capitaine Nemo s'aventure jamais dans les mers europeennes. >>

Par ce court dialogue, on verra que, fanatique du \_Nautilus\_, j'étais incarné dans la peau de son commandant.

Quant à Ned Land, il termina la conversation par ces mots, en forme de monologue : << Tout cela est bel et bon, mais, à mon avis, ou il y a de la gêne, il n'y a plus de plaisir. >>

Pendant quatre jours, jusqu'au 3 février, le \_Nautilus\_ visita la mer d'Oman, sous diverses vitesses et à diverses profondeurs. Il semblait marcher au hasard, comme s'il eût hésité sur la route à suivre, mais il ne dépassa jamais le tropique du Cancer.

En quittant cette mer, nous eûmes un instant connaissance de Mascate, la plus importante ville du pays d'Oman. J'admire son aspect étrange, au milieu des noirs rochers qui l'entourent et sur lesquels se détachent en blanc ses maisons et ses forts. J'aperçus le dôme arrondi de ses mosquées, la pointe élégante de ses minarets, ses fraîches et verdoyantes terrasses. Mais ce ne fut qu'une vision, et le \_Nautilus\_ s'enfonça bientôt sous les flots sombres de ces parages.

Puis, il prolongea à une distance de six milles les côtes arabiques du Mahrah et de l'Hadramant, et sa ligne ondulée de montagnes, relevée de quelques ruines anciennes. Le 5 février, nous donnions enfin dans le golfe d'Aden, véritable entonnoir introduit dans ce goulot de Babel-Mandeb, qui entonne les eaux indiennes dans la mer Rouge.

Le 6 février, le \_Nautilus\_ flottait en vue d'Aden, perché sur un promontoire qu'un isthme étroit réunit au continent, sorte de Gibraltar inaccessible, dont les Anglais ont refait les fortifications, après s'en être emparés en 1839. J'entrevis les minarets octogones de cette ville qui fut autrefois l'entrepôt le plus riche et le plus commerçant de la côte, au dire de l'historien Edrisi.

Je croyais bien que le capitaine Nemo, parvenu à ce point, allait revenir en arrière ; mais je me trompais, et, à ma grande surprise, il n'en fut rien.

Le lendemain, 7 février, nous embouquions le détroit de Babel-Mandeb, dont le nom veut dire en langue arabe : << la porte des Larmes >>. Sur vingt milles de large, il ne compte que cinquante-deux kilomètres de long, et pour le \_Nautilus\_ lancer à toute vitesse, le franchir fut l'affaire d'une heure à peine. Mais je ne vis rien, pas même cette île de Perim, dont le gouvernement britannique a fortifié la position d'Aden. Trop de steamers anglais ou français des lignes de Suze à Bombay, à Calcutta, à Melbourne, à Bourbon, à Maurice, sillonnaient cet étroit passage, pour que le Nautilus tentât de s'y montrer. Aussi se tint-il prudemment entre deux eaux.

Enfin, à midi, nous sillonnions les flots de la mer Rouge.

La mer Rouge, lac célèbre des traditions bibliques, que les pluies ne rafraîchissent guère, qu'aucun fleuve important n'arrose, qu'une excessive évaporation pompe incessamment et qui perd chaque année une

tranche liquide haute d'un metre et demi ! Singulier golfe, qui, ferme et dans les conditions d'un lac, serait peut-etre entierement desseche ; inferieur en ceci a ses voisines la Caspienne ou l'Asphaltite, dont le niveau a seulement baisse jusqu'au point ou leur evaporation a precisement egale la somme des eaux recues dans leur sein.

Cette mer Rouge a deux mille six cents kilometres de longueur sur une largeur moyenne de deux cent quarante. Au temps des Ptoleemes et des empereurs romains, elle fut la grande artere commerciale du monde, et le percement de l'isthme lui rendra cette antique importance que les railways de Suez ont deja ramenee en partie.

Je ne voulus meme pas chercher a comprendre ce caprice du capitaine Nemo qui pouvait le decider a nous entrainer dans ce golfe. Mais j'approuvai sans reserve le Nautilus d'y etre entre. Il prit une allure moyenne, tantot se tenant a la surface, tantot plongeant pour eviter quelque navire, et je pus observer ainsi le dedans et le dessus de cette mer si curieuse.

Le 8 fevrier, des les premieres heures du jour, Moka nous apparut, ville maintenant ruinee, dont les murailles tombent au seul bruit du canon, et qu'abritent ca et la quelques dattiers verdoyants. Cite importante, autrefois, qui renfermait six marches publics, vingt-six mosqueees, et a laquelle ses murs, defendus par quatorze forts, faisaient une ceinture de trois kilometres.

Puis, le Nautilus se rapprocha des rivages africains ou la profondeur de la mer est plus considerable. La, entre deux eaux d'une limpidite de cristal, par les panneaux ouverts, il nous permit de contempler d'admirables buissons de coraux eclatants, et de vastes pans de rochers revetus d'une splendide fourrure verte d'algues et de fucus. Quel indescriptible spectacle, et quelle variete de sites et de paysages a l'araselement de ces ecueils et de ces ilots volcaniques qui confinent a la cote lybienne ! Mais ou ces arborisations apparurent dans toute leur beaute, ce fut vers les rives orientales que le Nautilus ne tarda pas a rallier. Ce fut sur les cotes du Tehama, car alors non seulement ces etalages de zoophytes fleurissaient au-dessous du niveau de la mer, mais ils formaient aussi des entrelacements pittoresques qui se deroulaient a dix brasses au-dessus ; ceux-ci plus capricieux, mais moins colores que ceux-la dont l'humide vitalite des eaux entretenait la fraicheur.

Que d'heures charmantes je passai ainsi a la vitre du salon ! Que d'echantillons nouveaux de la flore et de la faune sous-marine j'admirai sous l'eclat de notre fanal electrique ! Des fongies agariciformes, des actinies de couleur ardoisee, entre autres le thalassianthus aster des tubipores disposes comme des flutes et n'attendant que le souffle du dieu Pan, des coquilles particulieres a cette mer, qui s'etablissent dans les excavations madreporiques et dont la base est contournee en courte spirale, et enfin mille specimens d'un polypier que je n'avais pas observe encore, la vulgaire eponge.

La classe des spongiaires, premiere du groupe des polypes, a ete

precisement creee par ce curieux produit dont l'utilite est incontestable. L'eponge n'est point un vegetal comme l'admettent encore quelques naturalistes, mais un animal du dernier ordre, un polypier inferieur a celui du corail. Son animalite n'est pas douteuse, et on ne peut meme adopter l'opinion des anciens qui la regardaient comme un etre intermediaire entre la plante et l'animal. Je dois dire cependant, que les naturalistes ne sont pas d'accord sur le mode d'organisation de l'eponge. Pour les uns, c'est un polypier, et pour d'autres tels que M. Milne Edwards, c'est un individu isole et unique.

La classe des spongiaires contient environ trois cents especes qui se rencontrent dans un grand nombre de mers, et meme dans certains cours d'eau ou elles ont recu le nom de << fluviatiles >>. Mais leurs eaux de predilection sont celles de la Mediterranee, de l'archipel grec, de la cote de Syrie et de la mer Rouge. La se reproduisent et se developpent ces eponges fines-douces dont la valeur s'eleve jusqu'a cent cinquante francs, l'eponge blonde de Syrie, l'eponge dure de Barbarie, etc. Mais puisque je ne pouvais esperer d'etudier ces zoophytes dans les echelles du Levant, dont nous etions separes par l'infranchissable isthme de Suez, je me contentai de les observer dans les eaux de la mer Rouge.

J'appelai donc Conseil pres de moi, pendant que le Nautilus, par une profondeur moyenne de huit a neuf metres, rasait lentement tous ces beaux rochers de la cote orientale.

La croissaient des eponges de toutes formes, des eponges pediculees, foliacees, globuleuses, digitees. Elles justifiaient assez exactement ces noms de corbeilles, de calices, de quenouilles, de cornes d'elan, de pied de lion, de queue de paon, de gant de Neptune, que leur ont attribues les pecheurs, plus poetes que les savants. De leur tissu fibreux, enduit d'une substance gelatineuse a demi fluide, s'echappaient incessamment de petits filets d'eau, qui apres avoir porte la vie dans chaque cellule, en etaient expulses par un mouvement contractile. Cette substance disparaait apres la mort du polype, et se putrefie en degageant de l'ammoniaque. Il ne reste plus alors que ces fibres cornees ou gelatineuses dont se compose l'eponge domestique, qui prend une teinte roussatre, et qui s'emploie a des usages divers, selon son degre d'elasticite, de permeabilite ou de resistance a la maceration.

Ces polypiers adheraient aux rochers, aux coquilles des mollusques et meme aux tiges d'hydrophytes. Ils garnissaient les plus petites anfractuosités, les uns s'etaland, les autres se dressant ou pendant comme des excroissances coralligenes. J'appris a Conseil que ces eponges se pechaient de deux manieres, soit a la drague, soit a la main. Cette derniere methode qui necessite l'emploi des plongeurs, est preferable, car en respectant le tissu du polypier, elle lui laisse une valeur tres superieure.

Les autres zoophytes qui pullulaient aupres des spongiaires, consistaient principalement en meduses d'une espece tres elegante ; les mollusques etaient representes par des varietes de calmars, qui, d'apres d'Orbigny, sont speciales a la mer Rouge, et les reptiles par

des tortues *\_virgata\_*, appartenant au genre des *chelonees*, qui fournirent a notre table un mets sain et delicat.

Quant aux poissons, ils etaient nombreux et souvent remarquables. Voici ceux que les filets du *\_Nautilus\_* rapportaient plus frequemment a bord : des raies, parmi lesquelles les limmes de forme ovale, de couleur brique, au corps seme d'inegales taches bleues et reconnaissables a leur double aiguillon dentele, des arnacks au dos argente, des pastenaques a la queue pointillee, et des bockats, vastes manteaux longs de deux metres qui ondulaient entre les eaux, des aodons, absolument depourvus de dents, sortes de cartilagineux qui se rapprochent du squal, des ostracions-dromadaires dont la bosse se termine par un aiguillon recourbe, long d'un pied et demi, des ophidies, veritables murenes a la queue argentee, au dos bleuatre, aux pectorales brunes bordees d'un lisere gris, des fiatoles, especes de stromatees, zebres d'etroites raies d'or et pares des trois couleurs de la France, des blemies-garamits, longs de quatre decimetres, de superbes caranx, decorees de sept bandes transversales d'un beau noir, de nageoires bleues et jaunes, et d'ecailles d'or et d'argent, des centropodes, des mulles auriflammes a tete jaune, des scares, des labres, des balistes, des gobies, etc., et mille autres poissons communs aux Oceans que nous avons deja traverses.

Le 9 fevrier, le *\_Nautilus\_* flottait dans cette partie la plus large de la mer Rouge, qui est comprise entre Souakin sur la cote ouest et Quonfodah sur la cote est, sur un diametre de cent quatre-vingt-dix milles.

Ce jour-la a midi, apres le point, le capitaine Nemo monta sur la plate-forme ou je me trouvais. Je me promis de ne point le laisser redescendre sans l'avoir au moins pressenti sur ses projets ulterieurs. Il vint a moi des qu'il m'apercut, m'offrit gracieusement un cigare et me dit :

<< Eh bien ! monsieur le professeur, cette mer Rouge vous plait-elle ? Avez-vous suffisamment observe les merveilles qu'elle recouvre, ses poissons et ses zoophytes, ses parterres d'eponges et ses forets de corail ? Avez-vous entrevu les villes jetees sur ses bords ?

-- Oui, capitaine Nemo, repondis-je, et le *\_Nautilus\_* s'est merveilleusement prete a toute cette etude. Ah ! c'est un intelligent bateau !

-- Oui, monsieur, intelligent, audacieux et invulnerable ! Il ne redoute ni les terribles tempetes de la mer Rouge, ni ses courants, ni ses ecueils.

-- En effet, dis-je, cette mer est citee entre les plus mauvaises, et si je ne me trompe, au temps des Anciens, sa renommee etait detestable.

-- Detestable, monsieur Aronnax. Les historiens grecs et latins n'en parlent pas a son avantage, et Strabon dit qu'elle est particulierement dure a l'epoque des vents Etesiens et de la saison des pluies. L'Arabe

Edrisi qui la peint sous le nom de golfe de Colzoum raconte que les navires perissaient en grand nombre sur ses bancs de sable, et que personne ne se hasardait à y naviguer la nuit. C'est, prétend-il, une mer sujette à d'affreux ouragans, semée d'îles inhospitalières, et << qui n'offre rien de bon >> ni dans ses profondeurs, ni à sa surface. En effet, telle est l'opinion qui se trouve dans Arrien, Agatharchide et Artemidore.

-- On voit bien, repliquai-je, que ces historiens n'ont pas navigué à bord du *\_Nautilus\_*.

-- En effet, répondit en souriant le capitaine, et sous ce rapport, les modernes ne sont pas plus avancés que les anciens. Il a fallu bien des siècles pour trouver la puissance mécanique de la vapeur ! Qui sait si dans cent ans, on verra un second *\_Nautilus\_* ! Les progrès sont lents, monsieur Aronnax.

-- C'est vrai, répondis-je, votre navire avance d'un siècle, de plusieurs peut-être, sur son époque. Quel malheur qu'un secret pareil doive mourir avec son inventeur ! >>

Le capitaine Nemo ne me répondit pas. Après quelques minutes de silence :

<< Vous me parliez, dit-il, de l'opinion des anciens historiens sur les dangers qu'offre la navigation de la mer Rouge ?

-- C'est vrai, répondis-je, mais leurs craintes n'étaient-elles pas exagérées ?

-- Oui et non, monsieur Aronnax, me répondit le capitaine Nemo, qui me parut posséder à fond << sa mer Rouge >>. Ce qui n'est plus dangereux pour un navire moderne, bien gréé, solidement construit, maître de sa direction grâce à l'obéissante vapeur, offrait des périls de toutes sortes aux bâtiments des anciens. Il faut se représenter ces premiers navigateurs s'aventurant sur des barques faites de planches cousues avec des cordes de palmier, calfatées de résine pilée et enduites de graisse de chiens de mer. Ils n'avaient pas même d'instruments pour relever leur direction, et ils marchaient à l'estime au milieu de courants qu'ils connaissaient à peine. Dans ces conditions, les naufrages étaient et devaient être nombreux. Mais de notre temps, les steamers qui font le service entre Suez et les mers du Sud n'ont plus rien à redouter des colères de ce golfe, en dépit des moussons contraires. Leurs capitaines et leurs passagers ne se préparent pas au départ par des sacrifices propitiatoires, et, au retour, ils ne vont plus, ornés de guirlandes et de bandelettes dorées, remercier les dieux dans le temple voisin.

-- J'en conviens, dis-je, et la vapeur me paraît avoir tué la reconnaissance dans le cœur des marins. Mais capitaine, puisque vous semblez avoir spécialement étudié cette mer, pouvez-vous m'apprendre quelle est l'origine de son nom ?



-- Il existe, monsieur Aronnax, de nombreuses explications a ce sujet.  
Voulez-vous connaitre l'opinion d'un chroniqueur du XIVE siecle ?

-- Volontiers.

-- Ce fantaisiste pretend que son nom lui fut donne apres le passage  
des Israelites, lorsque le Pharaon eut peri dans les flots qui se  
refermerent a la voix de Moise :

En signe de cette merveille,  
Devint la mer rouge et vermeille.  
Non puis ne surent la nommer  
Autrement que la rouge mer.

-- Explication de poete, capitaine Nemo, repondis-je, mais je ne  
saurais m'en contenter. Je vous demanderai donc votre opinion  
personnelle.

-- La voici. Suivant moi, monsieur Aronnax, il faut voir dans cette  
appellation de mer Rouge une traduction du mot hebreu << Edrom >>, et si  
les anciens lui donnerent ce nom, ce fut a cause de la coloration  
particuliere de ses eaux.

-- Jusqu'ici cependant je n'ai vu que des flots limpides et sans aucune  
teinte particuliere.

-- Sans doute, mais en avançant vers le fond du golfe, vous remarquerez  
cette singuliere apparence. Je me rappelle avoir vu la baie de Tor  
entierement rouge, comme un lac de sang.

-- Et cette couleur, vous l'attribuez a la presence d'une algue  
microscopique ?

-- Oui. C'est une matiere mucilagineuse pourpre produite par ces  
chetives plantules connues sous le nom de \_trichodesmies\_, et dont il  
faut quarante mille pour occuper l'espace d'un millimetre carre.  
Peut-etre en rencontrerez-vous. quand nous serons a Tor.

-- Ainsi. capitaine Nemo, ce n'est pas la premiere fois que vous  
parcourez la mer Rouge a bord du \_Nautilus\_ ?

-- Non, monsieur.

-- Alors, puisque vous parliez plus haut du passage des Israelites et  
de la catastrophe des Egyptiens, je vous demanderai si vous avez  
reconnu sous les eaux des traces de ce grand fait historique ?

-- Non, monsieur le professeur, et cela pour une excellente raison.

-- Laquelle ?

-- C'est que l'endroit meme ou Moise a passe avec tout son peuple est  
tellement ensable maintenant que les chameaux y peuvent a peine baigner

leurs jambes. Vous comprenez que mon \_Nautilus\_ n'aurait pas assez d'eau pour lui.

-- Et cet endroit ?... demandai-je.

-- Cet endroit est situe un peu au-dessus de Suez, dans ce bras qui formait autrefois un profond estuaire, alors que la mer Rouge s'etendait jusqu'aux lacs amers. Maintenant, que ce passage soit miraculeux ou non, les Israelites n'en ont pas moins passe la pour gagner la Terre promise, et l'armee de Pharaon a precisement peri en cet endroit. Je pense donc que des fouilles pratiquées au milieu de ces sables mettraient a decouvert une grande quantite d'armes et d'instruments d'origine egyptienne.

-- C'est evident, repondis-je, et il faut esperer pour les archeologues que ces fouilles se feront tot ou tard, lorsque des villes nouvelles s'etabliront sur cet isthme, apres le percement du canal de Suez. Un canal bien inutile pour un navire tel que le \_Nautilus\_ !

-- Sans doute, mais utile au monde entier, dit le capitaine Nemo. Les anciens avaient bien compris cette utilite pour leurs affaires commerciales d'etablir une communication entre la mer Rouge et la Mediterranee ; mais ils ne songerent point a creuser un canal direct, et ils prirent le Nil pour intermediaire. Tres probablement, le canal qui reunissait le Nil a la mer Rouge fut commence sous Sesostris, si l'on en croit la tradition. Ce qui est certain, c'est que, six cent quinze ans avant Jesus-Christ, Necos entreprit les travaux d'un canal alimente par les eaux du Nil, a travers la plaine d'Egypte qui regarde l'Arabie. Ce canal se remontait en quatre jours, et sa largeur etait telle que deux triremes pouvaient y passer de front. Il fut continue par Darius, fils d'Hytaspe. et probablement acheve par Ptoleeme II. Strabon le vit employe a la navigation ; mais la faiblesse de sa pente entre son point de depart, pres de Bubaste, et la mer Rouge, ne le rendait navigable que pendant quelques mois de l'annee. Ce canal servit au commerce jusqu'au siecle des Antonins ; abandonne, ensable, puis retabli par les ordres du calife Omar, il fut definitivement comble en 761 ou 762 par le calife Al-Mansor, qui voulut empecher les vivres d'arriver a Mohammed-ben-Abdoallah, revolte contre lui. Pendant l'expedition d'Egypte, votre general Bonaparte retrouva les traces de ces travaux dans le desert de Suez, et, surpris par la maree. il faillit perir quelques heures avant de rejoindre Hadjaroth, la meme ou Moise avait campe trois mille trois cents ans avant

lui.

-- Eh bien, capitaine, ce que les anciens n'avaient ose entreprendre, cette jonction entre les deux mers qui abregera de neuf mille kilometres la route de Cadix aux Indes, M. de Lesseps l'a fait, et avant peu, il aura change l'Afrique en une ile immense.

-- Oui, monsieur Aronnax, et vous avez le droit d'etre fier de votre compatriote. C'est un homme qui honore plus une nation que les plus grands capitaines ! Il a commence comme tant d'autres par les ennuis et

les rebuts, mais il a triomphe, car il a le genie de la volonte. Et il est triste de penser que cette oeuvre, qui aurait du etre une oeuvre internationale, qui aurait suffi a illustrer un regne, n'aura reussi que par l'energie d'un seul homme. Donc, honneur a M. de Lesseps !

-- Oui, honneur a ce grand citoyen, repondis-je, tout surpris de l'accent avec lequel le capitaine Nemo venait de parler.

-- Malheureusement, reprit-il, je ne puis vous conduire a travers ce canal de Suez, mais vous pourrez apercevoir les longues jetees de Port-Said apres-demain, quand nous serons dans la Mediterranee.

-- Dans la Mediterranee ! m'ecriai-je.

-- Oui. monsieur le professeur. Cela vous etonne ?

-- Ce qui m'etonne, c'est de penser que nous y serons apres-demain.

-- Vraiment ?

-- Oui, capitaine, bien que je dusse etre habitue a ne m'etonner de rien depuis que je suis a votre bord !

-- Mais a quel propos cette surprise ?

-- A propos de l'effroyable vitesse que vous serez force d'imprimer au \_Nautilus\_ s'il doit se retrouver apres-demain en pleine Mediterranee, ayant fait le tour de l'Afrique et double le cap de Bonne-Esperance !

-- Et qui vous dit qu'il fera le tour de l'Afrique, monsieur le professeur ? Qui vous parle de doubler le cap de Bonne-Esperance !

-- Cependant, a moins que le \_Nautilus\_ ne navigue en terre ferme et qu'il ne passe par-dessus l'isthme...

-- Ou par-dessous, monsieur Aronnax.

-- Par-dessous ?

-- Sans doute, repondit tranquillement le capitaine Nemo. Depuis longtemps la nature a fait sous cette langue de terre ce que les hommes font aujourd'hui a sa surface.

-- Quoi ! il existerait un passage !

-- Oui, un passage souterrain que j'ai nomme Arabian-Tunnel. Il prend au-dessous de Suez et aboutit au golfe de Peluse.

-- Mais cet isthme n'est compose que de sables mouvants ?

-- Jusqu'a une certaine profondeur. Mais a cinquante metres seulement se rencontre une inbranlable assise de roc.

-- Et c'est par hasard que vous avez decouvert ce passage ? demandai-je de plus en plus surpris.

-- Hasard et raisonnement, monsieur le professeur, et meme, raisonnement plus que hasard.

-- Capitaine, je vous ecoute, mais mon oreille resiste a ce qu'elle entend.

-- Ah monsieur ! \_Aures habent et non audient\_ est de tous les temps. Non seulement ce passage existe, mais j'en ai profite plusieurs fois. Sans cela, je ne me serais pas aventure aujourd'hui dans cette impasse de la mer Rouge.

-- Est-il indiscret de vous demander comment vous avez decouvert ce tunnel ?

-- Monsieur, me repondit le capitaine, il n'y peut y avoir rien de secret entre gens qui ne doivent plus se quitter. >>

Je ne relevai pas l'insinuation et j'attendis le recit du capitaine Nemo.

<< Monsieur le professeur, me dit-il, c'est un simple raisonnement de naturaliste qui m'a conduit a decouvrir ce passage que je suis seul a connaitre. J'avais remarque que dans la mer Rouge et dans la Mediterranee, il existait un certain nombre de poissons d'especes absolument identiques, des ophidies, des fiatoles, des girelles, des persegues, des joels, des exocets. Certain de ce fait je me demandai s'il n'existait pas de communication entre les deux mers. Si elle existait, le courant souterrain devait forcement aller de la mer Rouge a la Mediterranee par le seul effet de la difference des niveaux. Je pechai donc un grand nombre de poissons aux environs de Suez. Je leur passai a la queue un anneau de cuivre, et je les rejetai a la mer. Quelques mois plus tard, sur les cotes de Syrie, je reprenais quelques echantillons de mes poissons ornes de leur anneau indicateur. La communication entre les deux m'etait donc demontree. Je la cherchai avec mon \_Nautilus\_, je la decouvris, je m'y aventurai, et avant peu, monsieur le professeur, vous aussi vous aurez franchi mon tunnel arabique ! >>

V

#### ARABIAN-TUNNEL

Ce jour meme, je rapportai a Conseil et a Ned Land la partie de cette conversation qui les interessait directement. Lorsque je leur appris que, dans deux jours, nous serions au milieu des eaux de la Mediterranee, Conseil battit des mains, mais le Canadien haussa les epaules.

<< Un tunnel sous-marin ! s'ecria-t-il, une communication entre les deux mers ! Qui a jamais entendu parler de cela ?

-- Ami Ned, repondit Conseil, aviez-vous jamais entendu parler du \_Nautilus\_ ? Non ! il existe cependant. Donc, ne haussez pas les epaules si legerement, et ne repoussez pas les choses sous pretexte que vous n'en avez Jamais entendu parler.

-- Nous verrons bien ! riposta Ned Land, en secouant la tete. Apres tout, je ne demande pas mieux que de croire a son passage, a ce capitaine, et fasse le ciel qu'il nous conduise, en effet, dans la Mediterranee. >>

Le soir meme, par 21deg.30' de latitude nord, le \_Nautilus\_, flottant a la surface de la mer, se rapprocha de la cote arabe. J'aperçus Djeddah, important comptoir de l'Egypte, de la Syrie, de la Turquie et des Indes. Je distinguai assez nettement l'ensemble de ses constructions, les navires amarres le long des quais, et ceux que leur tirant d'eau obligeait a mouiller en rade. Le soleil, assez bas sur l'horizon, frappait en plein les maisons de la ville et faisait ressortir leur blancheur. En dehors, quelques cabanes de bois ou de roseaux indiquaient le quartier habite par les Bedouins.

Bientot Djeddah s'effaca dans les ombres du soir, et le \_Nautilus\_ rentra sous les eaux legerement phosphorescentes.

Le lendemain, 10 fevrier, plusieurs navires apparurent qui couraient a contre-bord de nous. Le \_Nautilus\_ reprit sa navigation sous-marine ; mais a midi, au moment du point, la mer etant deserte, il remonta jusqu'a sa ligne de flottaison.

Accompagne de Ned et de Conseil, je vins m'asseoir sur la plate-forme. La cote a l'est se montrait comme une masse a peine estompee dans un humide brouillard.

Appuyes sur les flancs du canot, nous causions de choses et d'autres, quand Ned Land tendant sa main vers un point de la mer, me dit :

<< Voyez-vous la quelque chose, monsieur le professeur ?

-- Non, Ned, repondis-je, mais je n'ai pas vos yeux, vous le savez.

-- Regardez bien, reprit Ned, la, par tribord devant, a peu pres a la hauteur du fanal ! Vous ne voyez pas une masse qui semble remuer ?

-- En effet, dis-je, apres une attentive observation, j'aperçois comme un long corps noiratre a la surface des eaux.

-- Un autre \_Nautilus\_ ? dit Conseil.

-- Non, repondit le Canadien, mais je me trompe fort, ou c'est la quelque animal marin.

-- Y a-t-il des baleines dans la mer Rouge ? demanda Conseil.

-- Oui, mon garçon, répondis-je, on en rencontre quelquefois.

-- Ce n'est point une baleine, reprit Ned Land, qui ne perdait pas des yeux l'objet signale. Les baleines et moi, nous sommes de vieilles connaissances, et je ne me tromperais pas à leur allure.

-- Attendons, dit Conseil. Le *\_Nautilus\_* se dirige de ce côté, et avant peu nous saurons à quoi nous en tenir. >>

En effet, cet objet noirâtre ne fut bientôt qu'à un mille de nous. Il ressemblait à un gros écueil échoué en pleine mer. Qu'était-ce ? Je ne pouvais encore me prononcer.

<< Ah ! il marche ! il plonge ! s'écria Ned Land. Mille diables ! Quel peut être cet animal ? Il n'a pas la queue bifurquée comme les baleines ou les cachalots, et ses nageoires ressemblent à des membres tronqués.

-- Mais alors..., fis-je.

-- Bon, reprit le Canadien, le voilà sur le dos, et il dresse ses mamelles en l'air !

-- C'est une sirène, s'écria Conseil, une véritable sirène, n'en déplaise à monsieur. >>

Ce nom de sirène me mit sur la voie, et je compris que cet animal appartenait à cet ordre d'êtres marins, dont la fable a fait les sirènes, moitié femmes et moitié poissons.

<< Non, dis-je à Conseil, ce n'est point une sirène, mais un être curieux dont il reste à peine quelques échantillons dans la mer Rouge. C'est un dugong.

-- Ordre des syreniens, groupe des pisciformes, sous-classe des monodelphiens, classe des mammifères, embranchement des vertébrés >>, répondit Conseil.

Et lorsque Conseil avait ainsi parlé, il n'y avait plus rien à dire.

Cependant Ned Land regardait toujours. Ses yeux brillaient de convoitise à la vue de cet animal. Sa main semblait prête à le harponner. On eût dit qu'il attendait le moment de se jeter à la mer pour l'attaquer dans son élément.

<< Oh ! monsieur, me dit-il d'une voix tremblante d'émotion, je n'ai jamais tué de << cela >>. >>

Tout le harponneur était dans ce mot.

En cet instant, le capitaine Nemo parut sur la plateforme. Il aperçut le dugong. Il comprit l'attitude du Canadien, et s'adressant directement à lui :

<< Si vous teniez un harpon, maitre Land, est-ce qu'il ne vous brulerait pas la main ?

-- Comme vous dites, monsieur.

-- Et il ne vous déplairait pas de reprendre pour un jour votre metier de pecheur, et d'ajouter ce cetace a la liste de ceux que vous avez deja frappes ?

-- Cela ne me déplairait point.

-- Eh bien, vous pouvez essayer.

-- Merci, monsieur, repondit Ned Land dont les yeux s'enflammerent.

-- Seulement, reprit le capitaine, je vous engage a ne pas manquer cet animal, et cela dans votre interet.

-- Est-ce que ce dugong est dangereux a attaquer ? demandai-je malgre le haussement d'épaule du Canadien.

-- Oui, quelquefois, repondit le capitaine. Cet animal revient sur ses assaillants et chavire leur embarcation. Mais pour maitre Land, ce danger n'est pas a craindre. Son coup d'oeil est prompt, son bras est sur. Si je lui recommande de ne pas manquer ce dugong, c'est qu'on le regarde justement comme un fin gibier, et je sais que maitre Land ne deteste pas les bons morceaux.

-- Ah ! fit le Canadien, cette bete-la se donne aussi le luxe d'etre bonne a manger ?

-- Oui, maitre Land. Sa chair, une viande veritable, est extremement estimee, et on la reserve dans toute la Malaisie pour la table des princes. Aussi fait-on a cet excellent animal une chasse tellement acharnee que, de meme que le lamantin, son congenerere, il devient de plus en plus rare.

-- Alors, monsieur le capitaine, dit serieusement Conseil, si par hasard celui-ci etait le dernier de sa race, ne conviendrait-il pas de l'epargner dans l'interet de la science ?

-- Peut-etre, repliqua le Canadien ; mais, dans l'interet de la cuisine, il vaut mieux lui donner la chasse.

-- Faites donc, maitre Land >>, repondit le capitaine Nemo.

En ce moment sept hommes de l'équipage, muets et impassibles comme toujours, monterent sur la plate-forme. L'un portait un harpon et une ligne semblable a celles qu'emploient les pecheurs de baleines. Le canot fut deponte, arrache de son alveole, lance a la mer. Six rameurs prirent place sur leurs bancs et le patron se mit a la barre. Ned, Conseil et moi, nous nous assimes a l'arriere.

<< Vous ne venez pas, capitaine ? demandai-je.

-- Non, monsieur, mais je vous souhaite une bonne chasse. >>

Le canot déborda, et, enlevé par ses six avirons, il se dirigea rapidement vers le dugong, qui flottait alors à deux milles du \_Nautilus\_.

Arrivé à quelques encablures du cétacé, il ralentit sa marche, et les rames plongèrent sans bruit dans les eaux tranquilles. Ned Land, son harpon à la main, alla se placer debout sur l'avant du canot. Le harpon qui sert à frapper la baleine est ordinairement attaché à une très longue corde qui se dévide rapidement lorsque l'animal blessé l'entraîne avec lui. Mais ici la corde ne mesurait pas plus d'une dizaine de brasses, et son extrémité était seulement frappée sur un petit baril qui, en flottant, devait indiquer la marche du dugong sous les eaux.

Je m'étais levé et j'observais distinctement l'adversaire du Canadien. Ce dugong, qui porte aussi le nom d'halicore, ressemblait beaucoup au lamantin. Son corps oblong se terminait par une caudale très allongée et ses nageoires latérales par de véritables doigts. Sa différence avec le lamantin consistait en ce que sa mâchoire supérieure était armée de deux dents longues et pointues, qui formaient de chaque côté des défenses divergentes.

Ce dugong, que Ned Land se préparait à attaquer, avait des dimensions colossales, et sa longueur dépassait au moins sept mètres. Il ne bougeait pas et semblait dormir à la surface des flots, circonstance qui rendait sa capture plus facile.

Le canot s'approcha prudemment à trois brasses de l'animal. Les avirons restèrent suspendus sur leurs dames. Je me levai à demi. Ned Land, le corps un peu rejeté en arrière, brandissait son harpon d'une main exercée.

Soudain, un sifflement se fit entendre, et le dugong disparut. Le harpon, lancé avec force, n'avait frappé que l'eau sans doute.

<< Mille diables ! s'écria le Canadien furieux, je l'ai manqué !

-- Non, dis-je, l'animal est blessé, voici son sang, mais votre engin ne lui est pas resté dans le corps.

-- Mon harpon ! mon harpon ! >> cria Ned Land.

Les matelots se remirent à nager, et le patron dirigea l'embarcation vers le baril flottant. Le harpon repeché, le canot se mit à la poursuite de l'animal.

Celui-ci revenait de temps en temps à la surface de la mer pour respirer. Sa blessure ne l'avait pas affaibli, car il filait avec une rapidité extrême. L'embarcation, manœuvrée par des bras vigoureux,



volait sur ses traces. Plusieurs fois elle l'approcha a quelques brasses, et le Canadien se tenait pret a frapper ; mais le dugong se derobait par un plongeon subit, et il etait impossible de l'atteindre.

On juge de la colere qui surexcitait l'impatient Ned Land. Il lancait au malheureux animal les plus energiques jurons de la langue anglaise. Pour mon compte, je n'en etais encore qu'au depot de voir le dugong dejouer toutes nos ruses.

On le poursuivit sans relache pendant une heure, et je commencais a croire qu'il serait tres difficile de s'en emparer, quand cet animal fut pris d'une malencontreuse idee de vengeance dont il eut a se repentir. Il revint sur le canot pour l'assaillir a son tour.

Cette manoeuvre n'echappa point au Canadien.

<< Attention ! >> dit-il.

Le patron prononca quelques mots de sa langue bizarre, et sans doute il prevint ses hommes de se tenir sur leurs gardes.

Le dugong, arrive a vingt pieds du canot, s'arreta, huma brusquement l'air avec ses vastes narines percees non a l'extremite, mais a la partie superieure de son museau. Puis, prenant son elan, il se precipita sur nous.

Le canot ne put eviter son choc ; a demi renverse, il embarqua une ou deux tonnes d'eau qu'il fallut vider ; mais, grace a l'habilete du patron, aborde de biais et non de plein, il ne chavira pas. Ned Land, cramponne a l'etrave, lardait de coups de harpon le gigantesque animal, qui, de ses dents incrustees dans le plat-bord, soulevait l'embarcation hors de l'eau comme un lion fait d'un chevreuil. Nous etions renverses les uns sur les autres, et je ne sais trop comment aurait fini l'aventure, si le Canadien, toujours acharne contre la bete, ne l'eut enfin frappee au coeur.

J'entendis le grincement des dents sur la tole, et le dugong disparut, entrainant le harpon avec lui. Mais bientot le baril revint a la surface, et peu d'instants apres, apparut le corps de l'animal, retourne sur le dos. Le canot le rejoignit, le prit a la remorque et se dirigea vers le \_Nautilus\_.

Il fallut employer des palans d'une grande puissance pour hisser le dugong sur la plate-forme. Il pesait cinq mille kilogrammes. On le depeca sous les yeux du Canadien, qui tenait a suivre tous les details de l'operation. Le jour meme, le stewart me servit au diner quelques tranches de cette chair habilement appretée par le cuisinier du bord. Je la trouvai excellente, et meme superieure a celle du veau, sinon du boeuf.

Le lendemain 11 fevrier, l'office du \_Nautilus\_ s'enrichit encore d'un gibier delicat. Une compagnie d'hirondelles de mer s'abattit sur le Nautilus. C'etait une espece de sterna nilotica, particuliere a

l'Egypte, dont le bec est noir, la tete grise et pointillee, l'oeil entoure de points blancs, le dos, les ailes et la queue grisatres, le ventre et la gorge blancs, les pattes rouges. On prit aussi quelques douzaines de canards du Nil, oiseaux sauvages d'un haut gout, dont le cou et le dessus de la tete sont blancs et tachetes de noir.

La vitesse du \_Nautilus\_ etait alors moderee. Il s'avancait en flanant, pour ainsi dire. J'observai que l'eau de la mer Rouge devenait de moins en moins salee, a mesure que nous approchions de Suez.

Vers cinq heures du soir, nous relevions au nord le cap de Ras-Mohammed. C'est ce cap qui forme l'extremite de l'Arabie Petree, comprise entre le golfe de Suez et le golfe d'Acabah.

Le \_Nautilus\_ penetra dans le detroit de Jubal, qui conduit au golfe de Suez. J'apercus distinctement une haute montagne, dominant entre les deux golfes le Ras-Mohammed. C'etait le mont Oreb, ce Sinai, au sommet duquel Moise vit Dieu face a face, et que l'esprit se figure incessamment couronne d'eclairs.

A six heures, le \_Nautilus\_, tantot flottant, tantot immerge, passait au large de Tor, assise au fond d'une baie dont les eaux paraissaient teintes de rouge, observation deja faite par le capitaine Nemo. Puis la nuit se fit, au milieu d'un lourd silence que rompaient parfois le cri du pelican et de quelques oiseaux de nuit, le bruit du ressac irrite par les rocs ou le gemissement lointain d'un steamer battant les eaux du golfe de ses pales sonores.

De huit a neuf heures, le \_Nautilus\_ demeura a quelques metres sous les eaux. Suivant mon calcul, nous devons etre tres pres de Suez. A travers les panneaux du salon, j'apercevais des fonds de rochers vivement eclaires par notre lumiere electrique. Il me semblait que le detroit se retrecissait de plus en plus.

A neuf heures un quart, le bateau etant revenu a la surface, je montai sur la plate-forme. Tres impatient de franchir le tunnel du capitaine Nemo, je ne pouvais tenir en place, et je cherchais a respirer l'air frais de la nuit.

Bientot, dans l'ombre, j'apercus un feu pale, a demi decolore par la brume, qui brillait a un mille de nous.

<< Un phare flottant >>, dit-on pres de moi.

Je me retournai et je reconnus le capitaine.

<< C'est le feu flottant de Suez, reprit-il. Nous ne tarderons pas a gagner l'orifice du tunnel.

-- L'entree n'en doit pas etre facile ?

-- Non, monsieur. Aussi j'ai pour habitude de me tenir dans la cage du timonier pour diriger moi-meme la manoeuvre. Et maintenant, si vous

voulez descendre, monsieur Aronnax, le \_Nautilus\_ va s'enfoncer sous les flots, et il ne reviendra a leur surface qu'apres avoir franchi l'Arabian-Tunnel. >>

Je suivis le capitaine Nemo. Le panneau se ferma, les reservoirs d'eau s'emplirent, et l'appareil s'immergea d'une dizaine de metres.

Au moment ou me disposais a regagner ma chambre, le capitaine m'arreta.

<< Monsieur le professeur, me dit-il, vous plairait-il de m'accompagner dans la cage du pilote ?

-- Je n'osais vous le demander, repondis-je.

-- Venez donc. Vous verrez ainsi tout ce que l'on peut voir de cette navigation a la fois sous-terrestre et sous-marine. >>

Le capitaine Nemo me conduisit vers l'escalier central. A mi-rampe, il ouvrit une porte, suivit les coursives superieures et arriva dans la cage du pilote, qui, on le sait, s'elevait a l'extremite de la plate-forme.

C'etait une cabine mesurant six pieds sur chaque face, a peu pres semblable a celles qu'occupent les timoniers des \_steamboats\_ du Mississipi ou de l'Hudson. Au milieu se manoeuvrait une roue disposee verticalement, engrenee sur les drosses du gouvernail qui couraient jusqu'a l'arriere du \_Nautilus\_. Quatre hublots de verres lenticulaires, evides dans les parois de la cabine, permettaient a l'homme de barre de regarder dans toutes les directions.

Cette cabine etait obscure ; mais bientot mes yeux s'accoutumerent a cette obscurite, et j'aperçus le pilote, un homme vigoureux, dont les mains s'appuyaient sur les jantes de la roue. Au-dehors, la mer apparaissait vivement eclairee par le fanal qui rayonnait en arriere de la cabine, a l'autre extremite de la plate-forme.

<< Maintenant, dit le capitaine Nemo, cherchons notre passage. >>

Des fils electriques reliaient la cage du timonier avec la chambre des machines, et de la, le capitaine pouvait communiquer simultanement a son \_Nautilus\_ la direction et le mouvement. Il pressa un bouton de metal, et aussitot la vitesse de l'helice fut tres diminuee.

Je regardais en silence la haute muraille tres accore que nous longions en ce moment, inbranlable base du massif sableux de la cote. Nous la suivimes ainsi pendant une heure, a quelques metres de distance seulement. Le capitaine Nemo ne quittait pas du regard la boussole suspendue dans la cabine a ses deux cercles concentriques. Sur un simple geste, le timonier modifiait a chaque instant la direction du \_Nautilus\_.

Je m'etais place au hublot de babord, et j'apercevais de magnifiques substructions de coraux, des zoophytes, des algues et des crustaces

agitant leurs pattes enormes, qui s'allongeaient hors des anfractuosités du roc.

A dix heures un quart, le capitaine Nemo prit lui-même la barre. Une large galerie, noire et profonde, s'ouvrait devant nous. Le Nautilus s'y engouffra hardiment. Un bruissement inaccoutumé se fit entendre sur ses flancs. C'étaient les eaux de la mer Rouge que la pente du tunnel précipitait vers la Méditerranée. Le Nautilus suivait le torrent, rapide comme une flèche, malgré les efforts de sa machine qui, pour résister, battait les flots à contre-hélice.

Sur les murailles étroites du passage, je ne voyais plus que des raies éclatantes, des lignes droites, des sillons de feu tracés par la vitesse sous l'éclat de l'électricité. Mon cœur palpitait, et je le comprimais de la main.

A dix heures trente-cinq minutes, le capitaine Nemo abandonna la roue du gouvernail, et se retournant vers moi :

<< La Méditerranée >>, me dit-il.

En moins de vingt minutes, le Nautilus, entraîné par ce torrent, venait de franchir l'isthme de Suez.

## VI

### L'ARCHIPEL GREC

Le lendemain, 12 février, au lever du jour, le Nautilus remonta à la surface des flots. Je me précipitai sur la plate-forme. À trois milles dans le sud se dessinait la vague silhouette de Peluse. Un torrent nous avait portés d'une mer à l'autre. Mais ce tunnel, facile à descendre, devait être impraticable à remonter.

Vers sept heures, Ned et Conseil me rejoignirent. Ces deux inséparables compagnons avaient tranquillement dormi, sans se préoccuper autrement des prouesses du Nautilus.

<< Eh bien, monsieur le naturaliste, demanda le Canadien d'un ton légèrement goguenard, et cette Méditerranée ?

-- Nous flottons à sa surface, ami Ned.

-- Hein ! fit Conseil, cette nuit même ?...

-- Oui, cette nuit même, en quelques minutes, nous avons franchi cet isthme infranchissable.

-- Je n'en crois rien, répondit le Canadien.

-- Et vous avez tort, maître Land, repris-je. Cette côte basse qui s'arrondit vers le sud est la côte égyptienne.

-- A d'autres, monsieur, repliqua l'entete Canadien.

-- Mais puisque monsieur l'affirme, lui dit Conseil, il faut croire monsieur.

-- D'ailleurs, Ned, le capitaine Nemo m'a fait les honneurs de son tunnel, et j'etais pres de lui, dans la cage du timonier, pendant qu'il dirigeait lui-meme le \_Nautilus\_ a travers cet etroit passage.

-- Vous entendez, Ned ? dit Conseil.

-- Et vous qui avez de si bons yeux, ajoutai-je, vous pouvez, Ned, apercevoir les jetees de Port-Said qui s'allongent dans la mer. >>

Le Canadien regarda attentivement.

<< En effet, dit-il, vous avez raison, monsieur le professeur, et votre capitaine est un maitre homme. Nous sommes dans la Mediterranee. Bon. Causons donc, s'il vous plait, de nos petites affaires, mais de facon a ce que personne ne puisse nous entendre. >>

Je vis bien ou le Canadien voulait en venir. En tout cas, je pensai qu'il valait mieux causer, puisqu'il le desirait, et tous les trois nous allames nous asseoir pres du fanal, ou nous etions moins exposes a recevoir l'humide embrun des lames.

<< Maintenant, Ned, nous vous ecoutons, dis-je. Qu'avez-vous a nous apprendre ?

-- Ce que j'ai a vous apprendre est tres simple, repondit le Canadien. Nous sommes en Europe, et avant que les caprices du capitaine Nemo nous entraînent jusqu'au fond des mers polaires ou nous ramènent en Oceanie, je demande a quitter le \_Nautilus\_. >>

J'avouerai que cette discussion avec le Canadien m'embarrassait toujours. Je ne voulais en aucune facon entraver la liberte de mes compagnons, et cependant je n'eprouvais nul desir de quitter le capitaine Nemo. Grace a lui, grace a son appareil, je completais chaque jour mes etudes sous-marines, et je refaisais mon livre des fonds sous-marins au milieu meme de son element. Retrouverais-je jamais une telle occasion d'observer les merveilles de l'Ocean ? Non, certes ! Je ne pouvais donc me faire a cette idee d'abandonner le \_Nautilus\_ avant notre cycle d'investigations accompli.

<< Ami Ned, dis-je, repondez-moi franchement. Vous ennuyez-vous a bord ? Regrettez-vous que la destinee vous ait jete entre les mains du capitaine Nemo ? >>

Le Canadien resta quelques instants sans repondre. Puis, se croisant les bras :

<< Franchement, dit-il, je ne regrette pas ce voyage sous les mers. Je serai content de l'avoir fait ; mais pour l'avoir fait, il faut qu'il

se termine. Voilà mon sentiment.

-- Il se terminera, Ned.

-- Ou et quand ?

-- Ou ? je n'en sais rien. Quand ? je ne peux le dire, ou plutôt je suppose qu'il s'achevera, lorsque ces mers n'auront plus rien à nous apprendre. Tout ce qui a commencé a forcément une fin en ce monde.

-- Je pense comme monsieur, répondit Conseil, et il est fort possible qu'après avoir parcouru toutes les mers du globe, le capitaine Nemo nous donne la volée à tous trois.

-- La volée ! s'écria le Canadien. Une volée, voulez-vous dire ?

-- N'exagérons pas, maître Land, repris-je. Nous n'avons rien à craindre du capitaine, mais je ne partage pas non plus les idées de Conseil. Nous sommes maîtres des secrets du *\_Nautilus\_*, et je n'espère pas que son commandant, pour nous rendre notre liberté, se résigne à les voir courir le monde avec nous.

-- Mais alors, qu'espérez-vous donc ? demanda le Canadien.

-- Que des circonstances se rencontreront dont nous pourrions, dont nous devrions profiter, aussi bien dans six mois que maintenant.

-- Ouais ! fit Ned Land. Et où serons-nous dans six mois, s'il vous plaît, monsieur le naturaliste ?

-- Peut-être ici, peut-être en Chine. Vous le savez, le *\_Nautilus\_* est un rapide marcheur. Il traverse les océans comme une hirondelle traverse les airs, ou un express les continents. Il ne craint point les mers fréquentées. Qui nous dit qu'il ne va pas rallier les côtes de France, d'Angleterre ou d'Amérique, sur lesquelles une fuite pourra être aussi avantageusement tentée qu'ici ?

-- Monsieur Aronnax, répondit le Canadien, vos arguments pechent par la base. Vous parlez au futur : << Nous serons là ! Nous serons ici ! >> Moi je parle au présent : << Nous sommes ici, et il faut en profiter. >> >>

J'étais pressé de pres par la logique de Ned Land, et je me sentais battu sur ce terrain. Je ne savais plus quels arguments faire valoir en ma faveur.

<< Monsieur, reprit Ned, supposons, par impossible, que le capitaine Nemo vous offre aujourd'hui même la liberté. Accepterez-vous ?

-- Je ne sais, répondis-je.

-- Et s'il ajoute que cette offre qu'il vous fait aujourd'hui, il ne la renouvellera pas plus tard, accepterez-vous ? >>

Je ne repondis pas.

<< Et qu'en pense l'ami Conseil ? demanda Ned Land.

-- L'ami Conseil, repondit tranquillement ce digne garçon, l'ami Conseil n'a rien a dire. Il est absolument desinteresse dans la question. Ainsi que son maitre, ainsi que son camarade Ned, il est celibataire. Ni femme, ni parents, ni enfants ne l'attendent au pays. Il est au service de monsieur, il pense comme monsieur, il parle comme monsieur, et, a son grand regret, on ne doit pas compter sur lui pour faire une majorite. Deux personnes seulement sont en presence : monsieur d'un cote, Ned Land de l'autre. Cela dit, l'ami Conseil ecoute, et il est pret a marquer les points. >>

Je ne pus m'empêcher de sourire, a voir Conseil annihiler si completement sa personnalite. Au fond, le Canadien devait etre enchante de ne pas l'avoir contre lui.

<< Alors, monsieur, dit Ned Land, puisque Conseil n'existe pas, ne discutons qu'entre nous deux. J'ai parle, vous m'avez entendu. Qu'avez-vous a repondre ? >>

Il fallait evidemment conclure, et les faux-fuyants me repugnaient.

<< Ami Ned, dis-je, voici ma reponse. Vous avez raison contre moi, et mes arguments ne peuvent tenir devant les vôtres. Il ne faut pas compter sur la bonne volonte du capitaine Nemo. La prudence la plus vulgaire lui defend de nous mettre en liberte. Par contre, la prudence veut que nous profitons de la premiere occasion de quitter le \_Nautilus\_.

-- Bien, monsieur Aronnax, voila qui est sagement parle.

-- Seulement, dis-je, une observation, une seule. Il faut que l'occasion soit serieuse. Il faut que notre premiere tentative de fuite reussisse ; car si elle avorte, nous ne retrouverons pas l'occasion de la reprendre, et le capitaine Nemo ne nous pardonnera pas.

-- Tout cela est juste, repondit le Canadien. Mais votre observation s'applique a toute tentative de fuite, qu'elle ait lieu dans deux ans ou dans deux jours. Donc, la question est toujours celle-ci : si une occasion favorable se presente, il faut la saisir.

-- D'accord. Et maintenant, me direz-vous. Ned, ce que vous entendez par une occasion favorable ?

-- Ce serait celle qui, par une nuit sombre, amenerait le \_Nautilus\_ a peu de distance d'une cote europeenne.

&euro;&rdquo; Et vous tenteriez de vous sauver a la nage ?

Oui, si nous etions suffisamment rapproches d'un rivage, et si le navire flottait a la surface. Non, si nous etions eloignes, et si le

navire naviguait sous les eaux.

-- Et dans ce cas ?

-- Dans ce cas, je chercherais a m'emparer du canot. Je sais comment il se manoeuvre. Nous nous introduirions a l'interieur, et les boulons enleves, nous remonterions a la surface, sans meme que le timonier, place a l'avant, s'apercut de notre fuite.

-- Bien, Ned. Epiez donc cette occasion ; mais n'oubliez pas qu'un echec nous perdrait.

-- Je ne l'oublierai pas, monsieur.

-- Et maintenant, Ned, voulez-vous connaitre toute ma pensee sur votre projet ?

-- Volontiers, monsieur Aronnax.

-- Eh bien, je pense -- je ne dis pas j'espere -- je pense que cette occasion favorable ne se presentera pas.

-- Pourquoi cela ?

-- Parce que le capitaine Nemo ne peut se dissimuler que nous n'avons pas renonce a l'espoir de recouvrer notre liberte, et qu'il se tiendra sur ses gardes, surtout dans les mers et en vue des cotes europeennes.

-- Je suis de l'avis de monsieur, dit Conseil.

-- Nous verrons bien, repondit Ned Land, qui secouait la tete d'un air determine.

-- Et maintenant, Ned Land, ajoutai-je, restons-en la. Plus un mot sur tout ceci. Le jour ou vous serez pret, vous nous previez et nous vous suivrons. Je m'en rapporte completement a vous. >>

Cette conversation, qui devait avoir plus tard de si graves consequences, se termina ainsi. Je dois dire maintenant que les faits semblerent confirmer mes previsions au grand desespoir du Canadien. Le capitaine Nemo se defiait-il de nous dans ces mers frequentees, ou voulait-il seulement se dérober a la vue des nombreux navires de toutes nations qui sillonnent la Mediterranee ? Je l'ignore, mais il se maintint le plus souvent entre deux eaux et au large des cotes. Ou le \_Nautilus\_ emergeait, ne laissant passer que la cage du timonier, ou il s'en allait a de grandes profondeurs, car entre l'archipel grec et l'Asie Mineure nous ne trouvions pas le fond par deux mille metres.

Aussi, je n'eus connaissance de l'île de Carpathos, l'une des Sporades, que par ce vers de Virgile que le capitaine Nemo me cita, en posant son doigt sur un point du planisphere :

Est in Carpathio Neptuni gurgite vates



Coeruleus Proteus...

C'était, en effet, l'antique séjour de Protee, le vieux pasteur des troupes de Neptune, maintenant l'île de Scarpanto, située entre Rhodes et la Crète. Je n'en vis que les soubassements granitiques à travers la vitre du salon.

Le lendemain, 14 février, je résolus d'employer quelques heures à étudier les poissons de l'Archipel ; mais par un motif quelconque, les panneaux demeurèrent hermétiquement fermés. En relevant la direction du *\_Nautilus\_*, je remarquai qu'il marchait vers Candie, l'ancienne île de Crète. Au moment où je m'étais embarqué sur l'*\_Abraham-Lincoln\_*, cette île venait de s'insurger tout entière contre le despotisme turc. Mais ce qu'était devenue cette insurrection depuis cette époque, je l'ignorais absolument, et ce n'était pas le capitaine Nemo, privé de toute communication avec la terre, qui aurait pu me l'apprendre.

Je ne fis donc aucune allusion à cet événement, lorsque, le soir, je me trouvai seul avec lui dans le salon. D'ailleurs, il me sembla taciturne, préoccupé. Puis, contrairement à ses habitudes, il ordonna d'ouvrir les deux panneaux du salon, et, allant de l'un à l'autre, il observa attentivement la masse des eaux. Dans quel but ? Je ne pouvais le deviner, et, de mon côté, j'employai mon temps à étudier les poissons qui passaient devant mes yeux.

Entre autres, je remarquai ces gobies aphysses, citées par Aristote et vulgairement connues sous le nom de << loches de mer >>, que l'on rencontre particulièrement dans les eaux salées avoisinant le delta du Nil. Pres d'elles se déroulaient des pagres à demi phosphorescents, sortes de sbares que les Égyptiens rangeaient parmi les animaux sacrés, et dont l'arrivée dans les eaux du Reuve, dont elles annonçaient le fécond débordement, était fêtée par des cérémonies religieuses. Je notai également des cheilines longues de trois décimètres, poissons osseux à écailles transparentes, dont la couleur livide est mêlée de taches rouges ; ce sont de grands mangeurs de végétaux marins, ce qui leur donne un goût exquis ; aussi ces cheilines étaient-elles très recherchées des gourmets de l'ancienne Rome, et leurs entrailles, accommodées avec des laités de murenes, des cervelles de paons et des langues de phénicoptères, composaient ce plat divin qui ravissait Vitellius.

Un autre habitant de ces mers attira mon attention et ramena dans mon esprit tous les souvenirs de l'antiquité. Ce fut le remora qui voyage attaché au ventre des requins ; au dire des anciens, ce petit poisson, accroché à la carène d'un navire, pouvait l'arrêter dans sa marche, et l'un d'eux, retenant le vaisseau d'Antoine pendant la bataille d'Actium, facilita ainsi la victoire d'Auguste. À quoi tiennent les destinées des nations ! J'observai également d'admirables anthias qui appartiennent à l'ordre des lutjans, poissons sacrés pour les Grecs qui leur attribuaient le pouvoir de chasser les monstres marins des eaux qu'ils fréquentaient ; leur nom signifie, *\_fleur\_*, et ils le justifiaient par leurs couleurs chatoyantes, leurs nuances comprises dans la gamme du rouge depuis la pâleur du rose jusqu'à l'éclat du rubis, et les fugitifs reflets qui moiraient leur nageoire dorsale. Mes

yeux ne pouvaient se détacher de ces merveilles de la mer, quand ils furent frappés soudain par une apparition inattendue.

Au milieu des eaux, un homme apparut, un plongeur portant à sa ceinture une bourse de cuir. Ce n'était pas un corps abandonné aux flots. C'était un homme vivant qui nageait d'une main vigoureuse, disparaissant parfois pour aller respirer à la surface et replongeant aussitôt.

Je me retournai vers le capitaine Nemo, et d'une voix émue :

<< Un homme ! un naufrage ! m'écriai-je. Il faut le sauver à tout prix !  
>>

Le capitaine ne me répondit pas et vint s'appuyer à la vitre.

L'homme s'était rapproché, et, la face collée au panneau, il nous regardait.

À ma profonde stupeur, le capitaine Nemo lui fit un signe. Le plongeur lui répondit de la main, remonta immédiatement vers la surface de la mer, et ne reparut plus.

<< Ne vous inquiétez pas, me dit le capitaine. C'est Nicolas, du cap Matapan, surnommé le Pesce. Il est bien connu dans toutes les Cyclades. Un hardi plongeur ! L'eau est son élément, et il y vit plus que sur terre, allant sans cesse d'une île à l'autre et jusqu'à la Crète.

-- Vous le connaissez, capitaine ?

-- Pourquoi pas, monsieur Aronnax ? >>

Cela dit, le capitaine Nemo se dirigea vers un meuble placé près du panneau gauche du salon. Près de ce meuble, je vis un coffre cercle de fer, dont le couvercle portait sur une plaque de cuivre le chiffre du Nautilus, avec sa devise Mobilis in mobile.

En ce moment, le capitaine, sans se préoccuper de ma présence, ouvrit le meuble, sorte de coffre-fort qui renfermait un grand nombre de lingots.

C'étaient des lingots d'or. D'où venait ce précieux métal qui représentait une somme énorme ? Ou le capitaine recueillait-il cet or, et qu'allait-il faire de celui-ci ?

Je ne prononçai pas un mot. Je regardai. Le capitaine Nemo prit un à un ces lingots et les rangea méthodiquement dans le coffre qu'il remplissait entièrement. J'estimai qu'il contenait alors plus de mille kilogrammes d'or, c'est-à-dire près de cinq millions de francs.

Le coffre fut solidement fermé, et le capitaine écrivit sur son couvercle une adresse en caractères qui devaient appartenir au grec moderne.

Ceci fait, le capitaine Nemo pressa un bouton dont le fil correspondait avec le poste de l'équipage. Quatre hommes parurent, et non sans peine ils poussèrent le coffre hors du salon. Puis, j'entendis qu'ils le hissaient au moyen de palans sur l'escalier de fer.

En ce moment, le capitaine Nemo se tourna vers moi :

<< Et vous disiez, monsieur le professeur ? me demanda-t-il.

-- Je ne disais rien, capitaine.

-- Alors, monsieur, vous me permettrez de vous souhaiter le bonsoir. >>

Et sur ce, le capitaine Nemo quitta le salon.

Je rentrai dans ma chambre très intrigué, on le conçoit. J'essayai vainement de dormir. Je cherchais une relation entre l'apparition de ce plongeur et ce coffre rempli d'or. Bientôt, je sentis à certains mouvements de roulis et de tangage, que le Nautilus quittant les couches inférieures revenait à la surface des eaux.

Puis, j'entendis un bruit de pas sur la plate-forme. Je compris que l'on détachait le canot, qu'on le lançait à la mer. Il heurta un instant les flancs du Nautilus, et tout bruit cessa.

Deux heures après, le même bruit, les mêmes allées et venues se reproduisaient. L'embarcation, hissée à bord, était rajustée dans son alvéole, et le Nautilus se replongeait sous les flots.

Ainsi donc, ces millions avaient été transportés à leur adresse. Sur quel point du continent ? Quel était le correspondant du capitaine Nemo ?

Le lendemain, je racontai à Conseil et au Canadien les événements de cette nuit, qui surexcitaient ma curiosité au plus haut point. Mes compagnons ne furent pas moins surpris que moi.

<< Mais où prend-il ces millions ? >> demanda Ned Land.

À cela, pas de réponse possible. Je me rendis au salon après avoir déjeuné, et je me mis au travail. Jusqu'à cinq heures du soir, je rédigeai mes notes. En ce moment -- devais-je l'attribuer à une disposition personnelle -- je sentis une chaleur extrême, et je dus enlever mon vêtement de byssus. Effet incompréhensible, car nous n'étions pas sous de hautes latitudes, et d'ailleurs le Nautilus, immergé, ne devait éprouver aucune élévation de température. Je regardai le manomètre. Il marquait une profondeur de soixante pieds, à laquelle la chaleur atmosphérique n'aurait pu atteindre.

Je continuai mon travail. mais la température s'éleva au point de devenir intolérable.

<< Est-ce que le feu serait a bord ? >> me demandai-je.

J'allais quitter le salon, quand le capitaine Nemo entra. Il s'approcha du thermometre, le consulta, et se retournant vers moi :

<< Quarante-deux degres, dit-il.

-- Je m'en apercois, capitaine, repondis-je, et pour peu que cette chaleur augmente, nous ne pourrons la supporter.

-- Oh ! monsieur le professeur, cette chaleur n'augmentera que si nous le voulons bien.

-- Vous pouvez donc la moderer a votre gre ?

-- Non, mais je puis m'eloigner du foyer qui la produit.

-- Elle est donc exterieure ?

-- Sans doute. Nous flottons dans un courant d'eau bouillante.

-- Est-il possible ? m'ecriai-je.

-- Regardez. >>

Les panneaux s'ouvrirent, et je vis la mer entierement blanche autour du \_Nautilus\_. Une fumee de vapeurs sulfureuses se deroulait au milieu des flots qui bouillonnaient comme l'eau d'une chaudiere. J'appuyai ma main sur une des vitres, mais la chaleur etait telle que je dus la retirer.

<< Ou sommes-nous ? demandai-je.

-- Pres de l'ile Santorin, monsieur le professeur, me repondit le capitaine, et precisement dans ce canal qui separe Nea-Kamenni de Palea-Kamenni. J'ai voulu vous donner le curieux spectacle d'une eruption sous-marine.

Je croyais, dis-je, que la formation de ces iles nouvelles etait terminee.

-- Rien n'est jamais termine dans les parages volcaniques, repondit le capitaine Nemo, et le globe y est toujours travaille par les feux souterrains. Deja, en l'an dix-neuf de notre ere, suivant Cassiodore et Pline, une ile nouvelle, Theia la divine, apparut a la place meme ou se sont recemment formes ces ilots. Puis, elle s'abima sous les flots, pour se remonter en l'an soixante-neuf et s'abimer encore une fois. Depuis cette epoque jusqu'a nos jours, le travail plutonien fut suspendu. Mais, le 3 fevrier 1866, un nouvel ilot, qu'on nomma l'ilot de George, emergea au milieu des vapeurs sulfureuses, pres de Nea-Kamenni, et s'y souda, le 6 du meme mois. Sept jours apres, le 13 fevrier, l'ilot Aphroessa parut, laissant entre Nea-Kamenni et lui un canal de dix metres. J'etais dans ces mers quand le phenomene se

produisit, et j'ai pu en observer toutes les phases. L'ilot Aphroessa, de forme arrondie, mesurait trois cents pieds de diametre sur trente pieds de hauteur. Il se composait de laves noires et vitreuses, melees de fragments feldspathiques. Enfin, le 10 mars, un ilot plus petit, appele Reka, se montra pres de Nea-Kamenni, et depuis lors, ces trois ilots, soudes ensemble, ne forment plus qu'une seule et meme ile.

-- Et le canal ou nous sommes en ce moment ? demandai-je.

-- Le voici, repondit le capitaine Nemo, en me montrant une carte de l'Archipel. Vous voyez que j'y ai porte les nouveaux ilots.

-- Mais ce canal se comblera un jour ?

-- C'est probable, monsieur Aronnax, car, depuis 1866, huit petits ilots de lave ont surgi en face du port Saint-Nicolas de Palea-Kamenni. Il est donc evident que Nea et Palea se reuniront dans un temps rapproche. Si, au milieu du Pacifique, ce sont les infusoires qui forment les continents, ici, ce sont les phenomenes eruptifs. Voyez, monsieur, voyez le travail qui s'accomplit sous ces flots. >>

Je revins vers la vitre. Le \_Nautilus\_ ne marchait plus. La chaleur devenait intolerable. De blanche qu'elle etait. la mer se faisait rouge, coloration due a la presence d'un sel de fer. Malgre l'hermetique fermeture du salon, une odeur sulfureuse insupportable se degageait, et j'apercevais des flammes ecarlates dont la vivacite tuait l'eclat de l'electricite.

J'etais en nage, j'etouffais, j'allais cuire. Oui, en verite, je me sentais cuire !

<< On ne peut rester plus longtemps dans cette eau bouillante, dis-je au capitaine.

-- Non, ce ne serait pas prudent >>, repondit l'impassible Nemo.

Un ordre fut donne. Le \_Nautilus\_ vira de bord et s'eloigna de cette fournaise qu'il ne pouvait impunement braver. Un quart d'heure plus tard, nous respirions a la surface des flots.

La pensee me vint alors que si Ned Land avait choisi ces parages pour effectuer notre fuite, nous ne serions pas sortis vivants de cette mer de feu.

Le lendemain, 16 fevrier, nous quittions ce bassin qui. entre Rhodes et Alexandrie, compte des profondeurs de trois mille metres, et le \_Nautilus\_ passant au large de Cerigo, abandonnait l'archipel grec, apres avoir double le cap Matapan.

La Mediterranee, la mer bleue par excellence, la << grande mer >> des Hebreux, la << mer >> des Grecs, le << mare nostrum >> des Romains, bordee d'orangers, d'aloes, de cactus, de pins maritimes, embaumee du parfum des myrtes, encadree de rudes montagnes, saturee d'un air pur et transparent, mais incessamment travaillee par les feux de la terre, est un veritable monde. C'est la, sur ses rivages et sur ses eaux, dit Michelet, que l'homme se retrempe dans l'un des plus puissants climats du globe.

Mais si beau qu'il soit, je n'ai pu prendre qu'un apercu rapide de ce bassin, dont la superficie couvre deux millions de kilometres carres. Les connaissances personnelles du capitaine Nemo me firent meme defaut, car l'enigmatique personnage ne parut pas une seule fois pendant cette traversee a grande vitesse. J'estime a six cents lieues environ le chemin que le \_Nautilus\_ parcourut sous les flots de cette mer, et ce voyage, il l'accomplit en deux fois vingt-quatre heures. Partis le matin du 16 fevrier des parages de la Grece, le 18, au soleil levant, nous avions franchi le detroit de Gibraltar.

-- Il fut evident pour moi que cette Mediterranee, resserree au milieu de ces terres qu'il voulait fuir, deplaisait au capitaine Nemo. Ses flots et ses brises lui rapportaient trop de souvenirs, sinon trop de regrets. Il n'avait plus ici cette liberte d'allures, cette independance de manoeuvres que lui laissaient les oceans, et son \_Nautilus\_ se sentait a l'etroit entre ces rivages rapproches de l'Afrique et de l'Europe.

Aussi, notre vitesse fut-elle de vingt-cinq milles a l'heure, soit douze lieues de quatre kilometres. Il va sans dire que Ned Land, a son grand ennui, dut renoncer a ses projets de fuite. Il ne pouvait se servir du canot entraine a raison de douze a treize metres par seconde. Quitter le \_Nautilus\_ dans ces conditions, c'eut ete sauter d'un train marchant avec cette rapidite, manoeuvre imprudente s'il en fut. D'ailleurs, notre appareil ne remontait que la nuit a la surface des flots, afin de renouveler sa provision d'air, et il se dirigeait seulement suivant les indications de la boussole et les relevements du loch.

Je ne vis donc de l'interieur de cette Mediterranee que ce que le voyageur d'un express aperçoit du paysage qui fuit devant ses yeux, c'est-a-dire les horizons lointains, et non les premiers plans qui passent comme un éclair. Cependant, Conseil et moi, nous pumes observer quelques-uns de ces poissons mediterraneens, que la puissance de leurs nageoires maintenait quelques instants dans les eaux du \_Nautilus\_. Nous restions a l'affut devant les vitres du salon, et nos notes me permettent de refaire en quelques mots l'ichtyologie de cette mer.

Des divers poissons qui l'habitent, j'ai vu les uns, entrevu les autres, sans parler de ceux que la vitesse du \_Nautilus\_ deroba a mes yeux. Qu'il me soit donc permis de les classer d'apres cette classification fantaisiste. Elle rendra mieux mes rapides observations.

Au milieu de la masse des eaux vivement eclairees par les nappes

electriques, serpentaient quelques-unes de ces lamproies longues d'un metre, qui sont communes a presque tous les climats. Des oxyrhinques, sortes de raies, larges de cinq pieds, au ventre blanc, au dos gris cendre et tachete, se developpaient comme de vastes chales emportees par les courants. D'autres raies passaient si vite que je ne pouvais reconnaitre si elles meritaient ce nom d'aigles qui leur fut donne par les Grecs, ou ces qualifications de rat, de crapaud et de chauve-souris, dont les pecheurs modernes les ont affubles. Des squales-milandres, longs de douze pieds et particulierement redoutes des plongeurs, luttaiient de rapidite entre eux. Des renards marins, longs de huit pieds et doues d'une extreme finesse d'odorat, apparaissaient comme de grandes ombres bleuatre. Des dorades, du genre spare, dont quelques-unes mesuraient jusqu'a treize decimetres. se montraient dans leur vetement d'argent et d'azur entoure de bandelettes, qui tranchait sur le ton sombre de leurs nageoires, poissons consacres a Venus, et dont l'oeil est enchasse dans un sourcil d'or ; espece precieuse, amie de toutes les eaux, douces ou salees, habitant les fleuves, les lacs et les oceans, vivant sous tous les climats, supportant toutes les temperatures, et dont la race, qui remonte aux epoques geologiques de la terre, a conserve toute sa beaute des premiers jours. Des esturgeons magnifiques, longs de neuf a dix metres, animaux de grande marche, heurtaient d'une queue puissante la vitre des panneaux. montrant leur dos bleuatre a petites taches brunes : ils ressemblent aux squales dont ils n'egalent pas la force, et se rencontrent dans toutes les mers ; au printemps, ils aiment a remonter les grands fleuves, a lutter contre les courants du Volga, du Danube, du Po, du Rhin, de la Loire, de l'Oder, et se nourrissent de harengs, de maquereaux, de saumons et de gades ; bien qu'ils appartiennent a la classe des cartilagineux. ils sont delicats ; on les mange frais, seches, marines ou sales, et, autrefois, on les portait triomphalement sur la table des Lucullus. Mais de ces divers habitants de la Mediterranee, ceux que je pus observer le plus utilement, lorsque le \_Nautilus\_ se rapprochait de la surface, appartenaient au soixante-troisieme genre des poissons osseux. C'etaient des scombres-thons, au dos bleu-noir, au ventre cuirass d'argent, et dont les rayons dorsaux jettent des lueurs d'or. Ils ont la reputation de suivre la marche des navires dont ils recherchent l'ombre fraiche sous les feux du ciel tropical, et ils ne la demontrent pas en accompagnant le Nautilus comme ils accompagnerent autrefois les vaisseaux de Laperouse. Pendant de longues heures, ils lutterent de vitesse avec notre appareil. Je ne pouvais me lasser d'admirer ces animaux veritablement tailles pour la course, leur tete petite, leur corps lisse et fusiforme qui chez quelques-uns depassait trois metres, leurs pectorales douees d'une remarquable vigueur et leurs caudales fourchues. Ils nageaient en triangle, comme certaines troupes d'oiseaux dont ils egalaiient la rapidite, ce qui faisait dire aux anciens que la geometrie et la strategie leur etaient familiares. Et cependant ils n'echappent point aux poursuites des Provencaux, qui les estiment comme les estimaient les habitants de la Propontide et de l'Italie, et c'est en aveugles, en etourdis, que ces precieux animaux vont se jeter et perir par milliers dans les madragues marseillaises.

Je citerai, pour memoire seulement, ceux des poissons mediterraneens

que Conseil ou moi nous ne fimes qu'entrevoir. C'étaient des gymontes-fierasfers blanchâtres qui passaient comme d'insaisissables vapeurs, des murenes-congres, serpents de trois à quatre mètres enjolives de vert, de bleu et de jaune, des gades-merlus, longs de trois pieds, dont le foie formait un morceau délicat, des coepoles-tenias qui flottaient comme de fines algues, des trygles que les poètes appellent poissons-lyres et les marins poissons-siffleurs, et dont le museau est orné de deux lames triangulaires et denteelées qui figurent l'instrument du vieil Homère, des trygles-hirondelles, nageant avec la rapidité de l'oiseau dont ils ont pris le nom, des holocentres-merons, à tête rouge, dont la nageoire dorsale est garnie de filaments, des aloses agrémentées de taches noires, grises, brunes, bleues, jaunes, vertes, qui sont sensibles à la voix argentine des clochettes, et de splendides turbots, ces faisans de la mer, sortes de losanges à nageoires jaunâtres, pointillés de brun, et dont le côté supérieur, le côté gauche, est généralement marbré de brun et de jaune, enfin des troupes d'admirables mulles rougets, véritables paradisiers de l'Océan, que les Romains payaient jusqu'à dix mille sesterces la pièce, et qu'ils faisaient mourir sur leur table, pour suivre d'un œil cruel leurs changements de couleurs depuis le rouge cinabre de la vie jusqu'au blanc pâle de la mort.

Et si je ne pus observer ni miralets, ni balistes, ni tetrodons, ni hippocampes, ni jouans, ni centrisques, ni blennies, ni surmulets, ni labres, ni eperlans, ni exocets, ni anchois, ni pagels, ni bogues, ni orphes, ni tous ces principaux représentants de l'ordre des pleuronectes, les limandes, les flez, les plies, les soles, les carrelets, communs à l'Atlantique et à la Méditerranée, il faut en accuser la vertigineuse vitesse qui emportait le *\_Nautilus\_* à travers ces eaux opulentes.

Quant aux mammifères marins, je crois avoir reconnu en passant à l'ouvert de l'Adriatique, deux ou trois cachalots, munis d'une nageoire dorsale du genre des physètes, quelques dauphins du genre des globicephales, spéciaux à la Méditerranée et dont la partie antérieure de la tête est zébrée de petites lignes claires, et aussi une douzaine de phoques au ventre blanc, au pelage noir, connus sous le nom de moines et qui ont absolument l'air de Dominicains longs de trois mètres.

Pour sa part, Conseil croit avoir aperçu une tortue large de six pieds, ornée de trois arêtes saillantes dirigées longitudinalement. Je regrettai de ne pas avoir vu ce reptile, car, à la description que m'en fit Conseil, je crus reconnaître le luth qui forme une espèce assez rare. Je ne remarquai, pour mon compte, que quelques cacouannes à carapace allongée.

Quant aux zoophytes, je pus admirer, pendant quelques instants, une admirable galeolaire orangée qui s'accrocha à la vitre du panneau de babord ; c'était un long filament tenu, s'arborisant en branches infinies et terminées par la plus fine dentelle qu'eussent jamais filée les rivales d'Arachne. Je ne pus, malheureusement, pêcher cet admirable échantillon, et aucun autre zoophyte méditerranéen ne se fut sans doute offert à mes regards, si le *\_Nautilus\_*, dans la soirée du 16, n'eût



singulierement ralenti sa vitesse. Voici dans quelles circonstances.

Nous passions alors entre la Sicile et la cote de Tunis. Dans cet espace resserre entre le cap Bon et le detroit de Messine, le fond de la mer remonte presque subitement. La s'est formee une veritable crete sur laquelle il ne reste que dix-sept metres d'eau, tandis que de chaque cote la profondeur est de cent soixante-dix metres. Le \_Nautilus\_ dut donc manoeuvrer prudemment afin de ne pas se heurter contre cette barriere sous-marine.

Je montrai a Conseil, sur la carte de la Mediterranee, l'emplacement qu'occupait ce long recif.

<< Mais, n'en deplaise a monsieur, fit observer Conseil, c'est comme un isthme veritable qui reunit l'Europe a l'Afrique.

-- Oui, mon garcon, repondis-je, il barre en entier le detroit de Libye, et les sondages de Smith ont prouve que les continents etaient autrefois reunis entre le cap Boco et le cap Furina.

-- Je le crois volontiers, dit Conseil.

-- J'ajouterai, repris-je, qu'une barriere semblable existe entre Gibraltar et Ceuta, qui, aux temps geologiques, fermait completement la Mediterranee.

-- Eh ! fit Conseil, si quelque poussees volcanique relevait un jour ces deux barrieres au-dessus des flots !

-- Ce n'est guere probable, Conseil.

-- Enfin, que monsieur me permette d'achever, si ce phenomene se produisait, ce serait facheux pour monsieur de Lesseps, qui se donne tant de mal pour percer son isthme !

-- J'en conviens, mais, je te le repete, Conseil, ce phenomene ne se produira pas. La violence des forces souterraines va toujours diminuant. Les volcans, si nombreux aux premiers jours du monde, s'eteignent peu a peu, la chaleur interne s'affaiblit, la temperature des couches inferieures du globe baisse d'une quantite appreciable par siecle, et au detriment de notre globe, car cette chaleur, c'est sa vie.

-- Cependant, le soleil...

-- Le soleil est insuffisant, Conseil. Peut-il rendre la chaleur a un cadavre ?

-- Non, que je sache.

-- Eh bien, mon ami, la terre sera un jour ce cadavre refroidi. Elle deviendra inhabitable et sera inhabitee comme la lune, qui depuis longtemps a perdu sa chaleur vitale.

-- Dans combien de siecles ? demanda Conseil.

-- Dans quelques centaines de mille ans, mon garcon.

-- Alors, repondit Conseil, nous avons le temps d'achever notre voyage, si toutefois Ned Land ne s'en mele pas ! >>

Et Conseil, rassure, se remit a etudier le haut-fond que le \_Nautilus\_ rasait de pres avec une vitesse moderee.

La, sous un sol rocheux et volcanique, s'epanouissait toute une flore vivante, des eponges, des holoturies, des cydippes hyalines ornees de cyrrhes rougeatres et qui emettaient une legere phosphorescence, des beroes, vulgairement connus sous le nom de concombres de mer et baignes dans les miroitements d'un spectre solaire, des comatules ambulantes, larges d'un metre, et dont la pourpre rougissait les eaux, des euryales arborescentes de la plus grande beaute, des pavonacees a longues tiges, un grand nombre d'oursins comestibles d'especes variees, et des actinies vertes au tronc grisatre, au disque brun, qui se perdaient dans leur chevelure olivatre de tentacules.

Conseil s'etait occupe plus particulierement d'observer les mollusques et les articules, et bien que la nomenclature en soit un peu aride, je ne veux pas faire tort a ce brave garcon en omettant ses observations personnelles.

Dans l'embranchement des mollusques, il cite de nombreux petoncles pectiniformes, des spondyles pieds-d'ane qui s'entassaient les uns sur les autres, des donaces triangulaires, des hyalles tridentees, a nageoires jaunes et a coquilles transparentes, des pleurobranches oranges, des oeufs pointilles ou semes de points verdattes, des aplysies connues aussi sous le nom de lievres de mer, des dolabelles, des aceres charnus, des ombrelles speciales a la Mediterranee, des oreilles de mer dont la coquille produit une nacre tres recherchee, des petoncles flammules, des anomies que les Languedociens, dit-on, preferent aux huitres, des clovis si chers aux Marseillais, des praires doubles, blanches et grasses, quelques-uns de ces clams qui abondent sur les cotes de l'Amerique du Nord et dont il se fait un debit si considerable a New York, des peignes operculaires de couleurs variees, des lithodonces enfoncees dans leurs trous et dont je goutais fort le gout poivre, des venericardes sillonnees dont la coquille a sommet bombe presentait des cotes saillantes, des cynthies herissees de tubercules ecarlates, des carniaires a pointe recourbees et semblables a de legeres gondoles, des feroles couronnees, des atlantes a coquilles spiraliformes, des thetys grises, tachetees de blanc et recouvertes de leur mantille frangee, des eolides semblables a de petites limaces, des cavolines rampant sur le dos, des auricules et entre autres l'auricule myosotis, a coquille ovale, des scalaires fauves, des littorines, des janthures, des cineraires, des petricoles, des lamellaires, des cabochons, des pandores, etc.

Quant aux articules, Conseil les a, sur ses notes, tres justement divises en six classes, dont trois appartiennent au monde marin. Ce

sont les classes des crustacés, des cirrhopodes et des annélides.

Les crustacés se divisent en neuf ordres, et le premier de ces ordres comprend les décapodes, c'est-à-dire les animaux dont la tête et le thorax sont le plus généralement soudés entre eux, dont l'appareil buccal est composé de plusieurs paires de membres, et qui possèdent quatre, cinq ou six paires de pattes thoraciques ou ambulatoires.

Conseil avait suivi la méthode de notre maître Milne Edwards, qui fait trois sections des décapodes : les brachyours, les macroures et les anomours. Ces noms sont légèrement barbares, mais ils sont justes et précis. Parmi les macroures, Conseil cite des amathies dont le front est armé de deux grandes pointes divergentes, l'inachus scorpion, qui -- je ne sais pourquoi -- symbolisait la sagesse chez les Grecs, des lambres-massena, des lambres-spinimanes, probablement égares sur ce haut-fond, car d'ordinaire ils vivent à de grandes profondeurs, des xhantes, des pilumnes, des rhomboldes, des calappiens granuleux -- très faciles à digérer, fait observer Conseil -- des corystes édentés, des ébalies, des cymopolies, des dorripes laineuses, etc. Parmi les macroures, subdivisées en cinq familles, les cuirasses, les fouisseurs, les astaciens, les salicoques et les ochyropodes, il cite des langoustes communes, dont la chair est si estimée chez les femelles, des scyllares-ours ou cigales de mer, des gebies riveraines, et toutes sortes d'espèces comestibles, mais il ne dit rien de la subdivision des astaciens qui comprend les homards, car les langoustes sont les seuls homards de la Méditerranée. Enfin, parmi les anomours, il vit des drocines communes, abritées derrière cette coquille abandonnée dont elles s'emparent, des homoles à front épineux, des bernard-l'ermite, des porcellanes, etc.

La s'arrêtait le travail de Conseil. Le temps lui avait manqué pour compléter la classe des crustacés par l'examen des stomapodes, des amphipodes, des homopodes, des isopodes, des trilobites, des branchiopodes, des ostracodes et des entomostracées. Et pour terminer l'étude des articles marins, il aurait dû citer la classe des cirrhopodes qui renferme les cyclopes, les argules, et la classe des annélides qu'il n'eût pas manqué de diviser en tubicoles et en dorsibranches. Mais le *Nautilus*, ayant dépassé le haut-fond du détroit de Libye, reprit dans les eaux plus profondes sa vitesse accoutumée. Dès lors plus de mollusques, plus d'articles, plus de zoophytes. À peine quelques gros poissons qui passaient comme des ombres.

Pendant la nuit du 16 au 17 février, nous étions entrés dans ce second bassin méditerranéen, dont les plus grandes profondeurs se trouvent par trois mille mètres. Le *Nautilus*, sous l'impulsion de son hélice, glissant sur ses plans inclinés, s'enfonça jusqu'aux dernières couches de la mer.

La, à défaut des merveilles naturelles, la masse des eaux offrit à mes regards bien des scènes émouvantes et terribles. En effet, nous traversions alors toute cette partie de la Méditerranée si féconde en sinistres. De la côte algérienne aux rivages de la Provence, que de navires ont fait naufrage, que de bâtiments ont disparu ! La

Mediterranee n'est qu'un lac, comparee aux vastes plaines liquides du Pacifique, mais c'est un lac capricieux, aux flots changeants, aujourd'hui propice et caressant pour la frele tartane qui semble flotter entre le double outre-mer des eaux et du ciel, demain, rageur tourmente, demonte par les vents, brisant les plus forts navires de ses lames courtes qui les frappent a coups precipites.

Ainsi, dans cette promenade rapide a travers les couches profondes, que d'epaves j'aperçus gisant sur le sol, les unes deja empatees par les coraux, les autres revetues seulement d'une couche de rouille, des ancrs, des canons, des boulets, des garnitures de fer, des branches d'helice, des morceaux de machines, des cylindres brises, des chaudières defoncees, puis des coques flottant entre deux eaux, celles-ci droites, celles-la renversees.

De ces navires naufrages, les uns avaient peri par collision, les autres pour avoir heurte quelque ecueil de granit. J'en vis qui avaient coule a pic, la mature droite, le greement raidi par l'eau. Ils avaient l'air d'etre a l'ancre dans une immense rade foraine et d'attendre le moment du depart. Lorsque le \_Nautilus\_ passait entre eux et les enveloppait de ses nappes electriques, il semblait que ces navires allaient le saluer de leur pavillon et lui envoyer leur numero d'ordre ! Mais non, rien que le silence et la mort sur ce champ des catastrophes !

J'observai que les fonds mediterraneens etaient plus encombres de ces sinistres epaves a mesure que le \_Nautilus\_ se rapprochait du detroit de Gibraltar. Les cotes d'Afrique et d'Europe se resserrent alors, et dans cet etroit espace, les rencontres sont frequentes. Je vis la de nombreuses carenes de fer, des ruines fantastiques de steamers, les uns couchés, les autres debout, semblables a des animaux formidables. Un de ces bateaux aux flancs ouverts, sa cheminee courbee, ses roues dont il ne restait plus que la monture, son gouvernail separe de l'etambot et retenu encore par une chaine de fer, son tableau d'arriere rongé par les sels marins, se presentait sous un aspect terrible ! Combien d'existences brisees dans son naufrage ! Combien de victimes entrainees sous les flots ! Quelque matelot du bord avait-il survecu pour raconter ce terrible desastre, ou les flots gardaient-ils encore le secret de ce sinistre ? Je ne sais pourquoi, il me vint a la pensee que ce bateau enfoui sous la mer pouvait etre l'\_Atlas\_, disparu corps et biens depuis une vingtaine d'annees, et dont on n'a jamais entendu parler ! Ah ! quelle sinistre histoire serait a faire que celle de ces fonds mediterraneens, de ce vaste ossuaire, ou tant de richesses se sont perdues, ou tant de victimes ont trouve la mort !

Cependant, le \_Nautilus\_, indifferent et rapide, courait a toute helice au milieu de ces ruines. Le 18 fevrier, vers trois heures du matin, il se presentait a l'entree du detroit de Gibraltar.

La existent deux courants : un courant superieur, depuis longtemps reconnu, qui amene les eaux de l'Ocean dans le bassin de la Mediterranee ; puis un contre-courant inferieur, dont le raisonnement a demontre aujourd'hui l'existence. En effet, la somme des eaux de la

Mediterranee, incessamment accrue par les flots de l'Atlantique et par les fleuves qui s'y jettent, devrait elever chaque annee le niveau de cette mer, car son evaporation est insuffisante pour retablir l'equilibre. Or, il n'en est pas ainsi, et on a du naturellement admettre l'existence d'un courant inferieur qui par le detroit de Gibraltar verse dans le bassin de l'Atlantique le trop-plein de la Mediterranee.

Fait exact, en effet. C'est de ce contre-courant que profita le *\_Nautilus\_*. Il s'avanca rapidement par l'etroite passe. Un instant je pus entrevoir les admirables ruines du temple d'Hercule enfoui, au dire de Pline et d'Avienus, avec l'ile basse qui le supportait, et quelques minutes plus tard nous flottions sur les flots de l'Atlantique.

## VIII

### LA BAIE DE VIGO

L'Atlantique ! Vaste etendue d'eau dont la superficie couvre vingt-cinq millions de milles carres, longue de neuf mille milles sur une largeur moyenne de deux mille sept cents. Importante mer presque ignoree des anciens, sauf peut-etre des Carthaginois, ces Hollandais de l'antiquite, qui dans leurs peregrinations commerciales suivaient les cotes ouest de l'Europe et de l'Afrique ! Ocean dont les rivages aux sinuosites paralleles embrassent un perimetre immense, arrose par les plus grands fleuves du monde, le Saint-Laurent, le Mississipi, l'Amazone, la Plata, l'Orenoque, le Niger, le Senegal, l'Elbe, la Loire, le Rhin, qui lui apportent les eaux des pays les plus civilises et des contrees les plus sauvages ! Magnifique plaine, incessamment sillonnee par les navires de toutes les nations, abritee sous tous les pavillons du monde, et que terminent ces deux pointes terribles, redoutees des navigateurs, le cap Horn et le cap des Tempetes !

Le *\_Nautilus\_* en brisait les eaux sous le tranchant de son eperon, apres avoir accompli pres de dix mille lieues en trois mois et demi, parcours superieur a l'un des grands cercles de la terre. Ou allions-nous maintenant, et que nous reservait l'avenir ?

Le *\_Nautilus\_*, sorti du detroit de Gibraltar, avait pris le large. Il revint a la surface des flots, et nos promenades quotidiennes sur la plate-forme nous furent ainsi rendues.

J'y montai aussitot accompagne de Ned Land et de Conseil. A une distance de douze milles apparaissait vaguement le cap Saint-Vincent qui forme la pointe sud-ouest de la peninsule hispanique. Il ventait un assez fort coup de vent du sud. La mer etait grosse, houleuse. Elle imprimait de violentes secousses de roulis au *\_Nautilus\_*. Il etait presque impossible de se maintenir sur la plate-forme que d'énormes paquets de mer battaient a chaque instant. Nous redescendimes donc apres avoir hume quelques bouffees d'air.

Je regagnai ma chambre. Conseil revint a sa cabine mais le Canadien, l'air assez preoccupé, me suivit. Notre rapide passage a travers la

Mediterranee ne lui avait pas permis de mettre ses projets a execution, et il dissimulait peu son desappointement.

Lorsque la porte de ma chambre fut fermee, il s'assit et me regarda silencieusement.

<< Ami Ned, lui dis-je, je vous comprends, mais vous n'avez rien a vous reprocher. Dans les conditions ou naviguait le \_Nautilus\_, songer a le quitter eut ete de la folie ! >>

Ned Land ne repondit rien. Ses levres serrees, ses sourcils fronces, indiquaient chez lui la violente obsession d'une idee fixe.

<< Voyons, repris-je, rien n'est desespere encore. Nous remontons la cote du Portugal. Non loin sont la France, l'Angleterre, ou nous trouverions facilement un refuge. Ah ! si le \_Nautilus\_, sorti du detroit de Gibraltar, avait mis le cap au sud, s'il nous eut entraines vers ces regions a les continents manquent, je partagerais vos inquietudes. Mais, nous le savons maintenant, le capitaine Nemo ne fuit pas les mers civilisees, et dans quelques jours, je crois que vous pourrez agir avec quelque securite. >>

Ned Land me regarda plus fixement encore, et desserrant enfin les levres :

<< C'est pour ce soir >>, dit-il.

Je me redressai subitement. J'etais, je l'avoue, peu prepare a cette communication. J'aurais voulu repondre au Canadien, mais les mots ne me vinrent pas.

<< Nous etions convenus d'attendre une circonstance reprit Ned Land. La circonstance, je la tiens. Ce soir, nous ne serons qu'a quelques milles de la cote espagnole. La nuit est sombre. Le vent souffle du large. J'ai votre parole, monsieur Aronnax, et je compte sur vous. >>

Comme je me taisais toujours, le Canadien se leva, et se rapprochant de moi :

<< Ce soir, a neuf heures, dit-il. J'ai prevenu Conseil. A ce moment-la, le capitaine Nemo sera enferme dans sa chambre et probablement couche. Ni les mecaniciens, ni les hommes de l'equipage ne peuvent nous voir. Conseil et moi, nous gagnerons l'escalier central. Vous, monsieur Aronnax, vous resterez dans la bibliotheque a deux pas de nous, attendant mon signal. Les avirons, le mat et la voile sont dans le canot. Je suis meme parvenu a y porter quelques provisions. Je me suis procure une clef anglaise pour devisser les ecrous qui attachent le canot a la coque du \_Nautilus\_. Ainsi tout est pret. A ce soir.

-- La mer est mauvaise, dis-je.

-- J'en conviens, repond le Canadien, mais il faut risquer cela. La liberte vaut qu'on la paye. D'ailleurs, l'embarcation est solide, et

quelques milles avec un vent qui porte ne sont pas une affaire. Qui sait si demain nous ne serons pas à cent lieues au large ? Que les circonstances nous favorisent, et entre dix et onze heures, nous serons débarqués sur quelque point de la terre ferme ou morts. Donc, à la grâce de Dieu et à ce soir ! >>

Sur ce mot, le Canadien se retira, me laissant presque abasourdi. J'avais imaginé que, le cas échéant, j'aurais eu le temps de réfléchir, de discuter. Mon opiniâtre compagnon ne me le permettait pas. Que lui aurais-je dit, après tout ? Ned Land avait cent fois raison. C'était presque une circonstance, il en profitait. Pouvais-je revenir sur ma parole et assumer cette responsabilité de compromettre dans un intérêt tout personnel l'avenir de mes compagnons ? Demain, le capitaine Nemo ne pouvait-il pas nous entraîner au large de toutes terres ?

En ce moment, un sifflement assez fort m'apprit que les réservoirs se remplissaient, et le *\_Nautilus\_* s'enfonça sous les flots de l'Atlantique.

Je demeurai dans ma chambre. Je voulais éviter le capitaine pour cacher à ses yeux l'émotion qui me dominait. Triste Journée que je passai ainsi, entre le désir de rentrer en possession de mon libre arbitre et le regret d'abandonner ce merveilleux *\_Nautilus\_*, laissant inachevées mes études sous-marines ! Quitter ainsi cet océan, << mon Atlantique >>, comme je me plaisais à le nommer, sans en avoir observé les dernières couches, sans lui avoir dérobé ces secrets que m'avaient révélés les mers des Indes et du Pacifique ! Mon roman me tombait des mains dès le premier volume, mon rêve s'interrompait au plus beau moment ! Quelles heures mauvaises s'écoulerent ainsi, tantôt me voyant en sûreté, à terre, avec mes compagnons, tantôt souhaitant, en dépit de ma raison, que quelque circonstance imprévue empêchât la réalisation des projets de Ned Land.

Deux fois je vins au salon. Je voulais consulter le compas. Je voulais voir si la direction du *\_Nautilus\_* nous rapprochait, en effet, ou nous éloignait de la côte. Mais non. Le *\_Nautilus\_* se tenait toujours dans les eaux portugaises. Il pointait au nord en prolongeant les rivages de l'Océan.

Il fallait donc en prendre son parti et se préparer à fuir. Mon bagage n'était pas lourd. Mes notes, rien de plus.

Quant au capitaine Nemo, je me demandai ce qu'il penserait de notre évasion, quelles inquiétudes, quels torts peut-être elle lui causerait, et ce qu'il ferait dans le double cas où elle serait ou révélée ou manquée ! Sans doute je n'avais pas à me plaindre de lui, au contraire. Jamais hospitalité ne fut plus franche que la sienne. En le quittant, je ne pouvais être taxé d'ingratitude. Aucun serment ne nous liait à lui. C'était sur la force des choses seule qu'il comptait et non sur notre parole pour nous fixer à jamais auprès de lui. Mais cette prétention hautement avouée de nous retenir éternellement prisonniers à son bord justifiait toutes nos tentatives.

Je n'avais pas revu le capitaine depuis notre visite à l'île de Santorin. Le hasard devait-il me mettre en sa présence avant notre départ ? Je le desirais et je le craignais tout à la fois. J'écoutai si je ne l'entendrais pas marcher dans sa chambre contigue à la mienne. Aucun bruit ne parvint à mon oreille. Cette chambre devait être déserte.

Alors j'en vins à me demander si cet étrange personnage était à bord. Depuis cette nuit pendant laquelle le canot avait quitté le *Nautilus* pour un service mystérieux, mes idées s'étaient, en ce qui le concerne, légèrement modifiées. Je pensais, bien qu'il eût pu dire, que le capitaine Nemo devait avoir conservé avec la terre quelques relations d'une certaine espèce. Ne quittait-il jamais le *Nautilus* ? Des semaines entières s'étaient souvent écoulées sans que je l'eusse rencontré. Que faisait-il pendant ce temps, et alors que je le croyais en proie à des accès de misanthropie, n'accomplissait-il pas au loin quelque acte secret dont la nature m'échappait jusqu'ici ?

Toutes ces idées et mille autres m'assaillirent à la fois. Le champ des conjectures ne peut être qu'infini dans l'étrange situation où nous sommes. J'éprouvais un malaise insupportable. Cette journée d'attente me semblait éternelle. Les heures sonnaient trop lentement au gré de mon impatience.

Mon dîner me fut comme toujours servi dans ma chambre. Je mangeai mal, étant trop préoccupé. Je quittai la table à sept heures. Cent vingt minutes -- je les comptais -- me séparaient encore du moment où je devais rejoindre Ned Land. Mon agitation redoublait. Mon pouls battait avec violence. Je ne pouvais rester immobile. J'allais et venais, espérant calmer par le mouvement le trouble de mon esprit. L'idée de succomber dans notre téméraire entreprise était le moins pénible de mes soucis ; mais à la pensée de voir notre projet découvert avant d'avoir quitté le *Nautilus*, à la pensée d'être ramené devant le capitaine Nemo irrité, ou, ce qui eût été pis, contristé de mon abandon, mon cœur palpitait.

Je voulus revoir le salon une dernière fois. Je pris par les coursives, et j'arrivai dans ce musée où j'avais passé tant d'heures agréables et utiles. Je regardai toutes ces richesses, tous ces trésors, comme un homme à la veille d'un éternel exil et qui part pour ne plus revenir. Ces merveilles de la nature, ces chefs-d'œuvre de l'art, entre lesquels depuis tant de jours se concentrait ma vie, j'allais les abandonner pour jamais. J'aurais voulu plonger mes regards par la vitre du salon à travers les eaux de l'Atlantique ; mais les panneaux étaient hermétiquement fermés et un manteau de tôle me séparait de cet Océan que je ne connaissais pas encore.

En parcourant ainsi le salon, j'arrivai près de la porte, ménagée dans le panneau, qui s'ouvrait sur la chambre du capitaine. À mon grand étonnement, cette porte était entrebâillée. Je reculai involontairement. Si le capitaine Nemo était dans sa chambre, il pouvait me voir. Cependant, n'entendant aucun bruit, je m'approchai. La chambre était déserte. Je poussai la porte. Je fis quelques pas à l'intérieur. Toujours le même aspect sévère, cenobitique.



En cet instant, quelques eaux-fortes suspendues a la paroi et que je n'avais pas remarquées pendant ma première visite, frappèrent mes regards. C'étaient des portraits, des portraits de ces grands hommes historiques dont l'existence n'a été qu'un perpétuel dévouement à une grande idée humaine, Kosciusko, le héros tombé au cri de « Finis Pologne », Botzaris, le Léonidas de la Grèce moderne, O'Connell, le défenseur de l'Irlande, Washington, le fondateur de l'Union américaine, Manin, le patriote italien, Lincoln, tombé sous la balle d'un esclavagiste, et enfin, ce martyr de l'affranchissement de la race noire, John Brown, suspendu à son gibet, tel que l'a si terriblement dessiné le crayon de Victor Hugo.

Quel lien existait-il entre ces âmes héroïques et l'âme du capitaine Nemo ? Pouvais-je enfin, de cette réunion de portraits, dégager le mystère de son existence ? Était-il le champion des peuples opprimés, le libérateur des races esclaves ? Avait-il figuré dans les dernières commotions politiques ou sociales de ce siècle. Avait-il été l'un des héros de la terrible guerre américaine, guerre lamentable et à jamais glorieuse ?...

Tout à coup l'horloge sonna huit heures. Le battement du premier coup de marteau sur le timbre m'arracha à mes rêves. Je tressaillis comme si un œil invisible eût pu plonger au plus secret de mes pensées, et je me précipitai hors de la chambre.

La, mes regards s'arrêtèrent sur la boussole. Notre direction était toujours au nord. Le loch indiquait une vitesse modérée, le manomètre, une profondeur de soixante pieds environ. Les circonstances favorisaient donc les projets du Canadien.

Je regagnai ma chambre. Je me vêtis chaudement, bottes de mer, bonnet de loutre, casaque de byssus doublée de peau de phoque. J'étais prêt. J'attendis. Les frémissements de l'hélice troublaient seuls le silence profond qui régnait à bord. J'écoutais, je tendais l'oreille. Quelque éclat de voix ne m'apprendrait-il pas, tout à coup, que Ned Land venait d'être surpris dans ses projets d'évasion ? Une inquiétude mortelle m'envahit. J'essayai vainement de reprendre mon sang-froid.

À neuf heures moins quelques minutes, je collai mon oreille près de la porte du capitaine. Nul bruit. Je quittai ma chambre, et je revins au salon qui était plongé dans une demi-obscurité, mais désert.

J'ouvris la porte communiquant avec la bibliothèque. Même clarté insuffisante, même solitude. J'allai me poster près de la porte qui donnait sur la cage de l'escalier central. J'attendis le signal de Ned Land.

En ce moment, les frémissements de l'hélice diminuèrent sensiblement, puis ils cessèrent tout à fait. Pourquoi ce changement dans les allures du « Nautilus » ? Cette halte favorisait-elle ou gênait-elle les desseins de Ned Land, je n'aurais pu le dire.

Le silence n'était plus trouble que par les battements de mon cœur.

Soudain, un léger choc se fit sentir. Je compris que le \_Nautilus\_ venait de s'arrêter sur le fond de l'océan. Mon inquiétude redoubla. Le signal du Canadien ne m'arrivait pas. J'avais envie de rejoindre Ned Land pour l'engager à remettre sa tentative. Je sentais que notre navigation ne se faisait plus dans les conditions ordinaires...

En ce moment, la porte du grand salon s'ouvrit, et le capitaine Nemo parut. Il m'aperçut, et, sans autre préambule :

<< Ah ! Monsieur le professeur, dit-il d'un ton aimable, je vous cherchais. Savez-vous votre histoire d'Espagne ? >>

On saurait à fond l'histoire de son propre pays que, dans les conditions où je me trouvais, l'esprit trouble, la tête perdue, on ne pourrait en citer un mot.

<< Eh bien ? reprit le capitaine Nemo, vous avez entendu ma question ? Savez-vous l'histoire d'Espagne ?

-- Très mal, répondis-je.

-- Voilà bien les savants, dit le capitaine ils ne savent pas. Alors, asseyez-vous, ajouta-t-il, et je vais vous raconter un curieux épisode de cette histoire. >>

Le capitaine s'étendit sur un divan, et, machinalement, je pris place auprès de lui, dans la pénombre.

<< Monsieur le professeur, me dit-il, écoutez-moi bien. Cette histoire vous intéressera par un certain côté, car elle répondra à une question que sans doute vous n'avez pu résoudre.

-- Je vous écoute, capitaine, dis-je, ne sachant où mon interlocuteur voulait en venir, et me demandant si cet incident se rapportait à nos projets de fuite.

-- Monsieur le professeur, reprit le capitaine Nemo, si vous le voulez bien, nous remonterons à 1702. Vous n'ignorez pas qu'à cette époque, votre roi Louis XIV, croyant qu'il suffisait d'un geste de potentat pour faire rentrer les Pyrénées sous terre, avait imposé le duc d'Anjou, son petit-fils, aux Espagnols. Ce prince, qui régna plus ou moins mal sous le nom de Philippe V, eut affaire, au-dehors, à forte partie.

<< En effet, l'année précédente, les maisons royales de Hollande, d'Autriche et d'Angleterre, avaient conclu à La Haye un traité d'alliance, dans le but d'arracher la couronne d'Espagne à Philippe V, pour la placer sur la tête d'un archiduc, auquel elles donnerent prématurément le nom de Charles III.

<< L'Espagne dut résister à cette coalition. Mais elle était à peu près

depourvue de soldats et de marins. Cependant, l'argent ne lui manquait pas, a la condition toutefois que ses galions, charges de l'or et de l'argent de l'Amerique, entrassent dans ses ports. Or, vers la fin de 1702, elle attendait un riche convoi que la France faisait escorter par une flotte de vingt-trois vaisseaux commandes par l'amiral de Chateau-Renaud, car les marines coalisees couraient alors l'Atlantique.

<< Ce convoi devait se rendre a Cadix, mais l'amiral, ayant appris que la flotte anglaise croisait dans ces parages, resolut de rallier un port de France.

<< Les commandants espagnols du convoi protesterent contre cette decision. Ils voulurent etre conduits dans un port espagnol, et, a defaut de Cadix, dans la baie de Vigo, situee sur la cote nord-ouest de l'Espagne, et qui n'etait pas bloquee.

<< L'amiral de Chateau-Renaud eut la faiblesse d'obeir a cette injonction, et les galions entrerent dans la baie de Vigo.

<< Malheureusement cette baie forme une rade ouverte qui ne peut etre aucunement defendue. Il fallait donc se hater de decharger les galions avant l'arrivee des flottes coalisees, et le temps n'eut pas manque a ce debarquement, si une miserable question de rivalite n'eut surgi tout a coup.

<< Vous suivez bien l'enchainement des faits ? me demanda le capitaine Nemo.

-- Parfaitement, dis-je, ne sachant encore a quel propos m'etait faite cette lecon d'histoire.

-- Je continue. Voici ce qui se passa. Les commercants de Cadix avaient un privilege d'apres lequel ils devaient recevoir toutes les marchandises qui venaient des Indes occidentales. Or, debarquer les lingots des galions au port de Vigo, c'etait aller contre leur droit. Ils se plainquirent donc a Madrid, et ils obtinrent du faible Philippe V que le convoi, sans proceder a son dechargement, resterait en sequestre dans la rade de Vigo jusqu'au moment ou les flottes ennemies se seraient eloignees.

<< Or, pendant que l'on prenait cette decision, le 22 octobre 1702, les vaisseaux anglais arriverent dans la baie de Vigo. L'amiral de Chateau-Renaud, malgre ses forces inferieures, se battit courageusement. Mais quand il vit que les richesses du convoi allaient tomber entre les mains des ennemis, il incendia et saborda les galions qui s'engloutirent avec leurs immenses tresors. >>

Le capitaine Nemo s'etait arrete. Je l'avoue, je ne voyais pas encore en quoi cette histoire pouvait m'interessier.

<< Eh bien ? Lui demandai-je.

-- Eh bien, monsieur Aronnax, me repondit le capitaine Nemo, nous

sommes dans cette baie de Vigo, et il ne tient qu'à vous d'en pénétrer les mystères. >>

Le capitaine se leva et me pria de le suivre. J'avais eu le temps de me remettre. J'obéis. Le salon était obscur, mais à travers les vitres transparentes étincelaient les flots de la mer. Je regardai.

Autour du *Nautilus*, dans un rayon d'une demi-mille, les eaux apparaissaient imprégnées de lumière électrique. Le fond sableux était net et clair. Des hommes de l'équipage, revêtus de scaphandres, s'occupaient à déblayer des tonneaux à demi pourris, des caisses éventrées, au milieu d'épaves encore noircies. De ces caisses, de ces barils, s'échappaient des lingots d'or et d'argent, des cascades de piastres et de bijoux. Le sable en était jonché. Puis, chargés de ce précieux butin, ces hommes revenaient au *Nautilus*, y déposaient leur fardeau et allaient reprendre cette inépuisable pêche d'argent et d'or.

Je comprenais. C'était ici le théâtre de la bataille du 22 octobre 1702. Ici même avaient coulé les galions chargés pour le compte du gouvernement espagnol. Ici le capitaine Nemo venait encaisser, suivant ses besoins, les millions dont il lestait son *Nautilus*. C'était pour lui, pour lui seul que l'Amérique avait livré ses précieux métaux. Il était l'héritier direct et sans partage de ces trésors arrachés aux Incas et aux vaincus de Fernand Cortez !

<< Saviez-vous, monsieur le professeur, me demanda-t-il en souriant, que la mer contient tant de richesse ?

-- Je savais, répondis-je, que l'on évalue à deux millions de tonnes l'argent qui est tenu en suspension dans ses eaux.

-- Sans doute, mais pour extraire cet argent, les dépenses l'emporteraient sur le profit. Ici, au contraire, je n'ai qu'à ramasser ce que les hommes ont perdu, et non seulement dans cette baie de Vigo, mais encore sur mille théâtres de naufrages dont ma carte sous-marine a noté la place. Comprenez-vous maintenant que je sois riche à milliards ?

-- Je le comprends, capitaine. Permettez-moi, pourtant, de vous dire qu'en exploitant précisément cette baie de Vigo, vous n'avez fait que devancer les travaux d'une société rivale.

-- Et laquelle ?

-- Une société qui a reçu du gouvernement espagnol le privilège de rechercher les galions engloutis. Les actionnaires sont alléchés par l'appât d'un énorme bénéfice, car on évalue à cinq cents millions la valeur de ces richesses naufragées.

-- Cinq cents millions ! me répondit le capitaine Nemo. Ils y étaient, mais ils n'y sont plus.

-- En effet, dis-je. Aussi un bon avis à ces actionnaires serait-il acte de charité. Qui sait pourtant s'il serait bien reçu. Ce que les

joueurs regrettent par-dessus tout, d'ordinaire, c'est moins la perte de leur argent que celle de leurs folles esperances. Je les plains moins apres tout que ces milliers de malheureux auxquels tant de richesses bien reparties eussent pu profiter, tandis qu'elles seront a jamais steriles pour eux ! >>

Je n'avais pas plutot exprime ce regret que je sentis qu'il avait du blesser le capitaine Nemo.

<< Steriles ! repondit-il en s'animant. Croyez-vous donc, monsieur, que ces richesses soient perdues, alors que c'est moi qui les ramasse ? Est-ce pour moi, selon vous, que je me donne la peine de recueillir ces tresors ? Qui vous dit que je n'en fais pas un bon usage ? Croyez-vous que j'ignore qu'il existe des etres souffrants, des races opprimees sur cette terre, des miserables a soulager, des victimes a venger ? Ne comprenez-vous pas ?... >>

Le capitaine Nemo s'arreta sur ces dernieres paroles, regrettant peut-etre d'avoir trop parle. Mais j'avais devine. Quels que fussent les motifs qui l'avaient force a chercher l'independance sous les mers, avant tout il etait reste un homme ! Son coeur palpitait encore aux souffrances de l'humanite, et son immense charite s'adressait aux races asservies comme aux individus !

Et je compris alors a qui etaient destines ces millions expadies par le capitaine Nemo, lorsque le \_Nautilus\_ naviguait dans les eaux de la Crete insurgee !

## IX

### UN CONTINENT DISPARU

Le lendemain matin, 19 fevrier, je vis entrer le Canadien dans ma chambre. J'attendais sa visite. Il avait l'air tres desappointe.

<< Eh bien, monsieur ? me dit-il.

-- Oui ! il a fallu que ce damne capitaine s'arretat precisement a l'heure ou nous allions fuir son bateau.

-- Oui, Ned, il avait affaire chez son banquier.

-- Son banquier !

-- Ou plutot sa maison de banque. J'entends par la cet Ocean ou ses richesses sont plus en surete qu'elles ne le seraient dans les caisses d'un Etat. >>

Je racontai alors au Canadien les incidents de la veille, dans le secret espoir de le ramener a l'idee de ne point abandonner le capitaine ; mais mon recit n'eut d'autre resultat que le regret energiquement exprime par Ned de n'avoir pu faire pour son compte une promenade sur le champ de bataille de Vigo.

<< Enfin, dit-il, tout n'est pas fini ! Ce n'est qu'un coup de harpon perdu ! Une autre fois nous réussirons, et dès ce soir s'il le faut...

-- Quelle est la direction du \_Nautilus\_ ? demandai-je.

-- Je l'ignore, répondit Ned.

-- Eh bien ! à midi, nous verrons le point. >>

Le Canadien retourna près de Conseil. Dès que je fus habillé, je passai dans le salon. Le compas n'était pas rassurant. La route du \_Nautilus\_ était sud-sud-ouest. Nous tournions le dos à l'Europe.

J'attendis avec une certaine impatience que le point fut reporté sur la carte. Vers onze heures et demie, les réservoirs se vidèrent, et notre appareil remonta à la surface de l'Océan. Je m'élançai vers la plate-forme. Ned Land m'y avait précédé.

Plus de terres en vue. Rien que la mer immense. Quelques voiles à l'horizon, de celles sans doute qui vont chercher jusqu'au cap San-Roque les vents favorables pour doubler le cap de Bonne-Espérance. Le temps était couvert. Un coup de vent se préparait.

Ned rageant, essayait de percer l'horizon brumeux. Il espérait encore que, derrière tout ce brouillard, s'étendait cette terre si désirée.

À midi, le soleil se montra un instant. Le second profita de cette éclaircie pour prendre sa hauteur. Puis, la mer devenant plus houleuse, nous redescendîmes, et le panneau fut refermé.

Une heure après, lorsque je consultai la carte, je vis que la position du \_Nautilus\_ était indiquée par 16deg.17' de longitude et 33deg.22' de latitude, à cent cinquante lieues de la côte la plus rapprochée. Il n'y avait pas moyen de songer à fuir, et je laissai à penser quelles furent les colères du Canadien, quand je lui fis connaître notre situation.

Pour mon compte, je ne me désolai pas outre mesure. Je me sentis comme soulagé du poids qui m'oppressait, et je pus reprendre avec une sorte de calme relatif mes travaux habituels.

Le soir, vers onze heures, je reçus la visite très inattendue du capitaine Nemo. Il me demanda fort gracieusement si je me sentais fatigué d'avoir veillé la nuit précédente. Je répondis négativement.

<< Alors, monsieur Aronnax, je vous proposerai une curieuse excursion.

-- Proposez, capitaine.

-- Vous n'avez encore visité les fonds sous-marins que le jour et sous la clarté du soleil. Vous conviendrait-il de les voir par une nuit obscure ?

-- Tres volontiers.

-- Cette promenade sera fatigante, je vous en previens. Il faudra marcher longtemps et gravir une montagne. Les chemins ne sont pas tres bien entretenus.

-- Ce que vous me dites la, capitaine, redouble ma curiosite. Je suis pret a vous suivre.

-- Venez donc, monsieur le professeur, nous allons revetir nos scaphandres. >>

Arrive au vestiaire, je vis que ni mes compagnons ni aucun homme de l'equipage ne devait nous suivre pendant cette excursion. Le capitaine Nemo ne m'avait pas meme propose d'emmener Ned ou Conseil.

En quelques instants, nous eumes revetu nos appareils. On placa sur notre dos les reservoirs abondamment charges d'air, mais les lampes electriques n'etaient pas preparees. Je le fis observer au capitaine.

<< Elles nous seraient inutiles >>, repondit-il.

Je crus avoir mal entendu, mais je ne pus reiterer mon observation, car la tete du capitaine avait deja disparu dans son enveloppe metallique. J'achevai de me harnacher, je sentis qu'on me placait dans la main un baton ferre, et quelques minutes plus tard, apres la manoeuvre habituelle, nous prenions pied sur le fond de l'Atlantique, a une profondeur de trois cents metres.

Minuit approchait. Les eaux etaient profondement obscures, mais le capitaine Nemo me montra dans le lointain un point rougeatre, une sorte de large lueur, qui brillait a deux milles environ du Nautilus. Ce qu'etait ce feu, quelles matieres l'alimentaient, pourquoi et comment il se revivifiait dans la masse liquide, je n'aurais pu le dire. En tout cas, il nous eclairait, vaguement il est vrai, mais je m'accoutumai bientot a ces tenebres particulieres, et je compris, dans cette circonstance, l'inutilite des appareils Ruhmkorff.

Le capitaine Nemo et moi, nous marchions l'un pres de l'autre, directement sur le feu signale. Le sol plat montait insensiblement. Nous faisons de larges enjambees, nous aidant du baton ; mais notre marche etait lente, en somme, car nos pieds s'enfoncaient souvent dans une sorte de vase petrie avec des algues et semee de pierres plates.

Tout en avançant, j'entendais une sorte de gresillement au-dessus de ma tete. Ce bruit redoublait parfois et produisait comme un petillement continu. J'en compris bientot la cause. C'etait la pluie qui tombait violemment en crepitant a la surface des flots. Instinctivement, la pensee me vint que j'allais etre trempe ! Par l'eau, au milieu de l'eau ! Je ne pus m'empêcher de rire a cette idee baroque. Mais pour tout dire, sous l'epais habit du scaphandre, on ne sent plus le liquide element, et l'on se croit au milieu d'une atmosphere un peu plus dense que l'atmosphere terrestre, voila tout.

Après une demi-heure de marche, le sol devint rocailleux. Les méduses, les crustacés microscopiques, les pennatules l'éclairaient légèrement de leurs phosphorescentes. J'entrevois des monceaux de pierres que couvraient quelques millions de zoophytes et des fouillis d'algues. Le pied me glissait souvent sur ces visqueux tapis de varech, et sans mon bâton ferreux, je serais tombé plus d'une fois. En me retournant, je voyais toujours le fanal blanchâtre du \_Nautilus\_ qui commençait à palir dans l'éloignement.

Ces amoncellements pierreux dont je viens de parler étaient disposés sur le fond océanique suivant une certaine régularité que je ne m'expliquais pas. J'apercevais de gigantesques sillons qui se perdaient dans l'obscurité lointaine et dont la longueur échappait à toute évaluation. D'autres particularités se présentaient aussi, que je ne savais admettre. Il me semblait que mes lourdes semelles de plomb écrasaient une litière d'ossements qui craquaient avec un bruit sec. Qu'était donc cette vaste plaine que je parcourais ainsi ? J'aurais voulu interroger le capitaine, mais son langage par signes, qui lui permettait de causer avec ses compagnons, lorsqu'ils le suivaient dans ses excursions sous-marines, était encore incompréhensible pour moi.

Cependant, la clarté rougeâtre qui nous guidait, s'accroissait et enflammait l'horizon. La présence de ce foyer sous les eaux m'intriguait au plus haut degré. Était-ce quelque effluence électrique qui se manifestait ? Allais-je vers un phénomène naturel encore inconnu des savants de la terre ? Ou même -- car cette pensée traversa mon cerveau -- la main de l'homme intervenait-elle dans cet embrasement ? Soufflait-elle cet incendie ? Devais-je rencontrer sous ces couches profondes, des compagnons, des amis du capitaine Nemo, vivant comme lui de cette existence étrange, et auxquels il allait rendre visite ? Trouverais-je là-bas toute une colonie d'exilés, qui, las des misères de la terre, avaient cherché et trouvé l'indépendance au plus profond de l'Océan ? Toutes ces idées folles, inadmissibles, me poursuivaient, et dans cette disposition d'esprit, surexcité sans cesse par la série de merveilles qui passaient sous mes yeux, je n'aurais pas été surpris de rencontrer, au fond de cette mer, une de ces villes sous-marines que revêtait le capitaine Nemo !

Notre route s'éclairait de plus en plus. La lueur blanchissante rayonnait au sommet d'une montagne haute de huit cents pieds environ. Mais ce que j'apercevais n'était qu'une simple reverberation développée par le cristal des couches d'eau. Le foyer, source de cette inexplicable clarté, occupait le versant opposé de la montagne.

Au milieu des dédales pierreux qui sillonnaient le fond de l'Atlantique, le capitaine Nemo s'avancait sans hésitation. Il connaissait cette sombre route. Il l'avait souvent parcourue, sans doute, et ne pouvait s'y perdre. Je le suivais avec une confiance inébranlable. Il m'apparaissait comme un des génies de la mer, et quand il marchait devant moi, j'admirais sa haute stature qui se découpait en noir sur le fond lumineux de l'horizon.



Il etait une heure du matin. Nous etions arrives aux premieres rampes de la montagne. Mais pour les aborder, il fallut s'aventurer par les sentiers difficiles d'un vaste taillis.

Oui ! un taillis d'arbres morts, sans feuilles, sans seve, arbres mineralises sous l'action des eaux, et que dominaient ca et la des pins gigantesques. C'etait comme une houillere encore debout, tenant par ses racines au sol effondre, et dont la ramure, a la maniere des fines decoupures de papier noir, se dessinait nettement sur le plafond des eaux. Que l'on se figure une foret du Hartz, accrochee aux flancs d'une montagne, mais une foret engloutie. Les sentiers etaient encombres d'algues et de fucus, entre lesquels grouillait un monde de crustaces. J'allais, gravissant les rocs, enjambant les troncs etendus, brisant les lianes de mer qui se balancaient d'un arbre a l'autre, effarouchant les poissons qui volaient de branche en branche. Entraîne, je ne sentais plus la fatigue. Je suivais mon guide qui ne se fatiguait pas.

Quel spectacle ! Comment le rendre ? Comment peindre l'aspect de ces bois et de ces rochers dans ce milieu liquide, leurs dessous sombres et farouches, leurs dessus colores de tons rouges sous cette clarte que doublait la puissance reverberante des eaux ? Nous gravissions des rocs qui s'eboulaient ensuite par pans enormes avec un sourd grondement d'avalanche. A droite, a gauche, se creusaient de tenebreuses galeries ou se perdait le regard. Ici s'ouvraient de vastes clairieres, que la main de l'homme semblait avoir degagees, et je me demandais parfois si quelque habitant de ces regions sous-marines n'allait pas tout a coup m'apparaître.

Mais le capitaine Nemo montait toujours. Je ne voulais pas rester en arriere. Je le suivais hardiment. Mon baton me pretait un utile secours. Un faux pas eut ete dangereux sur ces etroites passes evidees aux flancs des gouffres ; mais j'y marchais d'un pied ferme et sans ressentir l'ivresse du vertige. Tantot je sautais une crevasse dont la profondeur m'eut fait reculer au milieu des glaciers de la terre ; tantot je m'aventurais sur le tronc vacillant des arbres jetes d'un abime a l'autre, sans regarder sous mes pieds, n'ayant des yeux que pour admirer les sites sauvages de cette region. La, des rocs monumentaux, penchant sur leurs bases irregulierement decoupees, semblaient defier les lois de l'equilibre. Entre leurs genoux de pierre, des arbres poussaient comme un jet sous une pression formidable, et soutenaient ceux qui les soutenaient eux-memes. Puis, des tours naturelles, de larges pans tailles a pic comme des courtines, s'inclinaient sous un angle que les lois de la gravitation n'eussent pas autorise a la surface des regions terrestres.

Et moi-meme ne sentais-je pas cette difference due a la puissante densite de l'eau, quand, malgre mes lourds vetements, ma tete de cuivre, mes semelles de metal, je m'elevais sur des pentes d'une impraticable raideur, les franchissant pour ainsi dire avec la legerete d'un isard ou d'un chamois !

Au recit que je fais de cette excursion sous les eaux, je sens bien que je ne pourrai etre vraisemblable ! Je suis l'historien des choses

d'apparence impossible qui sont pourtant réelles, incontestables. Je n'ai point rêvé. J'ai vu et senti !

Deux heures après avoir quitté le *Nautilus*, nous avons franchi la ligne des arbres, et à cent pieds au-dessus de nos têtes se dressait le pic de la montagne dont la projection faisait ombre sur l'éclatante irradiation du versant opposé. Quelques arbrisseaux pétrifiés couraient çà et là en zigzags grimacants. Les poissons se levaient en masse sous nos pas comme des oiseaux surpris dans les hautes herbes. La masse rocheuse était creusée d'impenetrables anfractuosités, de grottes profondes, d'insondables trous, au fond desquels j'entendais remuer des choses formidables. Le sang me refluit jusqu'au cœur, quand j'apercevais une antenne énorme qui me barrait la route, ou quelque pince effrayante se refermant avec bruit dans l'ombre des cavités ! Des milliers de points lumineux brillaient au milieu des ténèbres. C'étaient les yeux de crustacés gigantesques, tapis dans leur tanière, des homards géants se redressant comme des hallebardiers et remuant leurs pattes avec un cliquetis de ferraille, des crabes titanesques, braqués comme des canons sur leurs affûts, et des poulpes effroyables entrelaçant leurs tentacules comme une broussaille vivante de serpents.

Quel était ce monde exorbitant que je ne connaissais pas encore ? À quel ordre appartenaient ces articules auxquels le roc formait comme une seconde carapace ? Ou la nature avait-elle trouvé le secret de leur existence végétative, et depuis combien de siècles vivaient-ils ainsi dans les dernières couches de l'Océan ?

Mais je ne pouvais m'arrêter. Le capitaine Nemo, familiarisé avec ces terribles animaux, n'y prenait plus garde. Nous étions arrivés à un premier plateau, où d'autres surprises m'attendaient encore. Là se dessinaient de pittoresques ruines, qui trahissaient la main de l'homme, et non plus celle du Créateur. C'étaient de vastes amoncellements de pierres où l'on distinguait de vagues formes de châteaux, de temples, revêtus d'un monde de zoophytes en fleurs, et auxquels, au lieu de lierre, les algues et les fucus faisaient un épais manteau végétal.

Mais qu'était donc cette portion du globe engloutie par les cataclysmes ? Qui avait disposé ces roches et ces pierres comme des dolmens des temps anté-historiques ? Ou étais-je, ou m'avait entraîné la fantaisie du capitaine Nemo ?

J'aurais voulu l'interroger. Ne le pouvant, je l'arrêtai. Je saisis son bras. Mais lui, secouant la tête, et me montrant le dernier sommet de la montagne, sembla me dire :

<< Viens ! viens encore ! viens toujours ! >>

Je le suivis dans un dernier élan, et en quelques minutes, j'eus gravi le pic qui dominait d'une dizaine de mètres toute cette masse rocheuse.

Je regardai ce côté que nous venions de franchir. La montagne ne s'élevait que de sept à huit cents pieds au-dessus de la plaine ; mais

de son versant oppose, elle dominait d'une hauteur double le fond en contre bas de cette portion de l'Atlantique. Mes regards s'etendaient au loin et embrassaient un vaste espace eclaire par une fulguration violente. En effet, c'etait un volcan que cette montagne. A cinquante pieds au-dessous du pic, au milieu d'une pluie de pierres et de scories, un large cratere vomissait des torrents de lave, qui se dispersaient en cascade de feu au sein de la masse liquide. Ainsi pose, ce volcan, comme un immense flambeau, eclairait la plaine inferieure jusqu'aux dernieres limites de l'horizon.

J'ai dit que le cratere sous-marin rejetait des laves, mais non des flammes. Il faut aux flammes l'oxygene de l'air, et elles ne sauraient se developper sous les eaux ; mais des coulees de lave, qui ont en elles le principe de leur incandescence, peuvent se porter au rouge blanc, lutter victorieusement contre l'element liquide et se vaporiser a son contact. De rapides courants entraînaient tous ces gaz en diffusion, et les torrents laviques glissaient jusqu'au bas de la montagne, comme les dejections du Vesuve sur un autre Torre del Greco.

En effet, la, sous mes yeux, ruinee, abimee, jetee bas, apparaissait une ville detruite, ses toits effondres, ses temples abattus, ses arcs disloques, ses colonnes gisant a terre, ou l'on sentait encore les solides proportions d'une sorte d'architecture toscane ; plus loin, quelques restes d'un gigantesque aqueduc ; ici l'exhaussement empate d'une acropole, avec les formes flottantes d'un Parthenon ; la, des vestiges de quai, comme si quelque antique port eut abrite jadis sur les bords d'un ocean disparu les vaisseaux marchands et les triemes de guerre ; plus loin encore, de longues lignes de murailles ecroulees, de larges rues desertes, toute une Pompei enfouie sous les eaux, que le capitaine Nemo ressuscitait a mes regards !

Ou etais-je ? Ou etais-je ? Je voulais le savoir a tout prix, je voulais parler, je voulais arracher la sphere de cuivre qui emprisonnait ma tete.

Mais le capitaine Nemo vint a moi et m'arreta d'un geste. Puis, ramassant un morceau de pierre crayeuse, il s'avanca vers un roc de basalte noire et traca ce seul mot :

#### ATLANTIDE

Quel eclair traversa mon esprit ! L'Atlantide, l'ancienne Meropide de Theopompe, l'Atlantide de Platon, ce continent nie par Origene, Porphyre, Jamblique, D'Anville, Malte-Brun, Humboldt, qui mettaient sa disparition au compte des recits legendaires, admis par Possidonius, Pline, Ammien-Marcellin, Tertullien, Engel, Sherer, Tournefort, Buffon, d'Avezac, je l'avais la sous les yeux, portant encore les irrecusables temoignages de sa catastrophe ! C'etait donc cette region engloutie qui existait en dehors de l'Europe, de l'Asie, de la Libye, au-dela des colonnes d'Hercule, ou vivait ce peuple puissant des Atlantes, contre lequel se firent les premieres guerres de l'ancienne Grece !

L'historien qui a consigne dans ses ecrits les hauts faits de ces temps heroiques, c'est Platon lui-meme. Son dialogue de Timee et de Critias a

ete, pour ainsi dire, trace sous l'inspiration de Solon, poete et  
legislateur.

Un jour, Solon s'entretenait avec quelques sages vieillards de Sais,  
ville deja vieille de huit cents ans, ainsi que le temoignaient ses  
annales gravees sur le mur sacre de ses temples. L'un de ces vieillards  
raconta l'histoire d'une autre ville plus ancienne de mille ans. Cette  
premiere cite athenienne, agee de neuf cents siecles, avait ete envahie  
et en partie detruite par les Atlantes. Ces Atlantes, disait-il,  
occupaient un continent immense plus grand que l'Afrique et l'Asie  
reunies, qui couvrait une surface comprise du douzieme degre de  
latitude au quarantieme degre nord. Leur domination s'etendait meme a  
l'Egypte. Ils voulurent l'imposer jusqu'en Grece, mais ils durent se  
retirer devant l'indomptable resistance des Hellenes. Des siecles  
s'ecoulerent. Un cataclysme se produisit, inondations, tremblements de  
terre. Une nuit et un jour suffirent a l'aneantissement de cette  
Atlantide dont les plus hauts sommets, Madere, les Acores, les  
Canaries, les iles du cap Vert, emergent encore.

Tels etaient ces souvenirs historiques que l'inscription du capitaine  
Nemo faisait palpiter dans mon esprit. Ainsi donc, conduit par la plus  
etrange destinee, je foulais du pied l'une des montagnes de ce  
continent ! Je touchais de la main ces ruines mille fois seculaires et  
contemporaines des epoques geologiques ! Je marchais la meme ou avaient  
marche les contemporains du premier homme ! J'ecrasais sous mes lourdes  
semelles ces squelettes d'animaux des temps fabuleux, que ces arbres,  
maintenant mineralises, couvraient autrefois de leur ombre !

Ah ! pourquoi le temps me manquait-il ! J'aurais voulu descendre les  
pentes abruptes de cette montagne, parcourir en entier ce continent  
immense qui sans doute reliait l'Afrique a l'Amerique, et visiter ces  
grandes cites antediluviennes. La, peut-etre, sous mes regards,  
s'etendaient Makhimos, la guerriere, Eusebes, la pieuse, dont les  
gigantesques habitants vivaient des siecles entiers, et auxquels la  
force ne manquait pas pour entasser ces blocs qui resistaient encore a  
l'action des eaux. Un jour peut-etre, quelque phenomene eruptif les  
ramenera a la surface des flots, ces ruines englouties ! On a signale  
de nombreux volcans sous-marins dans cette portion de l'Ocean, et bien  
des navires ont senti des secousses extraordinaires en passant sur ces  
fonds tourmentes. Les uns ont entendu des bruits sourds qui annoncaient  
la lutte profonde des elements ; les autres ont recueilli des cendres  
volcaniques projetees hors de la mer. Tout ce sol jusqu'a l'Equateur  
est encore travaille par les forces plutoniennes. Et qui sait si, dans  
une epoque eloignee, accrus par les dejections volcaniques et par les  
couches successives de laves, des sommets de montagnes ignivomes  
n'apparaîtront pas a la surface de l'Atlantique !

Pendant que je revais ainsi, tandis que je cherchais a fixer dans mon  
souvenir tous les details de ce paysage grandiose, le capitaine Nemo,  
accoude sur une stele moussue, demeurait immobile et comme petrifie  
dans une muette extase. Songeait-il a ces generations disparues et leur  
demandait-il le secret de la destinee humaine ? Etait-ce a cette place  
que cet homme etrange venait se retremper dans les souvenirs de

l'histoire, et revivre de cette vie antique, lui qui ne voulait pas de la vie moderne ? Que n'aurais-je donné pour connaître ses pensées, pour les partager, pour les comprendre !

Nous restâmes à cette place pendant une heure entière, contemplant la vaste plaine sous l'éclat des laves qui prenaient parfois une intensité surprenante. Les bouillonnements intérieurs faisaient courir de rapides frissonnements sur l'écorce de la montagne. Des bruits profonds, nettement transmis par ce milieu liquide, se repercutaient avec une majestueuse ampleur.

En ce moment, la lune apparut un instant à travers la masse des eaux et jeta quelques pâles rayons sur le continent englouti. Ce ne fut qu'une lueur, mais d'un indescriptible effet. Le capitaine se leva, jeta un dernier regard à cette immense plaine ; puis de la main il me fit signe de le suivre.

Nous descendîmes rapidement la montagne. La forêt minérale une fois dépassée, j'aperçus le fanal du *Nautilus* qui brillait comme une étoile. Le capitaine marcha droit à lui, et nous étions rentrés à bord au moment où les premières teintes de l'aube blanchissaient la surface de l'Océan.

X

## LES HOUILLERES SOUS-MARINES

Le lendemain, 20 février, je me réveillais fort tard. Les fatigues de la nuit avaient prolongé mon sommeil jusqu'à onze heures. Je m'habillai promptement. J'avais hâte de connaître la direction du *Nautilus*. Les instruments m'indiquèrent qu'il courait toujours vers le sud avec une vitesse de vingt milles à l'heure par une profondeur de cent mètres.

Conseil entra. Je lui racontai notre excursion nocturne, et, les panneaux étant ouverts, il put encore entrevoir une partie de ce continent submergé.

En effet, le *Nautilus* rasait à dix mètres du sol seulement la plaine de l'Atlantide. Il filait comme un ballon emporté par le vent au-dessus des prairies terrestres ; mais il serait plus vrai de dire que nous étions dans ce salon comme dans le wagon d'un train express. Les premiers plans qui passaient devant nos yeux, c'étaient des rocs découpés fantastiquement, des forêts d'arbres passés du règne végétal au règne animal, et dont l'immobile silhouette grimacait sous les flots. C'étaient aussi des masses pierreuses enfouies sous des tapis d'axidies et d'anémones, hérissées de longues hydrophytes verticales, puis des blocs de laves étrangement contournés qui attestaient toute la fureur des expansions plutoniennes.

Tandis que ces sites bizarres resplendissaient sous nos feux électriques, je racontais à Conseil l'histoire de ces Atlantes, qui, au point de vue purement imaginaire, inspirèrent à Bailly tant de pages charmantes. Je lui disais les guerres de ces peuples héroïques. Je

discutais la question de l'Atlantide en homme qui ne peut plus douter. Mais Conseil, distrait, m'écoutait peu, et son indifférence à traiter ce point historique me fut bientôt expliquée.

En effet, de nombreux poissons attiraient ses regards, et quand passaient des poissons, Conseil, emporté dans les abîmes de la classification, sortait du monde réel. Dans ce cas, je n'avais plus qu'à le suivre et à reprendre avec lui nos études ichthyologiques.

Du reste, ces poissons de l'Atlantique ne différaient pas sensiblement de ceux que nous avons observés jusqu'ici. C'étaient des raies d'une taille gigantesque, longues de cinq mètres et douées d'une grande force musculaire qui leur permet de s'élancer au-dessus des flots, des squales d'espèces diverses, entre autres, un glauque de quinze pieds, à dents triangulaires et aiguës, que sa transparence rendait presque invisible au milieu des eaux, des sables bruns, des humantins en forme de prismes et cuirasses d'une peau tuberculeuse, des esturgeons semblables à leurs congénères de la Méditerranée, des syngnathes-trompettes, longs d'un pied et demi, jaune-brun, pourvus de petites nageoires grises, sans dents ni langue, et qui défilaient comme de fins et souples serpents.

Parmi les poissons osseux, Conseil nota des makairas noirâtres, longs de trois mètres et armés à leur mâchoire supérieure d'une épée percante, des vives, aux couleurs animées, connues du temps d'Aristote sous le nom de dragons marins et que les aiguillons de leur dorsale rendent très dangereux à saisir, puis, des coryphèmes, au dos brun rayé de petites raies bleues et encadré dans une bordure d'or, de belles dorades, des chrysostomes-lune, sortes de disques à reflets d'azur, qui, éclairés en dessus par les rayons solaires, formaient comme des taches d'argent, enfin des xyphias-espérons, longs de huit mètres, marchant par troupes, portant des nageoires jaunâtres taillées en faux et de longs glaives de six pieds, intrepides animaux, plutôt herbivores que piscivores, qui obéissaient au moindre signe de leurs femelles comme des maris bien stylés.

Mais tout en observant ces divers échantillons de la faune marine, je ne laissais pas d'examiner les longues plaines de l'Atlantide. Parfois, de capricieux accidents du sol obligeaient le *\_Nautilus\_* à ralentir sa vitesse, et il se glissait alors avec l'adresse d'un cétacé dans d'étroits étranglements de collines. Si ce labyrinthe devenait inextricable, l'appareil s'élevait alors comme un aérostat, et l'obstacle franchi, il reprenait sa course rapide à quelques mètres au-dessus du fond. Admirable et charmante navigation, qui rappelait les manœuvres d'une promenade aérostatique, avec cette différence toutefois que le *\_Nautilus\_* obéissait passivement à la main de son timonier.

Vers quatre heures du soir, le terrain, généralement composé d'une vase épaisse et entremêlée de branches minéralisées, se modifia peu à peu, il devint plus rocailleux et parut semé de conglomérats, de tufs basaltiques, avec quelques semis de laves et d'obsidiennes sulfureuses. Je pensai que la région des montagnes allait bientôt succéder aux

longues plaines, et, en effet, dans certaines evolutions du \_Nautilus\_, j'aperçus l'horizon meridional barre par une haute muraille qui semblait fermer toute issue. Son sommet dépassait évidemment le niveau de l'Océan. Ce devait être un continent, ou tout au moins une île, soit une des Canaries, soit une des îles du cap Vert. Le point n'ayant pas été fait -- a dessein peut-être -- j'ignorais notre position. En tout cas, une telle muraille me parut marquer la fin de cette Atlantide, dont nous n'avions parcouru, en somme, qu'une minime portion.

La nuit n'interrompit pas mes observations. J'étais resté seul. Conseil avait regagné sa cabine. Le \_Nautilus\_, ralentissant son allure, voltigeait au-dessus des masses confuses du sol, tantôt les effleurant comme s'il eut voulu s'y poser, tantôt remontant capricieusement à la surface des flots. J'entrevois alors quelques vives constellations à travers le cristal des eaux, et précisément cinq ou six de ces étoiles zodiacales qui traînent à la queue d'Orion.

Longtemps encore, je serais resté à ma vitre, admirant les beautés de la mer et du ciel, quand les panneaux se refermèrent. À ce moment, le \_Nautilus\_ était arrivé à l'aplomb de la haute muraille. Comment manoeuvrerait-il, je ne pouvais le deviner. Je regagnai ma chambre. Le \_Nautilus\_ ne bougeait plus. Je m'endormis avec la ferme intention de me réveiller après quelques heures de sommeil.

Mais, le lendemain, il était huit heures lorsque je revins au salon. Je regardai le manomètre. Il m'apprit que le \_Nautilus\_ flottait à la surface de l'Océan. J'entendais, d'ailleurs, un bruit de pas sur la plate-forme. Cependant aucun roulis ne trahissait l'ondulation des lames supérieures.

Je montai jusqu'au panneau. Il était ouvert. Mais, au lieu du grand jour que j'attendais, je me vis environné d'une obscurité profonde. Où étions-nous ? M'étais-je trompé ? Faisait-il encore nuit ? Non ! Pas une étoile ne brillait, et la nuit n'a pas de ces ténèbres absolues.

Je ne savais que penser, quand une voix me dit :

<< C'est vous, monsieur le professeur ?

-- Ah ! capitaine Nemo, répondez-je, où sommes-nous ?

-- Sous terre, monsieur le professeur.

-- Sous terre ! m'écriai-je ! Et le \_Nautilus\_ flotte encore ?

-- Il flotte toujours.

-- Mais, je ne comprends pas ?

-- Attendez quelques instants. Notre fanal va s'allumer, et, si vous aimez les situations claires, vous serez satisfait. >>

Je mis le pied sur la plate-forme et j'attendis. L'obscurité était si

complete que je n'apercevais meme pas le capitaine Nemo. Cependant, en regardant au zenith, exactement au-dessus de ma tete, je crus saisir une lueur indecise, une sorte de demi-jour qui emplissait un trou circulaire. En ce moment, le fanal s'alluma soudain, et son vif eclat fit evanouir cette vague lumiere.

Je regardai, apres avoir un instant ferme mes yeux eblouis par le jet electrique. Le \_Nautilus\_ etait stationnaire. Il flottait aupres d'une berge disposee comme un quai. Cette mer qui le supportait en ce moment, c'etait un lac emprisonne dans un cirque de murailles qui mesurait deux milles de diametre, soit six milles de tour. Son niveau, -- le manometre l'indiquait -- ne pouvait etre que le niveau exterieur, car une communication existait necessairement entre ce lac et la mer. Les hautes parois, inclinees sur leur base, s'arrondissaient en voute et figuraient un immense entonnoir retourne, dont la hauteur comptait cinq ou six cents metres. Au sommet s'ouvrait un orifice circulaire par lequel j'avais surpris cette legere clarte, evidemment due au rayonnement diurne.

Avant d'examiner plus attentivement les dispositions interieures de cette enorme caverne, avant de me demander si c'etait la l'ouvrage de la nature ou de l'homme, j'allai vers le capitaine Nemo.

<< Ou sommes-nous ? dis-je.

-- Au centre meme d'un volcan eteint, me repondit le capitaine, un volcan dont la mer a envahi l'interieur a la suite de quelque convulsion du sol. Pendant que vous dormiez, monsieur le professeur, le \_Nautilus\_ a penetre dans ce lagon par un canal naturel ouvert a dix metres au-dessous de la surface de l'Ocean. C'est ici son port d'attache, un port sur, commode, mysterieux, abrite de tous les rhumbs du vent ! Trouvez-moi sur les cotes de vos continents ou de vos iles une rade qui vaille ce refuge assure contre la fureur des ouragans.

-- En effet, repondis-je, ici vous etes en surete, capitaine Nemo. Qui pourrait vous atteindre au centre d'un volcan ? Mais, a son sommet, n'ai-je pas apercu une ouverture ?

-- Oui, son cratere, un cratere empli jadis de laves, de vapeurs et de flammes, et qui maintenant donne passage a cet air vivifiant que nous respirons.

-- Mais quelle est donc cette montagne volcanique ? demandai-je.

-- Elle appartient a un des nombreux ilots dont cette mer est semee. Simple ecueil pour les navires, pour nous caverne immense. Le hasard me l'a fait decouvrir, et, en cela, le hasard m'a bien servi.

-- Mais ne pourrait-on descendre par cet orifice qui forme le cratere du volcan ?

-- Pas plus que je ne saurais y monter. Jusqu'a une centaine de pieds, la base interieure de cette montagne est praticable, mais au-dessus,



les parois surplombent, et leurs rampes ne pourraient être franchies.

-- Je vois, capitaine, que la nature vous sert partout et toujours. Vous êtes en sûreté sur ce lac, et nul que vous n'en peut visiter les eaux. Mais, à quoi bon ce refuge ? Le *Nautilus* n'a pas besoin de port.

-- Non, monsieur le professeur, mais il a besoin d'électricité pour se mouvoir, d'éléments pour produire son électricité, de sodium pour alimenter ses éléments, de charbon pour faire son sodium, et de houillères pour extraire son charbon. Or, précisément ici, la mer recouvre des forêts entières qui furent enlées dans les temps géologiques ; minéralisées maintenant et transformées en houille, elles sont pour moi une mine inépuisable.

-- Vos hommes, capitaine, font donc ici le métier de mineurs ?

-- Précisément. Ces mines s'étendent sous les flots comme les houillères de Newcastle. C'est ici que, revêtus du scaphandre, le pic et la pioche à la main, mes hommes vont extraire cette houille, que je n'ai pas même demandée aux mines de la terre. Lorsque je brûle ce combustible pour la fabrication du sodium, la fumée qui s'échappe par le cratère de cette montagne lui donne encore l'apparence d'un volcan en activité.

-- Et nous les verrons à l'œuvre, vos compagnons ?

-- Non, pas cette fois, du moins, car je suis pressé de continuer notre tour du monde sous-marin. Aussi, me contenterai-je de puiser aux réserves de sodium que je possède. Le temps de les embarquer, c'est-à-dire un jour seulement, et nous reprendrons notre voyage. Si donc vous voulez parcourir cette caverne et faire le tour du lagon, profitez de cette journée, monsieur Aronnax. >>

Je remerciai le capitaine, et j'allai chercher mes deux compagnons qui n'avaient pas encore quitté leur cabine. Je les invitai à me suivre sans leur dire où ils se trouvaient.

Ils monterent sur la plate-forme. Conseil, qui ne s'étonnait de rien, regarda comme une chose très naturelle de se réveiller sous une montagne après s'être endormi sous les flots. Mais Ned Land n'eut d'autre idée que de chercher si la caverne présentait quelque issue.

Après déjeuner, vers dix heures, nous descendions sur la berge.

<< Nous voici donc encore une fois à terre, dit Conseil.

-- Je n'appelle pas cela << la terre >>, répondit le Canadien. Et d'ailleurs, nous ne sommes pas dessus, mais dessous. >>

Entre le pied des parois de la montagne et les eaux du lac se développait un rivage sablonneux qui, dans sa plus grande largeur, mesurait cinq cents pieds. Sur cette grève, on pouvait faire aisément le tour du lac. Mais la base des hautes parois formait un sol

tourmente, sur lequel gisaient, dans un pittoresque entassement, des blocs volcaniques et d'énormes pierres poncees. Toutes ces masses desagregées, recouvertes d'un email poli sous l'action des feux souterrains, resplendissaient au contact des jets electriques du fanal. La poussiere micacee du rivage, que soulevaient nos pas, s'envolait comme une nuee d'etincelles.

Le sol s'elevait sensiblement en s'eloignant du relais des flots, et nous Mmes bientot arrives a des rampes longues et sinueuses, veritables raidillons qui permettaient de s'elever peu a peu, mais il fallait marcher prudemment au milieu de ces -- conglomerats, qu'aucun ciment ne reliait entre eux, et le pied glissait sur ces trachytes vitreux, faits de cristaux de feldspath et de quartz.

La nature volcanique de cette enorme excavation s'affirmait de toutes parts. Je le fis observer a mes compagnons.

<< Vous figurez-vous, leur demandai-je, ce que devait etre cet entonnoir, lorsqu'il s'emplissait de laves bouillonnantes, et que le niveau de ce liquide incandescent s'elevait jusqu'a l'orifice de la montagne, comme la fonte sur les parois d'un fourneau ?

-- Je me le figure parfaitement, repondit Conseil. Mais monsieur me dira-t-il pourquoi le grand fondeur a suspendu son operation, et comment il se fait que la fournaise est remplacee par les eaux tranquilles d'un lac ?

-- Tres probablement, Conseil, parce que quelque convulsion a produit au-dessous de la surface de l'Ocean cette ouverture qui a servi de passage au \_Nautilus\_. Alors les eaux de l'Atlantique se sont precipitees a l'interieur de la montagne. Il y a eu lutte terrible entre les deux elements, lutte qui s'est terminee a l'avantage de Neptune. Mais bien des siecles se sont ecoules depuis lors, et le volcan submerge s'est change en grotte paisible.

-- Tres bien, repliqua Ned Land. J'accepte l'explication, mais je regrette, dans notre interet, que cette ouverture dont parle monsieur le professeur ne soit pas produite au-dessus du niveau de la mer.

-- Mais, ami Ned, repliqua Conseil, si ce passage n'eut pas ete sous-marin, le \_Nautilus\_ n'aurait pu y penetrer !

-- Et j'ajouterai, maitre Land, que les eaux ne se seraient pas precipitees sous la montagne et que le volcan serait reste volcan. Donc vos regrets sont superflus. >>

Notre ascension continua. Les rampes se faisaient de plus en plus raides et etroites. De profondes excavations les coupaient parfois, qu'il fallait franchir. Des masses surplombantes voulaient etre tournees. On se glissait sur les genoux, on rampait sur le ventre. Mais, l'adresse de Conseil et la force du Canadien aidant, tous les obstacles furent surmontes.

A une hauteur de trente metres environ, la nature du terrain se modifia, sans qu'il devint plus praticable. Aux conglomerats et aux trachytes succederent de noirs basaltes ; ceux-ci etendus par nappes toutes grumelees de soufflures ; ceux-la formant des prismes reguliers, disposes comme une colonnade qui supportait les retombees de cette voute immense, admirable specimen de l'architecture naturelle. Puis, entre ces basaltes serpentaient de longues coulees de laves refroidies, incrustees de raies bitumineuses, et, par places, s'etendaient de larges tapis de soufre. Un jour plus puissant, entrant par le cratere superieur, inondait d'une vague clarte toutes ces dejections volcaniques, a jamais ensevelies au sein de la montagne eteinte.

Cependant, notre marche ascensionnelle fut bientot arretee, a une hauteur de deux cent cinquante pieds environ, par d'infranchissables obstacles. La voussure interieure revenait en surplomb, et la montee dut se changer en promenade circulaire. A ce dernier plan, le regne vegetal commencait a lutter avec le regne mineral. Quelques arbustes et meme certains arbres sortaient des anfractuosités de la paroi. Je reconnus des euphorbes qui laissaient couler leur suc caustique. Des heliotropes, tres inhabiles a justifier leur nom, puisque les rayons solaires n'arrivaient jamais jusqu'a eux, penchaient tristement leurs grappes de fleurs aux couleurs et aux parfums a demi passes. Ca et la, quelques chrysanthemes poussaient timidement au pied d'aloes a longues feuilles tristes et maladifs. Mais, entre les coulees de laves, j'aperçus de petites violettes, encore parfumees d'une legere odeur, et j'avoue que je les respirai avec delices. Le parfum, c'est l'ame de la fleur, et les fleurs de la mer, ces splendides hydrophytes, n'ont pas d'ame !

Nous etions arrives au pied d'un bouquet de dragonniers robustes, qui ecartaient les roches sous l'effort de leurs musculeuses racines, quand Ned Land s'ecria :

<< Ah ! monsieur, une ruche !

-- Une ruche ! repliquai-je, en faisant un geste de parfaite incredulite.

-- Oui ! une ruche, repeta le Canadien, et des abeilles qui bourdonnent autour. >>

Je m'approchai et je dus me rendre a l'evidence. Il y avait la, a l'orifice d'un trou creuse dans le trou d'un dragonnier, quelques milliers de ces ingenieux insectes, si communs dans toutes les Canaries, et dont les produits y sont particulierement estimes.

Tout naturellement, le Canadien voulut faire sa provision de miel, et j'aurais eu mauvaise grace a m'y opposer. Une certaine quantite de feuilles seches melangees de soufre s'allumerent sous l'etincelle de son briquet, et il commença a enfumer les abeilles. Les bourdonnements cesserent peu a peu, et la ruche eventree livra plusieurs livres d'un miel parfume. Ned Land en remplit son havresac.

<< Quand j'aurai melange ce miel avec la pate de l'artocarpus, nous dit-il, je serai en mesure de vous offrir un gateau succulent.

-- Parbleu ! fit Conseil, ce sera du pain d'epice.

-- Va pour le pain d'epice, dis-je, mais reprenons cette interessante promenade. >>

A certains detours du sentier que nous suivions alots, le lac apparaissait dans toute son etendue. Le fanal éclairait en entier sa surface paisible qui ne connaissait ni les rides ni les ondulations. Le \_Nautilus\_ gardait une immobilite parfaite. Sur sa plate-forme et sur la berge s'agitaient les hommes de son equipage, ombres noires nettement decoupees au milieu de cette lumineuse atmosphere.

En ce moment, nous contournions la crete la plus elevee de ces premiers plans de roches qui soutenaient la voute. Je vis alors que les abeilles n'etaient pas les seuls representants du regne animal a l'interieur de ce volcan. Des oiseaux de proie planaient et tournoyaient ca et la dans l'ombre, ou s'enfuyaient de leurs nids perches sur des pointes de roc. C'etaient des eperviers au ventre blanc, et des crecelles criardes. Sur les pentes detalaient aussi, de toute la rapidite de leurs echasses, de belles et grasses outardes. Je laisse a penser si la convoitise du Canadien fut allumee a la vue de ce gibier savoureux, et s'il regretta de ne pas avoir un fusil entre ses mains. Il essaya de remplacer le plomb par les pierres, et apres plusieurs essais infructueux, il parvint a blesser une de ces magnifiques outardes. Dire qu'il risqua vingt fois sa vie pour s'en emparer, ce n'est que verite pure, mais il fit si bien que l'animal alla rejoindre dans son sac les gateaux de miel.

Nous dumes alors redescendre vers le rivage, car la crete devenait impraticable. Au-dessus de nous, le cratere beant apparaissait comme une large ouverture de puits. De cette place, le ciel se laissait distinguer assez nettement, et je voyais courir des nuages echeveles par le vent d'ouest, qui laissaient trainer jusqu'au sommet de la montagne leurs brumeux haillons. Preuve certaine que ces nuages se tenaient a une hauteur mediocre, car le volcan ne s'elevait pas a plus de huit cents pieds au-dessus du niveau de l'Ocean.

Une demi-heure apres le dernier exploit du Canadien nous avions regagne le rivage interieur. Ici, la flore etait representee par de larges tapis de cette criste-marine, petite plante ombellifere tres bonne a confire, qui porte aussi les noms de perce-pierre, de passe-pierre et de fenouil-marin. Conseil en recolta quelques bottes. Quant a la faune, elle comptait pas milliers des crustaces de toutes sortes, des homards, des crabes-tourteaux, des palemons, des mysis, des faucheurs, des galatees et un nombre prodigieux de coquillages, porcelaines, rochers et patelles.

En cet endroit s'ouvrait une magnifique grotte. Mes compagnons et moi nous primes plaisir a nous etendre sur son sable fin. Le feu avait poli ses parois emaillees et etincelantes, toutes saupoudrees de la

poussiere du mica. Ned Land en tâtait les murailles et cherchait à sonder leur épaisseur. Je ne pus m'empêcher de sourire. La conversation se mit alors sur ses éternels projets d'évasion, et je crus pouvoir, sans trop m'avancer, lui donner cette espérance : c'est que le capitaine Nemo n'était descendu au sud que pour renouveler sa provision de sodium. J'espérais donc que, maintenant, il rallierait les côtes de l'Europe et de l'Amérique ; ce qui permettrait au Canadien de reprendre avec plus de succès sa tentative avortée.

Nous étions étendus depuis une heure dans cette grotte charmante. La conversation, animée au début, languissait alors. Une certaine somnolence s'emparait de nous. Comme je ne voyais aucune raison de résister au sommeil, je me laissai aller à un assoupissement profond. Je revais -- on ne choisit pas ses rêves -- je revais que mon existence se réduisait à la vie végétative d'un simple mollusque. Il me semblait que cette grotte formait la double valve de ma coquille...

Tout d'un coup, je fus réveillé par la voix de Conseil.

<< Alerte ! Alerte ! criait ce digne garçon.

-- Qu'y a-t-il ? demandai-je, me soulevant à demi.

-- L'eau nous gagne ! >>

Je me redressai. La mer se précipitait comme un torrent dans notre retraite, et, décidément, puisque nous n'étions pas des mollusques, il fallait se sauver.

En quelques instants, nous fûmes en sûreté sur le sommet de la grotte même.

<< Que se passe-t-il donc ? demanda Conseil. Quelque nouveau phénomène ?

-- Eh non ! mes amis, répondis-je, c'est la marée, ce n'est que la marée qui a failli nous surprendre comme le héros de Walter Scott ! L'Océan se gonfle au-dehors, et par une loi toute naturelle d'équilibre, le niveau du lac monte également. Nous en sommes quittes pour un demi-bain. Allons nous changer au \_Nautilus\_. >>

Trois quarts d'heure plus tard, nous avons achevé notre promenade circulaire et nous rentrions à bord. Les hommes de l'équipage achevaient en ce moment d'embarquer les provisions de sodium, et le \_Nautilus\_ aurait pu partir à l'instant.

Cependant, le capitaine Nemo ne donna aucun ordre. Voulait-il attendre la nuit et sortir secrètement par son passage sous-marin ? Peut-être.

Quoi qu'il en soit, le lendemain, le \_Nautilus\_, ayant quitté son port d'attache, naviguait au large de toute terre, et à quelques mètres au-dessous des flots de l'Atlantique.

## LA MER DE SARGASSES

La direction du *\_Nautilus\_* ne s'était pas modifiée. Tout espoir de revenir vers les mers européennes devait donc être momentanément rejeté. Le capitaine Nemo maintenait le cap vers le sud. Ou nous entraînait-il ? Je n'osais l'imaginer.

Ce jour-là, le *\_Nautilus\_* traversa une singulière portion de l'Océan atlantique. Personne n'ignore l'existence de ce grand courant d'eau chaude connu sous le nom de Gulf Stream. Après être sorti des canaux de Floride il se dirige vers le Spitzberg. Mais avant de pénétrer dans le golfe du Mexique, vers le quarante-quatrième degré de latitude nord, ce courant se divise en deux bras ; le principal se porte vers les côtes d'Irlande et de Norvège, tandis que le second flechit vers le sud à la hauteur des Açores ; puis frappant les rivages africains et décrivant un ovale allongé, il revient vers les Antilles.

Or, ce second bras -- c'est plutôt un collier qu'un bras -- entoure de ses anneaux d'eau chaude cette portion de l'Océan froide, tranquille, immobile, que l'on appelle la mer de Sargasses. Véritable lac en plein Atlantique, les eaux du grand courant ne mettent pas moins de trois ans à en faire le tour.

La mer de Sargasses, à proprement parler, couvre toute la partie immergée de l'Atlantide. Certains auteurs ont même admis que ces nombreuses herbes dont elle est semée sont arrachées aux prairies de cet ancien continent. Il est plus probable, cependant, que ces herbages, algues et fucus, enlevés au rivage de l'Europe et de l'Amérique, sont entraînés jusqu'à cette zone par le Gulf Stream. Ce fut l'une des raisons qui amenèrent Colomb à supposer l'existence d'un nouveau monde. Lorsque les navires de ce hardi chercheur arrivèrent à la mer de Sargasses, ils naviguèrent non sans peine au milieu de ces herbes qui arrêtaient leur marche au grand effroi des équipages, et ils perdirent trois longues semaines à les traverser.

Telle était cette région que le *\_Nautilus\_* visitait en ce moment, une prairie véritable, un tapis serré d'algues, de fucus natans, de raisins du tropique, si épais, si compact, que l'étrave d'un bâtiment ne l'eût pas déchiré sans peine. Aussi, le capitaine Nemo, ne voulant pas engager son hélice dans cette masse herbeuse, se tint-il à quelques mètres de profondeur au-dessous de la surface des flots.

Ce nom de Sargasses vient du mot espagnol << sargazzo >> qui signifie varech. Ce varech, le varech-nageur ou porte-baie, forme principalement ce banc immense. Et voici pourquoi, suivant le savant Maury, l'auteur de la *\_Géographie physique du globe\_*, ces hydrophytes se réunissent dans ce paisible bassin de l'Atlantique :

<< L'explication qu'on en peut donner, dit-il, me semble résulter d'une expérience connue de tout le monde. Si l'on place dans un vase des fragments de bouchons ou de corps flottants quelconques, et que l'on imprime à l'eau de ce vase un mouvement circulaire, on verra les

fragments éparpillés se réunir en groupe au centre de la surface liquide, c'est-à-dire au point le moins agité. Dans le phénomène qui nous occupe, le vase, c'est l'Atlantique, le Gulf Stream, c'est le courant circulaire, et la mer de Sargasses, le point central où viennent se réunir les corps flottants. >>

Je partage l'opinion de Maury, et j'ai pu étudier le phénomène dans ce milieu spécial où les navires pénètrent rarement. Au-dessus de nous flottaient des corps de toute provenance, entasses au milieu de ces herbes brunâtres, des troncs d'arbres arrachés aux Andes ou aux Montagnes-Rocheuses et flottés par l'Amazone ou le Mississipi, de nombreuses épaves, des restes de quilles ou de carènes, des bordages défoncés et tellement alourdis par les coquilles et les anatifes qu'ils ne pouvaient remonter à la surface de l'Océan. Et le temps justifiera un jour cette autre opinion de Maury, que ces matières, ainsi accumulées pendant des siècles, se minéraliseront sous l'action des eaux et formeront alors d'inépuisables houillères. Réserve précieuse que prépare la prévoyante nature pour ce moment où les hommes auront épuisé les mines des continents.

Au milieu de cet inextricable tissu d'herbes et de fucus, je remarquai de charmants alcyons stèles aux couleurs roses, des actinies qui laissaient traîner leur longue chevelure de tentacules, des méduses vertes, rouges, bleues, et particulièrement ces grandes rhizostomes de Cuvier, dont l'ombrelle bleuâtre est bordée d'un feston violet.

Toute cette journée du 22 février se passa dans la mer de Sargasses, où les poissons, amateurs de plantes marines et de crustacés, trouvent une abondante nourriture. Le lendemain, l'Océan avait repris son aspect accoutumé.

Depuis ce moment, pendant dix-neuf jours, du 23 février au 12 mars, le *\_Nautilus\_*, tenant le milieu de l'Atlantique, nous emporta avec une vitesse constante de cent lieues par vingt-quatre heures. Le capitaine Nemo voulait évidemment accomplir son programme sous-marin et je ne doutais pas qu'il ne songeât, après avoir doublé le cap Horn, à revenir vers les mers australes du Pacifique.

Ned Land avait donc eu raison de craindre. Dans ces larges mers, privées d'îles, il ne fallait plus tenter de quitter le bord. Nul moyen non plus de s'opposer aux volontés du capitaine Nemo. Le seul parti était de se soumettre ; mais ce qu'on ne devait plus attendre de la force ou de la ruse, j'aimais à penser qu'on pourrait l'obtenir par la persuasion. Ce voyage terminé, le capitaine Nemo ne consentirait-il pas à nous rendre la liberté sous serment de ne jamais révéler son existence ? Serment d'honneur que nous aurions tenu. Mais il fallait traiter cette délicate question avec le capitaine. Or, serais-je bien venu à réclamer cette liberté ? Lui-même n'avait-il pas déclaré, dès le début et d'une façon formelle, que le secret de sa vie exigeait notre emprisonnement perpétuel à bord du *\_Nautilus\_* ? Mon silence, depuis quatre mois, ne devait-il pas lui paraître une acceptation tacite de cette situation ? Revenir sur ce sujet n'aurait-il pas pour résultat de donner des soupçons qui pourraient nuire à nos projets, si quelque

circonstance favorable se presentait plus tard de les reprendre ?

Toutes ces raisons, je les pesais, je les retournais dans mon esprit, je les soumettais a Conseil qui n'etait pas moins embarrasse que moi. En somme, bien que je ne fusse pas facile a decourager, je comprenais que les chances de jamais revoir mes semblables diminaient de jour en jour, surtout en ce moment ou le capitaine Nemo courait en temeraire vers le sud de l'Atlantique !

Pendant les dix-neuf jours que j'ai mentionnes plus haut, aucun incident particulier ne signala notre voyage. Je vis peu le capitaine.

Il travaillait. Dans la bibliotheque je trouvais souvent des livres qu'il laissait entr'ouverts, et surtout des livres d'histoire naturelle. Mon ouvrage sur les fonds sous-marins, feuilleté par lui, etait couvert de notes en marge, qui contredisaient parfois mes theories et mes systemes. Mais le capitaine se contentait d'epurer ainsi mon travail, et il etait rare qu'il discutat avec moi.

Quelquefois, j'entendais resonner les sons melancoliques de son orgue, dont il jouait avec beaucoup d'expression, mais la nuit seulement, au milieu de la plus secrete obscurite, lorsque le \_Nautilus\_ s'endormait dans les deserts de l'Ocean.

Pendant cette partie du voyage, nous naviguames des journees entieres a la surface des flots. La mer etait comme abandonnee. A peine quelques navires a voiles, en charge pour les Indes, se dirigeant vers le cap de Bonne-Esperance. Un jour nous fumes poursuivis par les embarcations d'un baleinier qui nous prenait sans doute pour quelque enorme baleine d'un haut prix. Mais le capitaine Nemo ne voulut pas faire perdre a ces braves gens leur temps et leurs peines, et il termina la chasse en plongeant sous les eaux. Cet incident avait paru vivement interesser Ned Land. Je ne crois pas me tromper en disant que le Canadien avait du regretter que notre cetace de toile ne put etre frappe a mort par le harpon de ces pecheurs.

Les poissons observes par Conseil et par moi, pendant cette periode, differaient peu de ceux que nous avions deja etudies sous d'autres latitudes. Les principaux furent quelques echantillons de ce terrible genre de cartilagineux, divise en trois sous-genres qui ne comptent pas moins de trente-deux especes : des squales-galottes, longs de cinq metres, a tete deprimee et plus large que le corps, a nageoire caudale arrondie, et dont le dos porte sept grandes bandes noires paralleles et longitudinales puis des squales-perlons, gris cendre, perces de sept ouvertures branchiales et pourvus d'une seule nageoire dorsale placee a peu pres vers le milieu du corps.

Passaient aussi de grands chiens de mer, poissons voraces s'il en fut. On a le droit de ne point croire aux recits des pecheurs, mais voici ce qu'ils racontent. On a trouve dans le corps de l'un de ces animaux une tete de buffle et un veau tout entier ; dans un autre, deux thons et un matelot en uniforme ; dans un autre, un soldat avec son sabre ; dans un autre enfin, un cheval avec son cavalier. Tout ceci, a vrai dire, n'est pas article de foi. Toujours est-il qu'aucun de ces animaux ne se laissa prendre aux filets du \_Nautilus\_, et que je ne pus verifier leur voracite.



Des troupes elegantes et folatres de dauphins nous accompagnerent pendant des jours entiers. Ils allaient par bandes de cinq ou six, chassant en meute comme les loups dans les campagnes d'ailleurs, non moins voraces que les chiens de mer, si j'en crois un professeur de Copenhague, qui retira de l'estomac d'un dauphin treize marsouins et quinze phoques. C'etait, il est vrai un epaulard, appartenant a la plus grande espece connue, et dont la longueur depasse quelquefois vingt-quatre pieds. Cette famille des delphiniens compte dix genres, et ceux que j'aperçus tenaient du genre des delphinorinques, remarquables par un museau excessivement etroit et quatre fois long comme le crane. Leur corps, mesurant trois metres, noir en dessus, etait en dessous d'un blanc rose seme de petites taches tres rares.

Je citerai aussi, dans ces mers, de curieux echantillons de ces poissons de l'ordre des acanthopteriens et de la famille des scienoides. Quelques auteurs -- plus poetes que naturalistes -- pretendent que ces poissons chantent melodieusement, et que leurs voix reunies forment un concert qu'un chœur de voix humaines ne saurait egaler. Je ne dis pas non, mais ces scenes ne nous donnerent aucune serenade a notre passage, et je le regrette.

Pour terminer enfin, Conseil classa une grande quantite de poissons volants. Rien n'etait plus curieux que de voir les dauphins leur donner la chasse avec une precision merveilleuse. Quelle que fut la portee de son vol, quelque trajectoire qu'il decrivit, meme au-dessus du \_Nautilus\_, l'infortuné poisson trouvait toujours la bouche du dauphin ouverte pour le recevoir. C'etaient ou des pirapedes, ou des trigles-milans, a bouche lumineuse, qui, pendant la nuit, apres avoir trace des raies de feu dans l'atmosphere, plongeaient dans les eaux sombres comme autant d'etoiles filantes.

Jusqu'au 13 mars, notre navigation se continua dans ces conditions. Ce jour-la, le \_Nautilus\_ fut employe a des experiences de sondages qui m'interessent vivement.

Nous avons fait alors pres de treize mille lieues depuis notre depart dans les hautes mers du Pacifique. Le point nous mettait par 450deg.37' de latitude sud et 370deg.53' de longitude ouest. C'etaient ces memes parages ou le capitaine Denham de l'\_Herald\_ fila quatorze mille metres de sonde sans trouver de fond. La aussi, le lieutenant Parcker de la fregate americaine \_Congress\_ n'avait pu atteindre le sol sous-marin par quinze mille cent quarante metres.

Le capitaine Nemo resolut d'envoyer son \_Nautilus\_ a la plus extreme profondeur a fin de controler ces differents sondages. Je me preparai a noter tous les resultats de l'experience. Les panneaux du salon furent ouverts, et les manoeuvres commencerent pour atteindre ces couches si prodigieusement reculees.

On pense bien qu'il ne fut pas question de plonger en remplissant les reservoirs. Peut-etre n'eussent-ils pu accroitre suffisamment la pesanteur specifique du \_Nautilus\_. D'ailleurs, pour remonter, il

aurait fallu chasser cette surcharge d'eau, et les pompes n'auraient pas été assez puissantes pour vaincre la pression extérieure.

Le capitaine Nemo résolut d'aller chercher le fond océanique par une diagonale suffisamment allongée, au moyen de ses plans latéraux qui furent placés sous un angle de quarante-cinq degrés avec les lignes d'eau du *\_Nautilus\_*. Puis, l'hélice fut portée à son maximum de vitesse, et sa quadruple branche battit les flots avec une indescriptible violence.

Sous cette poussée puissante, la coque du *\_Nautilus\_* frémit comme une corde sonore et s'enfonça régulièrement sous les eaux. Le capitaine et moi, postés dans le salon, nous suivions l'aiguille du manomètre qui devait rapidement. Bientôt fut dépassée cette zone habitable où résident la plupart des poissons. Si quelques-uns de ces animaux ne peuvent vivre qu'à la surface des mers ou des fleuves, d'autres, moins nombreux, se tiennent à des profondeurs assez grandes. Parmi ces derniers, j'observais l'hexanche, espèce de chien de mer muni de six fentes respiratoires, le télescope aux yeux énormes, le malmat-cuirasse, aux thoracines grises, aux pectorales noires, que protégeait son plastron de plaques osseuses d'un rouge pâle, puis enfin le grenadier, qui, vivant par douze cents mètres de profondeur, supportait alors une pression de cent vingt atmosphères.

Je demandai au capitaine Nemo s'il avait observé des poissons à des profondeurs plus considérables.

<< Des poissons ? me répondit-il, rarement. Mais dans l'état actuel de la science, que presume-t-on, que sait-on ?

-- Le voici, capitaine. On sait que en allant vers les basses couches de l'Océan, la vie végétale disparaît plus vite que la vie animale. On sait que, là où se rencontrent encore des êtres animés, ne végète plus une seule hydrophyte. On sait que les pèlerines, les huîtres vivent par deux mille mètres d'eau, et que Mac Clintock, le héros des mers polaires, a retiré une étoile vivante d'une profondeur de deux mille cinq cents mètres. On sait que l'équipage du *\_Bull-Dog\_*, de la Marine Royale, a pêché une astérie par deux mille six cent vingt brasses, soit plus d'une lieue de profondeur. Mais, capitaine Nemo, peut-être me direz-vous qu'on ne sait rien ?

-- Non, monsieur le professeur, répondit le capitaine, je n'aurai pas cette impolitesse. Toutefois, je vous demanderai comment vous expliquez que des êtres puissent vivre à de telles profondeurs ?

-- Je l'explique par deux raisons, répondis-je. D'abord, parce que les courants verticaux, déterminés par les différences de salure et de densité des eaux, produisent un mouvement qui suffit à entretenir la vie rudimentaire des encrines et des astéries.

-- Juste, fit le capitaine.

-- Ensuite, parce que, si l'oxygène est la base de la vie, on sait que

la quantité d'oxygène dissous dans l'eau de mer augmente avec la profondeur au lieu de diminuer. et que la pression des couches basses contribue à l'y comprimer.

-- Ah ! on sait cela ? répondit le capitaine Nemo, d'un ton légèrement surpris. Eh bien, monsieur le professeur. on a raison de le savoir, car c'est la vérité. J'ajouterai, en effet, que la vessie natatoire des poissons renferme plus d'azote que d'oxygène, quand ces animaux sont pêchés à la surface des eaux, et plus d'oxygène que d'azote, au contraire, quand ils sont tirés des grandes profondeurs. Ce qui donne raison à votre système. Mais continuons nos observations. >>

Mes regards se reporterent sur le manomètre. L'instrument indiquait une profondeur de six mille mètres. Notre immersion durait depuis une heure. Le *\_Nautilus\_*, glissant sur ses plans inclinés, s'enfonçait toujours. Les eaux désertes étaient admirablement transparentes et d'une diaphanéité que rien ne saurait peindre. Une heure plus tard, nous étions par treize mille mètres -- trois lieues et quart environ -- et le fond de l'Océan ne se laissait pas pressentir.

Cependant, par quatorze mille mètres, j'aperçus des pics noirs qui surgissaient au milieu des eaux. Mais ces sommets pouvaient appartenir à des montagnes hautes comme l'Himalaya ou le Mont-Blanc, plus hautes même, et la profondeur de ces abîmes demeurait inévaluable.

Le *\_Nautilus\_* descendit plus bas encore, malgré les puissantes pressions qu'il subissait. Je sentais ses toiles trembler sous la jointure de leurs boulons ; ses barreaux s'arquaient ; ses cloisons gemissaient ; les vitres du salon semblaient se gondoler sous la pression des eaux. Et ce solide appareil eut cédé sans doute. si, ainsi que l'avait dit son capitaine, il n'eût été capable de résister comme un bloc plein.

En rasant les pentes de ces roches perdues sous les eaux, j'apercevais encore quelques coquilles, des serpuls, des spinorbis vivantes, et certains échantillons d'astéries.

Mais bientôt ces derniers représentants de la vie animale disparurent, et, au-dessous de trois lieues, le *\_Nautilus\_* dépassa les limites de l'existence sous-marine, comme fait le ballon qui s'élève dans les airs au-dessus des zones respirables. Nous avons atteint une profondeur de seize mille mètres -- quatre lieues -- et les flancs du *\_Nautilus\_* supportaient alors une pression de seize cents atmosphères, c'est-à-dire seize cents kilogrammes par chaque centimètre carré de sa surface !

<< Quelle situation ! m'écriai-je. Parcourir dans ces régions profondes où l'homme n'est jamais parvenu ! Voyez, capitaine, voyez ces rocs magnifiques, ces grottes inhabitées, ces derniers réceptacles du globe, où la vie n'est plus possible ! Quels sites inconnus et pourquoi faut-il que nous soyons réduits à n'en conserver que le souvenir ?

-- Vous plairait-il, me demanda le capitaine Nemo, d'en rapporter mieux

que le souvenir ?

-- Que voulez-vous dire par ces paroles ?

-- Je veux dire que rien n'est plus facile que de prendre une vue photographique de cette regions sous-marine ! >>

Je n'avais pas eu le temps d'exprimer la surprise que me causait cette nouvelle proposition, que sur un appel du capitaine Nemo, un objectif etait apporte dans le salon. Par les panneaux largement ouverts, le milieu liquide eclaire electriquement, se distribuait avec une clarte parfaite. Nulle ombre, nulle degradation de notre lumiere factice. Le soleil n'eut pas ete plus favorable a une operation de cette nature. Le \_Nautilus\_, sous la pousse de son helice, maitrisee par l'inclinaison de ses plans, demeurait immobile. L'instrument fut braque sur ces sites du fond oceanique, et en quelques secondes. nous avons obtenu un negatif d'une extreme purete.

C'est l'epreuve positive que j'en donne ici. On y voit ces roches primordiales qui n'ont jamais connu la lumiere des cieux, ces granits inferieurs qui forment la puissante assise du globe, ces grottes profondes evidees dans la masse pierreuse, ces profils d'une incomparable nettete et dont le trait terminal se detache en noir, comme s'il etait du au pinceau de certains artistes flamands. Puis, au-dela, un horizon de montagnes, une admirable ligne ondulee qui compose les arriere-plans du paysage. Je ne puis decrire cet ensemble de roches lisses. noires, polies, sans une mousse, sans une tache, aux formes etrangement decoupees et solidement etablies sur ce tapis de sable qui etincelait sous les jets de la lumiere electrique.

Cependant, le capitaine Nemo, apres avoir termine son operation, m'avait dit :

<< Remontons monsieur le professeur. Il ne faut pas abuser de cette situation ni exposer trop longtemps le \_Nautilus\_ a de pareilles pressions.

-- Remontons ! repondis-je.

-- Tenez-vous bien. >>

Je n'avais pas encore eu le temps de comprendre pourquoi le capitaine me faisait cette recommandation, quand je fus precipite sur le tapis.

Son helice embrayee sur un signal du capitaine, ses plans dressees verticalement, le \_Nautilus\_, emporte comme un ballon dans les airs, s'enlevait avec une rapidite foudroyante. Il coupait la masse des eaux avec un fremissement sonore. Aucun detail n'etait visible. En quatre minutes, il avait franchi les quatre lieues qui le separaient de la surface de l'Ocean, et, apres avoir emerge comme un poisson volant, il retombait en faisant jaillir les flots a une prodigieuse hauteur.

## CACHALOTS ET BALEINES

Pendant la nuit du 13 au 14 mars, le *\_Nautilus\_* reprit sa direction vers le sud. Je pensais qu'à la hauteur du cap Horn, il mettrait le cap à l'ouest afin de rallier les mers du Pacifique et d'achever son tour du monde. Il n'en fit rien et continua de remonter vers les régions australes. Ou voulait-il donc aller ? Au pôle ? C'était insensé. Je commençai à croire que les témérités du capitaine justifiaient suffisamment les appréhensions de Ned Land.

Le Canadien, depuis quelque temps, ne me parlait plus de ses projets de fuite. Il était devenu moins communicatif, presque silencieux. Je voyais combien cet emprisonnement prolongé lui pesait. Je sentais ce qui s'accumulait de colère en lui. Lorsqu'il rencontrait le capitaine, ses yeux s'allumaient d'un feu sombre, et je craignais toujours que sa violence naturelle ne le portât à quelque extrémité.

Ce jour-là, 14 mars, Conseil et lui vinrent me trouver dans ma chambre. Je leur demandai la raison de leur visite.

<< Une simple question à vous poser, monsieur, me répondit le Canadien.

-- Parlez, Ned.

-- Combien d'hommes croyez-vous qu'il y ait à bord du *\_Nautilus\_* ?

-- Je ne saurais le dire, mon ami.

-- Il me semble, reprit Ned Land, que sa manœuvre ne nécessite pas un nombreux équipage.

-- En effet, répondis-je, dans les conditions où il se trouve, une dizaine d'hommes au plus doivent suffire à le manœuvrer.

-- Eh bien, dit le Canadien, pourquoi y en aurait-il davantage ?

-- Pourquoi ? >> répliquai-je.

Je regardai fixement Ned Land, dont les intentions étaient faciles à deviner.

<< Parce que, dis-je, si j'en crois mes pressentiments, si j'ai bien compris l'existence du capitaine, le *\_Nautilus\_* n'est pas seulement un navire. Ce doit être un lieu de refuge pour ceux qui, comme son commandant, ont rompu toute relation avec la terre.

-- Peut-être, dit Conseil, mais enfin le *\_Nautilus\_* ne peut contenir qu'un certain nombre d'hommes, et monsieur ne pourrait-il évaluer ce maximum ?

-- Comment cela, Conseil ?

-- Par le calcul. Etant donne la capacite du navire que monsieur connait, et, par consequent, la quantite d'air qu'il renferme ; sachant d'autre part ce que chaque homme depense dans l'acte de la respiration, et comparant ces resultats avec la necessite ou le \_Nautilus\_ est de remonter toutes les vingt-quatre heures... >>

La phrase de Conseil n'en finissait pas, mais je vis bien ou il voulait en venir.

<< Je te comprends, dis-je ; mais ce calcul-la, facile a etabli d'ailleurs, ne peut donner qu'un chiffre tres incertain.

-- N'importe, reprit Ned Land, en insistant.

-- Voici le calcul, repondis-je. Chaque homme depense en une heure l'oxygene contenu dans cent litres d'air, soit en vingt-quatre heures l'oxygene contenu dans deux mille quatre cents litres. Il faut donc chercher combien de fois le \_Nautilus\_ renferme deux mille quatre cents litres d'air.

-- Precisement, dit Conseil.

-- Or, repris-je, la capacite du \_Nautilus\_ etant de quinze cents tonneaux, et celle du tonneau de mille litres, le \_Nautilus\_ renferme quinze cent mille litres d'air, qui, divises par deux mille quatre cents... >>

Je calculai rapidement au crayon :

<< ... donnent au quotient six cent vingt-cinq. Ce qui revient a dire que l'air contenu dans le \_Nautilus\_ pourrait rigoureusement suffire a six cent vingt-cinq hommes pendant vingt-quatre heures.

-- Six cent vingt-cinq ! repeta Ned.

-- Mais tenez pour certain, ajoutai-je, que, tant passagers que marins ou officiers, nous ne formons pas la dixieme partie de ce chiffre.

-- C'est encore trop pour trois hommes ! murmura Conseil.

-- Donc, mon pauvre Ned, je ne puis que vous conseiller la patience.

-- Et meme mieux que la patience, repondit Conseil, la resignation. >>

Conseil avait employe le mot juste.

<< Apres tout, reprit-il, le capitaine Nemo ne peut pas aller toujours au sud ! Il faudra bien qu'il s'arrete, ne fut-ce que devant la banquise, et qu'il revienne vers des mers plus civilisees ! Alors, il sera temps de reprendre les projets de Ned Land. >>

Le Canadien secoua la tete, passa la main sur son front, ne repondit pas, et se retira.

<< Que monsieur me permette de lui faire une observation, me dit alors Conseil. Ce pauvre Ned pense a tout ce qu'il ne peut pas avoir. Tout lui revient de sa vie passee. Tout lui semble regrettable de ce qui nous est interdit. Ses anciens souvenirs l'oppressent et il a le coeur gros. Il faut le comprendre. Qu'est-ce qu'il a a faire ici ? Rien. Il n'est pas un savant comme monsieur, et ne saurait prendre le meme gout que nous aux choses admirables de la mer. Il risquerait tout pour pouvoir entrer dans une taverne de son pays ! >>

Il est certain que la monotonie du bord devait paraitre insupportable au Canadien, habitue a une vie libre et active. Les evenements qui pouvaient le passionner etaient rares. Cependant, ce jour-la, un incident vint lui rappeler ses beaux jours de harponneur.

Vers onze heures du matin, etant a la surface de l'Ocean, le \_Nautilus\_ tomba au milieu d'une troupe de baleines. Rencontre qui ne me surprit pas, car je savais que ces animaux, chasses a outrance, se sont refugies dans les bassins des hautes latitudes.

Le role joue par la baleine dans le monde marin, et son influence sur les decouvertes geographiques, ont ete considerables. C'est elle, qui, entrainant a sa suite, les Basques d'abord, puis les Asturiens, les Anglais et les Hollandais, les enhardit contre les dangers de l'Ocean et les conduisit d'une extremite de la terre a l'autre. Les baleines aiment a frequenter les mers australes et boreales. D'anciennes legendes pretendent meme que ces cetaces amenerent les pecheurs jusqu'a sept lieues seulement du pole nord. Si le fait est faux, il sera vrai un jour et c'est probablement ainsi, en chassant la baleine dans les regions arctiques ou antarctiques, que les hommes atteindront ce point inconnu du globe.

Nous etions assis sur la plate-forme par une mer tranquille. Mais le mois d'octobre de ces latitudes nous donnait de belles journees d'automne. Ce fut le Canadien -- il ne pouvait s'y tromper -- qui signala une baleine a l'horizon dans l'est. En regardant attentivement, on voyait son dos noiratre s'elever et s'abaisser alternativement au-dessus des flots, a cinq milles du \_Nautilus\_.

<< Ah ! s'ecria Ned Land, si j'etais a bord d'un baleinier, voila une rencontre qui me ferait plaisir ! C'est un animal de grande taille ! Voyez avec quelle puissance ses events rejettent des colonnes d'air et de vapeur ! Mille diables ! pourquoi faut-il que je sois enchaîne sur ce morceau de tole !

-- Quoi ! Ned, repondis-je, vous n'etes pas encore revenu de vos vieilles idees de peche ?

-- Est-ce qu'un pecheur de baleines, monsieur, peut oublier son ancien metier ? Est-ce qu'on se lasse jamais des emotions d'une pareille chasse ?

-- Vous n'avez jamais peche dans ces mers, Ned ?

-- Jamais, monsieur. Dans les mers boreales seulement, et autant dans le detroit de Bering que dans celui de Davis.

-- Alors la baleine australe vous est encore inconnue. C'est la baleine franche que vous avez chassée jusqu'ici, et elle ne se hasarderait pas à passer les eaux chaudes de l'Equateur.

-- Ah ! monsieur le professeur, que me dites-vous la ? repliqua le Canadien d'un ton passablement incredule.

-- Je dis ce qui est.

-- Par exemple ! Moi qui vous parle, en soixante-cinq, voila deux ans et demi, j'ai amariné pres du Groenland une baleine qui portait encore dans son flanc le harpon poinçonné d'un baleinier de Bering. Or, je vous demande, comment apres avoir été frappé à l'ouest de l'Amerique, l'animal serait venu se faire tuer à l'est, s'il n'avait, apres avoir doublé, soit le cap Horn, soit le cap de Bonne Esperance, franchi l'Equateur ?

-- Je pense comme l'ami Ned, dit Conseil, et j'attends ce que repondra monsieur.

-- Monsieur vous repondra, mes amis, que les baleines sont localisées, suivant leurs especes, dans certaines mers qu'elles ne quittent pas. Et si l'un de ces animaux est venu du detroit de Bering dans celui de Davis, c'est tout simplement parce qu'il existe un passage d'une mer à l'autre, soit sur les cotes de l'Amerique, soit sur celles de l'Asie.

-- Faut-il vous croire ? demanda le Canadien, en fermant un oeil.

-- Il faut croire monsieur, repondit Conseil.

-- Des lors, reprit le Canadien, puisque je n'ai jamais peché dans ces parages, je ne connais point les baleines qui les frequentent ?

-- Je vous l'ai dit, Ned.

-- Raison de plus pour faire leur connaissance, repliqua Conseil.

-- Voyez ! voyez ! s'ecria le Canadien la voix emue. Elle s'approche ! Elle vient sur nous ! Elle me nargue ! Elle sait que je ne peux rien contre elle ! >>

Ned frappait du pied. Sa main fremissait en brandissant un harpon imaginaire.

<< Ces cetaces, demanda-t-il, sont-ils aussi gros que ceux des mers boreales ?

-- A peu pres, Ned.



-- C'est que j'ai vu de grosses baleines, monsieur, des baleines qui mesuraient jusqu'à cent pieds de longueur !

Je me suis même laissé dire que le Hullamock et l'Umgallick des îles Aleoutiennes dépassaient quelquefois cent cinquante pieds.

-- Ceci me paraît exagéré, répondis-je. Ces animaux ne sont que des baleinoptères, pourvus de nageoires dorsales, et de même que les cachalots, ils sont généralement plus petits que la baleine franche.

-- Ah ! s'écria le Canadien, dont les regards ne quittaient pas l'Océan, elle se rapproche, elle vient dans les eaux du \_Nautilus\_ ! >>

Puis, reprenant sa conversation :

<< Vous parlez, dit-il, du cachalot comme d'une petite bête ! On cite cependant des cachalots gigantesques. Ce sont des cétacés intelligents. Quelques-uns, dit-on, se couvrent d'algues et de fucus. On les prend pour des îlots. On campe dessus, on s'y installe, on fait du feu...

-- On y bâtit des maisons, dit Conseil.

-- Oui, farceur, répondit Ned Land. Puis, un beau jour l'animal plonge et entraîne tous ses habitants au fond de l'abîme.

-- Comme dans les voyages de Simbad le marin, repliquai-je en riant.

-- Ah ! maître Land, il paraît que vous aimez les histoires extraordinaires ! Quels cachalots que les vôtres ! J'espère que vous n'y croyez pas !

-- Monsieur le naturaliste, répondit sérieusement le Canadien, il faut tout croire de la part des baleines !

-- Comme elle marche, celle-ci ! Comme elle se dérobe !

-- On prétend que ces animaux-là peuvent faire le tour du monde en quinze jours.

-- Je ne dis pas non.

-- Mais, ce que vous ne savez sans doute pas, monsieur Aronnax, c'est que, au commencement du monde, les baleines filaient plus rapidement encore.

-- Ah ! vraiment, Ned ! Et pourquoi cela ?

-- Parce que alors, elles avaient la queue en travers, comme les poissons, c'est-à-dire que cette queue, comprimée verticalement, frappait l'eau de gauche à droite et de droite à gauche. Mais le Créateur, s'apercevant qu'elles marchaient trop vite, leur tordit la queue, et depuis ce temps-là, elles battent les flots de haut en bas au détriment de leur rapidité.

-- Bon, Ned, dis-je, en reprenant une expression du Canadien, faut-il vous croire ?

-- Pas trop, repondit Ned Land, et pas plus que si je vous disais qu'il existe des baleines longues de trois cents pieds et pesant cent mille livres.

-- C'est beaucoup, en effet, dis-je. Cependant, il faut avouer que certains cetaces acquierent un developpement considerable, puisque, dit-on, ils fournissent jusqu'a cent vingt tonnes d'huile.

-- Pour ca, je l'ai vu, dit le Canadien.

-- Je le crois volontiers, Ned, comme je crois que certaines baleines egalent en grosseur cent elephants. Jugez des effets produits par une telle masse lancee a toute vitesse !

-- Est-il vrai, demanda Conseil, qu'elles peuvent couler des navires ?

-- Des navires, je ne le crois pas, repondis-je. On raconte, cependant, qu'en 1820, precisement dans ces mers du sud, une baleine se precipita sur l'\_Essex\_ et le fit reculer avec une vitesse de quatre metres par seconde. Des lames penetrerent par l'arriere, et l'\_Essex\_ sombra presque aussitot. >>

Ned me regarda d'un air narquois.

<< Pour mon compte, dit-il, j'ai recu un coup de queue de baleine -- dans mon canot, cela va sans dire. Mes compagnons et moi, nous avons ete lances a une hauteur de six metres. Mais aupres de la baleine de monsieur le professeur, la mienne n'etait qu'un baleineau.

-- Est-ce que ces animaux-la vivent longtemps ? demanda Conseil.

-- Mille ans, repondit le Canadien sans hesiter.

-- Et comment le savez-vous, Ned ?

-- Parce qu'on le dit.

-- Et pourquoi le dit-on ?

-- Parce qu'on le sait.

-- Non, Ned, on ne le sait pas, mais on le suppose, et voici le raisonnement sur lequel on s'appuie. Il y a quatre cents ans, lorsque les pecheurs chasserent pour la premiere fois les baleines, ces animaux avaient une taille superieure a celle qu'ils acquierent aujourd'hui. On suppose donc, assez logiquement, que l'infiorite des baleines actuelles vient de ce qu'elles n'ont pas eu le temps d'atteindre leur complet developpement. C'est ce qui a fait dire a Buffon que ces cetaces pouvaient et devaient meme vivre mille ans. Vous entendez ? >>

Ned Land n'entendait pas. Il n'écoutait plus. La baleine s'approchait toujours. Il la devorait des yeux.

<< Ah ! s'écria-t-il, ce n'est plus une baleine, c'est dix, c'est vingt, c'est un troupeau tout entier ! Et ne pouvoir rien faire ! Etre la pieds et poings liés !

-- Mais, ami Ned, dit Conseil, pourquoi ne pas demander au capitaine Nemo la permission de chasser ?... >>

Conseil n'avait pas achevé sa phrase, que Ned Land s'était affalé par le panneau et courait à la recherche du capitaine. Quelques instants après, tous deux reparaissaient sur la plate-forme.

Le capitaine Nemo observa le troupeau de cétacés qui se jouait sur les eaux à un mille du Nautilus.

<< Ce sont des baleines australes, dit-il. Il y a là la fortune d'une flotte de baleiniers.

-- Eh ! bien, monsieur, demanda le Canadien, ne pourrais-je leur donner la chasse, ne fut-ce que pour ne pas oublier mon ancien métier de harponneur ?

-- A quoi bon, répondit le capitaine Nemo, chasser uniquement pour détruire ! Nous n'avons que faire d'huile de baleine à bord.

-- Cependant, monsieur, reprit le Canadien, dans la mer Rouge, vous nous avez autorisés à poursuivre un dugong !

-- Il s'agissait alors de procurer de la viande fraîche à mon équipage. Ici, ce serait tuer pour tuer. Je sais bien que c'est un privilège réservé à l'homme, mais je n'admets pas ces passe-temps meurtriers. En détruisant la baleine australe comme la baleine franche, etres inoffensifs et bons, vos pareils, maître Land, commettent une action blâmable. C'est ainsi qu'ils ont déjà dépeuplé toute la baie de Baffin, et qu'ils anéantiront une classe d'animaux utiles. Laissez donc tranquilles ces malheureux cétacés. Ils ont bien assez de leurs ennemis naturels, les cachalots, les espadons et les scies, sans que vous vous en mêliez. >>

Je laisse à imaginer la figure que faisait le Canadien pendant ce cours de morale. Donner de semblables raisons à un chasseur, c'était perdre ses paroles. Ned Land regardait le capitaine Nemo et ne comprenait évidemment pas ce qu'il voulait lui dire. Cependant, le capitaine avait raison. L'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'Océan.

Ned Land siffla entre les dents son Yankee doodle, fourra ses mains dans ses poches et nous tourna le dos.

Cependant le capitaine Nemo observait le troupeau de cétacés, et

s'adressant a moi :

<< J'avais raison de pretendre, que sans compter l'homme, les baleines ont assez d'autres ennemis naturels. Celles-ci vont avoir affaire a forte partie avant peu. Apercevez-vous, monsieur Aronnax, a huit milles sous le vent ces points noiratres qui sont en mouvement ?

-- Oui, capitaine, repondis-je.

-- Ce sont des cachalots, animaux terribles que j'ai quelquefois rencontres par troupes de deux ou trois cents ! Quant a ceux-la, betes cruelles et malfaisantes, on a raison de les exterminer. >>

Le Canadien se retourna vivement a ces derniers mots.

<< Eh bien, capitaine, dis-je, il est temps encore, dans l'interet meme des baleines...

-- Inutile de s'exposer, monsieur le professeur. Le \_Nautilus\_ suffira a disperser ces cachalots. Il est arme d'un eperon d'acier qui vaut bien le harpon de maitre Land, j' imagine. >>

Le Canadien ne se gena pas pour hausser les epaules. Attaquer des cetaces a coups d'eperon ! Qui avait jamais entendu parler de cela ?

<< Attendez, monsieur Aronnax, dit le capitaine Nemo. Nous vous montrerons une chasse que vous ne connaissez pas encore. Pas de pitie pour ces feroces cetaces. Ils ne sont que bouche et dents ! >>

Bouche et dents ! On ne pouvait mieux peindre le cachalot macrocephale, dont la taille depasse quelque fois vingt-cinq metres. La tete enorme de ce cetace occupe environ le tiers de son corps. Mieux arme que la baleine, dont la machoire superieure est seulement garnie de fanons, il est muni de vingt-cinq grosses dents, hautes de vingt centimetres, cylindriques et coniques a leur sommet, et qui pesent deux livres chacune. C'est a la partie superieure de cette enorme tete et dans de grandes cavites separees par des cartilages, que se trouvent trois a quatre cents kilogrammes de cette huile precieuse, dite << blanc de baleine >>. Le cachalot est un animal disgracieux, plutot tetard que poisson, suivant la remarque de Fredol. Il est mal construit, etant pour ainsi dire << manque >> dans toute la partie gauche de sa charpente, et n'y voyant guere que de l'oeil droit.

Cependant, le monstrueux troupeau s'approchait toujours. Il avait apercu les baleines et se preparait a les attaquer. On pouvait prejurer, d'avance, la victoire des cachalots, non seulement parce qu'ils sont mieux batis pour l'attaque que leurs inoffensifs adversaires. mais aussi parce qu'ils peuvent rester plus longtemps sous les flots, sans venir respirer a leur surface.

Il n'etait que temps d'aller au secours des baleines. Le \_Nautilus\_ se mit entre deux eaux. Conseil, Ned et moi, nous primes place devant les vitres du salon. Le capitaine Nemo se rendit pres du timonier pour

manoeuvrer son appareil comme un engin de destruction. Bientot, je sentis les battements de l'helice se precipiter et notre vitesse s'accroître.

Le combat etait deja commence entre les cachalots et les baleines, lorsque le \_Nautilus\_ arriva. Il manoeuvra de maniere a couper la troupe des macrocephales. Ceux-ci, tout d'abord, se montrerent peu emus a la vue du nouveau monstre qui se melait a la bataille. Mais bientot ils durent se garer de ses coups.

Quelle lutte ! Ned Land lui-meme, bientot enthousiasme, finit par battre des mains. Le \_Nautilus\_ n'etait plus qu'un harpon formidable, brandi par la main de son capitaine. Il se lancait contre ces masses charnues et les traversait de part en part, laissant apres son passage deux grouillantes moities d'animal. Les formidables coups de queue qui frappaient ses flancs, il ne les sentait pas. Les chocs qu'il produisait, pas davantage. Un cachalot exterminé, il courait a un autre, virait sur place pour ne pas manquer sa proie, allant de l'avant, de l'arriere, docile a son gouvernail, plongeant quand le cetace s'enfoncait dans les couches profondes, remontant avec lui lorsqu'il revenait a la surface, le frappant de plein ou d'echarpe, le coupant ou le déchirant, et dans toutes les directions et sous toutes les allures, le perçant de son terrible eperon.

Quel carnage ! Quel bruit a la surface des flots ! Quels sifflements aigus et quels ronflements particuliers a ces animaux epouvantes ! Au milieu de ces couches ordinairement si paisibles, leur queue creait de veritables houles.

Pendant une heure se prolongea cet homerique massacre, auquel les macrocephales ne pouvaient se soustraire. Plusieurs fois, dix ou douze reunis essayerent d'ecraser le \_Nautilus\_ sous leur masse. On voyait, a la vitre, leur gueule enorme pavee de dents, leur oeil formidable. Ned Land, qui ne se possedait plus, les menacait et les injuriait. On sentait qu'ils se cramponnaient a notre appareil, comme des chiens qui coiffent un ragot sous les taillis. Mais le \_Nautilus\_, forçant son helice, les emportait, les entraînait, ou les ramenait vers le niveau superieur des eaux, sans se soucier ni de leur poids enorme, ni de leurs puissantes etreintes.

Enfin la masse des cachalots s'eclaircit. Les flots redevinrent tranquilles. Je sentis que nous remontions a la surface de l'Ocean. Le panneau fut ouvert, et nous nous precipitames sur la plate-forme.

La mer etait couverte de cadavres mutiles. Une explosion formidable n'eut pas divise, déchire, déchiquete avec plus de violence ces masses charnues. Nous flottions au milieu de corps gigantesques, bleuâtres sur le dos, blanchâtres sous le ventre, et tout bossues d'énormes protuberances. Quelques cachalots epouvantes fuyaient a l'horizon. Les flots etaient teints en rouge sur un espace de plusieurs milles ; et le \_Nautilus\_ flottait au milieu d'une mer de sang.

Le capitaine Nemo nous rejoignit.

<< Eh bien, maitre Land ? dit-il.

-- Eh bien, monsieur, repondit le Canadien, chez lequel l'enthousiasme s'etait calme, c'est un spectacle terrible, en effet. Mais je ne suis pas un boucher, je suis un chasseur, et ceci n'est qu'une boucherie.

-- C'est un massacre d'animaux malfaisants, repondit le capitaine, et le \_Nautilus\_ n'est pas un couteau de boucher.

-- J'aime mieux mon harpon, repliqua le Canadien.

-- Chacun son arme >>, repondit le capitaine, en regardant fixement Ned Land.

Je craignais que celui-ci ne se laissat emporter a quelque violence qui aurait eu des consequences deplorables. Mais sa colere fut detournee par la vue d'une baleine que le \_Nautilus\_ accostait en ce moment.

L'animal n'avait pu echapper a la dent des cachalots. Je reconnus la baleine australe, a tete deprimee, qui est entierement noire. Anatomiquement, elle se distingue de la baleine blanche et du Nord-Caper par la soudure des sept vertebres cervicales, et elle compte deux cotes de plus que ses congeneres. Le malheureux cetace, couche sur le flanc, le ventre troue de morsures, etait mort. Au bout de sa nageoire mutilee pendait encore un petit baleineau qu'il n'avait pu sauver du massacre. Sa bouche ouverte laissait couler l'eau qui murmurait comme un ressac a travers ses fanons.

Le capitaine Nemo conduisit le \_Nautilus\_ pres du cadavre de l'animal. Deux de ses hommes monterent sur le flanc de la baleine, et je vis, non sans etonnement, qu'ils retiraient de ses mamelles tout le lait qu'elles contenaient, c'est-a-dire la valeur de deux a trois tonneaux.

Le capitaine m'offrit une tasse de ce lait encore chaud. Je ne pus m'empecher de lui marquer ma repugnance pour ce breuvage. Il m'assura que ce lait etait excellent, et qu'il ne se distinguait en aucune facon du lait de vache.

Je le goutai et je fus de son avis. C'etait donc pour nous une reserve utile, car, ce lait, sous la forme de beurre sale ou de fromage, devait apporter une agreable variete a notre ordinaire.

De ce jour-la, je remarquai avec inquietude que les dispositions de Ned Land envers le capitaine Nemo devenaient de plus en plus mauvaises, et je resolut de surveiller de pres les faits et gestes du Canadien.

### XIII

#### LA BANQUISE

Le \_Nautilus\_ avait repris son imperturbable direction vers le sud. Il suivait le cinquantieme meridien avec une vitesse considerable.

Voulait-il donc atteindre le pôle ? Je ne le pensais pas, car jusqu'ici toutes les tentatives pour s'élever jusqu'à ce point du globe avaient échoué. La saison, d'ailleurs, était déjà fort avancée, puisque le 13 mars des terres antarctiques correspond au 13 septembre des régions boréales, qui commence la période équinoxiale.

Le 14 mars, j'aperçus des glaces flottantes par 55deg. de latitude, simples débris blafards de vingt à vingt-cinq pieds, formant des écueils sur lesquels la mer déferlait. Le *\_Nautilus\_* se maintenait à la surface de l'Océan. Ned Land, ayant déjà pêché dans les mers arctiques, était familiarisé avec ce spectacle des icebergs. Conseil et moi, nous l'admirions pour la première fois.

Dans l'atmosphère, vers l'horizon du sud, s'étendait une bande blanche d'un éblouissant aspect. Les baleiniers anglais lui ont donné le nom de << ice-blink >>. Quelque épais que soient les nuages, ils ne peuvent l'obscurcir. Elle annonce la présence d'un pack ou banc de glace.

En effet, bientôt apparurent des blocs plus considérables dont l'éclat se modifiait suivant les caprices de la brume. Quelques-unes de ces masses montraient des veines vertes, comme si le sulfate de cuivre en eût tracé les lignes ondulées. D'autres, semblables à d'énormes améthystes, se laissaient pénétrer par la lumière. Celles-ci reverberaient les rayons du jour sur les mille facettes de leurs cristaux. Celles-là, nuancées des vifs reflets du calcaire, auraient suffi à la construction de toute une ville de marbre.

Plus nous descendions au sud, plus ces îles flottantes gagnaient en nombre et en importance. Les oiseaux polaires y nichaient par milliers. C'étaient des pétrels, des damiers, des puffins, qui nous assourdisaient de leurs cris. Quelques-uns, prenant le *\_Nautilus\_* pour le cadavre d'une baleine, venaient s'y reposer et piquaient de coups de bec sa toile sonore.

Pendant cette navigation au milieu des glaces, le capitaine Nemo se tint souvent sur la plate-forme. Il observait avec attention ces parages abandonnés. Je voyais son calme regard s'animer parfois. Se disait-il que dans ces mers polaires interdites à l'homme, il était chez lui, maître de ces infranchissables espaces ? Peut-être. Mais il ne parlait pas. Il restait immobile, ne revenant à lui que lorsque ses instincts de manoeuvrier reprenaient le dessus. Dirigeant alors son *\_Nautilus\_* avec une adresse consommée, il évitait habilement le choc de ces masses dont quelques-unes mesuraient une longueur de plusieurs milles sur une hauteur qui variait de soixante-dix à quatre-vingts mètres. Souvent l'horizon paraissait entièrement fermé. À la hauteur du soixantième degré de latitude, toute passe avait disparu. Mais le capitaine Nemo, cherchant avec soin, trouvait bientôt quelque étroite ouverture par laquelle il se glissait audacieusement, sachant bien, cependant, qu'elle se refermerait derrière lui.

Ce fut ainsi que le *\_Nautilus\_*, guidé par cette main habile, dépassa toutes ces glaces, classées, suivant leur forme ou leur grandeur, avec une précision qui enchantait Conseil: icebergs ou montagnes, ice-fields

ou champs unis et sans limites, drift-ice ou glaces flottantes, packs ou champs brises, nommes palchs quand ils sont circulaires, et streams lorsqu'ils sont faits de morceaux allonges.

La temperature etait assez basse. Le thermometre, expose a l'air exterieur, marquait deux a trois degres au-dessous de zero. Mais nous etions chaudement habilles de fourrures, dont les phoques ou les ours marins avaient fait les frais. L'interieur du \_Nautilus\_, regulierement chauffe par ses appareils electriques, defait les froids les plus intenses. D'ailleurs, il lui eut suffi de s'enfoncer a quelques metres au-dessous des flots pour y trouver une temperature supportable.

Deux mois plus tot, nous aurions joui sous cette latitude d'un jour perpetuel; mais deja la nuit se faisait pendant trois ou quatre heures, et plus tard, elle devait jeter six mois d'ombre sur ces regions circumpolaires.

Le 15 mars, la latitude des iles New-Shetland et des Orkney du Sud fut depassee. Le capitaine m'apprit qu'autrefois de nombreuses tribus de phoques habitaient ces terres; mais les baleiniers anglais et americains, dans leur rage de destruction, massacrant les adultes et les femelles pleines, la ou existait l'animation de la vie, avaient laisse apres eux le silence de la mort.

Le 16 mars, vers huit heures du matin, le \_Nautilus\_, suivant le cinquante-cinquieme meridien, coupa le cercle polaire antarctique. Les glaces nous entouraient de toutes parts et fermaient l'horizon. Cependant, le capitaine Nemo marchait de passe en passe et s'elevait toujours.

<< Mais ou va-t-il ? demandai-je.

-- Devant lui, repondait Conseil. Apres tout, lorsqu'il ne pourra pas aller plus loin, il s'arretera.

-- Je n'en jurerais pas ! >> repondis-je.

Et, pour etre franc, j'avouerai que cette excursion aventureuse ne me deplaisait point. A quel degre m'emeillaient les beautes de ces regions nouvelles, je ne saurais l'exprimer. Les glaces prenaient des attitudes superbes. Ici, leur ensemble formait une ville orientale, avec ses minarets et ses mosquees innombrables. La, une cite ecroulee et comme jete a terre par une convulsion du sol. Aspects incessamment varies par les obliques rayons du soleil, ou perdus dans les brumes grises au milieu des ouragans de neige. Puis, de toutes parts des detonations, des eboulements, de grandes culbutes d'icebergs, qui changeaient le decor comme le paysage d'un diorama.

Lorsque le \_Nautilus\_ etait immerge au moment ou se rompaient ces equilibres, le bruit se propageait sous les eaux avec une effrayante intensite, et la chute de ces masses creait de redoutables remous jusque dans les couches profondes de l'Ocean. Le \_Nautilus\_ roulait et tanguait alors comme un navire abandonne a la furie des elements.



Souvent, ne voyant plus aucune issue, je pensais que nous étions définitivement prisonniers; mais, l'instinct le guidant, sur le plus léger indice le capitaine Nemo découvrait des passes nouvelles. Il ne se trompait jamais en observant les minces filets d'eau bleuâtre qui sillonnaient les ice-fields. Aussi ne mettais-je pas en doute qu'il n'eût aventure déjà le \_Nautilus\_ au milieu des mers antarctiques.

Cependant, dans la journée du 16 mars, les champs de glace nous barrèrent absolument la route. Ce n'était pas encore la banquise, mais de vastes ice-fields cimentés par le froid. Cet obstacle ne pouvait arrêter le capitaine Nemo, et il se lança contre l'ice-field avec une effroyable violence. Le \_Nautilus\_ entra comme un coin dans cette masse friable, et la divisait avec des craquements terribles. C'était l'antique bélier poussé par une puissance infinie. Les débris de glace, haut projetés, retombaient en grêle autour de nous. Par sa seule force d'impulsion, notre appareil se creusait un chenal. Quelquefois, emporté par son élan, il montait sur le champ de glace et l'écrasait de son poids, ou par instants, enfoncé sous l'ice-field, il le divisait par un simple mouvement de tangage qui produisait de larges déchirures.

Pendant ces journées, de violents grains nous assaillirent. Par certaines brumes épaisses, on ne se fut pas vu d'une extrémité de la plate-forme à l'autre. Le vent sautait brusquement à tous les points du compas. La neige s'accumulait en couches si dures qu'il fallait la briser à coups de pic. Rien qu'à la température de cinq degrés au-dessous de zéro, toutes les parties extérieures du \_Nautilus\_ se recouvraient de glaces. Un greement n'aurait pu se manœuvrer, car tous les garants eussent été engagés dans la gorge des poulies. Un bâtiment sans voiles et mu par un moteur électrique qui se passait de charbon, pouvait seul affronter d'aussi hautes latitudes.

Dans ces conditions, le baromètre se tint généralement très bas. Il tomba même à 73deg.5'. Les indications de la boussole n'offraient plus aucune garantie. Ses aiguilles affolées marquaient des directions contradictoires, en s'approchant du pôle magnétique méridional qui ne se confond pas avec le sud du monde. En effet, suivant Hansten, ce pôle est situé à peu près par 70deg. de latitude et 130deg. de longitude, et d'après les observations de Duperrey, par 135deg. de longitude et 70deg.30' de latitude. Il fallait faire alors des observations nombreuses sur les compas transportés à différentes parties du navire et prendre une moyenne. Mais souvent, on s'en rapportait à l'estime pour relever la route parcourue, méthode peu satisfaisante au milieu de ces passes sinueuses dont les points de repère changent incessamment.

Enfin, le 18 mars, après vingt assauts inutiles, le \_Nautilus\_ se vit définitivement enrayé. Ce n'étaient plus ni les streams, ni les palks, ni les ice-fields, mais une interminable et immobile barrière formée de montagnes soudées entre elles.

<< La banquise ! >> me dit le Canadien.

Je compris que pour Ned Land comme pour tous les navigateurs qui nous

avaient precede, c'etait l'infranchissable obstacle. Le soleil ayant un instant paru vers midi, le capitaine Nemo obtint une observation assez exacte qui donnait notre situation par 51deg.30' de longitude et 67deg.39' de latitude meridionale. C'etait deja un point avance des regions antarctiques.

De mer, de surface liquide, il n'y avait plus apparence devant nos yeux. Sous l'eperon du \_Nautilus\_ s'etendait une vaste plaine tourmentee, enchevtree de blocs confus, avec tout ce pele-mele capricieux qui caracterise la surface d'un fleuve quelque temps avant la debacle des glaces, mais sur des proportions gigantesques. Ca et la, des pics aigus, des aiguilles deliees s'elevant a une hauteur de deux cents pieds; plus loin, une suite de falaises taillees a pic et revetues de teintes grisatres, vastes miroirs qui refletaient quelques rayons de soleil a demi noyes dans les brumes. Puis, sur cette nature desolee, un silence farouche, a peine rompu par le battement d'ailes des petrels ou des puffins. Tout etait gele alors, meme le bruit.

Le \_Nautilus\_ dut donc s'arreter dans son aventureuse course au milieu des champs de glace.

<< Monsieur, me dit ce jour-la Ned Land, si votre capitaine va plus loin !

-- Eh bien ?

-- Ce sera un maitre homme.

-- Pourquoi, Ned ?

-- Parce que personne ne peut franchir la banquise. Il est puissant, votre capitaine; mais, mille diables ! il n'est pas plus puissant que la nature, et la ou elle a mis des bornes, il faut que l'on s'arrete bon gre mal gre.

-- En effet, Ned Land, et cependant j'aurais voulu savoir ce qu'il y a derriere cette banquise ! Un mur, voila ce qui m'irrite le plus !

-- Monsieur a raison, dit Conseil. Les murs n'ont ete inventes que pour agacer les savants. Il ne devrait y avoir de murs nulle part.

-- Bon ! fit le Canadien. Derriere cette banquise, on sait bien ce qui se trouve.

-- Quoi donc ? demandai-je.

-- De la glace, et toujours de la glace !

-- Vous etes certain de ce fait, Ned, repliquai-je, mais moi je ne le suis pas. Voila pourquoi je voudrais aller voir.

-- Eh bien, monsieur le professeur, repondit le Canadien, renoncez a cette idee. Vous etes arrive a la banquise, ce qui est deja suffisant,

et vous n'irez pas plus loin, ni votre capitaine Nemo, ni son \_Nautilus\_. Et qu'il le veuille ou non, nous reviendrons vers le nord, c'est-à-dire au pays des honnetes gens. >>

Je dois convenir que Ned Land avait raison, et tant que les navires ne seront pas faits pour naviguer sur les champs de glace, ils devront s'arreter devant la banquise.

En effet, malgre ses efforts, malgre les moyens puissants employes pour disjoindre les glaces, le \_Nautilus\_ fut reduit a l'immobilite.

Ordinairement, qui ne peut aller plus loin en est quitte pour revenir sur ses pas. Mais ici, revenir etait aussi impossible qu'avancer, car les passes s'etaient refermees derriere nous, et pour peu que notre appareil demeurat stationnaire, il ne tarderait pas a etre bloque. Ce fut meme ce qui arriva vers deux heures du soir, et la jeune glace se forma sur ses flancs avec une etonnante rapidite. Je dus avouer que la conduite du capitaine Nemo etait plus qu'imprudente.

J'etais en ce moment sur la plate-forme. Le capitaine qui observait la situation depuis quelques instants, me dit :

<< Eh bien, monsieur le professeur, qu'en pensez-vous ?

-- Je pense que nous sommes pris, capitaine.

-- Pris ! Et comment l'entendez-vous ?

-- J'entends que nous ne pouvons aller ni en avant ni en arriere, ni d'aucun cote. C'est, je crois, ce qui s'appelle << pris >>, du moins sur les continents habites.

-- Ainsi, monsieur Aronnax, vous pensez que le \_Nautilus\_ ne pourra pas se degager ?

-- Difficilement, capitaine, car la saison est deja trop avancee pour que vous comptiez sur une debacle des glaces.

-- Ah ! monsieur le professeur, repondit le capitaine Nemo d'un ton ironique, vous serez toujours le meme ! Vous ne voyez qu'empachements et obstacles ! Moi, je vous affirme que non seulement le \_Nautilus\_ se degagera, mais qu'il ira plus loin encore !

-- Plus loin au sud ? demandai-je en regardant le capitaine.

-- Oui, monsieur, il ira au pole.

-- Au pole ! m'ecriai-je, ne pouvant retenir un mouvement d'incrudilite.

-- Oui, repondit froidement le capitaine, au pole antarctique, a ce point inconnu ou se croisent tous les meridiens du globe. Vous savez si je fais du \_Nautilus\_ ce que je veux. >>

Oui ! je le savais. Je savais cet homme audacieux jusqu'a la temerite !

Mais vaincre ces obstacles qui herissent le pôle sud, plus inaccessible que ce pôle nord non encore atteint par les plus hardis navigateurs, n'était-ce pas une entreprise absolument insensée, et que, seul, l'esprit d'un fou pouvait concevoir !

Il me vint alors à l'idée de demander au capitaine Nemo s'il avait déjà découvert ce pôle que n'avait jamais foulé le pied d'une créature humaine.

<< Non, monsieur, me répondit-il, et nous le découvrirons ensemble. Là où d'autres ont échoué, je n'échouerai pas. Jamais je n'ai promené mon \_Nautilus\_ aussi loin sur les mers australes; mais, je vous le répète, il ira plus loin encore.

-- Je veux vous croire, capitaine, repris-je d'un ton un peu ironique. Je vous crois ! Allons en avant ! Il n'y a pas d'obstacles pour nous ! Brisons cette banquise ! Faisons-la sauter, et si elle résiste, donnons des ailes au \_Nautilus\_, afin qu'il puisse passer par-dessus !

-- Par-dessus ? monsieur le professeur, répondit tranquillement le capitaine Nemo. Non point par-dessus, mais par-dessous.

-- Par-dessous ! >> m'écriai-je.

Une subite révélation des projets du capitaine venait d'illuminer mon esprit. J'avais compris. Les merveilleuses qualités du \_Nautilus\_ allaient le servir encore dans cette surhumaine entreprise !

<< Je vois que nous commençons à nous entendre, monsieur le professeur, me dit le capitaine, souriant à demi. Vous entrevoyez déjà la possibilité -- moi, je dirai le succès -- de cette tentative. Ce qui est impraticable avec un navire ordinaire devient facile au \_Nautilus\_. Si un continent émerge au pôle, il s'arrêtera devant ce continent. Mais si au contraire c'est la mer libre qui le baigne, il ira au pôle même !

-- En effet, dis-je, entraîné par le raisonnement du capitaine, si la surface de la mer est solidifiée par les glaces, ses couches inférieures sont libres, par cette raison providentielle qui a placé à un degré supérieur à celui de la congélation le maximum de densité de l'eau de mer. Et, si je ne me trompe, la partie immergée de cette banquise est à la partie émergente comme quatre est à un ?

-- À peu près, monsieur le professeur. Pour un pied que les icebergs ont au-dessus de la mer, ils en ont trois au-dessous. Or, puisque ces montagnes de glaces ne dépassent pas une hauteur de cent mètres, elles ne s'enfoncent que de trois cents. Or, qu'est-ce que trois cents mètres pour le \_Nautilus\_ ?

-- Rien, monsieur.

-- Il pourra même aller chercher à une profondeur plus grande cette température uniforme des eaux marines, et là nous braverons impunément les trente ou quarante degrés de froid de la surface.

-- Juste, monsieur, tres juste, repondis-je en m'animant.

-- La seule difficulte, reprit le capitaine Nemo, sera de rester plusieurs jours immerges sans renouveler notre provision d'air.

-- N'est-ce que cela ? repliquai-je. Le \_Nautilus\_ a de vastes reservoirs, nous les remplirons, et ils nous fourniront tout l'oxygene dont nous aurons besoin.

-- Bien imagine, monsieur Aronnax, repondit en souriant le capitaine. Mais ne voulant pas que vous puissiez m'accuser de temerite, je vous soumets d'avance toutes mes objections.

-- En avez-vous encore a faire ?

-- Une seule. Il est possible, si la mer existe au pole sud, que cette mer soit entierement prise, et, par consequent, que nous ne puissions revenir a sa surface !

-- Bon, monsieur, oubliez-vous que le \_Nautilus\_ est arme d'un redoutable eperon, et ne pourrons-nous le lancer diagonalement contre ces champs de glace qui s'ouvriront au choc ?

-- Eh ! monsieur le professeur, vous avez des idees aujourd'hui !

-- D'ailleurs, capitaine, ajoutai-je en m'enthousiasmant de plus belle, pourquoi ne rencontrerait-on pas la mer libre au pole sud comme au pole nord ? Les poles du froid et les poles de la terre ne se confondent ni dans l'hemisphere austral ni dans l'hemisphere boreal, et jusqu'a preuve contraire, on doit supposer ou un continent ou un ocean degage de glaces a ces deux points du globe.

-- Je le crois aussi, monsieur Aronnax, repondit le capitaine Nemo. Je vous ferai seulement observer qu'apres avoir emis tant d'objections contre mon projet, maintenant vous m'ecrasez d'arguments en sa faveur. >>

Le capitaine Nemo disait vrai. J'en etais arrive a le vaincre en audace ! C'etait moi qui l'entraînais au pole ! Je le devancais, je le distancais... Mais non ! pauvre fou. Le capitaine Nemo savait mieux que toi le pour et le contre de la question, et il s'amusait a te voir emporte dans les reveries de l'impossible !

Cependant, il n'avait pas perdu un instant. A un signal le second parut. Ces deux hommes s'entretinrent rapidement dans leur incomprehensible langage, et soit que le second eut ete anterieurement prevenu, soit qu'il trouvat le projet praticable, il ne laissa voir aucune surprise.

Mais si impassible qu'il fut il ne montra pas une plus complete impassibilite que Conseil, lorsque j'annoncai a ce digne garcon notre intention de pousser jusqu'au pole sud. Un << comme il plaira a monsieur >> accueillit ma communication, et je dus m'en contenter. Quant a Ned

Land, si jamais epaules se leverent haut, ce furent celles du Canadien.

<< Voyez-vous, monsieur, me dit-il, vous et votre capitaine Nemo, vous me faites pitie !

-- Mais nous irons au pole, maitre Ned.

-- Possible, mais vous n'en reviendrez pas ! >>

Et Ned Land rentra dans sa cabine, << pour ne pas faire un malheur >>, dit-il en me quittant.

Cependant, les preparatifs de cette audacieuse tentative venaient de commencer. Les puissantes pompes du \_Nautilus\_ refoulaient l'air dans les reservoirs et l'emmagasinaient a une haute pression. Vers quatre heures, le capitaine Nemo m'annonca que les panneaux de la plate-forme allaient etre fermes. Je jetai un dernier regard sur l'epaisse banquise que nous allions franchir. Le temps etait clair, l'atmosphere assez pure, le froid tres vif, douze degres au-dessous de zero; mais le vent s'etant calme, cette temperature ne semblait pas trop insupportable.

Une dizaine d'hommes monterent sur les flancs du \_Nautilus\_ et, armes de pics, ils casserent la glace autour de la carene qui fut bientot degagee. Operation rapidement pratiquee, car la jeune glace etait mince encore. Tous nous rentrames a l'interieur. Les reservoirs habituels se remplirent de cette eau tenue libre a la flottaison. Le \_Nautilus\_ ne tarda pas a descendre.

J'avais pris place au salon avec Conseil. Par la vitre ouverte, nous regardions les couches inferieures de l'Ocean austral. Le thermometre remontait. L'aiguille du manometre deviait sur le cadran.

A trois cents metres environ, ainsi que l'avait prevu le capitaine Nemo, nous flottions sous la surface ondulee de la banquise. Mais le \_Nautilus\_ s'immergea plus bas encore. Il atteignit une profondeur de huit cents metres. La temperature de l'eau, qui donnait douze degres a la surface, n'en accusait plus que onze. Deux degres etaient deja gagnes. Il va sans dire que la temperature du \_Nautilus\_, elevee par ses appareils de chauffage, se maintenait a un degre tres superieur. Toutes les manoeuvres s'accomplissaient avec une extraordinaire precision.

<< On passera, n'en deplaise a monsieur, me dit Conseil.

-- J'y compte bien ! >> repondis-je avec le ton d'une profonde conviction.

Sous cette mer libre, le \_Nautilus\_ avait pris directement le chemin de pole, sans s'ecarter du cinquante-deuxieme meridien. De 67deg.30' a 90deg. vingt-deux degres et demi en latitude restaient a parcourir, c'est-a-dire un peu plus de cinq cents lieues. Le \_Nautilus\_ prit une vitesse moyenne de vingt-six milles a l'heure, la vitesse d'un train express. S'il la conservait, quarante heures lui suffisaient pour

atteindre le pôle.

Pendant une partie de la nuit, la nouveauté de la situation nous retint, Conseil et moi, à la vitre du salon. La mer s'illuminait sous l'irradiation électrique du fanal. Mais elle était déserte. Les poissons ne séjournaient pas dans ces eaux prisonnières. Ils ne trouvaient là qu'un passage pour aller de l'Océan antarctique à la mer libre du pôle. Notre marche était rapide. On la sentait telle aux tressaillements de la longue coque d'acier.

Vers deux heures du matin, j'allai prendre quelques heures de repos. Conseil m'imita. En traversant les coursives, je ne rencontrai point le capitaine Nemo. Je supposai qu'il se tenait dans la cage du timonier.

Le lendemain 19 mars, à cinq heures du matin, je repris mon poste dans le salon. Le loch électrique m'indiqua que la vitesse du Nautilus avait été modérée. Il remontait alors vers la surface, mais prudemment, en vidant lentement ses réservoirs.

Mon cœur battait. Allions-nous émerger et retrouver l'atmosphère libre du pôle ?

Non. Un choc m'apprit que le Nautilus avait heurté la surface inférieure de la banquise, très épaisse encore, à en juger par la matité du bruit. En effet, nous avions << touché >> pour employer l'expression marine, mais en sens inverse et par mille pieds de profondeur. Ce qui donnait deux mille pieds de glaces au-dessus de nous, dont mille émergeaient. La banquise présentait alors une hauteur supérieure à celle que nous avions relevée sur ses bords. Circonstance peu rassurante.

Pendant cette journée, le Nautilus recommença plusieurs fois cette même expérience, et toujours il vint se heurter contre la muraille qui plafonnait au-dessus de lui. À de certains instants, il la rencontra par neuf cents mètres, ce qui accusait douze cents mètres d'épaisseur dont deux cents mètres s'élevaient au-dessus de la surface de l'Océan. C'était le double de sa hauteur au moment où le Nautilus s'était enfoncé sous les flots.

Je notai soigneusement ces diverses profondeurs, et j'obtins ainsi le profil sous-marin de cette chaîne qui se développait sous les eaux.

Le soir, aucun changement n'était survenu dans notre situation. Toujours la glace entre quatre cents et cinq cents mètres de profondeur. Diminution évidente, mais quelle épaisseur encore entre nous et la surface de l'Océan !

Il était huit heures alors. Depuis quatre heures déjà, l'air aurait dû être renouvelé à l'intérieur du Nautilus, suivant l'habitude quotidienne du bord. Cependant, je ne souffrais pas trop, bien que le capitaine Nemo n'eût pas encore demandé à ses réservoirs un supplément d'oxygène.

Mon sommeil fut pénible pendant cette nuit. Espoir et crainte m'assiégeaient tour à tour. Je me relevai plusieurs fois. Les tatonnements du \_Nautilus\_ continuaient. Vers trois heures du matin, j'observai que la surface inférieure de la banquise se rencontrait seulement par cinquante mètres de profondeur. Cent cinquante pieds nous séparaient alors de la surface des eaux. La banquise redevenait peu à peu ice-field. La montagne se refaisait la plaine.

Mes yeux ne quittaient plus le manomètre. Nous remontions toujours en suivant, par une diagonale, la surface resplendissante qui étincelait sous les rayons électriques. La banquise s'abaissait en dessus et en dessous par des rampes allongées. Elle s'amincissait de mille en mille.

Enfin, à six heures du matin, ce jour mémorable du 19 mars, la porte du salon s'ouvrit. Le capitaine Nemo parut.

<< La mer libre ! >> me dit-il.

#### XIV

#### LE POLE SUD

Je me précipitai vers la plate-forme. Oui ! La mer libre. À peine quelques glaçons épars, des icebergs mobiles ; au loin une mer étendue ; un monde d'oiseaux dans les airs, et des myriades de poissons sous ces eaux qui, suivant les fonds, variaient du bleu intense au vert olive. Le thermomètre marquait trois degrés centigrades au-dessus de zéro. C'était comme un printemps relatif enfermé derrière cette banquise, dont les masses éloignées se profilaient sur l'horizon du nord.

<< Sommes-nous au pôle ? demandai-je au capitaine, le cœur palpitant.

-- Je l'ignore, me répondit-il. À midi nous ferons le point.

-- Mais le soleil se montrera-t-il à travers ces brumes ? dis-je en regardant le ciel grisâtre.

-- Si peu qu'il paraisse, il me suffira, répondit le capitaine. >>

À dix milles du \_Nautilus\_, vers le sud, un îlot solitaire s'élevait à une hauteur de deux cents mètres. Nous marchions vers lui, prudemment, car cette mer pouvait être semée d'écueils.

Une heure après, nous avons atteint l'îlot. Deux heures plus tard, nous achevions d'en faire le tour. Il mesurait quatre à cinq milles de circonférence. Un étroit canal le séparait d'une terre considérable, un continent peut-être, dont nous ne pouvions apercevoir les limites.

L'existence de cette terre semblait donner raison aux hypothèses de Maury. L'ingénieur américain a remarqué, en effet, qu'entre le pôle sud et le soixantième parallèle, la mer est couverte de glaces flottantes, de dimensions énormes, qui ne se rencontrent jamais dans l'Atlantique



nord. De ce fait, il a tiré cette conclusion que le cercle antarctique renferme des terres considérables, puisque les icebergs ne peuvent se former en pleine mer, mais seulement sur des côtes. Suivant ses calculs, la masse des glaces qui enveloppent le pôle austral forme une vaste calotte dont la largeur doit atteindre quatre mille kilomètres.

Cependant, le *Nautilus*, par crainte d'échouer, s'était arrêté à trois encablures d'une grève que dominait un superbe amoncellement de roches. Le canot fut lancé à la mer. Le capitaine, deux de ses hommes portant les instruments, Conseil et moi, nous nous y embarquâmes. Il était dix heures du matin. Je n'avais pas vu Ned Land. Le Canadien, sans doute, ne voulait pas se désavouer en présence du pôle sud.

Quelques coups d'aviron amenèrent le canot sur le sable, où il s'échoua. Au moment où Conseil allait sauter à terre, je le retins.

<< Monsieur, dis-je au capitaine Nemo, a vous l'honneur de mettre pied le premier sur cette terre.

-- Oui, monsieur, répondit le capitaine, et si je n'hésite pas à fouler ce sol du pôle, c'est que, jusqu'ici, aucun être humain n'y a laissé la trace de ses pas. >>

Cela dit, il sauta légèrement sur le sable. Une vive émotion lui faisait battre le cœur. Il gravit un roc qui terminait en surplomb un petit promontoire, et là, les bras croisés, le regard ardent, immobile, muet, il sembla prendre possession de ces régions australes. Après cinq minutes passées dans cette extase, il se retourna vers nous.

<< Quand vous voudrez, monsieur >>, me cria-t-il.

Je débarquai, suivi de Conseil, laissant les deux hommes dans le canot.

Le sol sur un long espace présentait un tuf de couleur rougeâtre, comme s'il eût été de brique pilee. Des scories, des coulées de lave, des pierres ponces le recouvraient. On ne pouvait reconnaître son origine volcanique. En de certains endroits, quelques légères fumerolles, dégageant une odeur sulfureuse, attestaient que les feux intérieurs conservaient encore leur puissance expansive. Cependant, ayant gravi un haut escarpement, je ne vis aucun volcan dans un rayon de plusieurs milles. On sait que dans ces contrées antarctiques, James Ross a trouvé les cratères de l'Erebus et du Terror en pleine activité sur le cent soixante-septième méridien et par 77deg.32' de latitude.

La végétation de ce continent désolé me parut extrêmement restreinte. Quelques lichens de l'espèce *Unsnea melanoxantha* s'étalaient sur les roches noires. Certaines plantules microscopiques, des diatomées rudimentaires, sortes de cellules disposées entre deux coquilles quartzées, de longs fucus pourpres et cramoisis, supportés sur de petites vessies natatoires et que le ressac jetait à la côte, composaient toute la maigre flore de cette région.

Le rivage était parsemé de mollusques, de petites moules, de patelles,

de buccardes lisses, en forme de coeurs, et particulierement de clios au corps oblong et membraneux, dont la tete est formee de deux lobes arrondis. Je vis aussi des myriades de ces clios boreales, longues de trois centimetres, dont la baleine avale un monde a chaque bouchee. Ces charmants pteropodes, veritables papillons de la mer, animaient les eaux libres sur la lisiere du rivage.

Entre autres zoophytes apparaissaient dans les hauts-fonds quelques arborescences coralligenes, de celles qui suivant James Ross, vivent dans les mers antarctiques jusqu'a mille metres de profondeur ; puis, de petits alcyons appartenant a l'espece *\_procellaria pelagica\_*, ainsi qu'un grand nombre d'asteries particulieres a ces climats, et d'etoiles de mer qui constellaient le sol.

Mais ou la vie surabondait, c'etait dans les airs. La volaient et voletaient par milliers des oiseaux d'especes variees, qui nous assourdisaient de leurs cris. D'autres encombraient les roches, nous regardant passer sans crainte et se pressant familièrement sous nos pas. C'etaient des pingouins aussi agiles et souples dans l'eau, ou on les a confondus parfois avec de rapides bonites, qu'ils sont gauches et lourds sur terre. Ils poussaient des cris baroques et formaient des assemblees nombreuses, sobres de gestes, mais prodigues de clameurs.

Parmi les oiseaux, je remarquai des chionis, de la famille des echassiers, gros comme des pigeons, blancs de couleur, le bec court et conique, l'oeil encadre d'un cercle rouge. Conseil en fit provision, car ces volatiles, convenablement prepares, forment un mets agreable. Dans les airs passaient des albatros fuligineux d'une envergure de quatre metres, justement appeles les vautours de l'Ocean, des petrels gigantesques, entre autres des *\_quebrante-huesos\_*, aux ailes arquees, qui sont grands mangeurs de phoques, des damiers, sortes de petits canards dont le dessus du corps est noir et blanc, enfin toute une serie de petrels, les uns blanchatres, aux ailes bordees de brun, les autres bleus et speciaux aux mers antarctiques, ceux-la << si huileux, dis-je a Conseil, que les habitants des iles Feroe se contentent d'y adapter une meche avant de les allumer >>.

<< Un peu plus, repondit Conseil, ce seraient des lampes parfaites ! Apres ca, on ne peut exiger que la nature les ait prealablement munis d'une meche ! >>

Apres un demi-mille, le sol se montra tout crible de nids de manchots, sortes de terriers disposes pour la ponte, et dont s'echappaient de nombreux oiseaux. Le capitaine Nemo en fit chasser plus tard quelques centaines, car leur chair noire est tres mangeable. Ils poussaient des braiements d'ane. Ces animaux, de la taille d'une oie, ardoises sur le corps, blancs en dessous et cravates d'un lisere citron, se laissaient tuer a coups de pierre sans chercher a s'enfuir.

Cependant, la brume ne se levait pas, et, a onze heures, le soleil n'avait point encore paru. Son absence ne laissait pas de m'inquieter. Sans lui, pas d'observations possibles. Comment determiner alors si nous avions atteint le pole ?

Lorsque je rejoignis le capitaine Nemo, je le trouvai silencieusement accoude sur un morceau de roc et regardant le ciel. Il paraissait impatient, contrarie. Mais qu'y faire ? Cet homme audacieux et puissant ne commandait pas au soleil comme a la mer.

Midi arriva sans que l'astre du jour se fut montre un seul instant. On ne pouvait meme reconnaitre la place qu'il occupait derriere le rideau de brume. Bientot cette brume vint a se resoudre en neige.

<< A demain >>, me dit simplement le capitaine, et nous regagnames le \_Nautilus\_ au milieu des tourbillons de l'atmosphere.

Pendant notre absence, les filets avaient ete tendus, et j'observai avec interet les poissons que l'on venait de haler a bord. Les mers antarctiques servent de refuge a un tres grand nombre de migrateurs, qui fuient les tempetes des zones moins elevees pour tomber, il est vrai, sous la dent des marsouins et des phoques. Je notai quelques cottes australes, longs d'un decimetre, espece de cartilagineux blanchatres traverses de bandes livides et armes d'aiguillons, puis des chimeres antarctiques, longues de trois pieds, le corps tres allonge, la peau blanche, argentee et lisse, la tete arrondie, le dos muni de trois nageoires, le museau termine par une trompe qui se recourbe vers la bouche. Je goutai leur chair, mais je la trouvai insipide, malgre l'opinion de Conseil qui s'en accomoda fort.

La tempete de neige dura jusqu'au lendemain. Il etait impossible de se tenir sur la plate-forme. Du salon ou je notais les incidents de cette excursion au continent polaire, j'entendais les cris des petrels et des albatros qui se jouaient au milieu de la tourmente. Le \_Nautilus\_ ne resta pas immobile, et, prolongeant la cote, il s'avanca encore d'une dizaine de milles au sud, au milieu de cette demi-clarte que laissait le soleil en rasant les bords de l'horizon.

Le lendemain 20 mars, la neige avait cesse. Le froid etait un peu plus vif. Le thermometre marquait deux degres au-dessous de zero. Les brouillards se leverent, et j'esperai que, ce jour-la, notre observation pourrait s'effectuer.

Le capitaine Nemo n'ayant pas encore paru, le canot nous prit, Conseil et moi, et nous mit a terre. La nature du sol etait la meme, volcanique. Partout des traces de laves, de scories, de basaltes, sans que j'aperceusse le cratere qui les avait vomis. Ici comme la-bas, des myriades d'oiseaux animaient cette partie du continent polaire. Mais cet empire, ils le partageaient alors avec de vastes troupeaux de mammiferes marins qui nous regardaient de leurs doux yeux. C'etaient des phoques d'especes diverses, les uns etendus sur le sol, les autres couches sur des glacons en derive, plusieurs sortant de la mer ou y rentrant. Ils ne se sauvaient pas a notre approche, n'ayant jamais eu affaire a l'homme, et j'en comptais la de quoi approvisionner quelques centaines de navires.

<< Ma foi, dit Conseil, il est heureux que Ned Land ne nous ait pas

accompagnes !

-- Pourquoi cela, Conseil ?

-- Parce que l'enrage chasseur aurait tout tue.

-- Tout, c'est beaucoup dire, mais je crois, en effet, que nous n'aurions pu empêcher notre ami le Canadien de harponner quelques-uns de ces magnifiques cétacés. Ce qui eut desoblige le capitaine Nemo, car il ne verse pas inutilement le sang des bêtes inoffensives.

-- Il a raison.

-- Certainement, Conseil. Mais, dis-moi, n'as-tu pas déjà classé ces superbes échantillons de la faune marine ?

-- Monsieur sait bien, répondit Conseil, que je ne suis pas très ferré sur la pratique. Quand monsieur m'aura appris le nom de ces animaux...

-- Ce sont des phoques et des morses.

-- Deux genres, qui appartiennent à la famille des pinnipèdes, se hâta de dire mon savant Conseil, ordre des carnassiers, groupe des unguicules, sous-classe des monodelphiens, classe des mammifères, embranchement des vertébrés.

-- Bien, Conseil, répondis-je, mais ces deux genres, phoques et morses, se divisent en espèces, et si je ne me trompe, nous aurons ici l'occasion de les observer. Marchons. >>

Il était huit heures du matin. Quatre heures nous restaient à employer jusqu'au moment où le soleil pourrait être utilement observé. Je dirigeai nos pas vers une vaste baie qui s'échancrait dans la falaise granitique du rivage.

La, je puis dire qu'à perte de vue autour de nous, les terres et les glaçons étaient encombrés de mammifères marins, et je cherchais involontairement du regard le vieux Protée, le mythologique pasteur qui gardait ces immenses troupeaux de Neptune. C'étaient particulièrement des phoques. Ils formaient des groupes distincts, mâles et femelles, le père veillant sur sa famille, la mère allaitant ses petits, quelques jeunes, déjà forts, s'émancipant à quelques pas. Lorsque ces mammifères voulaient se déplacer, ils allaient par petits sauts dus à la contraction de leur corps, et ils s'aidaient assez gauchement de leur imparfaite nageoire, qui, chez le lamantin, leur congénère, forme un véritable avant-bras. Je dois dire que, dans l'eau, leur élément par excellence, ces animaux à l'épine dorsale mobile, au bassin étroit, au poil ras et serré, aux pieds palmés, nagent admirablement. Au repos et sur terre, ils prenaient des attitudes extrêmement gracieuses. Aussi, les anciens, observant leur physionomie douce, leur regard expressif que ne saurait surpasser le plus beau regard de femme, leurs yeux veloutés et limpides, leurs poses charmantes, et les poétisant à leur manière, métamorphosèrent-ils les mâles en tritons, et les femelles en

sirenes.

Je fis remarquer a Conseil le developpement considerable des lobes cerebraux chez ces intelligents cetaces. Aucun mammifere, l'homme excepte, n'a la matiere cerebrale plus riche. Aussi, les phoques sont-ils susceptibles de recevoir une certaine education ; ils se domestiquent aisement, et je pense, avec certains naturalistes, que, convenablement dressés, ils pourraient rendre de grands services comme chiens de peche.

La plupart de ces phoques dormaient sur les rochers ou sur le sable. Parmi ces phoques proprement dits qui n'ont point d'oreilles externes -- differant en cela des otaries dont l'oreille est saillante -- j'observai plusieurs varietes de stenorhynques, longs de trois metres, blancs de poils, a tetes de bull-dogs, armes de dix dents a chaque machoire, quatre incisives en haut et en bas et deux grandes canines decoupees en forme de fleur de lis. Entre eux se glissaient des elephants marins, sortes de phoques a trompe courte et mobile, les geants de l'espece, qui sur une circonference de vingt pieds mesuraient une longueur de dix metres. Ils ne faisaient aucun mouvement a notre approche.

<< Ce ne sont pas des animaux dangereux ? me demanda Conseil.

-- Non, repondis-je, a moins qu'on ne les attaque. Lorsqu'un phoque defend son petit, sa fureur est terrible, et il n'est pas rare qu'il mette en pieces l'embarcation des pecheurs.

-- Il est dans son droit, repliqua Conseil.

-- Je ne dis pas non. >>

Deux milles plus loin, nous etions arretes par le promontoire qui couvrait la baie contre les vents du sud. Il tombait d'aplomb a la mer et ecumait sous le ressac. Au-dela eclataient de formidables rugissements, tels qu'un troupeau de ruminants en eut pu produire.

<< Bon, fit Conseil, un concert de taureaux ?

-- Non, dis-je, un concert de morses. Ils se battent ?

-- Ils se battent ou ils jouent.

-- N'en deplaise a monsieur, il faut voir cela.

-- Il faut le voir, Conseil. >>

Et nous voila franchissant les roches noiratres, au milieu d'eboulements imprevis, et sur des pierres que la glace rendait fort glissantes. Plus d'une fois, je roulai au detriment de mes reins. Conseil, plus prudent ou plus solide, ne bronchait guere, et me relevait, disant :

<< Si monsieur voulait avoir la bonte d'ecarter les jambes, monsieur conserverait mieux son equilibre. >>

Arrive a l'arete superieure du promontoire, j'aperçus une vaste plaine blanche, couverte de morses. Ces animaux jouaient entre eux. C'etaient des hurlements de joie, non de colere.

Les morses ressemblent aux phoques par la forme de leurs corps et par la disposition de leurs membres. Mais les canines et les incisives manquent a leur machoire inferieure, et quant aux canines superieures, ce sont deux defenses longues de quatre-vingts centimetres qui en mesurent trente-trois a la circonference de leur alveole. Ces dents, faites d'un ivoire compact et sans stries, plus dur que celui des elephants, et moins prompt a jaunir, sont tres recherchees. Aussi les morses sont-ils en butte a une chasse inconsideree qui les detruira bientot jusqu'au dernier, puisque les chasseurs, massacrant indistinctement les femelles pleines et les jeunes, en detruisent chaque annee plus de quatre mille.

En passant aupres de ces curieux animaux, je pus les examiner a loisir, car ils ne se derangeaient pas. Leur peau etait epaisse et rugueuse, d'un ton fauve tirant sur le roux, leur pelage court et peu fourni. Quelques-uns avaient une longueur de quatre metres. Plus tranquilles et moins craintifs que leurs congeneres du nord, ils ne confiaient point a des sentinelles choisies le soin de surveiller les abords de leur campement.

Apres avoir examine cette cite des morses, je songeai a revenir sur mes pas. Il etait onze heures, et si le capitaine Nemo se trouvait dans des conditions favorables pour observer, je voulais etre present a son operation. Cependant, je n'esperais pas que le soleil se montrat ce jour-la. Des nuages ecrases sur l'horizon le derobaient a nos yeux. Il semblait que cet astre jaloux ne voulut pas reveler a des etres humains ce point inabordable du globe.

Cependant, je songeai a revenir vers le Nautilus. Nous suivimes un etroit raidillon qui courait sur le sommet de la falaise. A onze heures et demie, nous etions arrives au point du debarquement. Le canot echoue avait depose le capitaine a terre. Je l'aperçus debout sur un bloc de basalte. Ses instruments etaient pres de lui. Son regard se fixait sur l'horizon du nord, pres duquel le soleil decrivait alors sa courbe allongee.

Je pris place aupres de lui et j'attendis sans parler. Midi arriva, et, ainsi que la veille, le soleil ne se montra pas.

C'etait une fatalite. L'observation manquait encore. Si demain elle ne s'accomplissait pas, il faudrait renoncer definitivement a relever notre situation.

En effet, nous etions precisement au 20 mars. Demain, 21, jour de l'equinoxe, refraction non comptee, le soleil disparaissait sous l'horizon pour six mois, et avec sa disparition commencerait la longue

nuit polaire. Depuis l'équinoxe de septembre, il avait émergé de l'horizon septentrional, s'élevant par des spirales allongées jusqu'au 21 décembre. A cette époque, solstice d'été de ces contrées boreales, il avait commencé à redescendre, et le lendemain, il devait leur lancer ses derniers rayons.

Je communiquai mes observations et mes craintes au capitaine Nemo.

<< Vous aviez raison, monsieur Aronnax, me dit-il, si demain, je n'obtiens la hauteur du soleil, je ne pourrai avant six mois reprendre cette opération. Mais aussi, précisément parce que les hasards de ma navigation m'ont amené, le 21 mars, dans ces mers, mon point sera facile à relever, si, à midi, le soleil se montre à nos yeux.

-- Pourquoi, capitaine ?

-- Parce que, lorsque l'astre du jour décrit des spirales si allongées, il est difficile de mesurer exactement sa hauteur au-dessus de l'horizon, et les instruments sont exposés à commettre de graves erreurs.

-- Comment procéderez-vous donc ?

-- Je n'emploierai que mon chronomètre, me répondit le capitaine Nemo. Si demain, 21 mars, à midi, le disque du soleil, en tenant compte de la réfraction, est coupé exactement par l'horizon du nord, c'est que je suis au pôle sud.

-- En effet, dis-je. Pourtant, cette affirmation n'est pas mathématiquement rigoureuse, parce que l'équinoxe ne tombe pas nécessairement à midi.

-- Sans doute, monsieur, mais l'erreur ne sera pas de cent mètres, et il ne nous en faut pas davantage. A demain donc. >>

Le capitaine Nemo retourna à bord. Conseil et moi, nous restâmes jusqu'à cinq heures à arpenter la plage, observant et étudiant. Je ne recoltai aucun objet curieux, si ce n'est un œuf de pingouin, remarquable par sa grosseur, et qu'un amateur eût payé plus de mille francs. Sa couleur isabelle, les raies et les caractères qui l'ornaient comme autant d'hieroglyphes, en faisaient un bibelot rare. Je le remis entre les mains de Conseil, et le prudent garçon, au pied sûr, le tenant comme une précieuse porcelaine de Chine, le rapporta intact au \_Nautilus\_.

La je déposai cet œuf rare sous une des vitrines du musée. Je soupai avec appétit d'un excellent morceau de foie de phoque dont le goût rappelait celui de la viande de porc. Puis je me couchai, non sans avoir invoqué, comme un Indou, les faveurs de l'astre radieux.

Le lendemain, 21 mars, des cinq heures du matin, je montai sur la plate-forme. J'y trouvai le capitaine Nemo.

<< Le temps se degage un peu, me dit-il. J'ai bon espoir. Apres dejeuner, nous nous rendrons a terre pour choisir un poste d'observation. >>

Ce point convenu, j'allai trouver Ned Land. J'aurais voulu l'emmener avec moi. L'obstine Canadien refusa, et je vis bien que sa taciturnite comme sa facheuse humeur s'accroissaient de jour en jour. Apres tout, je ne regrettai pas son entetement dans cette circonstance. Veritablement, il y avait trop de phoques a terre, et il ne fallait pas soumettre ce pecheur irreflechi a cette tentation.

Le dejeuner termine, je me rendis a terre. Le \_Nautilus\_ s'etait encore eleve de quelques milles pendant la nuit. Il etait au large, a une grande lieue d'une cote, que dominait un pic aigu de quatre a cinq cents metres. Le canot portait avec moi le capitaine Nemo, deux hommes de l'equipage, et les instruments, c'est-a-dire un chronometre, une lunette et un barometre.

Pendant notre traversee, je vis de nombreuses baleines qui appartenaient aux trois especes particulieres aux mers australes, la baleine franche ou << right-whale >> des Anglais, qui n'a pas de nageoire dorsale, le hump-back, baleinoptere a ventre plisse, aux vastes nageoires blanchatres, qui malgre son nom, ne forment pourtant pas des ailes, et le fin-back, brun-jaunatre, le plus vif des cetaces. Ce puissant animal se fait entendre de loin, lorsqu'il projette a une grande hauteur ses colonnes d'air et de vapeur, qui ressemblent a des tourbillons de fume. Ces differents mammiferes s'ebattaient par troupes dans les eaux tranquilles, et je vis bien que ce bassin du pole antarctique servait maintenant de refuge aux cetaces trop vivement traques par les chasseurs.

Je remarquai egalement de longs cordons blanchatres de salpes, sortes de mollusques agreges, et des meduses de grande taille qui se balancaient entre le remous des lames.

A neuf heures, nous accostions la terre. Le ciel s'eclaircissait. Les nuages fuyaient dans le sud. Les brumes abandonnaient la surface froide des eaux. Le capitaine Nemo se dirigea vers le pic dont il voulait sans doute faire son observatoire. Ce fut une ascension penible sur des laves aigues et des pierres ponces, au milieu d'une atmosphere souvent saturee par les emanations sulfureuses des fumerolles. Le capitaine, pour un homme deshabitue de fouler la terre, gravissait les pentes les plus raides avec une souplesse, une agilite que je ne pouvais egaler, et qu'eut envie un chasseur d'isards.

Il nous fallut deux heures pour atteindre le sommet de ce pic moitie porphyre, moitie basalte. De la, nos regards embrassaient une vaste mer qui, vers le nord traait nettement sa ligne terminale sur le fond du ciel. A nos pieds, des champs eblouissants de blancheur. Sur notre tete, un pale azur, degage de brumes. Au nord, le disque du soleil comme une boule de feu deja ecornee par le tranchant de l'horizon. Du sein des eaux s'elevaient en gerbes magnifiques des jets liquides par centaines. Au loin, le \_Nautilus\_, comme un cetace endormi. Derriere



nous, vers le sud et l'est, une terre immense, un amoncellement chaotique de rochers et de glaces dont on n'apercevait pas la limite.

Le capitaine Nemo, en arrivant au sommet du pic, releva soigneusement sa hauteur au moyen du barometre, car il devait en tenir compte dans son observation.

A midi moins le quart, le soleil, vu alors par refraction seulement, se montra comme un disque d'or et dispersa ses derniers rayons sur ce continent abandonne, a ces mers que l'homme n'a jamais sillonnees encore.

Le capitaine Nemo, muni d'une lunette a reticules, qui, au moyen d'un miroir, corrigeait la refraction, observa l'astre qui s'enfoncait peu a peu au-dessous de l'horizon en suivant une diagonale tres allongee. Je tenais le chronometre. Mon coeur battait fort. Si la disparition du demi-disque du soleil coïncidait avec le midi du chronometre, nous etions au pole meme.

<< Midi ! m'ecriai-je.

-- Le pole sud ! >> repondit le capitaine Nemo d'une voix grave, en me donnant la lunette qui montrait l'astre du jour precisement coupe en deux portions egales par l'horizon.

Je regardai les derniers rayons couronner le pic et les ombres monter peu a peu sur ses rampes.

En ce moment, le capitaine Nemo, appuyant sa main sur mon epaule, me dit :

<< Monsieur, en 1600, le Hollandais Gheritk, entraine par les courants et les tempetes, atteignit 64deg. de latitude sud et decouvrit les New-Shetland. En 1773, le 17 janvier, l'illustre Cook, suivant le trente-huitieme meridien, arriva par 67deg.30' de latitude. et en 1774, le 30 janvier, sur le cent-neuvieme meridien, il atteignit 71deg.15' de latitude. En 1819, le Russe Bellinghausen se trouva sur le soixante-neuvieme parallele, et en 1821, sur le soixante-sixieme par 111deg. de longitude ouest. En 1820, l'Anglais Brunfield fut arrete sur le soixante-cinquieme degre. La meme annee, l'Americain Morrel, dont les recits sont douteux, remontant sur le quarante-deuxieme meridien, decouvrait la mer libre par 70deg.14' de latitude. En 1825, l'Anglais Powell ne pouvait dépasser le soixante-deuxieme degre. La meme annee, un simple pecheur de phoques, l'Anglais Weddel s'elevait jusqu'a 72deg.14' de latitude sur le trente-cinquieme meridien, et jusqu'a 74deg.15' sur le trente-sixieme. En 1829, l'Anglais Forster, commandant le \_Chanticleer\_, prenait possession du continent antarctique par 63deg.26' de latitude et 66deg.26' de longitude. En 1831, l'Anglais Biscoe, le 1er fevrier, decouvrait la terre d'Enderby par 68deg.50' de latitude, en 1832, le 5 fevrier, la terre d'Adelaide par 67deg. de latitude. et le 21 fevrier, la terre de Graham par 64deg.45' de latitude. En 1838, le Francais Dumont d'Urville, arrete devant la banquise par 62deg.57' de latitude, relevait la terre Louis-Philippe ; deux ans plus tard, dans

une nouvelle pointe au sud, il nommait par 66deg.30', le 21 janvier, la terre Adelie, et huit jours apres, par 64deg.40', la cote Clarie. En 1838, l'Anglais Wilkes s'avancait jusqu'au soixante-neuvieme parallele sur le centieme meridien. En 1839, l'Anglais Balleny decouvrait la terre Sabrina, sur la limite du cercle polaire. Enfin, en 1842, l'Anglais James Ross, montant l'\_Erebus\_ et le \_Terror\_, le 12 janvier, par 76deg.56' de latitude et 171deg.7' de longitude est, trouvait la terre Victoria ; le 23 du meme mois, il relevait le soixante-quatorzieme parallele, le plus haut point atteint jusqu'alors ; le 27, il etait par 76deg.8', le 28, par 77deg.32', le 2 fevrier, par 78deg.4', et en 1842, il revenait au soixante-onzieme degre qu'il ne put dépasser. Eh bien, moi, capitaine Nemo, ce 21 mars 1868, j'ai atteint le pole sud sur le quatre-vingt-dixieme degre, et je prends possession de cette partie du globe egale au sixieme des continents reconnus.

-- Au nom de qui, capitaine ?

-- Au mien, monsieur ! >>

Et ce disant, le capitaine Nemo deploya un pavillon noir, portant un N d'or ecartele sur son etamine. Puis, se retournant vers l'astre du jour dont les derniers rayons lechaient l'horizon de la mer :

<< Adieu, soleil ! s'ecria-t-il. Disparais, astre radieux ! Couche-toi sous cette mer libre. et laisse une nuit de six mois etendre ses ombres sur mon nouveau domaine ! >>

## XV

### ACCIDENT OU INCIDENT ?

Le lendemain, 22 mars, a six heures du matin, les preparatifs de depart furent commences. Les dernieres lueurs du crepuscule se fondaient dans la nuit. Le froid etait vif. Les constellations resplendissaient avec une surprenante intensite. Au zenith brillait cette admirable Croix du Sud, l'etoile polaire des regions antarctiques.

Le thermometre marquait douze degres au-dessous de zero, et quand le vent fraichissait, il causait de piquantes morsures. Les glacons se multipliaient sur l'eau libre. La mer tendait a se prendre partout. De nombreuses plaques noiratres, etalees a sa surface, annoncaient la prochaine formation de la jeune glace. Evidemment, le bassin austral, gele pendant les six mois de l'hiver, etait absolument inaccessible. Que devenaient les baleines pendant cette periode ? Sans doute, elles allaient par-dessous la banquise chercher des mers plus praticables. Pour les phoques et les morses, habitues a vivre sous les plus durs climats, ils restaient sur ces parages glaces. Ces animaux ont l'instinct de creuser des trous dans les ice-fields et de les maintenir toujours ouverts. C'est a ces trous qu'ils viennent respirer ; quand les oiseaux, chasses par le froid, ont emigre vers le nord, ces mammiferes marins demeurent les seuls maitres du continent polaire.

Cependant, les reservoirs d'eau s'etaient remplis, et le \_Nautilus\_

descendait lentement. A une profondeur de mille pieds, il s'arreta. Son helice battit les flots, et il s'avanca droit au nord avec une vitesse de quinze milles a l'heure. Vers le soir, il flottait deja sous l'immense carapace glatee de la banquise.

Les panneaux du salon avaient ete fermes par prudence, car la coque du \_Nautilus\_ pouvait se heurter a quelque bloc immerge. Aussi, je passai cette journee a mettre mes notes au net. Mon esprit etait tout entier a ses souvenirs du pole. Nous avions atteint ce point inaccessible sans fatigues, sans danger, comme si notre wagon flottant eut glisse sur les rails d'un chemin de fer. Et maintenant, le retour commencait veritablement. Me reserverait-il encore de pareilles surprises ? Je le pensais, tant la serie des merveilles sous-marines est inepuisable ! Cependant, depuis cinq mois et demi que le hasard nous avait jetes a ce bord, nous avions franchi quatorze mille lieues, et sur ce parcours plus etendu que l'Equateur terrestre, combien d'incidents ou curieux ou terribles avaient charme notre voyage : la chasse dans les forets de Crespo, l'echouement du detroit de Torres, le cimetiere de corail, les pecheries de Ceylan, le tunnel arabique, les feux de Santorin, les millions de la baie du Vigo, l'Atlantide, le pole sud ! Pendant la nuit, tous ces souvenirs, passant de reve en reve, ne laisserent pas mon cerveau sommeiller un instant.

A trois heures du matin, je fus reveille par un choc violent. Je m'etais redresse sur mon lit et j'ecoutais au milieu de l'obscurite, quand je fus precipite brusquement au milieu de la chambre. Evidemment, le \_Nautilus\_ donnait une bande considerable apres avoir touche.

Je m'accotai aux parois et je me trainai par les coursives jusqu'au salon qu'eclairait le plafond lumineux. Les meubles etaient renverses. Heureusement, les vitrines, solidement saisies par le pied, avaient tenu bon. Les tableaux de tribord, sous le deplacement de la verticale se collaient aux tapisseries, tandis que ceux de babord s'en ecartaient d'un pied par leur bordure inferieure. Le \_Nautilus\_ etait donc couche sur tribord, et, de plus, completement immobile,

A l'interieur j'entendais un bruit de pas, des voix confuses. Mais le capitaine Nemo ne parut pas. Au moment ou j'allais quitter le salon, Ned Land et Conseil entrerent.

<< Qu'y a-t-il ? leur dis-je aussitot.

-- Je venais le demander a monsieur, repondit Conseil.

-- Mille diables ! s'ecria le Canadien, je le sais bien moi ! Le \_Nautilus\_ a touche, et a en juger par la gite qu'il donne, je ne crois pas qu'il s'en tire comme la premiere fois dans le detroit de Torres.

-- Mais au moins, demandai-je, est-il revenu a la surface de la mer ?

-- Nous l'ignorons, repondit Conseil.

-- Il est facile de s'en assurer >>, repondis-je.

Je consultai le manometre. A ma grande surprise, il indiquait une profondeur de trois cent soixante metres.

<< Qu'est-ce que cela veut dire ? m'ecriai-je.

-- Il faut interroger le capitaine Nemo, dit Conseil.

-- Mais ou le trouver ? demanda Ned Land.

-- Suivez-moi >>, dis-je a mes deux compagnons.

Nous quittames le salon. Dans la bibliotheque, personne. A l'escalier central, au poste de l'equipage, personne. Je supposai que le capitaine Nemo devait etre poste dans la cage du timonier. Le mieux etait d'attendre. Nous revinmes tous trois au salon.

Je passerai sous silence les recriminations du Canadien. Il avait beau jeu pour s'emporter. Je le laissai exhaler sa mauvaise humeur tout a son aise, sans lui repondre.

Nous etions ainsi depuis vingt minutes, cherchant a surprendre les moindres bruits qui se produisaient a l'interieur du \_Nautilus\_, quand le capitaine Nemo entra. Il ne sembla pas nous voir. Sa physionomie, habituellement si impassible, revelait une certaine inquietude. Il observa silencieusement la boussole, le manometre, et vint poser son doigt sur un point du planisphere, dans cette partie qui representait les mers australes.

Je ne voulus pas l'interrompre. Seulement, quelques instants plus tard, lorsqu'il se tourna vers moi, je lui dis en retournant contre lui une expression dont il s'etait servi au detroit de Torres :

<< Un incident, capitaine ?

-- Non, monsieur, repondit-il, un accident cette fois.

-- Grave ?

-- Peut-etre.

-- Le danger est-il immediat ?

-- Non.

-- Le \_Nautilus\_ s'est echoue ?

-- Oui.

-- Et cet echouement est venu ?...

-- D'un caprice de la nature, non de l'imperitie des hommes. Pas une faute n'a ete commise dans nos manoeuvres. Toutefois, on ne saurait

empêcher l'équilibre de produire ses effets. On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles. >>

Singulier moment que choisissait le capitaine Nemo pour se livrer à cette réflexion philosophique. En somme, sa réponse ne m'apprenait rien.

<< Puis-je savoir, monsieur, lui demandai-je, quelle est la cause de cet accident ?

-- Un énorme bloc de glace, une montagne entière s'est retournée, me répondit-il. Lorsque les icebergs sont minés à leur base par des eaux plus chaudes ou par des chocs réitérés, leur centre de gravité remonte. Alors ils se retournent en grand, ils culbutent. C'est ce qui est arrivé. L'un de ces blocs, en se renversant, a heurté le Nautilus qui flottait sous les eaux. Puis, glissant sous sa coque et le relevant avec une irrésistible force, il l'a ramené dans des couches moins denses, où il se trouve couché sur le flanc.

Mais ne peut-on dégager le Nautilus en vidant ses réservoirs, de manière à le remettre en équilibre ?

-- C'est ce qui se fait en ce moment, monsieur. Vous pouvez entendre les pompes fonctionner. Voyez l'aiguille du manomètre. Elle indique que le Nautilus remonte, mais le bloc de glace remonte avec lui, et jusqu'à ce qu'un obstacle arrête son mouvement ascensionnel, notre position ne sera pas changée. >>

En effet, le Nautilus donnait toujours la même bande sur tribord. Sans doute, il se redresserait, lorsque le bloc s'arrêterait lui-même. Mais à ce moment, qui sait si nous n'aurions pas heurté la partie supérieure de la banquise, si nous ne serions pas effroyablement pressés entre les deux surfaces glacées ?

Je réfléchissais à toutes les conséquences de cette situation. Le capitaine Nemo ne cessait d'observer le manomètre. Le Nautilus, depuis la chute de l'iceberg, avait remonté de cent cinquante pieds environ, mais il faisait toujours le même angle avec la perpendiculaire.

Soudain un léger mouvement se fit sentir dans la coque. Évidemment, le Nautilus se redressait un peu. Les objets suspendus dans le salon reprenaient sensiblement leur position normale. Les parois se rapprochaient de la verticalité. Personne de nous ne parlait. Le cœur ému, nous observions, nous sentions le redressement. Le plancher redevenait horizontal sous nos pieds. Dix minutes s'écoulerent.

<< Enfin, nous sommes droit ! m'écriai-je.

-- Oui, dit le capitaine Nemo, se dirigeant vers la porte du salon.

-- Mais flotterons-nous ? lui demandai-je.

-- Certainement, répondit-il, puisque les réservoirs ne sont pas encore vides, et que vides, le Nautilus devra remonter à la surface de la

mer. >>

Le capitaine sortit, et je vis bientôt que, par ses ordres, on avait arrêté la marche ascensionnelle du *\_Nautilus\_*. En effet, il aurait bientôt heurté la partie inférieure de la banquise, et mieux valait le maintenir entre deux eaux.

<< Nous l'avons échappé belle ! dit alors Conseil.

-- Oui. Nous pouvions être écrasés entre ces blocs de glace, ou tout au moins emprisonnés. Et alors, faute de pouvoir renouveler l'air... Oui ! nous l'avons échappé belle !

-- Si c'est fini ! >> murmura Ned Land.

Je ne voulus pas entamer avec le Canadien une discussion sans utilité, et je ne répondis pas. D'ailleurs, les panneaux s'ouvrirent en ce moment, et la lumière extérieure fit irruption à travers la vitre délogée.

Nous étions en pleine eau, ainsi que je l'ai dit ; mais, à une distance de dix mètres, sur chaque côté du *\_Nautilus\_*, s'élevait une éblouissante muraille de glace. Au-dessus et au-dessous, même muraille. Au-dessus, parce que la surface inférieure de la banquise se développait comme un plafond immense. Au-dessous, parce que le bloc culbute, ayant glissé peu à peu, avait trouvé sur les murailles latérales deux points d'appui qui le maintenaient dans cette position. Le *\_Nautilus\_* était emprisonné dans un véritable tunnel de glace, d'une largeur de vingt mètres environ, rempli d'une eau tranquille. Il lui était donc facile d'en sortir en marchant soit en avant soit en arrière, et de reprendre ensuite, à quelques centaines de mètres plus bas, un libre passage sous la banquise.

Le plafond lumineux avait été éteint, et cependant, le salon resplendissait d'une lumière intense. C'est que la puissante réverbération des parois de glace y renvoyait violemment les nappes du fanal. Je ne saurais peindre l'effet des rayons voltaïques sur ces grands blocs capricieusement découpés, dont chaque angle, chaque arête, chaque facette, jetait une lueur différente, suivant la nature des veines qui couraient dans la glace. Mine éblouissante de gemmes, et particulièrement de saphirs qui croisaient leurs jets bleus avec le jet vert des émeraudes. Ça et là des nuances opalines d'une douceur infinie couraient au milieu de points ardents comme autant de diamants de feu dont l'oeil ne pouvait soutenir l'éclat. La puissance du fanal était centuplée, comme celle d'une lampe à travers les lames lenticulaires d'un phare de premier ordre.

<< Que c'est beau ! Que c'est beau ! s'écria Conseil.

-- Oui ! dis-je, c'est un admirable spectacle. N'est-ce pas, Ned ?

-- Eh ! mille diables ! oui, riposta Ned Land. C'est superbe ! Je rage d'être forcé d'en convenir. On n'a jamais rien vu de pareil. Mais ce

spectacle-la pourra nous couter cher. Et, s'il faut tout dire, je pense que nous voyons ici des choses que Dieu a voulu interdire aux regards de l'homme ! >>

Ned avait raison. C'était trop beau. Tout a coup, un cri de Conseil me fit retourner.

<< Qu'y a-t-il ? demandai-je.

-- Que monsieur ferme les yeux ! que monsieur ne regarde pas ! >>

Conseil, ce disant, appliquait vivement ses mains sur ses paupières.

<< Mais qu'as-tu, mon garçon ?

-- Je suis ébloui, aveugle ! >>

Mes regards se portèrent involontairement vers la vitre, mais je ne pus supporter le feu qui la dévorait.

Je compris ce qui s'était passé. Le *\_Nautilus\_* venait de se mettre en marche à grande vitesse. Tous les éclats tranquilles des murailles de glace s'étaient alors changés en raies fulgurantes. Les feux de ces myriades de diamants se confondaient. Le *\_Nautilus\_*, emporté par son hélice, voyageait dans un fourreau d'éclairs.

Les panneaux du salon se refermèrent alors. Nous tenions nos mains sur nos yeux tout imprégnés de ces lueurs concentriques qui flottent devant la rétine, lorsque les rayons solaires l'ont trop violemment frappée. Il fallut un certain temps pour calmer le trouble de nos regards.

Enfin, nos mains s'abaissèrent.

<< Ma foi, je ne l'aurais jamais cru, dit Conseil.

-- Et moi, je ne le crois pas encore ! riposta le Canadien.

-- Quand nous reviendrons sur terre, ajouta Conseil, blasés sur tant de merveilles de la nature, que penserons-nous de ces misérables continents et des petits ouvrages sortis de la main des hommes ! Non ! le monde habité n'est plus digne de nous ! >>

De telles paroles dans la bouche d'un impassible Flamand montrent à quel degré d'ébullition était monté notre enthousiasme. Mais le Canadien ne manqua pas d'y jeter sa goutte d'eau froide.

<< Le monde habité ! dit-il en secouant la tête. Soyez tranquille, ami Conseil, nous n'y reviendrons pas ! >>

Il était alors cinq heures du matin. En ce moment, un choc se produisit à l'avant du *\_Nautilus\_*. Je compris que son éperon venait de heurter un bloc de glace. Ce devait être une fausse manœuvre, car ce tunnel sous-marin, obstrué de blocs, n'offrait pas une navigation facile. Je

pensai donc que le capitaine Nemo, modifiant sa route, tournerait ces obstacles ou suivrait les sinuosités du tunnel. En tout cas, la marche en avant ne pouvait être absolument enrayée. Toutefois, contre mon attente, le Nautilus prit un mouvement rétrograde très prononcé.

<< Nous revenons en arrière ? dit Conseil.

-- Oui, répondis-je. Il faut que, de ce côté, le tunnel soit sans issue.

-- Et alors ?...

-- Alors, dis-je, la manœuvre est bien simple. Nous retournerons sur nos pas, et nous sortirons par l'orifice sud. Voilà tout. >>

En parlant ainsi, je voulais paraître plus rassuré que je ne l'étais réellement. Cependant le mouvement rétrograde du Nautilus s'accélérait, et marchant à contre-hélice, il nous entraînait avec une grande rapidité.

<< Ce sera un retard, dit Ned.

-- Qu'importe, quelques heures de plus ou de moins, pourvu qu'on sorte.

-- Oui, répéta Ned Land, pourvu qu'on sorte ! >>

Je me promenai pendant quelques instants du salon à la bibliothèque. Mes compagnons assis, se taisaient. Je me jetai bientôt sur un divan, et je pris un livre que mes yeux parcoururent machinalement.

Un quart d'heure après, Conseil, s'étant approché de moi, me dit :

<< Est-ce bien intéressant ce que lit monsieur ?

-- Très intéressant, répondis-je.

-- Je le crois. C'est le livre de monsieur que lit monsieur !

-- Mon livre ? >>

En effet, je tenais à la main l'ouvrage des Grands Fonds sous-marins. Je ne m'en doutais même pas. Je fermai le livre et repris ma promenade. Ned et Conseil se levèrent pour se retirer.

<< Restez, mes amis, dis-je en les retenant. Restons ensemble jusqu'au moment où nous serons sortis de cette impasse.

-- Comme il plaira à monsieur >>, répondit Conseil.

Quelques heures s'écoulerent. J'observais souvent les instruments suspendus à la paroi du salon. Le manomètre indiquait que le Nautilus se maintenait à une profondeur constante de trois cents mètres, la boussole, qu'il se dirigeait toujours au sud, le loch, qu'il marchait à une vitesse de vingt milles à l'heure, vitesse excessive dans un espace



aussi resserre. Mais le capitaine Nemo savait qu'il ne pouvait trop se hater, et qu'alors, les minutes valaient des siècles.

A huit heures vingt-cinq, un second choc eut lieu. A l'arrière, cette fois. Je palis. Mes compagnons s'étaient rapprochés de moi. J'avais saisi la main de Conseil. Nous nous interrogeons du regard, et plus directement que si les mots eussent interprété notre pensée.

En ce moment, le capitaine entra dans le salon. J'allai à lui.

<< La route est barrée au sud ? lui demandai-je.

-- Oui, monsieur. L'iceberg en se retournant a fermé toute issue.

-- Nous sommes bloqués ?

-- Oui. >>

## XVI

### FAUTE D'AIR

Ainsi, autour du \_Nautilus\_, au-dessus, au-dessous, un impenetrable mur de glace. Nous étions prisonniers de la banquise ! Le Canadien avait frappé une table de son formidable poing. Conseil se taisait. Je regardai le capitaine. Sa figure avait repris son impassibilité habituelle. Il s'était croisé les bras. Il réfléchissait. Le \_Nautilus\_ ne bougeait plus.

Le capitaine prit alors la parole :

<< Messieurs, dit-il d'une voix calme, il y a deux manières de mourir dans les conditions où nous sommes. >>

Cet inexplicable personnage avait l'air d'un professeur de mathématiques qui fait une démonstration à ses élèves.

<< La première, reprit-il, c'est de mourir écrasés. La seconde, c'est de mourir asphyxiés. Je ne parle pas de la possibilité de mourir de faim, car les approvisionnements du \_Nautilus\_ dureront certainement plus que nous. Préoccupons-nous donc des chances d'écrasement ou d'asphyxie.

-- Quant à l'asphyxie, capitaine, répondis-je, elle n'est pas à craindre, car nos réservoirs sont pleins.

-- Juste, reprit le capitaine Nemo, mais ils ne donneront que deux jours d'air. Or, voilà trente-six heures que nous sommes enfouis sous les eaux, et déjà l'atmosphère alourdie du \_Nautilus\_ demande à être renouvelée. Dans quarante-huit heures, notre réserve sera épuisée.

-- Eh bien, capitaine, soyons délivrés avant quarante-huit heures !

-- Nous le tenterons, du moins, en perçant la muraille qui nous entoure.

-- De quel cote ? demandai-je.

-- C'est ce que la sonde nous apprendra. Je vais echouer le \_Nautilus\_ sur le banc inferieur, et mes hommes, revetus de scaphandres, attaqueront l'iceberg par sa paroi la moins epaisse.

-- Peut-on ouvrir les panneaux du salon ?

-- Sans inconvenient. Nous ne marchons plus. >>

Le capitaine Nemo sortit. Bientot des sifflements m'apprirent que l'eau s'introduisait dans les reservoirs. Le \_Nautilus\_ s'abaissa lentement et reposa sur le fond de glace par une profondeur de trois cent cinquante metres, profondeur a laquelle etait immerge le banc de glace inferieur.

<< Mes amis, dis-je, la situation est grave, mais je compte sur votre courage et sur votre energie.

-- Monsieur, me repondit le Canadien, ce n'est pas dans ce moment que je vous ennuierai de mes recriminations. Je suis pret a tout faire pour le salut commun.

-- Bien, Ned, dis-je en tendant la main au Canadien.

-- J'ajouterai, reprit-il, qu'habile a manier le pic comme le harpon, si je puis etre utile au capitaine, il peut disposer de moi.

-- Il ne refusera pas votre aide. Venez, Ned. >>

Je conduisis le Canadien a la chambre ou les hommes du \_Nautilus\_ revetaient leurs scaphandres. Je fis part au capitaine de la proposition de Ned, qui fut acceptee. Le Canadien endossa son costume de mer et fut aussitot pret que ses compagnons de travail. Chacun d'eux portait sur son dos l'appareil Rouquayrol auquel les reservoirs avaient fourni un large continent d'air pur. Emprunt considerable, mais necessaire, fait a la reserve du \_Nautilus\_. Quant aux lampes Ruhmkorff, elles devenaient inutiles au milieu de ces eaux lumineuses et saturees de rayons electriques.

Lorsque Ned fut habille, je rentrais dans le salon dont les vitres etaient decouvertes, et, poste pres de Conseil, j'examinai les couches ambiantes qui supportaient le \_Nautilus\_.

Quelques instants apres, nous voyions une douzaine d'hommes de l'equipage prendre pied sur le banc de glace, et parmi eux Ned Land, reconnaissable a sa haute taille. Le capitaine Nemo etait avec eux.

Avant de proceder au creusement des murailles, il fit pratiquer des sondages qui devaient assurer la bonne direction des travaux. De longues sondes furent enfoncees dans les parois laterales ; mais apres quinze metres, elles etaient encore arretees par l'epaisse muraille. Il

etait inutile de s'attaquer a la surface plafonnante, puisque c'etait la banquise elle-meme qui mesurait plus de quatre cents metres de hauteur. Le capitaine Nemo fit alors sonder la surface inferieure. La dix metres de parois nous separaient de l'eau. Telle etait l'epaisseur de cet ice-field. Des lors, il s'agissait d'en decouper un morceau egal en superficie a la ligne de flottaison du \_Nautilus\_. C'etait environ six mille cinq cents metres cubes a detacher, afin de creuser un trou par lequel nous descendrions au-dessous du champ de glace.

Le travail fut immediatement commence et conduit avec une infatigable opiniatrete. Au lieu de creuser autour du \_Nautilus\_, ce qui eut entraine de plus grandes difficultes, le capitaine Nemo fit dessiner l'immense fosse a huit metres de sa hanche de babord. Puis ses hommes la tarauderent simultanement sur plusieurs points de sa circonference. Bientot. Le pic attaqua vigoureusement cette matiere compacte, et de gros blocs furent detaches de la masse. Par un curieux effet de pesanteur specifique, ces blocs, moins lourds que l'eau, s'envolaient pour ainsi dire a la voute du tunnel. qui s'epaississait par le haut de ce dont il diminuait vers le bas. Mais peu importait, du moment que la paroi inferieure s'amincissait d'autant.

Apres deux heures d'un travail energique, Ned Land rentra epuise. Ses compagnons et lui furent remplaces par de nouveaux travailleurs auxquels nous nous joignimes, Conseil et moi. Le second du \_Nautilus\_ nous dirigeait.

L'eau me parut singulierement froide, mais je me rechauffai promptement en maniant le pic. Mes mouvements etaient tres libres, bien qu'ils se produisissent sous une pression de trente atmospheres.

Quand je rentra, apres deux heures de travail, pour prendre quelque nourriture et quelque repos, je trouvai une notable difference entre le fluide pur que me fournissait l'appareil Rouquayrol et l'atmosphere du \_Nautilus\_, deja charge d'acide carbonique. L'air n'avait pas ete renouvele depuis quarante-huit heures, et ses qualites vivifiantes etaient considerablement affaiblies. Cependant, en un laps de douze heures, nous n'avions enleve qu'une tranche de glace epaisse d'un metre sur la superficie dessinee, soit environ six cents metres cubes. En admettant que le meme travail fut accompli par douze heures, il fallait encore cinq nuits et quatre jours pour mener a bonne fin cette entreprise.

<< Cinq nuits et quatre jours ! dis-je a mes compagnons, et nous n'avons que pour deux jours d'air dans les reservoirs.

-- Sans compter, repliqua Ned, qu'une fois sortis de cette damnee prison, nous serons encore emprisonnes sous la banquise et sans communication possible avec l'atmosphere ! >>

Reflexion juste. Qui pouvait alors prevoir le minimum de temps necessaire a notre delivrance ? L'asphyxie ne nous aurait-elle pas etouffes avant que le \_Nautilus\_ eut pu revenir a la surface des flots ? Etait-il destine a perir dans ce tombeau de glace avec tous ceux

qu'il renfermait ? La situation paraissait terrible. Mais chacun l'avait envisagée en face, et tous étaient décidés à faire leur devoir jusqu'au bout.

Suivant mes prévisions, pendant la nuit, une nouvelle tranche d'un mètre fut enlevée à l'immense alvéole. Mais, le matin, quand, revêtu de mon scaphandre, je parcourus la masse liquide par une température de six à sept degrés au-dessous de zéro, je remarquai que les murailles latérales se rapprochaient peu à peu. Les couches d'eau éloignées de la fosse, que n'échauffaient pas le travail des hommes et le jeu des outils, marquaient une tendance à se solidifier. En présence de ce nouveau et imminent danger, que devenaient nos chances de salut, et comment empêcher la solidification de ce milieu liquide, qui eut fait éclater comme du verre les parois du \_Nautilus\_ ?

Je ne fis point connaître ce nouveau danger à mes deux compagnons. À quoi bon risquer d'abattre cette énergie qu'ils employaient au pénible travail du sauvetage ? Mais, lorsque je fus revenu à bord ? je fis observer au capitaine Nemo cette grave complication.

<< Je le sais, me dit-il de ce ton calme que ne pouvaient modifier les plus terribles conjonctures. C'est un danger de plus, mais je ne vois aucun moyen d'y parer. La seule chance de salut, c'est d'aller plus vite que la solidification. Il s'agit d'arriver premiers. Voilà tout. >>

Arriver premiers ! Enfin, j'aurais dû être habitué à ces façons de parler !

Cette journée, pendant plusieurs heures, je maniai le pic avec opiniâtreté. Ce travail me soutenait. D'ailleurs, travailler, c'était quitter le \_Nautilus\_, c'était respirer directement cet air pur emprunté aux réservoirs et fourni par les appareils, c'était abandonner une atmosphère appauvrie et viciée.

Vers le soir, la fosse s'était encore creusée d'un mètre. Quand je rentrai à bord, je faillis être asphyxié par l'acide carbonique dont l'air était saturé. Ah ! que n'avions-nous les moyens chimiques qui eussent permis de chasser ce gaz délétère ! L'oxygène ne nous manquait pas. Toute cette eau en contenait une quantité considérable et en la décomposant par nos puissantes piles, elle nous eut restitué le fluide vivifiant. J'y avais bien songé, mais à quoi bon, puisque l'acide carbonique, produit de notre respiration, avait envahi toutes les parties du navire. Pour l'absorber, il eut fallu remplir des récipients de potasse caustique et les agiter incessamment. Or, cette matière manquait à bord, et rien ne la pouvait remplacer.

Ce soir-là, le capitaine Nemo dut ouvrir les robinets de ses réservoirs, et lancer quelques colonnes d'air pur à l'intérieur du \_Nautilus\_. Sans cette précaution, nous ne nous serions pas réveillés.

Le lendemain, 26 mars, je repris mon travail de mineur en entamant le cinquième mètre. Les parois latérales et la surface inférieure de la banquise s'épaississaient visiblement. Il était évident qu'elles se

rejoindraient avant que le Nautilus fut parvenu a se degager. Le desespoir me prit un instant. Mon pic fut pres de s'echapper de mes mains. A quoi bon creuser, si je devais perir etouffe, ecrase par cette eau qui se faisait pierre, un supplice que la ferocite des sauvages n'eut pas meme invente. Il me semblait que j'etais entre les formidables machoires d'un monstre qui se rapprochaient irresistiblement.

En ce moment, le capitaine Nemo, dirigeant le travail, travaillant lui-meme, passa pres de moi. Je le touchai de la main et lui montrai les parois de notre prison. La muraille de tribord s'etait avancee a moins de quatre metres de la coque du Nautilus.

Le capitaine me comprit et me fit signe de le suivre. Nous rentrames a bord. Mon scaphandre ote, je l'accompagnai dans le salon.

<< Monsieur Aronnax, me dit-il, il faut tenter quelque heroique moyen, ou nous allons etre scelles dans cette eau solidifiee comme dans du ciment.

-- Oui ! dis-je, mais que faire ?

-- Ah ! s'ecria-t-il, si mon Nautilus etait assez fort pour supporter cette pression sans en etre ecrase ?

-- Eh bien ? demandai-je, ne saisissant pas l'idee du capitaine.

-- Ne comprenez-vous pas, reprit-il, que cette congelation de l'eau nous viendrait en aide ! Ne voyez-vous pas que par sa solidification, elle ferait eclater ces champs de glace qui nous emprisonnent, comme elle fait, en se gelant, eclater les pierres les plus dures ! Ne sentez-vous pas qu'elle serait un agent de salut au lieu d'etre un agent de destruction !

-- Oui, capitaine, peut-etre. Mais quelque resistance a l'ecrasement que possede le Nautilus, il ne pourrait supporter cette epouvantable pression et s'aplatirait comme une feuille de tole.

-- Je le sais, monsieur. Il ne faut donc pas compter sur les secours de la nature, mais sur nous-memes. Il faut s'opposer a cette solidification. Il faut l'enrayer. Non seulement, les parois laterales se resserrent, mais il ne reste pas dix pieds d'eau a l'avant ou a l'arriere du Nautilus. La congelation nous gagne de tous les cotes.

-- Combien de temps, demandai-je, l'air des reservoirs nous permettra-t-il de respirer a bord ? >>

Le capitaine me regarda en face.

<< Apres-demain, dit-il, les reservoirs seront vides ! >>

Une sueur froide m'envahit. Et cependant, devais-je m'etonner de cette reponse ? Le 22 mars, le Nautilus s'etait plonge sous les eaux libres

du pôle. Nous étions au 26. Depuis cinq jours, nous vivions sur les réserves du bord ! Et ce qui restait d'air respirable, il fallait le conserver aux travailleurs. Au moment où j'écris ces choses, mon impression est tellement vive encore, qu'une terreur involontaire s'empare de tout mon être, et que l'air semble manquer à mes poumons !

Cependant, le capitaine Nemo réfléchissait, silencieux, immobile. Visiblement, une idée lui traversait l'esprit. Mais il paraissait la repousser. Il se répondait négativement à lui-même. Enfin, ces mots s'échappèrent de ses lèvres !

<< L'eau bouillante ! murmura-t-il.

-- L'eau bouillante ? m'écriai-je.

-- Oui, monsieur. Nous sommes renfermés dans un espace relativement restreint. Est-ce que des jets d'eau bouillante, constamment injectée par les pompes du \_Nautilus\_, n'élèveraient pas la température de ce milieu et ne retarderaient pas sa congélation ?

-- Il faut l'essayer, dis-je résolument.

-- Essayons, monsieur le professeur. >>

Le thermomètre marquait alors moins sept degrés à l'extérieur. Le capitaine Nemo me conduisit aux cuisines où fonctionnaient de vastes appareils distillatoires qui fournissaient l'eau potable par évaporation. Ils se chargèrent d'eau, et toute la chaleur électrique des piles fut lancée à travers les serpentins baignés par le liquide. En quelques minutes, cette eau avait atteint cent degrés. Elle fut dirigée vers les pompes pendant qu'une eau nouvelle la remplaçait au fur et à mesure. La chaleur développée par les piles était telle que l'eau froide, puisée à la mer, après avoir seulement traversé les appareils, arrivait bouillante aux corps de pompe.

L'injection commença, et trois heures après, le thermomètre marquait extérieurement six degrés au-dessous de zéro. C'était un degré de gagné. Deux heures plus tard, le thermomètre n'en marquait que quatre.

<< Nous réussissons, dis-je au capitaine, après avoir suivi et contrôlé par de nombreuses remarques les progrès de l'opération.

-- Je le pense, me répondit-il. Nous ne serons pas écrasés. Nous n'avons plus que l'asphyxie à craindre. >>

Pendant la nuit, la température de l'eau remonta à un degré au-dessous de zéro. Les injections ne purent la porter à un point plus élevé. Mais comme la congélation de l'eau de mer ne se produit qu'à moins deux degrés, je fus enfin rassuré contre les dangers de la solidification.

Le lendemain, 27 mars, six mètres de glace avaient été arrachés de l'alvéole. Quatre mètres seulement restaient à enlever. C'étaient encore quarante-huit heures de travail. L'air ne pouvait plus être

renouvele a l'interieur du \_Nautilus\_. Aussi, cette journee alla-t-elle toujours en empirant.

Une lourdeur intolerable m'accabla. Vers trois heures du soir, ce sentiment d'angoisse fut porte en moi a un degre violent. Des baillements me disloquaient les machoires. Mes poumons haletaient en cherchant ce fluide comburant, indispensable a la respiration, et qui se rarefiait de plus en plus. Une torpeur morale s'empara de moi. J'etais etendu sans force, presque sans connaissance. Mon brave Conseil, pris des memes symptomes, souffrant des memes souffrances, ne me quittait plus. Il me prenait la main, il m'encourageait, et je l'entendais encore murmurer :

<< Ah ! si je pouvais ne pas respirer pour laisser plus d'air a monsieur ! >>

Les larmes me venaient aux yeux de l'entendre parler ainsi.

Si notre situation, a tous, etait intolerable a l'interieur, avec quelle hate, avec quel bonheur, nous revetions nos scaphandres pour travailler a notre tour ! Les pics resonnaient sur la couche glatee. Les bras se fatiguaient, les mains s'ecorchaient, mais qu'etaient ces fatigues, qu'importaient ces blessures ! L'air vital arrivait aux poumons ! On respirait ! On respirait !

Et cependant, personne ne prolongeait au-dela du temps voulu son travail sous les eaux. Sa tache accomplie, chacun remettait a ses compagnons haletants le reservoir qui devait lui verser la vie. Le capitaine Nemo donnait l'exemple et se soumettait le premier a cette severe discipline. L'heure arrivait, il cedait son appareil a un autre et rentrait dans l'atmosphere viciee du bord, toujours calme, sans une defaillance, sans un murmure.

Ce jour-la, le travail habituel fut accompli avec plus de vigueur encore. Deux metres seulement restaient a enlever sur toute la superficie. Deux metres seulement nous separaient de la mer libre. Mais les reservoirs etaient presque vides d'air. Le peu qui restait devait etre conserve aux travailleurs. Pas un atome pour le \_Nautilus\_ !

Lorsque je rentrais a bord, je fus a demi suffoque. Quelle nuit ! Je ne saurais la peindre. De telles souffrances ne peuvent etre decrites. Le lendemain, ma respiration etait oppressee. Aux douleurs de tete se melaient d'etourdissants vertiges qui faisaient de moi un homme ivre. Mes compagnons eprouvaient les memes symptomes. Quelques hommes de l'equipage ralaient.

Ce jour-la, le sixieme de notre emprisonnement, le capitaine Nemo, trouvant trop lents la pioche et le pic, resolut d'ecraser la couche de glaces qui nous separait encore de la nappe liquide. Cet homme avait conserve son sang-froid et son energie. Il domptait par sa force morale les douleurs physiques. Il pensait, il combinait, il agissait.

D'apres son ordre, le batiment fut soulage, c'est-a-dire souleve de la

couche glacée par un changement de pesanteur spécifique. Lorsqu'il flotta on le hala de manière à l'amener au-dessus de l'immense fosse dessinée suivant sa ligne de flottaison. Puis, ses réservoirs d'eau s'emplantant, il descendit et s'embotta dans l'alvéole.

En ce moment, tout l'équipage rentra à bord, et la double porte de communication fut fermée. Le *\_Nautilus\_* reposait alors sur la couche de glace qui n'avait pas un mètre d'épaisseur et que les sondes avaient trouée en mille endroits.

Les robinets des réservoirs furent alors ouverts en grand et cent mètres cubes d'eau s'y précipitèrent, accroissant de cent mille kilogrammes le poids du *\_Nautilus\_*.

Nous attendions, nous écoutions, oubliant nos souffrances, espérant encore. Nous jouions notre salut sur un dernier coup.

Malgré les bourdonnements qui emplissaient ma tête, j'entendis bientôt des frémissements sous la coque du *\_Nautilus\_*. Un dénivellement se produisit. La glace craqua avec un fracas singulier, pareil à celui du papier qui se déchire, et le *\_Nautilus\_* s'abaissa.

<< Nous passons ! >> murmura Conseil à mon oreille.

Je ne pus lui répondre. Je saisis sa main. Je la pressai dans une convulsion involontaire.

Tout à coup, emporté par son effroyable surcharge, le *\_Nautilus\_* s'enfonça comme un boulet sous les eaux, c'est-à-dire qu'il tomba comme il eut fait dans le vide !

Avec toute la force électrique fut mise sur les pompes qui aussitôt commencèrent à chasser l'eau des réservoirs. Après quelques minutes, notre chute fut enrayée. Bientôt même, le manomètre indiqua un mouvement ascensionnel. L'hélice, marchant à toute vitesse, fit tressaillir la coque de tôle jusque dans ses boulons, et nous entraîna vers le nord.

Mais que devait durer cette navigation sous la banquise jusqu'à la mer libre ? Un jour encore ? Je serais mort avant !

À demi étendu sur un divan de la bibliothèque, je suffoquais. Ma face était violette, mes lèvres bleues, mes facultés suspendues. Je ne voyais plus, je n'entendais plus. La notion du temps avait disparu de mon esprit. Mes muscles ne pouvaient se contracter.

Les heures qui s'écoulerent ainsi, je ne saurais les évaluer. Mais j'eus la conscience de mon agonie qui commençait. Je compris que j'allais mourir...

Soudain je revins à moi. Quelques bouffées d'air pénétraient dans mes poumons. Étions-nous remontés à la surface des flots ? Avions-nous franchi la banquise ?



Non ! C'étaient Ned et Conseil, mes deux braves amis, qui se sacrifiaient pour me sauver. Quelques atomes d'air restaient encore au fond d'un appareil. Au lieu de le respirer, ils l'avaient consacré pour moi, et, tandis qu'ils suffoquaient, ils me versaient la vie goutte à goutte ! Je voulus repousser l'appareil. Ils me tinrent les mains, et pendant quelques instants, je respirai avec volupté.

Mes regards se portèrent vers l'horloge. Il était onze heures du matin. Nous devions être au 28 mars. Le *\_Nautilus\_* marchait avec une vitesse effrayante de quarante milles à l'heure. Il se tordait dans les eaux.

Où était le capitaine Nemo ? Avait-il succombé ? Ses compagnons étaient-ils morts avec lui ?

En ce moment, le manomètre indiqua que nous n'étions plus qu'à vingt pieds de la surface. Un simple champ de glace nous séparait de l'atmosphère. Ne pouvait-on le briser ?

Peut-être ! En tout cas, le *\_Nautilus\_* allait le tenter. Je sentis, en effet, qu'il prenait une position oblique, abaissant son arrière et relevant son éperon. Une introduction d'eau avait suffi pour rompre son équilibre. Puis, poussé par sa puissante hélice, il attaqua l'ice-field par en dessous comme un formidable bélier. Il le crevait peu à peu, se retirait, donnait à toute vitesse contre le champ qui se déchirait, et enfin, emporté par un élan suprême, il s'élança sur la surface glacée qu'il écrasa de son poids.

Le panneau fut ouvert, on pourrait dire arraché, et l'air pur s'introduisit à flots dans toutes les parties du *\_Nautilus\_*.

## XVII

### DU CAP HORN À L'AMAZONE

Comment étais-je sur la plate-forme, je ne saurais le dire. Peut-être le Canadien m'y avait-il transporté. Mais je respirais, je humais l'air vivifiant de la mer. Mes deux compagnons s'enivraient près de moi de ces fraîches molécules. Les malheureux, trop longtemps privés de nourriture, ne peuvent se jeter inconsidérément sur les premiers aliments qu'on leur présente. Nous, au contraire, nous n'avions pas à nous modérer, nous pouvions aspirer à pleins poumons les atomes de cette atmosphère, et c'était la brise, la brise elle-même qui nous versait cette voluptueuse ivresse !

<< Ah ! faisait Conseil, que c'est bon, l'oxygène ! Que monsieur ne craigne pas de respirer. Il y en a pour tout le monde. >>

Quant à Ned Land, il ne parlait pas, mais il ouvrait des mâchoires à effrayer un requin. Et quelles puissantes aspirations ! Le Canadien << tirait >> comme un poêle en pleine combustion.

Les forces nous revinrent promptement, et, lorsque je regardai autour

de moi, je vis que nous etions seuls sur la plate-forme. Aucun homme de l'equipage. Pas meme le capitaine Nemo. Les etranges marins du \_Nautilus\_ se contentaient de l'air qui circulait a l'interieur. Aucun n'etait venu se delecter en pleine atmosphere.

Les premieres paroles que je prononcai furent des paroles de remerciements et de gratitude pour mes deux compagnons. Ned et Conseil avaient prolonge mon existence pendant les dernieres heures de cette longue agonie. Toute ma reconnaissance ne pouvait payer trop un tel devouement.

<< Bon ! monsieur le professeur, me repondit Ned Land, cela ne vaut pas la peine d'en parler ! Quel merite avons-nous eu a cela ? Aucun. Ce n'etait qu'une question d'arithmetique. Votre existence valait plus que la notre. Donc il fallait la conserver.

-- Non, Ned, repondis-je, elle ne valait pas plus. Personne n'est superieur a un homme genereux et bon, et vous l'etes !

-- C'est bien ! c'est bien ! repetait le Canadien embarrasse

-- Et toi, mon brave Conseil, tu as bien souffert.

-- Mais pas trop, pour tout dire a monsieur. Il me manquait bien quelques gorges d'air, mais je crois que je m'y serais fait. D'ailleurs, je regardais monsieur qui se pamait et cela ne me donnait pas la moindre envie de respirer. Cela me coupait, comme on dit, le respir... >>

Conseil, confus de s'etre jete dans la banalite, n'acheva pas.

<< Mes amis, repondis-je vivement emu, nous sommes lies les uns aux autres pour jamais, et vous avez sur moi des droits...

-- Dont j'abuserai, riposta le Canadien.

-- Hein ? fit Conseil.

-- Oui, reprit Ned Land, le droit de vous entrainer avec moi, quand je quitterai cet infernal \_Nautilus\_.

-- Au fait, dit Conseil, allons-nous du bon cote ?

-- Oui, repondis-je, puisque nous allons du cote du soleil, et ici le soleil, c'est le nord.

-- Sans doute, reprit Ned Land, mais il reste a savoir si nous rallions le Pacifique ou l'Atlantique, c'est-a-dire les mers frequentees ou desertes. >>

A cela je ne pouvais repondre, et je craignais que le capitaine Nemo ne nous ramenat plutot vers ce vaste Ocean qui baigne a la fois les cotes de l'Asie et de l'Amerique. Il completerait ainsi son tour du monde

sous-marin, et reviendrait vers ces mers où le *\_Nautilus\_* trouvait la plus entière indépendance. Mais si nous retournions au Pacifique, loin de toute terre habitée, que devenaient les projets de Ned Land ?

Nous devions, avant peu, être fixés sur ce point important. Le *\_Nautilus\_* marchait rapidement. Le cercle polaire fut bientôt franchi, et le cap mis sur le promontoire de Horn. Nous étions par le travers de la pointe américaine, le 31 mars, à sept heures du soir.

Alors toutes nos souffrances passées étaient oubliées. Le souvenir de cet emprisonnement dans les glaces s'effaçait de notre esprit. Nous ne songions qu'à l'avenir. Le capitaine Nemo ne paraissait plus, ni dans le salon, ni sur la plate-forme. Le point reporté chaque jour sur le planisphère et fait par le second me permettait de relever la direction exacte du *\_Nautilus\_*. Or, ce soir-là, il devint évident, à ma grande satisfaction, que nous revenions au nord par la route de l'Atlantique.

J'appris au Canadien et au Conseil le résultat de mes observations.

<< Bonne nouvelle, répondit le Canadien, mais où va le *\_Nautilus\_* ?

-- Je ne saurais le dire, Ned.

-- Son capitaine voudrait-il, après le pôle sud, affronter le pôle nord, et revenir au Pacifique par le fameux passage du nord-ouest ?

Il ne faudrait pas l'en défier, répondit Conseil.

-- Eh bien, dit le Canadien, nous lui fausserons compagnie auparavant.

-- En tout cas, ajouta Conseil, c'est un maître homme que ce capitaine Nemo, et nous ne regretterons pas de l'avoir connu.

-- Surtout quand nous l'aurons quitté ! >> riposta Ned Land.

Le lendemain, premier avril, lorsque le *\_Nautilus\_* remonta à la surface des flots, quelques minutes avant midi, nous eûmes connaissance d'une côte à l'ouest. C'était la Terre du Feu, à laquelle les premiers navigateurs donnèrent ce nom en voyant les fumées nombreuses qui s'élevaient des huttes indigènes. Cette Terre du Feu forme une vaste agglomération d'îles qui s'étend sur trente lieues de long et quatre-vingts lieues de large, entre 53deg. et 56deg. de latitude australe, et 67deg.50' et 77deg.15' de longitude ouest. La côte me parut basse, mais au loin se dressaient de hautes montagnes. Je crus même entrevoir le mont Sarmiento, élevé de deux mille soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer, bloc pyramidal de schiste, à sommet très aigu, qui, suivant qu'il est voilé ou dégagé de vapeurs, << annonce le beau ou le mauvais temps >>, me dit Ned Land.

<< Un fameux baromètre, mon ami.

-- Oui, monsieur, un baromètre naturel, qui ne m'a jamais trompé quand je naviguais dans les passes du détroit de Magellan. >>

En ce moment, ce pic nous parut nettement decoupe sur le fond du ciel. C'était un presage de beau temps Il se realisa.

Le *\_Nautilus\_*, rentre sous les eaux, se rapprocha de la cote qu'il prolongea a quelques milles seulement. Par les vitres du salon, je vis de longues lianes, et des fucus gigantesques, ces varechs porte-piores, dont la mer libre du pole renfermait quelques echantillons, avec leurs filaments visqueux et polis, ils mesuraient jusqu'a trois cents metres de longueur ; veritables cables, plus gros que le pouce, tres resistants, ils servent souvent d'amarres aux navires. Une autre herbe, connue sous le nom de velp, a feuilles longues de quatre pieds, empatees dans les concretions coralligenes, tapissait les fonds. Elle servait de nid et de nourriture a des myriades de crustaces et de mollusques, des crabes, des seiches. La, les phoques et les loutres se livraient a de splendides repas, melangeant la chair du poisson et les legumes de la mer, suivant la methode anglaise.

Sur ces fonds gras et luxuriants, le *\_Nautilus\_* passait avec une extreme rapidite. Vers le soir, il se rapprocha de l'archipel des Malouines, dont je pus, le lendemain, reconnaitre les apres sommets. La profondeur de la mer etait mediocre. Je pensai donc, non sans raison, que ces deux iles, entourees d'un grand nombre d'ilots, faisaient autrefois partie des terres magellaniques. Les Malouines furent probablement decouvertes par le celebre John Davis, qui leur imposa le nom de Davis-Southern Islands. Plus tard, Richard Hawkins les appela Maiden-Islands, iles de la Vierge. Elles furent ensuite nommees Malouines, au commencement du dix-huitieme siecle. par des pecheurs de Saint-Malo, et enfin Falkland par les Anglais auxquels elles appartiennent aujourd'hui.

Sur ces parages, nos filets rapporterent de beaux specimens d'algues, et particulierement un certain fucus dont les racines etaient chargees de moules qui sont les meilleures du monde. Des oies et des canards s'abattirent par douzaines sur la plate-forme et prirent place bientot dans les offices du bord. En fait de poissons, j'observai specialement des osseux appartenant au genre gobie, et surtout des boulerots, longs de deux decimetres, tout parsemes de taches blanches et jaunes.

J'admirai egalement de nombreuses meduses, et les plus belles du genre, les chrysaores particulieres aux mers des Malouines. Tantot elles figuraient une ombrelle demi-spherique tres lisse, rayee de lignes d'un rouge brun et terminee par douze festons reguliers ; tantot c'était une corbeille renversee d'ou s'echappaient gracieusement de larges feuilles et de longues ramilles rouges. Elles nageaient en agitant leurs quatre bras foliacés et laissaient pendre a la derive leur opulente chevelure de tentacules. J'aurais voulu conserver quelques echantillons de ces delicats zoophytes ; mais ce ne sont que des nuages, des ombres, des apparences, qui fondent et s'evaporent hors de leur element natal.

Lorsque les dernieres hauteurs des Malouines eurent disparu sous l'horizon, le *\_Nautilus\_* s'immergea entre vingt et vingt-cinq metres et suivit la cote americaine. Le capitaine Nemo ne se montrait pas.

Jusqu'au 3 avril, nous ne quittâmes pas les parages de la Patagonie, tantôt sous l'Océan, tantôt à sa surface. Le *\_Nautilus\_* dépassa le large estuaire formé par l'embouchure de la Plata, et se trouva, le 4 avril, par le travers de l'Uruguay, mais à cinquante milles au large. Sa direction se maintenait au nord, et il suivait les longues sinuosités de l'Amérique méridionale. Nous avions fait alors seize mille lieues depuis notre embarquement dans les mers du Japon.

Vers onze heures du matin, le tropique du Capricorne fut coupé sur le trente-septième méridien, et nous passâmes au large du cap Frio. Le capitaine Nemo, au grand déplaisir de Ned Land, n'aimait pas le voisinage de ces côtes habitées du Brésil, car il marchait avec une vitesse vertigineuse. Pas un poisson, pas un oiseau, des plus rapides qui soient, ne pouvaient nous suivre, et les curiosités naturelles de ces mers échappèrent à toute observation.

Cette rapidité se soutint pendant plusieurs jours, et le 9 avril, au soir, nous avions connaissance de la pointe la plus orientale de l'Amérique du Sud qui forme le cap San Roque. Mais alors le *\_Nautilus\_* s'écarta de nouveau, et il alla chercher à de plus grandes profondeurs une vallée sous-marine qui se creuse entre ce cap et Sierra Leone sur la côte africaine. Cette vallée se bifurque à la hauteur des Antilles et se termine au nord par une énorme dépression de neuf mille mètres. En cet endroit. La coupe géologique de l'Océan figure jusqu'aux petites Antilles une falaise de six kilomètres, taillée à pic. et, à la hauteur des îles du cap Vert, une autre muraille non moins considérable, qui enferment ainsi tout le continent immergé de l'Atlantide. Le fond de cette immense vallée est accidenté de quelques montagnes qui ménagent de pittoresques aspects à ces fonds sous-marins. J'en parle surtout d'après les cartes manuscrites que contenait la bibliothèque du *\_Nautilus\_*, cartes évidemment dues à la main du capitaine Nemo et levées sur ses observations personnelles.

Pendant deux jours, ces eaux désertes et profondes furent visitées au moyen des plans inclinés. Le *\_Nautilus\_* fournissait de longues bordées diagonales qui le portaient à toutes les hauteurs. Mais le 11 avril, il se releva subitement, et la terre nous réapparut à l'ouvert du fleuve des Amazones, vaste estuaire dont le débit est si considérable qu'il dessale la mer sur un espace de plusieurs lieues.

L'Équateur était coupé. À vingt milles dans l'ouest restaient les Guyanes, une terre française sur laquelle nous eussions trouvé un facile refuge. Mais le vent soufflait en grande brise, et les lames furieuses n'auraient pas permis à un simple canot de les affronter. Ned Land le comprit sans doute, car il ne me parla de rien. De mon côté, je ne fis aucune allusion à ses projets de fuite, car je ne voulais pas le pousser à quelque tentative qui eût infailliblement avorté.

Je me dédommageai facilement de ce retard par d'intéressantes études. Pendant ces deux journées des 11 et 12 avril, le *\_Nautilus\_* ne quitta pas la surface de la mer, et son chalut lui ramena toute une pêche miraculeuse en zoophytes, en poissons et en reptiles.

Quelques zoophytes avaient été dragués par la chaîne des chaluts. C'étaient, pour la plupart, de belles phycotellines, appartenant à la famille des actinidiens. et entre autres espèces, le *Phycotella protecta*, originaire de cette partie de l'Océan, petit tronc cylindrique, agrémenté de lignes verticales et tacheté de points rouges que couronne un merveilleux épanouissement de tentacules. Quant aux mollusques, ils consistaient en produits que j'avais déjà observés, des turritelles, des olives-porphyrées à lignes régulièrement entrecroisées dont les taches rousses se relevaient vivement sur un fond de chair. des pterocères fantaisistes, semblables à des scorpions pétrifiés, des hyales translucides, des argonautes, des seiches excellentes à manger, et certaines espèces de calmars, que les naturalistes de l'antiquité classaient parmi les poissons-volants, et qui servent principalement d'appât pour la pêche de la morue.

Des poissons de ces parages que je n'avais pas encore eu l'occasion d'étudier, je notai diverses espèces. Parmi les cartilagineux : des petromyzons-prickas, sortes d'anguilles, longues de quinze pouces, tête verdâtre, nageoires violettes, dos gris bleuâtre, ventre brun argente semé de taches vives, iris des yeux cercle d'or, curieux animaux que le courant de l'Amazone avait dû entraîner jusqu'en mer, car ils habitent les eaux douces ; des raies tuberculées, à museau pointu, à queue longue et déliée, armées d'un long aiguillon dentelé ; de petits squales d'un mètre, gris et blanchâtres de peau, dont les dents, disposées sur plusieurs rangs, se recourbent en arrière. et qui sont vulgairement connus sous le nom de pantouffliers ; des lophies-vespertillions, sortes de triangles isocèles rougeâtres, d'un demi-mètre, auxquels les pectorales tiennent par des prolongations charnues qui leur donnent l'aspect de chauves-souris, mais que leur appendice corne, situé près des narines, a fait surnommer licornes de mer ; enfin quelques espèces de batistes, le curassavien dont les flancs pointillés brillent d'une éclatante couleur d'or, et le caprisque violet clair, à nuances chatoyantes comme la gorge d'un pigeon.

Je termine la cette nomenclature un peu sèche, mais très exacte, par la série des poissons osseux que j'observai : passans, appartenant au genre des apleronotes. dont le museau est très obtus et blanc de neige, le corps peint d'un beau noir, et qui sont munis d'une lanière charnue très longue et très déliée ; odontognathes aiguillonnées, longues sardines de trois décimètres, resplendissant d'un vif éclat argente ; scombres-guares, pourvus de deux nageoires anales ; centronotes-nègres, à teintes noires, que l'on pêche avec des brandons, longs poissons de deux mètres, à chair grasse, blanche, ferme, qui, frais, ont le goût de l'anguille, et secs, le goût du saumon fumé ; labres demi-rouges, revêtus d'écailles seulement à la base des nageoires dorsales et anales ; chrysoptères, sur lesquels l'or et l'argent mêlent leur éclat à ceux du rubis et de la topaze ; spares-queues-d'or, dont la chair est extrêmement délicate, et que leurs propriétés phosphorescentes trahissent au milieu des eaux ; spares-pobs, à langue fine, à teintes orange ; sciènes-coro à caudales d'or, acanthures-noirauds, anableps de Surinam, etc.

Cet << et coetera >> ne saurait empêcher de citer encore un poisson dont Conseil se souviendra longtemps et pour cause.

Un de nos filets avait rapporté une sorte de raie très aplatie qui, la queue coupée, eut forme un disque parfait et qui pesait une vingtaine de kilogrammes. Elle était blanche en dessous, rougeâtre en dessus, avec de grandes taches rondes d'un bleu foncé et cerclees de noir, très lisse de peau, et terminée par une nageoire bilobée. Étendue sur la plate-forme, elle se débattait, essayait de se retourner par des mouvements convulsifs, et faisait tant d'efforts qu'un dernier soubresaut allait la précipiter à la mer. Mais Conseil, qui tenait à son poisson, se précipita sur lui, et, avant que je ne pusse l'en empêcher, il le saisit à deux mains.

Aussitôt, le voilà renversé, les jambes en l'air, paralysé d'une moitié du corps, et criant :

<< Ah ! mon maître, mon maître ! Venez à moi. >>

C'était la première fois que le pauvre garçon ne me parlait pas << à la troisième personne >>.

Le Canadien et moi, nous l'avions relevé, nous le frictionnions à bras raccourcis, et quand il reprit ses sens, cet éternel classificateur murmura d'une voix entrecoupée :

<< Classe des cartilagineux, ordre des chondroptérygiens, à branchies fixes, sous-ordre des selaciens, famille des raies, genre des torpilles ! >>

-- Oui, mon ami, répondis-je, c'est une torpille qui t'a mis dans ce déplorable état.

-- Ah ! monsieur peut m'en croire, riposta Conseil, mais je me vengerai de cet animal.

Et comment ?

-- En le mangeant. >>

Ce qu'il fit le soir même, mais par pure représaille, car franchement c'était coriace.

L'infortune Conseil s'était attaqué à une torpille de la plus dangereuse espèce, la cumana. Ce bizarre animal, dans un milieu conducteur tel que l'eau, foudroie les poissons à plusieurs mètres de distance, tant est grande la puissance de son organe électrique dont les deux surfaces principales ne mesurent pas moins de vingt-sept pieds carrés.

Le lendemain, 12 avril, pendant la journée, le Nautilus s'approcha de la côte hollandaise, vers l'embouchure du Maroni. Là vivaient en

famille plusieurs groupes de lamantins. C'étaient des manates qui, comme le dugong et le stellere, appartiennent à l'ordre des syreniens. Ces beaux animaux, paisibles et inoffensifs, longs de six à sept mètres, devaient peser au moins quatre mille kilogrammes. J'appris à Ned Land et au Conseil que la prévoyante nature avait assigné à ces mammifères un rôle important. Ce sont eux, en effet, qui, comme les phoques, doivent paître les prairies sous-marines et détruire ainsi les agglomérations d'herbes qui obstruent l'embouchure des fleuves tropicaux.

<< Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti, ces races utiles ? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées. Les végétations veneneuses se sont multipliées sous ces mers torrides, et le mal s'est irrésistiblement développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides ! >>

Et s'il faut en croire Toussenel, ce fleau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques. Alors, encombrées de poulpes, de méduses, de calmars, elles deviendront de vastes foyers d'infection, puisque leurs flots ne posséderont plus << ces vastes estomacs, que Dieu avait chargés d'écumer la surface des mers >>.

Cependant, sans dédaigner ces théories, l'équipage du *\_Nautilus\_* s'empara d'une demi-douzaine de manates. Il s'agissait, en effet, d'approvisionner les cambuses d'une chair excellente, supérieure à celle du bœuf et du veau. Cette chasse ne fut pas intéressante. Les manates se laissaient frapper sans se défendre. Plusieurs milliers de kilos de viande, destinée à être séchée, furent emmagasinés à bord.

Ce jour-là, une pêche, singulièrement pratiquée, vint encore accroître les réserves du *\_Nautilus\_*, tant ces mers se montraient giboyeuses. Le chalut avait rapporté dans ses mailles un certain nombre de poissons dont la tête se terminait par une plaque ovale à rebords charnus. C'étaient des écheneïdes, de la troisième famille des malacoptérygiens subbrachiens. Leur disque aplati se compose de lames cartilagineuses transversales mobiles, entre lesquelles l'animal peut operer le vide, ce qui lui permet d'adhérer aux objets à la façon d'une ventouse.

Le remora, que j'avais observé dans la Méditerranée, appartient à cette espèce. Mais celui dont il s'agit ici, c'était l'écheneïde ostéochère, particulier à cette mer. Nos marins, à mesure qu'ils les prenaient, les déposaient dans des bailles pleines d'eau.

La pêche terminée, le *\_Nautilus\_* se rapprocha de la côte. En cet endroit, un certain nombre de tortues marines dormaient à la surface des flots. Il eût été difficile de s'emparer de ces précieux reptiles, car le moindre bruit les éveille, et leur solide carapace est à l'épreuve du harpon. Mais l'écheneïde devait operer cette capture avec une sûreté et une précision extraordinaires. Cet animal, en effet, est un hameçon vivant, qui ferait le bonheur et la fortune du naïf pêcheur



a la ligne.

Les hommes du Nautilus attachèrent a la queue de ces poissons un anneau assez large pour ne pas gêner leurs mouvements, et a cet anneau, une longue corde amarée a bord par l'autre bout.

Les écheneïdes, jetés a la mer, commencerent aussitôt leur rôle et allerent se fixer au plastron des tortues. Leur tenacité était telle qu'ils se fussent déchirés plutôt que de lâcher prise. On les halait a bord, et avec eux les tortues auxquelles ils adhéraient.

On prit ainsi plusieurs cacouannes, larges d'un mètre, qui pesaient deux cents kilos. Leur carapace, couverte de plaques cornées grandes, minces, transparentes, brunes, avec mouchetures blanches et jaunes, les rendaient très précieuses. En outre, elles étaient excellentes au point de vue comestible, ainsi que les tortues franches qui sont d'un goût exquis.

Cette pêche termina notre séjour sur les parages de l'Amazonie, et, la nuit venue, le *Nautilus* regagna la haute mer.

## XVIII

### LES POULPES

Pendant quelques jours, le *Nautilus* s'écarta constamment de la côte américaine. Il ne voulait pas, évidemment, fréquenter les flots du golfe du Mexique ou de la mer des Antilles. Cependant, l'eau n'eut pas manqué sous sa quille, puisque la profondeur moyenne de ces mers est de dix-huit cents mètres ; mais, probablement ces parages, semés d'îles et sillonnés de steamers, ne convenaient pas au capitaine Nemo.

Le 16 avril, nous eûmes connaissance de la Martinique et de la Guadeloupe, a une distance de trente milles environ. J'aperçus un instant leurs pitons élevés.

Le Canadien, qui comptait mettre ses projets a exécution dans le golfe, soit en gagnant une terre, soit en accostant un des nombreux bateaux qui font le cabotage d'une île a l'autre, fut très décontenancé. La fuite eût été très praticable si Ned Land fut parvenu a s'emparer du canot a l'insu du capitaine. Mais en plein Océan, il ne fallait plus y songer.

Le Canadien, Conseil et moi, nous eûmes une assez longue conversation a ce sujet. Depuis six mois nous étions prisonniers a bord du *Nautilus*. Nous avons fait dix-sept mille lieues, et, comme le disait Ned Land, il n'y avait pas de raison pour que cela finit. Il me fit donc une proposition a laquelle je ne m'attendais pas. Ce fut de poser catégoriquement cette question au capitaine Nemo : Le capitaine comptait-il nous garder indéfiniment a son bord ?

Une semblable démarche me repugnait. Suivant moi, elle ne pouvait aboutir. Il ne fallait rien espérer du commandant du *Nautilus*, mais

tout de nous seuls. D'ailleurs, depuis quelque temps, cet homme devenait plus sombre, plus retiré, moins sociable. Il paraissait m'éviter. Je ne le rencontrais qu'à de rares intervalles. Autrefois, il se plaisait à m'expliquer les merveilles sous-marines ; maintenant il m'abandonnait à mes études et ne venait plus au salon.

Quel changement s'était opéré en lui ? Pour quelle cause ? Je n'avais rien à me reprocher. Peut-être notre présence à bord lui pesait-elle ? Cependant, je ne devais pas espérer qu'il fut homme à nous rendre la liberté.

Je priai donc Ned de me laisser réfléchir avant d'agir. Si cette démarche n'obtenait aucun résultat, elle pouvait raviver ses soupçons, rendre notre situation pénible et nuire aux projets du Canadien. J'ajouterai que je ne pouvais en aucune façon arguer de notre santé. Si l'on excepte la rude épreuve de la banquise du pôle sud, nous ne nous étions jamais mieux portés, ni Ned, ni Conseil, ni moi. Cette nourriture saine, cette atmosphère salubre, cette régularité d'existence, cette uniformité de température, ne donnaient pas prise aux maladies, et pour un homme auquel les souvenirs de la terre ne laissaient aucun regret, pour un capitaine Nemo, qui est chez lui, qui va où il veut, qui par des voies mystérieuses pour les autres, non pour lui-même, marche à son but, je comprenais une telle existence. Mais nous, nous n'avions pas rompu avec l'humanité. Pour mon compte, je ne voulais pas ensevelir avec moi mes études si curieuses et si nouvelles. J'avais maintenant le droit d'écrire le vrai livre de la mer, et ce livre, je voulais que, plus tôt que plus tard, il put voir le jour.

La encore, dans ces eaux des Antilles, à dix mètres au-dessous de la surface des flots, par les panneaux ouverts, que de produits intéressants j'eus à signaler sur mes notes quotidiennes ! C'étaient, entre autres zoophytes, des galeries connues sous le nom de physalie spéléologiques, sortes de grosses vessies oblongues, à reflets nacres, tendant leur membrane au vent et laissant flotter leurs tentacules bleues comme des fils de soie ; charmantes méduses à l'oeil, véritables orties au toucher qui distillent un liquide corrosif. C'étaient, parmi les articles, des annélides longs d'un mètre et demi, armés d'une trompe rose et pourvus de dix-sept cents organes locomoteurs, qui serpentaient sous les eaux et jetaient en passant toutes les lueurs du spectre solaire. C'étaient, dans l'embranchement des poissons, des raies-molubars, énormes cartilagineux longs de dix pieds et pesant six cents livres, la nageoire pectorale triangulaire, le milieu du dos un peu bombe, les yeux fixes aux extrémités de la face antérieure de la tête, et qui, flottant comme une épave de navire, s'appliquaient parfois comme un opaque volet sur notre vitre. C'étaient des balistes américains pour lesquels la nature n'a broyé que du blanc et du noir, des bobies plumiers, allongés et charnus, aux nageoires jaunes, à la mâchoire proéminente, des scombres de seize décimètres, à dents courtes et aiguës, couverts de petites écailles, appartenant à l'espèce des albicores. Puis, par nuées, apparaissent des surmulets, corsetes de raies d'or de la tête à la queue, agitant leurs resplendissantes nageoires ; véritables chefs-d'œuvre de bijouterie consacrés autrefois à Diane, particulièrement recherchés des riches Romains, et dont le

proverbe disait : << Ne les mange pas qui les prend ! >> Enfin, des pomacanthés-dorés, ornés de bandelettes émeraude, habillés de velours et de soie, passaient devant nos yeux comme des seigneurs de Veronese ; des sparospermes se dérobaient sous leur rapide nageoire thoracique ; des clupanodons de quinze pouces s'enveloppaient de leurs lueurs phosphorescentes ; des muges battaient la mer de leur grosse queue charnue ; des coregonés rouges semblaient faucher les flots avec leur pectorale tranchante, et des sélénés argentées, dignes de leur nom, se levaient sur l'horizon des eaux comme autant de lunes aux reflets blanchâtres.

Que d'autres échantillons merveilleux et nouveaux j'eusse encore observés, si le *Nautilus* ne se fut peu à peu abaissé vers les couches profondes ! Ses plans inclinés l'entraînerent jusqu'à des fonds de deux mille et trois mille cinq cents mètres. Alors la vie animale n'était plus représentée que par des encrines, des étoiles de mer, de charmantes pentacères tête de méduse, dont la tige droite supportait un petit calice, des troques, des quenottes sanglantes et des fissurelles, mollusques littoraux de grande espèce.

Le 20 avril, nous étions remontés à une hauteur moyenne de quinze cents mètres. La terre la plus rapprochée était alors cet archipel des îles Lucayes, disséminées comme un tas de pavés à la surface des eaux. La s'élevaient de hautes falaises sous-marines, murailles droites faites de blocs frustes disposés par larges assises, entre lesquels se creusaient des trous noirs que nos rayons électriques n'éclairaient pas jusqu'au fond.

Ces roches étaient tapissées de grandes herbes, de laminaires géants, de fucus gigantesques, un véritable espalier d'hydrophytes digne d'un monde de Titans.

De ces plantes colossales dont nous parlions, Conseil, Ned et moi, nous fûmes naturellement amenés à citer les animaux gigantesques de la mer. Les unes sont évidemment destinées à la nourriture des autres. Cependant, par les vitres du *Nautilus* presque immobile, je n'apercevais encore sur ces longs filaments que les principaux articles de la division des brachiopodes, des l'ambres à longues pattes, des crabes violacés, des clios particuliers aux mers des Antilles.

Il était environ onze heures, quand Ned Land attira mon attention sur un formidable fourmillement qui se produisait à travers les grandes algues.

<< Eh bien, dis-je, ce sont là de véritables cavernes à poulpes, et je ne serais pas étonné d'y voir quelques-uns de ces monstres.

-- Quoi ! fit Conseil, des calmars, de simples calmars, de la classe des céphalopodes ?

-- Non, dis-je, des poulpes de grande dimension. Mais l'ami Land s'est trompé, sans doute, car je n'aperçois rien.

-- Je le regrette repliqua Conseil. Je voudrais contempler face a face l'un de ces poulpes dont j'ai tant entendu parler et qui peuvent entrainer des navires dans le fond des abimes. Ces betes-la, ca se nomme des krak...

-- Craque suffit, repondit ironiquement le Canadien.

-- Krakens, riposta Conseil, achevant son mot sans se soucier de la plaisanterie de son compagnon.

-- Jamais on ne me fera croire, dit Ned Land, que de tels animaux existent.

-- Pourquoi pas ? repondit Conseil. Nous avons bien cru au narval de monsieur.

-- Nous avons eu tort, Conseil.

-- Sans doute ! mais d'autres y croient sans doute encore.

-- C'est probable, Conseil, mais pour mon compte, je suis bien decide a n'admettre l'existence de ces monstres que lorsque je les aurai disseques de ma propre main.

-- Ainsi, me demanda Conseil, monsieur ne croit pas aux poulpes gigantesques ?

-- Eh ! qui diable y a jamais cru ? s'ecria le Canadien.

-- Beaucoup de gens, ami Ned.

-- Pas des pecheurs. Des savants, peut-etre !

-- Pardon, Ned. Des pecheurs et des savants !

-- Mais moi qui vous parle, dit Conseil de l'air le plus serieux du monde, je me rappelle parfaitement avoir vu une grande embarcation entrainee sous les flots par les bras d'un cephalopode.

-- Vous avez vu cela ? demanda le Canadien.

-- Oui, Ned.

-- De vos propres yeux ?

-- De mes propres yeux.

-- Ou, s'il vous plait ?

-- A Saint-Malo ? reparti imperturbablement Conseil.

-- Dans le port ? dit Ned Land ironiquement.

-- Non, dans une eglise, repondit Conseil.

-- Dans une eglise ! s'ecria le Canadien.

-- Oui, ami Ned. C'etait un tableau qui representait le poulpe en question !

-- Bon ! fit Ned Land, eclatant de rire. Monsieur Conseil qui me fait poser !

-- Au fait, il a raison, dis-je. J'ai entendu parler de ce tableau ; mais le sujet qu'il represente est tire d'une legende, et vous savez ce qu'il faut penser des legendes en matiere d'histoire naturelle ! D'ailleurs, quand il s'agit de monstres, l'imagination ne demande qu'a s'egarer.

Non seulement on a pretendu que ces poulpes pouvaient entrainer des navires, mais un certain Olaus Magnus parle d'un cephalopode, long d'un mille, qui ressemblait plutot a une ile qu'a un animal. On raconte aussi que l'eveque de Nidros dressa un jour un autel sur un rocher immense. Sa messe finie, le rocher se mit en marche et retourna a la mer. Le rocher etait un poulpe.

-- Et c'est tout ? demanda le Canadien.

-- Non, repondis-je. Un autre eveque, Pontoppidan de Berghem, parle egalement d'un poulpe sur lequel pouvait manoeuvrer un regiment de cavalerie !

-- Ils allaient bien, les eveques d'autrefois ! dit Ned Land.

-- Enfin, les naturalistes de l'antiquite citent des monstres dont la gueule ressemblait a un golfe, et qui etaient trop gros pour passer par le detroit de Gibraltar.

-- A la bonne heure ! fit le Canadien.

-- Mais dans tous ces recits, qu'y a-t-il de vrai ? demanda Conseil.

-- Rien, mes amis, rien du moins de ce qui passe la limite de la vraisemblance pour monter jusqu'a la fable ou a la legende. Toutefois, a l'imagination des conteurs, il faut sinon une cause, du moins un pretexte. On ne peut nier qu'il existe des poulpes et des calmars de tres grande espece, mais inferieurs cependant aux cetaces. Aristote a constate les dimensions d'un calmar de cinq coudees, soit trois metres dix. Nos pecheurs en voient frequemment dont la longueur depasse un metre quatre-vingts. Les musees de Trieste et de Montpellier conservent des squelettes de poulpes qui mesurent deux metres. D'ailleurs, suivant le calcul des naturalistes, un de ces animaux, long de six pieds seulement, aurait des tentacules longs de vingt-sept. Ce qui suffit pour en faire un monstre formidable.

-- En peche-t-on de nos jours ? demanda le Canadien.

-- S'ils n'en pechent pas, les marins en voient du moins. Un de mes amis, le capitaine Paul Bos, du Havre, m'a souvent affirme qu'il avait rencontre un de ces monstres de taille colossale dans les mers de l'Inde. Mais le fait le plus etonnant et qui ne permet plus de nier l'existence de ces animaux gigantesques, s'est passe il y a quelques annees, en 1861.

-- Quel est ce fait ? demanda Ned Land.

-- Le voici. En 1861, dans le nord-est de Teneriffe, a peu pres par la latitude ou nous sommes en ce moment, l'equipage de l'avisio l'\_Alecton\_ apercut un monstrueux calmar qui nageait dans ses eaux. Le commandant Bouguer s'approcha de l'animal, et il l'attaqua a coups de harpon et a coups de fusil, sans grand succes, car balles et harpons traversaient ces chairs molles comme une gelee sans consistance. Apres plusieurs tentatives infructueuses, l'equipage parvint a passer un noeud coulant autour du corps du mollusque. Ce noeud glissa jusqu'aux nageoires caudales et s'y arreta. On essaya alors de haler le monstre a bord, mais son poids etait si considerable qu'il se separa de sa queue sous la traction de la corde, et, prive de cet ornement, il disparut sous les eaux.

-- Enfin, voila un fait, dit Ned Land.

-- Un fait indiscutable, mon brave Ned. Aussi a-t-on propose de nommer ce poulpe << calmar de Bouguer >>.

-- Et quelle etait sa longueur ? demanda le Canadien.

-- Ne mesurait-il pas six metres environ ? dit Conseil, qui poste a la vitre, examinait de nouveau les anfractuosités de la falaise.

-- Precisement, repondis-je.

-- Sa tete, reprit Conseil, n'etait-elle pas couronnee de huit tentacules, qui s'agitaient sur l'eau comme une nichee de serpents ?

-- Precisement.

-- Ses yeux, places a fleur de tete, n'avaient-ils pas un developpement considerable ?

-- Oui, Conseil.

-- Et sa bouche, n'etait-ce pas un veritable bec de perroquet, mais un bec formidable ?

-- En effet, Conseil.

-- Eh bien ! n'en deplaise a monsieur, repondit tranquillement Conseil, si ce n'est pas le calmar de Bouguer, voici, du moins, un de ses

freres. >>

Je regardai Conseil. Ned Land se precipita vers la vitre.

<< L'epouvantable bete >>, s'ecria-t-il.

Je regardai a mon tour, et je ne pus reprimer un mouvement de repulsion. Devant mes yeux s'agitait un monstre horrible, digne de figurer dans les legendes teratologiques.

C'etait un calmar de dimensions colossales, ayant huit metres de longueur. Il marchait a reculons avec une extreme velocite dans la direction du \_Nautilus\_. Il regardait de ses enormes yeux fixes a teintes glauques. Ses huit bras, ou plutot ses huit pieds, implantes sur sa tete, qui ont valu a ces animaux le nom de cephalopodes, avaient un developpement double de son corps et se tordaient comme la chevelure des furies. On voyait distinctement les deux cent cinquante ventouses disposees sur la face interne des tentacules sous forme de capsules semispheriques. Parfois ces ventouses s'appliquaient sur la vitre du salon en y faisant le vide. La bouche de ce monstre -- un bec de corne fait comme le bec d'un perroquet -- s'ouvrait et se refermait verticalement. Sa langue, substance cornee, armee elle-meme de plusieurs rangees de dents aigues, sortait en fremissant de cette veritable cisaille. Quelle fantaisie de la nature ! Un bec d'oiseau a un mollusque ! Son corps, fusiforme et renfle dans sa partie moyenne, formait une masse charnue qui devait peser vingt a vingt-cinq mille kilogrammes. Sa couleur inconstante, changeant avec une extreme rapidite suivant l'irritation de l'animal, passait successivement du gris livide au brun rougeatre.

De quoi s'irritait ce mollusque ? Sans doute de la presence de ce \_Nautilus\_, plus formidable que lui, et sur lequel ses bras suceurs ou ses mandibules n'avaient aucune prise. Et cependant, quels monstres que ces poulpes, quelle vitalite le createur leur a departie, quelle vigueur dans leurs mouvements, puisqu'ils possedent trois coeurs !

Le hasard nous avait mis en presence de ce calmar, et je ne voulus pas laisser perdre l'occasion d'etudier soigneusement cet echantillon des cephalopodes. Je surmontai l'horreur que m'inspirait cet aspect, et, prenant un crayon, Je commencai a le dessiner.

<< C'est peut-etre le meme que celui de l'\_Alepton\_, dit Conseil.

-- Non, repondit le Canadien, puisque celui-ci est entier et que l'autre a perdu sa queue !

-- Ce n'est pas une raison, repondis-je. Les bras et la queue de ces animaux se reforment par redintegration, et depuis sept ans, la queue du calmar de Bouguer a sans doute eu le temps de repousser.

-- D'ailleurs, riposta Ned, si ce n'est pas celui-ci, c'est peut-etre un de ceux-la ! >>

En effet, d'autres poulpes apparaissaient a la vitre de tribord. J'en comptai sept. Ils faisaient cortège au \_Nautilus\_, et j'entendis les grincements de leur bec sur la coque de tôle. Nous étions servis a souhait.

Je continuai mon travail. Ces monstres se maintenaient dans nos eaux avec une telle précision qu'ils semblaient immobiles, et j'aurais pu les décaler en raccourci sur la vitre. D'ailleurs, nous marchions sous une allure modérée.

Tout a coup le \_Nautilus\_ s'arrêta. Un choc le fit tressaillir dans toute sa membrure.

<< Est-ce que nous avons touché ? demandai-je.

-- En tout cas, répondit le Canadien, nous serions déjà dégagés, car nous flottons. >>

Le \_Nautilus\_ flottait sans doute, mais il ne marchait plus. Les branches de son hélice ne battaient pas les flots. Une minute se passa. Le capitaine Nemo, suivi de son second, entra dans le salon.

Je ne l'avais pas vu depuis quelque temps. Il me parut sombre. Sans nous parler, sans nous voir peut-être, il alla au panneau, regarda les poulpes et dit quelques mots a son second.

Celui-ci sortit. Bientôt les panneaux se refermèrent. Le plafond s'illumina.

J'allai vers le capitaine.

<< Une curieuse collection de poulpes, lui dis-je, du ton dégagé que prendrait un amateur devant le cristal d'un aquarium.

-- En effet, monsieur le naturaliste, me répondit-il, et nous allons les combattre corps a corps. >>

Je regardai le capitaine. Je croyais n'avoir pas bien entendu.

<< Corps a corps ? répétai-je.

-- Oui, monsieur. L'hélice est arrêtée. Je pense que les mandibules cornées de l'un de ces calmars se sont engagées dans ses branches. Ce qui nous empêche de marcher.

-- Et qu'allez-vous faire ?

-- Remonter a la surface et massacrer toute cette vermine.

-- Entreprise difficile.

-- En effet. Les balles électriques sont impuissantes contre ces chairs molles ou elles ne trouvent pas assez de résistance pour éclater. Mais



nous les attaquerons a la hache.

-- Et au harpon, monsieur, dit le Canadien, si vous ne refusez pas mon aide.

-- Je l'accepte, maitre Land.

-- Nous vous accompagnerons >>, dis-je, et, suivant le capitaine Nemo, nous nous dirigeames vers l'escalier central.

La, une dizaine d'hommes, armes de haches d'abordage, se tenaient prêts a l'attaque. Conseil et moi, nous primes deux haches. Ned Land saisit un harpon.

Le Nautilus etait alors revenu a la surface des flots. Un des marins, place sur les derniers echelons, devissait les boulons du panneau. Mais les ecrous etaient a peine degages, que le panneau se releva avec une violence extreme, evidemment tire par la ventouse d'un bras de poulpe.

Aussitot un de ces longs bras se glissa comme un serpent par l'ouverture, et vingt autres s'agiterent au-dessus. D'un coup de hache, le capitaine Nemo coupa ce formidable tentacule, qui glissa sur les echelons en se tordant.

Au moment ou nous nous pressions les uns sur les autres pour atteindre la plate-forme, deux autres bras, cinglant l'air, s'abattirent sur le marin place devant le capitaine Nemo et l'enleverent avec une violence irresistible.

Le capitaine Nemo poussa un cri et s'elanca au-dehors. Nous nous etions precipites a sa suite.

Quelle scene ! Le malheureux, saisi par le tentacule et colle a ses ventouses, etait balance dans l'air au caprice de cette enorme trompe. Il ralais, il etouffait, il criait : A moi ! a moi ! Ces mots, prononces en francais, me causerent une profonde stupeur ! J'avais donc un compatriote a bord, plusieurs, peut-etre ! Cet appel dechirant, je l'entendrai toute ma vie !

L'infortune etait perdu. Qui pouvait l'arracher a cette puissante etreinte ? Cependant le capitaine Nemo s'etait precipite sur le poulpe, et, d'un coup de hache, il lui avait encore abattu un bras. Son second luttait avec rage contre d'autres monstres qui rampaient sur les flancs du Nautilus. L'equipage se battait a coups de hache. Le Canadien, Conseil et moi, nous enfoncions nos armes dans ces masses charnues. Une violente odeur de musc penetrait l'atmosphere. C'etait horrible.

Un instant, je crus que le malheureux, enlace par le poulpe, serait arrache a sa puissante succion. Sept bras sur huit avaient ete coupes. Un seul, brandissant la victime comme une plume, se tordait dans l'air. Mais au moment ou le capitaine Nemo et son second se precipitaient sur lui, l'animal lanca une colonne d'un liquide noiratre, secrete par une bourse situee dans son abdomen. Nous en fumes aveugles. Quand ce nuage

se fut dissipé, le calmar avait disparu, et avec lui mon infortune compatriote !

Quelle rage nous poussa alors contre ces monstres ! On ne se possédait plus. Dix ou douze poulpes avaient envahi la plate-forme et les flancs du *Nautilus*. Nous roulions péle-mêle au milieu de ces tronçons de serpents qui tressautaient sur la plate-forme dans des flots de sang et d'encre noire. Il semblait que ces visqueux tentacules renaissent comme les têtes de l'hydre. Le harpon de Ned Land, à chaque coup, se plongeait dans les yeux glauques des calmars et les crevait. Mais mon audacieux compagnon fut soudain renversé par les tentacules d'un monstre qu'il n'avait pu éviter.

Ah ! comment mon cœur ne s'est-il pas brisé d'émotion et d'horreur ! Le formidable bec du calmar s'était ouvert sur Ned Land. Ce malheureux allait être coupé en deux. Je me précipitai à son secours. Mais le capitaine Nemo m'avait devancé. Sa hache disparut entre les deux énormes mandibules, et miraculeusement sauvé, le Canadien, se relevant, plongea son harpon tout entier jusqu'au triple cœur du poulpe.

<< Je me devais cette revanche ! >> dit le capitaine Nemo au Canadien.

Ned s'inclina sans lui répondre.

Ce combat avait duré un quart d'heure. Les monstres vaincus, mutilés, frappés à mort, nous laissèrent enfin la place et disparurent sous les flots.

Le capitaine Nemo, rouge de sang, immobile près du fanal, regardait la mer qui avait englouti l'un de ses compagnons, et de grosses larmes coulaient de ses yeux.

## XIX

### LE GULF-STREAM

Cette terrible scène du 20 avril, aucun de nous ne pourra jamais l'oublier. Je l'ai écrite sous l'impression d'une émotion violente. Depuis, j'en ai revu le récit. Je l'ai lu à Conseil et au Canadien. Ils l'ont trouvé exact comme fait, mais insuffisant comme effet. Pour peindre de pareils tableaux, il faudrait la plume du plus illustre de nos poètes, l'auteur des *Travailleurs de la Mer*.

J'ai dit que le capitaine Nemo pleurait en regardant les flots. Sa douleur fut immense. C'était le second compagnon qu'il perdait depuis notre arrivée à bord. Et quelle mort ! Cet ami, écrasé, étouffé, brisé par le formidable bras d'un poulpe, broyé sous ses mandibules de fer, ne devait pas reposer avec ses compagnons dans les paisibles eaux du cimetière de corail !

Pour moi, au milieu de cette lutte, c'était ce cri de désespoir poussé par l'infortune qui m'avait déchiré le cœur. Ce pauvre Français, oubliant son langage de convention, s'était repris à parler la langue

de son pays et de sa mere, pour jeter un supreme appel ! Parmi cet equipage du \_Nautilus\_, associe de corps et d'ame au capitaine Nemo, fuyant comme lui le contact des hommes. j'avais donc un compatriote ! Etait-il seul a representer la France dans cette mysterieuse association, evidemment composee d'individus de nationalites diverses ? C'etait encore un de ces insolubles problemes qui se dressaient sans cesse devant mon esprit !

Le capitaine Nemo rentra dans sa chambre, et je ne le vis plus pendant quelque temps. Mais qu'il devait etre triste, desespere, irresolu, si j'en jugeais par ce navire dont il etait l'ame et qui recevait toutes ses impressions ! Le \_Nautilus\_ ne gardait plus de direction determinee. Il allait, venait, flottait comme un cadavre au gre des lames. Son helice avait ete degagee, et cependant, il s'en servait a peine. Il naviguait au hasard. Il ne pouvait s'arracher du theatre de sa derniere lutte, de cette mer qui avait devore l'un des siens !

Dix jours se passerent ainsi. Ce fut le 1er mai seulement que le \_Nautilus\_ reprit franchement sa route au nord, apres avoir eu connaissance des Lucayes a l'ouvert du canal de Bahama. Nous suivions alors le courant du plus grand fleuve de la mer, qui a ses rives, ses poissons et sa temperature propres. J'ai nomme le Gulf-Stream.

C'est un fleuve, en effet, qui coule librement au milieu de l'Atlantique, et dont les eaux ne se melangent pas aux eaux oceaniques. C'est un fleuve sale, plus sale que la mer ambiante. Sa profondeur moyenne est de trois mille pieds, sa largeur moyenne de soixante milles. En de certains endroits, son courant marche avec une vitesse de quatre kilometres a l'heure. L'invariable volume de ses eaux est plus considerable que celui de tous les fleuves du globe.

La veritable source du Gulf-Stream, reconnue par le commandant Maury, son point de depart, si l'on veut. est situe dans le golfe de Gascogne. La, ses eaux, encore faibles de temperature et de couleur. commencent a se former. Il descend au sud, longe l'Afrique equatoriale, echauffe ses flots aux rayons de la zone torride, traverse l'Atlantique. atteint le cap San-Roque sur la cote bresilienne, et se bifurque en deux branches dont l'une va se saturer encore des chaudes molecules de la mer des Antilles. Alors, le Gulf-Stream, charge de retablir l'equilibre entre les temperatures et de meler les eaux des tropiques aux eaux boreales, commence son role de ponderateur. Chauffe a blanc dans le golfe du Mexique, il s'eleve au nord sur les cotes americaines, s'avance jusqu'a Terre-Neuve, devie sous la poussee du courant froid du detroit de Davis, reprend la route de l'Ocean en suivant sur un des grands cercles du globe la ligne loxodromique, se divise en deux bras vers le quarante-troisieme degre, dont l'un, aide par l'alize du nord-est, revient au Golfe de Gascogne et aux Acores, et dont l'autre, apres avoir attiedi les rivages de l'Irlande et de la Norvege, va jusqu'au-dela du Spitzberg, ou sa temperature tombe a quatre degres, former la mer libre du pole.

C'est sur ce fleuve de l'Ocean que le \_Nautilus\_ naviguait alors. A sa sortie du canal de Bahama, sur quatorze lieues de large, et sur trois

cent cinquante metres de profondeur, le Gulf-Stream marche a raison de huit kilometres a l'heure. Cette rapidite decroit regulierement a mesure qu'il s'avance vers le nord, et il faut souhaiter que cette regularite persiste, car, si, comme on a cru le remarquer, sa vitesse et sa direction viennent a se modifier, les climats europeens seront soumis a des perturbations dont on ne saurait calculer les consequences.

Vers midi, j'etais sur la plate-forme avec Conseil. Je lui faisais connaitre les particularites relatives au Gulf-Stream. Quand mon explication fut terminee, je l'invitai a plonger ses mains dans le courant.

Conseil obeit, et fut tres etonne de n'eprouver aucune sensation de chaud ni de froid.

<< Cela vient, lui dis-je, de ce que la temperature des eaux du Gulf-Stream, en sortant du golfe du Mexique, est peu differente de celle du sang. Ce Gulf-Stream est un vaste calorifere qui permet aux cotes d'Europe de se parer d'une eternelle verdure. Et, s'il faut en croire Maury, la chaleur de ce courant, totalement utilisee, fournirait assez de calorique pour tenir en fusion un fleuve de fer fondu aussi grand que l'Amazone ou le Missouri. >>

En ce moment, la vitesse du Gulf-Stream etait de deux metres vingt-cinq par seconde. Son courant est tellement distinct de la mer ambiante, que ses eaux comprimees font saillie sur l'Ocean et qu'un denivellement s'opere entre elles et les eaux froides. Sombres d'ailleurs et tres riches en matieres salines, elles tranchent par leur pur indigo sur les flots verts qui les environnent. Telle est meme la nettete de leur ligne de demarcation, que le *\_Nautilus\_*, a la hauteur des Carolines, trancha de son eperon les flots du Gulf-Stream, tandis que son helice battait encore ceux de l'Ocean.

Ce courant entrainait avec lui tout un monde d'etres vivants. Les argonautes, si communs dans la Mediterranee, y voyageaient par troupes nombreuses. Parmi les cartilagineux, les plus remarquables etaient des raies dont la queue tres deliee formait a peu pres le tiers du corps, et qui figuraient de vastes losanges longs de vingt-cinq pieds ; puis, de petits squales d'un metre, a tete grande, a museau court et arrondi, a dents pointues disposees sur plusieurs rangs, et dont le corps paraissait couvert d'ecailles.

Parmi les poissons osseux, je notai des labres-grisons particuliers a ces mers, des spares-synagres dont l'iris brillait comme un feu, des sciens longues d'un metre, a large gueule herissee de petites dents, qui faisaient entendre un leger cri des centronotes-negres dont j'ai deja parle, des coriphenes bleus, releves d'or et d'argent, des perroquets, vrais arcs-en-ciel de l'Ocean, qui peuvent rivaliser de couleur avec les plus beaux oiseaux des tropiques des blemies-bosquiens a tete triangulaire, des rhombes bleuatre depourvus d'ecailles, des batrachoides recouverts d'une bande jaune et transversale qui figure un t grec, des fourmillements de petits gohies-hoc pointilles de taches brunes, des dipterodons a tete argentee et a queue jaune, divers

echantillons de salmons, des mugilomores, sveltes de taille. brillant d'un eclat doux, que Lacedepe a consacres a l'aimable compagne de sa vie, enfin un beau poisson, le chevalier-americaain, qui, decore de tous les ordres et chamarre de tous les rubans, frequente les rivages de cette grande nation ou les rubans et les ordres sont si mediocrement estimes.

J'ajouterai que, pendant la nuit, les eaux phosphorescentes du Gulf-Stream rivalisaient avec l'eclat electrique de notre fanal, surtout par ces temps orageux qui nous menacaient frequemment.

Le 8 mai, nous etions encore en travers du cap Hatteras, a la hauteur de la Caroline du Nord. La largeur du Gulf-Stream est la de soixante-quinze milles, et sa profondeur de deux cent dix metres. Le \_Nautilus\_ continuait d'errer a l'aventure. Toute surveillance semblait bannie du bord. Je conviendrais que dans ces conditions, une evasion pouvait reussir. En effet, les rivages habites offraient partout de faciles refuges. La mer etait incessamment sillonnee de nombreux steamers qui font le service entre New York ou Boston et le golfe du Mexique, et nuit et jour parcourue par ces petites goelettes chargees du cabotage sur les divers points de la cote americaine. On pouvait esperer d'etre recueilli. C'etait donc une occasion favorable, malgre les trente milles qui separaient le \_Nautilus\_ des cotes de l'Union.

Mais une circonstance facheuse contrariait absolument les projets du Canadien. Le temps etait fort mauvais. Nous approchions de ces parages ou les tempetes sont frequentes, de cette patrie des trombes et des cyclones, precisement engendres par le courant du Gulf-Stream. Affronter une mer souvent demontee sur un frele canot, c'etait courir a une perte certaine. Ned Land en convenait lui-meme. Aussi rongea-t-il son frein, pris d'une furieuse nostalgie que la fuite seule eut pu guerir.

<< Monsieur, me dit-il ce jour-la, il faut que cela finisse. Je veux en avoir le coeur net. Votre Nemo s'ecarte des terres et remonte vers le nord. Mais je vous le declare j'ai assez du pole Sud, et je ne le suivrai pas au pole Nord.

-- Que faire, Ned, puisqu'une evasion est impraticable en ce moment ?

-- J'en reviens a mon idee. Il faut parler au capitaine. Vous n'avez rien dit, quand nous etions dans les mers de votre pays. Je veux parler, maintenant que nous sommes dans les mers du mien. Quand je songe qu'avant quelques jours, le \_Nautilus\_ va se trouver a la hauteur de la Nouvelle-Ecosse, et que la, vers Terre-Neuve, s'ouvre une large baie, que dans cette baie se jette le Saint-Laurent et que le Saint-Laurent, c'est mon fleuve a moi le fleuve de Quebec, ma ville natale ; quand je songe a cela, la fureur me monte au visage, mes cheveux se herissent. Tenez, monsieur, je me jetterai plutot a la mer ! Je ne resterai pas ici ! J'y etouffe ! >>

Le Canadien etait evidemment a bout de patience. Sa vigoureuse nature ne pouvait s'accommoder de cet emprisonnement prolonge. Sa physionomie

s'alterait de jour en jour. Son caractere devenait de plus en plus sombre. Pres de sept mois s'etaient ecoules sans que nous eussions eu aucune nouvelle de la terre. De plus, l'isolement du capitaine Nemo, son humeur modifiee, surtout depuis le combat des poulpes, sa taciturnite, tout me faisait apparaitre les choses sous un aspect different. Je ne sentais plus l'enthousiasme des premiers jours. Il fallait etre un Flamand comme Conseil pour accepter cette situation, dans ce milieu reserve aux cetaces et autres habitants de la mer. Veritablement, si ce brave garcon, au lieu de poumons avait eu des branchies, je crois qu'il aurait fait un poisson distingue !

<< Eh bien, monsieur ? reprit Ned Land, voyant que je ne repondais pas.

-- Eh bien, Ned, vous voulez que je demande au capitaine Nemo quelles sont ses intentions a notre egard ?

-- Oui, monsieur.

-- Et cela, quoi qu'il les ait deja fait connaitre ?

-- Oui. Je desire etre fixe une derniere fois. Parlez pour moi seul, en mon seul nom, si vous voulez.

-- Mais je le rencontre rarement. Il m'evite meme.

-- C'est une raison de plus pour l'aller voir.

-- Je l'interrogerai, Ned.

-- Quand ? demanda le Canadien en insistant.

-- Quand je le rencontrerai.

-- Monsieur Aronnax, voulez-vous que j'aie le trouver, moi ?

-- Non, laissez-moi faire. Demain...

-- Aujourd'hui, dit Ned Land.

-- Soit. Aujourd'hui, je le verrai >>, repondis-je au Canadien, qui, en agissant lui-meme, eut certainement tout compromis.

Je restai seul. La demande decidee, je resolu d'en finir immediatement. J'aime mieux chose faite que chose a faire.

Je rentrai dans ma chambre. De la, j'entendis marcher dans celle du capitaine Nemo. Il ne fallait pas laisser echapper cette occasion de le rencontrer. Je frappai a sa porte. Je n'obtins pas de reponse. Je frappai de nouveau, puis je tournai le bouton. La porte s'ouvrit.

J'entrai. Le capitaine etait la. Courbe sur sa table de travail, il ne m'avait pas entendu. Resolu a ne pas sortir sans l'avoir interroge, je m'approchai de lui. Il releva la tete brusquement, fronca les sourcils,

et me dit d'un ton assez rude :

<< Vous ici ! Que me voulez-vous ?

-- Vous parler, capitaine.

-- Mais je suis occupe, monsieur, je travaille. Cette liberte que je vous laisse de vous isoler, ne puis-je l'avoir pour moi ? >>

La reception etait peu encourageante. Mais j'etais decide a tout entendre pour tout repondre.

<< Monsieur, dis-je froidement, j'ai a vous parler d'une affaire qu'il ne m'est pas permis de retarder.

-- Laquelle, monsieur ? repondit-il ironiquement. Avez-vous fait quelque decouverte qui m'ait echappe ? La mer vous a-t-elle livre de nouveaux secrets ? >>

Nous etions loin de compte. Mais avant que j'eusse repondu, me montrant un manuscrit ouvert sur sa table, il me dit d'un ton plus grave :

<< Voici, monsieur Aronnax, un manuscrit ecrit en plusieurs langues. Il contient le resume de mes etudes sur la mer, et, s'il plait a Dieu, il ne perira pas avec moi. Ce manuscrit, signe de mon nom, complete par l'histoire de ma vie, sera renferme dans un petit appareil insubmersible. Le dernier survivant de nous tous a bord du \_Nautilus\_ jettera cet appareil a la mer, et il ira ou les flots le porteront. >>

Le nom de cet homme ! Son histoire ecrite par lui-meme ! Son mystere serait donc un jour devoile ? Mais, en ce moment, je ne vis dans cette communication qu'une entree en matiere.

<< Capitaine, repondis-je, je ne puis qu'approuver la pensee qui vous fait agir. Il ne faut pas que le fruit de vos etudes soit perdu. Mais le moyen que vous employez me parait primitif. Qui sait ou les vents pousseront cet appareil, en quelles mains il tombera ? Ne sauriez-vous trouver mieux ? Vous, ou l'un des votres ne peut-il... ?

-- Jamais, monsieur, dit vivement le capitaine en m'interrompant.

-- Mais moi, mes compagnons, nous sommes prêts a garder ce manuscrit en reserve, et si vous nous rendez la liberte...

-- La liberte ! fit le capitaine Nemo se levant.

-- Oui, monsieur, et c'est a ce sujet que je voulais vous interroger. Depuis sept mois nous sommes a votre bord, et je vous demande aujourd'hui, au nom de mes compagnons comme au mien, si votre intention est de nous y garder toujours.

-- Monsieur Aronnax, dit le capitaine Nemo, je vous repondrai aujourd'hui ce que je vous ai repondu il y a sept mois : Qui entre dans

le \_Nautilus\_ ne doit plus le quitter.

C'est l'esclavage meme que vous nous imposez.

-- Donnez-lui le nom qu'il vous plaira.

-- Mais partout l'esclave garde le droit de recouvrer sa liberte !  
Quels que soient les moyens qui s'offrent a lui, il peut les croire  
bons !

-- Ce droit, repondit le capitaine Nemo, qui vous le denie ? Ai-je  
jamais pense a vous enchaîner par un serment ? >>

Le capitaine me regardait en se croisant les bras.

<< Monsieur, lui dis-je, revenir une seconde fois sur ce sujet ne serait  
ni de votre gout ni du mien. Mais puisque nous l'avons entame,  
epuisons-le. Je vous le repete, ce n'est pas seulement de ma personne  
qu'il s'agit. Pour moi l'etude est un secours, une diversion puissante,  
un entrainement, une passion qui peut me faire tout oublier. Comme  
vous, je suis homme a vivre ignore, obscur, dans le fragile espoir de  
leguer un jour a l'avenir le resultat de mes travaux, au moyen d'un  
appareil hypothetique confie au hasard des flots et des vents. En un  
mot, je puis vous admirer, vous suivre sans deplaisir dans un role que  
je comprends sur certains points : mais il est encore d'autres aspects  
de votre vie qui me la font entrevoir entouree de complications et de  
mysteres auxquels seuls ici, mes compagnons et moi, nous n'avons aucune  
part. Et meme, quand notre coeur a pu battre pour vous, emu par  
quelques-unes de vos douleurs ou remue par vos actes de genie ou de  
courage, nous avons du refouler en nous jusqu'au plus petit temoignage  
de cette sympathie que fait naitre la vue de ce qui est beau et bon,  
que cela vienne de l'ami ou de l'ennemi. Eh bien, c'est ce sentiment  
que nous sommes etrangers a tout ce qui vous touche, qui fait de notre  
position quelque chose d'inacceptable, d'impossible, meme pour moi mais  
d'impossible pour Ned Land surtout. Tout homme, par cela seul qu'il est  
homme, vaut qu'on songe a lui. Vous etes-vous demande ce que l'amour de  
la liberte, la haine de l'esclavage, pouvaient faire naitre de projets  
de vengeance dans une nature comme celle du Canadien, ce qu'il pouvait  
penser, tenter, essayer ?... >>

Je m'etais tu. Le capitaine Nemo se leva.

<< Que Ned Land pense, tente, essaye tout ce qu'il voudra, que m'importe  
? Ce n'est pas moi qui l'ai ete chercher ! Ce n'est pas pour mon  
plaisir que je le garde a mon bord ! Quant a vous, monsieur Aronnax,  
vous etes de ceux qui peuvent tout comprendre, meme le silence. Je n'ai  
rien de plus a vous repondre. Que cette premiere fois ou vous venez de  
traiter ce sujet soit aussi la derniere, car une seconde fois, je ne  
pourrais meme pas vous ecouter. >>

Je me retirai. A compter de ce jour, notre situation fut tres tendue.

Je rapportai ma conversation a mes deux compagnons.



<< Nous savons maintenant, dit Ned, qu'il n'y a rien à attendre de cet homme. Le \_Nautilus\_ se rapproche de Long-Island. Nous fuirons, quel que soit le temps. >>

Mais le ciel devenait de plus en plus menaçant. Des symptômes d'ouragan se manifestaient. L'atmosphère se faisait blanchâtre et laiteuse. Aux cyrrhus à gerbes déliées succédaient à l'horizon des couches de nimbo cumulus. D'autres nuages bas fuyaient rapidement. La mer grossissait et se gonflait en longues houles. Les oiseaux disparaissaient, à l'exception des surnaturels, amis des tempêtes. Le baromètre baissait notablement et indiquait dans l'air une extrême tension des vapeurs. Le mélange du storm-glass se décomposait sous l'influence de l'électricité qui saturait l'atmosphère. La lutte des éléments était prochaine.

La tempête éclata dans la journée du 18 mai, précisément lorsque le \_Nautilus\_ flottait à la hauteur de Long-Island, à quelques milles des passes de New York. Je puis décrire cette lutte des éléments, car au lieu de la fuir dans les profondeurs de la mer, le capitaine Nemo, par un inexplicable caprice, voulut la braver à sa surface.

Le vent soufflait du sud-ouest, d'abord en grand frais, c'est-à-dire avec une vitesse de quinze mètres à la seconde, qui fut portée à vingt-cinq mètres vers trois heures du soir. C'est le chiffre des tempêtes.

Le capitaine Nemo, inébranlable sous les rafales, avait pris place sur la plate-forme. Il s'était amarre à mi-corps pour résister aux vagues monstrueuses qui déferlaient. Je m'y étais hissé et attaché aussi, partageant mon admiration entre cette tempête et cet homme incomparable qui lui tenait tête.

La mer démontée était balayée par de grandes loques de nuages qui trempaient dans ses flots. Je ne voyais plus aucune de ces petites lames intermédiaires qui se forment au fond des grands creux. Rien que de longues ondulations fuligineuses, dont la crête ne déferle pas, tant elles sont compactes. Leur hauteur s'accroissait. Elles s'exaltaient entre elles. Le \_Nautilus\_, tantôt couché sur le côté, tantôt dressé comme un mat, roulait et tanguait épouvantablement.

Vers cinq heures, une pluie torrentielle tomba, qui n'abattit ni le vent ni la mer. L'ouragan se déchaina avec une vitesse de quarante-cinq mètres à la seconde, soit près de quarante lieues à l'heure. C'est dans ces conditions qu'il renverse des maisons, qu'il enfonce des tuiles de toits dans des portes, qu'il rompt des grilles de fer, qu'il déplace des canons de vingt-quatre. Et pourtant le \_Nautilus\_, au milieu de la tourmente, justifiait cette parole d'un savant ingénieur : << Il n'y a pas de coque bien construite qui ne puisse défier la mer ! >> Ce n'était pas un roc résistant, que ces lames eussent démolies, c'était un fuseau d'acier, obéissant et mobile, sans greement, sans mâture, qui bravait impunément leur fureur.

Cependant j'examinais attentivement ces vagues déchainées. Elles

mesuraient jusqu'à quinze metres de hauteur sur une longueur de cent cinquante a cent soixante-quinze metres, et leur vitesse de propagation. moitié de celle du vent, etait de quinze metres a la seconde. Leur volume et leur puissance s'accroissaient avec la profondeur des eaux. Je compris alors le role de ces lames qui emprisonnent l'air dans leurs flancs et le refoulent au fond des mers ou elles portent la vie avec l'oxygene. Leur extreme force de pression -- on l'a calculee peut s'elever jusqu'a trois mille kilogrammes par pied carre de la surface qu'elles contrebattent. Ce sont de telles lames qui, aux Hebrides, ont deplace un bloc pesant quatre-vingt-quatre mille livres. Ce sont elles qui, dans la tempete du 23 decembre 1864, apres avoir renverse une partie de la ville de Yeddo, au Japon, faisant sept cents kilometres a l'heure, allerent se briser le meme jour sur les rivages de l'Amerique.

L'intensite de la tempete s'accrut avec la nuit. Le barometre, comme en 1860, a la Reunion, pendant un cyclone, tomba a 710 millimetres. A la chute du jour, je vis passer a l'horizon un grand navire qui luttait peniblement. Il capeyait sous petite vapeur pour se maintenir debout a la lame. Ce devait etre un des steamers des lignes de New York a Liverpool ou au Havre. Il disparut bientot dans l'ombre.

A dix heures du soir, le ciel etait en feu. L'atmosphere fut zebree d'eclairs violents. Je ne pouvais en supporter l'eclat, tandis que le capitaine Nemo, les regardant en face, semblait aspirer en lui l'ame de la tempete. Un bruit terrible emplissait les airs, bruit complexe, fait des hurlements des vagues ecrasees, des mugissements du vent, des eclats du tonnerre. Le vent sautait a tous les points de l'horizon, et le cyclone, partant de l'est, y revenait en passant par le nord, l'ouest et le sud, en sens inverse des tempetes tournantes de l'hemisphere austral.

Ah ! ce Gulf-Stream ! Il justifiait bien son nom de roi des tempetes ! C'est lui qui cree ces formidables cyclones par la difference de temperature des couches d'air superposees a ses courants.

A la pluie avait succede une averse de feu. Les gouttelettes d'eau se changeaient en aigrettes fulminantes. On eut dit que le capitaine Nemo, voulant une mort digne de lui, cherchait a se faire foudroyer. Dans un effroyable mouvement de tangage, le \_Nautilus\_ dressa en l'air son eperon d'acier, comme la tige d'un paratonnerre, et j'en vis jaillir de longues etincelles.

Brise, a bout de forces, je me coulai a plat ventre vers le panneau. Je l'ouvris et je redescendis au salon. L'orage atteignait alors son maximum d'intensite. Il etait impossible de se tenir debout a l'interieur du \_Nautilus\_.

Le capitaine Nemo rentra vers minuit. J'entendis les reservoirs se remplir peu a peu, et le \_Nautilus\_ s'enfonca doucement au-dessous de la surface des flots.

Par les vitres ouvertes du salon, je vis de grands poissons effares qui

passaient comme des fantomes dans les eaux en feu. Quelques-uns furent foudroyés sous mes yeux !

Le *\_Nautilus\_* descendait toujours. Je pensais qu'il retrouverait le calme à une profondeur de quinze mètres. Non. Les couches supérieures étaient trop violemment agitées. Il fallut aller chercher le repos jusqu'à cinquante mètres dans les entrailles de la mer.

Mais là, quelle tranquillité, quel silence, quel milieu paisible ! Qui eut dit qu'un ouragan terrible se déchainait alors à la surface de cet Ocean ?

XX

PAR 47deg.24' DE LATITUDE ET DE 17deg.28' DE LONGITUDE

À la suite de cette tempête, nous avons été rejetés dans l'est. Tout espoir de s'évader sur les atterrages de New York ou du Saint-Laurent s'évanouissait. Le pauvre Ned, désespéré, s'isola comme le capitaine Nemo. Conseil et moi, nous ne nous quittions plus.

J'ai dit que le *\_Nautilus\_* s'était écarté dans l'est. J'aurais dû dire, plus exactement, dans le nord-est. Pendant quelques jours, il erra tantôt à la surface des flots, tantôt au-dessous, au milieu de ces brumes si redoutables aux navigateurs. Elles sont principalement dues à la fonte des glaces, qui entretient une extrême humidité dans l'atmosphère. Que de navires perdus dans ces parages, lorsqu'ils allaient reconnaître les feux incertains de la côte ! Que de sinistres dus à ces brouillards opaques ! Que de chocs sur ces écueils dont le ressac est éteint par le bruit du vent ! Que de collisions entre les bâtiments, malgré leurs feux de position, malgré les avertissements de leurs sifflets et de leurs cloches d'alarme !

Aussi, le fond de ces mers offrait-il l'aspect d'un champ de bataille, où gisaient encore tous ces vaincus de l'Océan ; les uns vieux et empâtés déjà ; les autres jeunes et réfléchissant l'éclat de notre fanal sur leurs ferrures et leurs carènes de cuivre. Parmi eux, que de bâtiments perdus corps et biens, avec leurs équipages, leur monde d'émigrants, sur ces points dangereux signalés dans les statistiques, le cap Race, l'île Saint-Paul, le détroit de Belle-Ile, l'estuaire du Saint-Laurent ! Et depuis quelques années seulement que de victimes fournies à ces funèbres annales par les lignes du Royal-Mail, d'Inmann, de Montreal, le *\_Solway\_*, l'*\_Isis\_*, le *\_Paramatta\_*, l'*\_Hungarian\_*, le *\_Canadian\_*, l'*\_Anglo-Saxon\_*, le *\_Humboldt\_*, l'*\_United-States\_*, tous échoués, l'*\_Artic\_*, le *\_Lyonnais\_*, coulés par abordage, le *\_President\_*, le *\_Pacific\_*, le *\_City-of-Glasgow\_*, disparus pour des causes ignorées, sombres débris au milieu desquels naviguait le *\_Nautilus\_*, comme s'il eût passé une revue des morts !

Le 15 mai, nous étions sur l'extrémité méridionale du banc de Terre-Neuve. Ce banc est un produit des alluvions marines, un amas considérable de ces débris organiques, amenés soit de l'Équateur par le courant du Gulf-Stream, soit du pôle boreal, par ce contre-courant

d'eau froide qui longe la cote americaine. La aussi s'amoncellent les blocs erratiques charries par la debacle des glaces. La s'est forme un vaste ossuaire de poissons de mollusques ou de zoophytes qui y perissent par milliards.

La profondeur de la mer n'est pas considerable au banc de Terre-Neuve. Quelques centaines de brasses au plus. Mais vers le sud se creuse subitement une depression profonde, un trou de trois mille metres. La s'elargit le Gulf-Stream. C'est un epanouissement de ses eaux. Il perd de sa vitesse et de sa temperature, mais il devient une mer.

Parmi les poissons que le \_Nautilus\_ effaroucha a son passage, je citerai le cycloptere d'un metre, a dos noiratre, a ventre orange, qui donne a ses congeneres un exemple peu suivi de fidelite conjugale, un unernack de grande taille, sorte de murene emeraude, d'un gout excellent, des karraks a gros yeux, dont la tete a quelque ressemblance avec celle du chien, des blennies, ovovivipares comme les serpents, des gobies-boulerots ou goujons noirs de deux decimetres, des macroures a longue queue, brillant d'un eclat argente, poissons rapides, aventures loin des mers hyperboreennes.

Les filets ramasserent aussi un poisson hardi, audacieux, vigoureux, bien muscle, arme de piquants a la tete et d'aiguillons aux nageoires, veritable scorpion de deux a trois metres, ennemi acharne des blennies, des gades et des saumons, c'etait le cotte des mers septentrionales. au corps tuberculeux, brun de couleur, rouge aux nageoires. Les pecheurs du \_Nautilus\_ eurent quelque peine a s'emparer de cet animal, qui, grace a la conformation de ses opercules, preserve ses organes respiratoires du contact dessechant de l'atmosphere et peut vivre quelque temps hors de l'eau.

Je cite maintenant -- pour memoire -- des bosquiens, petits poissons qui accompagnent longtemps les navires dans les mers boreales, des ables-oxyrhinques, speciaux a l'Atlantique septentrional, des rascasses, et j'arrive aux gades, principalement a l'espece morue, que je surpris dans ses eaux de predilection, sur cet inepuisable banc de Terre-Neuve.

On peut dire que ces morues sont des poissons de montagnes, car Terre-Neuve n'est qu'une montagne sous-marine. Lorsque le \_Nautilus\_ s'ouvrit un chemin a travers leurs phalanges pressees, Conseil ne put retenir cette observation :

<< Ca ! des morues ! dit-il ; mais je croyais que les morues etaient plates comme des limandes ou des soles ?

-- Naif ! m'ecriai-je. Les morues ne sont plates que chez l'epicier, ou on les montre ouvertes et etalees. Mais dans l'eau, ce sont des poissons fusiformes comme les mullets, et parfaitement conformes pour la marche.

-- Je veux croire monsieur, repondit Conseil. Quelle nuee, quelle fourmilierie !

-- Eh ! mon ami, il y en aurait bien davantage, sans leurs ennemis, les rascasses et les hommes ! Sais-tu combien on a compte d'oeufs dans une seule femelle ?

-- Faisons bien les choses, repondit Conseil. Cinq cent mille.

-- Onze millions, mon ami.

-- Onze millions. Voila ce que je n'admettrai jamais, a moins de les compter moi-meme.

-- Compte-les, Conseil. Mais tu auras plus vite fait de me croire. D'ailleurs, c'est par milliers que les Francais, les Anglais, les Americains, les Danois, les Norvegiens. pechent les morues. On les consomme en quantites prodigieuses, et sans l'etonnante fecondite de ces poissons, les mers en seraient bientot depeuplees. Ainsi en Angleterre et en Amerique seulement, cinq mille navires montes par soixante-quinze mille marins, sont employes a la peche de la morue. Chaque navire en rapporte quarante mille en moyenne, ce qui fait vingt-cinq millions. Sur les cotes de la Norvege, meme resultat.

-- Bien, repondit Conseil, je m'en rapporte a monsieur. Je ne les compterai pas.

-- Quoi donc ?

-- Les onze millions d'oeufs. Mais je ferai une remarque.

-- Laquelle ?

-- C'est que si tous les oeufs eclosaient, il suffirait de quatre morues pour alimenter l'Angleterre, l'Amerique et la Norvege. >>

Pendant que nous effleurions les fonds du banc de Terre-Neuve, je vis parfaitement ces longues lignes, armees de deux cents hamecons, que chaque bateau tend par douzaines. Chaque ligne entraine par un bout au moyen d'un petit grappin, etait retenue a la surface par un orin fixe sur une bouee de liege. Le *\_Nautilus\_* dut manoeuvrer adroitement au milieu de ce reseau sous-marin.

D'ailleurs il ne demeura pas longtemps dans ces parages frequentes. Il s'eleva jusque vers le quarante-deuxieme degre de latitude. C'etait a la hauteur de Saint-Jean de Terre-Neuve et de Heart's Content, ou aboutit l'extremite du cable transatlantique.

Le *\_Nautilus\_*, au lieu de continuer a marcher au nord prit direction vers l'est, comme s'il voulait suivre ce plateau telegraphique sur lequel repose le cable, et dont des sondages multiplies ont donne le relief avec une extreme exactitude.

Ce fut le 17 mai, a cinq cents milles environ de Heart's Content, par deux mille huit cents metres de profondeur, que j'aperçus le cable

gisant sur le sol. Conseil, que je n'avais pas prevenu, le prit d'abord pour un gigantesque serpent de mer et s'appretait a le classer suivant sa methode ordinaire. Mais je desabusai le digne garçon et pour le consoler de son devoire, je lui appris diverses particularites de la pose de ce cable.

Le premier cable fut etabli pendant les annees 1857 et 1858 ; mais, apres avoir transmis quatre cents telegraphes environ, il cessa de fonctionner. En 1863, les ingenieurs construisirent un nouveau cable, mesurant trois mille quatre cents kilometres et pesant quatre mille cinq cents tonnes, qui fut embarque sur le *Great-Eastern*. Cette tentative echoua encore.

Or, le 25 mai, le *Nautilus*, immerge par trois mille huit cent trente-six metres de profondeur, se trouvait precisement en cet endroit ou se produisit la rupture qui ruina l'entreprise. C'etait a six cent trente-huit milles de la cote d'Irlande. On s'apercut, a deux heures apres-midi, que les communications avec l'Europe venaient de s'interrompre. Les electriciens du bord resolurent de couper le cable avant de le repecher, et a onze heures du soir, ils avaient ramene la partie avariee. On refit un joint et une epissure ; puis le cable fut immerge de nouveau. Mais, quelques jours plus tard, il se rompit et ne put etre ressaisi dans les profondeurs de l'Ocean.

Les Americains ne se decouragerent pas. L'audacieux Cyrus Field, le promoteur de l'entreprise, qui y risquait toute sa fortune, provoqua une nouvelle souscription. Elle fut immediatement couverte. Un autre cable fut etabli dans de meilleures conditions. Le faisceau de fils conducteurs isoles dans une enveloppe de gutta-percha, etait protege par un matelas de matieres textiles contenu dans une armature metallique. Le *Great-Eastern* reprit la mer le 13 juillet 1866.

L'operation marcha bien. Cependant un incident arriva. Plusieurs fois, en deroulant le cable, les electriciens observerent que des clous y avaient ete recemment enfoncees dans le but d'en deteriorer l'ame. Le capitaine Anderson, ses officiers, ses ingenieurs, se reunirent, delibererent, et firent afficher que si le coupable etait surpris a bord, il serait jete a la mer sans autre jugement. Depuis lors, la criminelle tentative ne se reproduisit plus.

Le 23 juillet, le *Great-Eastern* n'etait plus qu'a huit cents kilometres de Terre-Neuve, lorsqu'on lui telegraphia d'Irlande la nouvelle de l'armistice conclu entre la Prusse et l'Autriche apres Sadowa. Le 27, il relevait au milieu des brumes le port de Heart's Content. L'entreprise etait heureusement terminee, et par sa premiere depeche, la jeune Amerique adressait a la vieille Europe ces sages paroles si rarement comprises : << Gloire a Dieu dans le ciel, et paix aux hommes de bonne volonte sur la terre. >>

Je ne m'attendais pas a trouver le cable electrique dans son etat primitif, tel qu'il etait en sortant des ateliers de fabrication. Le long serpent, recouvert de debris de coquille, herisse de foraminiferes, etait encroute dans un empatement pierreux qui le

protegeait contre les mollusques perforants. Il reposait tranquillement, a l'abri des mouvements de la mer, et sous une pression favorable a la transmission de l'etincelle electrique qui passe de l'Amerique a l'Europe en trente-deux centiemes de seconde. La duree de ce cable sera infinie sans doute, car on a observe que l'enveloppe de gutta-percha s'ameliore par son sejour dans l'eau de mer.

D'ailleurs, sur ce plateau si heureusement choisi, le cable n'est jamais immerge a des profondeurs telles qu'il puisse se rompre. Le \_Nautilus\_ le suivit jusqu'a son fond le plus bas, situe par quatre mille quatre cent trente et un metres, et la, il reposait encore sans aucun effort de traction. Puis, nous nous rapprochames de l'endroit ou avait eu lieu l'accident de 1863.

Le fond oceanique formait alors une vallee large de cent vingt kilometres, sur laquelle on eut pu poser le Mont-Blanc sans que son sommet emergeat de la surface des flots. Cette vallee est fermee a l'est par une muraille a pic de deux mille metres. Nous y arrivions le 28 mai, et le \_Nautilus\_ n'etait plus qu'a cent cinquante kilometres de l'Irlande.

Le capitaine Nemo allait-il remonter pour atterrir sur les iles Britanniques ? Non. A ma grande surprise, il redescendit au sud et revint vers les mers europeennes. En contournant l'ile d'Emeraude, j'aperçus un instant le cap Clear et le feu de Fastenet, qui eclaire les milliers de navires sortis de Glasgow ou de Liverpool.

Une importante question se posait alors a mon esprit.

Le \_Nautilus\_ oserait-il s'engager dans la Manche ? Ned Land qui avait reparu depuis que nous rallions la terre ne cessait de m'interroger. Comment lui repondre ? Le capitaine Nemo demeurait invisible. Apres avoir laisse entrevoir au Canadien les rivages d'Amerique, allait-il donc me montrer les cotes de France ?

Cependant le \_Nautilus\_ s'abaissait toujours vers le sud. Le 30 mai, il passait en vue du Land's End, entre la pointe extreme de l'Angleterre et les Sorlingues, qu'il laissa sur tribord.

S'il voulait entrer en Manche, il lui fallait prendre franchement a l'est. Il ne le fit pas.

Pendant toute la journee du 31 mai, le \_Nautilus\_ decrivit sur la mer une serie de cercles qui m'intriquerent vivement. Il semblait chercher un endroit qu'il avait quelque peine a trouver. A midi, le capitaine Nemo vint faire son point lui-meme. Il ne m'adressa pas la parole. Il me parut plus sombre que jamais. Qui pouvait l'attrister ainsi ? Etait-ce sa proximite des rivages europeens ? Sentait-il quelque ressouvenir de son pays abandonne ? Qu'eprouvait-il alors ? des remords ou des regrets ? Longtemps cette pensee occupa mon esprit, et j'eus comme un pressentiment que le hasard trahirait avant peu les secrets du capitaine.

Le lendemain, 31 juin, le \_Nautilus\_ conserva les memes allures. Il etait evident qu'il cherchait a reconnaitre un point precis de l'Ocean. Le capitaine Nemo vint prendre la hauteur du soleil, ainsi qu'il avait fait la veille. La mer etait belle, le ciel pur. A huit milles dans l'est, un grand navire a vapeur se dessinait sur la ligne de l'horizon. Aucun pavillon ne battait a sa corne, et je ne pus reconnaitre sa nationalite.

Le capitaine Nemo, quelques minutes avant que le soleil passat au meridien, prit son sextant et observa avec une precision extreme. Le calme absolu des flots facilitait son operation. Le \_Nautilus\_ immobile ne ressentait ni roulis ni tangage.

J'etais en ce moment sur la plate-forme. Lorsque son relevement fut termine, le capitaine prononca ces seuls mots.

<< C'est ici ! >>

Il redescendit par le panneau. Avait-il vu le batiment qui modifiait sa marche et semblait se rapprocher de nous ? Je ne saurais le dire.

Je revins au salon. Le panneau se ferma, et j'entendis les sifflements de l'eau dans les reservoirs. Le \_Nautilus\_ commença de s'enfoncer, suivant une ligne verticale, car son helice entravee ne lui communiquait plus aucun mouvement.

Quelques minutes plus tard, il s'arretait a une profondeur de huit cent trente-trois metres et reposait sur le sol.

Le plafond lumineux du salon s'eteignit alors, les panneaux s'ouvrirent, et a travers les vitres, j'aperçus la mer vivement illuminee par les rayons du fanal dans un ravo d'un demi-mille.

Je regardait a babord et je ne vis rien que l'immensite des eaux tranquilles.

Par tribord, sur le fond, apparaissait une forte extumescence qui attira mon attention. On eut dit des ruines ensevelies sous un empatement de coquilles blanchatres comme sous un manteau de neige. En examinant attentivement cette masse, je crus reconnaitre les formes epaissies d'un navire, rase de ses mats, qui devait avoir coule par l'avant. Ce sinistre datait certainement d'une epoque reculee. Cette epave, pour etre ainsi encroutee dans le calcaire des eaux, comptait deja bien des annees passees sur ce fond de l'Ocean.

Quel etait ce navire ? Pourquoi le \_Nautilus\_ venait-il visiter sa tombe ? N'etait-ce donc pas un naufrage qui avait entraine ce batiment sous les eaux ?

Je ne savais que penser, quand, pres de moi, j'entendis le capitaine Nemo dire d'une voix lente :

<< Autrefois ce navire se nommait le \_Marseillais\_. Il portait



soixante-quatorze canons et fut lance en 1762. En 1778, le 13 aout, commande par La Poype-Vertrieux, il se battait audacieusement contre le \_Preston\_. En 1779, le 4 juillet, il assistait avec l'escadre de l'amiral d'Estaing a la prise de Grenade. En 1781, le 5 septembre, il prenait part au combat du comte de Grasse dans la baie de la Chesapeake. En 1794, la republique francaise lui changeait son nom. Le 16 avril de la meme annee, il rejoignait a Brest l'escadre de Villaret-Joyeuse ? charge d'escorter un convoi de ble qui venait d'Amerique sous le commandement de l'amiral Van Stabel. Le 11 et le 12 prairial, an II, cette escadre se rencontrait avec les vaisseaux anglais. Monsieur, c'est aujourd'hui le 13 prairial, le 1er juin 1868. Il y a soixante-quatorze ans, jour pour jour, a cette place meme, par 47deg.24' de latitude et 17deg.28' de longitude, ce navire, apres un combat heroique, demate de ses trois mats, l'eau dans ses soutes, le tiers de son equipage hors de combat, aima mieux s'engloutir avec ses trois cent cinquante-six marins que de se rendre, et clouant son pavillon a sa poupe, il disparut sous les flots au cri de : Vive la Republique !

-- Le \_Vengeur\_ ! m'ecriai-je.

-- Oui ! monsieur. Le \_Vengeur\_ ! Un beau nom ! >> murmura le capitaine Nemo en se croisant les bras.

XXI

## UNE HECATOMBE

Cette facon de dire, l'imprevu de cette scene, cet historique du navire patriote froidement raconte d'abord, puis l'emotion avec laquelle l'etrange personnage avait prononce ses dernieres paroles, ce nom de \_Vengeur\_, dont la signification ne pouvait m'echapper, tout se reunissait pour frapper profondement mon esprit. Mes regards ne quittaient plus le capitaine. Lui, les mains tendues vers la mer, considerait d'un oeil ardent la glorieuse epave. Peut-etre ne devais-je jamais savoir qui il etait, d'ou il venait, ou il allait, mais je voyais de plus en plus l'homme se degager du savant. Ce n'etait pas une misanthropie commune qui avait enferme dans les flancs du \_Nautilus\_ le capitaine Nemo et ses compagnons, mais une haine monstrueuse ou sublime que le temps ne pouvait affaiblir.

Cette haine cherchait-elle encore des vengeancees ? L'avenir devait bientot me l'apprendre.

Cependant, le \_Nautilus\_ remontait lentement vers la surface de la mer, et je vis disparaitre peu a peu les formes confuses du \_Vengeur\_. Bientot un leger roulis m'indiqua que nous flottions a l'air libre.

En ce moment, une sourde detonation se fit entendre. Je regardai le capitaine. Le capitaine ne bougea pas.

<< Capitaine ? >> dis-je.

Il ne repondit pas.

Je le quittai et montai sur la plate-forme. Conseil et le Canadien m'y avaient precede.

<< D'ou vient cette detonation ? demandai-je.

-- Un coup de canon >>, repondit Ned Land.

Je regardai dans la direction du navire que j'avais apercu. Il s'etait rapproche du \_Nautilus\_ et l'on voyait qu'il forcait de vapeur. Six milles le separaient de nous.

<< Quel est ce batiment, Ned ?

-- A son greement, a la hauteur de ses bas mats, repondit le Canadien, je parierais pour un navire de guerre. Puisse-t-il venir sur nous et couler, s'il le faut, ce damne \_Nautilus\_ !

-- Ami Ned, repondit Conseil, quel mal peut-il faire au \_Nautilus\_ ? Ira-t-il l'attaquer sous les flots ? Ira-t-il le canonner au fond des mers ?

-- Dites-moi, Ned, demandai-je, pouvez-vous reconnaitre la nationalite de ce batiment ? >>

Le Canadien, froncant ses sourcils, abaissant ses paupieres, plissant ses yeux aux angles, fixa pendant quelques instants le navire de toute la puissance de son regard.

<< Non, monsieur, repondit-il. Je ne saurais reconnaitre a quelle nation il appartient. Son pavillon n'est pas hisse. Mais je puis affirmer que c'est un navire de guerre, car une longue flamme se deroule a l'extremite de son grand mat. >>

Pendant un quart d'heure, nous continuames d'observer le batiment qui se dirigeait vers nous. Je ne pouvais admettre, cependant, qu'il eut reconnu le \_Nautilus\_ a cette distance, encore moins qu'il sut ce qu'etait cet engin sous-marin.

Bientot le Canadien m'annonca que ce batiment etait un grand vaisseau de guerre, a eperon, un deux-ponts cuirasse. Une epaisse fume noire s'echappait de ses deux cheminees. Ses voiles serrees se confondaient avec la ligne des vergues. Sa corne ne portait aucun pavillon. La distance empechait encore de distinguer les couleurs de sa flamme, qui flottait comme un mince ruban.

Il s'avancait rapidement. Si le capitaine Nemo le laissait approcher, une chance de salut s'offrait a nous.

<< Monsieur, me dit Ned Land, que ce batiment nous passe a un mille je me jette a la mer, et je vous engage faire comme moi. >>

Je ne repondis pas a la proposition du Canadien, et je continuai de

regarder le navire qui grandissait a vue d'oeil. Qu'il fut anglais, francais, americain ou russe, il etait certain qu'il nous accueillerait, si nous pouvions gagner son bord.

<< Monsieur voudra bien se rappeler, dit alors Conseil, que nous avons quelque experience de la natation. Il peut se reposer sur moi du soin de le remorquer vers ce navire, s'il lui convient de suivre l'ami Ned. >>

J'allais repondre, lorsqu'une vapeur blanche jaillit a l'avant du vaisseau de guerre. Puis, quelques secondes plus tard, les eaux troubles par la chute d'un corps pesant, eclabousserent l'arriere du \_Nautilus\_. Peu apres, une detonation frappait mon oreille.

<< Comment ? ils tirent sur nous ! m'ecriai-je.

-- Braves gens ! murmura le Canadien.

-- Ils ne nous prennent donc pas pour des naufrages accroches a une epave !

-- N'en deplaise a monsieur.... Bon, fit Conseil en secouant l'eau qu'un nouveau boulet avait fait jaillir jusqu'a lui.- N'en deplaise a monsieur, ils ont reconnu le narwal, et ils canonnent le narwal.

-- Mais ils doivent bien voir, m'ecriai-je qu'ils ont affaire a des hommes.

-- C'est peut-etre pour cela ! >> repondit Ned Land en me regardant.

Toute une revelation se fit dans mon esprit. Sans doute, on savait a quoi s'en tenir maintenant sur l'existence du pretendu monstre. Sans doute, dans son abordage avec l'Abraham-Lincoln, lorsque le Canadien le frappa de son harpon, le commandant Farragut avait reconnu que le narwal etait un bateau sous-marin, plus dangereux qu'un cetace surnaturel ?

Oui, cela devait etre ainsi, et sur toutes les mers, sans doute, on poursuivait maintenant ce terrible engin de destruction !

Terrible en effet, si comme on pouvait le supposer, le capitaine Nemo employait le \_Nautilus\_ a une oeuvre de vengeance ! Pendant cette nuit, lorsqu'il nous emprisonna dans la cellule, au milieu de l'Ocean Indien, ne s'etait-il pas attaque a quelque navire ? Cet homme entere maintenant dans le cimetiere de corail, n'avait-il pas ete victime du choc provoque par le \_Nautilus\_ ? Oui, je le repete. Il en devait etre ainsi. Une partie de la mysterieuse existence du capitaine Nemo se dévoilait. Et si son identite n'etait pas reconnue, du moins, les nations coalisees contre lui, chassaient maintenant, non plus un etre chimerique, mais un homme qui leur avait voue une haine implacable !

Tout ce passe formidable apparut a mes yeux. Au lieu de rencontrer des amis sur ce navire qui s'approchait, nous n'y pouvions trouver que des ennemis sans pitie.

Cependant les boulets se multipliaient autour de nous. Quelques-uns, rencontrant la surface liquide, s'en allaient par ricochet se perdre a des distances considerables. Mais aucun n'atteignit le \_Nautilus\_.

Le navire cuirasse n'etait plus alors qu'a trois milles. Malgre sa violente canonnade, le capitaine Nemo ne paraissait pas sur la plate-forme. Et cependant, l'un de ces boulets coniques, frappant normalement la coque du \_Nautilus\_, lui eut ete fatal.

Le Canadien me dit alors :

<< Monsieur, nous devons tout tenter pour nous tirer de ce mauvais pas. Faisons des signaux ! Mille diables ! On comprendra peut-etre que nous sommes d'honnetes gens ! >>

Ned Land prit son mouchoir pour l'agiter dans l'air. Mais il l'avait a peine deploye, que terrasse par une main de fer, malgre sa force prodigieuse, il tombait sur le pont.

<< Miserable, s'ecria le capitaine, veux-tu donc que je te cloue sur l'eperon du \_Nautilus\_ avant qu'il ne se precipite contre ce navire ! >>

Le capitaine Nemo, terrible a entendre, etait plus terrible encore a voir. Sa face avait pali sous les spasmes de son coeur, qui avait du cesser de battre un instant. Ses pupilles s'etaient contractees effroyablement. Sa voix ne parlait plus, elle rugissait. Le corps penche en avant, il tordait sous sa main les epaules du Canadien.

Puis, l'abandonnant et se retournant vers le vaisseau de guerre dont les boulets pleuvaient autour de lui :

<< Ah ! tu sais qui je suis, navire d'une nation maudite ! s'ecria-t-il de sa voix puissante. Moi, je n'ai pas eu besoin de tes couleurs pour te reconnaitre ! Regarde ! Je vais te montrer les miennes ! >>

Et le capitaine Nemo deploya a l'avant de la plate-forme un pavillon noir. semblable a celui qu'il avait deja plante au pole sud.

A ce moment, un boulet frappant obliquement la coque du \_Nautilus\_, sans l'entamer, et passant par ricochet pres du capitaine. alla se perdre en mer.

Le capitaine Nemo haussa les epaules. Puis, s'adressant a moi :

<< Descendez, me dit-il d'un ton bref, descendez, vous et vos compagnons.

-- Monsieur, m'ecriai-je, allez-vous donc attaquer ce navire,

-- Monsieur, je vais le couler. Vous ne ferez pas cela !

-- Je le ferai, repondit froidement le capitaine Nemo. Ne vous avisez

pas de me juger, monsieur. La fatalite vous montre ce que vous ne deviez pas voir. L'attaque est venue. La riposte sera terrible. Rentrez.

-- Ce navire, quel est-il ?

-- Vous ne le savez pas ? Eh bien ! tant mieux ! Sa nationalite, du moins, restera un secret pour vous. Descendez. >>

Le Canadien, Conseil et moi, nous ne pouvions qu'obeir. Une quinzaine de marins du \_Nautilus\_ entouraient le capitaine et regardaient avec un implacable sentiment de haine ce navire qui s'avancait vers eux. On sentait que le meme souffle de vengeance animait toutes ces ames.

Je descendis au moment ou un nouveau projectile eraillait encore la coque du \_Nautilus\_, et j'entendis le capitaine s'ecrier :

<< Frappe, navire insense ! Prodigue tes inutiles boulets ! Tu n'echapperas pas a l'eperon du \_Nautilus\_. Mais ce n'est pas a cette place que tu dois perir ! Je ne veux pas que tes ruines aillent se confondre avec les ruines du \_Vengeur\_ ! >>

Je regagnai ma chambre. Le capitaine et son second etaient restes sur la plate-forme. L'helice fut mise en mouvement, le \_Nautilus\_, s'eloignant avec vitesse se mit hors de la portee des boulets du vaisseau. Mais la poursuite continua, et le capitaine Nemo se contenta de maintenir sa distance.

Vers quatre heures du soir, ne pouvant contenir l'impatience et l'inquietude qui me devoraient, je revins vers l'escalier central. Le panneau etait ouvert. Je me hasardai sur la plate-forme. Le capitaine s'y promenait encore d'un pas agite. Il regardait le navire qui lui restait sous le vent a cinq ou six milles. Il tournait autour de lui comme une bete fauve, et l'attirant vers l'est, il se laissait poursuivre. Cependant, il n'attaquait pas. Peut-etre hesitait-il encore ?

Je voulus intervenir une derniere fois. Mais j'avais a peine interpelle le capitaine Nemo, que celui-ci m'imposait silence :

<< Je suis le droit, je suis la justice ! me dit-il. Je suis l'opprime, et voila l'opprimeur ! C'est par lui que tout ce que J'ai aime, cheri, venere, patrie, femme, enfants, mon pere, ma mere, j'ai vu tout perir ! Tout ce que je hais est la ! Taisez-vous ! >>

Je portai un dernier regard vers le vaisseau de guerre qui forcait de vapeur. Puis, je rejoignis Ned et Conseil.

<< Nous fuirons ! m'ecriai-je.

-- Bien, fit Ned. Quel est ce navire ?

-- Je l'ignore. Mais quel qu'il soit, il sera coule avant la nuit. En tout cas, mieux vaut perir avec lui que de se faire les complices de

represailles dont on ne peut pas mesurer l'équité.

-- C'est mon avis, répondit froidement Ned Land. Attendons la nuit. >>

La nuit arriva. Un profond silence regnait à bord. La boussole indiquait que le *\_Nautilus\_* n'avait pas modifié sa direction. J'entendais le battement de son hélice qui frappait les flots avec une rapide régularité. Il se tenait à la surface des eaux, et un léger roulis le portait tantôt sur un bord, tantôt sur un autre.

Mes compagnons et moi, nous avions résolu de fuir au moment où le vaisseau serait assez rapproché, soit pour nous faire entendre, soit pour nous faire voir, car la lune, qui devait être pleine trois jours plus tard, resplendissait. Une fois à bord de ce navire, si nous ne pouvions prévenir le coup qui le menaçait, du moins nous ferions tout ce que les circonstances nous permettraient de tenter. Plusieurs fois, je crus que le *\_Nautilus\_* se disposait pour l'attaque. Mais il se contentait de laisser se rapprocher son adversaire, et, peu de temps après, il reprenait son allure de fuite.

Une partie de la nuit se passa sans incident. Nous guettions l'occasion d'agir. Nous parlions peu, étant trop émus. Ned Land aurait voulu se précipiter à la mer. Je le forçai d'attendre. Suivant moi, le *\_Nautilus\_* devait attaquer le deux-ponts à la surface des flots, et alors il serait non seulement possible, mais facile de s'enfuir.

À trois heures du matin, inquiet, je montai sur la plate-forme. Le capitaine Nemo ne l'avait pas quittée. Il était debout, à l'avant, près de son pavillon. Qu'une légère brise déployait au-dessus de sa tête. Il ne quittait pas le vaisseau des yeux. Son regard, d'une extraordinaire intensité, semblait l'attirer, le fasciner, l'entraîner plus sûrement que s'il lui eût donné la remorque !

La lune passait alors au méridien. Jupiter se levait dans l'est. Au milieu de cette paisible nature, le ciel et l'Océan rivalisaient de tranquillité, et la mer offrait à l'astre des nuits le plus beau miroir qui eût jamais reflété son image.

Et quand je pensais à ce calme profond des éléments, comparé à toutes ces colères qui couvaient dans les flancs de l'imperceptible *\_Nautilus\_*, je sentais frissonner tout mon être.

Le vaisseau se tenait à deux mille de nous. Il s'était rapproché, marchant toujours vers cet éclat phosphorescent qui signalait la présence du *\_Nautilus\_*. Je vis ses feux de position, vert et rouge, et son fanal blanc suspendu au grand étai de misaine. Une vague réverbération éclairait son gréement et indiquait que les feux étaient poussés à outrance. Des gerbes d'étincelles, des scories de charbons enflammés, s'échappaient de ses cheminées, étoilaient l'atmosphère.

Je demurai ainsi jusqu'à six heures du matin, sans que le capitaine Nemo eût paru m'apercevoir. Le vaisseau nous restait à un mille et demi, et avec les premières lueurs du jour, sa canonnade recommença. Le

moment ne pouvait être éloigné ou, le *\_Nautilus\_* attaquant son adversaire, mes compagnons et moi, nous quitterions pour jamais cet homme que je n'osais juger.

Je me disposais à descendre afin de les prévenir, lorsque le second monta sur la plate-forme. Plusieurs marins l'accompagnaient. Le capitaine Nemo ne les vit pas ou ne voulut pas les voir. Certaines dispositions furent prises qu'on aurait pu appeler le << branle-bas de combat >> du *\_Nautilus\_*. Elles étaient très simples. La filière qui formait balustrade autour de la plate-forme fut abaissée. De même, les cages du fanal et du timonier rentrèrent dans la coque de manière à l'affleurer seulement. La surface du long cigare de tôle n'offrait plus une seule saillie qui put gêner sa manœuvre.

Je revins au salon. Le *\_Nautilus\_* émergeait toujours. Quelques lueurs matinales s'infiltraient dans la couche liquide. Sous certaines ondulations des lames, les vitres s'animaient des rougeurs du soleil levant. Ce terrible jour du 2 juin se levait.

À cinq heures, le loch m'apprit que la vitesse du *\_Nautilus\_* se modérait. Je compris qu'il se laissait approcher. D'ailleurs les détonations se faisaient plus violemment entendre. Les boulets labouraient l'eau ambiante et s'y vissaient avec un sifflement singulier.

<< Mes amis, dis-je, le moment est venu. Une poignée de main, et que Dieu nous garde ! >>

Ned Land était résolu, Conseil calme, moi nerveux, me contenant à peine.

Nous passâmes dans la bibliothèque. Au moment où je poussais la porte qui s'ouvrait sur la cage de l'escalier central, j'entendis le panneau supérieur se fermer brusquement.

Le Canadien s'élança sur les marches, mais je l'arrêtai. Un sifflement bien connu m'apprenait que l'eau pénétrait dans les réservoirs du bord. En effet, en peu d'instant, le *\_Nautilus\_* s'immergea à quelques mètres au-dessous de la surface des flots.

Je compris sa manœuvre. Il était trop tard pour agir.

Le *\_Nautilus\_* ne songeait pas à frapper le deux-ponts dans son impenétrable cuirasse, mais au-dessous de sa ligne de flottaison, là où la carapace métallique ne protège plus le bord.

Nous étions emprisonnés de nouveau, témoins obligés du sinistre drame qui se préparait. D'ailleurs, nous eûmes à peine le temps de réfléchir. Réfugiés dans ma chambre, nous nous regardions sans prononcer une parole. Une stupeur profonde s'était emparée de mon esprit. Le mouvement de la pensée s'arrêtait en moi. Je me trouvais dans cet état pénible qui précède l'attente d'une détonation épouvantable. J'attendais, j'écoutais, je ne vivais que par le sens de l'ouïe !

Cependant, la vitesse du \_Nautilus\_ s'accrut sensiblement. C'était son élan qu'il prenait ainsi. Toute sa coque fremissait.

Soudain, je poussai un cri. Un choc eut lieu, mais relativement léger. Je sentis la force pénétrante de l'éperon d'acier. J'entendis des érailements, des raclements. Mais le \_Nautilus\_, emporté par sa puissance de propulsion, passait au travers de la masse du vaisseau comme l'aiguille du voilier à travers la toile !

Je ne pus y tenir. Fou, éperdu, je m'élançai hors de ma chambre et me précipitai dans le salon.

Le capitaine Nemo était là. Muet, sombre, implacable, il regardait par le panneau de babord.

Une masse énorme sombrait sous les eaux, et pour ne rien perdre de son agonie, le \_Nautilus\_ descendait dans l'abîme avec elle. À dix mètres de moi, je vis cette coque entr'ouverte, où l'eau s'enfonçait avec un bruit de tonnerre, puis la double ligne des canons et les bastingages. Le pont était couvert d'ombres noires qui s'agitaient.

L'eau montait. Les malheureux s'élançaient dans les haubans, s'accrochaient aux mats, se tordaient sous les eaux. C'était une fourmilière humaine surprise par l'invasion d'une mer !

Paralyse, raidi par l'angoisse, les cheveux hérissés, l'œil démesurément ouvert, la respiration incomplète, sans souffle, sans voix, je regardais, moi aussi ! Une irrésistible attraction me collait à la vitre !

L'énorme vaisseau s'enfonçait lentement. Le \_Nautilus\_ le suivant, épiait tous ses mouvements. Tout à coup, une explosion se produisit. L'air comprimé fit voler les ponts du bâtiment comme si le feu eut pris aux soutes. La poussée des eaux fut telle que le \_Nautilus\_ devia.

Alors le malheureux navire s'enfonça plus rapidement. Ses hunes, chargées de victimes, apparurent, ensuite des barres, pliant sous des grappes d'hommes. enfin le sommet de son grand mat. Puis, la masse sombre disparut, et avec elle cet équipage de cadavres entraînés par un formidable remous...

Je me retournai vers le capitaine Nemo. Ce terrible justicier, véritable archange de la haine, regardait toujours. Quand tout fut fini, le capitaine Nemo, se dirigeant vers la porte de sa chambre, l'ouvrit et entra. Je le suivis des yeux.

Sur le panneau du fond, au-dessous des portraits de ses héros, je vis le portrait d'une femme jeune encore et de deux petits enfants. Le capitaine Nemo les regarda pendant quelques instants, leur tendit les bras, et, s'agenouillant, il fondit en sanglots.



## LES DERNIERES PAROLES DU CAPITAINE NEMO

Les panneaux s'étaient refermes sur cette vision effrayante, mais la lumière n'avait pas été rendue au salon. A l'intérieur du \_Nautilus\_, ce n'étaient que ténèbres et silence. Il quittait ce lieu de désolation, à cent pieds sous les eaux, avec une rapidité prodigieuse. Ou allait-il ? Au nord ou au sud ? Ou fuyait cet homme après cette horrible représaille ?

J'étais rentré dans ma chambre où Ned et Conseil se tenaient silencieusement. J'éprouvais une insurmontable horreur pour le capitaine Nemo. Quoi qu'il eût souffert de la part des hommes, il n'avait pas le droit de punir ainsi. Il m'avait fait, sinon le complice, du moins le témoin de ses vengeances ! C'était déjà trop.

À onze heures, la clarté électrique réapparut. Je passai dans le salon. Il était désert. Je consultai les divers instruments. Le \_Nautilus\_ fuyait dans le nord avec une rapidité de vingt-cinq milles à l'heure, tantôt à la surface de la mer, tantôt à trente pieds au-dessous.

Relevement fait sur la carte, je vis que nous passions à l'ouvert de la Manche, et que notre direction nous portait vers les mers boréales avec une incomparable vitesse.

À peine pouvais-je saisir à leur rapide passage des squales au long nez, des squales-marteaux, des roussettes qui fréquentent ces eaux, de grands aigles de mer, des nuées d'hippocampes, semblables aux cavaliers du jeu d'échecs, des anguilles s'agitant comme les serpenteaux d'un feu d'artifice, des armées de crabes qui fuyaient obliquement en croisant leurs pinces sur leur carapace, enfin des troupes de marsouins qui luttaient de rapidité avec le \_Nautilus\_. Mais d'observer, d'étudier, de classer, il n'était plus question alors.

Le soir, nous avions franchi deux cents lieues de l'Atlantique. L'ombre se fit, et la mer fut envahie par les ténèbres jusqu'au lever de la lune.

Je regagnai ma chambre. Je ne pus dormir. J'étais assailli de cauchemars. L'horrible scène de destruction se répétait dans mon esprit.

Depuis ce jour, qui pourra dire jusqu'où nous entraîna le \_Nautilus\_ dans ce bassin de l'Atlantique nord ? Toujours avec une vitesse inappréciable ! Toujours au milieu des brumes hyperboréennes ! Toucha-t-il aux pointes du Spitzberg, aux accores de la Nouvelle-Zélande ? Parcourut-il ces mers ignorées, la mer Blanche, la mer de Kara, le golfe de l'Obi, l'archipel de Liarrov, et ces rivages inconnus de la côte asiatique ? Je ne saurais le dire. Le temps qui s'écoulait je ne pouvais plus l'évaluer. L'heure avait été suspendue aux horloges du bord. Il semblait que la nuit et le jour, comme dans les contrées polaires, ne suivaient plus leur cours régulier. Je me sentais entraîné dans ce domaine de l'étrange où se mouvait à l'aise l'imagination surmenée d'Edgard Poe. À chaque instant, je m'attendais à voir, comme le fabuleux Gordon Pym, << cette figure humaine voilée, de proportion

beaucoup plus vaste que celle d'aucun habitant de la terre, jetée en travers de cette cataracte qui défend les abords du pôle >> !

J'estime -- mais je me trompe peut-être, j'estime que cette course aventureuse du \_Nautilus\_ se prolongea pendant quinze ou vingt jours, et je ne sais ce qu'elle aurait dû être, sans la catastrophe qui termina ce voyage. Du capitaine Nemo, il n'était plus question. De son second, pas davantage. Pas un homme de l'équipage ne fut visible un seul instant. Presque incessamment, le \_Nautilus\_ flottait sous les eaux. Quand il remontait à leur surface afin de renouveler son air, les panneaux s'ouvraient ou se refermaient automatiquement. Plus de point repéré sur le planisphère. Je ne savais où nous étions.

Je dirai aussi que le Canadien, à bout de forces et de patience, ne paraissait plus. Conseil ne pouvait en tirer un seul mot, et craignait que, dans un accès de délire et sous l'empire d'une nostalgie effrayante, il ne se tuât. Il le surveillait donc avec un dévouement de tous les instants.

On comprend que, dans ces conditions, la situation n'était plus tenable.

Un matin -- à quelle date, je ne saurais le dire -- je m'étais assoupi vers les premières heures du jour, assoupissement pénible et maladif. Quand je m'éveillai, je vis Ned Land se pencher sur moi, et je l'entendis me dire à voix basse :

<< Nous allons fuir ! >>

Je me redressai.

<< Quand fuirons-nous ? demandai-je.

-- La nuit prochaine. Toute surveillance semble avoir disparu du \_Nautilus\_. On dirait que la stupeur règne à bord. Vous serez prêt, monsieur ?

-- Oui. Où sommes-nous ?

-- En vue de terres que je viens de relever ce matin au milieu des brumes, à vingt milles dans l'est.

-- Quelles sont ces terres ?

-- Je l'ignore, mais quelles qu'elles soient, nous nous y réfugierons.

-- Oui ! Ned. Oui, nous fuirons cette nuit, dut la mer nous engloutir !

-- La mer est mauvaise, le vent violent, mais vingt milles à faire dans cette légère embarcation du \_Nautilus\_ ne m'effraient pas. J'ai pu y transporter quelques vivres et quelques bouteilles d'eau à l'insu de l'équipage.

-- Je vous suivrai.

-- D'ailleurs, ajouta le Canadien, si je suis surpris, je me defends, je me fais tuer.

-- Nous mourrons ensemble, ami Ned. >>

J'etais decide a tout. Le Canadien me quitta. Je gagnai la plate-forme, sur laquelle je pouvais a peine me maintenir contre le choc des lames. Le ciel etait menacant, mais puisque la terre etait la dans ces brumes epaisses, il fallait fuir. Nous ne devons perdre ni un jour ni une heure.

Je revins au salon, craignant et desirant tout a la fois de rencontrer le capitaine Nemo, voulant et ne voulant plus le voir. Que lui aurais-je dit ? Pouvais-je lui cacher l'involontaire horreur qu'il m'inspirait ! Non ! Mieux valait ne pas me trouver face a face avec lui ! Mieux valait l'oublier ! Et pourtant !

Combien fut longue cette journee, la derniere que je dusse passer a bord du \_Nautilus\_ ! Je restais seul. Ned Land et Conseil evitait de me parler par crainte de se trahir.

A six heures, je dinai, mais je n'avais pas faim. Je me forcai a manger, malgre mes repugnances, ne voulant pas m'affaiblir.

A six heures et demi, Ned Land entra dans ma chambre. Il me dit :

<< Nous ne nous reverrons pas avant notre depart. A dix heures, la lune ne sera pas encore levee. Nous profiterons de l'obscurite. Venez au canot. Conseil et moi, nous vous y attendrons. >>

Puis le Canadien sortit, sans m'avoir donne le temps de lui repondre.

Je voulus verifier la direction du \_Nautilus\_. Je me rendis au salon. Nous courions nord-nord-est avec une vitesse effrayante, par cinquante metres de profondeur.

Je jetai un dernier regard sur ces merveilles de la nature, sur ces richesses de l'art entassees dans ce musee, sur cette collection sans rivale destinee a perir un jour au fond des mers avec celui qui l'avait formee. Je voulus fixer dans mon esprit une impression supreme. Je restai une heure ainsi, baigne dans les effluves du plafond lumineux, et passant en revue ces tresors resplendissant sous leurs vitrines. Puis, je revins a ma chambre.

La, je revetis de solides vetements de mer. Je rassemblai mes notes et les serrai precieusement sur moi. Mon coeur battait avec force. Je ne pouvais en comprimer les pulsations. Certainement, mon trouble, mon agitation m'eussent trahi aux yeux du capitaine Nemo.

Que faisait-il en ce moment ? J'ecoutai a la porte de sa chambre. J'entendis un bruit de pas. Le capitaine Nemo etait la. Il ne s'etait pas couche. A chaque mouvement, il me semblait qu'il allait

m'apparaitre et me demander pourquoi je voulais fuir ! J'éprouvais des alertes incessantes. Mon imagination les grossissait. Cette impression devint si poignante que je me demandai s'il ne valait pas mieux entrer dans la chambre du capitaine, le voir face à face, le braver du geste et du regard !

C'était une inspiration de fou. Je me retins heureusement, et je m'étendis sur mon lit pour apaiser en moi les agitations du corps. Mes nerfs se calmerent un peu, mais, le cerveau surexcité, je revis dans un rapide souvenir toute mon existence à bord du *\_Nautilus\_*, tous les incidents heureux ou malheureux qui l'avaient traversée depuis ma disparition de l'*\_Abraham-Lincoln\_*, les chasses sous-marines, le détroit de Torres, les sauvages de la Papouasie, l'échouement, le cimetière de corail, le passage de Suez, l'île de Santorin, le plongeur crétois, la baie de Vigo, l'Atlantide, la banquise, le pôle sud, l'emprisonnement dans les glaces, le combat des poulpes, la tempête du Gulf-Stream, le *\_Vengeur\_*, et cette horrible scène du vaisseau coulé avec son équipage !... Tous ces événements passèrent devant mes yeux, comme ces toiles de fond qui se déroulent à l'arrière-plan d'un théâtre. Alors le capitaine Nemo grandissait démesurément dans ce milieu étrange. Son type s'accroissait et prenait des proportions surhumaines. Ce n'était plus mon semblable, c'était l'homme des eaux, le génie des mers.

Il était alors neuf heures et demie. Je tenais ma tête à deux mains pour l'empêcher d'éclater. Je fermais les yeux. Je ne voulais plus penser. Une demi-heure d'attente encore ! Une demi-heure d'un cauchemar qui pouvait me rendre fou !

En ce moment, j'entendis les vagues accords de l'orgue, une harmonie triste sous un chant indéfinissable, véritables plaintes d'une âme qui veut briser ses liens terrestres. J'écoutai par tous mes sens à la fois, respirant à peine, plonge comme le capitaine Nemo dans ces extases musicales qui l'entraînaient hors des limites de ce monde.

Puis, une pensée soudaine me terrifia. Le capitaine Nemo avait quitté sa chambre. Il était dans ce salon que je devais traverser pour fuir. Là, je le rencontrerais une dernière fois. Il me verrait, il me parlerait peut-être ! Un geste de lui pouvait m'aneantir, un seul mot, m'enchaîner à son bord !

Cependant, dix heures allaient sonner. Le moment était venu de quitter ma chambre et de rejoindre mes compagnons.

Il n'y avait pas à hésiter, dut le capitaine Nemo se dresser devant moi. J'ouvris ma porte avec précaution, et cependant, il me sembla qu'en tournant sur ses gonds, elle faisait un bruit effrayant. Peut-être ce bruit n'existait-il que dans mon imagination !

Je m'avançai en rampant à travers les coursives obscures du *\_Nautilus\_*, m'arrêtant à chaque pas pour comprimer les battements de mon cœur.

J'arrivai à la porte angulaire du salon. Je l'ouvris doucement. Le

salon etait plonge dans une obscurite profonde. Les accords de l'orgue raisonnaient faiblement. Le capitaine Nemo etait la. Il ne me voyait pas. Je crois meme qu'en pleine lumiere, il ne m'eut pas apercu, tant son extase l'absorbait tout entier.

Je me trainai sur le tapis, evitant le moindre heurt dont le bruit eut pu trahir ma presence. Il me fallut cinq minutes pour gagner la porte du fond qui donnait sur la bibliotheque.

J'allais l'ouvrir, quand un soupir du capitaine Nemo me cloua sur place. Je compris qu'il se levait. Je l'entrevis meme, car quelques rayons de la bibliotheque eclairee filtraient jusqu'au salon. Il vint vers moi, les bras croises, silencieux, glissant plutot que marchant, comme un spectre. Sa poitrine oppressee se gonflait de sanglots. Et je l'entendis murmurer ces paroles -- les dernieres qui aient frappe mon oreille :

<< Dieu tout puissant ! assez ! assez ! >>

Etait-ce l'aveu du remords qui s'echappait ainsi de la conscience de cet homme ?...

Eperdu, je me precipitai dans la bibliotheque. Je montai l'escalier central, et, suivant la coursive superieure, j'arrivai au canot. J'y penetrai par l'ouverture qui avait deja livre passage a mes deux compagnons.

<< Partons ! Partons ! m'ecriai-je.

-- A l'instant ! >> repondit le Canadien.

L'orifice evide dans la tole du \_Nautilus\_ fut prealablement ferme et boulonne au moyen d'une clef anglaise dont Ned Land s'etait muni. L'ouverture du canot se ferma egalement, et le Canadien commença a devisser les ecrous qui nous retenaient encore au bateau sous-marin.

Soudain un bruit interieur se fit entendre. Des voix se repondaient avec vivacite. Qu'y avait-il ? S'etait-on apercu de notre fuite ? Je sentis que Ned Land me glissait un poignard dans la main.

<< Oui ! murmurai-je, nous saurons mourir ! >>

Le Canadien s'etait arrete dans son travail. Mais un mot, vingt fois repete, un mot terrible, me revela la cause de cette agitation qui se propageait a bord du \_Nautilus\_. Ce n'etait pas a nous que son equipage en voulait !

<< Maelstrom ! Maelstrom ! >> s'ecriait-il.

Le Maelstrom ! Un nom plus effrayant dans une situation plus effrayante pouvait-il retentir a notre oreille ? Nous trouvions-nous donc sur ces dangereux parages de la cote norvegienne ? Le \_Nautilus\_ etait-il entraine dans ce gouffre, au moment ou notre canot allait se detacher

de ses flancs ?

On sait qu'au moment du flux, les eaux resserrees entre les iles Feroe et Loffoden sont precipitees avec une irresistible violence. Elles forment un tourbillon dont aucun navire n'a jamais pu sortir. De tous les points de l'horizon accourent des lames monstrueuses. Elles forment ce gouffre justement appele le << Nombriil de l'Ocean >>, dont la puissance d'attraction s'etend jusqu'a une distance de quinze kilometres. La sont aspirees non seulement les navires, mais les baleines, mais aussi les ours blancs des regions boreales.

C'est la que le \_Nautilus\_ involontairement ou volontairement peut-etre -- avait ete engage par son capitaine. Il decrivait une spirale dont le rayon diminuait de plus en plus. Ainsi que lui, le canot, encore accroche a son flanc, etait emporte avec une vitesse vertigineuse. Je le sentais. J'eouvais ce tournoiement maladif qui succede a un mouvement de giration trop prolonge. Nous etions dans l'epouvante, dans l'horreur portee a son comble, la circulation suspendue, l'influence nerveuse annihilee, traverses de sueurs froides comme les sueurs de l'agonie ! Et quel bruit autour de notre frele canot ! Quels mugissements que l'echo repetait a une distance de plusieurs milles ! Quel fracas que celui de ces eaux brisees sur les roches aigues du fond, la ou les corps les plus durs se brisent, la ou les troncs d'arbres s'usent et se font << une fourrure de poils >>, selon l'expression norvegienne !

Quelle situation ! Nous etions ballottes affreusement. Le \_Nautilus\_ se defendait comme un etre humain. Ses muscles d'acier craquaient. Parfois il se dressait, et nous avec lui !

<< Il faut tenir bon, dit Ned, et revisser les ecrous ! En restant attaches au \_Nautilus\_, nous pouvons nous sauver encore... ! >>

Il n'avait pas acheve de parler, qu'un craquement se produisait. Les ecrous manquaient, et le canot, arrache de son alveole, etait lance comme la pierre d'une fronde au milieu du tourbillon.

Ma tete porta sur une membrure de fer, et, sous ce choc violent, je perdis connaissance.

XXIII

## CONCLUSION

Voici la conclusion de ce voyage sous les mers. Ce qui se passa pendant cette nuit, comment le canot echappa au formidable remous du Maelstrom, comment Ned Land, Conseil et moi, nous sortimes du gouffre, je ne saurai le dire. Mais quand je revins a moi, j'etais couche dans la cabane d'un pecheur des iles Loffoden. Mes deux compagnons, sains et saufs etaient pres de moi et me pressaient les mains. Nous nous embrassames avec effusion.

En ce moment, nous ne pouvons songer a regagner la France. Les moyens

de communications entre la Norvege septentrionale et le sud sont rares. Je suis donc force d'attendre le passage du bateau a vapeur qui fait le service bimensuel du Cap Nord.

C'est donc la, au milieu de ces braves gens qui nous ont recueillis, que je revois le recit de ces aventures. Il est exact. Pas un fait n'a ete omis, pas un detail n'a ete exagere. C'est la narration fidele de cette invraisemblable expedition sous un element inaccessible a l'homme, et dont le progres rendra les routes libres un jour.

Me croira-t-on ? Je ne sais. Peu importe, apres tout. Ce que je puis affirmer maintenant, c'est mon droit de parler de ces mers sous lesquelles, en moins de dix mois j'ai franchi vingt mille lieues, de ce tour du monde sous-marin qui m'a revele tant de merveilles a travers le Pacifique, l'Ocean Indien, la mer Rouge, la Mediterranee, l'Atlantique, les mers australes et boreales !

Mais qu'est devenu le *\_Nautilus\_* ? A-t-il resiste aux etreintes du Maelstrom ? Le capitaine Nemo vit-il encore ? Poursuit-il sous l'Ocean ses effrayantes represailles, ou s'est-il arrete devant cette derniere hecatombe ? Les flots apporteront-ils un jour ce manuscrit qui renferme toute l'histoire de sa vie ? Saurai-je enfin le nom de cet homme ? Le vaisseau disparu nous dira-t-il, par sa nationalite, la nationalite du capitaine Nemo ?

Je l'espere. J'espere egalement que son puissant appareil a vaincu la mer dans son gouffre le plus terrible, et que le *\_Nautilus\_* a survecu la ou tant de navires ont peri ! S'il en est ainsi, si le capitaine Nemo habite toujours cet Ocean, sa patrie d'adoption, puisse la haine s'apaiser dans ce coeur farouche ! Que la contemplation de tant de merveilles eteigne en lui l'esprit de vengeance ! Que le justicier s'efface, que le savant continue la paisible exploration des mers ! Si sa destinee est etrange, elle est sublime aussi. Ne l'ai-je pas compris par moi-meme ? N'ai-je pas vecu dix mois de cette existence extranaturelle ? Aussi, a cette demande posee, il y a six mille ans, par l'Ecclesiaste : << Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abime ? >> deux hommes entre tous les hommes ont le droit de repondre maintenant. Le capitaine Nemo et moi.

FIN DE LA SECONDE PARTIE

\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, 20000 LIEUES SOUS LES MERS PARTS 1&2 \*\*\*

This file should be named 720kc10.txt or 720kc10.zip  
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 720kc11.txt  
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 720kc10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US

unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing.

Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final till midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext04> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext04>

Or /etext03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.



The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!  
This is ten thousand titles each to one hundred million readers,  
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (\* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July  
10 1991 January  
100 1994 January  
1000 1997 August  
1500 1998 October  
2000 1999 December  
2500 2000 December  
3000 2001 November  
4000 2001 October/November  
6000 2002 December\*  
9000 2003 November\*  
10000 2004 January\*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created  
to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people  
and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut,  
Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois,  
Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts,  
Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New  
Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio,  
Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South  
Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West  
Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones  
that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list  
will be made and fund raising will begin in the additional states.  
Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally  
request donations in all 50 states. If your state is not listed and  
you would like to know if we have added it since the list you have,  
just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are  
not yet registered, we know of no prohibition against accepting

donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation  
PMB 113  
1739 University Ave.  
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

\*\*\*

If you can't reach Project Gutenberg,  
you can always email directly to:

Michael S. Hart <[hart@pobox.com](mailto:hart@pobox.com)>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

**\*\*The Legal Small Print\*\***

(Three Pages)

**\*\*\*START\*\*THE SMALL PRINT!\*\*FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*\*START\*\*\***

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from

someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

#### **\*BEFORE!\* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

#### **ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS**

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

#### **LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES**

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it

on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

#### INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

#### DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as \*EITHER\*:

[\*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does \*not\* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (\*) and underline (\_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[\*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is

the case, for instance, with most word processors);  
OR

[\*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU \*WANT\* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:  
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

\*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*Ver.02/11/02\*END\*

RINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*Ver.02/11/02\*END\*

points de l'horizon accourent des lames monstrueuses. Elles forment

ce gouffre justement appele le << Nombriil de l'Ocean >>, dont la

puissance d'attraction s'etend jusqu'a une distance de quinze

kilometres. La sont aspirés non seulement les navires, mais les baleines, mais aussi les ours blancs des régions boréales.

C'est là que le \_Nautilus\_ involontairement ou volontairement peut-être -- avait été engagé par son capitaine. Il décrivait une spirale dont le rayon diminuait de plus en plus. Ainsi que lui, le canot, encore accroché à son flanc, était emporté avec une vitesse vertigineuse. Je le sentais. J'éprouvais ce tournoiement maladif qui succède à un mouvement de giration trop prolongé. Nous étions dans l'épouvante, dans l'horreur portée à son comble, la circulation suspendue, l'influence nerveuse annihilée, traversés de sueurs froides comme les sueurs de l'agonie ! Et quel bruit autour de notre frêle canot ! Quels mugissements que l'écho répétait à une distance de plusieurs milles ! Quel fracas que celui de ces eaux brisées sur les roches aiguës du fond, là où les corps les plus durs se brisent, là où les troncs d'arbres s'usent et se font << une fourrure de poils >>, selon l'expression norvégienne !

Quelle situation ! Nous étions ballottés affreusement. Le \_Nautilus\_ se défendait comme un être humain. Ses muscles d'acier craquaient. Parfois il se dressait, et nous avec lui !

<< Il faut tenir bon, dit Ned, et revisser les écrous ! En restant attachés au \_Nautilus\_, nous pouvons nous sauver encore... ! >>

Il n'avait pas achevé de parler, qu'un craquement se produisait. Les

ecrous manquaient, et le canot, arrache de son alveole, etait lance  
comme la pierre d'une fronde au milieu du tourbillon.

Ma tete porta sur une membrure de fer, et, sous ce choc violent, je  
perdis connaissance.

XXIII

## CONCLUSION

Voici la conclusion de ce voyage sous les mers. Ce qui se passa pendant  
cette nuit, comment le canot echappa au formidable remous du Maelstrom,  
comment Ned Land, Conseil et moi, nous sortimes du gouffre, je ne  
saurai le dire. Mais quand je revins a moi, j'etais couche dans la  
cabane d'un pecheur des iles Loffoden. Mes deux compagnons, sains et  
saufs etaient pres de moi et me pressaient les mains. Nous nous  
embrassames avec effusion.

En ce moment, nous ne pouvons songer a regagner la France. Les moyens  
de communications entre la Norvege septentrionale et le sud sont rares.  
Je suis donc force d'attendre le passage du bateau a vapeur qui fait le  
service bimensuel du Cap Nord.

C'est donc la, au milieu de ces braves gens qui nous ont recueillis,  
que je revois le recit de ces aventures. Il est exact. Pas un fait n'a  
ete omis, pas un detail n'a ete exagere. C'est la narration fidele de  
cette invraisemblable expedition sous un element inaccessible a

l'homme, et dont le progres rendra les routes libres un jour.

Me croira-t-on ? Je ne sais. Peu importe, apres tout. Ce que je puis affirmer maintenant, c'est mon droit de parler de ces mers sous lesquelles, en moins de dix mois j'ai franchi vingt mille lieues, de ce tour du monde sous-marin qui m'a revele tant de merveilles a travers le Pacifique, l'Ocean Indien, la mer Rouge, la Mediterranee, l'Atlantique, les mers australes et boreales !

Mais qu'est devenu le \_Nautilus\_ ? A-t-il resiste aux etreintes du Maelstrom ? Le capitaine Nemo vit-il encore ? Poursuit-il sous l'Ocean ses effrayantes represailles, ou s'est-il arrete devant cette derniere hecatombe ? Les flots apporteront-ils un jour ce manuscrit qui renferme toute l'histoire de sa vie ? Saurai-je enfin le nom de cet homme ? Le vaisseau disparu nous dira-t-il, par sa nationalite, la nationalite du capitaine Nemo ?

Je l'espere. J'espere egalement que son puissant appareil a vaincu la mer dans son gouffre le plus terrible, et que le \_Nautilus\_ a survecu la ou tant de navires ont peri ! S'il en est ainsi, si le capitaine Nemo habite toujours cet Ocean, sa patrie d'adoption, puisse la haine s'apaiser dans ce coeur farouche ! Que la contemplation de tant de merveilles eteigne en lui l'esprit de vengeance ! Que le justicier s'efface, que le savant continue la paisible exploration des mers ! Si sa destinee est etrange, elle est sublime aussi. Ne l'ai-je pas compris par moi-meme ? N'ai-je pas vecu dix mois de cette existence



extranaturelle ? Aussi, a cette demande posee, il y a six mille ans,  
par l'Ecclesiaste : << Qui a jamais pu sonder les profondeurs de  
l'abime ? >> deux hommes entre tous les hommes ont le droit de repondre  
maintenant. Le capitaine Nemo et moi.

FIN DE LA SECONDE PARTIE

\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, 20000 LIEUES SOUS LES MERS PARTS 1&2 \*\*\*

This file should be named 720kc10.txt or 720kc10.zip

Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 720kc11.txt

VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 720kc10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed  
editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US  
unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not  
keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance  
of the official release dates, leaving time for better editing.

Please be encouraged to tell us about any error or corrections,  
even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til  
midnight of the last day of the month of any such announcement.

The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at  
Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A  
preliminary version may often be posted for suggestion, comment  
and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project  
Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new  
eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement  
can get to them as follows, and just download by date. This is  
also a good way to get them instantly upon announcement, as the  
indexes our cataloguers produce obviously take a while after an  
announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext04> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext04>

Or /etext03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want,  
as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+  
We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002  
If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!

This is ten thousand titles each to one hundred million readers,  
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (\* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July  
10 1991 January  
100 1994 January  
1000 1997 August  
1500 1998 October  
2000 1999 December  
2500 2000 December  
3000 2001 November  
4000 2001 October/November  
6000 2002 December\*  
9000 2003 November\*  
10000 2004 January\*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created  
to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people  
and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut,  
Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois,  
Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts,  
Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New  
Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio,  
Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South

Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states.

Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation

PMB 113

1739 University Ave.

Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment  
method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by  
the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN  
[Employee Identification Number] 64-622154. Donations are  
tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising  
requirements for other states are met, additions to this list will be  
made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

\*\*\*

If you can't reach Project Gutenberg,

you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

**\*\*The Legal Small Print\*\***

(Three Pages)

**\*\*\*START\*\*THE SMALL PRINT!\*\*FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*\*START\*\*\***

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with

your copy of this eBook, even if you got it for free from

someone other than us, and even if what's wrong is not our

fault. So, among other things, this "Small Print!" statement

disclaims most of our liability to you. It also tells you how

you may distribute copies of this eBook if you want to.

**\*BEFORE!\* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm

eBook, you indicate that you understand, agree to and accept

this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

#### ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other



intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

#### LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may

receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims

all liability to you for damages, costs and expenses, including

legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR

UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT,

INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE

OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE

POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of

receiving it, you can receive a refund of the money (if any)

you paid for it by sending an explanatory note within that

time to the person you received it from. If you received it

on a physical medium, you must return it with your note, and

such person may choose to alternatively give you a replacement

copy. If you received it electronically, such person may

choose to alternatively give you a second opportunity to

receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS

TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

#### INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

#### DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this

requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as

**\*EITHER\*:**

[\*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does **\*not\*** contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (\*) and underlin